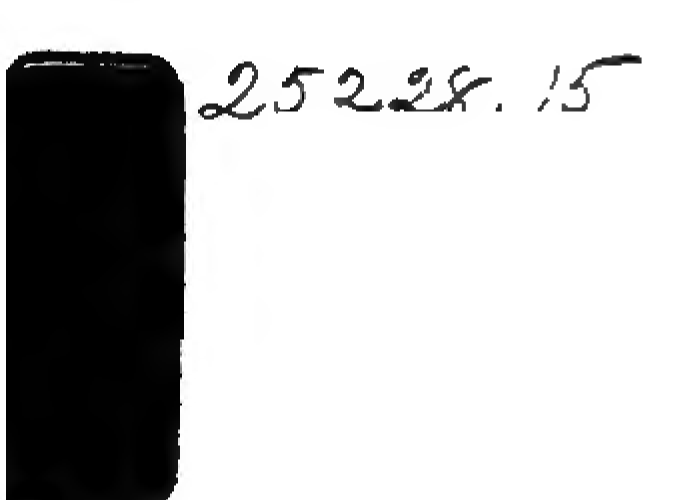



25228.15

LES MYTHES

ET

LES LÉGENDES

DE

L'INDE ET LA PERSE

MÊME LIBRAIRIE

TRAITÉ DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

Par EUGÈNE LÉVÊQUE

TOME Ier. — **Théorie de la dissertation. Sujets dogmatiques.** Deuxième édition. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

TOME II. — **Histoire abrégée de la philosophie et des sciences.** 1 vol. in-12. 2 fr.

LES MYTHES
ET
LES LÉGENDES
DE
L'INDE ET LA PERSE
DANS
ARISTOPHANE, PLATON, ARISTOTE
VIRGILE, OVIDE, TITE LIVE
DANTE, BOCCACE, ARIOSTE
RABELAIS, PERRAULT, LA FONTAINE

PAR

EUGÈNE LÉVÊQUE

Les perles y abondent. (VALMIKI.)
Ὁ φιλόσοφος φιλόμυθος. (ARISTOTE.)

PARIS
EUGÈNE BELIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1880

Tout exemplaire de cet ouvrage non revêtu de ma griffe sera sera réputé contrefait.

Eug. Belin

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve EUG. BELIN

INTRODUCTION

Dans une brillante fiction dont nous expliquerons l'origine et le sens, Virgile nous dépeint Énée allant, par l'ordre de la Sibylle, cueillir dans une épaisse forêt un *rameau d'or* auquel il est conduit par des colombes. On peut en dire autant des emprunts que les Grecs et les Latins ont faits à l'Orient en littérature et en philosophie, deux choses qui n'étaient point séparées dans l'antiquité : l'épaisse forêt figure cette végétation luxuriante de l'imagination qui a produit les hymnes et les poëmes de l'Inde et de la Perse; le rameau d'or, ces mythes et ces légendes admirables dont les plus grands esprits de la Grèce et de Rome ont enrichi leurs œuvres; les oiseaux consacrés à Vénus, ces vives couleurs et ces grâces qui les ont guidés dans leur choix.

Les emprunts que les Grecs et les Latins ont faits à l'Orient n'ont pas été accidentels; ils avaient leur raison d'être dans les origines, les coutumes et les croyances religieuses des peuples.

De savantes recherches ont démontré que les conteurs du moyen âge avaient reçu de l'Orient, soit par tradition orale, soit par transmission écrite, des légendes et des paraboles qu'ils ont appropriées au goût de leurs lecteurs et à leur propre génie [1]. Cette assimilation offrait beaucoup plus de facilité dans l'antiquité. Le grec et le latin étaient plus près du sanscrit et du zend que l'italien et le français. La mythologie avait le même fond dans l'Europe et dans l'Inde, de telle sorte qu'il suffisait souvent de changer les noms pour retrouver les mêmes croyances religieuses : ainsi Zeus (Jupiter), roi des Dieux, correspondait exactement à Indra, roi des Dévas. Les formes littéraires offraient aussi une analogie incontestable, comme on le voit par les épopées : la Grèce avait l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, la *Théogonie* d'Hésiode ; l'Inde, le *Mahâbhârata* (le grand Bharata, c.-à-d. la grande guerre des descendants

1. Gaston Paris, *Les Contes orientaux* (Librairie Franck, 1875). — Au moyen âge, deux ouvrages de l'Inde, le *Livre de Sendabad* et le *Pantchatantra*, ont été traduits en grec (p. 552, 564). De même, dans l'antiquité, Solon a rapporté d'Égypte des manuscrits grecs contenant des extraits du *Mahâbhârata* et des *Lois de Manou;* Platon s'en est servi. Virgile et Ovide ont également connu des morceaux des poëmes de l'Inde par des traductions grecques.

de Bharata), le *Râmâyana* (les aventures de Râma), le *Harivansa* (l'histoire de Hari ou Krichna, avatar de Vichnou). La Perse a beaucoup moins prêté, parce qu'elle professait le monothéisme et qu'elle ne possédait d'autre poésie que les hymnes de l'*Avesta*.

Ces considérations nous ont conduit à formuler la thèse dont ce livre est la démonstration :

L'étude des mythes et des légendes de l'Inde et de la Perse peut servir à l'intelligence et à la critique des auteurs grecs, latins, italiens, français, qu'on désigne particulièrement sous le nom de Classiques.

Un exemple très-simple éclaircira notre pensée.

Dans une de ses *Épîtres* (I, II), Horace, après avoir expliqué que l'*Iliade* et l'*Odyssée* fournissent d'utiles leçons de morale, démontre que, pour s'affranchir des passions, il faut se livrer à l'étude de la philosophie et à la pratique de la vertu :

« Si tu ne demandes pas avant le jour un livre et une lumière, si tu n'appliques pas ton esprit à des études et à des occupations honnêtes, tes veilles seront tourmentées par l'envie ou par l'amour. Un fétu te blesse l'œil, tu l'ôtes aussitôt; un vice te ronge le cœur, et tu diffères d'année en année le soin de le guérir ! C'est avoir à moitié fait, que d'avoir commencé : ose être sage, commence. Qui diffère de bien vivre ressemble au *rustre qui attend que la rivière cesse de couler* (*Rusticus exspectat dum defluat amnis*); mais la rivière coule et coulera dans tous les siècles. »

Le *rustre qui attend que la rivière cesse de couler*, est une allusion à un apologue perdu. Faute de le connaître, on ne comprend pas comment cette idée se relie à celles qui précèdent. Une parabole bouddhique donne la solution de cette difficulté.

Le voyageur altéré et l'eau courante[1]. — « *Il faut détruire ses passions.* » — « Il y avait une fois un voyageur qui mourait de soif. Ayant aperçu un canal de bois où coulait une eau pure, il s'en approcha et but. Quand il eut bu à sa soif, il leva les mains et dit au canal de bois : « Maintenant que j'ai fini de boire, je défends à l'eau de couler encore. » Il eut beau parler ainsi, l'eau continua de couler comme auparavant. Cet homme entra en colère et dit : « Depuis que j'ai fini de boire, je t'ai défendu de couler; pourquoi coules-tu encore? » Quelqu'un l'ayant vu lui dit : « *Tu n'as ni sens ni intelligence. Pourquoi ne pars-tu pas au lieu de défendre à l'eau de couler?* » En disant ces mots, il le tira par le bras et l'emmena dans un autre endroit.

1. *Avadânas*, trad. de Stanislas Julien.

» Les hommes du siècle ressemblent à ce voyageur. Dévorés par la soif des jouissances mondaines, ils boivent l'eau amère des désirs, et, lorsqu'ils sont dégoûtés des désirs, ils font comme cet homme qui a bu à sa soif, et ils disent à l'ouïe, à l'odorat, au goût : « Ne revenez plus, je ne veux plus vous voir. » Mais les désirs se succèdent sans interruption. Quand ils les ont revus, ils entrent en colère et disent : « Pourquoi venez-vous encore vous montrer à mes yeux? » Dans cet état, un homme sage pourrait leur dire : « Si vous voulez obtenir votre affranchissement, il faut dompter vos désirs et réprimer les inclinations de votre cœur. Qu'est-il besoin de ne point voir les désirs pour les empêcher de renaître? »

Nous commencerons par constater analytiquement les faits auxquels se rapporte notre étude. Nous en tirerons ensuite par induction les lois qui les expliquent.

Première partie. Méthode comparative[1]. Pour démontrer que les emprunts faits par les anciens à l'Inde et à la Perse ne sont pas accidentels, nous choisirons des exemples dans des auteurs et des genres différents; nous disons des *exemples,* parce que, moins ambitieux que Saadi, nous ne voulons pas moissonner les roses de l'Orient, nous nous proposons seulement d'ouvrir à nos lecteurs l'entrée du jardin.

Nous débuterons par les *Oiseaux* d'Aristophane, charmante comédie où le fantastique sert de voile à l'idéal. Nous y distinguerons les éléments d'origine orientale : les oiseaux interceptant la fumée des sacrifices, comme, dans le *Mahâbhârata,* Garoudha enlève aux Dévas le vase d'or qui contient l'ambroisie; les richesses et les plaisirs de la *Cité du bonheur*, modelée sur Dwâravatî, dont le *Harivansa* décrit en termes pompeux la fondation, l'abondance et les fêtes; la spirituelle allégorie des ailes et la poétique cosmogonie, dont nous expliquerons le sens philosophique.

Arrivés ainsi sur les bords de la mer Érythrée, nous étudierons avec Platon l'histoire merveilleuse de l'*île Atlantide* (en sanscrit, *Bharatavarcha),* et nous reconnaîtrons que les deux plus beaux morceaux du *Critias,* le sacrifice des dix rois et le décret de Zeus

1. Nous avons déjà appliqué la méthode comparative dans les notes des *Ennéades de Plotin* (traduction de Bouillet, ouvrage couronné par l'Institut), et dans les notes des *Œuvres de Proclus* publiées par Victor Cousin (*Procli philosophi platonici opera inedita,* MDCCCLXIV).

sont imités de deux brillants épisodes du *Mahâbhârata*, le Râdjasoûya et le décret de Brahmâ. Familiarisés avec l'Inde, nous analyserons les mythes du *Phèdre,* du *Gorgias,* de la *République,* du *Phédon*[1], du *Timée,* du *Politique,* où Platon s'est inspiré tour à tour du Brahmanisme et du Mazdéisme.

Les Latins offriront ensuite une ample matière pour des rapprochements aussi intéressants qu'instructifs. Nous reconnaîtrons qu'Ovide doit à l'Orient ses plus belles légendes : le souhait du roi Midas, la mort de Phaëthon, Céphalus et Procris, Philémon et Baucis, le cerf de Cyparissus, etc. Nous trouverons dans Virgile des imitations plus savantes, mais plus étendues encore : (*Bucoliques*) la naissance d'un enfant divin et l'apothéose du berger Daphnis ; (*Géorgiques*) Orphée et Eurydice ; (*Énéide*) amours d'Énée et de Didon, mort de Didon, rameau d'or, descente d'Énée aux enfers, discours d'Anchise, Alecto et le cerf de Silvia, orgies latines, Nisus et Euryalus, Cacus, Pallas[2]. Tite Live complétera ce tableau par la légende de Romulus.

Enfin, nous montrerons que les Italiens et les Français, qui doivent tant aux Grecs et aux Latins, ne sont pas restés en arrière. Nous passerons en revue Dante (prologue de la *Divine comédie*), Boccace (le Faucon, les Oies du père Philippe, Griselidis, la Fiancée du roi de Garbe), Arioste (voyage d'Astolphe à l'Enfer et au Paradis, Joconde), Rabelais (le Facquin et le Rostisseur, éducation de Gargantua), Perrault (Contes), La Fontaine (origines orientales des Fables).

Deuxième partie. Méthode inductive. Nous tirerons des recherches précédentes les conséquences légitimes qu'elles fournissent pour la Mythologie comparée, la Littérature comparée, la Philosophie comparée (Empédocle, Platon, Aristote, Plotin).

1. Il y a dans le *Phèdre* et le *Phédon* des termes traduits du sanscrit (p. 264, 272).

2. Les poëmes de Virgile et d'Ovide contiennent des vers imités des poëmes indiens. La mort d'Orphée en offre un exemple :

> Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
> Ah! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat.

Voyez le texte sanscrit du çloka du *Râmâyana*, p. 823.

LES RAPPORTS DE L'OCCIDENT AVEC L'ORIENT

La connaissance de l'Orient a fait depuis cinquante ans de tels progrès qu'elle a renouvelé la philologie, l'archéologie, la mythologie, l'histoire de l'antiquité, et pénétré même dans l'enseignement classique sous des formes simples et populaires qui rendent accessibles à tous les esprits les travaux et les découvertes des savants les plus éminents. C'est ainsi que M. Chassang a, dans sa *Grammaire grecque*, exposé les principes de la Grammaire comparée; M. Maury, dans les *Religions de la Grèce*, et M. Decharme, dans la *Mythologie de la Grèce*, expliqué à l'aide de la Mythologie comparée des légendes dont le sens était perdu[1]; M. Fr. Lenormant, dans son *Histoire ancienne de l'Orient*, résumé tout ce que les recherches des orientalistes et les siennes propres nous ont appris sur les royaumes antiques de l'Asie; Loiseleur Deslongchamps, dans l'*Essai sur les Fables indiennes*, indiqué les origines des apologues et des contes orientaux qui ont défrayé la Littérature française au moyen âge. La Littérature classique et la Philosophie n'ont pas pris part à ce mouvement autant qu'elles le devraient. C'est pourquoi nous nous sommes proposé d'examiner quels services peut leur rendre l'étude des mythes et des légendes de l'Orient.

Littérature comparée.

Pour expliquer les mythes et les légendes qui appartiennent à la Littérature classique, on peut puiser à des sources diverses. — La Philologie, la Mythologie, l'Histoire et la Philosophie fournissent à l'exégèse toutes les notions qu'elles recueillent dans l'étude des documents grecs et latins; c'est par cette méthode que M. Mullach a interprété les fragments des philosophes grecs[2] et que M. Benoist a commenté les œuvres de

1. Comme exemples de Mythologie comparée, nous donnons (p. 377-381) les légendes d'Orphée et d'Eurydice qui n'avaient pas encore été expliquées.

2. M. Egger a, dans le *Journal des Savants* (1879), apprécié, avec l'autorité qui s'attache à son nom, l'ouvrage de M. Mullach, et traduit des fragments d'Empédocle et de plusieurs autres philosophes.

Virgile[1]. — L'Archéologie contrôle et complète les témoignages des auteurs anciens; dans ce genre, l'ouvrage de Guigniaut sur la Mythologie des peuples anciens doit une partie de son utilité à la représentation des monuments figurés[2]. — Enfin, les traductions des livres orientaux, surtout des livres sacrés de l'Inde, les découvertes de l'Égyptologie et de l'Assyriologie, offrent le moyen de résoudre des questions sur lesquelles on a dû pendant des siècles se contenter d'hypothèses. Aussi les maîtres de la science ont-ils pris l'habitude de consulter ces documents; pour ne citer que des exemples récents, M. Egger, passant en revue dans le *Journal des Savants* les travaux faits sur les Romans anciens avant et après l'ouvrage de M. Chassang[3], a mentionné les romans égyptiens[4]; M. Girard, dans *le Sentiment religieux en Grèce d'Homère à Eschyle,* a établi des rapprochements aussi intéressants que nouveaux entre la poésie épique de la Grèce et celle de l'Inde; en outre, il a éclairé la littérature par la philosophie dans une étude approfondie de l'Orphisme, dont nous avons pour notre part démontré l'origine orientale en analysant la Cosmogonie des *Oiseaux* d'Aristophane.

Ces principes étant établis, nous allons expliquer quels motifs nous ont déterminé dans le choix des exemples que nous avons pris et du plan que nous avons suivi. Nous indiquerons en même temps les documents nouveaux qu'ajoutent à nos recherches les ouvrages orientaux publiés pendant l'impression de notre livre.

I. **Aristophane.** — Au siècle de Périclès, le génie grec est arrivé au développement complet de toutes ses qualités. Cependant, quand on considère l'harmonie qui règne entre tant de productions diverses comme entre toutes les parties du Parthénon, on remarque certaines conceptions

1. L'importance de l'ouvrage de M. Benoist nous a imposé l'obligation d'indiquer sur quels points nous n'étions pas d'accord avec lui dans l'interprétation des légendes des *Géorgiques*.

2. M. Collignon a publié en 1877 un mémoire sur les monuments grecs relatifs au mythe d'*Érós et Psyché*. Il a démontré que ce mythe était essentiellement platonicien; mais il a omis de citer le passage de Plotin qui seul en donne la véritable explication (Voy. p. 599). C'est également Plotin qui a écrit la plus belle page que nous ait léguée l'antiquité sur les mystères d'Éleusis (Plotin, *Ennéades*, trad. de Bouillet, t. III, p. 564).

3. Chassang, *Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine.*

4. Voyez, sur le *Roman des deux frères*, Fr. Lenormant, *Les Premières civilisations*, t. I, p. 375; sur l'*Histoire de Sineh*, Maspero, *Histoire ancienne*, p. 108.

qui décèlent une origine étrangère par le contraste qu'elles forment avec le reste; ce sont, dans le fantastique, les *Oiseaux* d'Aristophane et l'*Anneau de Gygès* qui serait mieux placé dans les *Mille et une nuits* que dans la *République* de Platon; dans le sublime, les statues colossales de Phidias et la parabole du *Juste mis en croix;* dans le romanesque, l'*Atlantide* du même philosophe. Or, comme le fantastique, le sublime et le romanesque caractérisent l'Orient, nous avons naturellement dirigé nos recherches de ce côté. Nous avons commencé par les *Oiseaux*, parce que le caractère oriental de cette comédie est manifeste. Nous en avons analysé le plan dramatique et déterminé quelles sont les conceptions originaires de l'Inde. Nous ajouterons que trois autres éléments sont empruntés à la Perse, le *Coq*, la *Huppe* et *Basileia*.

1° *Le Coq.* — Aristophane indique clairement que le Coq dont il parle était l'oiseau sacré des Perses :

« Ce n'étaient point les Dieux, mais les Oiseaux, qui étaient autrefois les maîtres et les rois des hommes. Et d'abord je vous citerai le Coq qui gouverna les Perses avant tous les autres monarques, et, en souvenir de son règne, on l'appelle l'*oiseau de Perse.* Il était si fort, si grand, si redouté, qu'aujourd'hui même, par l'effet de cette antique puissance, dès qu'il chante, chacun saute du lit. »

Le rôle du Coq, dans le Mazdéisme, était d'éveiller les fidèles afin qu'ils s'acquittassent de leurs devoirs religieux. (Voy. p. 258.)

2° *La Huppe.* — Moins modeste que le Coq, la Huppe, oiseau voyageur de l'Afrique, a eu des aventures merveilleuses.

A. En Grèce, le roi Térée fut changé en Huppe, et Aristophane rappelle cette métamorphose par l'expression *Térée-la-Huppe.*

B. En Arabie, la Huppe fut considérée comme le confident et le messager du roi Salomon qui, ainsi que Brahmadatta dans l'Inde (p. 224, 556), comprenait le langage des fourmis et des oiseaux. La légende en est consignée dans le Koran (XXVII).

C. En Perse, la Huppe joue le premier rôle dans une légende que le poëte Attar a transformée en allégorie mystique dans le *Langage des oiseaux* (*Mantic Uttaïr* [1]). En voici le plan et les idées principales.

« Un jour les oiseaux du monde se réunirent et tinrent entre eux ce langage : « Il n'est pas dans le monde de pays sans roi. Comment se fait-il que le *pays des oiseaux* n'en ait pas un? Nous devons joindre nos efforts et aller à la recherche d'un roi [2]. » La Huppe s'avança au milieu de l'assemblée et dit : « Nous avons un roi légitime; il réside derrière le mont

1. Ce poëme a été traduit par M. Garcin de Tassy, 1873.

2. « Zeus, voulant établir un *roi des oiseaux*, fixa un jour où tous les oiseaux devaient se rendre devant lui afin qu'il désignât pour roi le plus beau d'entre eux. » (Ésope, *Le Geai et les Oiseaux.*)

Kâf; son nom est Simourgh[1]. Si vous voulez m'accompagner, je vous conduirai à sa cour. »

Comme le voyage indiqué par la Huppe était long et difficile, les oiseaux firent des objections. Le Rossignol dit : « L'amour de la rose me suffit[2]; atteindre à Simourgh est au-dessus de mes forces. » Ensuite la Perruche, le Paon, le Canard, la Perdrix, le Faucon, le Héron, le Hibou, la Bergeronnette, etc., s'excusèrent sur leur tempérament et leurs habitudes. La Huppe leur répondit, fit adopter le projet de se rendre auprès de Simourgh, et fut choisie pour guide. Alors les oiseaux lui dirent : « *Tu as volé bien des fois autour du monde*[3]. Puisque tu es notre chef, fais-nous connaître la route dans laquelle nous allons nous engager. » La Huppe leur expliqua ce qu'ils avaient à faire et partit à leur tête. Ils traversèrent à sa suite sept vallées ; mais beaucoup périrent ou s'arrêtèrent en chemin. Ceux qui eurent le bonheur d'arriver au palais de Simourgh furent admis à s'asseoir sur le divan au milieu duquel il trônait, et virent ainsi resplendir sa majesté. »

— De nos analyses il résulte que, dans le rôle qu'Aristophane a donné à la Huppe, il s'est inspiré d'une légende orientale analogue à celle qu'Attar a développée dans son poëme. Par suite, puisque la Huppe est un oiseau légendaire, il a pu confondre ses aventures avec celles de Garoudha, le roi des oiseaux de l'Inde.

3° *Basileia.* — Dans la mythologie grecque, c'est *Dicè* (la Justice) qui siège à côté de Zeus (Sophocle, *Œdipe à Colone*, 1375). *Basileia* (Royauté) fait penser à *Basileus*, le grand roi, et la définition qu'Aristophane en donne se rapporte à cet ordre d'idées :

« Ne traite pas, à moins que Zeus ne remette le sceptre aux oiseaux et ne t'accorde en mariage Basileia. — Qu'est-ce que Basileia ? — Une belle jeune fille qui fabrique les foudres de Zeus ; c'est d'elle que dépendent toutes choses, la sagesse, les bonnes lois, la vertu, la marine et le triobole. — Alors c'est l'intendante générale du Dieu. — Oui, vraiment ; s'il te la donne pour épouse, tu auras la toute-puissance. »

Aristophane fait ici allusion aux croyances religieuses des Perses ; ils regardaient la *Majesté royale* personnifiée comme la compagne d'Ahura-

1. *Simourgh* est un oiseau mythique dont le nom signifie *trente oiseaux*. Il est considéré ici comme l'image visible de Dieu (James Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 189). Il habite le mont Kâf, chaîne de montagnes inaccessibles qui passent pour entourer la terre.

2. Les amours du Rossignol et de la Rose sont célèbres dans la poésie persane. M. Garcin de Tassy y a reconnu l'origine du *Roman de la Rose* (*La Poésie religieuse et philosophique des Persans d'après le Langage des oiseaux*, 1864, p. 9).

3. La même phrase est dans les *Oiseaux* d'Aristophane et dans le *Mahâbhârata*. (Voy. p. 5 et p. 8.)

Mazda et l'épouse mystique du grand roi. L'*Avesta* contient un chant où elle est célébrée :

« Nous honorons la *Majesté royale* qui est supérieure à toutes les autres créatures, qui appartient à Ahura-Mazda. Elle s'attacha à Yima le brillant lorsqu'il régna sur les démons et les hommes, qu'il arracha aux démons l'abondance des biens et des troupeaux. » (*Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. III, p. 77-79.)

Cette idée, que la *Majesté royale* était l'épouse mystique du grand roi, motive les noces divines par lesquelles la comédie grecque se termine en forme d'apothéose.

II. **Platon.** — L'*Atlantide* a exercé à la fois la verve des romanciers et la sagacité des érudits depuis Proclos jusqu'à M. Th. H. Martin. Connaissant à fond Proclos pour l'avoir longtemps étudié lorsque nous avons annoté la seconde édition de M. Cousin, nous avons la conviction qu'il a connu la vérité et qu'il n'a pas voulu la dire, parce que son but était de retrouver son système dans Platon par une interprétation allégorique. Quant au savant mémoire de M. Th. H. Martin, il a démontré péremptoirement qu'avec les témoignages grecs on ne peut rien savoir. Par suite, au lieu de chercher avec M. Rosny l'*Atlantide* au fond de la mer Atlantique, nous avons regardé vers l'Orient, guidé par deux considérations très-simples : l'une, que la guerre des Atlantes contre les Athéniens dans le *Timée* reproduit textuellement la guerre des Perses contre les Athéniens dans le *Ménéxène*; l'autre, que la description des merveilles de l'*Atlantide* est conforme à la description des merveilles de la *Cité du bonheur* qu'Aristophane place sur les bords de la mer Érythrée. De cette manière tout converge vers un même but : l'*Atlantide*, royaume d'Atlas qui soutient le ciel, correspond à *Bharatavarcha*, royaume de Bharata qui soutient le monde; le cataclysme d'Athènes, à celui d'Hélice, et le cataclysme de l'Atlantide, à celui de Dwâravatî; les deux plus beaux morceaux du *Critias* sont imités du *Mahâbhârata*. Notre solution lève toutes les difficultés. Elle a le double avantage de mettre fin à une discussion stérile et de démontrer que Platon a connu l'Inde, vérité que confirmera l'étude de ses mythes.

III. **Virgile.** — De l'*Atlantide* à l'*Énéide* la transition est naturelle. Platon a voulu mettre en action les institutions d'une cité parfaite en idéalisant les institutions d'Athènes et la guerre des Perses contre les Athéniens. Virgile a célébré les traditions nationales et religieuses de Rome en donnant une forme épique à la légende d'Énée. Pour approfondir sa pensée, il ne suffit pas de connaître les fables homériques et les légendes latines qu'il a mises en œuvre ; il faut avant tout étudier son caractère et ses sentiments aussi bien que les dispositions morales de ceux pour lesquels il écrivait. A ce point de vue, rien ne prépare mieux à l'intelligence de l'*Énéide* en général, et du livre VI en

particulier, que l'ouvrage de M. Boissier sur *la Religion romaine d'Auguste aux Antonins*; il nous montre que tout conduisait les âmes des Romains, et surtout celle de Virgile, à subir l'influence des croyances religieuses de l'Orient, influence hautement avouée par Plutarque dans son *Traité sur Isis et Osiris*. Or Virgile a connu de deux manières les croyances religieuses de l'Orient : indirectement par les mythes de Platon, dont il a résumé la doctrine dans la description qu'il fait des crimes punis dans le Tartare (p. 249), et dans le discours où Anchise expose sous une forme philosophique la destinée de l'homme (p. 413); directement par les emprunts qu'il a faits aux poëmes de l'Inde à l'aide de traductions grecques. C'est ainsi qu'il a imité dans la naissance de l'enfant divin la naissance de Krichna, dans la mort d'Orphée la mort de Daçaratha, dans la descente d'Énée aux enfers la descente de Youdhichthira.

IV. **Ovide.** — Dans les *Métamorphoses*, Ovide a emprunté des légendes à diverses contrées de l'Orient par des intermédiaires grecs. On le voit par la *mort de Procris*; il donne du *javelot infaillible* une définition qui reproduit celle de la *lance infaillible d'Indra* dans le *Mahâbhârata* (p. 301); or la *Bibliothèque* d'Apollodore mentionne ce javelot sans en donner la définition; il a donc existé un recueil plus étendu, qui a été abrégé par Apollodore et a fourni à Ovide sa définition du *javelot infaillible* ainsi que son récit de la *mort de Procris*. Ce récit lui-même est imité de la *mort de Yadjnadatta*, épisode célèbre du *Râmâyana*. Nous avons traduit cet épisode tout entier, afin que le lecteur puisse se rendre compte des imitations d'Ovide et se convaincre que Virgile a tiré de là deux beaux vers sur la mort d'Orphée.

Aux légendes sanscrites que nous avons données, la publication de l'*Épopée d'Izdubar* nous permet d'ajouter une légende babylonienne qui est l'origine de la légende grecque d'Andromède délivrée par Persée. Voici en abrégé l'explication qu'en donne M. Fr. Lenormant[1].

A. Les Chaldéens ont inventé les astérismes qui désignent les douze mois de l'année : dans leur système, chaque astérisme symbolisait un mythe astronomique, et à chaque mythe astronomique correspondait une légende héroïque. Les douze légendes, racontées sur douze tablettes cunéiformes, étaient reliées entre elles de manière à former une épopée dont le héros était *Izdubar*, personnification du Soleil comme *Perseus* et *Hèraclès*.

B. « Un monstre marin appelé *Boul* (le *Dévorant*, symbolisé par le *Cancer*), sortait périodiquement des flots pour ravager la Chaldée et dévorait les jeunes filles exposées à sa fureur[2]. Pour en délivrer le pays, Izdubar dit à son veneur : Va, mon veneur, avec la femme Hakirtou et

1. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, p. 238-241; *Les Premières civilisations*, t. II, p. 70-81, le Déluge et l'Épopée babylonienne. — 2. *Ibid.*, t. II, p. 23.

la femme Oupasamrou, et quand le monstre passera sortant de ses confins, que chaque femme dépose son vêtement; ainsi leur beauté sera en vue, et le monstre se précipitera vers elles. Alors, toi, immole-le se livrant ainsi. » Le veneur partit avec les deux femmes. Ils arrivèrent le troisième jour dans un pays désert. Ils s'assirent là un jour, et le second jour le monstre passa... Il se précipita sur elle. Alors le veneur tua le monstre selon l'ordre de son père et revint au milieu de la ville d'Erech. »

C. Il y avait dans l'Inde une population de Çoudras appelés *Matsyas* (Poissons), pêcheurs et navigateurs, qui offraient à leurs Dieux-Poissons des victimes humaines. Ils achetaient ou enlevaient sur les côtes, pour les transporter dans l'Inde, des femmes destinées au service de certains sanctuaires où elles remplissaient, d'après une coutume qui subsiste encore, les fonctions de danseuses et de courtisanes[1].

V. **Tite Live.** — Dans un siècle donné, tout se tient. Tite Live, étant contemporain de Virgile et d'Ovide, a aussi inséré dans son ouvrage des légendes orientales. Nous avons montré que la vie de Romulus reproduit les traits principaux de la vie de Krichna. Nous ajouterons que Tite Live rapporte d'autres légendes qui sont populaires en Orient et ont dû faire le tour du monde dans l'antiquité. Par exemple, le récit de l'exposition de Romulus et Rémus ressemble au récit de l'exposition de Sargon l'Ancien, roi de Chaldée, qui raconte lui-même son histoire dans le texte d'une petite tablette de la bibliothèque de Ninive[2] :

« Sargon, le roi puissant d'Aganê, c'est moi. Ma mère fut enceinte sans connaître mon père. Le frère de mon père opprimait le pays. Ma mère enceinte me mit au monde dans un lieu caché. Elle me déposa dans une corbeille de joncs dont elle ferma le couvercle avec de l'asphalte; elle me confia au fleuve, dont l'eau ne pouvait pas venir sur moi. Le fleuve me reçut; il me porta jusque vers Akki, l'ouvrier irrigateur, qui me recueillit et m'éleva comme son fils. Istar (Vénus) me fit prospérer. »

Cette légende était populaire : car Firdousi la reproduit dans le *Livre des rois* (trad. de Mohl, t. V, p. 15), en l'appliquant à Darab (Darios Nothos).

Le même Firdousi raconte une anecdote analogue à celle que Tite Live rapporte sur Tarquin l'Ancien (Voy. ci-après p. 495) :

« Le roi des rois dit à Rustem : « Mon âme joyeuse a eu un songe. Deux faucons blancs sont venus vers moi du côté de l'Iran, tenant une couronne brillante comme le soleil; ils se sont approchés de moi en se balançant et ont posé la couronne sur ma tête. Lorsque je me suis

1. Voy. Fr. Lenormant, *Les Premières civilisations*, t. II, p. 140.

2. M. Fr. Lenormant fait ce rapprochement dans les *Premières civilisations* (t. II, p. 106-109). Il rattache le fratricide de Romulus à une tradition antique qui liait à un meurtre la fondation de la première ville (*Les Origines de l'histoire*, p. 144).

réveillé, j'ai été plein d'espoir à cause de cette couronne et de ces faucons blancs. »

Rapports de l'Occident avec l'Orient au moyen âge. Les rapports de l'Occident avec l'Orient ont été dans le moyen âge les mêmes que dans l'antiquité ; mais ils sont plus faciles à étudier, parce qu'ils se constatent à l'aide de traductions grecques. C'est pourquoi nous avons conclu par induction de ce qui s'est passé au moyen âge à ce qui a dû se passer dans l'antiquité.

Traductions grecques. 1° Au moyen âge, le recueil d'apologues indiens intitulé *Pantchatantra*[1] a été traduit successivement du sanscrit en pehlevi, en arabe (*Kalila et Dimna*), en grec (Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης[2]). Mais, dans l'antiquité, les apologues ésopiques n'ont point formé un recueil dont on puisse faire l'histoire. Les sources en sont diverses. A ce que nous avons dit sur ce sujet (p. 571), nous ajouterons qu'on doit désormais tenir compte de cette assertion de Babrios : « L'apologue est une ancienne invention des Syriens qui vivaient sous Ninos et Bélos[3]. » En effet, on vient de découvrir dans la Bibliothèque du palais de Ninive des *apologues assyriens*[4].

2° Au moyen âge, le recueil de contes indiens appelé le *Livre de Sendabad* a été rédigé d'abord en syriaque par le Perse Mousos, puis traduit en grec (Ἱστορικὸν Συντίπα φιλοσόφου[5]) et en hébreu (*Paraboles de Sendabar*) ; les conteurs français[6] lui ont beaucoup emprunté; comme on possède la source, il est facile de constater les imitations. Au contraire, dans l'antiquité, la *Bibliothèque* d'Apollodore, résumé sec et incomplet de la mythologie grecque, ne nous fait pas connaître les sources véritables auxquelles Ovide a puisé (Voyez p. XIV). Par suite, pour Ovide comme pour tous les auteurs anciens que nous avons étudiés, *la destruction des manuscrits ne permet pas de déterminer quels ont été les intermédiaires entre les légendes orientales et les légendes grecques ou*

1. Voyez l'histoire du *Pantchatantra*, p. 558. — 2. Dans le *Pantchatantra*, deux chacals qui jouent un rôle important (p. 77) sont appelés *Karataka* (Corneille) et *Damanaka* (Dompteur). Les Arabes ont tiré de ces deux noms, par corruption, *Kalila et Dimna*, qu'ils ont interprétés : *Couronné et Investigateur*. Siméon Seth les a traduits par Στεφανίτης καὶ Ἰχνηλάτης. — 3. Babrios, trad. de Sommer, p. 101. — 4. J. Menant, *Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 151.

5. Loiseleur Deslongchamps a donné du *Livre de Syntipas* une analyse détaillée, mais incomplète (*Essai sur les Fables indiennes*, p. 80-130). Les *Paraboles de Sendabar* ont été imitées en latin au XII° siècle dans l'*Historia septem Sapientum Romæ*, source du poëme français de *Dolopathos*. Elles ont été traduites de l'hébreu en français par Carmoly (1849). — 6. Rabelais est de ce nombre.

latines. Nous n'avons d'autre criterium que la ressemblance, avec les circonstances accessoires qui en indiquent la valeur.

Tradition orale. Au moyen âge, comme dans l'antiquité, la tradition orale a joué un rôle important à cause de la rareté des manuscrits. Boccace affirme lui avoir emprunté ses contes (Préface de la IVe Journée et Conclusion du *Décaméron*) ; il dit en particulier qu'il a appris de voyageurs génois le conte de *Mithridanes et Nathan*. Nous avons donc le droit d'expliquer par la tradition orale les emprunts que Dante, Boccace, Arioste et Rabelais ont faits à l'Orient. Aux légendes sanscrites que nous avons citées, nous pouvons joindre des légendes arabes et persanes.

Légendes arabes. — 1° **Juan Manuel**, dans *le Comte de Lucanor*, a pris aux Arabes l'apologue des *Deux Corneilles*[1], qui est l'apologue des *Deux Hiboux* dans Maçoudi[2] et dans l'*Histoire de la Sultane de Perse et des visirs*[3].

2° **Arioste** a emprunté aux *Mille et une nuits* l'aventure de *Joconde* (Voy. p. 543). **Straparole** a tiré deux contes de la même source[4].

Légendes persanes. — 1° Les *Traits de générosité de Hatam Tayi*, dans le *Boustan* de Saadi[5], ont fourni à **Boccace** *le Faucon, Mithridanes et Nathan.* Pour *le Faucon*, Boccace doit à Saadi seulement le plan dramatique ; l'idée première de sa nouvelle remonte à Ovide (Voy. p. 518).

2° **Arioste** nous paraît avoir connu le *Livre des Rois*. L'enlèvement de Médor par Angélique, fille du roi de Cathai, ressemble à l'enlèvement de Bijen par Menijeh, fille du roi de Touran (Firdousi, t. III, p. 249).

3° **Rabelais,** le grand railleur, a parodié l'*Iliade* et l'*Énéide*. Les critiques n'ont pas remarqué qu'il a parodié aussi le *Livre des Rois* ; les hyperboles extravagantes qu'il débite sur Gargantua et Pantagruel sont une réduction à l'absurde des hyperboles par lesquelles Firdousi exalte son héros.

« Rustem fut mis au monde par une opération césarienne (F., I, p. 278). Gargantua remonta par la veine creuse et sortit par l'oreille senestre de sa mère (R., I, VI). — Rustem avait dix nourrices et mangeait comme cinq hommes (F., I, p. 281). Gargantua était allaité par 17,913 vaches. — Étant encore enfant, Rustem abattit d'un seul coup de massue l'éléphant de son père qui s'était révolté (F., I, p. 287). Gargantua mit en pièces l'ours de son père qui était venu lui lécher les babines et il en fit un bon repas (R., II, IV). — Le cheval de Rustem, pareil à une haute montagne, mit en pièces un lion (F., I, p. 404). L'énorme jument de Gargantua abattit de sa queue la forêt de la Beauce, afin de se débarrasser des

1. *Le Comte Lucanor,* trad. de Puibusque, p. 280. — 2. *Les Prairies d'or,* trad. de Barbier de Meynard, t. II, p. 169. — 3. *Contes turcs,* éd. Delagrave, p. 338. — 4. *Les facétieuses Nuicts du seigneur Straparole,* éd. Jannet, t. I, p. XXV et p. XLVII. — 5. *Boustan,* trad. de Barbier de Meynard, p. 118.

mouches qui en sortaient pour la piquer (R., I, xvii). — Rustem s'empara d'une forteresse au moyen d'une caravane de chameaux chargés de sel (F., I, p. 291). Pantagruel jeta au visage des géants qu'il combattait une cargaison de sel (R., II, xxix). »

Philosophie comparée.

Les historiens ne sont point d'accord sur les rapports de la Philosophie grecque avec la Sagesse orientale. En France, M. Barthélemy Saint-Hilaire a comparé la doctrine de Platon sur la destinée de l'âme avec celle des livres de l'Inde[1]. En Allemagne, M. Zeller a essayé d'établir que, dans la création de la philosophie, les Grecs ont tiré tout de leur génie propre, de leurs ressources et de leur état de civilisation[2].

Cette contradiction entre deux historiens si érudits a lieu d'étonner. Elle tient à la différence des documents dont ils ont fait usage.

M. Barthélemy Saint-Hilaire a eu l'avantage de connaître les sources orientales. Pour démontrer qu'Aristote n'a pas emprunté sa *Logique* à l'Inde, il ne s'est pas contenté de discuter les témoignages des Grecs, il a analysé le *Nyâya,* et il a fait voir que les théories qu'enseigne cette doctrine diffèrent complétement de celles qu'a exposées le chef du Péripatétisme; il en résulte que la dissertation qu'il a composée sur ce sujet ne laisse subsister aucun doute dans l'esprit du lecteur. De même, il a étudié d'une manière approfondie le *Sankhya* avant d'établir des rapprochements entre cette doctrine et celle de Platon. Mais il n'a abordé cette discussion qu'à la fin de son travail, et il a laissé à résoudre ces deux questions : de quelle manière et dans quelle mesure Platon a-t-il pu connaître la théorie indienne de la transmigration ? — Pour résoudre la première question, il faut remarquer que la Sagesse orientale a été enseignée par la tradition orale sous deux formes très-différentes : 1° sous une forme didactique et savante destinée aux seuls adeptes, comme dans les leçons que les précepteurs spirituels donnaient aux novices; 2° sous une forme sentencieuse et populaire, comme dans les mythes et les légendes du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana.* Or, il est facile de comprendre que, si la

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Mémoires de l'Académie des Sciences morales,* t. VIII.
2. Zeller, *Philosophie des Grecs,* trad. de Boutroux, t. I, p. 40.

doctrine qui appartenait en propre aux brâhmanes de l'Inde n'a pas pu être connue de Platon, les dogmes exposés sous la seconde forme ont pu arriver jusqu'à lui soit par les récits des voyageurs, soit par des manuscrits grecs contenant des extraits des poëmes sanscrits, comme les manuscrits que Solon rapporta d'Égypte (p. 130). — Pour résoudre la seconde question, il est nécessaire de déterminer quel est le caractère distinctif des dogmes que Platon a empruntés à l'Orient. Or Platon nous l'indique lui-même par la méthode qu'il a suivie constamment dans le composition de ses dialogues : il conserve fidèlement à tous les philosophes qu'il met en scène leur physionomie propre et les théories que l'histoire leur attribue ; puis, après les avoir passées en revue, il expose certaines hypothèses philosophiques ou certaines croyances religieuses sous la forme impersonnelle de *mythes;* ces mythes représentent précisément ce qu'il doit à l'Orient, parce que, comme nous venons de l'expliquer, c'est sous cette forme qu'il apprit ce qu'il savait de l'Inde, de la Perse et de l'Égypte. Quant à la Chaldée, il ne lui a emprunté que des hypothèses astronomiques, par exemple, celle de la grande année, dans le *Timée;* aussi a-t-il employé à ce sujet le langage usuel de la science.

M. Zeller n'a consulté que les documents grecs. La direction qu'il a suivie systématiquement dans ses recherches l'a conduit à regarder la Philosophie grecque comme une pure création de ceux qui l'ont organisée ; cependant il ne refuse pas d'admettre qu'elle a pu, dans une certaine mesure, subir l'influence des idées qui venaient des peuples orientaux par la Thrace et par les îles de la mer Égée ; mais il demande qu'on lui prouve que certaines doctrines orientales ont contribué à la formation de la Philosophie grecque, qu'on détermine jusqu'où s'étend cette influence étrangère, et dans quelle mesure l'élément oriental avec les traits qui le distinguent de l'élément grec y est encore reconnaissable.

Nous allons essayer de répondre à ces questions.

Nous constatons d'abord que la *science,* dans le sens philosophique de ce mot, a existé en Orient avant de se constituer en Grèce.

Aristote, au début de sa *Métaphysique,* a esquissé à grands traits l'histoire de la Philosophie. Il la fait naître du désir de *savoir,* d'expliquer les phénomènes de la nature par l'*expérience* et par le *raisonnement* qui donnent le moyen de remonter à leurs causes ; l'expérience fournit la *matière*

de la science, et le raisonnement, la *forme*. Cette distinction ingénieuse peut jeter quelque clarté sur le sujet qui nous occupe. Les Indiens sont arrivés par la méditation à concevoir et à combiner un certain nombre de notions fondamentales sur les phénomènes de la nature (mythe de l'orage) et sur la destinée des âmes (transmigration); mais leurs sages invoquent une révélation divine à l'appui des principes qu'ils posent *a priori*, et ils ne s'autorisent de la réflexion personnelle que pour l'explication de leurs livres sacrés. Au contraire, Thalès et ses successeurs présentent toujours leurs dogmes comme découverts par des recherches personnelles; c'est là ce qui constitue leur originalité. Cependant ils ont été précédés par les Chaldéens, qui ont joué dans l'antiquité un rôle analogue à celui des Arabes pendant la seconde partie du moyen âge[1]; par l'*expérience*, les Chaldéens ont créé l'astronomie, et par le *raisonnement*, les mathématiques[2]; ils ont transmis leurs connaissances aux Grecs comme les Assyriens leur ont donné les principes de la sculpture[3].

Après avoir considéré l'idée générale de la science, nous allons passer en revue les emprunts que la Philosophie grecque a faits à l'Orient.

I. **Phérécyde de Syros.** — La philosophie grecque a débuté par des hypothèses cosmogoniques. Phérécyde de Syros, qui passe pour avoir été le maître de Pythagore, a composé un livre intitulé *Heptamychos* (*les Sept replis*, c'est-à-dire les sept générations de dieux qui personnifient des classes d'êtres). Il en a puisé les éléments dans la cosmogonie phénicienne; les termes mêmes qu'il a employés sont la traduction barbare de termes sémitiques. (Voy. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, p. 555-580, Fragments de la Cosmogonie de Phérécyde.)

II. **Vers dorés.** — Le recueil de préceptes moraux appelé *Vers dorés*, rédigé par un Pythagoricien, contient une règle célèbre empruntée au Mazdéisme : c'est l'*examen de conscience*. (Voy. ci-après p. 584.)

III. **Vers orphiques.** — Les *Vers orphiques* qui nous restent ont été composés à des époques diverses. Quelle que soit l'opinion que l'on professe à ce sujet, on doit reconnaître qu'il existait au siècle de Périclès

1. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 173-180; J. Menant, *Bibliothèque du palais de Ninive*, p. 89-100. M. H. Martin a revendiqué pour Hipparque la découverte de la précession des équinoxes; mais l'astronome grec a puisé les éléments de son calcul dans les observations des astronomes du cours inférieur de l'Euphrate. Dans les questions de ce genre, on ne doit pas se borner à consulter les témoignages des Grecs, toujours disposés à exalter leur mérite aux dépens des Barbares. — 2. Les Chaldéens et les Assyriens ont également créé la Zoologie, la Botanique et la Minéralogie. — 3. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. II, p. 202.

une doctrine orphique qui a été citée par Platon et dont Aristophane a résumé la Cosmogonie dans les *Oiseaux*. Cette doctrine est d'origine indienne. (Voy. p. 93-100.)

IV. **Empédocle.** — Platon a montré le mérite d'Empédocle par les imitations qu'il en a faites (p. 125). Lucrèce, qui lui doit beaucoup (p. 343), l'a qualifié de génie surhumain (p. 83). En effet, le philosophe sicilien a su fondre ensemble, dans son poëme *De la Nature*, ce qu'il a trouvé par lui-même, ce qu'il a pris à ses devanciers et ce qu'il a reçu de l'Orient.

A. Empédocle a fait sur les animaux qui se forment au sein du chaos une hypothèse reproduite par Lucrèce qui l'a transmise à Lamarck. Il l'a empruntée à la cosmogonie chaldéenne[1] : elle est conforme au récit de Bérose (p. 584).

B. Les bons et les mauvais démons, qui escortent Empédocle sur la terre, portent des noms barbares dont M. Mullach n'a pu indiquer l'origine dans son savant commentaire. Nous avons démontré que ce sont des personnifications de l'*Avesta* (p. 257). Les formules conjuratoires du livre *De la Médecine* sont tirées de la même source (p. 85).

C. La transmigration des âmes, telle que la décrit Empédocle, est un dogme de l'Inde (p. 86-91).

V. **Platon.** — Le chef de l'Académie n'est pas tout entier dans la théorie des Idées[2]. Il a, par ses *mythes*, exercé une influence morale et religieuse très-importante[3]. Mais, en suivant la voie ouverte par Empédocle, il est allé plus loin. Dans ses dialogues, il a distingué soigneusement les mythes d'avec la théorie pure, comme nous l'avons expliqué (p. XIX), et il a exprimé dans un style brillant les conceptions diverses qu'il a empruntées à l'Orient.

Avesta. — Dans le mythe du *Politique*, Platon approprie à son système les dogmes du Mazdéisme. 1° Il rejette le dualisme d'*Ormazd* et d'*Ahriman* et le remplace par celui de *Dieu* et de la *matière* (μήτ' αὖ δύο τινὲ θεὼ φρονοῦντες ἑαυτοῖς ἐναντία στρέφειν τὸν κόσμον[4]). 2° Il admet des périodes dans la vie du monde, comme Zoroastre[5] : dans la première, Dieu gouverne le monde; dans la seconde, il abandonne le monde à lui-même; dans la troisième, il rétablit l'ordre pour empêcher le monde de revenir au chaos. 3° Il fait un tableau de la résurrection au point de vue de son hypothèse sur la palingénésie. — Dans le mythe de

1. Fr. Lenormant, *Les Origines de l'histoire*, tablette cunéiforme de Kouti, p. 517. — 2. M. Janet a réfuté les historiens allemands de la philosophie qui prétendent qu'on ne doit pas tenir compte des mythes de Platon dans l'exposition de son système. (*Les Causes finales*, p. 726.) — 3. Maury, *Religions de la Grèce*. — 4. Aucun commentateur de Platon n'a compris cette phrase qui donne le sens du mythe. — 5. Dans la première période, d'après Théopompe, Ormazd règne seul; dans la seconde, Ahriman; dans la troisième Ormazd soumet Ahriman à son pouvoir. (James Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 306.)

la *République*, il dépeint le jugement des âmes d'après l'*Avesta* (p. 246). Il lui emprunte également l'admirable discours qu'il met dans la bouche du prophète sur le choix d'un démon (p. 254).

Livres sacrés de l'Inde. — Les *Lois de Manou* formulent les diverses hypothèses possibles sur la destinée des âmes, les peines de l'Enfer et les plaisirs du Paradis (Swarga), la transmigration, la réunion avec Dieu (p. 217). Platon les a toutes reproduites : 1° il dépeint dans la *République* le Supplice d'Ardiæos (p. 251) ; 2° dans le *Phédon*, le Séjour des bienheureux qui, par la profusion de l'or et de pierres précieuses, décèle son origine orientale, et porte même un nom traduit du sanscrit (τὰ ἐπὶ τῆς γῆς ὑπὸ τῷ οὐρανῷ ὄντα, *Swargabhoumi*, p. 246) ; 3° dans le *Timée* et dans le *Phèdre*, la Transmigration et la Délivrance finale par la philosophie (p. 215). — De tous ces mythes les plus populaires sont l'allégorie du char, du cocher et des coursiers, qui est proverbiale dans l'Inde (p. 209), et l'allégorie des ailes, qui se trouve à la fois dans le *Mahâbhârata* et dans le *Râmâyana* (p. 40). D'ailleurs les ailes avaient une signification symbolique dans tout l'Orient : l'épervier était figuré sur les monuments de l'Égypte et de l'Assyrie ; la Perse avait ses Férouers qui, après avoir été d'abord les âmes des morts, comme les Pitris de l'Inde (p. 410), sont devenus les types spirituels de tous les êtres [1], les équivalents des *Idées* platoniciennes telles qu'elles sont définies dans le *Timée*.

Rituel funéraire des Égyptiens. — Platon dans le *Phédon*, fait allusion aux croyances religieuses des Égyptiens quand, après avoir dit que les corps embaumés en Égypte ont une durée indéfinie, il ajoute : « L'âme, qui est invisible, se rend dans un lieu semblable à elle, excellent, pur, invisible, l'Hadès (l'*Amenti*), auprès d'un Dieu bon et sage (*Osiris*). »

Les rapprochements que nous venons d'énumérer démontrent clairement que Platon a connu l'Orient et lui a fait des emprunts [2]. Si M. Zeller a méconnu ce fait, c'est parce qu'il s'est renfermé systématiquement dans l'étude abstraite des documents grecs comme l'ont fait ses prédécesseurs.

Il est d'ailleurs dans la destinée des peuples de se faire des emprunts les uns aux autres. Nous venons de vérifier cette loi en Grèce, nous pouvons la vérifier aussi en Orient.

Nous laissons de côté les Arabes, parce que, dans la *Philosophie de saint*

1. James Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 130. — 2. Chez les anciens, Énée de Gaza a exposé des idées très-justes sur ce sujet. Voyez la traduction que nous avons donnée de son dialogue dans les *Ennéades* de Plotin (Bouillet, t. II, p. 676).

Thomas, M. Ch. Jourdain a expliqué avec une précision scientifique comment ils ont connu les écrits d'Aristote et ce qu'ils y ont ajouté; nous ne considérons que les Persans chez qui la littérature et la philosophie de la Grèce et de l'Inde furent introduites sous le règne de Chosroès le Grand (p. 353). Nous indiquons ce qu'on en trouve dans Saadi et dans Al-Vaëz.

Saadi. — Dans le *Boustan*, dont M. Barbier de Meynard vient de publier une traduction où l'élégance du style le dispute à l'érudition, le poëte expose le Soufisme sous la forme populaire de légendes et d'anecdotes dont chacune est suivie de son commentaire. Trois points méritent surtout d'attirer l'attention.

Élévation de l'âme à Dieu. — L'ordre des chapitres reproduit l'ordre des Vertus par lesquelles, selon Plotin, l'âme s'élève graduellement à Dieu, vertus politiques, vertus morales, renoncement au monde et amour mystique.

Amour platonique. — « Depuis que Dieu s'est manifesté à moi dans sa *beauté suprême*, tout ce qui se présente à mes yeux n'est qu'un vain fantôme. » (Saadi, *Boustan*, p. 150.)

Allégorie des ailes. — « Comment le *Faucon mâle* (qui représente l'âme) s'élèverait-il jusqu'à l'empyrée, lorsque la convoitise s'attache à ses *ailes* comme un bloc pesant? » (Saadi, *Boustan*, p. 256.)

Al-Vaëz. — Dans son introduction à l'*Anwari-Sohaili*, Al-Vaëz a imité la description que Virgile fait des mœurs des abeilles, et, ce qui est très-remarquable, il a résumé la morale de Platon dans les mêmes termes que le poëte latin. (Voy. ci-après p. 354-359.)

Conclusion.

L'application de la *méthode comparative* à l'étude des rapports de l'Occident avec l'Orient donne lieu à deux questions : « Quels rapprochements peut-on établir, pour la Littérature et la Philosophie, entre les auteurs grecs ou latins et les auteurs orientaux? Quels emprunts les auteurs grecs ou latins ont-ils faits à l'Orient? » Ces deux questions comportent des solutions différentes. Par exemple, nous avons établi un parallèle entre la mort de Procris dans les *Métamorphoses* d'Ovide, et la mort de Yadjnadatta dans le *Râmâyana;* puis, de ce qu'un certain nombre de phrases caractéristiques sont les mêmes de part et d'autre, nous avons conclu qu'Ovide avait connu la mort de Yadjnadatta par une imitation grecque dont Apollodore a donné un abrégé. Pour peu qu'on ait

lu les auteurs classiques, on reconnaîtra facilement qu'il est aussi légitime de comparer le récit de Vâlmîki à celui d'Ovide que celui d'Ovide à celui de La Fontaine; mais qu'Ovide ait imité Vâlmîki, voilà ce qui peut paraître contestable, si l'on n'a point étudié les rapports de l'Occident avec l'Orient au moyen âge dans les ouvrages où cette question est traitée avec tous les développements qu'elle exige; car l'*imitation* ne se prouve que par la *ressemblance* des deux récits et les intermédiaires sont inconnus. La seule réponse que nous puissions faire à cette objection, c'est qu'elle s'applique aux temps modernes comme à l'antiquité; ainsi, nous avons, après Loiseleur Deslongchamps, démontré par un parallèle que l'aventure d'Astolphe et Joconde dans *Roland furieux* est imitée de l'aventure de Schahriar et Schahzenan dans le prologue des *Mille et une nuits;* la ressemblance des deux récits est telle qu'on ne saurait révoquer en doute l'imitation; cependant il est impossible de constater comment le poëte italien a connu le conte arabe. En général, quand on étudie les rapports de l'Occident avec l'Orient, il est rare qu'on parvienne à découvrir par quels intermédiaires un conte ou un apologue a passé d'Asie en Europe; il faut reconnaître ce fait ou renoncer à la recherche des origines.

En résumé, les rapprochements que nous avons établis dans notre livre fournissent à la Littérature comparée et à la Philosophie comparée une matière aussi intéressante qu'instructive. Leur valeur est indépendante de l'opinion qu'on peut avoir des conséquences que nous en avons tirées dans notre recherche des origines. Cependant nous espérons que les plus importantes paraîtront à nos lecteurs assez démontrées pour porter la conviction dans leur esprit. En effet, les mythes les plus connus d'Empédocle et de Platon sont empruntés textuellement à l'Avesta et aux Livres sacrés de l'Inde, et les dernières publications de MM. Barbier de Meynard, Fr. Lenormant, J. Menant, fournissent de nouvelles preuves à l'appui des idées que nous avons exposées sur la Littérature comparée[1].

1. En offrant en notre nom *les Mythes de l'Inde et de la Perse* à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* M. Charles Jourdain a bien voulu apprécier l'ouvrage dans un rapport qu'on trouvera dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (IVe série, t. VIII, séance du 9 juillet 1880).

PREMIÈRE PARTIE

LA MÉTHODE COMPARATIVE

La *méthode comparative* n'a pas besoin de définition ni d'éloge. Son nom indique clairement sa nature, et les progrès qu'elle a fait faire à la philologie, à l'histoire, à la mythologie, à la littérature, prouvent son excellence mieux que les plus éloquents discours.

Seulement, ses procédés doivent varier selon les sujets auxquels elle s'applique.

Nous nous proposons ici de montrer que l'étude des mythes et des légendes de l'Inde et de la Perse peut servir à l'intelligence et à la critique des auteurs grecs, latins, italiens et français, qu'on désigne particulièrement sous le nom de *classiques*.

Pour atteindre ce but, nous choisirons de préférence des morceaux célèbres que nos lecteurs connaissent. Quant aux mythes et aux légendes que nous emprunterons aux livres sacrés de l'Inde et de la Perse, nous les citerons toujours *in extenso,* parce que nos lecteurs n'ont pas ces ouvrages entre les mains, qu'il leur serait toujours très-difficile, souvent même impossible, de les consulter utilement.

Nous commencerons par constater analytiquement les *faits* auxquels se rapporte notre étude. Nous en tirerons ensuite par induction les *lois* qui les expliquent[1].

LES OISEAUX

COMÉDIE D'ARISTOPHANE

Tous les critiques d'un goût délicat ont signalé la comédie des *Oiseaux* comme une des plus originales de l'antiquité[2]. Elle unit le fantastique au réel d'une manière si neuve qu'elle paraît bizarre au premier coup d'œil. L'imagination y transforme tout comme avec une baguette de fée, et dispose à son gré de l'univers dans des allégories ingénieuses où la raison trouve sans cesse à applaudir. « C'est, dit Schlegel, une poésie aérienne, ailée, bigarrée, comme les êtres qu'elle dépeint... C'est le jeu innocent d'une imagination pétulante et badine, qui touche légèrement à tout, et qui se joue de la race des dieux comme de celle des hommes, mais sans se diriger vers aucun but particulier. »

1. **Ouvrages à consulter :**
1° Analyse des poëmes de l'Inde,
Eichhoff, *Poésie des Indiens* (1860); Soupé, *Littérature sanscrite* (1877)
2° Rapports de la Littérature grecque et de la Littérature sanscrite,
Émile Burnouf, *Histoire de la Littérature grecque* (1869);
3° Histoire de l'Inde,
François Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient,* tome III (1869);
4° Mythologie de l'Inde,
Valentin Parisot, *Dictionnaire de Mythologie comparée* (1855);
5° Définitions scientifiques,
Bouillet, *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts* (1872).

2. Voy. Villemain, *Essais sur le génie de Pindare,* p. 240; Émile Burnouf, *Littérature grecque,* t. II, p. 87; Pierron, *Littérature grecque,* p. 284; Poyard, *Traduction d'Aristophane* (préface des *Oiseaux*).

·Tout en reconnaissant la prodigieuse faculté d'invention qu'Aristophane a déployée dans cette charmante composition, il faut, pour être juste, ne pas oublier qu'il a, comme notre Molière, pris son bien partout où il le trouvait. Non-seulement il a recueilli les contes et les proverbes où les oiseaux jouent un rôle, mais encore il a su fondre dans son œuvre, avec un art qui défie l'œil le plus exercé, les plus beaux vers des autres poëtes qu'il a pu mettre à contribution. Il a fait plus : il a emprunté l'idée principale de sa pièce à une des plus merveilleuses légendes d'un poëme épique de l'Inde intitulé le *Mahâbhârata ;* plusieurs vers caractéristiques en sont même tirés textuellement. La comparaison du plan dramatique des *Oiseaux* avec celui de cette légende va mettre ce fait en évidence[1].

I. — PLAN DRAMATIQUE

Commençons par analyser la pièce.

Deux Athéniens, Fidèle-Ami et Bon-Espoir, ont quitté leur patrie pour aller au *pays des Oiseaux* demander à la Huppe où se

1. Aristophane procède par allusions, comme c'est la loi de l'art dramatique. Or, au premier abord, il paraît étonnant que des allusions à une légende de l'Inde aient pu être comprises des spectateurs. Cependant, le fait s'explique facilement : de tout temps, les doctrines de l'Inde se sont transmises à l'Occident sous la forme d'apologues et de contes, que les Grecs appelaient des *mythes*. Or Athènes, au siècle de Périclès, pouvait recevoir de l'Orient des mythes par deux voies, d'un côté par le Pont-Euxin et par l'Asie-Mineure (comme l'indiquent la tradition qui fait naître Ésope en Phrygie et le mythe que Platon met dans la bouche de Her l'Arménien), et d'un autre côté par l'Égypte (comme Platon l'explique dans le *Critias*). Elle devait d'ailleurs ses richesses à son commerce maritime, et il était naturel qu'elle reçût des intermédiaires avec lesquels elle trafiquait, outre les denrées de l'Inde, quelques récits merveilleux dans le genre de ceux que Marco Polo nous a transmis dans son *Livre des Diversités et Merveillés du Monde.*

trouve située la *cité du bonheur*. Après avoir longtemps cheminé dans un désert rocailleux et couvert de buissons, sous la conduite de la Corneille et du Geai, ils finissent par arriver à la forêt où règne la Huppe, qui, dans une première existence, a été le roi Térée.

Alors s'engage un dialogue plaisant, qui expose l'idée principale de la pièce.

La Huppe. Ouvrez la *forêt*[1], que je sorte.

Bon-Espoir. Par Hèraclès ! quel est cet animal? quel plumage? qu'est-ce que cette triple aigrette[2]?

La Huppe. Qui me demande?

Bon-Espoir. Les douze grands dieux me semblent t'avoir bien maltraitée[3] ?

La Huppe. Me raillez-vous pour mon plumage? Étrangers, j'ai été homme[4]....

Bon-Espoir. Tu as été Térée. Et maintenant, es-tu oiseau ou paon[5]?

La Huppe. Je suis oiseau.

Bon-Espoir. Et tes plumes, où sont-elles?

La Huppe. Elles sont tombées[6].

1. Le décor représentait une *forêt*.

2. Pour comprendre la plaisanterie d'Aristophane, il faut remarquer que la Huppe représente ici le roi des oiseaux, *Garoudha*, qui, dans la mythologie indienne, est la monture de Vichnou. Or voici la description qu'en fait le *Harivansa* (Lecture XLIV) :

« Une aigrette surmonte la tête de Garoudha, qui porte un diadème et des pendants d'oreilles magnifiques. Son plumage varié brille comme une montagne de métaux divers. Ses serres et son bec sont aigus. Quand il déploie dans le ciel ses ailes peintes de riches couleurs, on dirait deux nuages que sillonne l'arc d'Indra. Son grand corps est un étendard resplendissant où se déploient les trois couleurs, le noir, le rouge et le jaune. »

On comprend sans peine combien un pareil type prêtait à la caricature, avec un esprit moqueur comme celui d'Aristophane.

3. Garoudha livra un combat aux dieux pour leur enlever l'ambroisie, comme on le verra p. 11 ; et il reçut d'Indra un coup de foudre dont il gardait la trace.

4. *Térée*, roi de Thrace, fut métamorphosé en *Huppe*. C'est pourquoi, au vers 15, Aristophane dit *Térée la Huppe*. — En outre, la Huppe représente l'oiseau Garoudha qui, à l'occasion, prend la forme humaine :

« Garoudha apparaît, orné d'une guirlande divine. Il salue les deux héros, prend la forme d'un beau jeune homme, et s'assied à leurs côtés. » (*Harivansa*, Lect. CXI.)

5. On attendrait : *oiseau ou homme*. Aristophane dit *paon*, parce que le plumage de Garoudha (figuré ici par la Huppe) a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

6. Garoudha perdit ses plumes et les recouvra d'une manière merveilleuse. Voy. § III, *Allégorie des ailes*, p. 41.

BON-ESPOIR. A la suite d'une maladie?

LA HUPPE. Non; chaque hiver tous les oiseaux perdent leurs plumes, et il leur en repousse d'autres [1]. Mais, dites-moi, qui êtes-vous?

BON-ESPOIR. Nous? deux mortels.

LA HUPPE. De quel pays?

BON-ESPOIR. Du pays des belles galères [2].

LA HUPPE. Êtes-vous juges [3]?

BON-ESPOIR. Non, tant s'en faut. Nous sommes anti-juges.

LA HUPPE. Est-ce qu'on sème cette graine chez vous?

BON-ESPOIR. Il faut bien chercher pour en trouver quelque peu dans nos champs [4].

LA HUPPE. Quelle cause vous amène?

BON-ESPOIR. Nous désirions te faire visite.

LA HUPPE. Et pourquoi?

BON-ESPOIR. Parce qu'autrefois tu étais homme comme nous deux, qu'autrefois tu avais des dettes comme nous deux, qu'autrefois tu aimais à ne pas les payer comme nous deux. Ensuite, changé en oiseau, *tu as fait, en volant, le tour de la terre et de la mer*. Tu as donc toute la science de l'homme et celle de l'oiseau. Aussi sommes-nous venus vers toi pour te prier de *nous indiquer une ville bien moelleuse* (πόλιν εὔερον [5]), où l'on se couche comme sur un épais tapis [6].

LA HUPPE. Et cherches-tu une ville plus grande qu'Athènes?

BON-ESPOIR. Non; mais d'un séjour plus agréable... (Vers 102-124.)

LA HUPPE. *Il y a une ville bienheureuse,* telle que vous la désirez, *sur la mer Érythrée* (εὐδαίμων πόλις παρὰ τὴν Ἐρυθρὰν θάλατταν [7]).

1. Aristophane substitue à l'aventure merveilleuse de Garoudha un fait naturel, la mue des oiseaux.

2. Athènes.

3. Les Athéniens avaient la manie des procès. C'est le sujet des *Guêpes*.

4. C'est-à-dire, il y a fort peu d'anti-juges chez nous, parce qu'on aime passionnément à siéger dans le tribunal des Héliastes.

5. C'est la phrase empruntée textuellement à la légende sanscrite : *ville bien moelleuse* correspond à *île pleine de délices*. Voy. p. 8.

6. En général, les Orientaux se couchent ou s'asseyent sur des tapis ou des peaux. En particulier, les brâhmanes s'asseyent sur des nattes pour se livrer à la méditation. Souvent les dieux sont représentés dans cette attitude.

7. Voy. § II, *Cité du bonheur*, p. 16, 20.

BON-ESPOIR. Oh! non, pas de port de mer, où un beau matin apparaisse la galère Salaminienne amenant un huissier...

Mais comment vit-on avec les oiseaux? Tu dois bien le savoir[1].

LA HUPPE. Ce n'est pas une vie désagréable; d'abord on n'a pas de bourse[2].

BON-ESPOIR. Cela supprime beaucoup de friponneries.

LA HUPPE. Les jardins nous offrent pour aliments le sésame blanc, le myrte, le pavot et la menthe[3].

BON-ESPOIR. Mais c'est une vraie vie de nouveaux mariés[4].

FIDÈLE-AMI. Ah! j'entrevois un grand projet qui donnera la toute-puissance aux oiseaux si vous voulez me croire... (Vers 144-164.)

LA HUPPE. Que faire donc?

FIDÈLE-AMI. Fonder une ville dans les nuages et le ciel : alors vous régnerez sur les hommes comme sur les sauterelles, et vous ferez mourir les dieux de faim canine. (Vers 172-186[5].)

La Huppe convoque les oiseaux, et ils acceptent le projet de fonder une ville nommée *Néphélococcygie* (la Ville des nuées et des coucous[6]). On envoie Bon-Espoir présider à la construction, et Fidèle-Ami demeure pour le sacrifice et les réceptions. Le mur une fois bâti, les oiseaux, pour obtenir la royauté du monde, affament les dieux en interceptant au passage la fumée des holocaustes. Ils arrêtent Iris, qui vient demander aux hommes de sacrifier aux habitants de l'Olympe. Alors les hommes envoient un héraut offrir à Fidèle-

1. Voy. § II, *Pays des oiseaux*, p. 17.

2. La pauvreté est un devoir pour les anachorètes de l'Inde.

« Lorsque le chef de famille voit sa peau se rider et ses cheveux blanchir, et qu'il a sous ses yeux le fils de son fils, qu'il se retire dans une *forêt*. Renonçant aux aliments qu'on mange dans le *village*, et *abandonnant tout ce qu'il possède*, confiant sa femme à ses fils, qu'il parte seul, ou bien qu'il emmène sa femme avec lui. » (*Lois de Manou*, VI, § 2.)

3. Aristophane fait allusion à la nourriture des anachorètes.

« Que l'anachorète vive de fleurs, de racines, de fruits mûris par le temps. » (*Lois de Manou*, VI, § 21.)

4. Aristophane compare ironiquement la vie des *anachorètes* à celle des *nouveaux mariés*. Les nouvelles mariées mangeaient un gâteau de sésame, et portaient des couronnes de myrte, de pavot et de menthe.

5. Nous citons l'élégante traduction de C. Poyard.

6. Aristophane nomme les *coucous* de préférence à toute autre espèce d'oiseaux, parce que les poëtes indiens ne décrivent jamais une forêt sans vanter le chant mélodieux des *kôkilas* (coucous de l'Inde).

Ami une couronne d'or. D'un autre côté, Prométhée, se cachant sous un parasol[1] pour ne pas être aperçu de Zeus (Jupiter), vient lui apprendre que la fumée des victimes ne monte plus jusqu'à l'Olympe, qu'on y jeûne comme aux fêtes de Dèmèter (Cérès), et que Zeus, réduit à l'extrémité, va lui députer des ambassadeurs pour traiter de la paix; il lui conseille ne point l'accorder que Zeus ne lui cède pour épouse *Basileia* (la Royauté). Arrivent alors Poseidôn (Neptune), Hèraclès et Triballe[2]. Fidèle-Ami leur pose ses conditions; Poseidôn résiste, mais Hèraclès et Triballe accordent tout pour avoir la paix dans l'espoir d'obtenir un bon repas. On célèbre alors par un chant d'hyménée les noces de Fidèle-Ami et de Basileia, et tous deux montent au ciel[3]. La pièce se termine ainsi par une apothéose[4], comme un opéra.

MAHABHARATA. *Garoudha enlève aux Dévas l'ambroisie.*

Dans la légende du *Mahâbhârata*, le roi des oiseaux, Garoudha[5], qu'Aristophane a métamorphosé en Térée la Huppe, livre bataille aux Dévas (Dieux) pour enlever le vase d'or qui contient l'ambroisie (*amrita*), à la possession de laquelle sont attachées l'immortalité et la souveraineté du monde. Après une lutte acharnée, il remporte la victoire, et il fait avec le dieu Indra, qui joue ici le même rôle que Zeus, un traité de paix en vertu duquel il devient la monture d'Indra, et il reçoit des oiseaux le même culte que les Dévas.

A la suite d'une aventure qu'il est inutile de rapporter ici,

1. Allusion au *parasol* qui est un insigne de la royauté dans l'Inde. Le dieu Indra voyage sur un char d'or avec deux Apsaras, dont l'une porte un parasol et l'autre un chasse-mouche.

2. Les Triballes étaient un peuple de Thrace dont la grossièreté était proverbiale. Le compagnon d'Hèraclès est glouton comme le dieu qu'il escorte.

3. Voy. § VII, *Apothéose*.

4. Voy. Chassang, *Le Spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs*.

5. Aigle ou vautour à tête humaine, qui sert de monture à Vichnou.

l'oiseau Garoudha, fils de Kaçyapa et de Vinatâ, est obligé d'obéir aux Serpents[1], fils de Kaçyapa et de Kadrou. Par leur ordre, il les transporte sur son dos dans une *île fortunée*.

Portés sur le dos de Garoudha, les Serpents joyeux ne tardent pas à descendre sur les rives d'une île, ouvrage de Viçwakarman[2]. Là, sur la plage orientale, ils virent l'épouvantable mer, habitation des requins et des baleines.

Accompagnés de Garoudha, ils se promenèrent avec admiration dans cette île ravissante, environnée par les eaux de la mer et ombragée d'une forêt, que des essaims d'oiseaux faisaient résonner de leurs chants mélodieux. Des allées d'arbres, chargés de fleurs et de fruits délicieux, conduisaient à de charmants palais. Parsemée de massifs de lotus, ornée de lacs célestes aux ondes transparentes, l'île était rafraîchie par l'haleine vivifiante d'un vent qui l'embaumait de senteurs divines. Elle était plantée d'arbres de santal, qui élevaient leurs cimes jusqu'au ciel, et qui, agités par la brise, répandaient une pluie de fleurs sur les Serpents. Ceux-ci ne pouvaient se lasser de contempler avec ravissement cette île céleste, faite pour la joie du cœur, aimée des Apsaras et des Gandharvas[3], hantée par des essaims d'abeilles enivrées de miel, ornée de sites délicieux, remplie du ramage de toutes sortes d'oiseaux, douée de tous les agréments qui peuvent enchanter les sens[4].

Arrivés dans cette forêt, les Serpents s'y amusent; puis ils disent au roi des oiseaux, au vigoureux Garoudha :

« *Porte-nous dans une autre île pleine de délices, arrosée par des eaux limpides ; car, puisque tu voyages dans les airs, tu vois, en volant, beaucoup de lieux enchanteurs*[5]. »

Garoudha leur adresse alors cette question : « Quelle chose faut-il vous apporter, vous apprendre ou vous faire, pour recouvrer mon indépendance? Dites-le-moi avec exactitude. »

1. Ces Serpents (*Nâgas*), fils de Kaçyapa et de Kadrou, représentent des princes de pays où l'on adorait des serpents. Voy. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 419-439, 740.

2. *Viçwakarman* (celui qui fabrique tout) correspond à *Héphaestos* (Vulcain).

3. Les *Apsaras* sont les nymphes qui amusent Indra par leurs danses, tandis que les *Gandharvas* sont les musiciens qui le charment par leurs chants.

4. Cette gracieuse description donne l'idée d'une de ces îles enchantées que les anciens appelaient *îles fortunées*, et où ils plaçaient le séjour des bienheureux.

5. C'est la phrase reproduite textuellement par Aristophane. Voy. p. 5.

Les Serpents lui répondent : « Conquiers l'ambroisie par ta vigueur, et apporte-nous-la. En récompense, nous t'affranchirons de la servitude. »

Garoudha prend son essor. Chemin faisant, pour se donner des forces, il dévore un énorme éléphant et une tortue gigantesque... Puis il reprend son vol vers la région céleste où est gardé le vase qui contient l'ambroisie.

Alors se manifestèrent des prodiges menaçants pour les Dévas, et la foudre aimée d'Indra s'enflamma elle-même de terreur : on vit tomber du ciel des torches flamboyantes et enveloppées de fumée ; de tous côtés les armes des Vasous, des Roudras, des Adityas et de tous les autres génies dont se compose l'armée céleste, s'entre-choquèrent les unes contre les autres. Alors apparut ce qu'on n'avait pas vu dans la guerre des Dévas et des Asouras : les vents soufflèrent en tempête, et des milliers d'étoiles filèrent dans le ciel ; le tonnerre éclata avec fracas dans un ciel serein [1] ; les guirlandes des Immortels se fanèrent, leur splendeur s'éteignit, la poussière ternit l'éclat de leurs diadèmes, et des nuages de sinistre présage répandirent une averse de sang. Alors, tout ému de terreur, Indra dit à Vrihaspati [2] :

« Pourquoi, vénérable mouni, a-t-on vu apparaître ces terribles présages ? Cependant, je ne prévois pas qu'un ennemi puisse venir nous affronter dans une bataille. »

« Cela vient d'une faute que tu as commise [3], roi des Dévas, répondit Vrihaspati. Un oiseau, fils de Kaçyapa et de Vinatâ, qui peut à sa volonté revêtir toutes les formes, s'avance pour prendre de force l'ambroisie. Cet oiseau, le plus robuste de tous les êtres, possède assez de vigueur pour vous arracher ce trésor ; il accomplira tout pour réussir dans son entreprise. »

A ces mots, les Dévas étonnés se préparent à la lutte ; ils entourent l'ambroisie et se rangent autour d'Indra, qui tient la foudre

1. Non alias cœlo ceciderunt plura sereno
Fulgura nec diri toties arsere cometæ. (Virgile, *Géorgiques*, I, 487.)

2. Vrihaspati, qui régit la planète Jupiter, remplit la fonction de prêtre auprès des Dévas. — *Mouni* signifie *solitaire*.

3. Les Dévas peuvent commettre des fautes et en porter la peine, comme, dans la mythologie grecque, Apollon est exilé du ciel pour un temps et réduit à se faire berger chez Admète.

à la main[1]. Ils se revêtent de cuirasses d'or et de lapis-lazuli. Ils couvrent leurs membres de boucliers resplendissants. Leurs chefs s'arment de traits au tranchant acéré, à la pointe aiguë, qui répandent de tous côtés la terreur en vomissant une flamme enveloppée de fumée et pétillante d'étincelles. Ils prennent des tchakras[2], des massues, des tridents, des pieux de fer, des pilons effroyables, et ils donnent à leurs corps des formes horribles. Ornés de parures célestes, doués d'une bravoure incomparable, l'âme bien résolue à défendre l'ambroisie, ces Dévas, capables de briser les villes des Asouras[3], attendent l'ennemi de pied ferme[4].

Au milieu de ces alarmes, Garoudha s'élance sur les Dévas. A sa vue, les Souras[5] tremblent, et leurs armes s'entre-choquent. Auprès de l'ambroisie se tenait Bâaumana, aussi vigoureux que magnanime, brillant comme l'éclair; blessé par les serres, par le bec et les ailes du roi des oiseaux, il essaye vainement de lui résister au milieu du plus horrible tumulte, et il périt au bout d'un instant. Soulevant une immense poussière par le battement de ses ailes, l'oiseau en couvre les Dévas, qui perdent à la fois la vue et l'esprit, et il en profite pour les déchirer de son bec redoutable.

Alors l'Immortel aux mille yeux[6] ordonne au Vent de dissiper le nuage de poussière qui aveugle les Dévas, et ceux-ci, dès que le

1. « Aiguisez bien votre bec. Zeus ne sera pas pressé de remettre le sceptre au pivert. » (*Oiseaux*, 479.)

2. Les *tchakras* sont des disques, des roues flamboyantes.

3. Les *Asouras* ou *Dætyas* sont de mauvais génies qui combattent les Dévas. Leurs villes sont les nuages d'où ils menacent d'escalader le ciel.

4. Les apprêts de la bataille sont également décrits par Aristophane avec autant d'éclat que de verve.

« Le Messager. Un dieu envoyé par Zeus a franchi les portes de notre ville et a pénétré dans les espaces de l'air, à l'insu des geais qui montent la garde de jour... Nous avons envoyé contre lui trente mille éperviers de la légion à cheval. Tous les oiseaux à serre crochue sont en mouvement, la crécelle, la buse, le vautour, le grand duc; ils fendent l'air, qui retentit de leurs battements d'ailes; partout on cherche le dieu; il n'est pas loin; si je ne me trompe, il vient de ce côté.

Fidèle-Ami. Qu'on s'arme de la fronde et de l'arc! Ici, tous nos soldats; tirez, frappez; qu'on me donne une fronde!

Le Choeur. *La guerre éclate entre les dieux et moi, guerre terrible!* Allons, que chacun veille sur l'air, fils de l'Érèbe où flottent les nuages. Prends garde que quelque immortel n'y pénètre à ton insu. Promène de tous côtés tes regards, je crois entendre le bruit des ailes rapides d'un dieu du ciel. » (*Oiseaux*, 1172-1198.)

5. *Souras*, nom des Dévas opposés aux Asouras.

6. Indra, qui préside à l'éther et aux nuages, comme Zeus.

ciel a recouvré sa clarté, font pleuvoir mille coups sur Garoudha. Maltraité par les bataillons célestes[1], le vigoureux oiseau pousse des rugissements aussi retentissants que le tonnerre, et répand la terreur parmi tous les êtres.

Soudain, ce puissant meurtrier des ennemis s'envole au plus haut des airs, et là il plane au-dessus de la tête des Dévas. Ceux-ci, abrités sous leurs cuirasses, lancent contre lui des traits de toute sorte, des haches, des tridents, des massues, des flèches flamboyantes, des tchakras semblables à des soleils tournoyants, et l'attaquent ainsi de tous les côtés[2]. Mais, quoiqu'il soutienne seul un combat si impétueux, il n'est pas ébranlé, et, dans le ciel qu'il semble consumer, il enfonce les bataillons des Souras avec ses ailes et sa vaste poitrine.

Enfin, les Dévas s'enfuient dispersés par les coups que leur porte Garoudha ; blessés par son bec ou par ses ailes, ils versent leur sang par torrents. Les Gandharvas[3] courent vers la plage orientale ; les Vasous, accompagnés des Roudras, vers la région du midi ; les Adityas, vers l'occident ; les deux Açwins, vers le nord...

Après avoir mis aux portes de la mort ceux qui lui résistaient, il s'avance vers le lieu où se gardait l'ambroisie, et il voit là briller de toutes parts, excité par le souffle du vent, un feu dont les traits acérés et flamboyants rendent toute approche impossible. Alors il multiplie ses bouches, descend aspirer une rivière, et, revenant d'un vol rapide, il répand l'eau sur les flammes. Ayant éteint l'incendie, il s'apprête à pénétrer jusqu'au trésor. Il aperçoit un tchakra de fer au tranchant acéré, qui tournait sans relâche autour de l'ambroisie dans un retranchement formé de rasoirs.

1. Dans Aristophane, Bon-Espoir dit à la Huppe :

« Les douze grands Dieux me semblent t'avoir bien maltraitée. » (Vers 96.)

2. On peut comparer à ce passage celui où les oiseaux se préparent à fondre sur Bon-Espoir et Fidèle-Ami qu'ils croient être des ennemis.

« Le Chœur. En avant, attaque, élance-toi sur les ennemis, verse le sang ; prends ton vol, enveloppe-les de toutes parts. Malheur à eux ! Jouons du bec, dévorons-les. Rien ne pourra les soustraire à notre rage, ni les forêts de la montagne, ni les nuages qui planent dans les airs, ni la mer écumante. Allons, pique, déchire. » (*Oiseaux*, 344-352.)

3. *Gandharvas*, musiciens célestes (p. 8, note 3) ; *Vasous*, génies qui président aux régions du monde ; *Roudras*, génies des vents ; *Adityas*, génies qui représentent les formes du Soleil ; *Açwins*, cavaliers célestes qui correspondent à Castor et Pollux.

Rétrécissant son corps en un clin d'œil, il pénètre par une mince ouverture.

Mais, au-dessous du disque tranchant, il y avait, pour la garde de l'ambroisie, deux serpents immenses et effroyables, aux yeux enflammés, à la gueule venimeuse, aux langues vibrantes, à la fureur toujours éveillée[1]. L'être, sur lequel un seul de ces monstres jetterait un regard irrité, serait aussitôt réduit en cendres. Garoudha inonde leurs yeux de poussière, et, sous une forme invisible, il couvre de blessures ces vastes corps, les met en pièces et se précipite enfin sur le vase qui contenait l'ambroisie.

Maître du trésor, il s'enfuit d'un vol rapide, n'éprouvant aucune fatigue et voilant de ses ailes l'éclat du soleil. Il rencontre au milieu des airs Vichnou, qui loue son exploit, parce que la cupidité n'en a pas été le mobile[2].

« Je suis, dit-il à Garoudha, le Dieu qui dispense les grâces. — Celle que je souhaite, réplique l'oiseau, c'est que tu m'accordes de me tenir au-dessus de toi[3]. » Il ajoute : « O Nârâyana[4], accorde-moi aussi d'être affranchi de la vieillesse et de la mort, même sans avoir bu de l'ambroisie ! — Qu'il en soit ainsi ! » répond Vichnou. Ayant reçu ces deux grâces, Garoudha dit encore : « Je veux offrir moi-même un présent à ta Grandeur ; qu'elle veuille bien faire un choix. » Vichnou choisit d'avoir le puissant oiseau pour monture.

A son tour, Indra, qui porte sur sa tête une tiare d'or, adresse ces paroles au magnanime oiseau :

« Accepte mon amitié suprême maintenant et par delà toute fin. Mais, si tu n'as aucun besoin de mon ambroisie, rends-la-moi ; car ceux auxquels tu en ferais part pourraient nous causer les plus grands maux. »

« C'est pour recouvrer ma liberté, répond Garoudha, que j'em-

1. Ces deux serpents font penser au dragon qui gardait la toison d'or :

Pervigilem superest herbis sopire draconem,
Qui crista linguisque tribus præsignis et uncis
Dentibus horrendus, custos erat arietis aurei.

(Ovide, *Métamorphoses*, VII, 135.)

2. Vichnou, la seconde personne de la trinité indienne, loue Garoudha de s'être conduit comme un guerrier (*kchatriya*) dont le devoir est de vaincre ou de mourir.

3. Garoudha est placé sur l'étendard d'Indra, comme l'aigle l'est au sommet du sceptre de Jupiter.

4. *Nârâyana* (Celui qui plane sur les eaux), surnom de Vichnou.

porte cette ambroisie; je ne la remettrai à personne. Mais reprends-la où je l'aurai déposée, et emporte-la au plus vite, souverain des treize Dévas. »

« Je suis content des paroles que tu viens de prononcer, le plus grand des oiseaux, dit Indra; reçois de ma faveur la grâce que tu désires. »

Garoudha demande et obtient la grâce de dévorer les Serpents...

Le cœur rempli de joie, il s'envole d'une aile rapide vers les Serpents, et il leur annonce le succès de son entreprise : « J'apporte l'ambroisie; je vais la déposer sur l'herbe sacrée (*kouça*[1]).

Les Serpents veulent alors se baigner, obtenir des auspices favorables et se préparer à manger. « Que vos Grandeurs ici présentes commencent par exécuter la parole qu'elles m'ont donnée, dit Garoudha. Accordez-nous à moi et à ma mère d'être libres à partir de cet instant même. — Qu'il en soit ainsi! » répondent les Serpents, qui s'en vont prendre le bain. Aussitôt Indra met la main sur l'ambroisie, et s'en retourne au ciel avec elle.

Ensuite les reptiles joyeux, purifiés par le bain, les prières faites, les auspices étant favorables, reviennent boire l'ambroisie. Ils voient qu'on l'a dérobée, et qu'on a payé leur fraude par une autre[2]. Cependant ils lèchent les herbes du lieu où avait été déposée l'ambroisie. C'est pour ce fait que la langue des Serpents devint double dans la suite; et les herbes (*kouças*), qui avaient touché l'ambroisie, eurent désormais la vertu de purifier. C'est ainsi que le magnanime Garoudha fut cause que les Serpents eurent deux langues, et qu'Indra reprit aux Serpents l'ambroisie qu'ils avaient fait enlever aux Dévas.

Alors, au comble de la joie, Garoudha reçut des oiseaux les honneurs divins. Jouissant désormais d'une éclatante renommée, il tira sa pâture des Serpents, et, avec sa mère Vinatâ, il mena une vie délicieuse dans ce bois fortuné.

L'homme qui écouterait ou lirait toujours ce récit au milieu des chefs de famille, irait, revêtu d'un corps lumineux, goûter la félicité dans le séjour des Dévas[3].

1. Le *kouça* (en botanique, *poa cynosuroïdes*) est l'herbe que l'on dépose sur le sol devant l'autel dans les sacrifices.

2. C'était par suite d'une fraude des Serpents que Garoudha se trouvait obligé de leur obéir, et que sa mère Vinatâ était asservie à Kadrou.

3. *Mahâbhârata*, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 141-167. — Nous avons retouché le style, retranché les longueurs et les incidents étrangers à notre sujet.

Cette description de l'île fortunée, du combat de Garoudha contre les Dévas et de son traité mythologique avec Indra, offre l'esprit ingénieux et l'imagination brillante qui donnent tant de charme aux *Métamorphoses* d'Ovide. Elle pouvait donc fournir au poëte athénien un sujet de comédie : les Serpents, changeant d'habit et de nom, deviennent Bon-Espoir et Fidèle-Ami ; Garoudha est métamorphosé en Huppe ; l'ambroisie est remplacée par la fumée des sacrifices, et la victoire reste aux Oiseaux comme à Garoudha.

Comment Aristophane a-t-il pu connaître la légende de Garoudha ?

Après avoir établi un parallèle entre le plan des *Oiseaux* et celui du combat livré aux dieux par Garoudha, il nous reste à répondre à une question que nos lecteurs ne manqueront pas de nous poser :

Comment Aristophane a-t-il pu connaître la légende de Garoudha, telle qu'elle est racontée dans le *Mahâbhârata ?*

Nous répondrons que cette légende est arrivée à Aristophane, soit par les récits de commerçants (p. 3), soit par ceux de Solon dont Platon parle dans le *Critias*.

Solon, en sa double qualité de législateur et de poëte, est allé en Égypte pour y connaître les lois et l'histoire de l'Inde dont il avait déjà entendu parler[1]. Il y a trouvé des légendes qu'il s'est fait traduire en grec, et il les a rapportées à Athènes. Critias dit expressément qu'il en avait les *manuscrits*

1. Les *Lois de Manou* sont ces *Lois de Minos* dont les écrivains grecs parlent souvent et qu'ils ne citent jamais textuellement.

dans sa maison, et il offre d'en faire les honneurs à qui voudra les consulter (p. 130). Aristophane étant à la recherche d'idées nouvelles, comme c'est l'habitude d'un poëte, en a pu prendre connaissance et s'approprier ce qui était à sa convenance. Platon, à son tour, en a tiré l'*Atlantide* et les *mythes* du *Phèdre*, du *Gorgias*, du *Phédon*, de la *République* et du *Timée*.

II. — LE PAYS DES OISEAUX ET LA CITÉ DU BONHEUR

A la satire des vices dont Athènes offre le spectacle, Aristophane oppose le tableau du *pays des oiseaux* et d'une cité idéale qu'il appelle la *cité du bonheur*.

Bon-Espoir. Quel malheur est le nôtre ! nous nous exténuons pour arriver chez les Corbeaux [1] ; nous faisons tout dans ce but et nous ne pouvons trouver notre route ! Oui, spectateurs ; notre manie est bien différente de celle de Sacas. Il n'est pas citoyen, et il veut l'être à toute force ; nous, au contraire, nés d'une tribu et d'une famille honorables, vivant au milieu de nos concitoyens, nous nous envolons de notre patrie à toutes jambes, non par haine pour elle ; — nous reconnaissons qu'elle est grande, riche, et que chacun a le droit de s'y ruiner ; — mais les cigales ne chantent qu'un ou deux mois sous les figuiers, tandis que les Athéniens chantent toute leur vie des arrêts du haut de leur tribunal. Voilà pourquoi nous nous sommes mis tous deux en route avec un panier, une marmite et des branches de myrte [2], et nous venons à la recherche d'un *lieu tranquille* (ζητοῦντε τόπον ἀπράγμονα [3]), afin de nous y

1. Aristophane, au lieu de : *aller chez les oiseaux*, dit par plaisanterie : *aller chez les corbeaux;* ce qui correspond à l'expression française : *aller au diable.*

2. Bon-Espoir et Fidèle-Ami emportent une marmite et des branches de myrte, afin de faire un sacrifice dans le lieu qui leur paraîtra favorable pour fonder une colonie. Voy. p. 72, n. 1.

3. Le chœur dit ailleurs (p. 16) :
« S'il est quelqu'un qui désire *couler doucement avec les oiseaux le reste de sa vie.* »

établir. Nous nous rendons auprès de Térée la Huppe pour lui demander si, dans sa *course aérienne* (ᾗ ἐπέτατο), il a vu quelque ville de ce genre. (27-48.)

La Huppe. Il y a une *ville bienheureuse,* telle que vous la désirez, *sur les bords de la mer Érythrée* (εὐδαίμων πόλις παρὰ τὴν Ἐρυθρὰν[1] θάλατταν). (144.)

Nous avons trois questions à résoudre pour expliquer les allusions contenues dans ces vers :

Qu'est-ce que le *pays des Oiseaux?*

Qu'est-ce que la *cité du bonheur?*

Qu'est-ce que la Huppe avait vu dans sa *course aérienne?*

Le pays des Oiseaux.

Le chœur des Oiseaux invite les spectateurs qui ne se plaisent pas dans leur patrie à venir vivre dans leur pays, et il le définit par quelques traits caractéristiques.

Le Chœur. S'il est un de vous, spectateurs, qui *désire couler doucement avec les oiseaux le reste de sa vie,* qu'il vienne à nous. *Tout ce qui est honteux sur la terre et condamné par la loi, est honorable au contraire chez nous autres oiseaux.* Chez vous, par exemple, battre son père est un crime; c'est une action estimée parmi nous; il est beau de courir sur son père, et de le frapper en disant : « Allons, lève l'ergot si tu veux combattre. » (753-759.)

Le Parricide. Il n'est rien de plus charmant que de voler; je brûle de vivre sous les mêmes lois que les oiseaux; je suis fou d'oiseaux, je vole vers vous, je veux habiter avec vous, obéir à vos lois.

Fidèle-Ami. A quelles lois? Les oiseaux en ont beaucoup[2].

Le Parricide. A toutes, et, ce qui me plaît surtout, c'est qu'on regarde comme une belle action chez les oiseaux de mordre et d'é-

1. La *mer Érythrée* des anciens s'étendait jusqu'à Ceylan.
2. Les *Lois de Manou* forment douze livres.

trangler son père... Je viens habiter ici, parce que je veux étrangler mon père pour hériter de ses biens.

FIDÈLE-AMI. Mais nous avons aussi une antique loi, inscrite dans le code des cigognes, et ainsi conçue : « Quand le père cigogne a nourri ses petits, et les a mis en état de voler, les petits doivent à leur tour nourrir leur père [1]. »

LE PARRICIDE. C'est bien la peine de venir ici pour être obligé de nourrir mon père ! (1342-1359.)

Le pays où l'on peut *couler doucement avec les oiseaux le reste de sa vie* est une forêt de l'Inde : car, au siècle d'Aristophane, c'était l'usage pour les brâhmanes, et même pour les rois, de se retirer dans une forêt, lorsqu'ils sentaient approcher la vieillesse, et d'y passer le reste de leur vie dans la retraite [2]. *Aller à la forêt* est même une expression consacrée pour dire : « se livrer à la pénitence et à la méditation. » Le *Mahâbhârata* nous en donne des exemples.

Ardjouna dans la forêt. « Après avoir traversé les passages difficiles de la *forêt* jusqu'au voisinage de la grande montagne, Ardjouna fixa sa demeure sur le flanc de l'Himavat (Himalaya). Là il aperçut des arbres en fleurs, animés par les chants gracieux des oiseaux ; des fleuves aux larges ondes sinueuses pareilles au lapis-lazuli, retentissant du cri des cygnes et des oies sauvages, du chant joyeux des kôkilas [3], des hérons et des paons. Le vaillant Ardjouna, à la vue de ces eaux pures, fraîches et limpides, fut rempli de joie. Là, il se livra à de rudes austérités. Couvert d'un vêtement d'herbe, muni du bâton et de la peau de gazelle des ascètes, il se nourrissait de fruits [4]. »

1. « Solon tourna vers les arts l'industrie des citoyens, et il fit une loi qui dispensait un fils de l'obligation de nourrir son père, si son père ne lui avait pas fait apprendre un métier. » (Plutarque, *Vie de Solon*.)

2. Voy. ci-dessus, p. 6, note 2.

3. Le *kôkila* est le coucou de l'Inde dont le chant, suivant les poëtes indiens, inspire des émotions douces et tendres.

4. Foucaux, *Fragments du Mahâbhârata*, p. 142.

Mais l'Inde est bien vaste, et a des populations de races différentes. Il s'y trouve une tribu dont les mœurs barbares autorisaient et autorisent encore le parricide, comme l'affirme Aristophane[1].

Ce que la Huppe avait vu dans sa course aérienne. Plan de la cité du bonheur.

Dans les *Oiseaux,* Bon-Espoir et Fidèle-Ami quittent Athènes par haine pour les procès et les délateurs, et se rendent au *pays des Oiseaux* pour demander à la Huppe si, dans sa course aérienne, elle a vu un lieu tranquille où ils puissent établir une colonie.

Dans le *Harivansa* (appendice du *Mahâbhârata*), le roi Krichna, ne pouvant défendre la ville de Mathourâ[2] contre la coalition des princes qui l'attaquent, prend la résolution de l'abandonner et d'aller fonder une nouvelle cité. Garoudha (la Huppe d'Aristophane) se charge de lui trouver un emplacement favorable, et, après avoir examiné l'Inde à vol d'oiseau, lui décrit ce qu'il a vu dans sa course aérienne.

Voyage de Garoudha. Garoudha salua Krichna avec respect et lui dit :

1. « Les *Bhinderwas*, tribu de Gonds qui habitent les montagnes d'Omerkantak, dans le Gandwânâ, sont anthropophages par suite d'une superstition qui leur fait croire que c'est une action agréable à la déesse Kâlî (épouse de Çiva), et un acte de miséricorde envers leurs parents, que de les tuer et de les manger, lorsqu'ils sont attaqués d'une maladie grave ou incurable, ou bien lorsque, arrivés à un âge avancé, ils deviennent faibles et infirmes. » (Balbi, *Géographie*, p. 694.) — Le même fait est attesté par un grave historien grec, Mégasthène, qui avait visité l'Inde : « Les habitants du Caucase indien mangent les corps de leurs parents. »

2. *Mathourâ* (Mottra ou Matra) sur l'*Yamounâ* (la Jomanès des Grecs, auj. la Djomnah, affluent du Gange), est située dans la province d'Agrah.

« Seigneur, je vais me diriger vers Cousasthalî[1], l'ancienne capitale du roi Rêvata, je visiterai le mont Rêvata et ses bois charmants. J'examinerai en détail ce pays délicieux, protégé par des montagnes, par les flots de l'Océan, couvert d'arbres et de plantes, paré de mille fleurs, peuplé d'éléphants, d'ours, de singes, de sangliers et d'une foule d'autres animaux sauvages. Après avoir reconnu quel peut être l'endroit le plus convenable pour un établissement, après avoir choisi un site agréable et avantageux pour bâtir une ville, je reviendrai vers toi pour te délivrer du souci qui t'inquiète. »

Garoudha partit du côté de l'occident... A son retour il raconta le résultat de son voyage :

« Seigneur, après t'avoir salué, je t'ai quitté et j'ai visité cette terre délicieuse de Cousasthalî où tu as le dessein de t'établir. Du haut des airs je l'ai examinée dans toutes ses parties. J'ai remarqué un emplacement magnifique entre l'Océan et le pays d'Aroupâ, baigné par les flots du côté de l'orient et du nord, et s'élevant au sein de cette mer qu'on appelle *mer de la montagne*[2] (*parwatodadhi*). J'y vois déjà en esprit apparaître une ville que les Dévas eux-mêmes ne sauraient détruire. Les yeux sont charmés du spectacle varié qu'y présentent les pierres précieuses, les arbres, les fleurs, les fruits de toute espèce. Cette place réunit tous les avantages désirables ; chaque ordre de la nation y peut exercer ses actes de piété ; le pays se couvre d'une population nouvelle en hommes et en femmes, et produit d'abondantes provisions en tout genre. La ville s'entoure de remparts et de fossés ; elle est ornée de portes, d'arcades et de tourelles, coupée de rues et de carrefours, défendue par de fortes machines et par de larges verroux ; ses murailles sont toutes brillantes d'or ; dans ses rues s'agite une foule d'hommes, d'éléphants et de chevaux ; le bruit des chars y retentit sans cesse ; les étrangers y affluent de tous les pays[3]. On y admire

1. *Cousasthalî*, capitale du pays d'*Anartta*, qui contenait deux provinces : le *Sourâchtra* (auj. Guzzerat), presqu'île comprise entre les golfes de Cambaye et de Katch, dans la mer d'Oman ; et le *pays d'Aroupâ* (nom qui signifie *difforme*, par suite, *sauvage*), situé entre le Sourâchtra et le Marusthéna (désert de Maru, borné au nord par l'Indus et au sud par la rivière Lavani ou Louni, anciennement habité par les Abhiras).

2. La *mer de la montagne* était ainsi nommée parce que le mont Rêvata venait y aboutir. (A. Langlois.)

3. Platon donne une idée pareille du port de l'île *Atlantide*.

de grandes habitations, et l'œil y voit flotter de toute part des drapeaux, des étendards et des guirlandes[1]. C'est enfin la plus belle des villes, redoutable pour ses ennemis, agréable pour ses amis, digne de recevoir des rois. Le mont Rêvata, séjour des Dévas, lieu comparable au Nandana[2], sera, si tu veux, le premier ornement de la porte principale.

C'est là que tu pourras trouver pour toi une campagne délicieuse et embaumée, et, pour tes jeunes compagnons, un lieu d'excursions agréables. Cette ville, connue dans les trois mondes[3] sous le nom de *Dwâravatî* (Douée d'une porte[4]), sera sur la terre comme la divine Amaravatî dans le ciel. Ainsi l'Océan défendra de tous les côtés ce séjour, et Viçwakarman l'embellira de ses chefs-d'œuvre. Par tes ordres, les pierres précieuses, les perles, le corail, les diamants, le lapis-lazuli, tout ce que l'imagination peut souhaiter dans les trois mondes s'y trouvera réuni. Des palais s'y élèveront portés sur cent colonnes, ornés de drapeaux et d'étendards merveilleux, resplendissants comme le soleil et la lune[5]. »

Revenons sur ce qui précède, et examinons ce que nous en pouvons conclure:

1° *La Huppe* est le même oiseau que *Garoudha.*

2° Dans sa course aérienne, la Huppe a vu la *cité du bonheur* située sur les bords de la mer Érythrée. De son côté, Garoudha a découvert, dans le golfe de Katch, l'île où s'élève *Dwâravatî,* qui doit regorger de richesses et de plaisirs. Donc la *cité du bonheur* est la même ville que *Dwâravatî.*

1. « Voilà comment tout était disposé autour du palais des rois. Un mur circulaire commençait à la mer, suivait la plus vaste enceinte et le plus vaste port, et revenait au même point former l'embouchure du canal situé vers la mer. Un grand nombre de maisons se pressaient les unes contre les autres dans cet intervalle; le canal et le port principal regorgeaient d'embarcations et de marchands venus de toutes les parties du monde, et de cette foule s'échappaient jour et nuit un bruit de voix et un tumulte continuels. » (Platon, *Critias*, p. 118.)

2. *Nandana* est le jardin d'Indra; et *Amarâvati,* la ville immortelle.

3. Ce sont : le Ciel (*Swarga*), la Terre (*Bhoûloka*), l'Enfer (*Patala*).

4. Garoudha a dit plus haut que le mont Rêvata serait l'ornement de la principale porte. Le mot *porte* se trouve aussi dans Babylone (*Bab-Ilou,* porte du dieu Ilou).

5. *Harivansa,* Lecture CXI; trad. de Langlois.

On peut arriver au même résultat en cherchant quelle ville est à la fois une *cité bienheureuse* et un *port sur la mer Érythrée.*

1° La qualification de *cité bienheureuse* exprime l'idéal de l'Inde, une cité qui réalise les trois buts de la vie humaine, la richesse, le plaisir et la vertu. Elle peut être appliquée à différentes villes. En effet, le *Râmâyana* fait d'Ayodhyâ (Aoude) une description semblable à celle de Dwâravatî, et l'appelle la *mine des pierreries* et la *résidence du bonheur*[1]; mais elle est située sur la Gograh.

2° Des trois villes dont parle le *Mahâbhârata,* Dwâravatî, Hastinapoura (la *Ville des éléphants*), sur le Gange, Indraprastha (la *Demeure d'Indra*), sur la Djomnah, la première seule est un port sur la mer Érythrée. Elle occupe d'ailleurs une place importante dans le poëme : car un livre entier, le *Mausala-Parva,* est consacré à raconter comment ses guerriers s'entretuèrent dans un festin et comment la ville elle-même fut engloutie par la mer. C'est un cataclysme semblable à celui dans lequel, d'après Platon, disparut l'*île Atlantide.*

3° Puisque Dwâravatî n'existait plus au temps d'Aristophane, faut-il admettre que la *cité du bonheur* dont il parle était un autre port de l'Inde, Varikatcha (Barygaza), à l'embouchure de la Nerboudda, ou un port de l'Arabie heureuse[2], ainsi appelée à cause des richesses que lui procurait son commerce avec l'Inde? On n'y trouve point l'origine des légendes auxquelles Aristophane fait allusion; or c'est là ce que nous avons à expliquer.

1. *Râmâyana,* Kanda I, Sarga 5; trad. de Val. Parisot, p. 40.
2. Voyez Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient,* t. III, p. 268 et 399.

Fondation de la cité du bonheur.

Aristophane décrit d'une manière ingénieuse la construction du mur qui doit enclore et défendre la *cité du bonheur,* qu'il a nommée plaisamment *Néphélococcygie.*

LE MESSAGER. Le mur est achevé. C'est l'œuvre d'art la plus belle, la plus magnifique. Le mur est si large que Proxénide, le vantard, et Théagène pourraient s'y croiser sur leurs chars, fussent-ils attelés de chevaux aussi grands que le cheval de Troie.

FIDÈLE-AMI. A merveille !

LE MESSAGER. Sa longueur, je l'ai mesurée moi-même, est de cent stades.

FIDÈLE-AMI. Belle longueur ! Et qui a construit un pareil mur ?

LE MESSAGER. Des oiseaux, uniquement ; il n'y avait ni briquetier égyptien, ni tailleur de pierres, ni charpentier ; les oiseaux ont tout fait par eux-mêmes ; je n'en puis croire mes yeux. De Libye sont venues trente mille grues avec leur provision de pierres, destinées aux fondements du mur. Les râles d'eau les taillaient à coups de bec. Dix mille cigognes fabriquaient les briques ; les pluviers et les autres oiseaux aquatiques apportaient de l'eau dans les airs.

FIDÈLE-AMI. Et qui portait le ciment ?

LE MESSAGER. Des hérons dans des auges.

FIDÈLE-AMI. Mais comment pouvaient-ils mettre le ciment dans les auges ?

LE MESSAGER. Oh ! c'est une très-habile invention ; les oies se servaient de leurs pieds en guise de pelles ; elles les enfonçaient dans un tas de ciment, et les vidaient ensuite dans les auges.

FIDÈLE-AMI. Que ne ferait-on pas avec les pieds [1] ?

LE MESSAGER. Il fallait voir avec quelle ardeur les canes portaient les briques. Enfin, les hirondelles volaient au travail, le bec plein de ciment, et leur truelle derrière le dos, comme on porte les petits enfants.

1. On dit ordinairement : « Que ne ferait-on pas avec les *mains ?*

FIDÈLE-AMI. Et qui voudrait encore d'ouvriers salariés? Mais dis-moi, qui travaillait le bois?

LE MESSAGER. Des oiseaux, fort habiles charpentiers, les pélicans, qui avec leur bec équarrissaient les portes, et on eût dit des coups de hache; c'était un bruit comme dans un chantier naval[1]. Maintenant toute l'enceinte est bien close, bien verrouillée, bien gardée ; on fait des rondes la sonnette à la main ; partout des sentinelles et des feux sur les tours. » (1124-1161.)

Cette spirituelle fiction correspond dans l'histoire de Krichna à la fondation de Dwâravatî. Les Yâdavas[2] évacuent la ville de Mathourâ en formant un long cortége, et en jetant des regards d'adieu à leur patrie, comme les Latins forcés de quitter Albe-la-Longue pour se rendre à Rome. Mais ils oublient leur chagrin, quand ils voient la fertilité et l'heureuse situation de la contrée où ils vont s'établir. Ils s'empressent d'y élever une ville magnifique, Dwâravatî.

Émigration des Yâdavas. Krichna, ayant entendu le rapport de Garoudha, ordonna aux Yâdavas d'abandonner Mathourâ et de se diriger vers leur nouvelle patrie.

A l'ordre de Krichna, tous les Yâdavas quittent Mathourâ avec un bruit semblable à celui des flots de la mer. A l'avant-garde se trouvent les femmes. Montés sur des éléphants richement caparaçonnés, sur des chars ou des chevaux, au son étourdissant des tambours, ils emmènent leurs familles et leurs richesses. Ces chars tout brillants d'or, ces éléphants dont on excite l'ardeur, ces chevaux dont le fouet des conducteurs presse le pas, emportent tous les trésors des Vrichnis, qui retournent tristement la tête vers cette ville dont ils sont exilés. Ensuite venaient les chefs des Yâdavas, habiles dans l'art des batailles et formant une arrière-garde commandée par Krichna.. Enfin, ils arrivèrent dans le pays d'Aroûpa, dépendant des États du roi de Sindhou[3], pays fertile en plantes de

1. Les villes citées dans le *Mahâbhârata* étaient construites en bois.
2. *Yâdavas*, descendants d'Yadou.
3. Royaume arrosé par l'Indus.

toute espèce, en cocotiers, en palmiers, en *pounnâgas*[1], en *nâgabalâs*[2], en *kétakis*[3] et en vignes. A la vue de ce paysage, les Yâdavas firent éclater leurs transports de joie. Le vaillant Krichna, tout occupé de trouver l'emplacement d'une ville, choisit une terre située entre l'Aroûpa et l'Océan ; le sol y était d'une nature rouge et sablonneuse, favorable pour les chevaux et les bêtes de somme. On y voyait réuni tout ce qui contribue à l'ornement d'une cité, et *Cri* (la déesse des richesses) semblait avoir formé elle-même cet emplacement, qui recevait de tous les côtés le vent de la mer, qui avait les flots eux-mêmes pour premier rempart, et qui se trouvait dans le voisinage des villes florissantes du Sindhou. A quelque distance et presque à l'entour s'élevait le mont Rêvata, au large ventre et à la vaste tête. Antique demeure d'Ékalavya, ce lieu fertile en hommes de cœur et riche en pierres précieuses avait été longtemps le séjour de plaisance du roi Drona, qui s'était plu à l'embellir. Krichna résolut d'y fonder une ville qui fut nommée Dwâravatî, et qui, par sa forme, ressemblait à un vaste échiquier. Ainsi les Yâdavas, dès le point du jour, y établissent leur camp et y fixent leur quartier général.

Fondation de Dwâravatî. Au point du jour, dès que le soleil éclaira la terre, Krichna, après avoir fait la prière d'usage, alla reconnaître le pays. Il parcourut cette contrée, cherchant dans les bois et les montagnes l'endroit où l'on pourrait asseoir la forteresse. Les principaux Yâdavas l'accompagnaient[4]. Dans un jour de bon augure, après avoir reçu les bénédictions des brâhmanes, au milieu de mille cris de fête, il jeta les fondements de la citadelle[5]. Ensuite il dit aux Yâdavas rassemblés autour de lui : « Je vous ai préparé, vous le voyez, un

1. *Rottleria tinctoria.*
2. *Hedysarum lagopodioides.*
3. *Pandanus odoratissimus.*
4. Ce passage paraît avoir été imité par Virgile, quand il décrit l'arrivée d'Énée dans le Latium :

> Postera quum prima lustrabat lampade terras
> Orta dies, urbem et fines et littora gentis
> Diversi explorant. (*Énéide*, VII, 148.)

5. . . . Ipse humili designat mœnia fossa,
> Moliturque locum, primasque in littore sedes,
> Castrorum in morem, pinnis atque aggere cingit.
> (*Énéide*, VII, 157.)

séjour semblable aux demeures célestes ; j'ai donné à cette ville un nom qui sera à jamais glorieux. Dwâravatî, fondée par moi sur la terre, sera aussi agréable qu'Amarâvatî, la ville d'Indra. Je vais y faire construire encore des temples et des gynécées, tracer des rues et quatre avenues royales. Choisissez l'emplacement de vos maisons, dessinez vos carrefours, mesurez les rues royales et les avenues des palais. Appelez à votre aide le talent des plus habiles architectes, et ne ménagez point pour les travaux les bras de vos serviteurs. »

Il dit, et les Yâdavas se livrèrent avec empressement à tous les soins qu'exigeaient leurs constructions nouvelles. Le cordeau à la main, ils prenaient toutes les mesures, et traçaient les larges contours de leurs habitations. Ils choisirent aussi un jour favorable pour commencer selon les règles les temples des Dévas. Le sage Krichna dit aux ouvriers : « Je veux aussi pour moi un vaste palais, qui renferme des places et des rues, et qui soit par sa beauté le véritable séjour d'un Déva ; » et les ouvriers lui promirent tous leurs efforts. Les travaux avançaient avec activité de tous les côtés : la citadelle, les portes et les temples s'élevaient d'après les règles prescrites. Dans ces temples, on déterminait la place du brâhmane et des autres officiers des sacrifices, celle des eaux, du feu, d'Indra, de la pierre et du pilon pour nettoyer le riz. On établit quatre portes, consacrées chacune à un Déva. Ces constructions furent promptement achevées [1].

En parcourant cette description si pittoresque, le lecteur a sans doute remarqué que Virgile [2] l'a imitée dans le tableau qu'il trace de la construction de Carthage, quand le pieux Énée, accompagné du fidèle Achate, découvre du haut d'une colline la ville des Tyriens :

Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi
Imminet, adversasque adspectat desuper arces :
Miratur molem Æneas, magalia quondam;
Miratur portas strepitumque et strata viarum.

1. *Harivansa*, Lecture CXIV.

2. Nous démontrerons dans la suite que Virgile connaissait des légendes poétiques du *Mahâbhârata*, du *Harivansa* et du *Râmâyana*.

Instant ardentes Tyrii : pars ducere muros
Molirique arcem, et manibus subvolvere saxa ;
Pars optare locum tecto et concludere sulco.
Hic portus alii effodiunt ; hic alta theatris
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris [1].

Épisode de Méton.

A la fondation de la ville se rattache un spirituel épisode, celui du célèbre géomètre Méton.

MÉTON. Je viens auprès de vous.

FIDÈLE-AMI. Encore une autre peste. Que viens-tu faire? Quel est ton projet? Pourquoi ces cothurnes [2] ?

MÉTON. Je veux arpenter les plaines de l'air et les diviser en lots.

FIDÈLE-AMI. Au nom des dieux, qui es-tu?

MÉTON. Qui je suis? Méton, connu dans toute la Grèce [3].

FIDÈLE-AMI. Qu'est-ce que cela?

MÉTON. Des règles pour mesurer le ciel. Le ciel, en effet, a la forme d'un four. C'est pourquoi appliquant par en haut cette règle courbe, puis posant la pointe d'un compas... Comprends-tu?

1. « Déjà ils gravissaient la colline élevée qui domine la ville, et dont le sommet fait face aux remparts. Énée admire la masse des édifices qui ont remplacé des cabanes; il admire les portes, et le bruit de la foule, et le pavé des rues. Les Tyriens travaillent avec ardeur : les uns prolongent les murs, construisent la citadelle, et roulent des pierres à force de bras; d'autres choisissent l'emplacement de leur maison et l'enferment d'un fossé. Ici l'on creuse un port; là on jette les fondements profonds d'un théâtre, et l'on taille dans des blocs de pierre d'immenses colonnes, pour ajouter à la pompe des représentations futures. » (*Énéide*, I, 419-429; traduction d'Ém. Pessonneaux.)

2. Cette question est une raillerie. Méton portait sans doute par orgueil des bottines pourpres, un des insignes de la royauté en Orient.

3. Méton est célèbre pour avoir inventé un cycle composé de dix-neuf années lunaires, dont douze étaient de douze lunaisons et sept de treize lunaisons. Après dix-neuf années révolues, les mêmes phases de la lune devaient revenir aux mêmes jours de l'année. A l'annonce de cette invention, les Athéniens firent éclater un tel enthousiasme, que les archontes décrétèrent que le cycle de Méton serait inscrit en *lettres d'or* sur des *Tablettes* attachées aux monuments publics. De là, vient le nom de *Nombre d'or* donné aux dix-neuf années du *cycle de Méton*. Voy. Hœfer, *Histoire de l'astronomie*, p. 123.

FIDÈLE-AMI. Pas du tout.

MÉTON. J'appliquerai une règle droite, et je prendrai si bien mes dimensions, que *je ferai d'un cercle un carré,* et que je tracerai la place publique au centre. A cette place aboutiront de toutes parts des rues droites, semblables aux *rayons du soleil,* qui est rond lui-même[1]. » (992-1109.)

Méton représente ici Viçwakarman, l'architecte divin que Krichna' appelle à son aide pour construire la ville de Dwâravatî.

Viçwakarman. A l'empressement naturel que témoignaient les Yâdavas, Krichna voulut ajouter les ressources d'une science divine qui abrégeât tous les retards, prévînt tous les besoins et augmentât le bonheur et la gloire de ses amis. Retiré à l'écart, il se recueillit un instant, et, par la force de la pensée, il fit venir le Déva des artistes, Viçwakarman, et il lui dit :

« Écoute, Déva, quels sont mes désirs. Je veux établir ici ma demeure. Il faut donc que cette ville soit embellie par tes soins, et que ses édifices expriment ma grandeur par leur magnificence. Il faut que cette cité soit la plus belle du monde et brille sur la terre comme Amarâvatî[2] dans le ciel. Emploie donc ta science et ton habileté à remplir mon vœu. Que les mortels soient éblouis de ma puissance, en voyant la prospérité de Dwâravatî et de la famille d'Yadou. »

Viçwakarman répondit : « Seigneur, j'exécuterai tout ce qui pourra te plaire. Je vais faire de cette ville un séjour magnifique et convenable pour une nombreuse population. Dwâravatî verra autour d'elle quatre mers lui apporter le tribut de leurs ondes. Si le maître des eaux consent à retirer ses flots, la ville n'en aura que plus de grandeur et d'agrément. » Il dit, et aussitôt Krichna, qui avait déjà cette pensée, s'adresse à l'Océan, l'époux des rivières : « O Samoudra, si tu as pour moi quelque considération, que tes flots, rentrant dans le lit de la mer, découvrent une étendue de douze *yodjanas*[3]. Cet espace, que tu nous auras laissé,

1. Les *rayons du soleil* sont les *rayons du cercle.* Méton avait essayé de résoudre e problème de la *quadrature du cercle.* Voy. Hœfer, *Histoire des mathématiques,* p. 85.
2. Amarâvatî (la ville immortelle) est la ville d'Indra.
3. L'*yodjana* est une mesure itinéraire qu'on suppose être de 4 kilomètres.

donnera à la ville que je fonde la facilité de s'étendre et de s'environner d'un charmant pays. » D'après le vœu de Krichna, l'Océan donne ses ordres au Vent, qui repousse les flots et laisse à sec une partie du lit de la mer. Viçwakarman ne peut retenir sa joie en voyant ce large terrain que l'Océan vient de céder pour la ville de Krichna. Il lui dit : « O Krichna, que tout maintenant s'élève et grandisse sur cet heureux sol. Bientôt va se développer le plan que j'ai conçu ; vous allez voir une ville couronnée de maisons magnifiques, de portes et d'arcs de triomphe, entourée de remparts et de tours, digne par sa beauté d'être la capitale du monde. » Le divin artiste n'oublia pas non plus de construire un vaste gynécée dans un quartier de la ville honoré par les Dévas[1].

Si Boileau eût pu lire cette brillante fiction, nous pensons qu'il l'eût trouvée conforme aux règles de son *Art poétique :*

> Ainsi, dans cet amas de nobles fictions,
> Le poëte s'égaie en mille inventions,
> Orne, élève, embellit, agrandit toutes choses,
> Et trouve sous sa main des fleurs toujours écloses.

Les richesses et les plaisirs de la cité du bonheur.

Le chœur promet à ceux qui viendront habiter chez les oiseaux les richesses et les plaisirs de la cité du bonheur.

Le Chœur. Nous vous donnerons à vous, ainsi qu'à vos enfants et aux enfants de vos enfants, richesse et santé, bonheur, longue vie, paix, jeunesse, rires, chœurs et festins, *lait d'oiseaux*[2] (γάλα

1. *Harivansa*, Lecture CXIV; trad. d'A. Langlois.

2. *Lait d'oiseaux* est une expression proverbiale qui désigne une chose rare et précieuse. Un *pays qui produit du lait d'oiseaux* correspond à ce que nous appelons un *pays de cocagne*. Si l'on remonte à l'origine, on voit qu'on nomme ὀρνιθόγαλον (*ornithogale*, c'est-à-dire *lait d'oiseau*), un végétal dont le suc est lactescent et peut ainsi servir de nourriture aux oiseaux.

On trouve une expression analogue dans la mythologie indienne :

« Le Créateur peut toujours, dans sa colère, empêcher le cygne de prendre ses ébats au milieu des étangs couverts de lotus; mais il ne saurait lui enlever la célèbre

ὀρνίθων) ; enfin, *vous serez las et rassasiés de jouissances, tant vous serez riches*[1]. (729-736.)

HARIVANSA. *Magnificence, richesses et plaisirs de Dwâravatî.*

Les vers que nous venons de citer résument sous une forme vive et concise la magnificence, les richesses et les plaisirs qui font de Dwâravatî la *cité du bonheur*. Nous allons en donner le tableau, qui a le double mérite d'expliquer la pensée d'Aristophane et de nous faire connaître l'idéal de l'Orient.

Alors apparaît dans toute sa splendeur cette ville de Dwâravatî, ouvrage de la pensée de Viçwakarman. Elle dresse ses larges portes et ses brillants remparts, forte de ses fossés et de ses retranchements, parée de ses tours, de ses murailles, de ses arcades, remplie d'une belle population en hommes et en femmes, et fréquentée par les marchands. Le grand nombre de ses élégants belvédères lui donne l'aspect d'une ville aérienne qui viendrait se poser sur la terre. Elle renferme de vastes bassins d'une eau limpide, des jardins délicieux; elle ressemble à une belle femme aux longs yeux dont les membres sont chargés de parures. Couverte de larges carrefours, d'édifices immenses, de mille rues, de routes royales, elle est l'ornement des mers, comme la ville d'Indra est l'ornement du ciel. Il semble que toutes les pierres précieuses de la terre s'y trouvent amassées. Elle est un objet d'admiration pour les Dévas, de terreur pour les voisins. La masse de ses édifices dérobe aux regards des curieux la vue du ciel, et le bruit de ses habitants se répand au loin sur la terre. Toujours rafraîchie par le vent qui s'élève de l'Océan, elle présente encore en perspective à l'œil enchanté les bois lointains de l'Aroûpa. En voyant Dwâravatî, on dirait le firmament couvert d'astres étincelants : *l'or remplit toutes*

faculté qu'il possède de *séparer le lait de l'eau.* » (Bhartrihari, *Stances;* trad. de Paul Regnaud, p. 39, § 15.)

Comme toute expression mythologique doit avoir un sens, nous pensons que la faculté attribuée au cygne par ce proverbe consiste dans le pouvoir de *séparer de l'eau le lait du lotus.*

1. Cette phrase se retrouve presque textuellement dans le passage qui suit, p. 30.

les maisons, où retentissent des accents de bonheur[1]; ses portes, colorées par un enduit jaune, ressemblent par leur couleur à un nuage que dore la lumière[2]. Enfin tous les biens sont réunis dans cette ville, où le chef des Yâdavas a fixé son séjour dans un palais étincelant de pierres précieuses. Là, comme la lune éclaire le ciel, Krichna de son doux éclat charme les yeux de ce peuple fortuné. Le sage prince, ayant ainsi donné à sa patrie des citoyens, voulut encore leur donner des richesses. Pendant la nuit, il appela dans son palais un des compagnons de Kouvéra, Sankha, le chef des Gouhyacas[3], et lui dit : « Répands tes richesses sur les pauvres de cette ville. Je ne veux voir en ces lieux aucun misérable, aucun infortuné; exauce la prière de tout malheureux qui viendra s'adresser à toi. » En recevant cet ordre, Sankha baissa la tête, et dans Dwâravatî on fit savoir de maison en maison que des flots de richesses coulaient pour ceux qui en avaient besoin. A l'instant, tous les pauvres allèrent puiser à cette source merveilleuse.

Krichna manda ensuite le maître des vents (*Mârouta*); celui par qui tous les êtres respirent vint se prosterner devant Krichna, et lui dit : « Seigneur, que peut faire pour toi mon souffle rapide? Je suis le messager des Dévas, aussi bien que le tien. » Alors Krichna donna cet ordre secret à Mârouta, qui apparaissait devant lui sous une forme visible : « Maître des vents, va saluer le roi des Dévas; enlève leur salle d'assemblée (*sabhâ*), et apporte-la. Je veux que tous les héros Yâdavas, braves et vertueux comme ils sont, ne soient pas reçus dans un édifice humain et imité par l'art des ouvriers ; je désire qu'ils soient tous admis, comme les Dévas, dans cette salle immortelle, descendue sur la terre sous une forme apparente. » Obéissant à l'ordre qu'il a reçu, Mârouta se transporte au séjour des Dévas, salue tous les Souras, les informe de la volonté de Krichna, prend la salle divine, la rapporte à Krichna et disparaît. Dans cette salle, sanctuaire de la justice, placée au centre de Dwâravatî, siégent les princes des Yâdavas avec la même majesté que les Dévas siégent dans le ciel.

Ce fut ainsi que l'immortel Krichna réunit tous les avantages du ciel, de la terre et de l'eau pour sa ville chérie, comme un mari

1. Voy. ci-dessus la phrase d'Aristophane, p. 29.

2. C'était un mortier auquel on mélangeait de la poudre jaune de myrobalan.

3. Génies, dont le nom signifie *mystérieux*. Ils forment la cour de Kouvéra, le dieu des richesses.

pare son épouse. Il établit des barrières, des corporations, des ordres dans l'État, des chefs dans l'armée et dans l'administration. Parmi les chefs de famille, il choisit dix vieillards pour juger tous les différends. Il chargea son écuyer du commandement des chars de guerre. Après avoir achevé cette création d'une ville toute nouvelle, il ne songea plus qu'à se livrer aux plaisirs avec les Yâdavas[1]... Lui-même il enleva et il épousa Roukminî[2].

Fête publique à Dwâravatî.

L'Océan, qui est le théâtre de la fête, a, par ordre de Krichna, dépouillé ses ondes de leur amertume. Ses flots calmes et limpides exhalent toute espèce de parfums. Les Yâdavas, avec leurs épouses, se promènent sur des bateaux formés d'un bois léger, qui représentent, les uns des hérons, des paons ou des éléphants, les autres des poissons et des monstres marins...

Krichna avait fait venir de la cour de Kouvéra et de celle d'Indra des Apsaras, savantes dans l'art de la danse et du chant... Les spectateurs ne peuvent contenir les transports de leur admiration en voyant la pantomime, en entendant la voix harmonieuse et les instruments de ces femmes divines. Elles forment un concert dont les sons se prolongent sur l'eau, et elles représentent, avec des gestes animés, les pièces qui font l'admiration du *Swarga*. Leurs parfums, leurs guirlandes, leurs vêtements, leurs regards et leurs sourires subjuguent l'âme des Yâdavas, qui ne peuvent résister à l'élégance de leurs gestes, à la grâce de leurs lèvres, à la tendre expression de leurs yeux. Alors, plongés dans une douce ivresse, ils s'imaginent être transportés dans les régions célestes...

Cependant le soir approchait. Les Yâdavas, après les ablutions ordinaires, montent avec leurs compagnes sur des vaisseaux magnifiquement décorés. L'art de Viçwakarman y avait représenté des places carrées, des portiques arrondis, des terrasses. L'œil surpris pouvait les prendre pour le mont Kêlâsa, le Mandara ou le Mérou : car ils sont chargés d'arbres et d'oiseaux ; on y voit des arcades ornées de lapis-lazuli, de longs cordons de pierres précieuses, de nombreux filets de saphir, de cristal et d'émeraudes.

1. *Harivansa*, Lecture CXIV ; trad. d'A. Langlois.
2. *Ibid.*, Lecture CXV.

L'empire de Varouna est couvert de galères dressant leurs voiles blanches. Çà et là s'avancent sur les flots des villes aériennes de Gandharvas ; sur ces vastes bâtiments, imaginés pour réunir tous les genres de plaisirs, Viçwakarman avait disposé des jardins, d'élégants édifices, enfin, tous les chefs-d'œuvre de l'art, de manière à reproduire aux yeux des spectateurs enchantés toutes les merveilles du *Swarga*. Posés sur les branches des arbres, des oiseaux faisaient entendre leurs sons mélodieux : des kôkilas blancs, descendus du séjour céleste, faisaient résonner l'air de leurs chants aussi variés qu'harmonieux ; sur le haut des terrasses brillantes comme les rayons de la lune, des paons s'agitaient en cadence, étalant les trésors de leurs queues. Tous les pavillons de ces vaisseaux étaient couronnés de guirlandes et garnis d'oiseaux ou d'essaims d'abeilles bourdonnantes. Par la volonté de Krichna, les arbres s'étaient couverts de fleurs ; l'air était agréablement agité par un doux zéphyr qui, embaumé par toutes sortes de parfums, avait la fraîcheur du santal[1]...

Pour obéir aux ordres de Krichna, les belles et folâtres Apsaras, à la taille élégante et svelte, se rendent au séjour de Balarâma qui, pour sa richesse, est comparable à la demeure des Dévas. Elles saluent le prince ; au son des instruments, les unes chantent et les autres dansent. Quelques-unes, prenant les ordres de Balarâma et de son épouse, représentent par leur pantomime l'histoire des amours de ce héros et de cette princesse. D'autres, empruntant le costume, le langage et les manières des femmes du pays, forment des chœurs, frappent leurs mains en mesure, et, suivant le mouvement d'une vive et agréable cadence, figurent par leurs gestes ou célèbrent par leurs chants les heureux exploits et la grandeur de Krichna, la mort de Kansa et des autres Dætyas... Elles disent comment il créa des troupes de loups qui portaient la mort avec eux, comment il dompta, dans le lac de l'Yamounâ, le roi des serpents, comment il enleva tous les lotus du lac de Sankha... Elles racontent la défaite de Sôbha, les exploits de Balarâma, l'attaque formée par des princes puissants contre le char qui portait la fille de Gândhâra, l'enlèvement de Soubhadrâ (sœur de Krichna), la victoire remportée par Krichna dans son expédition contre Andhaka, les trésors de pierres précieuses qui devinrent

1. *Harivansa*, Lecture CXLV ; trad. d'A. Langlois.

alors la proie du vainqueur[1]. Tels étaient les sujets des chants de ces Apsaras, chants délicieux qui charmaient les souvenirs de Krichna, et qu'elles savaient varier avec un art infini. Balarâma, tout brillant de riches parures, s'intéressait vivement à leurs jeux; lui-même et son épouse accompagnaient du mouvement de leurs mains le rhythme de ces chants mélodieux.

Un hôte divin, le mouni Nârada[2], par amitié pour Krichna, vint aussi animer les plaisirs de cette fête. Ce brâhmane, les cheveux relevés sur la tête en une touffe (*djatâ*), son luth à la main, va se placer sur le devant du vaisseau, et c'est lui qui par les sons de son instrument conduit la danse[3]. Il s'élance ensuite au milieu du cercle, et il amuse la société par ses gestes bouffons et ses imitations burlesques. Krichna, Ardjouna, Balarâma sont tour

1. On retrouve la même scène et les mêmes tournures de phrase (*mutatis mutandis*) dans le chant des compagnons d'Évandre en l'honneur d'Hercule, dont les exploits remplacent ceux de Krichna :

> Devexo interea propior fit Vesper Olympo.
> Jamque sacerdotes primusque Potitius ibant
> Pellibus in morem cincti, flammasque ferebant...
> Tum Salii ad cantus, incensa altaria circum,
> Populeis adsunt evincti tempora ramis ;
> Hic juvenum chorus, ille senum, qui carmine laudes
> Herculeas et facta ferunt : ut prima novercæ
> Monstra manu geminosque premens eliserit angues;
> Ut bello egregias idem disjecerit urbes,
> Trojamque, Œchaliamque; ut duros mille labores
> Rege sub Eurystheo, fatis Junonis iniquæ,
> Pertulerit... (VIRGILE, *Énéide*, VIII, 280-293.)

« Cependant Vesper s'avançait dans l'Olympe incliné; déjà les prêtres, et Potitius à leur tête, marchaient vêtus de peaux, suivant l'usage consacré, et portaient des flambeaux... Puis les Saliens, la tête ceinte de peuplier, se placent, pour chanter, autour des feux sacrés : un chœur de jeunes gens, l'autre de vieillards, célèbrent les louanges et les exploits d'Hercule : comment il serra entre ses mains et étouffa deux serpents, premiers monstres que lui suscitait sa marâtre; comment il renversa par la force des armes les villes fameuses de Troie et d'Œchalie; comment, soumis au sceptre d'Eurysthée, il sortit vainqueur de mille travaux périlleux, que lui avait imposés la haine de Junon. » (Trad. de Pessonneaux.)

2. *Nârada*, un des dix paramarchis, est l'inventeur de la *vînâ* (luth).

3. Cette danse se nomme *râsa*. On désigne par ce mot une fête de bergers, composée de chants et d'une danse circulaire qui représente celle de Krichna et des bergères, les compagnes de son enfance. (A. Langlois.)

à tour les objets de ses plaisanteries. Il copie les mouvements de leur corps, il répète leurs éclats de rire, il reproduit l'expression de leur joie, et ces charges exagérées dérident le visage même des personnes les plus graves [1]. Reprenant un discours qu'il vient d'entendre, il en prolonge avec affectation les derniers sons. Enfin, par ses rires bruyants, il excite le rire des autres, et sa gaieté communicative gagne toute l'assemblée.

Cependant, d'après les dispositions du suprême ordonnateur de la fête, de jeunes beautés allaient distribuant à tous les assistants des pierres précieuses, de riches vêtements, des guirlandes divines formées de fleurs de *santâna,* des colliers de perles, des fleurs de toutes les saisons. Alors commencent les danses et les jeux...

Krichna lui-même a terminé le bal. Il invite les Yâdavas à passer avec lui dans la salle du banquet. Placés suivant leur rang et leur âge, ils choisissent parmi les mets et les boissons ce qu'ils peuvent préférer. Les cuisiniers ont apporté des viandes bouillies relevées par le jus de fruits ou d'herbes acides, comme la grenade ou l'oseille; ils ont servi des animaux tout entiers rôtis à la broche, tels que de jeunes buffles bien gras, dont les chairs succulentes sont arrosées de beurre et baignent dans une sauce piquante, formée de végétaux acides et de sel. Les chefs d'office font servir aux convives de larges tranches de biches ou d'autres gibiers, arrangées sous toutes les formes et pénétrées des sucs de l'oseille et de la mangue [2], des poitrines entières humectées de beurre et et saupoudrées de sel et de poivre; des racines, des grenades, des citrons, du basilic [3], de l'assa-fœtida, du gingembre, de l'andropogon, distribués çà et là en entremets pour enflammer le palais et exciter la soif; des oiseaux rôtis, garnis d'enveloppes acides, et couverts d'une sauce onctueuse composée avec du beurre, du jus de mangue, de l'huile et du sel. Les liqueurs extraites de la *mirâ* et de la *madhouca,* et les autres boissons fermentées coulaient dans les coupes, et ces coupes passaient des mains des Yâdavas aux mains de leurs épouses. Mais on ne leur sert pas seulement de ces mets substantiels; ils ont aussi un choix d'aliments

1. Virgile nous décrit une fête de bergers qui offre quelque analogie :

> Cantabunt mihi Damœtas et Lyctius Ægon;
> Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus. (*Églogues,* V, 72.)

2. *Mangifera indica.*
3. *Ocimum sanctum.*

plus légers, composés d'épices odoriférantes, et saupoudrés les uns de rouge, les autres de blanc, des fromages crémeux, des mets de toutes les formes et tout pénétrés d'un beurre savoureux, des légumes, des potages variés, du lait bouilli avec du sucre, du caillé agréablement parfumé, enfin des fruits de toutes les espèces. Tels sont les différents mets et les boissons variées qu'on offre aux Yâdavas.

Enfin, rassasiés et contents, ils mêlent leurs voix à celles des femmes, et commencent des chants agréables ou des airs amoureux qu'ils accompagnent de gestes. Alors, Krichna avertit l'assemblée qu'on va exécuter des airs des Gandharvas célestes. Nârada prend son luth, sur lequel avec tant de science il parcourt les six degrés de l'échelle musicale. Krichna, avec Ardjouna et sa famille, forme la chaîne de la danse bruyante appelée *hallîsaca*. Les plus illustres des Apsaras fônt résonner le tambourin et les autres instruments. La fête se trouve enfin couronnée par l'apparition de la belle Rambhâ, à la taille élancée, d'Ourvasî aux yeux bien fendus, et des autres femmes qui, pour complaire à Krichna, viennent déployer leur science dans l'art du chant et de la pantomime, et conquérir tous les suffrages par leur talent gracieux et flexible.

Émerveillé de leurs chants, de leurs danses, de leurs gestes, Krichna leur prodigue des louanges et charge leurs compagnes de distribuer le bétel d'honneur et des fruits d'une odeur admirable. Car, à ces plaisirs tout divins, il a voulu joindre les douceurs d'un bétel qu'il a lui-même habilement composé, mélange délicieux des cinq aromates, digne de la bouche des rois, substance merveilleuse qui, par l'effet d'une douce ivresse, donne au mortel la prospérité, la richesse, les honneurs, la victoire, la vertu, la pureté, qui fait luire à ses yeux l'aurore du bonheur, dissipe les mauvais songes et tue le péché [1]...

Ces concerts célestes, dont la bonté de Krichna permettait la jouissance aux mortels, sont arrivés à leur terme; cependant ces fêtes se renouvellent souvent. Enfants, jeunes hommes et vieillards, tous se livrent à la joie; mais jeunes, ils annoncent, vieux, ils prouvent qu'ils sont dignes du beau nom d'Yâdavas, vivante image de ceux qui les ont précédés dans cette carrière mortelle, toujours

1. Les effets de ce *bétel* étaient analogues à ceux du *hachich*.

pleins de valeur, toujours pénétrés de l'amour de leurs devoirs. Les vieillards, dans les leçons qu'ils adressent aux autres, ne se prévalent point de l'autorité que donne l'âge, mais de celle que donne l'amitié.

Enfin Krichna prend congé de cette brillante assemblée. Les divers chœurs des Apsaras le saluent avec respect, et remontent au ciel, portant la joie dans leur âme et la laissant aussi sur la terre [1].

Représentations dramatiques d'une troupe de comédiens ambulants [2].

Le roi Vadjranâbha [3], par une proclamation adressée aux habitants, avait prescrit de donner à ces comédiens une belle maison, tous les secours de l'hospitalité, des cadeaux de toute espèce, des étoffes variées et des domestiques aussi beaux que lestes. Ses ordres furent exécutés avec empressement. L'excellent acteur Bhadra, à peine arrivé, voulut justifier sa réputation : il parut devant les Dætyas, qui l'accueillirent avec des transports de joie. On lui jetait de tous les côtés de l'argent et des pierres précieuses.

Le spectacle commence, et l'attention des spectateurs est vivement excitée. On représente un drame, dont le sujet est tiré du grand poëme qui porte le nom de *Râmâyana* [4]. Le puissant Râma naissait pour détruire le roi des Râkchasas; on voyait Lomapâda attirant à sa cour le solitaire Richyaçringa par le moyen de jeunes bayadères [5]; Râma, ses trois frères, et son épouse Sîtâ. Les acteurs qui représentaient ces personnages étaient vêtus de costumes convenables. Les Dânavas, jeunes et vieux, les regardaient avec admiration. Ils ne pouvaient se lasser de contempler cette merveilleuse imitation de la nature, la perfection du jeu des acteurs, l'élégance de leurs gestes. Après le *prologue* d'usage, ils avaient vu une suite de scènes intéressantes. Leur joie se manifestait par

1. *Harivansa*, Lecture CXLVI; trad. d'A. Langlois.
2. Nous joignons ce morceau à celui qui précède pour compléter le tableau des plaisirs de Dwâravatî. — Voy. ci-après, page 62, note 1.
3. Vadjranâbha régnait sur une ville voisine de Dwâravatî.
4. Voy. *Râmâyana*, Kanda I, Sarga 4; trad. de Val. Parisot, p. 34-47.
5. Voy. *Râmâyana*, Kanda I, Sargas 9 et 10; trad. de Val. Parisot, p. 66-80.

de bruyantes acclamations; le visage enflammé, ils se levaient ravis de la beauté du drame, et ils ne se rasseyaient que pour se lever encore. Comme témoignage de leur satisfaction, ils donnaient aux acteurs des étoffes de prix, des colliers, des bracelets, des rivières de perles, dont la blancheur était relevée par l'éclat de l'or et par la teinte sombre du lapis-lazuli.

Après la pièce, les acteurs s'exercèrent encore sur des sujets particuliers, et ils récitèrent des *vers* en l'honneur des Asouras et des Mounis dont ils célébraient la naissance et la famille.

Le roi Vadjranâbha leur donna ordre de venir à la cour. Il fit élever un beau théâtre, et, quand il les crut remis de leurs fatigues, il les engagea à donner une nouvelle représentation. Entouré de ses parents, il vint se placer sur son trône. La salle avait été disposée de manière que les femmes du gynécée[1] pussent voir sans être aperçues.

Les acteurs viennent au foyer revêtir leurs costumes et se préparent à commencer la représentation. Alors de larges timbales, des tambours de diverses dimensions, des instruments à vent ou à cordes forment de leurs sons réunis un admirable concert. La voix des femmes fait entendre un air divin, douce ambroisie pour l'oreille et pour l'âme des auditeurs. Sur les différents tons de l'échelle musicale, elles chantent, avec un ensemble délicieux, la descente de la Gangâ, épanchant ses ondes au milieu des campagnes qu'elle féconde et qu'elle purifie[2]. Aux accents harmonieusement cadencés par lesquels est célébré cet heureux événement, les Asouras sont émus et se lèvent en applaudissant.

Après cette *ouverture,* l'acteur principal se présente et prononce l'*invocation* préliminaire; puis il récite des *vers* qui ont rapport au chant que l'on vient d'entendre, et annonce dans le *prologue*[3] le sujet de la pièce. C'est *un Rendez-vous chez Rambhâ,* ouvrage célèbre du savant mouni Nârada. On y voit comment l'Apsarâ Rambhâ se laissa toucher par la tendresse de Nalakoûvera, comment elle fut enlevée par Râvana, et comment celui-ci fut puni de son crime par une imprécation lancée contre lui. Les décors, par un effet magique, représentent au naturel le mont Kêlasa.

1. En sanscrit, *avarodhasya*, *antapoura;* en arabe, *harem;* en persan, *zénâna.*
2. Voy. *Râmâyana*, Kanda I, Sarga 45; trad. de Val. Parisot, p. 211-218.
3. Voy. le drame de *Sakountalâ,* pour les indications scéniques.

Enchantés de la grâce des acteurs, de leur jeu, de leurs gestes, les Asouras les comblèrent d'éloges, et ajoutèrent à ces louanges des présents de toute espèce[1].

III. — ALLÉGORIE DES AILES

Dans une comédie dont les principaux acteurs sont les oiseaux, les *ailes* fournissent à une imagination brillante, comme celle d'Aristophane, une ample matière pour charmer l'auditeur par les qualités qui agissent sur le cœur et sur l'esprit : la grâce aimable, la verve piquante, le coloris de l'expression. Le poëte nous fait passer sous les yeux tour à tour :

Les ailes des oiseaux :

LE CHŒUR. Heureuse la race des oiseaux ailés, qui, l'hiver, n'ont pas besoin de tunique ! Je ne crains pas non plus les implacables rayons de la brûlante canicule ; j'habite sous le feuillage dans les prés fleuris, pendant que la divine cigale, folle du soleil, lance ses mélodies aiguës, quand midi brûle la terre. J'hiverne dans les antres profonds, où je folâtre avec les nymphes des montagnes, et, au printemps je butine dans les jardins des Grâces. (1088-1100.)

Les ailes postiches, qui servent de symboles :

FIDÈLE-AMI. Commence par mettre de l'ordre dans ce monceau d'ailes ; fais-en trois parts selon qu'elles proviennent d'oiseaux chanteurs, prophétiques ou marins ; ensuite, tu auras bien soin de les distribuer aux hommes selon leur caractère. (1330-1334.)

Les ailes de la parole :

FIDÈLE-AMI. N'as-tu pas entendu souvent les pères dire aux jeunes gens : « C'est étonnant comme les conseils de Diitrèphe

1. *Harivansa*, Lecture CL ; trad. d'A. Langlois.

ont donné des ailes à mon fils pour l'équitation. — Le mien, dit un autre, s'est envolé vers la poésie tragique sur les ailes de son imagination. »

LE DÉLATEUR. Ainsi, *les paroles donnent des ailes?*

FIDÈLE-AMI. Sans doute; *les paroles donnent l'essor à l'esprit et ravissent l'homme au ciel.* J'espère donc que mes sages paroles te donneront des ailes pour que tu t'envoles vers quelque métier honnête. (1439-1450.)

Les ailes de la poésie :

CINÉSIAS. Je m'envole vers l'Olympe sur des ailes légères; ma muse, dans son vol capricieux, suit tour à tour les mille sentiers de la poésie. Intrépide et vigoureuse, elle cherche des voies nouvelles.

FIDÈLE-AMI. Dis-moi ce que tu demandes.

CINÉSIAS. Donne-moi des ailes, et je m'envolerai au sommet des airs, pour recueillir de nouveaux chants dans les nues, au milieu des vapeurs et des flocons de neige.

FIDÈLE-AMI. Des chants dans les nues?

CINÉSIAS. C'est d'elles qu'aujourd'hui dépend tout notre art. Les plus brillants dithyrambes sont ceux qui agitent dans le vide leurs ailes enveloppées de vapeurs et de profondes ténèbres. Pour en juger, écoute :

« Je parcourrai ton empire éthéré sous la forme d'un oiseau ailé, qui de son long cou fend l'espace... Puissé-je planer sur les mers emporté par le souffle des vents, tantôt m'élançant sur les sentiers du Notus, tantôt m'approchant de Borée, à travers les espaces infinis de l'éther! » (1372-1400.)

Les ailes de l'Amour et des dieux :

LA HUPPE. Comment les hommes reconnaîtront-ils en nous des dieux et non des geais, nous qui volons, qui avons des ailes?

FIDÈLE-AMI. Tu es fou. Hermès est dieu, et il vole, il a des ailes, et tant d'autres dieux : d'abord la Victoire vole avec des ailes d'or, l'Amour est ailé sans doute aussi, Iris est comparée dans Homère à une tremblante colombe[1]. (571-575.)

1. Voy. *Iliade*, V, 778. Homère dit *Héra* (Junon) et non *Iris*.

Enfin, les ailes allégoriques par lesquelles, d'après Platon, l'âme s'élève aux plus hautes spéculations de la métaphysique :

« Toute âme prend soin de tout ce qui est inanimé, et fait le tour du ciel entier en prenant successivement différentes formes. Tant qu'elle est parfaite et ailée, elle voyage dans les régions supérieures (ἡ ψυχὴ τελέα οὖσα καὶ ἐπτερωμένη μετεωροπορεῖ), et elle gouverne tout l'univers[1]; lorsqu'elle a perdu ses ailes (πτεροῤῥυήσασα), elle est emportée çà et là jusqu'à ce qu'elle rencontre quelque chose de solide où elle puisse séjourner, et se revêtant d'un corps terrestre, qui, grâce à la force qu'elle lui communique, paraît se mouvoir lui-même, elle forme un tout qu'on appelle *animal,* composé d'une âme et d'un corps, d'une nature mortelle. Quant à l'Être immortel[2], nous ne le concevons pas par un raisonnement; cependant, sans l'avoir vu ni le connaître suffisamment, nous jugeons qu'il est immortel, qu'il a une âme et un corps éternellement unis. Mais qu'il en soit de ce point et qu'on en parle comme il plaira à Dieu. Examinons quelle est la raison pour laquelle l'âme perd ses ailes. La voici.

» *La propriété des ailes* (ἡ πτεροῦ δύναμις), *c'est de porter ce qui est pesant vers les régions supérieures où habite la race des dieux,* et elles participent plus que toutes les choses corporelles à ce qui est divin. Or ce qui est divin, c'est le beau, le vrai, le bon et tout ce qui leur ressemble[3]; voilà ce qui nourrit et fortifie les *ailes de l'âme* (τὸ τῆς ψυχῆς πτέρωμα). Mais ce qui est contraire à ces essences, comme la laideur et le mal, gâte et détruit les ailes[4]. » (Platon, *Phèdre,* p. 246.)

Mais, si Platon célèbre ainsi en termes magnifiques les ailes allégoriques de l'âme, Aristophane,

1. L'âme prend part au gouvernement de l'univers tant qu'elle reste unie à l'Ame de l'univers. Quand elle s'en sépare, elle entre dans un corps individuel auquel elle s'unit en lui communiquant la vie.

2. Ce que Platon nomme ici l'*Être immortel,* c'est le *Monde mû par l'Ame de l'univers.* Quant à *Dieu,* il a pour essence l'Intelligence suprême.

3. Cette phrase énonce le principe de la *théorie des Idées.*

4. L'allégorie des *ailes* est unie à l'allégorie du *char.* Nous expliquerons celle-ci en traitant du *Phèdre.*

ennemi de la philosophie socratique, en fait le but de ses sarcasmes :

La Huppe. Je suis oiseau.

Bon-Espoir. Et tes plumes, où sont-elles?

La Huppe. *Mes plumes sont tombées* (τὰ πτερὰ ἐξεῤῥύηκε).

Bon-Espoir. *A la suite d'une maladie*[1]?

La Huppe. Non; chaque hiver les oiseaux perdent leurs plumes, et il leur en repousse d'autres (τὤρνεα πτεροῤῥυεῖ τε χαὖθις ἕτερα φύομεν). (103-106.)

Bon-Espoir. Hé! dis-nous comment vous suivre? Vous volez, et nous ne volons pas.

La Huppe. Ne crains rien : *vous mangerez d'une certaine racine, et vous aurez des ailes.* (650-655.)

Ces passages d'Aristophane et de Platon font allusion à une allégorie qui se trouve à la fois dans le *Râmâyana* et dans le *Mahâbhârata.* Il y a en effet sur ce sujet deux légendes dont l'idée fondamentale est la même, mais dont la mise en scène est différente ; elles ressemblent à deux sœurs qui ont un air de famille avec des physionomies différentes :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen, qualem decet esse sororum.

Chacune d'elles se recommande par ses qualités : l'une offre un caractère sublime, et a certainement inspiré à Platon l'allégorie des *ailes* que nous venons de citer; l'autre a une aimable gaieté et une douce ironie. Aristophane a-t-il suivi la première ou la seconde? Nous laissons au lecteur le plaisir de prononcer.

1. C'est la question que l'anachorète pose à Sampâti, p. 43.

RAMAYANA. *Les ailes de Sampâti, roi des vautours, tombent et repoussent miraculeusement.*

Sîtâ, épouse de Râma, ayant été enlevée par Râvana, des Singes avaient promis à Râma de découvrir où elle se trouvait. N'ayant pu trouver la retraite du ravisseur, ils veulent se laisser mourir de faim. Pour les détourner du suicide, Sampâti, roi des vautours, leur raconte son histoire.

« Jadis, brûlé par les rayons du soleil, je tombai du ciel sur la cime du mont Vindhya. Je restai six jours sans connaissance; je repris enfin mes sens, et malade, chancelant, je parcourus tous ces lieux de mes regards sans pouvoir déterminer où je me trouvais. Cependant, tandis que j'observais les rivages de cette mer, ce fleuve, ces lacs, ces hauteurs et ces bois, la mémoire me revint peu à peu. Je finis par reconnaître que j'étais sur le mont Vindhya. Là est situé un ermitage honoré des Dévas eux-mêmes, où vécut le richi Niçâkara. Alors je descends lentement du sommet rocailleux sur lequel je gisais, je me traîne avec peine sur cette terre hérissée d'herbes piquantes. Mais, en approchant de la sainte retraite, je respire un air embaumé, je vois tous les arbres couverts de fleurs ou de fruits. Arrivé à la porte, j'attends le retour du richi. Enfin il revient de ses ablutions, tout brillant de lumière. Des ours, des tigres, des éléphants et des serpents lui forment un cortége, comme des êtres animés suivent le Créateur. Dès que l'ermite est arrivé au seuil de sa chaumière, ils se dispersent vers tous les points de l'espace : telle se rompt l'escorte des troupes et des ministres, quand le monarque rentre dans son palais.

Comme je gardais le silence, le saint anachorète rentre dans sa chaumière; il en ressort au bout d'un instant, et il me demande quelle affaire m'amenait en ce lieu : « En voyant ton corps difforme, tes ailes brûlées, les plaies qui te couvrent, je n'ai pu te reconnaître. J'ai vu autrefois deux vautours dont le vol égalait la vitesse du vent : l'aîné se nommait Sampâti, et le plus jeune, Djatâyouch. Un jour, ayant pris la forme humaine, ils vinrent me

toucher les pieds[1]. Je n'en ai jamais connu qui pussent rivaliser avec eux pour la beauté et la vigueur. *Quelle maladie est tombée sur toi[2]? Comment est venue la chute de tes ailes?* Qui t'a infligé ce châtiment? Je désire l'apprendre exactement. »

Pendant que le saint anachorète m'adressait les paroles que lui inspirait la justice de son âme, je baignai de larmes mon visage en pensant au malheur de mon frère. Puis retenant mes sanglots, je mis mes deux pattes dans l'attitude de l'*andjali*[3], et j'appris au saint anachorète ce qu'il désirait connaître :

« Sache, bienheureux, que tu vois en moi Sampâti, et que *j'ai commis une faute*[4]. Je vais te dire comment mes deux ailes ont été brûlées. Daigne m'écouter.

» Djatâyouch et moi, égarés par un fol orgueil, nous prîmes un jour notre essor, dans le désir insensé de parcourir le chemin même que les Dévas suivent dans les régions supérieures. En effet, tombés sous le pouvoir de la mort, mon frère Djatâyouch et moi, nous fîmes une gageure en face des anachorètes, sur la cime du Vindhya, et nous mîmes pour enjeu le royaume des vautours. « L'objet du pari, nous sommes-nous dit, c'est de suivre le soleil depuis l'orient jusqu'à l'occident. » A ces mots, nous nous lançons dans les routes du vent, et voici que les différentes régions de la terre se déroulent sous nos yeux. De tous côtés, nous voyons de vastes cités qui nous semblent grandes à peine comme la roue d'un char. Là, c'est le son des instruments de musique; partout, c'est la récitation murmurante des *Védas* qui monte à nos oreilles. Nous admirons encore de nombreuses Apsaras toutes parées d'anneaux éblouissants. Chacun de nous est curieux de connaître la force de son rival, et désire également la victoire. Soudain nous

1. C'est l'hommage que le novice (*brahmatchari*) doit rendre à son maître spirituel (*gourou*). Voy. *Lois de Manou*, II, § 71.

2. Voy. ci-dessus, p. 41.

3. Geste d'adoration ou de vénération profonde, qui consiste à toucher son front avec les deux mains jointes à la base et en supination, de façon que les deux paumes fassent une coupe.

4. La faute commise par Sampâti est un *acte d'orgueil*. Il l'expie par l'*aveu* qu'il en fait à l'anachorète, suivant les *Lois de Manou* (XI, § 228-229) :

« Suivant la franchise et la sincérité de l'*aveu* fait par un homme qui a commis une iniquité, il est débarrassé de cette iniquité, de même qu'un serpent de sa peau.

» Autant son âme éprouve de regret pour une mauvaise action, autant son corps est déchargé du poids de cette action perverse. »

prenons notre essor dans le ciel, et, suivant le chemin du soleil, nous allons avec une extrême vitesse, regardant le spectacle qui s'étalait en bas. La terre plantée d'arbres nous semblait un champ de lotus; les fleuves paraissaient à nos yeux des sillons tracés par le soc de la charrue. On eût dit que l'Himalaya, le Vindhya, le Mérou même, n'étaient pas plus grands que des éléphants montés sur des écueils.

» Enfin une violente fatigue, une chaleur dévorante, une extrême langueur et une fièvre délirante s'emparent de nous deux, et la crainte agite nos cœurs. En effet, on ne distinguait plus aucun des points cardinaux, ni l'oriental, ni celui où préside Kouvéra (gardien du nord), ni l'occidental, ni celui que protége Yama (gardien du sud), ni même aucune des quatre régions intermédiaires. Tout n'était qu'un foyer rempli par les flammes du soleil, comme si le feu consumait l'univers dans l'époque fatale où se terminé un âge du monde (*youga*). Le soleil tout rouge n'était plus qu'une masse de feu au milieu du ciel, et nous distinguions à peine son vaste corps dans l'incendie général. L'astre du jour que j'observais dans le ciel avec de grands efforts me parut d'une ampleur égale à celle de la terre. Soudain, voici que Djatâyouch, ne s'inquiétant plus de me disputer la victoire, se laisse tomber la face tournée vers la terre; et moi, à la vue de sa chute, je me précipitai du ciel rapidement. J'étendis sur lui mes ailes pour le protéger; Djatâyouch ne fut pas brûlé, mais le soleil fit sur moi un hideux ravage, et je fus précipité des routes du vent. Je tombai sur le mont Vindhya, mes ailes brûlées, mon âme frappée de stupeur, et Djatâyouch, comme je l'ai ouï dire, tomba dans le Djanasthâna. S'il ne m'était resté quelque chose du mérite de mes bonnes œuvres, j'eusse été plongé dans la mer, ou bien j'eusse trouvé la mort, soit au milieu des airs, soit sur les âpres sommets de la montagne. Privé de mon royaume, séparé de mon frère, dépouillé de mes ailes, ayant perdu ma vigueur, j'ai tous les motifs de désirer la mort. Je veux me précipiter du faîte de la montagne. A quoi bon maintenant la vie pour un oiseau qui n'a plus d'ailes, qui ne peut marcher sans un aide, qui est devenu semblable à un morceau de bois ou à une motte de terre? »

J'avais comprimé ma douleur pour faire ce récit au plus vertueux des anachorètes. Je donnai ensuite un libre cours à mes larmes, qui ruisselèrent de mes yeux comme une rivière coule du

haut d'une montagne. A la vue des pleurs qui baignaient mon visage, le grand richi, touché de compassion, réfléchit un moment et me tint ce langage :

« *D'autres ailes te repousseront un jour, souverain des oiseaux, et tu dois recouvrer avec elles ta puissance de vision, ta plénitude de vie, ton intelligence, ton courage, ta force.* Au temps passé, j'ai ouï dire que tu aurais à faire une grande œuvre ; je l'ai même déjà vue par les yeux de ma pénitence. Apprends donc ceci, qui est la vérité ; je pourrais à l'instant même te refaire des ailes, comme tu en avais ci-devant. Mais, en restant ici, tu accompliras une chose grande pour les trois mondes ; elle importe à ton bien personnel, au bien de Râma et de Lakchmana, à celui des brâhmanes, des mounis, des Dévas, d'Indra même. »

Après qu'il m'eut consolé avec ces paroles et d'autres également dictées par le devoir, l'anachorète me congédia et rentra dans son ermitage. Depuis lors, consumé par la douleur, mais docile aux paroles du mouni, *je n'ai pas voulu déserter mon corps,* soutenu que j'étais par l'espérance de voir le plus noble descendant de Raghou... Partant à jamais pour le grand voyage, Niçâkara s'en est allé à la demeure des Dévas. Depuis lors, resté seul, assiégé de mille soucis, je me consume de tristesse. Mais s'élève-t-il une mauvaise pensée qui me pousse à la mort, je la comprime soudain, et je l'apaise par le souvenir des paroles que j'ai recueillies du saint anachorète, comme on éteint le feu avec des urnes d'eau. Mon âme, nobles Singes, a mis sa résolution dans le devoir ; elle aime la vérité ; celle-ci dissipe mon chagrin, comme la flamme d'une lampe fait disparaître les ténèbres.

Quant à vous qui avez de la jeunesse, du courage et de la grandeur d'âme, il est indigne de vous de rester ainsi assis à terre et de vous laisser mourir de faim. Levez-vous, nobles Singes, poursuivez avec persévérance ce que vous avez entrepris, et l'idée du suicide ne viendra plus tourmenter vos esprits.

Pendant que Sampâti s'entretenait ainsi avec les Singes et les engageait à ne pas se livrer au désespoir, *des ailes lui repoussèrent soudainement.* En voyant tout son corps se vêtir de plumes, le roi des vautours ressentit une joie sans égale. Ce prodige fit éprouver aussi aux Singes une vive allégresse. Tous vantent la magnanimité de Râma et de Lakchmana, par la vertu desquels le puissant oiseau recouvrait les ailes qu'il avait perdues. Alors ils entendent

résonner dans les airs des paroles prononcées par un être invisible : « Vous avez dit la vérité, nobles Singes. » Sampâti, transporté de joie, ajoute ces mots : « Contemplez la renaissance de mes ailes; elles m'ont été rendues par le richi Niçâkara. » Ensuite, voulant voir jusqu'où ses ailes peuvent le porter, il prend son essor; les Singes le suivent de leurs regards, et admirent son vol sublime.

Sampâti revient se poser sur la cime, et reprend la parole :

« Singes, vous voyez tous le miracle opéré par le richi Niçâkara, en qui la pénitence avait entièrement consumé la matière. Je ne pouvais plus que me traîner péniblement à terre, et, grâce à la puissance du saint richi, j'ai recouvré mes ailes; je sens en moi la vigueur de la jeunesse. N'épargnez donc pas vos efforts; vous réussirez à découvrir Sîtâ. Niçâkara n'a fait repousser mes ailes sous vos yeux que pour vous en donner l'assurance[1]. »

Aristophane, comme nous l'avons indiqué, reproduit exactement les questions que l'anachorète Niçakara adresse à Sampâti; mais il remplace le récit auquel on s'attend par une réponse naïve, qui, au lieu d'énoncer le fait merveilleux, lui substitue un fait vulgaire, et excite le rire des spectateurs en trompant leur attente.

Platon, au contraire, interprète la légende sanscrite dans le sens de son système, et y fait une allusion aussi délicate que pittoresque, pour exprimer par une image allégorique la *réminiscence des Idées.*

« Lorsqu'un homme, voyant la beauté d'ici-bas, se souvient de la beauté véritable, *il prend des ailes* (πτερῶται), et désire s'envoler vers elle; mais, ne le pouvant faire, *il porte, comme un oiseau, ses regards en haut* (ὄρνιθος δίκην βλέπων ἄνω), et, négligeant les choses d'ici-bas, il passe pour un homme en délire. » (*Phèdre,* p. 249.)

Le but principal de la légende sanscrite est de dé-

1. *Râmâyana*, Kanda IV; trad. de Fauche, t. V.

montrer que le *suicide* est un acte contraire à la religion. Platon s'est inspiré du discours de Sampâti dans le *Phédon,* mais il n'en a pas égalé la force et l'éloquence.

« SOCRATE. Il pourra te sembler étonnant, Cébès, que pour l'homme la vie soit toujours préférable à la mort, quoique, pour le reste, on admette une distinction de personnes et de circonstances ; et cependant, s'il est des hommes pour qui la mort soit préférable à la vie, il peut te sembler étrange qu'ils ne puissent sans impiété se procurer ce bonheur, et qu'il leur faille attendre un bienfaiteur étranger...

Cette opinion paraît déraisonnable ; mais elle n'est peut-être pas sans fondement. Cette maxime, enseignée dans les mystères (ἐν ἀπορρήτοις [1]), que nous autres hommes nous sommes dans cette vie comme dans un poste (ἔν τινι φρουρᾷ [2]), et qu'il ne faut pas l'abandonner de notre seule autorité [3], me paraît trop haute, et il n'est pas facile d'en pénétrer le sens ; mais en voici une autre qui me semble fort juste ; c'est que les dieux prennent soin de nous, et que nous, hommes, nous appartenons aux dieux. Sous ce rapport, il n'est pas déraisonnable que l'homme ne doive pas se tuer avant que Dieu lui en impose la nécessité, comme il le fait ici pour moi. » (*Phédon*, p. 62 [4].)

MAHABHARATA. *Les ailes de Garoudha tombent et repoussent miraculeusement.*

La valeur dogmatique de la légende du *Râmâyana* est confirmée par celle du *Mahâbhârata*, dont l'auteur,

1. Cette expression paraît faire allusion à la doctrine secrète des Pythagoriciens : car Platon a invoqué quelques lignes plus haut l'autorité de Philolaüs.

2. C'est précisément la doctrine enseignée par l'anachorète (p. 45) : car il dit à Sampâti : « En restant ici, tu accompliras une chose grande pour les trois mondes. »

3. Sampâti dit (p. 45) : « Docile aux paroles du mouni, je n'ai pas voulu déserter mon corps. »

4. *Phédon*, trad. de Charpentier, éd. Belin, p. 8.

ne pouvant égaler le sublime de la première, a cherché à racheter son infériorité par le récit plaisant de l'aventure de Gâlava.

Gâlava avait obtenu de l'anachorète Viçwâmitra la permission de partager sa solitude et de s'instruire auprès de lui. Congédié par lui, il lui demanda quel présent il devait lui offrir pour prix de ses leçons. Viçwâmitra se borna à lui répondre ; « Va-t'en ! Va-t'en ! » puis, importuné par ses instances, il finit par dire avec colère : « Donne-moi huit cents chevaux qui aient la blancheur de la lune avec une oreille noire d'un seul côté. » Incapable d'acquitter une pareille dette, Gâlava prit la résolution de s'adresser aux Dévas eux-mêmes : « Je veux aller trouver le souverain des trois mondes, Krichna, pour obtenir sa protection. » A peine avait-il achevé ces mots qu'il vit apparaître son ami, l'oiseau Garoudha, qui lui offrit de le porter où il voudrait :

« Je te conduirai, ami, suivant ton désir, soit au lieu que tu me désigneras, soit à la rive ultérieure de la terre. Vers quelle plage veux-tu que je dirige mon vol?

» Irai-je d'abord à l'Orient, où naît la lumière de tous les mondes, où Indra a été proclamé roi des Immortels? Là, ceux de qui la voix murmure les *Védas* ont chanté dans l'origine la prière au Soleil (la *Savitrî*), qui donne à la terre sa fécondité. Là le Soleil, à son lever, extermine les hommes pervers et les êtres impies (*Asouras*).

» Voici la première plage. Entrons-y, si tu le désires... Écoute quelle est la seconde plage.

» Voici la région du Midi. Là habite Yama, le roi des Mânes (*Pitris*) venus des trois mondes. C'est la route de ceux qui sont arrivés à la fin de leurs œuvres et de leur vie. Là, sous des berceaux de mandaras et dans les palais des Saints (*Brahmarchis*), les Musiciens célestes (*Gandharvas*) entonnent des chants qui ravissent l'âme et la pensée[1]. Là sont dévorés par les flammes les hommes qui ont pratiqué l'iniquité; une rivière, nommée la Vaîtarinî, les enveloppe des replis de son cours[2]. Là est Bhogavatî, la ville des

1. Devenere locos lætos et amœna vireta
Fortunatorum nemorum, sedesque beatas. (VIRGILE, *Énéide*, VI, 638.)

2. . . . Tristique palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet. (VIRGILE, *Énéide*, VI, 438.)

Serpents (*Nâgas*), sur laquelle règne Vâsouki : il y a là une obscurité profonde, que ne pourrait dissiper le soleil ni le feu lui-même[1].

» Dis-moi si tu veux y aller... Écoute quelle est la troisième plage. C'est la région chérie de Varouna, le souverain des eaux et des monstres marins. Elle est nommée la plage de l'Occident, parce que le Soleil y abandonne ses rayons à la fin du jour. Elle donne naissance à la Nuit et au Sommeil, qui enlèvent aux mortels la moitié de la vie[2].

» Irons-nous dans cette région ou dans celle du Nord? Là règne Kouvéra, qui dispense à son gré les richesses et possède un délicieux jardin. »

Gâlava répondit à Garoudha.

« Garoudha aux charmantes ailes, conduis-moi d'abord dans cet Orient qui jouit de la présence des Immortels. Puisque c'est là que résident la vérité et le devoir, je désire visiter les Dévas et les Souras (Génies bienfaisants). »

« Monte sur moi, » dit Garoudha ; et l'anachorète monte sur le roi des oiseaux.

« Dans ton vol, ennemi des serpents, dit Gâlava, je vois ton corps briller comme resplendissent les mille rayons du soleil, quand il revêt le matin son manteau de lumière. Le vent de tes ailes brise les arbres qui semblent eux-mêmes s'avancer et me suivre dans ma course ; il ébranle la terre, il fait trembler les forêts et les montagnes comme une violente tempête ; il fait monter jusqu'au ciel les vagues avec les serpents ; il frappe de terreur tous les poissons et les monstres marins. Les bruits qui viennent de la grande mer assourdissent mes oreilles ; je n'entends plus, je ne vois plus, tous les organes de mon âme sont atteints de vertige[3]. Que ton Excellence ralentisse son vol et se rappelle quelles peines sont infligées pour le meurtre d'un brâhmane[4]. Je ne vois plus le soleil, cher oiseau, ni les points cardinaux, ni

1. Les Nâgas habitent l'Enfer (*Patala*).

2. Tum consanguineus Lethi Sopor. (VIRGILE, *Énéide*, VI, 278.)

3. Unde mare et terras ipsi mihi sæpe videre
Fit timor, et pavida trepidat formidine pectus. (OVIDE, *Métamorphoses*, II, 66.)

4. Gâlava se comporte ici comme :

« Le Peureux, oiseau d'Afrique. » (*Oiseaux*, 65.)

même le ciel. Je ne vois plus que ténèbres, je ne distingue plus ton corps ni le mien ; à chaque coup d'aile que tu donnes, il me semble que le feu s'échappe de mes membres. Modère ton impétuosité. Je renonce à continuer ce voyage, ennemi des serpents. Retourne, vertueux oiseau, je ne puis supporter ta vitesse.

» J'ai promis de donner à mon *gourou* huit cents chevaux d'une blancheur éclatante comme la lune avec une oreille noire; mais je ne vois aucun moyen de me les procurer; je prends donc la résolution d'abandonner la vie. Je ne possède en effet aucune richesse; je n'ai pas un ami qui ait de la fortune; et l'on ne peut d'aucune manière ravir ces magnifiques chevaux. »

Alors, sans interrompre son vol, Garoudha répondit en riant au malheureux Gâlava:

« Tu n'es pas très-savant, brahmarchi, toi qui veux renoncer à la vie[1] ; le Temps est un souverain maître et seigneur. Mais il est un moyen par lequel on peut satisfaire ton désir. Voici une montagne voisine de la mer. Là, après nous être reposés et avoir mangé, nous retournerons sur nos pas. »

Garoudha descend sur la montagne et conduit son compagnon chez une brahmani, qui leur souhaite la bienvenue et les fait asseoir sur un lit de kouças. Elle leur présente une nourriture exquise, offrande enrichie de prières.

Bien repus, les deux hôtes s'endorment sur la terre; mais leur âme s'oublie dans le délire. Après un court repos, Garoudha se réveille pour continuer son voyage, et il voit que *toutes ses plumes sont tombées*. Il n'est plus qu'une masse de chair à laquelle seraient attachés un bec et des pattes[2].

Son aspect consterne Gâlava, qui lui demande la cause de ce malheur.

« En voici la cause, répond Garoudha : j'avais songé à tuer cette pieuse pénitente, je veux dire à la faire passer d'ici-bas au lieu où réside Vichnou, l'auteur des créatures. Je lui en demande bien

1. Allusion à la défense du suicide, qui a été expliquée dans la légende précédente.

2. Aristophane fait une plaisanterie du même genre :

FIDÈLE-AMI. Ah! par Zeus, je n'ai jamais rien vu de plus drôle.

BON-ESPOIR. Qu'est-ce qui te fait rire?

FIDÈLE-AMI. Ce sont tes bouts d'ailes : sais-tu à quoi tu ressembles? à une oie peinte par un barbouilleur.

BON-ESPOIR. Et toi, à un merle déplumé. (801-806.)

pardon ; c'était en vue de son bien que j'avais conçu ce projet ; j'en suis sincèrement affligé[1]. »

« Ne crains pas, répondit alors la pénitente satisfaite à l'éminent brâhmane et au roi des oiseaux. Tu m'as méprisée, Garoudha, et cependant c'est le mépris que je ne pardonne pas. J'ai obtenu d'arriver à cette éminente perfection parce que je fus méprisée ainsi, quoique je ne sois affligée d'aucun signe malheureux, et que j'aie donné asile dans mon cœur à toutes les vertus. Les fruits des bonnes mœurs sont le devoir, la richesse et la prospérité. Pars, roi des oiseaux : tu peux aller où te conduisent tes désirs. Tu vas recouvrer ta force et ton énergie. »

Elle dit, et *des ailes plus vigoureuses repoussèrent à Garoudha*[2].

Gâlava était toujours tourmenté par la promesse imprudente qu'il avait faite à Viçwâmitra. Garoudha le conduisit chez un roi libéral, qui lui donna deux cents chevaux et une jeune fille. Deux autres rois lui firent cadeau chacun de deux cents chevaux. Alors Gâlava s'acquitta de sa dette. Il fit agréer son présent à Viçwâmitra, qui eut de sa gracieuse épouse un fils célèbre, et, après avoir rempli ainsi le devoir de la paternité, retourna dans la forêt pour y finir ses jours[3].

On voit par ce récit que, si Aristophane plaisante sur les légendes merveilleuses de l'Inde, l'ironie n'est pas non plus inconnue aux auteurs qui ont écrit en sanscrit.

IV. — LA VIE DES OISEAUX ET LA VIE DES HOMMES

Après avoir étudié les légendes indiennes qui ont fourni à Aristophane une matière qu'il a mise en œuvre avec une habileté consommée, il nous reste à signaler les idées vraiment originales où éclate sa puissance d'invention.

1. Ce passage paraît une parodie de la scène de Sampâti et de l'anachorète Niçâkara.

2. On retrouve ici l'*allégorie des ailes*, mais elle est écourtée.

3. *Mahâbhârata*, Oudyoga-Parva ; trad. de Fauche, t. VI, p. 222-240.

Celle qu'il faut placer au premier rang, parce qu'elle domine toute la pièce, c'est le parallèle de la vie des oiseaux et de la vie des hommes. Il offre un piquant contraste qui répond à une des lois essentielles de l'art dramatique. D'un côté, des êtres aériens, qui touchent à peine le sol pour y recueillir leur nourriture, voltigent au-dessus des prairies émaillées de fleurs, ou se posent sur la cime des arbres à l'abri d'un frais feuillage, pour y faire retentir l'air de leurs accents mélodieux; d'un autre côté, des êtres intelligents et puissants, mais trop souvent courbés vers la terre par leurs besoins matériels, au lieu d'élever leurs regards vers les régions sereines où brille une pure lumière, les tiennent la plupart du temps fixés sur les objets grossiers qui peuvent satisfaire leurs passions.

La philosophie appelle les deux termes de cette opposition l'*idéal* et le *réel*. L'art dramatique peut les symboliser ici dans une antithèse qui éveille en nous des sentiments différents, *le chant et le langage des oiseaux,* et *la revue des types de la société athénienne.*

Le chant des oiseaux.

Supposons que nous sommes dans le bois sacré que Sophocle décrit dans *Œdipe à Colone*[1]. Le soleil vient de se lever et dore la cime des montagnes. Les oiseaux le saluent de leurs joyeux accents. La huppe donne le signal; le rossignol exécute un *solo,* que ses compagnons écoutent dans un religieux silence; puis les autres musiciens jettent quelques notes confuses,

1. Aristophane lui-même indique au début que le fond du théâtre représente une forêt. Le bois sacré de Colone nous fournit donc un décor convenable pour le petit drame lyrique du chant des oiseaux.

comme des artistes qui essaient leurs instruments ; enfin l'accord s'établit, et le bois retentit d'un chœur mélodieux, qu'Aristophane formule en strophes harmonieuses en s'accompagnant sur une lyre d'ivoire.

Le bois sacré de Colone.

« Étranger, voici le séjour le plus délicieux de la terre : là gazouillent dans de verdoyantes vallées de nombreux rossignols à la voix mélodieuse, cachés sous le sombre lierre, dans un bocage inaccessible, où les arbres, chargés de fruits divers, n'ont rien à craindre du soleil ni du vent des tempêtes.

Là fleurit chaque jour sous la rosée céleste le narcisse aux belles grappes et le safran aux reflets dorés. Les sources du Céphise fournissent une onde intarissable qui serpente à travers la plaine; et sans cesse son cours limpide féconde le vaste sein de la terre. Ni les chœurs des Muses ne dédaignent cette contrée, ni Aphroditè aux rênes d'or. » (*Œdipe à Colone,* 668-692.)

La symphonie des oiseaux au lever du soleil.

LA HUPPE. (*Elle s'adresse à Procné*[1] *métamorphosée en rossignol.*)

« Chasse le sommeil, ma compagne; que l'hymne sacré jaillisse de ton gosier divin en mélodieux soupirs; roule en légères cadences tes fraîches mélodies pour plaindre le sort d'Itys[2], cause pour nous de tant de larmes. Tes chants si purs s'élèvent à travers l'épais feuillage de l'if jusqu'au trône de Zeus; là Phœbos t'écoute, Phœbos à la chevelure d'or[3], et sa lyre d'ivoire répond à tes accents plaintifs; il réunit le chœur des dieux, et de leurs bouches immortelles s'élance un sacré concert de voix bienheureuses[4]. »

1. Suivant Aristophane, Procné a été changée en rossignol, et non en hirondelle, comme le raconte la légende vulgaire.

2. *Itys*, fils de Térée et de Procné, fut égorgé par Philomèle et changé en chardonneret.

3. L'équivalent sanscrit est « Savitri aux cheveux d'or. »

4. La mythologie indienne nous offre des images analogues.

« Devant Vichnou, roi des Dévas, dansaient les brillantes Apsaras, couvertes de parures. Les Gandharvas faisaient retentir l'air du bruit de leurs instruments. Ils

(*Le Rossignol fait entendre un air. Ensuite la Huppe appelle les autres oiseaux.*)

« Ici, vite, mes compagnons de l'air; vous tous qui pillez les fertiles guérets des laboureurs, innombrables tribus qui recueillez et dévorez les grains d'orge, peuple au vol rapide, au chant mélodieux; et vous dont la douce voix fait entendre autour des glèbes le petit cri *tio, tio;* et vous qui dans les jardins sautillez sur les rameaux du lierre; oiseaux des montagnes qui vous nourrissez des fruits de l'olivier sauvage ou de l'arbousier, hâtez-vous d'accourir à ma voix; et vous aussi qui dans les vallées marécageuses dévorez les cousins aux dards aigus, et vous qui habitez les belles prairies rafraîchies par la rosée; et toi, francolin aux ailes diaprées; et vous, alcyons, qui volez au-dessus des flots gonflés de la mer, venez ici vous réunir à nous. » (*Oiseaux*, 209-249.)

Le Chœur. (*Tous les oiseaux musiciens chantent ensemble.*)

« Muse agreste aux accents si variés, je chante avec toi dans les bocages et sur les sommets. Du haut d'un frêne à l'épais feuillage, je lance de mon gosier d'or des mélodies sacrées en l'honneur du dieu Pan, et ma voix s'unit sur la montagne aux chœurs augustes qui célèbrent Cybèle. C'est dans vos concerts que Phrynichos[1] vient, semblable à l'abeille, butiner l'ambroisie de ses chants dont la douceur ravit l'oreille. » (737-750.)

« Tels les cygnes sur les rives de l'Èbre unissent leurs voix pour chanter Apollon en battant des ailes; leurs accents s'élèvent au-delà des nuages aériens; tous les hôtes des forêts s'arrêtent étonnés et ravis; le calme règne sur les eaux, et, dans l'Olympe, les Grâces et les chœurs répètent leurs mélodies[2]. » (769-781.)

rivalisaient entre eux de talent, tandis que les belles Apsaras aux yeux allongés, à la taille charmante, au corps voluptueux, au visage ravissant, formaient des chœurs de danse délicieux ou des concerts admirables. » (*Harivansa*, Lecture CCLV.)

Aux *Apsaras* de l'Inde correspondent les *Nymphes* de la Grèce :

Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente luna;
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede. (Horace, *Odes*, I, iv.)

1. *Phrynichos*, poëte tragique d'Athènes.

2. L'idée d'attribuer un *chant* aux cygnes provient de la mythologie indienne. Celle-ci appelle *hansas* (cygnes ou oies) des oiseaux célestes qui, réunissant en eux

(FINAL. *Les oiseaux réclament les hommages des hommes pour prix de leurs bienfaits.*)

« C'est à moi que maintenant tous les mortels adresseront leurs sacrifices et leurs prières. Rien n'échappe à ma vue ni à ma puissance. Mes regards embrassent l'univers : je préserve le fruit dans la fleur, en détruisant ces mille espèces d'insectes voraces nés de la terre, qui s'attaquent aux arbres et qui se nourrissent du germe à peine formé dans le calice ; j'anéantis ceux qui, comme un fléau fatal, dévastent les parterres embaumés ; tous ces êtres rampants et rongeurs périssent sous les coups de mes ailes. » (1058-1070.)

Le langage des oiseaux.

Non-seulement les oiseaux chantent, de manière à former un mélodieux concert, mais encore ils comprennent et ils parlent la langue humaine depuis qu'ils ont reçu les leçons de la Huppe.

FIDÈLE-AMI. Qui leur exposera l'affaire?

LA HUPPE. Toi-même; avant mon arrivée, c'étaient des ignorants; mais depuis si longtemps que je vis avec eux, je leur ai appris à parler. (198-200.)

Quant aux cygnes, Aristophane se borne à les faire chanter. Dans le *Harivansa*, non-seulement ces célestes oiseaux charment par leurs accents harmonieux les loisirs d'Indra, mais encore ils lui servent de messagers d'amour; en nageant au milieu des lotus sur le lac d'un gynécée, ils séduisent par leurs agréables contes les belles qui les écoutent; leur coryphée

les qualités de plusieurs genres d'oiseaux, peuplent la cour d'Indra et le charment par leurs accents harmonieux.

On distingue d'ailleurs dans l'Inde trois espèces de cygnes : 1° le *rádja hansa*, dont le corps est d'un blanc de lait, le bec et les pattes d'un rouge foncé; c'est le flammant; 2° le *mallicákcha hansa*, avec un bec et des pattes brunes; le *dhártaráchtra hansa*, avec le bec et les pattes noires ; c'est le cygne d'Europe. (A. Langlois.)

narre aussi bien qu'Énée dépeignant à Didon la ruine de Troie; il est si galant, il déploie une éloquence si persuasive que, par son conseil, Prabhâvatî, princesse belle comme la lune, finit par accorder sa main à Pradyoumna, prince beau comme le jour.

HARIVANSA. *Les cygnes messagers d'amour. Histoire du beau Pradyoumna et de la belle Prabhâvatî*[1].

Indra s'adresse en termes flatteurs à ces génies ailés qui habitent le Dévaloca[2], et portent la forme de cygnes aux jambes noires : « Oiseaux divins, qui prêtez aux Dévas le secours de vos ailes, je réclame vos services[3]. Vous pouvez, par un chemin qui est interdit aux autres êtres, arriver dans la ville du roi Vadjranâbha. Il vous est facile de vous abattre sur les étangs qui ornent les jardins de son gynécée. Ce prince a une fille qui, par sa beauté, est la perle des trois mondes. On la nomme *Prabhâvatî,* parce qu'elle brille comme l'astre des nuits. Sa mère a obtenu pour elle de la déesse Mahâdévî[4] une faveur particulière, celle de pouvoir, sans demander le consentement de ses parents, choisir l'époux qui lui conviendra. Vantez-lui les qualités du grand Pradyoumna, sa piété, sa naissance, sa beauté, ses vertus, sa jeunesse. Nobles génies, quand vous verrez la fille de Vadjranâbha prévenue en faveur de votre protégé, ayez soin de lui rappeler le privilége que

1. Cette histoire a été mise sur la scène indienne sous le titre de *Pradyoumna vidjaya.* (Wilson, *Select specimens of the theatre of Hindus.*)

2. En latin, *divorum locus*, la demeure des Dévas.

3. Vénus demande dans les mêmes termes à son fils Cupidon d'inspirer à Didon une passion pour Énée :

> Ergo his aligerum dictis affatur Amorem :
> « Nate, meæ vires, mea magna potentia, solus,
> Nate, Patris summi qui tela Typhoea temnis,
> *Ad te confugio et supplex tua numina posco.* » (VIRGILE, *Énéide*, I, 663.)

« Vénus s'adresse en ces termes à l'Amour ailé : « Mon fils, toi qui fais toute ma force et ma puissance, toi qui te ris des traits brûlants dont le père des dieux frappa le géant Typhoée : « *C'est à toi que j'ai recours, c'est ton pouvoir que j'implore.* »

4. *Mahâdévi* (la Grande Déesse) est l'épouse de Çiva, la troisième personne de la trinité indienne.

lui a donné Mahâdévî. Avec l'habileté que vous possédez, préparez adroitement les voies à Pradyoumna : regards caressants, langage flatteur, ne négligez rien; faites de Pradyoumna un éloge tel que l'âme de Prabhâvatî en soit profondément atteinte. Mettez tout en œuvre jusqu'à ce que Pradyoumna soit l'heureux vainqueur de cette vierge charmante[1]. »

Après avoir entendu les paroles d'Indra, les cygnes se rendirent à la ville de Vadjrapoura par le chemin qui leur est naturel, et descendirent sur des lacs charmants, couverts de fleurs de lotus tendres et dorés ; ils firent retentir ces lieux de leur voix harmonieuse. Leurs manières élégantes et polies excitèrent d'abord l'étonnement. Sur la demande de Vadjranâbha lui-même, ils se transportèrent sur les étangs du gynécée, et par la douceur de leurs accents ils charmèrent toutes les oreilles. Le roi dit à ces oiseaux célestes : « Chantres divins et harmonieux, vous arrivez dans un moment propice; nous sommes en fête. Venez, ce palais est à vous; vous pouvez entrer avec confiance. » Ainsi parlait Vadjranâbha ; les cygnes se rendent à son invitation, et, jaloux de répondre à la confiance d'Indra, ils entrent dans le palais du roi des Dânavas. Ce sont bientôt des amis qu'on accueille avec plaisir ; et, comme ils parlent aussi la langue humaine, ils racontent des

1. Vénus dit à Cupidon :

« Quocirca capere ante dolis et cingere flamma
Reginam meditor; ne quo se numine mutet,
Sed magno Æneæ mecum teneatur amore.
Qua facere id possis, nostram nunc accipe mentem...
Tu faciem illius, noctem non amplius unam,
Falle dolo, et notos pueri puer indue vultus;
Ut quum te gremio accipiet lætissima Dido,
Regales inter mensas laticemque Lyæum,
Quum dabit amplexus atque oscula dulcia figet,
Occultum inspires ignem fallasque veneno. » (Virgile, *Énéide*, I, 673.)

« Je songe à prendre dans mes lacs et à enflammer la reine des Tyriens, afin qu'aucune divinité ne change son cœur, et qu'elle ressente pour Énée une tendresse égale à la mienne. Écoute maintenant, mon fils, comment tu peux réussir... Emprunte les traits d'Ascagne pour une nuit seulement; enfant, prends le visage de cet enfant que tu connais; et quand Didon, transportée d'allégresse, te recevra sur ses genoux, au milieu de la pompe du festin et des libations offertes à Bacchus, quand elle te serrera dans ses bras et t'imprimera de doux baisers, souffle en elle une flamme secrète, et glisse ton poison dans son cœur abusé. »

histoires agréables. Les femmes surtout s'assemblent autour d'eux, écoutant avec intérêt ces récits qui rappellent la gloire des enfants de Kaçyapa[1].

Cependant la fille de Vadjranâbha, la belle Prabhâvatî, au visage riant, à la taille élancée, se promenait à l'écart. Les cygnes l'aperçoivent, et s'approchent pour lier connaissance avec elle. L'un d'eux, Soutchimoukhî, par le charme de sa conversation, s'insinue peu à peu dans les bonnes grâces, enfin dans la confiance et l'amitié de la jeune princesse. Il l'amusait par mille récits variés; il lui dit un jour : « Charmante Prabhâvatî, vous êtes ce qu'on peut voir de plus aimable dans les trois mondes. Je ne sais rien de comparable à vos attraits et à vos qualités[2]. Mais, ô ma belle amie, songez que la jeunesse se passe, et qu'elle va se perdre dans le temps, comme les fleuves dans la mer. Croyez-moi, il n'est pas de plaisir tel que celui de l'amour; c'est là pour une femme le premier des biens[3]. Votre père vous laisse entièrement libre dans votre choix, vous pouvez à votre gré vous décider en faveur d'un Déva ou d'un Asoura. Mais, quand je considère quelles sont, et pour l'extérieur et pour l'esprit, les qualités que présentent les jeunes Asouras, je pense qu'ils devraient rougir d'aspirer à votre main ; certes vous dédaigneriez tous ces prétendants s'il était possible au fils de Krichna et de Roukminî, à Pradyoumna, de se présenter devant vous. Dans les trois mondes, il n'a point d'égal pour la beauté, la naissance, l'âme et le courage. Quelque part qu'il se présente, parmi les Dévas, les Dânavas ou les mortels, il est toujours le premier, le plus vaillant comme le plus vertueux[4].

1. *Kaçyapa* est un des dix *Pradjâpatis* (maîtres des êtres).

2. Jupiter n'était pas plus galant quand, changé en cygne, il folâtrait près de la belle Léda.

3. Anna tient le même langage à Didon :

> Anna refert : « O luce magis dilecta sorori,
> *Solane perpetua mœrens carpere juventa ?*
> *Nec dulces natos, Veneris nec præmia noris ?* (Virgile, *Énéide*, IV, 31.)

« Anna répond : « O ma sœur, ô toi qui m'es plus chère que la vie, *veux-tu donc passer ta jeunesse entière dans la solitude et dans le chagrin? Ne connaîtras-tu ni les plaisirs de la maternité ni les dons de Vénus?* »

4. Anna fait aussi un pompeux éloge d'Énée. Elle comprend que sa sœur ait dédaigné d'épouser un prince africain; mais le pieux Énée a été amené à Carthage par la faveur des dieux : quelle puissance, quelle gloire un pareil hymen donnerait à la reine de la cité naissante!

A sa vue, tous les cœurs lui sont ouverts. Comparez son visage à la lune dans toute sa splendeur, ses yeux à deux lotus, sa démarche à celle du lion, et vous serez encore bien au-dessous de la vérité. Il doit sa naissance à Vichnou[1] qui, pour le former, a pris la substance de tout ce qu'il y a de mieux sur la terre; c'est l'Amour en personne; quoiqu'il possède à fond tous les secrets de la magie, ses heureux penchants n'en sont pas altérés. Réunissez par la pensée toutes les qualités qu'on peut admirer dans les trois mondes, et vous aurez une image de Pradyoumna, brillant comme le feu, ferme comme la terre, pénétrant comme le soleil, profond comme l'eau. »

Prabhâvatî répondit à Soutchimoukhî : « Noble génie, j'ai bien souvent entendu parler de ce Vichnou descendu sur la terre. Mon père et le sage Nârada m'ont fait à ce sujet des récits merveilleux[2].

Esto : ægram nulli quondam flexere mariti,
Non Libyæ, non ante Tyro; despectus Iarbas
Ductoresque alii quos Africa terra triumphis
Dives alit : placitone etiam pugnabis amori?...
Dis equidem auspicibus reor et Junone secunda
Huc cursum Iliacas vento tenuisse carinas.
Quam tu urbem, soror, hanc cernes, quæ surgere regna
Conjugio tali! Teucrum comitantibus armis,
Punica se quantis attollet gloria rebus! (VIRGILE, *Énéide*, IV, 35-49.)

« Je veux que nul prétendant n'ait pu jadis triompher de ta douleur, ni ceux de Libye, ni auparavant ceux de Tyr; et qu'Iarbas ait été repoussé ainsi que les autres chefs que nourrit la belliqueuse Afrique; dois-tu combattre aussi un penchant qui te flatte? . . . . .

» Oui, c'est la faveur des dieux, c'est la protection de Junon qui a dirigé vers ces bords les vaisseaux des Troyens. Quelle ville, ô ma sœur, quel empire enfantera un pareil hyménée! Que de brillants exploits vont accroître la gloire de Carthage associée aux armes troyennes! »

1. Pradyoumna a pour père Krichna, qui est une incarnation de Vichnou.

2. Vichnou descendu sur la terre, c'est Krichna. Ses exploits sont célébrés dans le chant qu'on a lu plus haut (page 32). Les récits merveilleux qu'en ont faits à Prabhâvatî son père et le sage Nârada lui ont inspiré de l'amour pour Pradyoumna, le fils de Krichna. De même, Didon s'éprend d'Énée en lui entendant raconter la part qu'il a prise à la guerre de Troie et les aventures qui ont fini par l'amener à Carthage :

Nec non et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem,
Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa;
Nunc quibus Auroræ venisset filius armis;
Nunc, quales Diomedis equi; nunc, quantus Achilles.

C'est, dit-on, l'ennemi des Dætyas, et, pareil à la foudre, il brûle nos tribus des feux de son *tchakra,* ou les accable sous les flèches de son arc et les coups de sa massue. Aussi les Asouras, qui occupent les divers quartiers de notre ville, sont-ils avertis par le roi de veiller à leur salut. Sans doute, le désir légitime d'une femme est de s'allier à un époux d'une famille plus relevée que la sienne. S'il y avait quelque moyen d'amener ici Pradyoumna, ce serait pour moi un grand bonheur; je sens que ma race ne pourrait qu'être honorée de cette union. Bon génie, je demande ton secours; fais qu'un descendant de Vrichni, que Pradyoumna devienne mon époux[1]. Quoique Vichnou soit l'ennemi des Dætyas, quelques

« Imo age, et a prima dic, hospes, origine nobis
Insidias, inquit, Danaum, casusque tuorum,
Erroresque tuos : nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas. » (*Énéide,* I, 748-756.)

« Cependant l'infortunée Didon prolongeait l'entretien dans la nuit, et buvait à longs traits le poison de l'amour. Elle adressait mille questions à Énée sur Priam et sur Hector : tantôt elle demandait avec quelles armes était venu le fils de l'Aurore; tantôt, de quelle espèce étaient les chevaux de Diomède; tantôt, combien était grand Achille. « Mais plutôt, raconte-nous, dit-elle, ô mon hôte, dès leur première origine, les artifices des Grecs, et les revers des Troyens, et tes courses errantes : car voilà déjà le septième été que tu erres sur toutes les terres et sur toutes les mers. »

1. Didon, déjà éprouvée par l'amour, met moins d'abandon dans l'aveu qu'elle fait à sa sœur :

Quis novus hic nostris successit sedibus hospes?
Quem sese ore ferens! Quam forti pectore et armis!
Credo equidem (nec vana fides), genus esse deorum.
Degeneres animos timor arguit. Heu! quibus ille
Jactatus fatis! quæ bella exhausta canebat!
Si mihi non animo fixum immotumque sederet,
Ne cui me vinclo vellem sociare jugali,
Postquam primus amor deceptam morte fefellit;
Si non pertæsum thalami tædæque fuisset,
Huic uni forsan potui succumbere culpæ.
Anna, fatebor enim, miseri post fata Sichæi
Conjugis, et sparsos fraterna cæde Penates,
Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
Impulit. Agnosco veteris vestigia flammæ. (*Énéide,* IV, 10-23.)

« Quel hôte extraordinaire est entré dans nos demeures? Quelle noblesse sur son visage! Quelle magnanimité et quels exploits! Oui, je le crois, et mon cœur ne m'abuse point : il est du sang des dieux. La crainte décèle les âmes viles. Hélas! comme il a été le jouet des destins! Quelles guerres il nous racontait, dont il a sou-

femmes âgées de nos Asouras m'ont raconté sa merveilleuse histoire. Je sens que l'image de ce héros est au fond de mon cœur. Mais je ne trouve pas de prétexte qui puisse l'amener auprès de moi. Deviens mon conseil et mon ambassadeur. Cherche dans ton esprit éclairé un expédient qui me réunisse à Pradyoumna. »

« Oui, reprit en souriant Soutchimoukhî, je serai votre ambassadeur ; je lui ferai connaître vos sentiments. Je saurai l'engager à se rendre auprès de vous. Belle princesse, souvenez-vous de ma promesse ; elle aura tout son effet. Cependant parlez au roi votre père des histoires merveilleuses que je raconte ; faites naître en lui le désir de m'entendre, et je trouverai le moyen d'arriver au but que nous nous proposons. »

Prabhâvatî suivit ce conseil, et bientôt le roi des Dânavas, en se promenant dans son gynécée, dit à Soutchimoukhî : « Ma fille m'a parlé de tes histoires étonnantes ; je suis curieux de connaître quelques-uns de tes merveilleux récits. Allons, dis-moi quelque chose de singulier que tu aies seul vu dans le monde, dont personne n'ait encore parlé, de quelque genre que ce soit. » L'oiseau céleste répondit au puissant roi des Dânavas : « Prince, écoutez. J'ai vu un acteur nommé Bhadra, qui a reçu des mounis une singulière faveur : il peut prendre la forme qu'il veut ; sûr d'être goûté dans les trois mondes pour son heureux talent, il parcourt tous les pays ; il connaît les chants et les danses des Gandharvas, et il s'attire l'admiration des Dévas eux-mêmes. — Il y a peu de temps j'ai entendu les contes de Tchâranas [1], j'ai vu les prestiges des Siddhas [2]. Ce genre de spectacle me cause toujours un grand plaisir ; mais je ne connais pas encore l'acteur surprenant dont tu viens de me parler. — Cet acteur parcourt tous les pays, et il se rend où il croit que son talent sera apprécié ; et en effet, il mérite qu'on le recherche. S'il pouvait soupçonner votre goût, ô prince, il

tenu tous les assauts! Si ma volonté ferme, immuable, n'était pas de renoncer pour toujours au lien conjugal, depuis que la mort a déjà trompé une fois ma tendresse ; si la couche nuptiale et les flambeaux de l'hymen ne m'étaient point devenus odieux, c'est la seule faiblesse à laquelle j'aurais pu succomber. Je te l'avouerai, ma sœur ; depuis la mort du malheureux Sichée, depuis le jour où la main d'un frère ensanglanta nos pénates, lui seul a fléchi ma rigueur et a fait chanceler ma constance : je reconnais la trace du feu dont j'ai brûlé. »

1. Les *Tchâranas* sont des comédiens ambulants.
2. Les *Siddhas* sont des escamoteurs qui vont de ville en ville.

s'empresserait de se rendre à vos désirs.—Eh bien ! répliqua le roi des Asouras, noble génie, je te charge du soin de le faire venir à ma cour. Adieu. »

Les cygnes, ayant pris congé de Vadjranâbha, vont prévenir Pradyoumna. Celui-ci se cache sous un vêtement de comédien avec les principaux Yâdavas ; il s'adjoint un certain nombre de femmes distinguées par leurs grâces et leurs talents, et de plus un orchestre convenable. On jurerait que ce sont les véritables compagnons de Bhadra, dont ils ont tout l'extérieur et le costume...

(Pradyoumna est introduit à la cour avec ses compagnons, et charme le roi par ses talents[1].)

Soutchimoukhî était revenu auprès de Prabhâvatî, et lui avait dit : « Je me suis rendu dans la belle ville de Dwâravatî habitée par les Yâdavas. J'ai vu en particulier Pradyoumna, ô ma belle amie, et je lui ai parlé de vos sentiments. Son bonheur est extrême ; il a voulu hâter le moment de vous voir, et aujourd'hui même, ce soir, il vous demande un rendez-vous. Oui, aujourd'hui même vous verrez votre bien-aimé. Ne craignez rien, les enfants d'Yadou ne savent pas manquer à leur parole. » Prabhâvatî, agitée de crainte et de plaisir, dit à Soutchimoukhî : « Ne me quitte plus; je veux que tu sois auprès de moi quand je verrai le fils de Krichna. Ta présence me donnera plus de courage. » Le génie obéissant promet de se conformer à ses désirs, et entre avec elle dans ce palais, chef-d'œuvre de Viçwakarman. Dans un appartement supérieur tout est préparé pour recevoir Pradyoumna. Aussitôt Soutchimoukhî s'élance par la route des airs; messager fidèle de l'amour, il va porter au fils de Krichna les vœux de Prabhâvatî. Il revient et s'écrie: « Voici le fils de Roukminî; du courage ! » Mais, en arrivant, Pradyoumna a vu une guirlande de fleurs que les femmes de la princesse venaient de tresser pour elle, et sur laquelle se reposaient de légères abeilles. Il lui prend fantaisie de revêtir la forme de cet industrieux insecte, et il se cache au milieu des fleurs ; il veut voir, sans être connu, celle qui lui est destinée[2]. La guir-

1. Voy. ci-dessus, p. 36-38.

2. Cette métamorphose de Pradyoumna n'est évidemment qu'une métaphore. Il se change en *abeille* de la même manière que, dans un chœur d'Aristophane, les acteurs se changent en *guêpes*. Les femmes de Prabhâvatî formaient une espèce de danse où elles figuraient des abeilles posées sur une guirlande de fleurs : Pradyoumna prend un déguisement semblable pour approcher de la princesse, et con-

lande est apportée, placée sous les yeux de Prabhâvatî, et déposée à quelque distance. Le soir approchait : les autres abeilles se retirent ; mais Pradyoumna cherche un asile sur l'oreille de sa bien-aimée, qui est alors pour lui comme le calice d'un lotus. Cependant la lune se levait dans le ciel avec tout son éclat, et Prabhâvatî en la contemplant dit à Soutchimoukhî :

« O mon ami, je ne sais quel feu me brûle. Ma bouche est des-

naître ses sentiments à son égard sans être obligé de déclarer qui il est. De même, Énée pénètre avec Achate dans Carthage à l'abri de tous les regards, grâce à un nuage dont Vénus les a enveloppés. Il s'introduit ainsi dans le temple de Junon, où Didon reçoit les députés des Troyens qui ont échappé au naufrage, et il entend sans être vu la réponse bienveillante de la reine qui souhaite lui donner à lui-même l'hospitalité.

At Venus obscuro gradientes aere sepsit,
Et multo nebulæ circum dea fudit amictu,
Cernere ne quis eos, neu quis contingere posset,
Molirive moram, aut veniendi poscere causas. (I, 411-414.)

Obstupuit simul ipse, simul percussus Achates
Lætitiaque metuque : avidi conjungere dextras
Ardebant; sed res animos incognita turbat.
Dissimulant et nube cava speculantur amicti,
Quæ fortuna viris, classem quo littore linquant,
Quid veniant; cunctis nam lecti navibus ibant
Orantes veniam, et templum clamore petebant. (I, 513-519.)

Tum breviter Dido, vultum demissa, profatur :
« Solvite corde metum, Teucri; secludite curas...
Atque utinam rex ipse, Noto compulsus eodem,
Afforet Æneas! » (*Énéide*, I, 561-578.)

« Vénus, pendant la marche d'Énée et d'Achate, épaissit l'air autour d'eux et les enveloppe d'un voile nébuleux, pour que personne ne puisse les voir, les toucher, leur causer aucun retard ou leur demander les motifs de leur arrivée... (A la vue des Troyens qui s'approchaient de Didon, assise dans le temple de Junon) Énée demeure stupéfait; Achate est ému, comme lui, de joie et de crainte; ils brûlaient du désir de leur serrer la main; mais cette aventure étrange jette le trouble dans leur âme. Ils se contiennent donc, et du sein du nuage qui les couvre, ils attendent pour apprendre quel a été le sort de leurs compagnons, sur quel rivage ils ont laissé leur flotte, et quel sujet les amène. Car, c'était une députation, choisie entre tous les vaisseaux, qui venait implorer la protection de la reine et se rendait au temple en poussant des cris... (Après avoir écouté avec bienveillance la demande des Troyens) Didon, baissant les yeux, répond en peu de mots : « Bannissez la crainte de vos cœurs, Troyens; calmez votre inquiétude... *Plût aux dieux que le même vent eût poussé avec vous sur ces bords Énée, votre roi!* »

Voy. la suite, p. 65, note 1.

séchée. Mon cœur est inquiet. Quel est donc ce mal auquel je ne connais pas de remède? La vue de cet astre accroît mon secret tourment. Il n'est pas encore levé pour moi cet autre astre dont les aimables rayons doivent rafraîchir mon cœur, cet astre que je n'ai pas encore vu et que je ne connais que par tes discours. Hélas! je sens que je succombe. Malheureuses femmes que nous sommes! je tremble; car il ne vient pas comme tu l'as annoncé, celui que mon cœur désire. Je m'étais dit: je vais parcourir une route semée de lotus! infortunée que je suis! j'y ai trouvé le serpent d'amour et sa morsure cruelle. Seraient-ce donc les rayons de la lune, si froids de leur nature, si doux pour les mortels, qui allumeraient en moi ce feu qui me dévore? La brise du soir, fraîche et chargée du parfum des fleurs, est aujourd'hui telle qu'une flamme qui me brûle. C'est lui, lui seul qui occupe ma pensée; il est comme le maître de ma volonté. Toute remplie de son image, mon âme est sans force, sans énergie[1]. Interdite, éperdue, je frémis, ma vue se trouble, je sens que je meurs. »

« Il est temps de me montrer, dit le fils de Krichna à Soutchimoukhî en voyant l'expression d'un amour aussi tendre. « O fille de Vadjranâbha, s'écrie-t-il, apprends que je suis près de toi;

1. Virgile, au lieu de faire parler Didon, dépeint le trouble que lui cause la passion :

At regina, gravi jam dudum saucia cura
Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni.
Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos; hærent infixi pectore vultus,
Verbaque, nec placidam membris dat nocte quietem...
Quum sic unanimam alloquitur malesana sororem :
« Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent? » (*Énéide*, IV, 1-9.)

« Cependant la reine, atteinte depuis longtemps d'un profond amour, nourrit dans son cœur une plaie, un feu secret qui la consume. La valeur insigne du héros et l'éclat brillant de sa race reviennent à sa pensée; les traits d'Énée demeurent gravés dans son âme ainsi que ses discours, et le trouble qui l'agite ne lui permet pas de goûter les douceurs du repos... Hors d'elle-même, elle s'adresse en ces termes à sa sœur chérie : « Anna, ma sœur, quelles visions m'inquiètent et m'épouvantent? »

Les idées sont les mêmes de part et d'autre; mais la situation de Prabhâvatî est plus pathétique. Elle parle comme la Phèdre de Racine, rivale de Sapho :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyaient plus; je ne pouvais parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler.

j'étais une de ces abeilles qui couvraient cette guirlande. Je ne puis résister à l'ardeur de mon amour: » Il dit, et il apparaît dans toute sa beauté. L'appartement est éclairé d'une vive lumière, et la clarté de la lune est effacée par la splendeur qui environne Pradyoumna[1]. A sa vue, cette mer d'amour qui remplit le cœur de Prabhâvatî se soulève, comme les flots de l'océan au lever de la lune. La vierge aux yeux de lotus reste immobile. Elle rougit, elle baisse les yeux qu'elle relève ensuite avec timidité. Pradyoumna prend sa main chargée de parures brillantes et sent qu'elle frissonne: « Beauté céleste, objet des plus tendres désirs, pourquoi baisser ce front brillant comme l'astre des nuits ? pourquoi garder ce silence cruel ? Ne m'enviez pas la vue de votre charmant visage. O femme adorée, ne dédaignez pas votre serviteur, acceptez l'hommage qu'il vous fait de sa liberté[2] ! Vous n'avez rien à craindre, repoussez cette timidité : soumis et respectueux, je vous adresse ma prière ; dites que j'ai su toucher votre cœur, ô femme incomparable, et le rite Gandharva, conforme au temps et au lieu où nous sommes, va consacrer notre union[3]. »

1. Énée apparaît ainsi à Didon, lorsque se dissipe tout à coup le nuage dont Vénus l'avait enveloppé, pour lui permettre de parvenir jusqu'à la reine sans être vu, et il lui adresse les mêmes paroles :

His animum arrecti dictis, et fortis Achates
Et pater Æneas jamdudum erumpere nubem
Ardebant... Circumfusa repente
Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.
Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque deo similis...
Tum sic reginam alloquitur, cunctisque repente
Improvisus, ait : « *Coram, quem quæritis, adsum.* » (*Énéide*, I, 579.)

« Rassurés par le langage de la reine, le brave Achate et le vénérable Énée brûlaient depuis longtemps de percer le nuage qui les couvrait... Celui-ci se fend et se dissipe dans les airs. *Énée apparaît tout resplendissant de lumière, avec les traits et la taille d'un dieu...* Alors il adresse la parole à la reine, et lui dit devant la foule étonnée de sa présence inattendue : « *Voilà celui que vous cherchez.* »

2. Cette galanterie était inconnue aux Grecs et aux Romains. Elle semble avoir passé de l'Inde aux romans du cycle breton, et de là aux temps modernes. C'est ainsi que, dans Racine, Achille dit à Iphigénie :

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous;
Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore. (*Iphigénie*, III, IV.)

3. « Quand l'union d'une jeune fille et d'un jeune homme résulte d'un vœu mutuel, elle est dite le *mariage des Gandharvas* (musiciens célestes); née du désir, elle a pour but les plaisirs de l'amour. » (*Lois de Manou*, III, § 32.)

Alors Pradyoumna lève sa main sur le feu sacré qui brille dans un vase; il offre des fleurs en sacrifice, récite des *mantras* [1], et prononce le serment d'amour. Puis il prend la main de son épouse, et il fait le tour du brasier par le côté droit (*pradakchina*). Par honneur pour le fils de Krichna, le feu, témoin divin de tout ce qui se passe dans le monde en bien ou en mal, brille en ce moment d'un éclat merveilleux. Pradyoumna désigne les cadeaux qu'il destine aux brâhmanes, et dit à Soutchimoukhî d'aller veiller à la porte. Le génie ailé baisse la tête avec respect et se retire. Alors Pradyoumna saisit la main de sa bien-aimée; il calme ses frayeurs par de douces paroles; il dépose sur sa joue un long baiser et respire tendrement sa suave haleine; il s'enivre des trésors de son visage, comme l'abeille de ceux du lotus, et il la conduit vers la couche nuptiale [2].

Cependant le soleil avait ramené le jour: le fils de Krichna quitte le séjour du plaisir, et va rejoindre ses compagnons. C'est à regret que Prabhâvatî voit partir son charmant époux, et lui-même il emporte dans son âme l'image de sa belle amie...

(Le roi Vadjranâbha, père de Prabhâvatî, avait conçu le désir de conquérir les trois mondes. Malgré Kaçyapa, qui l'engage à renoncer à ce projet insensé, il entreprend d'envahir par la force le *Swarga*. Les Dévas le punissent en le faisant périr par la main même de Pradyoumna.)

Les nouveaux habitants de l'appartement supérieur du palais [3], comme l'avaient prévu Indra et Krichna, furent un jour aperçus par

1. Les *mantras* sont des prières tirées des *Védas*.

2. Énée et Didon contractent aussi un mariage d'amour. Junon, pendant une partie de chasse, les oblige par un orage à se réfugier dans une caverne; mais leur union s'accomplit sous de funestes présages :

> Speluncam Dido dux et Trojanus eamdem
> Deveniunt : prima et Tellus et pronuba Juno
> Dant signum; fulsere ignes et conscius æther
> Connubii, summoque ulularunt vertice Nymphæ.
> Ille dies primus lethi primusque malorum
> Causa fuit. (VIRGILE, *Énéide*, IV, 165.)

« Didon et le chef des Troyens arrivent à la même grotte : la Terre et Junon, qui préside à l'hymen, donnent le premier signal; des éclairs brillèrent dans l'éther, complice de ces nœuds; et les nymphes hurlèrent sur le sommet des montagnes. Ce jour fut pour Didon la première cause de sa mort et de ses malheurs. »

3. Deux cousines de Prabhâvatî avaient surpris son secret; puis, par son conseil, elles avaient également contracté avec deux Yâdavas un mariage de Gandharvas.

les gardes Dætyas, chargés de surveiller les plaines de l'air[1]. Le rapport en fut fait à Vadjranâbha qui déjà se préparait à la conquête du Swarga : « Que l'on recherche, s'écrie ce prince, que l'on arrête ces misérables qui osent profaner mon palais ! » Ainsi parle le puissant roi des Asouras ; toutes les issues sont fermées. « Qu'on les arrête ! qu'ils meurent ! » Tel est le cri général[2]. Les satellites, fidèles à l'ordre qu'ils ont reçu, accourent avec empressement. Les princesses entendent tout ce tumulte, elles se troublent, elles gémissent. Mais Pradyoumna les rassure, et leur dit : « Vous n'avez rien à craindre tant qu'il nous restera un souffle de vie. Que peuvent contre nous les Dætyas? Reprenez courage. » Puis, s'adressant en particulier à Prabhâvatî qui demeurait faible, éperdue : « Vois, lui dit-il, et ton père et ton oncle, et tes frères et tous tes parents armés de leurs massues. Sans doute, par égard pour toi, je dois les respecter. Mais, demande-le à tes deux cousines, le moment n'est-il pas critique? Nous sommes morts, si nous les attendons ; la victoire est à nous, si nous les combattons. Les chefs Dânavas arrivent sur nous des deux côtés pour nous attaquer. Que devons-nous faire, quand l'ennemi est à portée de notre *tchakra?* » Prabhâvatî

1. Didon ne dissimule point son union clandestine avec Énée. La Renommée en avertit Iarbas, qui avait demandé sa main. Ce prince s'en plaint à Jupiter Ammon, son père, qui envoie Mercure ordonner à Énée de se rendre dans le Latium où les destins l'appellent. L'obéissance du prince amène la catastrophe. Didon se tue sur un bûcher, comme une femme de l'Inde se brûle sur le bûcher de son mari.

Neque enim specie famave movetur,
Nec jam furtivum Dido meditatur amorem;
Conjugium vocat; hoc prætexit nomine culpam.
Extemplo Libyæ magnas it Fama per urbes,
Fama, malum quo non aliud velocius ullum...
Protinus ad regem cursus detorquet Iarban,
Incenditque animum dictis atque aggerat iras. (*Énéide*, IV, 170.)

« Oubliant la convenance et le soin de sa renommée, Didon ne rêve plus un amour clandestin : elle l'appelle un hymen, et elle couvre sa faute de ce nom. A l'instant la Renommée parcourt les grandes villes de la Libye : la Renommée, qui de tous les fléaux est le plus rapide... Elle dirige sa course vers le roi Iarbas; par ses discours elle enflamme son cœur et attise le feu de sa colère. » (Trad. de Pessonneaux.)

2. La scène est analogue à celle où Persée est attaqué par Phinée et par les Céphéniens.

Tum vero indomitas ardescit vulgus in iras.
(Ovide, *Métamorphoses*, V, 41.)

Pradyoumna monte sur Garoudha comme Persée sur Pégase.

gémit, sa tête s'incline, ses genoux fléchissent : « Noble héros, s'écrie-t-elle, arme-toi et défends tes jours. Vis pour tes enfants et ton épouse, souviens-toi de ta vénérable mère, et daigne me sauver moi-même. Le sage Dournivâsas m'a promis autrefois qu'épouse et mère fortunée je ne connaîtrais pas les maux du veuvage, et que je jouirais de la vue de mon fils. Si l'oracle du pieux mouni ne peut s'accomplir qu'à cette condition, ô fils de Krichna, je ne te retiens plus. » Elle dit, prend une épée, lève les yeux vers le soleil, et, remettant avec fermeté le fer entre les mains de Pradyoumna : « *Va*, lui dit-elle, *sois victorieux*[1] ! » Le héros, transporté de joie, saisit le glaive que lui présente sa fidèle amie...

Le soleil brillait depuis trois heures, quand Krichna apparut monté sur Garoudha; pour jeter la terreur dans l'âme des Dætyas, il fait entendre le son de sa conque. A ce signal, Pradyoumna se présente à son père. « L'heure est venue, lui dit Krichna; hâte-toi de monter sur Garoudha, et va immoler Vadjranâbha[2]. » Le héros salue avec respect; il s'élance sur l'oiseau divin, et, avec la rapidité de la pensée, il arrive près de son ennemi qui soutenait dignement cette noble lutte. Pradyoumna, habile à manier toutes les

1. Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche...
Te dirai-je encor plus? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence;
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
(CORNEILLE, *le Cid*, V, I.)

Comment se fait-il que nous trouvions la même scène dans l'*histoire de Pradyoumna* et dans *le Cid?* La chose est moins surprenante qu'elle ne le paraît de prime abord. Corneille a puisé dans la pièce de Guillem de Castro, et Guillem de Castro peut avoir eu connaissance de la légende ou de la pièce sanscrite par des intermédiaires. Les contes de l'Inde ont pénétré en Espagne, comme on le voit par le livre du prince Jean Manuel, intitulé *le Livre de Patronio et du comte Lucanor*. (Baret, *Histoire de la littérature espagnole*, p. 57.)

2. Don Diègue, remettant son épée à don Rodrigue pour immoler le père de Chimène, lui dit :

Meurs ou tue.

Don Rodrigue est chevalier; Pradyoumna est kchatriya. Tous deux obéissent à la loi de l'honneur, l'un en vengeant son père, auquel don Gomès a donné un soufflet; l'autre en vengeant les Dévas, auquel Vadjranâbha a entrepris de ravir l'empire des trois mondes.

armes, le frappe à la poitrine d'un coup de massue. Le Dætya chancelle, son sang coule en abondance, il va s'évanouir. « Reprends courage, » lui dit le fils de Krichna[1]. Vadjranâbha revient à lui : « C'est bien, s'écrie-t-il, je te reconnais pour un Yâdava, aussi brave que généreux[2]. Mais défends-toi, et tâche de parer ce coup. » Il dit, et avec une rapidité effrayante, de sa massue lourde et noueuse il frappe au front Pradyoumna, qui vomit le sang et se sent défaillir. Krichna le voit, il sonne de sa conque guerrière, et lui rend sa force et sa vigueur. Il remet dans les mains de son fils le redoutable *tchakra*, dont le tranchant a moissonné tant de Dætyas. Pradyoumna s'incline devant son père; puis il lance le disque fatal, qui abat la tête de Vadjranâbha aux yeux des Dætyas étonnés.

L'ennemi des Dévas avait succombé. Indra et Krichna entrent dans Vadjrapoura. Les prisonniers sont passés au fil de l'épée; mais on accorde la vie aux enfants et aux vieillards déjà vaincus par la crainte. Puis les vainqueurs se partagèrent les dépouilles. On divisa les possessions de Vadjranâbha en quatre royaumes qui furent donnés à quatre jeunes princes. On fit quatre parts des quatre mille villages magnifiques, des mille bourgs populeux qui avaient appartenu à l'ambitieux Asoura, des tapis, dès fourrures, des étoffes, des pierres précieuses. Au bruit du tambour céleste, les quatre jeunes princes reçurent le baptême royal dans les eaux du Gange céleste, des mains d'Indra et de Krichna[3].

Telle est l'expédition de Pradyoumna, dont le récit procure aux hommes de la prospérité[4], de la gloire, une longue vie, la victoire sur leurs ennemis, une nombreuse postérité, un grand accroissement de biens et une heureuse santé[5].

1. C'est un duel chevaleresque.

« Le kchatriya ne doit point frapper celui dont l'arme est brisée, ni celui qui est accablé par le chagrin, ni un homme grièvement blessé, ni un lâche, ni un fuyard. » (*Lois de Manou*, VII, 93.)

2. Don Gomès dit à don Rodrigue :

Je suis ravi de voir
Que ta haute vertu répond à mon estime. (CORNEILLE, *le Cid*, II, II.)

3. La principale cérémonie du sacre consiste à verser sur la tête du roi de l'eau prise à l'un des fleuves sacrés. On mêle à cette eau du miel, du beurre clarifié, une liqueur spiritueuse, deux espèces de gazon et des épis nouveaux. (A. Langlois.)

4. Voy. ci-dessus, p. 18, la fin de l'histoire de Garoudha.

5. *Harivansa*, Lectures CXLVIII, CXLIX, CL, CLI, CLIII, CLIV.

Récapitulons les réflexions que suggère la lecture de cette légende:

1° Si Aristophane a composé des strophes magnifiques sur le chant des oiseaux, il les fait, dans le reste de sa pièce, parler et agir aussi simplement qu'Ésope dans ses fables; il les réduit à servir de comparses à Bon-Espoir et à Fidèle-Ami. Les poëtes de l'Inde, au contraire, mettent en scène les oiseaux dans des contes aussi admirables par l'art que par l'imagination, et leur donnent les rôles les plus variés : les *Pigeons messagers d'amour*[1], dont on vient de lire la gracieuse légende, sont des courtisans aussi spirituels qu'aimables; *Sampâti,* dans sa merveilleuse histoire, excite l'émotion des auditeurs par le tour dramatique de son récit et les subjugue par son éloquence; *Garoudha,* comme on l'a vu, livre aux Dévas un combat homérique, et mérite par son courage héroïque d'être associé au culte rendu à Vichnou. Il y a en outre des apologues sanscrits qui sont de petits drames, comme l'aventure de *Poûdjanîyâ*[2], celle des *deux Pigeons et l'Oiseleur*[3].

2° Les rapprochements que nous avons établis entre les amours de Pradyoumna et de Prabhâvatî et celles d'Énée et de Didon, ne sauraient être considérés comme des coïncidences fortuites : car nous verrons d'autres épisodes des *Géorgiques* et de l'*É-*

1. Dans le célèbre épisode de *Nala et Damayantî,* il y a des cygnes qui jouent aussi le rôle de *messagers d'amour*. L'un d'eux, pris à la chasse par le prince, rachète sa vie en se rendant avec ses compagnons auprès de la princesse et en lui faisant l'éloge de son amant. (*Mahâbhârata,* Vana-Parva; trad. de Fauche, t. III, p. 258.)

2. L'aventure de l'oiseau Poudjanîyâ est racontée dans le *Harivansa* (Lecture XX), et reproduite par La Fontaine dans *les deux Perroquets, le Roi et son Fils* (X, XII).

3. *Pantchatantra* (trad. de Lancereau, III, VIII, p. 235), d'après le *Mahâbhârata* (Sânti-Parva).

néide où l'imitation est poussée si loin que le poëte latin y reproduit des vers sanscrits, comme ailleurs il reproduit des vers d'Homère[1]. Ce fait d'ailleurs n'a rien d'étonnant que pour les esprits systématiques, qui nient *a priori* que la littérature et la philosophie de l'Inde aient pu exercer aucune influence sur les écrivains grecs et latins. Virgile a évidemment marché dans la même voie qu'Aristophane et que Platon; comme eux il a pris à ses devanciers tout ce qui était à sa convenance, et il a emprunté à l'Inde ce qui rentrait dans son cadre. Ici, en particulier, il avait besoin de sortir des sentiers battus en même temps que d'orner avec les richesses d'une imagination brillante les sèches et prosaïques traditions de Rome. Déjà Névius, dans un poëme sur la *guerre punique*, avait fait aborder Énée à Carthage[2]; il restait à tirer de cette invention un récit dramatique; le tableau de la fondation de Dwâravatî et l'histoire des amours de Pradyoumna et de Prabhâvatî ont fourni à Virgile quelques-unes des ressources dont ce génie avait besoin pour embellir une matière ingrate.

3° Enfin, les rapprochements que nous avons établis entre plusieurs passages de notre légende et des scènes célèbres de Corneille (p. 68), démontrent que cette composition est un chef-d'œuvre en son genre, qu'elle réunit les qualités les plus appréciées par les esprits d'un goût délicat, la grâce, l'élégance, la noblesse, l'intérêt dramatique et la vivacité du sentiment.

1. Ce sont des légendes poétiques du *Mahâbhârata*, du *Harivansa* et du *Râmâyana*. Nous les donnerons plus loin.

2. Voy. Benoist, *Virgilii opera*, t. I, p. LXIX.

Revue des types de la société athénienne.

A l'éloge des oiseaux correspond la critique des hommes. Elle consiste dans une *revue,* qui fait passer sous les yeux des spectateurs les types les plus intéressants de la société athénienne. La fondation d'une colonie fournit le cadre : elle motive l'arrivée des émigrants, qui viennent offrir leurs services et demander des emplois.

En tête paraissent les fondateurs de la nouvelle ville [1].

LE CHŒUR. Que sont ces hommes? de quel pays?

LA HUPPE. Des étrangers venus de la Grèce, la terre des sages.

LE CHŒUR. Et quel dessein les amène au milieu des oiseaux?

LA HUPPE. Leur amour pour vous, et le désir de partager votre genre de vie, d'habiter et de rester à jamais parmi vous.

LE CHŒUR. Entrevoient-ils donc quelque avantage qui les décide à se fixer ici? Espèrent-ils, avec notre alliance, triompher de leurs ennemis ou être utiles à leurs amis?

LA HUPPE. Ils parlent d'un bonheur si grand qu'on ne peut ni l'exprimer ni le concevoir ; tout sera à vous, tout ce que nous voyons ici, là, en haut, en bas ; ils l'affirment. (409-425.)

Reconnu pour chef, Fidèle-Ami se charge de recevoir les nouveaux venus.

Le prêtre consacre l'emplacement de la nouvelle ville d'après les rites :

LE PRÊTRE. Je commence. Mais où est celui qui porte la corbeille? Priez la *Vesta* des oiseaux [2], le milan qui préside au *foyer,* et tous les oiseaux qui habitent l'Olympe...

1. Le fondateur d'une colonie devait appartenir à l'une des familles saintes de la cité. Il pratiquait la fondation de la ville nouvelle suivant les mêmes rites qui avaient été acccomplis autrefois pour la cité dont il sortait. (Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 252.)

2. La première condition pour fonder une ville, c'était de posséder un feu sacré allumé au foyer de la métropole.

Fidèle-Ami. Adressons aux dieux ailés nos sacrifices et nos prières. (864-903.)

Le devin vient réclamer sa part de la victime : il est prié d'aller prophétiser ailleurs :

Le Devin. Il y a un oracle de Bacis qui s'applique exactement à Néphélococcygie[1] :

« Lorsque les loups et les blanches corneilles habiteront ensemble entre Corinthe et Sicyone[2], il leur faudra d'abord immoler à Pandore un bouc aux poils blancs, et donner au prophète qui leur révélera le premier mes paroles un bon manteau et des chaussures neuves, et en outre une coupe de vin et une bonne part des entrailles de la victime... Si tu fais ce que je t'ordonne, divin jeune homme, tu seras un aigle au milieu des nues. »

Fidèle-Ami. Cet oracle ne ressemble nullement à celui qu'Apollon m'a dicté :

« Si un charlatan vient, sans que tu l'y invites, t'ennuyer pendant le sacrifice, et réclamer une part de la victime, donne-lui des coups de bâton sur les côtes. » (962-985.)

Méton offre un plan pour l'exécution duquel il demande à être nommé géomètre en chef. Il est éconduit. (P. 26.)

Un homme qui veut vivre aux dépens de la nouvelle ville, sans rien faire, se présente comme envoyé en qualité d'inspecteur par un décret de l'archonte :

L'Inspecteur. Le sort m'a désigné pour venir comme inspecteur à Néphélococcygie.

Fidèle-Ami. Veux-tu recevoir ton salaire et t'en aller?

L'Inspecteur. Ma foi oui; j'aurais bien besoin d'être à Athènes pour assister à l'assemblée; je suis chargé des intérêts de Pharnace[3].

1. Les fondateurs de colonies s'autorisaient ordinairement d'un oracle.
2. Ce lieu est la ville d'*Ornée* (en Argolide), dont le nom dérive d'ὄρνις, *oiseau*.
3. Satrape persan. Allusion à certains orateurs qui, gagnés par l'or des satrapes

Fidèle-Ami. Prends et va-t'en. Tiens, voici ton salaire. (*Il le bat.*)

L'Inspecteur. Vous témoignerez qu'on ose me frapper, moi inspecteur.

Fidèle-Ami. Ne vas-tu pas te sauver avec tes urnes ? (1020-1034.)

L'Inspecteur. J'assigne Fidèle-Ami pour outrages, au mois Munychion... Malheur à toi ! je te fais condamner à dix mille drachmes d'amende [1]. » (1046-1052.)

Arrive un marchand de décrets. Il est chassé.

Le Marchand de décrets. Je suis un marchand de décrets, et je viens ici pour vendre des lois nouvelles [2]...

Fidèle-Ami. N'emporteras-tu pas tes lois ? (1037-1044.)

Un délateur, aussi cruel que bête, aussi cupide qu'incapable de travailler, vient demander des ailes pour aller plus vite en besogne. Fidèle-Ami le fouette comme il le mérite.

Le Délateur. Où est celui qui donne des ailes aux arrivants ?

d'Asie, avaient défendu leurs intérêts à la tribune. C'est ainsi que plus tard Démosthène reprocha à Eschine, dans le *Discours pour la couronne,* de s'être vendu à Philippe, roi de Macédoine.

1. Ce passage a peut-être donné à Rabelais l'idée d'un amusant chapitre : « Adoncques frère Jean descendit à terre, mist la main à son escarcelle, et en tira vingt *escuts au soleil.* Puis il dit à haute voix, en présence et audience d'une grande tourbe du peuple chicanourrois : « Qui veut gagner vingt escuts pour estre battu en diable ? — Io, io, io, respondirent-ils touts. Vous nous affolerez de coups, Monsieur, cela est seur. Mais il y ha beau gaing. » Et touts accouroient à la foule, à qui seroit premier en date pour estre tant précieusement battu. Frère Jean de toute la troupe choisit un chicanous à rouge muzeau, lequel au pouce de la main dextre portoit un gros et large anneau d'argent, en la palle duquel estoit enchassée une bien grande crapaudine. » (*Pantagruel,* IV, ch. xvi.)

Racine a imité à la fois Aristophane et Rabelais :

> L'Intimé. Vous me le paierez bien (*l'exploit*). Chicaneau. Oh ! tu me romps la tête.
> Tiens, voilà ton paiement. L'Intimé. Un soufflet ! Écrivons.
> Chicaneau. Ajoute cela (*un coup de pied*). L'Intimé. Bon : c'est de l'argent [comptant...
> ... Chicaneau. Coquin ! L'Intimé. Ne vous déplaise :
> Quelques coups de bâton, et je suis à mon aise.
>
> (*Les Plaideurs,* II, iv.)

2. Les Athéniens avaient la manie de changer toujours les lois et de rendre sans cesse de nouveaux décrets.

FIDÈLE-AMI. C'est moi; mais il faut me dire ce que tu veux en faire.

LE DÉLATEUR. Des ailes! Il me faut des ailes; plus de questions!

FIDÈLE-AMI. Veux-tu voler tout droit à Pellène[1]?

LE DÉLATEUR. Moi, je suis accusateur des îles, délateur.

FIDÈLE-AMI. Ainsi, dans la force de la jeunesse, tu fais métier de dénoncer les étrangers?

LE DÉLATEUR. Eh bien! quoi! Je ne sais pas bêcher, moi.

FIDÈLE-AMI. A ton âge, il y a des moyens honnêtes de gagner ta vie, sans toutes ces infâmes chicanes.

LE DÉLATEUR. Je ne mentirai pas à ma race; de père en fils, nous vivons de délations. Donne-moi donc vite les ailes rapides et légères de l'épervier ou de la crécerelle; que je puisse citer les insulaires, soutenir ici l'accusation, et retourner là-bas à tire-d'ailes.

FIDÈLE-AMI. Je comprends : ainsi l'étranger est condamné avant de comparaître.

LE DÉLATEUR. C'est cela même.

FIDÈLE-AMI. Et pendant qu'il se rend ici par mer, tu t'envoles vers les îles, pour le dépouiller de ses biens.

LE DÉLATEUR. Tout juste; il faut que je sois une vraie toupie.

FIDÈLE-AMI. J'ai des ailes qui vont faire tourner la toupie. (*Il le frappe avec un fouet.*) Prends ton vol, déguerpis, misérable coquin. (1418-1467.)

Un messager annonce que la frivolité athénienne se passionne pour cette nouveauté : les ailes sont à la mode.

LE HÉRAUT. Bienheureux Fidèle-Ami, très-sage, très-illustre, très-gracieux, trois fois heureux, très[2]... Allons, souffle-moi donc.

1. On fabriquait à Pellène des manteaux de laine, et le délateur est en haillons.

2. Racine a imité cette plaisanterie :

PETIT-JEAN. Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe et tant d'astres errants;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;
Quand je vois le soleil et quand je vois la lune;
Quand... je vois... quand... je vois... LÉANDRE. Dis donc ce que tu vois.
(*Les Plaideurs*, III, III.)

FIDÈLE-AMI. *Au fait*[1] *!*

LE HÉRAUT. Tous les peuples pleins d'admiration pour ta sagesse te décernent une couronne d'or[2].

FIDÈLE-AMI. Je l'accepte. Et pourquoi tous les peuples m'admirent-ils?

LE HÉRAUT. O toi, qui as fondé dans les airs une cité si illustre, tu ne sais pas dans quelle estime tu es auprès des hommes, et combien il en est qui brûlent de l'habiter. Avant que ta ville fût fondée, tous les hommes étaient fous de Sparte; maintenant, tout est changé; d'abord, dès l'aurore, tous s'élancent à la fois hors du lit, comme les oiseaux font, pour chercher leur pâture; ensuite, on prend son vol vers les affiches, et on dévore les décrets; la manie des oiseaux est si évidente, que beaucoup portent des noms d'oiseaux... Enfin, il y a plus de dix mille hommes qui de la terre vont venir te demander des plumes et des serres recourbées; munis-toi donc d'ailes pour les émigrants. (1271-1307.)

Comme l'action se passe dans une ville où, d'après le programme, tous doivent être heureux, Fidèle-Ami distribue libéralement des ailes de toutes les catégories, depuis des ailes de proxène[3] jusqu'à des ailes d'archonte. S'il eût été à Athènes, il eût répondu aux solliciteurs attardés: « Vous n'aurez point les ailes que vous demandez ; vous n'êtes que des oiseaux du lendemain! »

Mais ne faisons pas de politique. Aristophane,

1. L'INTIMÉ..... Sans craindre aucune chose,
Je prends donc la parole et je viens à ma cause.
Aristote, *primo, peri politicòn,*
Dit fort bien. DANDIN. Avocat, il s'agit d'un chapon,
Et non point d'Aristote et de sa Politique.
L'INTIMÉ. Oui, mais l'autorité du Péripatétique
Prouverait que le bien et le mal..... DANDIN. Je prétends
Qu'Aristote n'a point d'autorité céans.
Au fait! (*Les Plaideurs,* III, III.)

2. Les Athéniens décernaient une couronne d'or aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie. C'est ainsi que Démosthène reçut une couronne d'or qui amena une célèbre lutte oratoire entre lui et Eschine.

3. Le *proxène* était un magistrat inférieur, chargé de recevoir les hôtes de l'État.

qui s'y connaissait, nous apprend qu'il est dangereux d'être mis au nombre des oiseaux mal-pensants :

HÈRACLÈS. Qu'est-ce que ces viandes?
FIDÈLE-AMI. Ce sont des oiseaux punis de mort pour avoir attaqué les amis du peuple. (1583-1585.)

Dans cette satire générale, Aristophane n'épargne point les dieux grecs : il reproche à Zeus ses galanteries auprès d'Alcmène et de Léda, et à Hèraclès, type des athlètes, sa gloutonnerie souvent tournée en ridicule par les poëtes comiques.

Pour trouver dans l'Inde un ouvrage qui offre également un tableau de la société, telle qu'elle existe en Orient, depuis une longue suite de siècles, il faut aller jusqu'au *Pantchatantra*[1]. Cet antique recueil de contes et d'apologues, dont la rédaction a été remaniée à diverses reprises, fait passer sous nos yeux les types les plus intéressants de ces contrées encore peu connues, le roi et ses ministres, les courtisans qui se disputent avec un art machiavélique la faveur du souverain[2], les brâhmanes qui se servent de la science pour arriver aux honneurs ou à la fortune[3],

1. *Pantchatantra* (les cinq livres), recueil d'apologues et de contes, traduction d'Éd. Lancereau (1871).

2. Tel est, dans le livre Ier, le célèbre conte où figurent le roi des animaux, le lion *Pingalaka* (Fauve), les deux chacals *Karataka* (Corneille) et *Damanaka* (Dompteur), et le taureau *Sandjîvaka* (Serviteur). La sagesse de Sandjîvaka lui concilie l'amitié de Pingalaka; mais Damanaka, jaloux de sa faveur, profite de sa confiance pour le calomnier auprès de Pingalaka, l'attire à un rendez-vous où il le fait mettre à mort par le roi comme conspirateur, et obtient ainsi la place de premier ministre.

3. *Le Brâhmane Vichnousarman* (Prologue du *Pantchatantra*).

Les quatre Brâhmanes qui cherchent fortune (V, III).

Le Brâhmane et le Pot de farine (V, IX). — La Fontaine : *La Laitière et le Pot au lait* (VII, X).

La Souris métamorphosée en fille (III, XIII). — La Fontaine (IX, VII).

et se mêlent ainsi à des incidents vulgaires, les marchands qui se distinguent par leur capacité dans les affaires[1], enfin, les hommes qui par leurs professions jouent des rôles divers dans la vie commune, comme le tisserand[2], le barbier, et même ceux qui appartiennent à la domesticité, comme le balayeur du palais[3]. Tous parlent et agissent,

faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers.

On peut même ajouter, avec La Fontaine, que Jupiter y intervient pour sa part. Seulement, Jupiter est ici Vichnou, et son nom sert à faire réussir une galante aventure dans le genre de celles qu'Aristophane reproche à Zeus de la poésie grecque[4].

1. *L'Honnête Homme et le Fripon* (I, xx). — Le Fripon joue ici le même rôle que le Délateur dans Aristophane (p. 75).

Le Dépositaire infidèle (I, xxii). — La Fontaine (IX, i).

2. *Histoire du tisserand Somilaka* (II, vi).

3. *Le Marchand, le Roi et le Balayeur* (I, iv).

4. C'est le conte intitulé : *Le Tisserand qui se fit passer pour Vichnou.* En voici le sommaire :

« Un tisserand tomba amoureux d'une princesse qu'il avait aperçue dans une fête religieuse. Mais comment lui faire connaître ses tendres sentiments? Un charron, son ami, le tira d'embarras : il lui fabriqua un Garoudha (oiseau qui sert de monture à Vichnou), lequel se mouvait au moyen d'une cheville, et une paire de bras armés de la conque, du disque, de la massue et du lotus, avec le diadème et le joyau de la poitrine. Puis il fit monter sur le Garoudha le tisserand orné des insignes de Vichnou. Celui-ci s'envola vers le sommet du palais et alla présenter ses hommages à la princesse; mais elle lui demanda de prouver sa divinité en délivrant la ville qui était alors assiégée par des ennemis. Pour gagner les bonnes grâces de la princesse, le tisserand promit de s'élever dans les airs le lendemain et de lancer ses flèches contre les ennemis au moment où les soldats de la ville sortiraient pour les combattre. Vichnou l'aperçut, et craignant de perdre ses honneurs si celui qui le représentait n'était pas victorieux, il lui communiqua une force surhumaine, de sorte que les assiégeants furent épouvantés et exterminés. En reconnaissance, le roi accorda au tisserand la main de sa fille. » (*Pantchatantra*, I, vi.)

V. — COSMOGONIE.

Le morceau le plus admirable par l'élévation des idées comme par le lyrisme de l'expression est, sans contredit, le chœur qui expose la cosmogonie.

Mais ici se présente une question préalable :

Pourquoi Aristophane fait-il exposer une cosmogonie par les oiseaux ?

La raison s'en trouve dans l'idée principale de la pièce.

Les oiseaux réclament l'empire du monde, comme, dans l'Inde, les brâhmanes revendiquent pour eux-mêmes la suprématie sur les trois autres castes. Or, les *Lois de Manou* remontent à l'origine des choses pour établir les droits des brâhmanes :

« Pour la propagation de la race humaine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse, de son pied, Brahmâ produisit le Brâhmane, le Kchatriya (le guerrier), le Vêçya (le trafiquant), le Çoudra (l'homme destiné aux fonctions serviles).

Le Brâhmane, en venant au monde, est placé au premier rang sur cette terre ; souverain seigneur de toute cette terre, il doit veiller à la conservation des Lois (c'est-à-dire, des Lois de Manou).

Tout ce que le monde renferme est la propriété du Brâhmane ; par cela seul qu'il est né avant tous les autres êtres, il a droit à tout ce qui existe. »

Dans le même ordre d'idées, Bon-Espoir engage les oiseaux à réclamer la royauté par droit d'aînesse :

Bon-Espoir. Autrefois, vous étiez rois de tout ce qui existe, de moi d'abord et de mon compagnon, puis de Zeus même. Votre race est plus ancienne que Kronos, les Titans et la Terre...

La Huppe. Donc si nous existions avant la Terre, avant les Dieux, *la royauté nous appartient par droit d'aînesse.* (467-478.)

Par suite, les oiseaux instruits de leur naissance par les deux hommes qui sont venus fonder chez eux une colonie, exposent d'après les sages de la Grèce une cosmogonie qui établit leurs titres à la royauté : ils sont nés d'Éros (l'Amour) avant tous les autres êtres, même les dieux, et ils comblent de bienfaits les mortels.

LE CHŒUR. Éros engendra notre race la première... Notre origine est bien plus ancienne que celle des habitants de l'Olympe... Nous rendons aux mortels d'éminents services. (699-708.)

Aristophane fait donc une allusion ironique à la cosmogonie des *Lois de Manou*, comme, dans *les Plaideurs*, Racine parodie le début des *Métamorphoses* d'Ovide :

Avant donc
La naissance du monde et sa création,
Le monde, l'univers, tout, la nature entière
Était ensevelie au fond de la matière.
Les éléments, le feu, l'air, et la terre et l'eau,
Enfoncés, entassés, ne faisaient qu'un monceau,
Une confusion, une masse sans forme,
Un désordre, un chaos, une cohue énorme [1].

La raillerie que Racine adresse aux avocats de son temps peut s'appliquer aux cosmogonies généalogiques du *Mahâbhârata* et du *Harivansa*. En lisant ces énumérations interminables de noms de *Dévas* et de *Richis*, on pense comme Fidèle-Ami :

1. Ante mare et terras, et, quod tegit omnia, cœlum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere Chaos, rudis indigestaque moles,
Non quidquam nisi pondus iners, congestaque eodem
Non bene junctarum discordia semina rerum.
(OVIDE, *Métamorphoses*, I, 1-5.)

LE CHŒUR. O souveraine Cybèle autruche, donne santé et salut aux Néphélococcygiens, aux héros, aux oiseaux, aux fils des héros, au pélican, au rouge-gorge, au coq de bruyère, au paon, à la sarcelle, au héron, au bec-figue, à la mésange...

FIDÈLE-AMI. Assez! assez! Cesse tes invocations[1]. (876-889.)

Aristophane trouvait d'ailleurs de beaux vers sur ce sujet dans les poëmes d'Empédocle et des Orphiques; il s'en est inspiré, et, pour embellir ce chœur, il a fait usage de toutes les ressources qu'il avait sous la main.

Il débute par une strophe anacréontique, qui rivalise de mélodie avec le chant du rossignol :

Ὦ φίλη, ὦ ξουθή,
ὦ φίλτατον ὀρνέων,
πάντων ξύννομε τῶν ἐμῶν
ὕμνων ξύντροφ' ἀηδοῖ,
ἦλθες, ἦλθες, ὤφθης,
ἡδὺν φθόγγον ἐμοὶ φέρουσ'·
ἀλλ', ὦ καλλιβόαν κρέκουσ'
αὐλὸν φθέγμασιν ἠρινοῖς,
ἄρχου τῶν ἀναπαίστων. (*Oiseaux*, 676-684.)

« Aimable oiseau doré, que je chéris entre tous, toi que j'associe à tous mes chants, rossignol, tu es venu, tu es venu te montrer à moi et me charmer par tes accents. Allons, toi qui modules sur la flûte harmonieuse des mélodies printanières, prélude aux anapestes. »

Puis viennent les anapestes, dont la longueur et la gravité conviennent à la majesté d'un prophète qui va révéler l'origine du monde.

Ἄγε δὴ φύσιν ἄνδρες ἀμαυρόβιοι, φύλλων γενεᾷ[2] προσόμοιοι,
ὀλιγοδρανέες, πλάσματα πηλοῦ, σκιοειδέα φῦλ' ἀμενηνά,

1. DANDIN. Avocat, ah! passons au déluge. (RACINE, *Les Plaideurs*, III, III.)
2. Expression empruntée à un vers célèbre d'Homère (*Iliade*, VI, 146) :

Οἵη περ φύλλων γενεή, τοίη δὲ καὶ ἀνδρῶν.

ἀπτῆνες ἐφημέριοι, ταλαοὶ βροτοί, ἀνέρες εἰκελόνειροι,
πρόσχετε τὸν νοῦν τοῖς ἀθανάτοις ἡμῖν, τοῖς αἰὲν ἐοῦσι,
τοῖς αἰθερίοις, τοῖσιν ἀγήρῳς, τοῖς ἄφθιτα μηδομένοισιν,
ἵν' ἀκούσαντες πάντα παρ' ἡμῶν ὀρθῶς περὶ μετεώρων,
φύσιν οἰώνων γένεσίν τε θεῶν ποταμῶν τ' Ἐρέβους τε Χάους τε
εἰδότες ὀρθῶς παρ' ἐμοῦ Προδίκῳ κλάειν εἴπητε τὸ λοιπόν.
(*Oiseaux*, 685-693.)

« Hommes qui vivez dans les ténèbres, semblables à une génération de feuilles, impuissantes créatures d'argile[1], vains fantômes, êtres éphémères sans ailes[2], mortels infortunés et pareils à des songes[3], écoutez-nous, qui sommes des êtres immortels et éternels, des êtres éthérés, à l'abri de la vieillesse, occupés de la pensée des choses impérissables : nous vous instruirons de tous les phénomènes célestes[4]; vous saurez à fond quelle est la nature des oiseaux, l'origine des dieux, des fleuves, de l'Érèbe, du Chaos; grâce à nous, Prodicos enviera votre science[5]. »

Aristophane a emprunté à Empédocle l'enthousiasme religieux qui respire dans ce passage. On en retrouve les principales idées dans les vers du divin poëte. Mais comme ils sont peu connus, nous allons donner sur ce sujet les explications nécessaires pour justifier notre appréciation.

Poëmes d'Empédocle[6].

Platon, dans le *Timée* et dans la *République*, Lucrèce, dans son poëme *De la Nature*, Ovide, dans le

1. D'après Empédocle (vers 321), les hommes sont nés de la terre.
2. Ἀπτῆνες, *sans ailes*, nous paraît avoir à la fois le sens propre et le sens figuré (sans ailes pour atteindre les choses divines). Voy. p. 88.
3. Aristophane rassemble toutes les épithètes dont Empédocle se sert pour marquer la misérable condition de l'homme et la faiblesse de son intelligence (p. 85-91).
4. Allusion au poëme d'Empédocle qui a pour titre : *De la Nature*.
5. *Prodicos*, philosophe contemporain d'Aristophane, est connu par son apologue d'*Hercule entre la Vertu et la Volupté*. (Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, II.)
6. Empédocle, né à Agrigente, une des plus riches et des plus puissantes cités de la Sicile, florissait vers 444 av. J.-C. Il surpassa tous ses contemporains par sa

livre des *Métamorphoses* où Pythagore prononce un éloquent discours sur l'abstinence des viandes et sur la métempsychose, Plutarque, dans son *Discours sur l'usage des viandes*, tous ont beaucoup emprunté à Empédocle[1]. C'était reconnaître le génie du poëte philosophe que Lucrèce appelle la *gloire de la Sicile* et un *génie surhumain*[2]. Lui-même, dans des vers magnifiques qui furent lus aux jeux olympiques, s'est proclamé un prophète, afin de faire accepter plus facilement sa doctrine en s'adressant à l'imagination en même temps qu'à la raison.

science, par son génie et par sa gloire. Il rendit à sa patrie des services qui le firent regarder comme un personnage doué de facultés surhumaines et du don de prophétie. Il provoquait d'ailleurs les hommages des Siciliens par l'appareil avec lequel il se montrait en public, suivi d'un cortége de serviteurs, la couronne sacrée sur la tête, des crépides d'airain aux pieds, les cheveux flottants sur les épaules, une branche de laurier à la main.

Arrivé au comble de la gloire et déjà avancé en âge, il voyagea en Grèce, et il lut aux jeux Olympiques son poëme des *Purifications* dont nous donnons le début. On est réduit à des conjectures sur la fin de sa vie qui a donné lieu à des légendes invraisemblables. L'opinion la plus admissible est qu'Empédocle, ne pouvant rentrer dans sa patrie parce qu'un parti puissant lui en interdisait l'accès, termina obscurément sa vie dans le Péloponèse. Cette fin paraissant peu conforme à la gloire qu'il avait acquise, on imagina des fables dont la plus accréditée et la plus ridicule est que, voulant cacher sa mort afin de passer pour un dieu immortel (allusion au vers que nous citons p. 84), il se serait précipité dans le cratère de l'Etna, et que le volcan aurait revomi une de ses sandales d'airain. (Horace, *Art poétique*, 464-466.)

1. Ces auteurs n'indiquent pas ce qu'ils empruntent à Empédocle. Par exemple, Platon, au début du *Critias* (comme on le verra p. 125), met en prose et développe dix vers d'Empédocle sans le citer.

2. Rebus opima bonis, multa munita virum vi,
Nil tamen hoc habuisse viro præclarius in se,
Nec sanctum magis et mirum carumque videtur.
Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, et exponunt præclara reperta,
Ut vix humana videatur stirpe creatus. (LUCRÈCE, I, 729-734.)

C'est d'Empédocle et d'autres philosophes grecs de ce genre que Lucrèce s'est inspiré dans ces beaux passages qui excitent l'admiration, et qui font un contraste si étrange avec le matérialisme d'Épicure.

Ὦ φίλοι, οἳ μέγα ἄστυ κατὰ ξανθοῦ Ἀκράγαντος
ναίετ' ἀν' ἄκρα πόλευς, ἀγαθῶν μηλεμήδονες ἔργων,
ξείνων αἰδοῖοι λιμένες, κακότητος ἄπειροι,
χαίρετ'· ἐγὼ δ' ὔμμιν θεὸς ἄμβροτος, οὐκέτι θνητὸς,
πωλεῦμαι μετὰ πᾶσι τετιμένος, ὥσπερ ἔοικε,
ταινίαις τε περίστεπτος, στέφεσίν τε θαλείοις.
Τοῖσιν ἅμ' εὖτ' ἂν ἵκωμαι ἐς ἄστεα τηλεθόωντα,
ἀνδράσιν ἠδὲ γυναιξὶ σεβίζομαι· οἱ δ' ἅμ' ἕπονται
μυρίοι, ἐξερέοντες ὅπῃ πρὸς κέρδος ἀταρπός,
οἱ μὲν μαντοσυνέων κεχρημένοι, οἱ δ' ἐπὶ νούσων
(δηρὸν δὴ χαλεπῇσι πεπαρμένοι ἀμφ' ὀδύνῃσι)
παντοίων ἐπύθοντο κλύειν εὐηχέα βάξιν.
Ἀλλὰ τί τοῖσδ' ἐπίκειμ', ὡσεὶ μέγα χρῆμά τι πρήσσων,
εἰ θνητῶν περίειμι πολυφθορέων ἀνθρώπων[1]; (Vers 397-410.)

« Amis[2], qui habitez le sommet de la ville immense sur les rives du jaune Acragas[3], vous, zélateurs des bonnes œuvres, vous, vénérable asile des étrangers[4], vous, ignorants du mal, salut! Pour vous, *je suis un dieu à l'abri du trépas, je ne suis plus un mortel*[5]. Je m'avance au milieu des hommages universels, comme il convient, paré de bandelettes et de couronnes de fleurs. Aussitôt que j'approche de vos villes florissantes, hommes et

1. Voy. *Fragments d'Empédocle*, recueillis et traduits en latin par Mullach (*Fragmenta philosophorum græcorum* de Firmin Didot, t. I).

2. Ces vers forment le début du poëme des *Purifications :* il contenait, comme son nom l'indique, les préceptes religieux par lesquels l'homme peut remonter au ciel dont il est descendu ici-bas.

Villemain cite ces vers dans ses *Essais sur le génie de Pindare*, p. 160. Nous modifions sa traduction pour lui donner plus d'exactitude.

3. Le fleuve *Acragas* donnait son nom à la ville. Les Romains ont conservé au fleuve le nom d'*Acragas*, et donné à la ville celui d'*Agrigentum* (Agrigente).

4. Le riche Gellias plaçait à sa porte des esclaves chargés d'inviter les étrangers à entrer dans sa maison (Diodore de Sicile, XIII, 83).

5. L'expression employée par Empédocle est celle dont se servaient les Pythagoriciens pour marquer la perfection de l'âme qui, s'étant purifiée des souillures terrestres, s'élevait vers Dieu et lui devenait semblable par sa sagesse :

Ἢν δ', ἀπολείψας σῶμα, ἐς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθῃς,
Ἔσσεαι ἀθάνατος, θεὸς ἄμβροτος, οὐκέτι θνητός. (*Vers dorés*, 70.)

« Si, ayant quitté ton corps, tu t'élèves dans l'éther libre, tu seras immortel, *tu seras un dieu à l'abri du trépas, tu ne seras plus un mortel.*

femmes accourent en foule me saluer; ceux-ci me font cortége, pour apprendre quelle est la route qui conduit à la fortune; ceux-là sollicitent des oracles; d'autres me demandent le remède des maladies cruelles qui les affligent. Mais pourquoi insister là-dessus? *Est-ce un grand avantage si je l'emporte sur les mortels qui sont exposés à tant de maux?* »

Il avait composé un poëme *De la Médecine*, où, à l'exemple des Mages, il promettait de donner aux hommes des remèdes pour commander aux éléments et se délivrer de tous les maux dont ils sont assaillis :

Φάρμακα δ' ὅσσα γεγᾶσι κακῶν καὶ γήραος ἄλκαρ
πεύσῃ, ἐπεὶ μούνῳ σοι ἐγὼ κρανέω τάδε πάντα·
παύσεις δ' ἀκαμάτων ἀνέμων μένος, οἵ τ' ἐπὶ γαῖαν
ὀρνύμενοι πνοιαῖσι καταφθινύθουσιν ἄρουραν,
καὶ πάλιν, εὖτ' ἐθέλῃσθα, παλίντιτα πνεύματ' ἐπάξεις·
θήσεις δ' ἐξ ὄμβροιο κελαινοῦ καίριον αὐχμὸν
ἀνθρώποις, θήσεις δὲ καὶ ἐξ αὐχμοῖο θερείου
ῥεύματα δενδρεόθρεπτα καλὸν θέρος ἀρδεύσοντα,
ἄξεις δ' ἐξ Ἀΐδαο καταφθιμένου μένος ἀνδρός. (462-470.)

« Quels sont les remèdes contre les maux, quel est le secours contre la vieillesse[1]? tu l'apprendras; je te révélerai à toi seul de tels secrets. Tu feras tomber la fougue des vents indomptés, qui lancés sur la terre tuent les moissons de leur souffle; et de nouveau, si tu le veux, tu ranimeras leur violence[2]. D'un nuage sombre et

1. Empédocle s'est inspiré de l'*Avesta* (trad. de C. de Harlez, t. II, p. 76), d'après lequel le jus de la plante sacrée nommée *hôma*, extrait et bu pendant le sacrifice, a la propriété de prolonger la vie :

« De toi, hôma, qui éloignes la mort, j'implore la santé et la force de ce corps. De toi, hôma, qui éloignes la mort, j'implore une longue vie pour le principe vital. »

2. Les vents étésiens causaient des maladies dans Agrigente, comme le fait aujourd'hui la *malaria* dans la campagne de Rome. Empédocle mit la ville à l'abri en fermant une ouverture entre deux montagnes, et reçut le surnom de κωλυσανέμας, *celui qui arrête les vents*. — Sélinonte était infectée par les exhalaisons des marais; Empédocle y dirigea des cours d'eau qui délivrèrent la ville de la peste. On frappa en son honneur de magnifiques médailles qui le représentaient monté sur le char d'Apollon et arrêtant le dieu prêt à lancer ses traits.

pluvieux tu feras sortir la chaleur féconde; puis, pendant l'ardeur de l'été, tu feras jaillir des ruisseaux qui nourriront d'humides vapeurs les racines des arbres [1]. Tu rappelleras de l'Hadès l'âme d'un homme dont le corps est glacé par la mort [2]. »

Le poëme *De la Nature* (Περὶ φύσεως), dont il reste de nombreux fragments, rivalise avec l'*Iliade* et avec l'*Odyssée* par la beauté du style, par la vivacité et par la noblesse des images, par l'enthousiasme mystique qui fait parler son auteur comme un prophète.

Dans le préambule, Empédocle se proclame un *démon* (un *génie*) tombé du ciel sur la terre :

Ἐξ οἵης τιμῆς τε καὶ ὅσσου μήκεος ὄλβου
ὧδε τάλας λειμῶνας ἀναστρέφομαι κατὰ θνητῶν.
Κλαῦσά τε καὶ κώκυσα ἰδὼν ασυνήθεα χῶρον. (15-17.)

« De quelle haute dignité, de quel comble de bonheur je suis tombé! infortuné, j'habite maintenant les prairies des mortels [3]. »

« J'ai pleuré et gémi à la vue de ma nouvelle demeure. »

1. Empédocle fait allusion à des formules conjuratoires de l'*Avesta* (trad. de C. de Harlez, t. I, p. 276) :

« Venez, ô nuages, venez! que l'eau s'étende, tombe et se répande. Parle, ô saint Zarathustra, pour la destruction de la maladie et de la mort causées par les démons... Que par cette pluie la terre et les plantes se renouvellent. »

2. Empédocle rappela à la vie une femme qui était tombée en léthargie.

3. Ces deux vers résument le récit dramatique que le roi Yayâti fait dans le *Mahâbhârata* (Adi-Parva, § 3591-3599; trad. de Fauche, t. I, p. 382) :

« Je fus ici-bas un monarque universel; ensuite, ma piété conquit les mondes supérieurs (les sept cieux); j'habitai l'un d'eux mille ans, puis je passai dans un autre... Je fus aussi l'hôte du Nandana (le jardin d'Indra), où, revêtu d'une forme charmante, je me promenais au milieu des Apsaras (nymphes célestes), et je contemplais avec délices de beaux arbres dont les fleurs répandaient des senteurs exquises.

» Tandis que je vivais là, plongé dans des plaisirs divins, après une longue révolution de siècles, le terrible messager des Dévas me dit d'une voix prolongée : « *Tombe! tombe! tombe!* » C'est ainsi que me fut annoncé mon arrêt, lorsque la récompense acquise par mes vertus se fut épuisée.

» Je tombai du Nandana, et j'entendis au milieu des airs les voix lamentables des Dévas qui déploraient mon malheur : « Oh! l'infortuné Yayâti a vidé la coupe de ses récompenses! il tombe, ce roi vertueux à la renommée si pure! »

» Je descendis rapidement sur cette terre où les Dévas sont honorés par un culte

Ἠλύθομεν τόδ' ὑπ' ἄντρον ὑπόστεγον. (29.)

« Nous voici arrivées dans cet *antre obscur*[1] (disent les puissances qui conduisent les âmes du ciel sur la terre). »

Empédocle montre ensuite combien le sort des hommes est misérable, et dans quelles étroites limites est resserrée leur intelligence.

Στεινωποὶ μὲν γὰρ παλάμαι κατὰ γυῖα κέχυνται,
πολλὰ δὲ δείν' ἔμπαια, τά τ' ἀμβλύνουσι μερίμνας,
παῦρον δὲ ζωῆς ἀβίου μέρος ἀθρήσαντες
ὠκύμοροι, καπνοῖο δίκην ἀρθέντες ἀπέπταν[2],
αὐτὸ μόνον πεισθέντες, ὅτῳ προσέκυρσεν ἕκαστος,
πάντοσ' ἐλαυνόμενοι· τόδ' ὅλον πᾶς εὔχεται εὑρεῖν
αὔτως· οὔτ' ἐπιδερκτὰ τάδ' ἀνδράσιν οὔτ' ἐπακουστά,
οὔτε νόῳ περιληπτά. Σύ δ' οὖν, ἐπεὶ ὦδ' ἐλιάσθης,
πεύσεαι οὐ πλέον ἠὲ βροτείη μῆτις ὄρωρεν. (36-44.)

« Des facultés resserrées en d'étroites limites sont répandues dans les organes; mais surviennent de rudes accidents qui hébètent l'intelligence[3]. Après avoir promené leurs regards sur le petit espace d'une vie à peine vitale, ces *êtres éphémères* se dissipent dans l'air comme la fumée, ne connaissant avec certitude que ce qu'ils ont atteint en suivant l'impulsion qui les entraîne çà et là.

pieux; je sentis avec plaisir l'odeur des offrandes s'élever de ces parages, et la fumée des sacrifices me piquer les yeux...

» Sachez-le : de même que les hommes s'éloignent d'un parent ou d'un ami qui a perdu sa richesse, de même les Dévas, maîtres des mondes, abandonnent celui qui a épuisé la récompense de ses vertus. »

Lamartine, à son tour, a exprimé la même pensée qu'Empédocle dans ces vers :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est *un dieu tombé* qui se souvient des cieux.

1. Ce vers est très-célèbre, parce qu'il a donné à Platon l'idée de son allégorie de la *caverne* dans la *République*, comme l'attestent Plotin et Porphyre.

Aristophane fait allusion au vers d'Empédocle par l'expression ἀμαυρόβιοι, « hommes qui vivez dans les ténèbres. » (*Oiseaux*, 685.)

2. Comparez ces deux vers aux vers 685-687 des *Oiseaux*.

3. Villemain cite ce fragment et le suivant dans ses *Essais sur le génie de Pindare*, p. 162-163. Nous modifions sa traduction dans l'intérêt du sens philosophique, et nous suivons partout la version latine de Mullach, qui nous paraît excellente.

C'est vainement que tous se glorifient d'avoir embrassé l'univers par leur intelligence : ces objets ne peuvent être saisis ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par la pensée des hommes. Pour toi, qui as été précipité ici-bas, tu n'apprendras rien de plus que ce que l'intelligence humaine peut atteindre. »

'Αλλὰ, θεοὶ, τῶν μὲν μανίην ἀποτρέψατε γλώσσης,
ἐκ δ' ὁσίων στομάτων καθαρὴν ὀχετεύσατε πηγήν·
καί σε, πολυμνήστη λευκώλενε παρθένε Μοῦσα,
ἄντομαι, ὧν θέμις ἐστὶν ἐφημερίοισιν ἀκούειν,
πέμπε παρ' Εὐσεβίης ἐλάουσ' εὐήνιον ἅρμα·
μηδὲ μέ γ' εὐδόξοιο βιήσεται ἄνθεα τιμῆς
πρὸς θνητῶν ἀνελέσθαι, ἐφ' ᾧθ' ὁσίης πλέον εἰπεῖν.
Θάρσει καὶ τότε δὴ σοφίης ἐπ' ἄκροισι θόαζε.
'Αλλ' ἄγ', ἄθρει πάσῃ παλάμῃ πῇ δῆλον ἕκαστον,
μηδέ τιν' ὄψιν ἔχων πιστοῦ πλέον ἢ κατὰ κούρας,
ἢ ἀκοὴν ἐρίδουπον ὕπερ τρανώματα γλώσσης,
μηδέ τι τῶν ἄλλων, ὅπῃ πόρος ἐστὶ νοῆσαι·
γυίων πίστιν ἔρυκε, νοεὶ δ' ᾗ δῆλον ἕκαστον. (45-57.)

« O dieux, écartez de ma langue la folie de ces hommes, et faites sortir de ma bouche sainte une source pure. Et toi, Muse à la puissante mémoire, vierge aux bras blancs, écoute ma prière : pour les choses que peuvent entendre des *êtres éphémères,* envoie-moi un char agile sous la conduite de la Piété[1]. Je ne me laisserai pas entraîner par le désir d'obtenir des mortels une couronne de fleurs qui m'illustre : je ne dirai que ce que la religion permet de révéler. Ose et monte ainsi sur la cime de la sagesse. Allons, considère d'un regard attentif comment chaque chose se manifeste; ne t'imagine pas voir plus que ce que te montrent les yeux, ni entendre plus par le sens obtus de l'ouïe que ce que la langue articule clairement; ne t'abuse point sur la portée des autres moyens de connaître; resserre dans d'étroites limites la foi que tu accordes à tes organes, et distingue par la pensée ce qu'il y a d'évident dans chaque chose. »

1. Le début de ce fragment rappelle le début du poëme de Parménide. Il offre d'ailleurs une image orientale. Dans l'*Avesta* (t. III, p. 68), la sainte *Ashi* (Pureté) dit à *Zarathustra :*

« Viens te placer près de moi, ô juste. Approche-toi de mon char. »

Quand Empédocle, après avoir expliqué la formation du monde, s'élève à Dieu, dans le troisième livre de son poëme, son langage devient sublime.

Εἰ γὰρ ἐφημερίων ἕνεκέν τί σοι, ἄμβροτε Μοῦσα,
ἡμετέρης ἔμελεν πρώτην διὰ φροντίδος ἐλθεῖν,
εὐχομένῳ νῦν αὖτε παρίστασο, Καλλιόπεια,
ἀμφὶ θεῶν μακάρων ἀγαθὸν λόγον ἐμφαίνοντι.
'Ολβιος, ὃς θείων πραπίδων ἐκτήσατο πλοῦτον·
δειλὸς, δ' ᾧ σκοτόεσσα θεῶν πέρι δόξα μέμηλεν.
Οὐκ ἔστιν πελάσασθ' οὐδ' ὀφθαλμοῖσιν ἐφικτὸν
ἡμετέροις ἢ χερσὶ λαβεῖν, ἧπερ γε μεγίστη
πειθοῦς ἀνθρώποισιν ἀμαξιτὸς εἰς φρένα πίπτει.
Οὔτε γὰρ ἀνδρομέῃ κεφαλῇ κατὰ γυῖα κέκασται,
οὐ μὲν ἀπαὶ νώτοιο δύο κλάδοι ἀίσσονται,
οὐ πόδες, οὐ θόα γοῦν', οὐ μήδεα λαχνήεντα,
ἀλλὰ φρὴν ἱερὴ καὶ ἀθέσφατος ἔπλετο μοῦνον,
φροντίσι κόσμον ἅπαντα καταΐσσουσα θοῇσιν. (383-396.)

« Muse immortelle, si tu as déjà daigné inspirer mon esprit pour parler des *êtres éphémères,* écoute encore ma prière, Calliopée, aujourd'hui que je prononce de bonnes paroles sur les dieux bienheureux. »

« Heureux celui qui a part à la richesse de l'intelligence divine! malheureux celui qui n'a des dieux qu'une opinion obscure! »

« Nous ne pouvons approcher de Dieu, ni l'atteindre des yeux, ni le toucher des mains, dont le témoignage a le plus de force dans l'esprit des hommes[1]. Car il n'a pas un corps surmonté d'une tête humaine, ni deux ailes attachées au dos, ni des pieds, ni des jambes agiles; *il est essentiellement une Intelligence sacrée, ineffable, qui parcourt le monde entier de ses rapides pensées*[2]. »

1. C'est la définition des *Lois de Manou* (I, § 7) :

« Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui échappe aux organes des sens, qui est sans parties visibles, éternel, l'Ame de tous les êtres, que nul ne peut comprendre, déploya sa splendeur (en produisant les diverses créatures). »

2. Empédocle a pu s'inspirer de ces vers de Xénophane :

« Un seul Dieu occupe le rang suprême dans les dieux et les hommes; il ne ressemble aux mortels ni par le corps ni par l'intelligence... Tout entier il voit, tout entier il entend, tout entier il pense... Il meut tout par son intelligence. »

Enfin, Dieu est une providence qui veille sur le monde : les âmes vicieuses ou vertueuses sont punies ou récompensées en passant par une suite d'existences, dans lesquelles leur condition est proportionnée aux œuvres qu'elles ont accomplies dans une vie précédente.

Ἔστιν ἀνάγκης χρῆμα, θεῶν ψήφισμα παλαιόν[1],
ἀΐδιον, πλατέεσσι κατεσφρηγισμένον ὅρκοις,
εὖτέ τις ἀμπλακίῃσι φόνῳ φίλα γυῖα μιήνῃ[2],
αὔτως ἢ ἐπίορκον ἁμαρτήσας ἐπομόσσῃ
(δαίμων οἵτε βίοιο λελόγχασι μακραίωνος),
τρίς μιν μυρίας ὥρας[3] ἀπὸ μακάρων ἀλάλησθαι,
γεινόμενον παντοῖα διὰ χρόνου εἴδεα θνητῶν[4],
ἀργαλέας βιότοιο μεταλλάσσοντα κελεύθους[5],
ὡς καὶ ἐγὼ νῦν εἰμι φυγὰς θεόθεν καὶ ἀλήτης,
Νείκεϊ μαινομένῳ πίσυνος.
Ἤδη γάρ ποτ' ἐγὼ γενόμην κοῦρός τε κόρη τε,
θάμνος τ' οἰωνός τε καὶ εἰν ἁλὶ ἔλλοπος ἰχθύς. (1-12.)

« C'est une loi de la Nécessité, un décret antique des Dieux, décret éternel et confirmé par des serments solennels : si quelqu'un des démons qui ont reçu une longue existence, a, par égarement, souillé de sang ses membres ou s'est parjuré, il est pendant *trente*

1. La doctrine exposée dans ce fragment est tirée du livre XII des *Lois de Manou.*

2. Empédocle s'accuse lui-même d'avoir commis cette faute :

« Infortuné que je suis! J'aurais dû être anéanti par la sombre mort avant de porter à ma bouche des mets abominables. » (13-14.)

3. *Trente mille ans.* C'est une de ces longues périodes analogues à celles qui constituent les *yougas* de l'Inde.

4. Ce vers est la traduction de l'expression sanscrite, *naître dans différentes matrices :*

« Plus d'une fois ils naîtront dans différentes matrices, et ils viendront au monde avec douleur; ils subiront de rigoureuses détentions, et ils seront condamnés à servir d'autres créatures. » (*Lois de Manou,* XII, § 78.)

5. Cette périphrase signifie les *transmigrations de l'âme :*

« Après avoir passé une longue suite d'années dans les demeures infernales, à la fin de la période, les grands criminels sont condamnés à des transmigrations. » (*Lois de Manou,* XII, § 54.)

mille ans banni loin des dieux, et il naît successivement dans des corps mortels de différentes espèces, parcourant tour à tour les routes pénibles de la vie. C'est ainsi que moi-même aujourd'hui je suis un fugitif errant loin des dieux, esclave de la Discorde furieuse. »

« J'ai été déjà garçon, fille, arbrisseau[1], oiseau, poisson muet dans la mer. »

> Ὢ πόποι, ὢ δειλὸν θνητῶν γένος, ὢ δυσάνολβον,
> οἵων ἐξ ἐρίδων ἔκ τε στοναχῶν ἐγένεσθε.
> Αἰθέριον μὲν γάρ σφε μένος πόντονδε διώκει,
> πόντος δ' ἐς χθονὸς οὖδας ἀπέπτυσε, γαῖα δ' ἐς αὐγὰς
> ἠελίου ἀκάμαντος, ὁ δ' αἰθέρος ἔμβαλε δίναις·
> ἄλλος δ' ἐξ ἄλλου δέχεται, στυγέουσι δὲ πάντες. (30-35.)

« O dieux, que la race des mortels est misérable ! quelle est infortunée ! De quelles luttes, ô hommes, de quels pleurs vous êtes nés[2] ! »

« Le souffle impétueux de l'air les chasse vers la mer ; la mer à son tour les a vomis sur le sol de la terre, puis la terre les a

1. Les *Lois de Manou* enseignent qu'il y a trois conditions pour l'âme : la *vie divine*, la *vie humaine*, la *vie animale*. Elles ne disent point que l'âme puisse végéter dans une plante (comme une *monade* de Leibniz). Mais cette assertion est énoncée dans le *Mahâbhârata* (Adi-Parva, § 3610 ; trad. de Fauche, t. I, p. 384) :

« C'est ainsi que les âmes pénètrent dans les arbres, dans les herbes, dans l'eau, dans l'air, dans la terre, et que, formant des embryons, elles deviennent des quadrupèdes, des bipèdes et même tout. »

Platon, à son tour, dans le *Timée*, admet que les plantes renferment une espèce d'âme qui possède la puissance végétative, opinion qui se rapproche de celle d'Empédocle, mais corrige ce qu'elle a d'excessif. Par suite, les poëtes ont pu supposer qu'une âme humaine s'incorporait à un arbre. C'est l'origine de la légende de Polydore, telle qu'elle est racontée par Virgile (*Énéide*, III, 30-48).

2. « Les anciens déplorent notre existence sur la terre : ils disent que nous sommes nés des luttes et des pleurs ; cela signifie que nous ne pouvons ici-bas conserver pure la partie divine de notre être. » (Porphyre, *De l'Abstinence des viandes*, II, 27.)

Virgile exprime cette idée d'une manière touchante, quand Énée dit à Anchise :

> O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
> Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
> Corpora ? quæ lucis miseris tam dira cupido ? (*Énéide*, VI, 719.)

« O mon père, est-il donc vrai que des âmes remontent d'ici sur la terre et rentrent dans les lourdes entraves du corps ? d'où leur vient ce désir insensé de la lumière ? »

Voy. ci-dessus, p. 86, note 3.

lancés dans le foyer ardent du soleil infatigable, enfin celui-ci les a renvoyés au tourbillon de l'éther : chaque élément les reçoit rejetés par un autre, et tous en ont horreur[1]. »

Analyse de la Cosmogonie d'Aristophane.

La Cosmogonie d'Aristophane, souvent citée[2], mérite d'être étudiée dans ses détails, parce que, sous forme d'une parodie, elle est l'expression aussi concise que poétique d'un système métaphysique.

Χάος ἦν καὶ Νὺξ Ἔρεβός τε μέλαν πρῶτον καὶ Τάρταρος εὐρύς·
γῆ δ' οὐδ' ἀὴρ οὐδ' οὐρανὸς ἦν· Ἐρέβους δ' ἐν ἀπείροσι κόλποις
τίκτει πρώτιστον ὑπηνέμιον Νὺξ ἡ μελανόπτερος ᾠόν,
ἐξ οὗ περιτελλομέναις ὥραις ἔβλαστεν Ἔρως ὁ ποθεινὸς,
στίλβων νῶτον πτερύγοιν χρυσαῖν, εἰκὼς ἀνεμώκεσι δίναις.
Οὗτος δὲ Χάει πτερόεντι μιγεὶς νυχίῳ κατὰ Τάρταρον εὐρὺν
ἐνεόττευσεν γένος ἡμέτερον, καὶ πρῶτον ἀνήγαγεν εἰς φῶς.
Πρότερον δ' οὐκ ἦν γένος ἀθανάτων, πρὶν Ἔρως ξυνέμιξεν ἅπαντα·
ξυμμιγνυμένων δ' ἑτέρων ἑτέροις γένετ' οὐρανὸς ὠκεανός τε
καὶ γῆ πάντων τε θεῶν μακάρων γένος ἄφθιτον. Ὧδε μέν ἐσμεν
πολὺ πρεσβύτατοι πάντων μακάρων. (693-703.)

« Il n'y avait dans le principe que le Chaos, la Nuit, le sombre Érèbe et le profond Tartare. La terre, l'air, le ciel n'existaient pas encore. Au sein de l'abîme infini de l'Érèbe, la Nuit aux ailes noires pondit d'abord un *œuf de vent*[3], duquel, par la révolution

1. Ce fragment est cité par Villemain dans ses *Essais sur le génie de Pindare*, p. 164. Virgile l'a traduit dans l'*Énéide* (VI, 738) :

Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt : aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos ; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus aut exuritur igni.

« Entre les âmes coupables, les unes, suspendues en l'air, sont exposées au souffle des vents légers ; d'autres lavent au fond d'un vaste gouffre le crime qui les a souillées, ou s'épurent dans les flammes. »

Dante a développé ces idées dans son *Enfer*.

2. Voyez Villemain, *Essais sur le génie de Pindare*, p. 241.

3. Le *Thesaurus* de H. Estienne donne à ὑπηνέμιον ᾠόν, d'après le scoliaste

des années, naquit l'Amour désirable battant son dos de ses ailes d'or, rapide lui-même comme les tourbillons du vent impétueux. S'unissant dans le vaste Tartare au sombre Chaos, ailé comme lui, il engendra notre race qui vit le jour la première. Celle des Immortels n'existait pas avant que l'Amour eût combiné tous les éléments. De cette combinaison naquirent le ciel, l'océan, la terre, et la race impérissable des Dieux bienheureux. »

Cette cosmogonie est empruntée à la *Théologie orphique*. On y retrouve les personnifications mythologiques d'Aristophane :

1° La Nuit :

Μαῖα, θεῶν ὑπάτη, Νὺξ ἄμβροτε, πῶς, τάδε φράζε,
πῶς δεῖ μ' ἀθανάτων ἀρχὴν κρατερόφρονα θέσθαι;

d'Aristophane, le sens d'*œuf sans germe*. Ce sens est inadmissible dans le passage que nous traduisons.

L'œuf du monde comprend deux choses, la matière et l'Intelligence divine qui doit l'organiser.

La matière première est l'*éther*, dont sont émanés les autres éléments que l'Intelligence divine a combinés entre eux (ξυνέμιξεν) pour produire tous les êtres. Cet éther formait une masse sphérique avant d'avoir été divisé en deux parties pour donner naissance au ciel et à la terre. Aristophane a donc pu, au lieu de l'appeler un *œuf d'argent*, comme les Orphiques, ou un *œuf d'or*, comme les Brâhmanes, lui donner plaisamment, en sa qualité de poëte comique, le nom ironique d'*œuf de vent*.

L'Intelligence divine, dans le système qu'expose Aristophane, est restée plongée dans la méditation pendant une longue période avant d'organiser la matière. Elle était alors à l'état de *germe*. Ensuite, quand les années furent révolues (περιτελλομέναις ὥραις), elle entra en action et elle exerça son énergie créatrice, appelée *Brahmâ* par les Brâhmanes, *Zeus* ou *Érôs* par les Orphiques. Pour créer le monde, elle combina les éléments en communiquant le mouvement à la matière. C'est pourquoi Aristophane dit que l'Amour battait son dos de ses ailes d'or, et que son vol ressemblait aux tourbillons du vent impétueux (ἀνεμώκεσι δίναις). Le terme δίνη est le terme même employé par Empédocle (vers 163-165) :

« Lorsque la Discorde descendit au fond du *tourbillon*, et que l'Amitié prit place au milieu de la masse qui tournoyait, toutes ces choses se combinèrent de manière à former un tout. »

Le *Bhagavata Pourana* (trad. d'Eugène Burnouf, t. I, *passim*) emploie une expression conforme à la doctrine que nous venons d'exposer. Il dit que le monde, avant d'être organisé, était *un œuf inanimé, dépourvu de sentiment et de mouvement*.

Donc l'œuf du monde contenait un *germe*, contrairement à l'assertion du scoliaste, aussi présomptueux qu'ignorant. Il est d'ailleurs coutumier du fait, et ce serait une tâche aussi longue que fastidieuse de relever toutes ses erreurs.

— Αἰθέρι πάντα πέριξ ἀφάτῳ λαβέ, τῷ δ'ἐνὶ μέσσῳ οὐρανόν. (§ X[1].)

« Mère, déesse suprême, Nuit immortelle[2], dis-moi, comment dois-je fonder l'empire puissant des Immortels? — Embrasse toutes choses dans l'éther immense, et place le ciel au milieu. »

2° L'œuf de l'univers :

...Ἔπειτα δ' ἔτευξε μέγας Κρόνος αἰθέρι δίῳ ὠεὸν ἀργύφεον. (§ XXXIII.)

« Le grand Kronos fit dans l'éther divin un œuf blanc comme l'argent[3] ?

3° L'Amour aux ailes d'or :

1. *Vers Orphiques,* éd. de Mullach (*Fragmenta Philosophorum græcorum* de Firmin Didot, t. I).

2. Dans ce fragment, le *Démiurge* (l'Auteur du monde) s'adresse à la *Nuit,* et lui demande quel plan il doit suivre dans la création. La *Nuit* représente donc ici la *Pensée divine,* qui conçoit le plan du monde d'une manière invisible avant de le rendre visible par la création.

3. En comparant la Théologie orphique à la Théologie indienne, on voit que *Kronos,* représentant le Temps et le Destin, correspond à *Brahma* (nom neutre), la Substance primordiale, dont l'évolution s'accomplit dans le Temps conformément aux lois du Destin; et que *Zeus,* représentant l'Ame du monde, correspond à *Vichnou* (surnommé *Nârâyana*) qui crée, conserve et détruit l'univers dans des périodes nommées *yougas.*

Kronos, produisant un *œuf d'argent* dans l'éther, peut donc être assimilé à *Brahma* produisant un *œuf d'or,* comme l'expliquent les *Lois de Manou* (I, § 5-12) :

« Tout l'univers était plongé dans l'*obscurité;* imperceptible, dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant être découvert par le raisonnement ni par l'intelligence, il semblait livré au *sommeil.*

» Alors Celui qui existe par lui-même, le Bienheureux, l'insaisissable, rendant perceptible ce monde avec les cinq éléments (l'éther, l'air, le feu, l'eau, la terre), le tout-puissant, parut et dissipa l'obscurité.

» Il brilla de lui-même, et désirant faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les *eaux* (les ondes éthérées) dans lesquelles il déposa un *germe.*

» Ce germe devint un *œuf d'or,* éclatant comme le soleil, et de cet œuf il sortit lui-même sous la forme de *Brahmâ* (masculin), l'aïeul de tous les êtres.

» Après avoir demeuré dans cet œuf *une année* (*de Brahmâ*), le Bienheureux, par sa seule *pensée,* sépara cet œuf en deux parts, dont il fit le Ciel et la Terre. »

Χρυσείαις πτερύγεσσι φορεύμενος ἔνθα καὶ ἔνθα. (§ LII.)

« Volant çà et là avec des ailes d'or [1]. »

Théologie orphique[2].

La *Théologie orphique* est d'origine indienne.

Elle a deux traits caractéristiques :

1° Zeus est l'Ame universelle;

2° Toutes les choses sont contenues dans le corps de Zeus.

Or, les fragments où sont exposées ces deux conceptions ne sont qu'une traduction libre de la *Vision de Mârkandéya*, telle qu'elle est racontée dans le *Mahâbhârata* et dans le *Harivansa*.

Nous allons le démontrer par la comparaison des textes.

Ταῦτα πατὴρ ποίησε κατὰ σπέος ἠεροειδές.

1. Voyez ci-après, p. 96-97.

Érós représente l'énergie créatrice, l'intelligence organisatrice de l'univers, comme *Brahmâ* (masculin). Aristophane compare le vol d'Érôs à celui d'un tourbillon de vent, parce qu'il donne naissance à tous les êtres en mélangeant les éléments et en imprimant le mouvement à la matière inerte.

Le rôle joué ici par *Érós* est analogue à celui que remplit l'*Amour* (*Kama*) dans un hymne célèbre du *Rig-Véda* (section VIII, lecture VII, hymne 10; trad. d'A. Langlois revue par Foucaux) :

« Au commencement, les ténèbres étaient enveloppées de ténèbres; l'eau se trouvait sans impulsion.

» Tout était confondu, l'Être (suprême) reposait au sein de ce chaos, et ce grand Tout naquit par la force de sa piété (c'est-à-dire, de sa méditation).

» Au commencement l'*Amour* (le Désir de créer) fut en lui, et de sa *pensée* (*manas*) jaillit la première semence. Les Sages de la création (les *Pradjâpatis*, seigneurs des créatures), par le travail de l'intelligence, parvinrent à former l'union du visible et de l'invisible (c'est-à-dire, les puissances divines organisèrent l'univers conformément à la pensée de l'Être suprême).

» Celui qui est le premier auteur de cette création la soutient. Et quel autre que lui pourrait le faire? Celui qui du haut du ciel a les yeux sur l'univers le connaît seul. Quel autre aurait cette science? »

2. Voyez Émile Burnouf, *Littérature grecque*, t. I, p. 217; Zeller, *Histoire de la philosophie*, trad. de Boutroux, t. I, p. 95.

Τοὔνεκα σὺν τῷ παντὶ Διὸς πάλιν ἐντὸς ἐτύχθη
αἰθέρος εὐρείης ἠδ' οὐρανοῦ ἀγλαὸν ὕψος,
πόντου τ' ἀτρυγέτου, γαίης τ' ἐρικυδέος εὔρη,
ὠκεανός τε μέγας, καὶ νείατα τάρταρα γαίης,
καὶ ποταμοί· καὶ πόντος ἀπείριτος, ἄλλα τε πάντα[1]·
πάντες τ' ἀθάνατοι μάκαρες θεοὶ ἠδὲ θέαιναι,
ὅσσα τ' ἔην γεγαῶτα, καὶ ὕστερον ὁππόσ' ἔμελλεν,
ἐγγένετο. Ζηνὸς δ' ἐνὶ γαστέρι σύῤῥα πεφύκει[2].
Ζεὺς πρῶτος γένετο, Ζεὺς ὕστατος ἀρχικέραυνος,
Ζεὺς κεφαλὴ, Ζεὺς μέσσα. Διὸς δ' ἐκ πάντα τέτυκται[3].
Ζεὺς ἄρσην γένετο, Ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη[4].
Ἓν κράτος, εἷς δαίμων γένετο, μέγας ἀρχὸς ἁπάντων,
ἓν δὲ δέμας βασίλειον, ἐν ᾧ τάδε πάντα κυκλεῖται,
πῦρ καὶ ὕδωρ, καὶ γαῖα καὶ αἰθὴρ, νύξ τε καὶ ἦμαρ[5],
καὶ Μῆτις[6], πρῶτος γενέτωρ, καὶ Ἔρως πολυτερπής[7]·
πάντα γὰρ ἐν Ζηνὸς μεγάλῳ τάδε σώματι κεῖται.
Τοῦ δή τοι κεφαλὴ μὲν ἰδεῖν καὶ καλὰ πρόσωπα
οὐρανὸς αἰγλήεις, ὃν χρύσεαι ἀμφὶς ἔθειραι
ἄστρων μαρμαρέων περικαλλέες ἠερέθονται,
ταύρεα δ' ἀμφοτέρωθε δύο χρύσεια κέρατα
ἀντολίη τε δύσις τε, θεῶν ὁδοὶ οὐρανιώνων·
ὄμματα δ' ἠέλιός τε καὶ ἀντιόωσα σελήνη·
νοῦς δὲ οἱ ἀψευδὴς, βασιλήϊος, ἄφθιτος αἰθήρ,
ᾧ δὴ πάντα κλύει καὶ φράζεται, οὐδέ τις ἐστὶν
αὐδὴ καὶ ἐνοπὴ, οὔτ' αὖ κτύπος, οὐδὲ μὲν ὄσσα,

1. Vichnou dit au mouni Mârkandéya, fils du pradjâpati Angiras :
« En moi tu reconnais la lumière, l'air, la terre, le ciel, l'eau et les mers, les étoiles, le soleil, la lune, l'océan; enfin ce que tu vois ou entends, ce que tu sens dans l'univers, tout cela est de moi. » (*Harivansa*, Lecture CXCVII; trad. d'A. Langlois, t. II, p. 300.)

2. « Tout a été autrefois créé par moi, et je suis aujourd'hui la matrice d'une nouvelle création. Dans mon ventre sont contenus Brahmâ, les Dévas et les Richis. » (*Ibid.*, p. 300.)

3. Ce vers est cité par Platon dans les *Lois* (IV, p. 715). Des Platoniciens, des Stoïciens et des Néopythagoriciens l'ont interprété dans le sens de leurs doctrines.

4. « Je réunis dans mon être immense ce qui est spirituel et matériel. » (*Ibid.*, p. 301.) — L'Esprit est le *Pouroucha*, le Mâle, le Père (en grec, ἄρσην); la Matière est la Mère, assimilée à l'*Apsarâ*, la Nymphe immortelle (en grec, νύμφη).

5. « Je suis l'ensemble de tous les êtres vivants et des Dévas. » (*Ibid.*, p. 300.)

6. *Mètis* est la Pensée divine. C'est l'équivalent du sanscrit *manas* (p. 95, n. 1).

7. Aristophane emploie une expression équivalente : Ἔρως ὁ ποθεινός.

ἢ λήθει Διὸς οὖας, ὑπερμενέος Κρονίωνος.
Πάντα δ' ἀποκρύψας αὖτις φάος ἐς πολυγηθὲς
ἐξ ἱερῆς κραδίης ἀνενέγκατο, μέρμερα ῥέζων. (§ VI.)

« Le Père des êtres fit ces choses dans une caverne ténébreuse[1]. C'est pourquoi avec l'univers ont encore été produits dans Zeus l'éther immense et le ciel brillant, l'immensité de la mer stérile et de la terre féconde, le grand océan avec les fleuves et le Tartare inférieur à la terre, l'infinité des eaux et toutes les autres choses. Les dieux immortels bienheureux et les déesses, les êtres qui étaient déjà nés et ceux qui devaient encore naître ensuite, tous ont été produits dans Zeus; car, *tous les êtres étaient réunis dans le ventre de Zeus*[2].

Zeus, maître de la foudre, est le premier né; Zeus est le dernier; Zeus est la tête, Zeus est le milieu; *Zeus a produit toutes choses. Zeus est le Mâle, Zeus est la Nymphe immortelle.*

Il y a un seul maître, un seul Dieu, chef puissant de tous les êtres; il y a un seul corps royal dans lequel se meuvent toutes choses, le feu et l'eau, la terre et l'éther, la nuit et le jour, et *Mètis, premier principe générateur,* et *Érôs désirable*[3] : car toutes ces choses sont contenues dans le grand corps de Zeus. Sa tête, son beau visage, c'est le Ciel resplendissant auquel sont suspendus les astres éclatants qui forment sa belle chevelure d'or. Ses cornes d'or sont l'Orient et l'Occident, qui forment les deux voies des dieux célestes. Ses yeux sont le Soleil et la Lune qui lui est opposée; *son intelligence infaillible, royale, c'est l'éther incorruptible, par lequel il entend et connaît tout :* car il n'y a aucune parole, aucun son qui échappe aux oreilles de Zeus, fils de Kronos.

Après que Zeus a absorbé tous les êtres, il les fait sortir de son sein sacré, et il les rend à la douce lumière par une opération ineffable. »

1. Cette *caverne ténébreuse* est l'*antre obscur* d'Empédocle. Voy. ci-dessus, p. 87, note 1.
2. Voy. la même expression ci-après, p. 99, ligne 5.
3. Voyez ci-dessus : pour *Mètis*, p. 96, note 6; pour *Érôs*, p. 95, note 1.
Proclus cite souvent cette phrase dans son *Commentaire sur le Parménide* et dans son *Commentaire sur le Timée.*

MAHABHARATA. *La Vision de Mârkandéya.*

La *Vision de Mârkandéya* expose, sous forme d'une légende, le *panthéisme* combiné avec l'hypothèse de la destruction et de la renaissance du monde à des époques fixes (la *palingénésie* des Stoïciens).

Youdhichthira dit à l'illustre maharchi Mârkandéya :

« Tu as vu des milliers d'*yougas* (âges) : il n'existe donc aucun être vénérable par l'âge qui te soit égal, si ce n'est le magnanime Brahma. Quand le déluge a cessé et que le Père suprême des créatures s'est réveillé, tu le vois créer les êtres des quatre classes (p. 79), une fois que les régions intermédiaires sont devenues le séjour des vents et que les eaux diluviennes ont été rejetées çà et là. »

Mârkandéya lui répondit :

« Les sages n'ignorent pas que la destruction des trois mondes arrive à la fin d'un *youga,* quand l'âge Kali est à son terme[1]. Alors règne une grande sécheresse, et la faim ravit la force aux êtres animés. Toute l'eau des rivières et des plaines marines est bue par les sept rayons enflammés du soleil, les plantes et les arbres sont desséchés. Ensuite le feu s'élève accompagné de vent; il pénètre au sein de la terre, et il détruit en un instant l'univers dans un vaste incendie. Alors se forment de grands nuages que des éclairs sillonnent avec fracas, et la terre est submergée par la masse des eaux. Lorsque le feu terrible a été éteint par les eaux, celles-ci sont dissipées par un vent impétueux. Enfin l'Être existant par lui-même, le Dieu premier, calme ce vent et se livre au sommeil.

Tandis que je nageais dans cette eau effrayante, où je ne voyais pas un seul être, j'éprouvai de la fatigue et je cherchai un asile. J'aperçus un figuier immense, sous les branches duquel était un palanquin recouvert d'un tapis céleste. Là, je vis assis un enfant (Vichnou), dont le visage avait la couleur du lin et dont les yeux ressemblaient à un lotus épanoui.

« Je sais que tu es fatigué et que tu désires le repos, me dit-il;

1. Les brâhmanes distinguent le *Kritayouga,* le *Trétayouga,* le *Dwaparayouga,* le *Kaliyouga,* qui correspondent aux quatre *âges* des Grecs (d'*or,* d'*argent,* de *cuivre,* de *fer*). — La destruction du monde est un orage de l'Inde.

entre dans mon corps, ô le plus vertueux des mounis, et restes-y; j'ai disposé cette habitation pour toi, et je t'accorde ma faveur. »

A l'instant cet enfant ouvrit la bouche, et, malgré moi, par l'effet du destin, j'entrai dans son corps. Aussitôt que j'eus pénétré dans son *ventre,* j'y vis la terre entière, pleine de villes et de royaumes, les montagnes et les rivières, l'Océan habité par les monstres marins. J'y vis aussi le ciel resplendissant par les rayons du soleil, illuminé par l'éclat des étoiles[1]. J'y vis pareillement les régions terrestres embellies de forêts : les brâhmanes y célébraient des sacrifices; les kchatriyas y accomplissaient des actes conformes aux lois religieuses; les vêçyas s'y livraient au labourage suivant la droite raison ; les çoudras allaient et venaient, et exécutaient les ordres des brâhmanes.

Tandis que, me promenant, je contemplais tous ces êtres, je vis Indra et les autres Dévas et les chœurs célestes, en un mot, toutes les choses mobiles ou immobiles que j'avais déjà vues quand, me nourrissant de fruits, je parcourais le monde visible[2].

Je passai cent années dans le ventre du magnanime enfant, et je n'arrivai pas à trouver où il finissait. Je me réfugiai, en œuvres et en pensées, sous la protection du Dieu suprême, et, avec la rapidité du vent, je sortis à l'instant de sa bouche entr'ouverte.

Lui, qui avait absorbé l'univers, il se tenait encore sous le figuier immense, et il me dit : « Tu es resté dans mon corps; te voilà reposé; c'est tout ce que j'ai à te dire, Mârkandéya. »

Au même instant, je vis que j'étais délivré et que la connaissance m'était revenue. J'adorai cet enfant, et, faisant l'*andjali,* je lui adressai cette question :

« Je désire te connaître, Être parfait. Pourquoi, ayant absorbé l'univers, as-tu pris les traits d'un enfant? Pourquoi l'univers est-il dans ton corps, et combien de temps veux-tu qu'il y reste? »

Il me répondit :

« Je suis Vichnou, Brahmâ et Çiva; je suis Indra, souverain des Dévas, Kouvéra, maître des richesses, Yama, roi des morts.

1. Voyez ci-dessus, p. 97.

2. Mârkandéya voit dans le corps de Vichnou les types intelligibles de tous les êtres visibles. Cette conception est donc exactement la même que celle de Platon dans le *Timée* (p. 40) :

« L'Ouvrier divin conçut que le monde devait contenir des espèces semblables et en nombre égal à celles que l'intelligence voit dans l'Animal qui est. »

» Le Feu est ma bouche; la terre est mes pieds, la lune et le soleil sont mes yeux; le ciel est ma tête; les points de l'espace sont mes deux oreilles, ma sueur est la source des eaux; les plages de l'air sont mon corps, le vent est le souffle de ma respiration...

» Je suis le soleil qui se lève, je suis *Agni* (*Ignis*, le Feu) qui s'embrase. Les étoiles qui brillent à la voûte du ciel sont les pores de ma peau. Toutes les mers, répandues sur les quatre plages, forment ma couche et mon palais...

» Tant que cet adorable Brahma ne se réveillera point, reste ici confiant et tranquille; puis, quand il sera sorti du sommeil, je créerai les corps et tous les êtres de l'univers. »

Quand Vichnou eut ainsi parlé, il disparut, et je vis ces créatures avec toutes leurs formes variées[1]. »

La *Bhagavad-Gîtâ* formule cette théorie avec une précision philosophique[2].

Krichna dit à Ardjouna :

« Celui qui n'est pas ne peut pas être; celui qui est ne peut pas cesser d'être... Sache-le, il est impérissable l'Être par qui a été développé cet univers : sa destruction, nul ne peut l'accomplir...

» L'*éther*, l'*air*, le *feu*, l'*eau*, la *terre*, l'*intelligence* (*manas*), la *raison* (*bouddhi*), le *moi* (*ahankâra*, le principe d'individualité), telle est *ma nature inférieure, divisée en huit éléments.* Connais maintenant *ma nature supérieure* (*mon âme*), *principe de vie qui soutient le monde;* c'est dans son sein que résident tous les êtres vivants : car la production et la dissolution de l'univers, c'est moi-même.

» Ceux qui savent que le *jour de Brahmâ* finit après mille âges (*yougas*), et que sa *nuit* comprend aussi mille âges, connaissent le jour et la nuit. *Toutes les choses visibles sortent de l'Invisible* (*Avyakta*) *à l'approche du jour; et, quand la nuit approche, se résolvent dans ce même Invisible...*

» *Mon âme* (*atmâ*) *est le soutien des êtres...* A la fin d'une période (*kalpa*), les êtres rentrent dans ma puissance créatrice; au commencement de la période, je les émets de nouveau. »

1. *Mahâbhârata*, Vana-Parva; trad. de Fauche, t. IV, p. 204-223.

2. La *Bhagavad-Gîtâ* (*Chanson du Bienheureux*) est un épisode du *Mahâbhârata*. Nous citons la traduction d'Émile Burnouf, p. 23, 95, 109, 115.

VI. — PARABASE

Dans la parabase, Aristophane s'adresse aux spectateurs par l'organe du chœur pour demander qu'on lui décerne la couronne d'or que mérite sa pièce :

« Je veux maintenant parler aux juges du prix qu'ils vont décerner. S'ils nous sont favorables, nous les comblerons tous de dons bien plus grands que Pâris n'en reçut d'Aphroditè. D'abord, ce que chaque juge désire avant tout, les chouettes du Laurium[1] ne vous manqueront jamais; vous les verrez élire domicile chez vous, faire leur nid dans vos bourses et y pondre de la monnaie[2]. Si vous remplissez quelque charge publique, et que vous vouliez un peu voler, nous vous donnerons les serres aiguës de l'épervier... Sinon, malheur à vous! le jour où vous aurez une tunique blanche, tous les oiseaux la souilleront de leur fiente. » (1100-1117.)

Tout en sollicitant les suffrages des Athéniens, Aristophane, dans des termes dont la gaîté fait pardonner l'ironie, leur reproche doucement de vouloir vivre aux dépens de l'État. Il est autrement sévère, dans les *Chevaliers* et les *Nuées,* à l'égard de Cléon, dont il bravait la funeste puissance[3]. S'il eût été écouté, le démagogue, qui s'était enrichi impunément aux dépens du bonhomme *Dèmos* (Peuple), aurait subi la peine dont les *Lois de Manou* (VII, § 121) ordonnent au roi de frapper les concussionnaires :

« Dans chaque grande ville, le roi nommera un surintendant général d'un rang élevé, entouré d'un appareil imposant, semblable à une planète au milieu des étoiles.

1. Les Athéniens avaient à Laurium des mines d'argent; ils en employaient les produits à frapper des pièces à l'effigie de la chouette, oiseau consacré à Athènâ.
2. Allusion à une fable d'Ésope : *la Poule aux œufs d'or.* (La Fontaine, V, XIII.)
3. « Condamnez pour vénalité et concussion cette mouette vorace qu'on appelle Cléon; passez-lui un carcan bien serré autour du cou, et aussitôt la République retrouvera son ancien éclat. » (*Nuées*, Parabase.)

Ce surintendant surveillera toujours lui-même les autres fonctionnaires; et le roi se fera rendre un compte exact, par ses émissaires, de la conduite de tous ses délégués dans les provinces.

Car, en général, les hommes chargés par le roi de veiller à la sûreté du pays sont des fourbes portés à s'emparer du bien d'autrui; que le roi prenne la défense du peuple contre ces gens-là.

Les hommes en place qui sont assez pervers pour soutirer de l'argent de ceux qui ont affaire à eux, doivent être dépouillés de leurs biens par le roi et bannis du royaume. »

Mais l'imagination orientale ne perd jamais ses droits. Quand le présent est triste, elle se réfugie dans l'idéal, et elle trace les portraits du prince accompli et du parfait ministre, comme le fait Vâlmîki :

« A la bravoure par laquelle il triomphait de ses antagonistes, le roi d'Ayodhyâ joignait la prudence civile et l'empire sur ses sens; sa richesse en tout genre, ainsi qu'en grains et en gros bétail, le plaçait sur la même ligne qu'Indra et que Kouvéra;

Et la protection dont il entourait ses sujets le rapprochait de Manou, le monarque primitif : bref, le roi Daçaratha ressemblait aux Immortels...

Dix ministres assistaient ce possesseur de la terre, mortels sans tache dévoués et sans cesse appliqués à plaire comme à être utiles à leur prince.

A la douceur, à la modestie, à l'empire sur leurs sens, ils joignaient des connaissances administratives, de l'activité d'esprit, d'accortes manières; par eux les ordres du roi étaient fidèlement exécutés.

Leur âge était celui de la patience réunie à la vigueur; leur parole était précédée d'un sourire, leur âme était close à la cupidité; ils étaient fermes, la bonne foi et le devoir étaient leurs seuls mobiles.

Rien n'esquivait leur regard de ce qui se passait ou dans le pays ou à l'étranger, rien non plus de ce que le monarque désirait voir fait; car ils connaissaient et amis et indifférents.

Ils connaissaient les divergences des lois et des usages; partout ils faisaient preuve d'impartialité; ils savaient et réunir de grosses sommes au trésor et rassembler de grosses armées.

Un fils même, s'il fût tombé dans le crime, ils lui eussent infligé le châtiment; et, comme le veut le devoir, ils ne faisaient subir nul mal à l'innocent, fût-ce un ennemi.

Science et discernement résidaient en leur âme; ils étaient dignes de leurs pères et de leurs aïeux : en eux toutes les castes habitantes de l'empire avaient des protecteurs perpétuels.

S'attachant à sauvegarder les deniers royaux, ne lésant jamais les brâhmanes dans leurs biens, avisés dans l'application des peines dont ils émoussaient le trop de rigueur, déployant en revanche une mâle énergie pour l'avantage d'autrui,

Ils étaient sans dissidence les uns à l'égard des autres. Chez eux se voyaient relations faciles, langage amical, jamais d'attaques à la réputation d'autrui, beaucoup de vertus, jamais d'orgueil.

Mise digne de leur rang, pensées généreuses, décision sans hésitation, concentration de l'attention sur les paroles du souverain, stricte obéissance à ses ordres.

Ces qualités leur avaient valu un grand renom dans les régions étrangères jusqu'auxquelles l'excellence de leur intelligence directrice émettait ses rayons.

Chaque caste dans l'empire d'Ayodhyâ se contenait dans les limites de ses occupations; ni la ville ni le royaume n'offraient un voleur, un homme souillé de forfaits.

On ne voyait personne qui séduisît la femme d'autrui. L'empire d'un bout à l'autre était exempt d'embarras, régi qu'il était par de tels administrateurs.

Le pays entier était heureux, les grandes villes l'étaient de même.

Tels étaient les ministres dont s'était environné le râdjâ Daçaratha, et à l'aide desquels sa main conservatrice régissait la contrée qu'il s'attachait d'amour.

Inspectant ses provinces par ses émissaires comme le soleil visite la terre par ses rayons, nulle part le rejeton d'Ikchwakou ne rencontrait quelqu'un qui fût son ennemi.

Ces ministres si profonds dans l'art d'ouvrir d'utiles avis, si sages, si capables, si habiles, si unis, le vaillant monarque qui s'en entourait jetait le même éclat, grâce à ses rayons étincelants, que le soleil au milieu des cieux[1]. »

1. *Râmâyana*, Kanda I, Sargas VI-VII; trad. de Val. Parisot. — Nous avons conservé la division en *çlokas*, pour que le lecteur puisse voir l'analogie qu'a cette

VII. — APOTHÉOSE

Une pièce où l'imagination suit librement ses inspirations doit avoir un dénouement féerique, comme un poëme épique, où le merveilleux tient une large part, doit se terminer d'une manière brillante par une apothéose[1].

Telle est la fin du *Mahâbhârata.* Le roi Youdhichthira, après avoir été sur la terre un modèle de justice, après avoir obtenu des Dévas de descendre dans l'enfer pour en arracher les membres de sa famille qui y expiaient leurs fautes, monte vivant au Swarga sur un char d'or conduit par Mâtali, le cocher d'Indra[2] : les tambours célestes résonnent, une pluie

forme de versification avec les *vers élégiaques* ou *distiques* des Grecs et des Latins.

1. Le merveilleux est employé d'une manière semblable par les poëtes grecs et par les poëtes indiens. Par exemple, à la fin de *Philoctète,* Hèraclès descend de l'Olympe pour ordonner au héros d'aller renverser Ilion avec les flèches qu'il lui a laissées. De même, au dénouement de la *Reconnaissance de Sakountalâ* (trad. de Foucaux, p. 163), Kaçyapa descend du ciel pour annoncer au roi Douchmanta que Bharata, qu'il a eu d'un mariage clandestin avec Sakountalâ, est son fils légitime et illustrera sa race par de glorieuses conquêtes.

2. Ovide raconte de la même manière l'apothéose de Romulus, enlevé vivant au ciel sur le char de Mars avec l'assentiment de Jupiter :

Impavidus conscendit equos Gradivus, et ictu
Verberis increpuit, pronumque per aera lapsus
Constitit in summo nemorosi colle Palati,
Reddentemque suo jam regia jura Quiriti
Abstulit Iliaden : corpus mortale per auras
Dilapsum tenues, ceu lata plumbea funda
Missa solet medio glans intabescere cœlo.
Pulchra subit facies, et pulvinaribus altis
Dignior, et qualis trabeati forma Quirini. (*Métamorphoses,* XIV, 820.)

« Mars monte sur son char, excite ses coursiers, franchit rapidement les plaines de l'air, et descend sur la cime boisée du mont Palatin. Au moment où Romulus rendait la justice aux Quirites, il l'enlève. Le corps mortel du roi se dissout dans l'air, comme la balle de plomb vigoureusement lancée par la fronde. Il prend une forme divine, plus digne des banquets célestes, la forme de Quirinus revêtu de la trabée. »

de fleurs tombe des airs, les Apsaras exécutent une de leurs danses les plus gracieuses, et les Gandharvas font entendre un divin concert en l'honneur du héros qu'Indra reçoit dans sa brillante demeure.

Aristophane offre aux spectateurs un dénouement aussi merveilleux. Il y réunit tous les agréments que fournissent la chorégraphie, le chant, la musique instrumentale, l'art du machiniste. Par dessus tout, il étale toutes les richesses d'une imagination poétique qui exprime ses élans par les plus nobles accents de l'enthousiasme lyrique. Enfin, il rapporte tout à une idée qui se prête admirablement aux combinaisons de l'art dramatique, celle de la célébration d'un divin hyménée où les époux, après avoir reçu les hommages des mortels, s'élèvent dans les airs, sous la conduite de l'Amour, au palais éclatant de Zeus Olympien.

Le Messager. O vous, dont je ne puis exprimer la félicité sans bornes, race trois fois heureuse des légers Oiseaux, recevez votre roi (Fidèle-Ami) dans vos demeures fortunées. Plus brillant que les astres qui illuminent le monde, il s'avance vers son palais étincelant d'or[1] ; et le soleil lui-même ne rayonne pas d'un aussi éblouissant éclat. Il entre aux côtés de son épouse (la Royauté[2]), dont nulle voix humaine ne peut exprimer la beauté; sa main brandit la foudre, le trait ailé de Zeus; des parfums d'une

1. Ovide fait une description plus complète :

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro flammasque imitante pyropo,
Cujus ebur nitidum fastigia summa tegebat;
Argenti bifores radiabant lumine valvæ. (*Métamorphoses*, II, 1-4.)

« Le palais du Soleil s'élevait sur de hautes colonnes, resplendissant d'or et d'escarboucles d'un rouge de feu; l'ivoire poli en ornait les lambris, et l'argent rayonnait sur les doubles battants de la porte. »

2. Voy. ci-dessus, p. 7.

indicible suavité embaument les espaces éthérés. Admirable spectacle! et comme les flots d'encens, sous l'haleine des zéphyrs, voltigent en légers tourbillons!

Mais le voici lui-même. Muse divine, que ta bouche sacrée prélude à des chants d'heureux augure.

LE CHŒUR. En arrière! à droite! à gauche! en avant! Voltigez autour de cet homme bienheureux. Ah! que de grâce, que de beauté! O hyménée bienheureux pour notre ville! Honneur à cet homme! c'est par lui que la race des Oiseaux est appelée à une illustre destinée! Saluez-le avec son épouse par un chant d'hyménée[1].

(*Chant d'hyménée.*) C'est par de telles fiançailles qu'autrefois les Parques unirent à l'Olympienne Hèra le grand Roi qui gouverne les dieux du haut de son trône inaccessible!

O Hymen, ô Hyménée[2]!

Érôs (l'Amour) au teint de roses, aux ailes d'or, tenait les rênes et dirigeait le char; il était le garçon d'honneur de Zeus et de l'heureuse Hèra[3].

O Hymen, ô Hyménée!

FIDÈLE-AMI. O tribus ailées de mes concitoyens, suivez le cortége jusqu'au palais de Zeus et au lit nuptial. Tends les mains, épouse chérie. Je vais t'enlever et t'emporter dans les airs!

1. Ce chant était récité par le cortége nuptial.

« Hèphaestos représente (sur le bouclier d'Achille) une ville où l'on célébrait des mariages et des festins. A la lueur des flambeaux, on conduisait les fiancées par la ville, et l'on invoquait l'hyménée par des refrains. De jeunes garçons formaient des danses, et, au milieu d'eux, la flûte et la lyre frappaient l'air de leurs sons. » (HOMÈRE, *Iliade*, XVIII, 491-495.)

2. C'était le refrain consacré. (Ém. Burnouf, *Littérature grecque*, t. I, p. 56.)

Catulle, dans l'*Épithalame de Julia et de Manlius*, nous donne la forme latine de ce refrain :

Tollite, o pueri, faces;
Flammeum video venire.
Ite, concinnite in modum :
Io Hymen, Hymenæe io!
Io Hymen, Hymenæe!

« Enfants, élevez vos flambeaux; je vois venir le voile. Allez, répétez en mesure : *O Hymen, ô Hyménée! O Hymen, ô Hyménée!*

3. Dans l'hymne nuptial du *Rig-Véda*, les Açwins (les Dioscures des Grecs) sont les garçons d'honneur de Soûryâ (fille du Soleil), fiancée de Sôma (Principe vital de la liqueur sacrée). Voy. Émile Burnouf, *Essai sur le Véda*, p. 200.

PLATON

L'ILE ATLANTIDE.

Lorsqu'on entend prononcer le nom célèbre de l'*île Atlantide*, on est porté à croire qu'il désigne une contrée imaginaire, comme la *Néphélococcygie* d'Aristophane (p. 22), le *royaume d'Utopie* de Thomas Morus et de Rabelais, la *Nouvelle Atlantide* de Bacon[1]. C'est un préjugé. Sans doute le *Critias*, qui décrit l'île Atlantide, est un roman politique dans lequel la fiction occupe une large place, comme dans tout roman; mais la fiction elle-même n'est pas le simple jeu d'une imagination brillante; elle repose sur des données historiques, comme la *Salente* de Fénelon[2]. Ici, suivant la méthode qui a présidé à la composition de tous ses dialogues, Platon a emprunté ses matériaux à l'étude de la réalité, puis il les a combinés et transformés pour exprimer des conceptions qui se rattachent à son système général de philosophie. Il s'est proposé de peindre une lutte soutenue victorieusement par la *Cité libre*, dont il a tracé le plan idéal dans la *République*, contre la *Royauté absolue* dont il a donné la définition dans le *Politique*[3]. Les

1. Th. Morus : *De Optimo reipublicæ statu, deque nova insula Utopia*, 1516. (P. Janet, *Histoire de la science politique*, t. II, p. 258.)

Rabelais : *Pantagruel*, II, ch. VIII. — La lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, pour l'exhorter à s'appliquer à ses études, est datée d'*Utopie*.

Bacon : *Œuvres philosophiques*, éd. Bouillet, t. III. C'est un plan de l'étude de la nature, d'après la méthode préconisée dans le *Novum Organum*.

2. Fénelon, *Aventures de Télémaque*.

3. Dans le livre III des *Lois*, Platon, en résumant les guerres médiques, oppose le gouvernement d'Athènes à celui des Perses.

éléments qu'il a mis en œuvre sont, d'un côté, les légendes religieuses d'Athènes, ses institutions civiles et militaires, sa guerre contre les Perses et les Indiens ; d'un autre côté, les notions qu'il avait acquises sur l'Inde par les récits qu'en faisaient les voyageurs, et les légendes poétiques que Solon avait recueillies pendant son voyage en Égypte. Quoiqu'il se soit appliqué à former de ces documents si divers par leur origine une véritable unité, cependant on trouve dans sa fiction le contraste qu'offraient, dans le Parthénon, l'édifice et la statue qu'il contenait : la simplicité des lignes, l'heureuse proportion des parties, la blancheur du marbre relevée dans les métopes et les corniches par l'application de couleurs vives, l'admirable composition de la procession des Panathénées, montraient les exquises qualités du génie grec dans toute sa pureté ; la grandeur colossale de la statue d'Athènâ, ses yeux en pierres précieuses, ses membres en ivoire, son vêtement et son armure en or, décelaient des matériaux d'origine orientale employés par Phidias avec un art incomparable[1].

I. — ORIGINE DE LA LÉGENDE DE L'ILE ATLANTIDE

L'origine de la légende de l'*île Atlantide* est exposée par Platon au début du *Timée*.

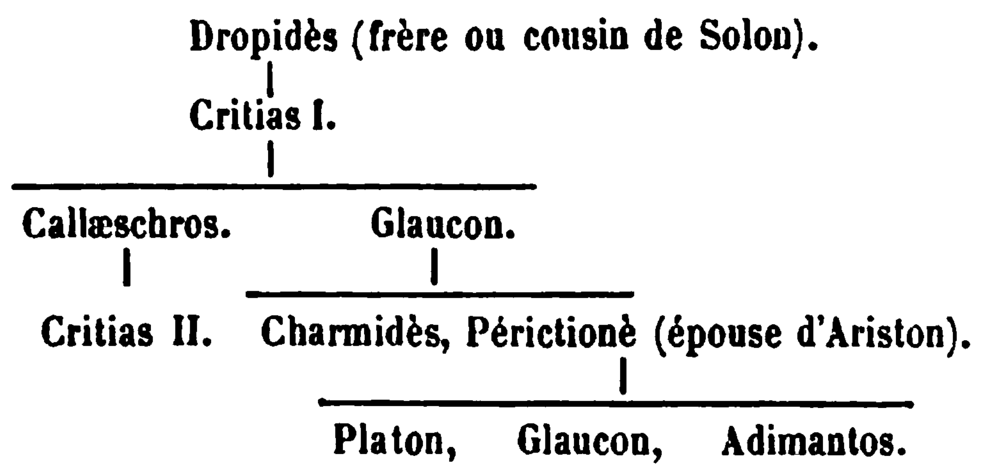
Critias[2] rapporte que son bisaïeul Dropidès, parent et ami de

1. Voy. Charles Lévêque, *La Science du Beau*, t. II, p. 31-41.
2. Critias, un des trente tyrans d'Athènes, avait écrit sur la politique. On trouve quelques fragments de lui dans le tome II des *Fragmenta historicorum græcorum* de Firmin Didot.

Solon, lui avait entendu faire le récit de son voyage en Égypte, et l'avait transmis à Critias, son propre aïeul.

« Je vais vous redire ce récit, qui n'est pas nouveau, et que j'ai entendu raconter par un homme qui n'était pas jeune. Critias était alors, comme il le disait, aux environs de sa quatre-vingt-dixième année, et moi j'avais au plus dix ans [1]. C'était le jour Curéotis des Apaturies. La fête se passa selon l'usage pour nous autres enfants; nos pères nous proposèrent des prix de déclamation poétique [2]. On récita donc des vers de différents poëtes, et, comme dans ce temps-là les poésies de Solon étaient nouvelles, beaucoup d'entre nous les chantèrent. Or, quelqu'un de notre tribu, soit qu'il le pensât, soit qu'il voulût complaire à Critias, dit que Solon ne lui paraissait pas seulement avoir été le plus sage des hommes, mais encore le plus magnanime des poëtes. Le vieillard, je m'en souviens, fut ravi de ces paroles, et dit en souriant : « Amynandros, si Solon, au lieu d'en faire un passe-temps, se fût sérieusement livré à la poésie, comme beaucoup d'autres, s'il eût mené à fin l'ouvrage qu'il avait rapporté d'Égypte, s'il n'eût été contraint de s'appliquer à combattre les factions et les maux de toute sorte qu'il trouva ici à son retour [3], dans mon opinion, ni Hésiode, ni

1. On comprendra facilement la généalogie des deux Critias par le tableau suivant :



Voy. Chaignet, *La Vie et les Écrits de Platon* (1871), p. 12.

2. Les *Apaturies* comprenaient trois jours de fête. D'après le scoliaste de Platon, le premier était consacré à des sacrifices; le second à des festins; le troisième, nommé *Curéotis* (Κουρεῶτις, de κοῦρος, jeune garçon; ou de κουρά, coupe de cheveux), à une cérémonie qui concernait les garçons de trois ou quatre ans : on leur coupait les cheveux, et on les inscrivait dans les *phratries*. A cette occasion, les enfants les plus intelligents récitaient des vers.

3. « Solon avait entrepris de mettre en vers cette grande histoire ou légende de l'*Atlantide,* que lui avaient contée les sages de Saïs, et qui intéressait les Athéniens. Mais il y renonça, non point, comme le prétend Platon, qu'il eût autre chose à faire, mais à cause de sa vieillesse et de l'effroi que lui causait la longueur du travail;

Homère, ni personne ne l'eût surpassé comme poëte[1]. » — « Et quel était donc cet ouvrage, Critias? » demanda Amynandros. — « Le récit de la chose la plus grande, et qui méritait d'être la plus renommée; accomplie autrefois par cette ville, le temps et la mort de ses auteurs n'ont pas permis que le souvenir en vînt jusqu'à nous. » — « Redis-nous dès le commencement, reprit l'autre, ce que disait Solon, quelle était cette tradition, et de qui il prétendait l'avoir apprise comme véritable. »

— « Il y a en Égypte, dit Critias, dans le Delta, au sommet duquel le Nil partage son cours, un nome appelé Saïtique, et la principale ville de ce nome est Saïs, patrie du roi Amasis. Les habitants honorent comme fondatrice de leur ville une déesse dont le nom égyptien est Neith, et le nom grec, s'il faut les en croire, Athênâ[2]. Ils aiment beaucoup les Athéniens et prétendent

car il vivait alors dans un grand loisir, comme il le donne à entendre lui-même :

« En vieillissant, j'apprends quelque chose tous les jours. »

« Ce que j'aime aujourd'hui, ce sont les dons de Kypris, de Dionysos et des Muses : car ils font la joie des hommes. »

Platon s'empara du sujet de l'*Atlantide*, comme d'une belle terre abandonnée, qui lui revenait par droit de parenté (puisqu'il était de la famille de Solon), et il se piqua d'honneur de l'achever et de l'embellir. Il y mit un vestibule superbe, tel que jamais histoire, légende ou poëme n'en eut de semblable. Mais il avait commencé trop tard : prévenu par la mort, il n'eut pas le temps d'achever son ouvrage; et plus il y a de plaisir à lire ce qui est écrit, plus ce qui manque laisse de regrets au lecteur. De tous les temples d'Athènes, celui de Zeus Olympien est le seul qui ne soit pas fini; de même, entre tant de belles œuvres de la philosophie de Platon, il n'y a que son écrit sur l'*Atlantide* qui soit demeuré imparfait. » (Plutarque, *Vie de Solon*.)

1. Dans les fragments qui nous restent de lui, Solon égale Hésiode comme poëte gnomique. Il est douteux qu'il eût pu, par son poëme sur l'*Atlantide*, égaler l'*Iliade* ou l'*Odyssée* d'Homère : car il n'avait guère fait jusque-là que des *vers élégiaques*, vulgairement nommés *distiques*.

2. En général, les prêtres égyptiens, pour se concilier la bienveillance des Grecs dont ils voulaient se faire des alliés contre les Perses, cherchaient à leur persuader que la Grèce avait emprunté à l'Égypte des croyances et des cérémonies religieuses, comme Hérodote le rapporte dans ses *Histoires* (II, 4) :

« Les Égyptiens, disent les prêtres, ont les premiers donné habituellement aux douze dieux les noms que leur ont empruntés les Grecs; ils ont les premiers attribué aux dieux des autels, des statues, des temples, et gravé sur la pierre des figures diverses. »

Cette hypothèse se réfute par un fait incontestable : les noms grecs des douze dieux ne s'expliquent point par la langue égyptienne, et les croyances religieuses sont complétement différentes.

être en quelque manière de la même nation. Solon racontait que, arrivé chez eux, il avait été parfaitement accueilli, qu'il avait interrogé sur les antiquités les prêtres les plus versés dans cette science, et reconnu que ni lui ni personne parmi les Grecs ne savait, pour ainsi dire, le premier mot de ces choses. Un jour, voulant engager les prêtres à s'expliquer sur les antiquités, il parla de ce que nous connaissons de plus ancien, de Phoroneus dit le premier, de Niobè, et, après le déluge, de Deucalion et de Pyrrha, avec tout ce qu'on en rapporte; il fit la généalogie de tous leurs descendants, et essaya, en supputant les années, de fixer la date des événements. Mais l'un des plus vieux entre les prêtres s'écria : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours des enfants; il n'y a pas de vieillards en Grèce! » — « Que voulez-vous dire? » demanda Solon. — « Vous êtes jeunes par les âmes, répondit le prêtre, car vous ne possédez aucune antique tradition, aucune connaissance blanchie par le temps[1]. En voici la raison. Mille destructions d'hommes ont eu lieu et auront lieu de mille manières, les plus grandes par le feu et par l'eau, les moindres par une infinité d'autres causes[2]. Ce qu'on raconte aussi chez vous, qu'autrefois Phaéthon, fils du Soleil, ayant attelé le char de son père, et ne pouvant le diriger dans la même voie, brûla tout sur la terre, et périt lui-même frappé de la foudre[3], cela a tout le

Ici, en particulier, l'assimilation de *Neith* (ou *Neit*) et d'*Athênâ* est inadmissible, quoiqu'elle soit préconisée par Hérodote (II, 59, 170). En effet, le nom d'*Athênâ* ne dérive pas de celui de *Neith*, mais de l'adjectif sanscrit *Ahanâ*, qui signifie l'*Aurore matinale*. D'ailleurs, les fonctions des deux déesses sont complètement différentes : *Neith* est la mère du Soleil (*Ra*), parce qu'elle personnifie l'espace céleste; *Athênâ* est l'Aurore, fille de Zeus, en ce sens qu'elle naît le matin du Ciel lumineux.

Voy. Émile Burnouf, *La Légende athénienne*, p. 71-79.

1. L'assertion est vraie; mais la raison qu'en donne Platon n'est point conforme à l'histoire. Si les Grecs n'avaient point de tradition antique, c'est qu'ils ne possédaient point d'inscriptions monumentales, comme les Égyptiens, ni de livres sacrés, comme les Indiens.

2. Il est facile de reconnaître ici l'hypothèse cosmogonique exposée ci-dessus dans la *Vision de Mârkandêya* (p. 98). Seulement, Platon essaie de la justifier par des faits historiques ou des légendes.

3. Lucrèce explique ce mythe de la même manière :

« Puisque les vastes membres du monde engagent entre eux une lutte acharnée et impie, ne vois-tu pas que ces longues batailles peuvent avoir une fin?

» D'un côté, la chaleur solaire peut boire toutes les eaux et demeurer la maîtresse. C'est ce qu'elle essaie de faire; mais jusqu'ici ses efforts n'ont point abouti, tant les eaux ont d'abondance! Elles-mêmes, du profond abîme des mers, elles

caractère d'une fable ; mais ce qui est vrai, c'est que de grandes révolutions s'accomplissent dans l'espace qui environne la terre et dans le ciel, et qu'à de longs intervalles les objets qui couvrent le globe disparaissent dans un vaste incendie. Dans ces circonstances, les habitants des montagnes et, en général, des lieux élevés et arides, succombent plutôt que ceux qui demeurent au bord des fleuves ou de la mer. Pour nous, le Nil, notre sauveur ordinaire, nous sauva encore de cette calamité en débordant. Lorsque, d'un autre côté, les dieux, purifiant la terre par les eaux, la submergent, les bouviers et les pâtres sont, il est vrai, à l'abri du fléau sur les montagnes, mais les habitants de vos villes sont entraînés dans la mer par le courant des fleuves. Or, dans notre pays, ni alors ni en aucun cas les eaux ne se précipitent jamais des hauteurs sur les campagnes; au contraire, elles jaillissent de dessous terre. Voilà pour quelles causes on dit que c'est chez nous que se sont conservées les plus vieilles traditions. La vérité est que, dans tous les pays où les hommes ne sont pas mis en fuite par des pluies excessives ou par d'extrêmes chaleurs, ils subsistent toujours en plus ou moins grand nombre. Aussi, soit chez vous, soit ici, soit dans toute autre contrée connue de nous, il ne s'est rien fait de beau, ou de grand, ou de remarquable en quoi que ce soit, qui n'ait été depuis longtemps consigné par écrit et ne soit

menacent de tout engloutir. C'est en vain : car les vents les balaient et les appauvrissent, tandis que le Soleil, du haut des airs, les fait évaporer par ses rayons; et ils espèrent les dessécher, avant que celles-ci atteignent le but de leur entreprise. Respirant la guerre et possédant une force égale, la chaleur solaire et l'élément liquide se disputent avec ardeur l'empire du monde. Une fois le feu a été vainqueur (avec Phaéthon); et une fois l'eau régna dans les campagnes (à l'époque de Deucalion).

» Oui, le feu a vaincu et produit un vaste incendie lorsque les rapides coursiers du Soleil, quittant leur route ordinaire, emportèrent Phaéthon à travers toutes les régions éthérées et terrestres. Alors, le Père tout-puissant, ému d'une violente colère, frappa d'un coup de foudre le présomptueux Phaéthon et le précipita de son char sur la terre; le Soleil, témoin de sa chute, recueillit l'éternel flambeau du monde, réunit les coursiers épars, les attela encore tremblants, et ranima l'univers en reprenant sa course accoutumée. Voilà du moins ce qu'ont chanté les anciens poëtes de la Grèce...

» De même, l'élément liquide eut aussi son jour de victoire, quand tant d'hommes furent engloutis dans les flots (par le déluge de Deucalion). Mais, dès qu'une autre puissance de la nature arrêta cette masse d'eau sortie de l'abime, les pluies cessèrent et les fleuves rentrèrent dans leur lit. » (*De la Nature,* V, 381-416.)

conservé dans nos temples. Mais chez vous et les autres peuples, à peine l'usage des lettres ou de toutes les choses nécessaires aux États est-il institué, voici que, à de certains intervalles, comme un fléau, viennent fondre sur vous des pluies torrentielles, qui ne laissent survivre que des hommes illettrés et étrangers aux Muses; en sorte que vous recommencez et redevenez jeunes, sans rien savoir des événements de ce pays-ci ou du vôtre qui remontent aux anciens temps[1]. Et certes, ces généalogies que tu viens d'exposer, Solon, ressemblent fort à des contes d'enfants. Car, outre que vous ne faites mention que d'un seul déluge[2], bien qu'il ait été précédé de plusieurs, vous ignorez que la meilleure et la plus parfaite race d'hommes a existé dans votre pays, et que c'est de là, d'un seul germe échappé à la destruction, que votre ville tire son origine; vous l'ignorez parce que les survivants, pendant plusieurs générations, moururent sans rien laisser par écrit. En effet, avant cette grande destruction par les eaux, cette même ville d'Athènes excellait dans les travaux de la guerre et l'emportait en toutes choses par la sagesse de ses lois; c'est à elle que l'on attribue toutes les plus belles actions, toutes les institutions les plus parfaites dont nous ayons jamais entendu parler sous le ciel[3]. »

A ce discours, étonné et plein de curiosité, Solon disait qu'il avait prié les prêtres de lui exposer dans toute sa suite et son exactitude l'histoire de ses ancêtres. A quoi le prêtre répondit : « Très-volontiers, Solon; je le ferai non-seulement par égard pour

1. « Une explication (des mythes relatifs aux dieux) qui n'est pas sans vraisemblance, c'est que *les arts et la philosophie furent plusieurs fois découverts et plusieurs fois perdus,* comme cela est très possible, et que ces croyances sont des débris de la *sagesse antique,* conservés jusqu'à notre temps. » (Aristote, *Métaphysique,* XII, 8.)

2. Il s'agit du *déluge de Deucalion* (p. 111, note 3).

3. Cette phrase résume le début du Discours que, dans le *Ménéxène,* Platon fait en l'honneur des Athéniens morts dans la Guerre du Péloponèse.

« Il faut ici un discours qui loue dignement les morts, exhorte avec bienveillance les vivants, excite les fils et les frères de ceux qui ne sont plus à imiter leur vertu et console leurs parents. Et quel sera le discours propre à remplir ce but? Par où faut-il commencer à louer ces généreux citoyens qui, pendant leur vie, ont fait par leur vertu la joie de leurs parents, et par leur mort ont sauvé leurs concitoyens. Je pense qu'il faut les louer dans l'ordre naturel où ils se sont formés; or, ils sont devenus vertueux parce qu'ils étaient nés de parents vertueux : nous vanterons donc d'abord leur noble origine, puis leur éducation; enfin, nous montrerons comment par leurs belles actions ils se sont rendus dignes de ces premiers avantages. »

toi et ta patrie, mais surtout en considération de la déesse qui a pris sous sa protection, élevé et instruit votre ville et la nôtre; votre ville d'abord, mille ans auparavant, l'ayant formée d'une semence empruntée à la Terre et à Hèphæstos[1]; la nôtre ensuite; or, d'après nos livres sacrés, huit mille ans se sont écoulés depuis notre établissement. C'est donc de tes concitoyens d'il y a neuf mille ans que je vais te faire connaître les institutions, et, entre leurs exploits, le plus glorieux de tous. Pour les détails, une autre fois, quand nous en aurons le loisir, nous les parcourrons d'un bout à l'autre, les livres sous les yeux.

» Compare donc les lois de l'ancienne Athènes aux nôtres, et tu trouveras que la plupart ont encore leurs analogues chez nous. D'abord, la caste des prêtres est séparée de toutes les autres; vient ensuite celle des artisans, qui exercent chacun sa profession sans mélange, et celle des bergers, et celle des chasseurs, et celle des laboureurs. La classe des guerriers, tu le sais, est également distincte de toutes les autres classes, et la loi ne permet d'autre soin que la guerre à ceux qui en font partie[2]. Pour les armes, le

1. Ce mythe signifie que les Athéniens étaient autochthones (Émile Burnouf, *La Légende athénienne*, p. 167), comme Platon l'explique dans le *Ménexène* :

« Ce qui distingue d'abord la naissance de ceux dont nous faisons l'éloge, c'est que leurs aïeux n'avaient point une origine étrangère, et n'ont point, comme des hommes transplantés dans ce pays, communiqué ce caractère à leurs enfants; ceux-ci sont *nés de cette terre;* ils ont habité et vécu réellement dans une patrie qui les a élevés en véritable mère; et, maintenant qu'ils ne sont plus, ils reposent dans le sein de celle qui les a enfantés, nourris et recueillis. C'est donc à cette mère qu'il convient d'adresser nos premiers hommages. Elle les mérite pour plusieurs raisons, mais d'abord, surtout, parce qu'elle est aimée des Dieux : témoin la querelle et le jugement des dieux (*Athènâ* et *Poseidôn*) qui s'en disputaient la possession. »

Le mythe commenté ici par Platon se rattachait aux institutions religieuses d'Érichthonios. Ce roi avait établi la fête d'*Hèphæstos* et le culte de la *Terre nourricière des garçons* (Γῆ κουροτρόφος); il avait élevé à celle-ci un autel sur l'Acropole, et il avait ordonné qu'on lui offrît toujours un sacrifice propitiatoire avant tout autre sacrifice. (Émile Burnouf, *La Légende athénienne*, p. 177.)

Ce mythe avait aussi pour lui l'autorité d'Homère :

« Le peuple d'Érechtheus au grand cœur, que jadis nourrit Athènâ, fille de Zeus, et qu'enfanta la Terre qui donne l'orge. » (*Iliade*, II, 547.)

2. Il y avait à Athènes quatre tribus, qu'Érichthonios avait nommées : *Dias* (*tribu de Zeus*), *Athènaïs* (*tribu d'Athènâ*), *Poseidônias* (*tribu de Poseidôn*), *Hèphæstias* (*tribu d'Hèphæstos*). Ces quatre noms, tirés de ceux des quatre dieux principaux, équivalaient à *prêtres, guerriers, laboureurs, ouvriers :* car *Dias* a pour racine *Div* (qui est l'origine de *divin*), *Athènâ polias* est la guerrière gardienne de la citadelle,

bouclier et la lance, nous avons été les premiers des peuples de l'Asie à nous en servir, en ayant appris l'usage de la déesse qui vous l'avait d'abord enseigné[1]. Et quant à la science, tu vois quelle attention y donne la loi dès le commencement, nous conduisant de l'étude de l'ordre du monde jusqu'à la divination et la médecine qui veille sur la santé, des choses divines aux choses humaines, et nous mettant en possession de toutes les connaissances qui se rapportent à celles-ci[2]; c'est cette constitution, c'est cet ordre que la déesse avait d'abord établi parmi vous, après avoir fait choix du pays où vous êtes nés, sachant bien que l'heureuse température des saisons y produirait des hommes excellents en sagesse[3]. Amie de la guerre et de la science, la déesse devait

Poseidôn phytalmios est le régent de l'océan céleste qui donne la pluie fertilisante, et *Hèphæstos* est le patron des ouvriers. (Émile Burnouf, *La Légende athénienne.*)

Il est facile de reconnaître que cette organisation n'est pas d'origine égyptienne.

1. Divinité guerrière, *Athênê* avait reçu de l'imagination populaire les armes essentiellement grecques, le casque, le bouclier et la lance. Quant à l'idée primitive de la considérer comme guerrière, elle n'est pas propre au génie grec : car, dans le *Rig-Vêda,* aussi bien que sur l'Acropole, l'Aurore est représentée comme une combattante, en ce sens qu'elle met en fuite les ténèbres de la nuit. (Ém. Burnouf, *La Légende athénienne*, p. 88.)

Ici encore, Athènes n'a rien emprunté à l'Égypte.

2. Dans la *République* (IV, p. 436), Platon est moins favorable aux Égyptiens : il leur donne pour caractère, ainsi qu'aux Phéniciens, l'*amour du gain* (τὸ φιλοχρήματον), et il attribue en propre aux Athéniens l'*amour de la science* (τὸ φιλομαθές).

3. Platon résume dans cette phrase l'opinion d'Hippocrate sur l'influence du climat :

« Quant à la pusillanimité, à l'absence de courage viril, si les Asiatiques sont moins belliqueux et plus doux que les Européens, la principale cause en est dans les saisons qui, en Asie, n'éprouvent pas de grandes variations ni de chaud ni de froid, mais qui sont à peu près uniformes. En effet, l'esprit n'y ressent point ces commotions, et le corps n'y subit pas ces changements intenses qui rendent naturellement le caractère plus farouche, et qui lui donnent plus d'indocilité et de fougue qu'un état de choses toujours le même; car ce sont les changements du tout au tout qui éveillent l'esprit de l'homme et ne le laissent pas dans l'inertie. C'est, je pense, à ces causes extérieures qu'il faut rapporter la pusillanimité des Asiatiques, et aussi à leurs institutions : en effet, la plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois; et, toutes les fois que les hommes ne sont ni maîtres de leurs personnes, ni gouvernés par les lois qu'ils se sont faites, mais par la puissance despotique, ils n'ont pas de motif raisonnable pour se former au métier des armes; ils en ont, au contraire, pour ne pas paraître guerriers : car les périls ne sont pas également partagés. C'est contraints par la force qu'ils vont à la guerre, qu'ils en supportent les fatigues et qu'ils meurent pour leurs despotes, loin de leurs enfants,

choisir, pour y fonder un État, le pays le plus capable de porter les hommes qui lui ressembleraient le plus à elle-même[1]. Vous étiez donc gouvernés par des lois et des institutions meilleures encore; vous surpassiez le reste des hommes par tous les genres de vertu, comme il convenait à des fils et à des élèves des dieux[2].

» Or, dans la multitude des exploits qui honorent votre ville, qui sont consignés dans nos livres, et que nous admirons, il en est un plus grand que tous les autres, et qui atteste une vertu

de leurs femmes et de leurs amis. Tous leurs exploits et leur valeur guerrière ne servent qu'à augmenter la puissance de leurs despotes; pour eux, ils ne recueillent d'autre fruit que les dangers et la mort. En outre, leurs champs se transforment en déserts, et par les dévastations des ennemis, et par la cessation des travaux; en sorte que, s'il se trouvait parmi eux quelqu'un qui fût, de sa nature, courageux et brave, il serait, par l'effet des institutions, détourné d'employer sa bravoure. Une grande preuve de ce que j'avance, c'est qu'en Asie les Grecs et les Barbares qui ne se soumettent pas au despotisme, et qui se gouvernent par eux-mêmes, sont les plus guerriers de tous; car c'est pour eux-mêmes qu'ils courent les dangers, et eux-mêmes reçoivent le prix de leur courage ou la peine de leur lâcheté. »

1. Les attributs d'*Athènè* se rapportent à l'idée de l'Aurore. « A son arrivée, la nature entière se réveille; la vigilante fille de Zeus rend la vie au monde; elle met à l'œuvre l'artisan, le laboureur, le prêtre; elle crée les métiers, inspire les arts, dévoile aux hommes les secrets de la science en éclairant toute la nature; principe de justice, elle suscite les assemblées, préside aux lois, protège les cités; adorée sur l'Acropole, elle veille à la défense de la forteresse, elle en éloigne les ennemis. » (Émile Burnouf, *La Légende athénienne,* p. 84.)

2. « Nés et élevés de cette manière, les aïeux de ces guerriers ont fondé un État dont il est juste de dire quelques mots : *C'est l'État qui forme les hommes, et il les rend bons ou mauvais, selon qu'il est lui-même bon ou mauvais.* Il faut donc montrer que nos ancêtres ont été élevés dans un État bien constitué, qui a contribué à les rendre vertueux ainsi que les hommes de nos jours... C'est le peuple en général qui a la souveraineté; et il donne les charges et l'autorité à ceux qui lui paraissent avoir le plus de mérite, sans exclure personne pour cause de faiblesse, de pauvreté ou d'obscurité de naissance, et sans conférer les honneurs pour les qualités contraires. Ce qui a contribué à établir ce gouvernement parmi nous, c'est que nous avons une origine commune, tandis que les autres États sont composés d'hommes de toute espèce et d'origine différente; c'est ce qui fait que la même inégalité se retrouve dans leurs gouvernements despotiques ou oligarchiques, où l'on est divisé en maîtres et en esclaves. Pour nous et les nôtres, qui sommes frères et nés d'une mère commune, nous ne nous partageons pas en maîtres et en esclaves; mais l'égalité de notre naissance dans l'ordre naturel nous force de chercher l'égalité de la loi dans l'ordre politique, et de ne reconnaître entre nous d'autre supériorité que celle de la vertu et de l'intelligence. » (*Ménéxène.*)

Ici, Platon idéalise le gouvernement d'Athènes, d'après les principes exposés dans la *République*.

extraordinaire[1]. Nos livres racontent comment Athènes détruisit une puissante armée qui, partie de l'océan Atlantique, envahissait insolemment et l'Europe et l'Asie : car alors on pouvait traverser cet océan. Il s'y trouvait en effet une île, située en face du détroit que vous appelez dans votre langue les colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies[2]; les navigateurs passaient de là sur les autres îles, et de celles-ci sur le continent

1. « C'est pourquoi les pères de ces guerriers et les nôtres, ainsi que ces guerriers eux-mêmes, élevés au sein de la liberté et nés d'une manière si privilégiée, se sont signalés par tant de belles actions publiques et particulières pour servir l'humanité entière, persuadés qu'il fallait défendre la liberté des Grecs contre les Grecs eux-mêmes, et celle de toute la Grèce contre les Barbares. Comment ils repoussèrent l'invasion d'Eumolpos et des Amazones et les invasions antérieures, comment ils secoururent les Argiens contre les Thébains, et les Héraclides contre les Argiens, c'est ce que le temps ne me permet pas de raconter dignement; d'ailleurs, les poëtes ont déjà célébré leur vertu, et leurs chants glorieux l'ont fait connaître à toute la terre. » (*Ménéxène.*)

2. Cette description est une fiction, comme le démontre M. Th. H. Martin dans son *Commentaire sur le Timée de Platon.* Mais cette fiction contient des données géographiques et historiques qu'elle altère en changeant les temps, les noms des lieux et des personnages, comme le font souvent les auteurs dramatiques et les romanciers.

Transportons-nous par la pensée à Saïs, dans la Basse-Égypte, à l'époque où Solon la visita. La dynastie originaire de cette ville avait donné un grand essor au commerce avec les étrangers, et, en particulier, au transit des produits de l'Inde pour la Grèce et les contrées civilisées de l'Europe : Psammitichus avait ouvert des entrepôts de marchandises et assuré aux navigateurs une pleine sécurité; Néchao avait institué une corporation d'interprètes; Amasis avait accordé une protection toute spéciale aux Grecs et en avait établi une colonie à Naucratis (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient,* t. I, p. 468-474). Dans ces conditions, il était impossible que Solon, visitant Saïs, n'entendît point parler de l'Inde et ne recueillît pas, avec la curiosité propre à sa nation, tous les renseignements qu'il lui était possible de se procurer sur cette merveilleuse contrée.

C'est à l'aide de ces renseignements que Solon a pu imaginer la fiction de l'*île Atlantide,* qui n'est autre chose que la presqu'île de l'Inde.

Trois raisons ont jusqu'ici empêché de reconnaître l'Inde dans l'*Atlantide* de Solon et de Platon : (*A*) l'*Atlantide* est une île; (*B*) elle est située dans la mer Atlantique; (*C*) elle porte un nom qui doit faire chercher sa position dans le voisinage du mont Atlas.

Examinons-les successivement, et nous trouverons que ce ne sont pas des difficultés insolubles.

A. Le nom d'*île* convient à l'Inde aussi bien qu'à l'*Atlantide* de Solon : car les indigènes l'appellent l'*Ile du jambose* (en sanscrit, *Djamboudwipa*).

B. Aristophane place la *cité du bonheur* sur les bords de la *mer Érythrée* (p. 20).

qui borde cette mer vraiment digne de ce nom. Car, pour tout ce qui est en deçà du détroit dont nous avons parlé, cela ressemble à un port dont l'entrée est étroite, tandis que le reste est une véritable mer, de même que la terre qui l'entoure a tous les titres à être appelée un continent. Or, dans cette île Atlantide, des rois avaient formé une grande et merveilleuse puissance, qui dominait sur l'île entière, sur beaucoup d'autres îles, et jusque sur plusieurs parties du continent. De plus, dans nos contrées, en deçà du détroit, ils étaient maîtres de la Libye jusqu'à l'Égypte, et de l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie[1]. Or, cette vaste puissance,

Platon, d'après Solon, place l'*Atlantide* dans la *mer Atlantique*. Il semble qu'il y a là une contradiction, si la *cité du bonheur* et l'*Atlantide* désignent une seule et même contrée. Mais cette contradiction n'est qu'apparente, comme il est facile de s'en convaincre par le témoignage d'Hérodote (I, 202) : « La mer où les Grecs naviguent au delà des Colonnes d'Hercule, qu'on l'appelle *mer Atlantique* ou *mer Érythrée*, est toujours la même. » Cette confusion de la *mer Atlantique* et de la *mer Érythrée* était d'ailleurs fondée sur un fait historique : par l'ordre de Néchao, comme nous l'apprend Hérodote (IV, 42), des Phéniciens avaient fait le tour du continent africain en partant du golfe Arabique et en revenant par le détroit des Colonnes d'Hercule. (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. I, p. 471.) — La fiction de Solon et de Platon consiste donc à rapprocher l'Inde, en supposant l'*Atlantide* située en face du détroit des Colonnes d'Hercule. Faute de se placer à ce point de vue, qui est le seul vrai, on est conduit à identifier l'*Atlantide* avec l'Amérique, et à changer une légende historique et géographique en un cataclysme géologique inconnu des Grecs, comme l'a fait dernièrement M. Rosny (*L'Atlantide historique*, dans les *Mémoires de la Société d'ethnographie*, t. XIII, 1875).

C. Quant au nom d'*Atlantide*, il était destiné, dans la pensée de Solon et de Platon, à faire chercher la position de leur île dans le voisinage du mont Atlas. Ils avaient besoin de cette fiction pour avoir pleine liberté dans leurs récits.

1. Il est impossible de déterminer ce qu'était la *guerre des Atlantes contre les Athéniens*, dans le plan du poëme de Solon, puisqu'il n'en reste pas une seule phrase. Au contraire, le récit sommaire que fait ici Platon contient des éléments qui donnent prise à la critique historique. En le rapprochant de l'éloge que le même Platon fait des anciens Athéniens dans le *Ménéxène*, on reconnaît que nous avons ici une narration idéale de la *guerre des Perses contre les Athéniens*, guerre à laquelle prirent part des soldats de l'Inde, ce qui justifie la fiction.

Nous allons donner les passages du *Ménéxène* dont la comparaison avec notre texte démontre la vérité de notre assertion.

« Les Athéniens ont accompli d'autres exploits que j'invite les poëtes à chanter, dans des odes ou sous une autre forme, d'une manière digne de leurs auteurs. Voici le premier de ces exploits : les Perses, qui régnaient sur l'Asie et tenaient l'Europe asservie, furent repoussés par les enfants de cette terre, nos ancêtres. Il est juste de rappeler leur gloire et d'exalter leur courage; mais, pour les louer comme ils le

réunissant toutes ses forces, entreprit un jour d'asservir d'un seul coup notre pays, le vôtre, et tous les peuples situés de ce côté du détroit. C'est dans ces conjonctures, ô Solon, que votre ville fit éclater à tous les regards son courage et sa puissance. Elle l'emportait sur tous les peuples voisins par sa magnanimité et par son habileté dans les arts de la guerre : à la tête des Grecs d'abord, puis seule par la défection de ses alliés, elle brava les plus grands dangers, triompha des envahisseurs, dressa des trophées, préserva de l'esclavage les peuples qui n'étaient pas encore asservis, et, pour les autres situés ainsi que nous en deçà des colonnes d'Hercule, les rendit absolument tous à la liberté [1]. Mais

méritent, il faut se transporter par la pensée au temps où l'Asie entière obéissait déjà à son troisième monarque. Le premier Cyros, après avoir affranchi par son génie les Perses, ses compatriotes, asservit les Mèdes, leurs maîtres, et régna sur le reste de l'Asie jusqu'à l'Égypte. Son fils Cambysès s'empara de l'Égypte et de toute la partie de la Libye où il put pénétrer. Le troisième roi, Darios, avec son armée de terre, poussa ses conquêtes jusqu'à la Scythie, et, avec ses vaisseaux, étendit son empire sur la mer et les îles, en sorte que l'on crut que personne ne pouvait lui résister. Les esprits de tous les peuples étaient abattus : tant de nations grandes et belliqueuses avaient été asservies par les Perses! »

1. « Darios nous accusa ainsi que les Érétriens d'avoir voulu nous rendre maîtres de Sardes, et prit ce prétexte pour embarquer une armée de cinq cent mille hommes sur des bâtiments de transport accompagnés de trois cents vaisseaux. Datis, le chef de cette expédition, réduisit en captivité tous les Érétriens, puis vint dans les plaines de Marathon, comme s'il était aussi facile de réduire les Athéniens que les Érétriens. Après la première expédition et pendant la seconde, aucun des Grecs ne vint secourir les Érétriens ni les Athéniens, à l'exception des Lacédémoniens; mais ils arrivèrent le lendemain de la bataille de Marathon. Tous les autres peuples de la Grèce, frappés de terreur, préférèrent leur sûreté du moment et se tinrent en repos. Si l'on se reporte à cette circonstance, on pourra voir quel courage déployèrent ceux qui attendirent à Marathon l'armée des Barbares, châtièrent l'orgueil de l'Asie entière, et, par cette première victoire remportée sur les Barbares, devinrent les guides de tous les peuples, leur apprirent que la puissance des Perses n'était pas invincible, et que le nombre et la richesse cèdent toujours à la vertu...

» Il faut accorder le premier prix à ces guerriers. Le second doit être donné à ceux qui livrèrent les batailles de Salamine et d'Artémision, et triomphèrent dans ces deux journées. Ce qui me paraît leur plus beau titre de gloire, c'est qu'ils ont achevé l'ouvrage commencé à Marathon : car les vainqueurs de Marathon avaient seulement montré aux Grecs qu'il était possible à un petit nombre de braves de vaincre sur terre une multitude de Barbares, mais il n'était pas prouvé que cela fût aussi possible sur mer, et les Perses avaient la réputation d'être invincibles sur mer par le nombre, par les richesses, par l'habileté et par la force. Il est juste de dire à la louange de ces illustres marins qu'ils ont dissipé la crainte des Grecs,

dans les temps qui suivirent eurent lieu de grands tremblements de terre, des inondations, et, en un seul jour, en une seule nuit fatale, tout ce qu'il y avait de guerriers chez vous fut englouti à la fois dans la terre entr'ouverte [1], l'île Atlantide disparut sous la

en leur apprenant à ne plus redouter désormais une multitude de vaisseaux et de soldats.

» J'arrive au troisième fait, où la Grèce signala son courage pour assurer son indépendance; il eut lieu à Platée, et les Lacédémoniens en partagèrent la gloire avec les Athéniens. Leurs efforts communs repoussèrent le danger le plus grand et le plus terrible. Malgré ces victoires, il restait encore beaucoup de villes grecques au pouvoir des Barbares; et le roi lui-même avait déclaré qu'il songeait à faire une nouvelle expédition contre les Grecs. Il est donc juste de mentionner ceux qui ont achevé l'ouvrage de leurs ancêtres et accompli notre délivrance en purgeant les mers des Barbares et en chassant tous ceux qui y restaient encore. Ce furent ceux qui combattirent à l'embouchure de l'Eurymédon, descendirent en Chypre et firent voile vers l'Égypte et vers beaucoup d'autres pays. Nous devons leur consacrer nos souvenirs et notre reconnaissance, puisqu'ils ont fait trembler le grand roi à son tour, l'ont forcé de songer à sa propre sûreté et de ne plus méditer la perte des Grecs. » (*Ménéxène*, trad. de Schwalbé.)

Quant à la part que les Indiens prirent à la guerre des Perses contre les Athéniens, elle s'explique par les faits suivants.

Darios avait soumis les peuples situés sur la rive droite de l'Indus et en avait formé la vingtième satrapie, qui fut désignée par le nom perse de *Hindhus* (pays du fleuve), d'où est venu le grec *India*. Par suite, ils fournirent à Darios et à Xerxès des soldats qui envahirent la Grèce, campèrent dans les plaines d'Éleusis, et furent taillés en pièces sur les bords de l'Asopos. Hérodote les décrit combattant les uns à pied, d'autres à cheval, d'autres enfin sur des chars, comme les héros du *Rig-Véda;* ils portaient des vêtements de coton, des arcs en roseau, avec des flèches également en roseau, armées de pointes de fer; leurs chariots de guerre étaient traînés par des chevaux et par des onagres. (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 741-744.)

1. La fiction consiste ici dans un simple changement de temps et de lieu. Platon recule de neuf mille ans et attribue à Athènes la catastrophe célèbre de *Bura* et d'*Hélice* (villes d'Achaïe), qui étaient situées, la première, sur une rivière nommée également Bura, et la seconde, sur une petite baie du golfe de Corinthe.

En 373 avant Jésus-Christ, un tremblement de terre détruisit ces deux villes et fit périr leurs habitants. Bura fut inondée par la rivière, et Hélice par la mer, comme l'atteste Strabon (VIII, p. 384). Cette catastrophe eut lieu la nuit (comme celle dont parle Platon), et donna lieu à des légendes. D'après Héraclide, cité par Strabon, on crut qu'Hélice avait été anéantie par la colère de Poseidôn, parce qu'on n'avait pas respecté le droit d'asile de son temple. D'après Favorinus d'Arles (cité par Diogène de Laërte, III, 10), Pollis (qui, par l'ordre de Denys l'Ancien, avait vendu Platon comme esclave) avait péri dans les flots avec les habitants d'Hélice, et sa mort était un juste châtiment infligé par la divinité.

Les savants s'occupèrent aussi de chercher les causes de ce désastre. Aristote, dans sa *Météorologie*, essaie de l'expliquer par l'action de deux vents contraires, et

mer, et c'est pourquoi aujourd'hui encore on ne peut ni parcourir ni explorer cette mer, la navigation trouvant un insurmontable obstacle dans la quantité de vase que l'île a déposée en s'abîmant[1]. »

Voilà, Socrate, en peu de mots, le récit du vieux Critias, qui le tenait de Solon. Lorsque tu parlais hier (dans la *République*) de l'État et de ses citoyens, je m'étonnais au souvenir de ce que je viens de vous dire, songeant en moi-même que tu t'étais rencontré sur la plupart des points avec les paroles de Solon[2]... A présent, je suis prêt à exposer tout ce récit, non plus d'une façon sommaire, mais avec tous les détails. *La Cité que tu nous as représentée comme en une fiction, nous la transporterons dans la réalité; et nous déclarerons que les citoyens de ta République sont les Athéniens des anciens temps.* » (*Timée*[3], p. 4-26.)

Une étude attentive de la légende qu'on vient de lire, et des rapprochements que nous avons donnés dans les notes, conduit aux conclusions suivantes :

1° Solon, en visitant Saïs, a dû nécessairement entendre parler de l'Inde, et, avec les renseignements qu'il avait recueillis sur cette contrée, il a

Sénèque, dans ses *Questions naturelles* (VI, 23), rapporte cette explication en l'attribuant par erreur à Callisthène.

Quant au cataclysme de l'*île Atlantide*, il correspond à celui de *Dwâravati*, dont nous donnons plus loin la description d'après le *Mahâbhârata*.

1. Cette assertion s'applique au golfe de Katch, sur lequel Dwâravatî était située.

2. Malgré la restriction qu'énonce Platon, il est difficile de concevoir comment il prétend retrouver dans la constitution de Solon les institutions de la *République* qu'il mentionne au début du *Timée* : la division des citoyens en trois classes, guerriers, artisans et laboureurs; l'éducation des guerriers et des femmes, la communauté des femmes et des enfants. Ce qui constitue essentiellement l'œuvre législative de Solon, c'est d'avoir aboli la distinction des *eupatrides* et des *thètes*, de sorte qu'après lui il n'y eut plus de tenanciers sujets à redevance, et que la propriété devint accessible à tous; c'est aussi d'avoir modifié le droit de succession en partageant l'héritage entre tous les fils et en admettant les femmes à hériter à défaut de descendants mâles. — Voy. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 312, 317, 371, 375.

3. Nous citons, avec quelques changements, la traduction de M. Chauvet, parce qu'elle unit l'élégance de V. Cousin à l'exactitude de M. Th. H. Martin.

pu composer sa fiction de l'*île Atlantide* que Platon s'est ensuite appropriée (p. 117, n. 2).

2° La *mer Atlantique*, où Solon et Platon placent l'*île Atlantide*, est la même que la *mer Érythrée*, sur les bords de laquelle Aristophane place la *cité du bonheur* (p. 117, n. 2).

3° L'Inde est appelée une île par les indigènes, l'*Ile du jambose* (*Djambouduîpa*, p. 117, n. 2).

4° La *guerre des Atlantes contre les Athéniens*, telle que la raconte Platon et abstraction faite du plan conçu par Solon, est une transformation idéale de la *guerre des Perses et des Indiens contre les Athéniens*, transformation qui a son point de départ dans le *Ménéxène* (p. 118, n. 1).

5° Solon a imaginé la guerre des Atlantes contre les Athéniens dans le but d'inspirer à ses concitoyens l'amour des lois qu'il leur avait données, en leur montrant que des institutions pareilles avaient déjà procuré la victoire à leurs ancêtres. Platon, marchant sur ses traces, a voulu faire voir à son tour que les institutions de sa *République* n'étaient pas une vaine utopie, qu'elles avaient été déjà réalisées à une époque très-ancienne, et qu'elles avaient procuré à ceux qui les pratiquaient la puissance et la gloire (p. 116).

6° La catastrophe qui détruisit l'ancienne Athènes correspond à celle qui anéantit Hélice et Bura, et le cataclysme de l'île Atlantide correspond à celui de Dwâravatì (p. 120, n. 1).

Ces conclusions sont confirmées par les arguments que fournit à leur appui l'analyse du *Critias*, dans lequel Platon a entrepris de développer la légende de l'*île Atlantide*.

II. — PROLOGUE DU CRITIAS

Dans le *Critias*, comme nous venons de le dire, Platon développe l'histoire de l'*île Atlantide* dont il a fait un récit sommaire dans le *Timée*.

Il débute par un prologue dont le ton est moitié plaisant, moitié sérieux. Il rappelle au lecteur que la cosmogonie exposée dans le *Timée* n'est qu'une hypothèse, et il le prépare à accueillir favorablement le roman politique où il va mettre en action les institutions idéales de sa *République*.

« TIMÉE. Je supplie ce dieu (le Monde), dont l'existence est fort ancienne, mais qui vient de naître en quelque manière dans notre entretien, si ce que nous avons dit a été dit convenablement, de vouloir bien nous en tenir compte, et, si sans le vouloir nous avons prononcé quelques paroles inconsidérées, de nous infliger la punition qui nous est dûe. Or, on ne saurait punir justement celui qui se trompe qu'en l'instruisant. Afin donc qu'à l'avenir nos discours sur la *génération des dieux* soient des discours raisonnables, nous prions ce dieu de nous accorder *le meilleur et le plus parfait de tous les remèdes, la science.* » (*Critias,* p. 106.)

Cette phrase est ironique, et fait penser à une *eau merveilleuse* dans le goût de l'Orient. Nous en trouvons la recette dans le *Mahâbhârata*[1] :

« Ce poëme fait ouvrir les yeux des hommes aveuglés par l'ignorance[2]; il leur donne le *collyre de la sagesse*[3]; ses récits

1. *Mahâbhârata,* Épisodes traduits par Foucaux, p. 20.

2. Comme l'étude des *Vêdas* était réservée aux brâhmanes, le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* avaient été composés pour donner aux autres castes l'instruction morale et religieuse au moyen des légendes symboliques qui y sont expliquées.

3. L'expression est proverbiale; car elle est employée aussi dans les *Stances* de Bhartrihari (trad. de Regnaud, p. 32) :

« Quand j'étais dans l'ignorance produite par l'obscurité où m'égarait l'amour,

enseignent tout ce qui concerne la loi, la richesse, les plaisirs des sens, la délivrance finale de l'âme [1], de sorte que le soleil du *Mahâbhârata* dissipe les ténèbres dans lesquelles est plongée l'ignorance. »

Platon réclame ensuite, par la bouche de Critias, une indulgence bienveillante pour le tableau qu'il va tracer.

« CRITIAS. Lorsqu'on parle des dieux aux hommes, il est infiniment plus facile de les satisfaire qu'en leur parlant des mortels, c'est-à-dire d'eux-mêmes. En effet, l'inexpérience du lecteur fait la part belle à celui qui doit les entretenir de ce qu'ils ne connaissent pas. Or, *sur les dieux, nous savons où nous en sommes* [2]. Vous concevrez plus clairement ceci, si vous faites attention à ce que je vais vous dire. Nos paroles sont nécessairement une imitation, une image de quelque chose. Qu'un peintre entreprenne de nous représenter, d'après son imagination, des corps qui appartiennent à des dieux et non à des hommes (τὴν τῶν γραφέων εἰδωλοποιίαν περὶ τὰ θεῖά τε καὶ οὐκ ἀνθρώπινα σώματα γιγνομένην [3]) ; si nous examinons

je ne voyais ici-bas que l'objet de ma passion. Maintenant que je me suis plu à frotter mes yeux avec le *collyre de la vraie science,* tout a pris à mes yeux un aspect uniforme, et je n'aperçois dans les trois mondes que Brahma (l'Ame de l'univers). »

Horace se sert d'une expression analogue, pour recommander l'étude de la morale :

Non possis oculos quantum contendere Lynceus,
Non tamen idcirco contemnas lippus *inungi.* (*Épîtres,* I, I, 28.)

1. L'homme peut se proposer quatre buts dans la vie, la vertu, l'amour, a richesse, la délivrance finale de l'âme.

2. Platon rappelle ici ce qu'il a dit dans le *Timée* contre la *Théogonie* d'Hésiode : « Quant aux autres *dieux*, nous ne croyons pas pouvoir en expliquer l'origine. Le mieux est de s'en rapporter à ceux qui en ont parlé autrefois, et qui, issus de ces dieux, comme ils le disent, doivent connaître leurs ancêtres. Le moyen de ne pas croire des fils de dieux, encore que eurs raisons ne soient ni vraisemblables ni solides ! C'est l'histoire de leur famille qu'ils racontent : il faut donc l'accepter de confiance, selon l'usage. »

3. Les traducteurs de Platon n'ont pas bien saisi le sens de ce passage, parce qu'ils n'ont pas compris qu'il s'agissait de la représentation plus ou moins fantastique des corps que la mythologie prête aux dieux et aux démons : par exemple, dans l'Inde, Brahmâ a quatre têtes; Vichnou, quatre mains; Çiva, trois yeux. Platon pouvait en avoir vu de petites statuettes d'ivoire.

ce qu'il éprouve de facilité et de difficulté à imiter ces objets, de manière à contenter le spectateur, nous verrons que, pour peu qu'il ait le talent de *représenter avec quelque ressemblance la terre, les montagnes, les fleuves, les forêts, le ciel entier, tous les êtres qui s'y trouvent ou qui s'y meuvent,* nous nous contentons du tableau qu'il nous offre, parce que, dépourvus de connaissances précises, nous ne songeons ni à rien examiner ni à rien critiquer : une esquisse incertaine et trompeuse, c'est tout ce qu'il nous faut. Mais si quelqu'un essaie de représenter nos corps, comme l'habitude de les voir nous les a rendus familiers, nous saisissons sur-le-champ les défauts de son œuvre, et, s'il n'a point reproduit fidèlement son modèle, nous le jugeons avec sévérité. Il en est de même dans les discours : pour les choses célestes et divines, il nous suffit qu'on en parle avec quelque vraisemblance; pour les choses humaines et mortelles, nous examinons d'un esprit rigoureux ce qu'on en dit[1]. » (*Critias,* p. 107.)

L'ingénieuse comparaison dont se sert Platon est empruntée à un poëme d'Empédocle (*De la Nature,* I) :

« Quand les peintres exécutent des tableaux consacrés aux dieux, ces hommes, habiles dans leur art, étendent avec leurs mains des couleurs variées, les mélangent çà et là en diverses proportions et produisent ainsi des formes semblables à celles de

1. Platon développe la même pensée au début du *Timée :*

« SOCRATE. Écoutez quel sentiment j'éprouve à l'égard de la *République* que nous venons de nous représenter. Mon sentiment est à peu près celui qu'on éprouve lorsque, considérant de beaux animaux représentés par la peinture, ou même réels et vivants, mais en repos, on désirerait les voir se mettre en mouvement et se livrer aux exercices que comportent leurs facultés corporelles. Voilà ce que je ressens moi-même pour notre État. J'aurais plaisir à entendre raconter que ces luttes que soutiennent les villes, il les affronte contre les autres États, marchant noblement au combat, et pendant la guerre se montrant digne de l'instruction et de l'éducation données aux citoyens, soit dans l'action sur le champ de bataille, soit dans les discours et les négociations avec les villes voisines. Assurément, chers Critias et Hermocratès, ce n'est pas moi qui me croirai jamais capable de louer comme ils le méritent de tels hommes et un tel État. Moi, ce n'est pas fort étonnant, mais je m'imagine qu'il en est de même des poëtes des anciens temps et des poëtes d'aujourd'hui : non que je méprise la race des poëtes; mais il est clair pour

tous les êtres[1], en figurant des arbres, des hommes, des femmes, des animaux, des oiseaux, des poissons nourris dans les ondes, des dieux vénérables par leur âge et leur dignité; ne crois pas que les êtres mortels aient une origine différente, quelle que soit la variété de leurs espèces; mais admets cette vérité parce qu'un Dieu même l'a révélée. » (Vers 134-144.)

Plan du Critias.

Le plan du *Critias* comprend trois parties : *la description de l'Attique*, *la description de l'île Atlantide*, *le récit de la Guerre.*

« CRITIAS. Avant toutes choses, rappelons-nous que neuf mille ans se sont écoulés depuis la guerre qui s'éleva entre les peuples qui habitent en deçà et ceux qui habitent au delà des colonnes d'Hercule. D'un côté était Athènes : elle avait le commandement, et elle soutint victorieusement la guerre jusqu'au bout. De l'autre côté étaient les rois de l'île Atlantide; cette île était autrefois plus grande que la Libye et l'Asie[2]; mais aujourd'hui, submergée par des tremblements de terre, elle n'est plus qu'un limon qui fait obstacle aux navigateurs et ne permet pas de traverser cette partie des mers[3]. Les différents peuples barbares et les peuples grecs de ce temps-là apparaîtront successivement dans mon discours, à mesure que l'occasion s'en présentera. » (*Critias*, p. 109.)

tout le monde que la classe des imitateurs imitera facilement et bien les choses au milieu desquelles elle a été élevée, tandis que, pour les choses étrangères au genre de vie qu'on a mené, il est difficile de les reproduire dans des œuvres, et plus difficile encore dans des discours. »

1. La pensée d'Empédocle est que tous les êtres sont formés par la combinaison des éléments, comme les figures peintes sur un tableau sont produites par le mélange des couleurs. Galien invoque son opinion à ce sujet :

« Empédocle pensait que les corps composés proviennent des quatre éléments incorruptibles, mélangés entre eux comme si, après avoir réduit en poudre impalpable du vert-de-gris, de la chalcite (sulfate de cuivre), de la cadmée (oxyde de zinc) et de la couperose jaune, on les mêlait ensemble. » (*Commentaire sur Hippocrate,* t. III, p. 101.)

2. Cette hyperbole est démentie par la description que Platon fait de l'île.

3. Cette assertion s'applique au golfe de Katch, comme nous l'avons dit p. 121, n. 1.

III. — DESCRIPTION DE L'ATTIQUE

Platon commence par faire la description de l'Attique, en parlant successivement des dieux, des habitants et du territoire, qu'il suppose avoir été plus étendu et plus fertile dans l'antiquité. Il ne se propose pas d'en tracer un tableau exact, mais d'en dépeindre l'idéal.

Les dieux d'Athènes. « Les dieux se partagèrent autrefois la terre entière, contrée par contrée[1]. Ayant obtenu de la justice et du sort ce qui leur agréait, ils s'y établirent, et, comme les bergers font pour leurs troupeaux, ils prirent soin de nourrir et d'élever les hommes qui étaient à la fois leurs enfants et leur propriété[2]. *Hèphæstos* (Vulcain) et *Athènâ* (Minerve), qui ont même nature, et parce qu'ils sont enfants du même père (Zeus), et parce qu'ils sont animés du même amour des sciences et des arts, reçurent en un lot commun notre contrée, qui leur convenait et se rapportait merveilleusement à leur vertu et à leur sagesse[3]. Des indigènes ils firent des hommes de bien, et mirent dans leur cœur l'amour de l'ordre politique... Les noms des anciens héros se sont conservés

1. Il ne s'agit pas ici du partage du monde entre Zeus, Poseidôn et Hadès, mais de la localisation du culte de chaque divinité.

2. Platon développe cette idée dans le *Politique*.

3. La principale divinité de l'Acropole fut *Athènâ*, qui donna son nom à la ville. L'expression d'Hésiode : *Athènâ est née de la tête de Zeus*, signifie qu'Athènâ, considérée comme l'Aurore, naît de la *tête du Ciel*, c'est-à-dire de la partie orientale et élevée du Ciel. Plus tard, quand on transforma *Athènâ* en l'*Intelligence divine*, comme le fait ici Platon, et qu'on logea l'intelligence dans le cerveau, on dit qu'*Athènâ était née du cerveau de Zeus*.

Hèphæstos, dans l'origine, correspondait à *Agni* du *Rig-Véda*, c'est-à-dire au *Feu* qui, allumé sur l'autel par le prêtre, fait paraître l'Aurore par la vertu du sacrifice. Dans la suite, il devint le forgeron des dieux, à cause de la vertu plastique du feu, puis l'artiste et l'architecte divin, le protecteur de l'industrie et de tous les arts. Sous ce rapport, il a pour équivalent dans la mythologie indienne Viçwakarman (p. 27).

Voyez Émile Burnouf, *La Légende athénienne*, ch. III, p. 67-79.

sans le souvenir de leurs actions. En effet, les noms de Cécrops, d'Érechtheus, d'Érichthonios, d'Érysichthon[1], et beaucoup d'autres qui remontent au delà de Thèseus, sont précisément ceux dont les prêtres égyptiens se servaient, au rapport de Solon, lorsqu'ils lui racontèrent cette guerre[2]. » (*Critias*, p. 110.)

Les anciens Athéniens. « Les travaux de la guerre étaient alors communs aux femmes et aux hommes, et c'est à cause de cet usage que dans ses images et ses statues la déesse Athènâ était représentée avec une armure[3] : c'était comme un avertissement que, dès là que le mâle et la femelle sont destinés à vivre ensemble, la nature a voulu qu'ils pussent également exercer les facultés qui sont l'attribut de leur espèce[4].

Les différentes classes des citoyens adonnés aux métiers et à l'agriculture habitaient alors dans notre pays ; celle des *guerriers*, séparée des autres dès le commencement par des hommes divins, habitait à part. Pourvus de toutes les choses nécessaires à leur subsistance et à l'éducation de leurs enfants, ces guerriers ne possédaient rien en propre; ils regardaient tous les biens comme appartenant à tous, n'exigeaient des autres citoyens que juste ce qu'il leur fallait pour vivre[5], et s'acquittaient avec soin de toutes

1. D'après M. Émile Burnouf, ces rois sont des personnages mythologiques dont le rôle se rattache à celui d'*Athènâ*, considérée comme l'Aurore (*La Légende athénienne*, p. 159-215). — Voyez la *Mythologie* de M. Decharme, p. 522.

2. Tout ce récit pèche contre la vraisemblance. Solon n'a point appris à Saïs les légendes athéniennes, ni même la fiction de la guerre des Athéniens contre les Atlantes. Pour se concilier les Grecs, les prêtres égyptiens rattachaient à leurs annales les traditions fabuleuses qu'ils connaissaient, par exemple, celles qui concernaient Persée et l'enlèvement d'Hélène par Pâris (Hérodote, III, 91, 112-120). Cependant, ni dans les récits d'Hérodote, ni dans les monuments épigraphiques de l'Égypte, on ne trouve aucune allusion à l'*île Atlantide*.

3. Il s'agit d'*Athènâ promachos*. Voy. ci-dessus, p. 115, note 1.

4. Cette maxime est empruntée à la *République* (V). Elle semble avoir été suggérée à Platon par la légende de la *bataille des Athéniens et des Amazones*, bataille représentée au *Pécile*. Que cette bataille soit un fait historique ou une fiction, il est constant qu'il y a eu et qu'il y a encore des Amazones dans l'Orient. M. Aubaret, consul de France à Bangkok, a vu, dans une visite au roi de Siam, un corps de jeunes Amazones qui, le mousquet au bras, gardaient la résidence royale. Dans l'Inde même, Nizam-Ali, un des derniers princes de la dynastie mongole, avait deux bataillons de femmes qui prirent part à la bataille de Kourdlah en 1795.

5. Voyez la *République* (III). C'est le régime des armées nationales dans l'Europe moderne, où les officiers vivent de leur solde.

les fonctions qui sont celles des *gardiens de l'État.* » (*Critias,* p. 110-111).

L'Attique ancienne. « Et ce qui est encore fort probable et même vrai, on raconte que notre pays avait dans ce temps-là pour limites l'Isthme (de Corinthe) d'un côté, et de l'autre le Cythéron et le Parnès (monts de Béotie); qu'il descendait de là, à droite, jusqu'à Oropia (ville de Béotie), et à gauche, jusqu'au fleuve Asopos (en Béotie), ses extrêmes frontières; qu'il surpassait toutes les autres contrées par sa fertilité, ce qui le rendait capable d'entretenir une nombreuse armée fournie par les peuples voisins. Et, en effet, ce qui reste aujourd'hui de cette heureuse terre est encore sans égal pour la diversité des productions, l'excellence des fruits et l'abondance des pâturages. » (*Critias,* p. 111.)

L'Acropole ancienne. « Telle était la grandeur de l'Acropole qu'elle s'étendait jusqu'à l'Éridanos et l'Ilissos, comprenait le Pnyx et avait pour limite le mont Lycabettos, du côté qui fait face au Pnyx. Elle était recouverte d'une épaisse couche de terre, et, sauf un petit nombre d'endroits, elle présentait sur les hauteurs une plaine unie[1].

Elle était habitée, en descendant, sur les flancs, par les *artisans* et les *laboureurs* qui cultivaient les champs voisins. Sur le sommet, la classe des *guerriers* demeurait seule, autour du temple d'Athènâ et d'Hèphæstos, après avoir entouré ce plateau d'une seule enceinte. Ils habitaient au nord des maisons communes; ils avaient l'hiver des salles où ils prenaient leurs repas ensemble[2]. La partie méridionale de l'Acropole leur tenait lieu des jardins, des gymnases et des repas en commun, qu'ils quittaient pendant l'été. Une source se trouvait à la place qu'occupe maintenant l'Acropole[3]; elle fournissait une eau abondante, également saine l'hiver et l'été. Tel était le genre de vie de ces gardiens de leurs propres concitoyens, de ces chefs avoués des autres Grecs; ils avaient soin d'être toujours, autant que possible, un nombre égal d'hommes et de femmes en état de porter les armes, c'est-à-dire vingt mille. » (*Critias,* p. 112.)

1. Dans ce passage, comme dans tout le tableau qu'il trace de l'Attique ancienne, Platon nous dépeint un idéal. Dans *la Légende athénienne* (p. 9-26), M. Émile Burnouf donne une description physique très-exacte de l'Acropole et des lieux voisins.

2. Voyez *République*, III.

3. Voyez, sur ce point, Émile Burnouf, *La Légende athénienne,* p. 24.

IV. — LES MANUSCRITS DE SOLON

Avant de décrire l'île Atlantide comme il a décrit l'Attique, Platon rappelle qu'il emprunte ses documents au récit de Solon.

« Critias. Je dois vous prévenir avant d'entrer en matière : ne soyez pas surpris de m'entendre désigner des Barbares par des noms grecs. Voici pourquoi j'agis ainsi. Lorsque Solon conçut l'idée de se servir de ce récit (des prêtres égyptiens) pour faire un poëme, il se fit expliquer la signification des noms, et il trouva que les Égyptiens les premiers les avaient traduits dans leur propre langue ; lui-même, à son tour, ayant appris le sens de chaque nom l'écrivit en notre langue. Ces *manuscrits* (γράμματα) étaient chez mon aïeul et sont encore chez moi ; je les ai fort étudiés étant enfant. Si donc vous m'entendez prononcer des noms grecs, n'en soyez pas étonnés. Vous saurez pourquoi je procède de la sorte. » (*Critias*, p. 113.)

Dans ce passage, Platon affirme positivement que Solon avait laissé des manuscrits où se trouvait l'histoire de l'île Atlantide. Son témoignage est assez catégorique pour être regardé comme vrai jusqu'à preuve du contraire. Mais il est difficile de déterminer exactement ce que contenaient ces manuscrits.

Procédons par exclusions, comme Bacon prescrit de le faire pour constater le caractère essentiel d'un fait.

Nous écartons d'abord la légende exposée par Critias au début du *Timée* : car elle raconte sous d'autres noms des événements postérieurs à Solon, la guerre des Athéniens contre les Perses et les Indiens avec la destruction d'Hélice et de Bura (p. 121-122).

Nous admettons seulement que Solon avait rapporté d'Égypte la matière d'une épopée, qui était intitulée l'*Atlantide*, et qui, traitée avec le talent dont il avait déjà donné des preuves, aurait rivalisé avec les œuvres d'Hésiode et d'Homère (p. 110).

Cette matière ne pouvait être empruntée à une épopée des Égyptiens : car ces derniers ne composèrent jamais rien de semblable à l'*Iliade* ou à l'*Odyssée*, comme on le voit par le célèbre poëme de Pentaour[1]. Les Indiens, au contraire, possédaient à l'époque de Solon une épopée nationale aussi ancienne que les compositions des rhapsodes grecs, le *Mahâbhârata*, dont le sujet est la guerre civile entre les descendants du roi Bharata : d'un côté, les fils de Dhritarâchtra, et de l'autre, les fils de Pândou. Telle est l'analogie entre les épisodes les plus importants de l'*Iliade* et du *Mahâbhârata* que, lorsque des Grecs furent envoyés en ambassade par Séleucos Nicator au roi de Magadha (dans le pays de Bahar), et qu'ils se firent expliquer des morceaux du *Mahâbhârata* qu'on récita devant eux, leur vanité nationale leur fit croire que les Indiens avaient traduit en sanscrit des chants d'Homère, comme le combat d'Achille et d'Hector, la douleur de Priam, les lamentations d'Hécube et d'Andromaque[2]. La seule lecture d'une analyse suffit pour reconnaître qu'ils avaient été trompés par la ressemblance qui existe entre plusieurs parties des deux poëmes[3].

1. *Bibliothèque orientale* de Maisonneuve (1872), p. 159-164 : *Chant triomphal de Rhamsès II.* — Voy. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. I, p. 411-418.

2. Voyez Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 492.

3. Voyez Phil. Soupé, *Littérature sanscrite*, p. 58-154, Analyse littéraire du

Dans sa visite à Saïs, Solon a nécessairement entendu parler de l'Inde pour les raisons que nous avons indiquées plus haut (p. 117). En sa double qualité de législateur et de poëte, il a dû chercher à connaître la littérature de l'Inde comme les productions merveilleuses de son sol, et se faire traduire des morceaux du *Mahâbhârata* aussi bien que des *Lois de Manou*.

Vérifions maintenant notre hypothèse.

Si les noms grecs appliqués dans le *Critias* aux dieux et aux rois des Atlantes sont tirés du *Mahâbhârata*, nous devons retrouver les équivalents sanscrits. Nous les retrouvons en effet.

Noms grecs.	Noms sanscrits.
Zeus (Jupiter).	*Brahmâ*.
Poseidôn (Neptune).	*Vichnou-Nârâyana* (p. 150).
Clito.	*Çrî* ou *Lakchmî* (p. 152).
Néréides.	*Apsaras* (p. 155).
Atlas (le roi).	*Bharata* (p. 157).
Atlantide (l'île).	*Bharatavarcha* (p. 158).

Solon dit, dans une de ses élégies, qu'Athènes ne serait jamais détruite par la volonté de Zeus et des autres dieux, qu'elle ne pouvait périr que par les fautes de ses propres habitants. Pour mettre en action la démonstration de cette vérité et inspirer à ses concitoyens l'amour des lois qu'il leur avait données, il trouvait une matière toute prête dans le *Mahâbhârata*, en remplaçant les fils de Pândou par les anciens Athéniens et les fils de Dhritarâchtra par les Atlantes. Comme il ne nous reste

Mahâbhârata; Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 490-509, Analyse historique du *Mahâbhârata*.

rien de l'œuvre qu'il avait entreprise, nous ne pouvons démontrer la vérité de notre hypothèse. Mais nous pouvons du moins établir que les croyances religieuses, les maximes de morale et de politique exposées dans le *Mahâbhârata*, étaient parfaitement d'accord avec le but que poursuivait Solon en entreprenant de composer un poëme. Les idées et les descriptions fournies par cette riche matière offraient d'ailleurs des éléments faciles à mettre en œuvre à cause de l'affinité du sanscrit et du grec. La versification même est analogue[1].

A ces inductions se joint une preuve positive, c'est que Platon a imité du *Mahâbhârata* deux passages du *Critias* et quelques-uns des mythes qui figurent dans ses autres dialogues[2].

Lois de Solon.

Parmi les lois de Solon relatives au mariage et aux femmes, il en est une que Plutarque signale comme immorale, faute d'en comprendre les vrais motifs.

« Il y a une loi de Solon qui paraît absurde et ridicule; c'est celle qui permet, dans le cas d'impuissance du mari, possesseur légitime, que l'épouse, si c'est une riche héritière, ait

1. Les *Lois de Manou*, le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* sont en *çlokas*, distiques dont chaque vers a 16 syllabes groupées en 2 hémistiches (*pâdas*), les mêmes quant au nombre de syllabes, divers quant au rhythme.

2. Comme le *Mahâbhârata* a été remanié et surchargé d'additions à plusieurs reprises, il est probable qu'à l'époque de Solon il n'était qu'une légende épique qu'on pouvait facilement expliquer à un étranger.

Quant aux *Lois de Manou*, le plan de leur premier livre a servi de modèle au plan dramatique du *Timée* de Platon; il est donc probable que Solon en avait rapporté des extraits traduits en grec.

commerce avec celui des parents de son mari qu'elle préférera. Quelques-uns cependant approuvent qu'on punisse de cette façon ceux qui, inhabiles au mariage, épousent de riches héritières par cupidité, et usent du bénéfice de la loi pour outrager la nature. Instruits que leurs femmes auront le droit de se donner à l'homme qu'elles choisiront, ou ils renonceront au mariage, ou ils ne se marieront que pour leur honte. Ce n'est pas non plus sans raison, ajoutent-ils, que le choix de la femme est restreint, et qu'elle ne peut s'adresser qu'à un parent du mari; *le législateur a voulu que les enfants qui naîtraient fussent du sang du mari et de sa race.* »

Cette loi donne lieu à deux observations:

1° Elle avait pour but de perpétuer la religion domestique (en latin, *gentilicia sacra*), en empêchant l'extinction de la famille[1].

2° Elle correspondait à une prescription des *Lois de Manou* (IX, § 59).

« Lorsqu'on n'a pas d'enfants, la progéniture que l'on désire peut être obtenue par l'union de l'épouse, convenablement autorisée, avec un frère ou un autre parent. »

Cette prescription est mise en action dans les légendes du *Mahâbhârata* sur la naissance de Dhritarâchtra, de Pândou et de ses fils[2].

1. Dans les croyances religieuses des Grecs comme dans celles des Indiens, le mort était réputé un être heureux et divin, à la condition que les vivants lui offrissent toujours un repas funèbre. Il en a découlé cette règle que chaque famille devait se perpétuer à jamais. Donc si le mariage était stérile par le fait du mari, un frère ou un parent devait se substituer à lui, et la femme était tenue de se livrer à cet homme. L'enfant qui naissait de là était considéré comme fils du mari, et continuait son culte. — Voy. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, II, III.

2. Pour comprendre les légendes du *Mahâbhârata*, il est nécessaire d'avoir une idée sommaire de la série de rois dont il est parlé dans ce poëme.

Le *Mahâbhârata* (la grande histoire de la race de Bharata) raconte les aventures des princes de la *Dynastie lunaire*, qui régna à Hastinapoura (sur le cours supérieur du Gange), tandis que la *Dynastie solaire*, célébrée dans le *Râmâyana*, régna à Ayodhyâ (Aoude, sur la Gograh, affluent du Gange).

MAHABHARATA. *Naissance de Dhritarâchtra, de Pândou et de Vidoura.*

Santanou, roi d'Hastinapoura, avait eu de la nymphe Gangâ[1] un fils nommé Bhîchma (le Terrible), puis de Satyavatî, fille du roi des pêcheurs de la Yamounâ, deux autres fils, dont le premier, Tchitrângada, fut tué dans une bataille, et le second, Vitchitravîrya, mourut de débauches après quelques années de règne sans laisser de postérité. Bhîchma, ayant fait vœu de continence, ne pouvait continuer la race de Bharata. Pour ne point la laisser s'éteindre, Satyavatî fit venir un fils qu'elle avait eu d'un premier mariage avec le mouni Parâsara, et qui portait l'illustre nom de Vyâsa[2]; elle lui demanda de susciter des enfants à son frère utérin Vitchitravîrya[3], en s'unissant à ses deux femmes, Ambikâ et Ambalikâ, filles du roi de Vârânasî (Bénarès). Il consentit; mais, lorsqu'il entra dans la chambre nuptiale d'Ambikâ, ses yeux étincelants, sa barbe longue, ses cheveux relevés en une touffe, son teint noir

Parmi les rois de la Dynastie lunaire qui figurent dans les légendes du *Mahâbhârata*, voici les plus célèbres :

Yayâti (p. 86, note 3). Il eut cinq fils; Yadou, chef des Yâdavas (p. 23); Pourou, chef des Poûravas; etc.

Pourou. Il régna sur la contrée qui s'étend de la Yamounâ au Gange, et qu'on nomme le *Douab* (le pays entre deux rivières). Il fit d'Hastinapoura sa capitale.

Douchmanta. Il épousa Sakountalâ, et il eut pour fils Bharata. (Drame de la *Reconnaissance de Sakountalâ,* traduit par E. Foucaux.)

Bharata. Il donna son nom à une portion de l'Inde (*Bharatavarcha*), et à la race dont le *Mahâbhârata* fait l'histoire.

Kourou. Il donna son nom aux Kourous ou Kâuravas, et à la plaine appelée *Kouroukchétra* (terre de Kourou), près de Delhi, entre la Drichadvatî et la Yamounâ.

Santanou. Il eut pour petits-fils Dhritarâchtra, Pândou et Vidoura, dont nous donnons la légende.

Voy. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient,* t. III, p. 484-489.

1. La nymphe *Gangâ*, fille de l'Himavat (Himalaya), personnifie le Gange, dont le nom est féminin en sanscrit, et signifie *celle qui coule.* — Voy. *Ramâyâna,* Kanda I, Sarga 37; trad. de Val. Parisot, p. 188.

2. *Vyâsa,* dont le nom signifie le *Compilateur,* s'appelle aussi *Krichna* (le Noir), à cause de la couleur de son visage, et *Dvâipâyana* (Né dans une île), à cause de sa naissance dans une île de la Yamounâ. D'après la tradition, il est l'auteur du *Mahâbhârata,* c'est-à-dire il en rassembla les chants déjà composés par des poëtes antérieurs, et il en forma un seul poëme.

3. Une coutume analogue existait chez les Juifs. C'est ainsi que Ruth épousa Booz, parent de son premier mari.

qui l'avait fait surnommer Krichna, effrayèrent la jeune femme, et elle ferma les yeux; le mouni lui annonça que, pour avoir fermé les yeux, elle aurait un fils aveugle, *Dhritarâchtra*. La seconde veuve, Ambalikâ, ne sut pas non plus maîtriser son émotion; à la vue de Vyâsa, elle pâlit involontairement, et le mouni lui annonça qu'elle aurait un fils pâle, *Pândou*[1]. Satyavatî demanda à Ambikâ de recevoir une seconde fois Vyâsa dans son lit; mais Ambikâ, se rappelant ce qui s'était passé dans la première rencontre, désobéit et se fit remplacer par une *çoudra* qui était à son service; celle-ci se montra gracieuse pour le mouni, et reçut de lui la liberté avec la promesse d'enfanter un fils distingué par sa sagesse, *Vidoura*[2].

Les trois frères vécurent en bonne intelligence, et firent prospérer le royaume[3]. Comme Dhritarâchtra était aveugle, la royauté

1. MM. Foucaux, Lenormant et Soupé ont, dans leurs analyses, confondu Ambikâ et Ambalikâ.

2. *Mahâbhârata*, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 452-459.

3. D'après le *Mahâbhârata*, leur règne fut une époque de bonheur.

« Après la naissance des trois princes, le *Kouroudjângala*, le *Kourava* et le *Kouroukchêtra* (trois provinces arrosées par la Yamounâ) virent leur population s'accroître. Indra versait les pluies dans leur saison; la terre se couvrait de moissons; les arbres étaient chargés de fleurs odorantes et de fruits savoureux; les attelages étaient pleins d'ardeur, les oiseaux et les gazelles se livraient à la joie. Les cités regorgeaient d'ouvriers et de marchands; les guerriers et les savants vivaient heureux. Les sujets, pleins d'une mutuelle affection, observaient la vérité, remplissaient leurs devoirs et célébraient des sacrifices. Hastinapoura, par la splendeur de ses arcades et de ses portiques, par l'éclat de ses grandes portes et de ses riches palais, égalait la magnificence de la ville d'Indra. Les habitants se divertissaient dans des bois charmants, sur des collines remplies de bocages et de lacs ou bien au sein des rivières. Il y avait des colléges de brâhmanes avec des étangs, des jardins et des salles d'assemblée. Tous les jours, on célébrait des fêtes dans l'abondance de toutes choses. Cette heureuse contrée était jalonnée de *colonnes victimaires* et d'*arbres consacrés*. Dans les palais des princes et dans les maisons des riches, on entendait toujours ces paroles : « Qu'on lui fasse l'aumône! qu'on lui donne à manger! »

» Bhîchma veillait sans cesse sur ses neveux, Dhritarâchtra, Pândou et Vidoura. Consacrés par toutes les cérémonies, initiés à toutes les lectures, instruits à surmonter les fatigues, ils entrèrent ainsi dans l'adolescence. Ils étudièrent les *Traités de politique*, apprirent à se servir de l'arc, à conduire un éléphant, à manier la massue, l'épée et le bouclier. Ils connurent la vérité des *Védas* et des *Commentaires sur les Védas* (*Védangas*); ils se familiarisèrent avec les *Sciences* et les *Histoires* (*Pouranas*). »

Mahâbhârata, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 402-405.

fut donnée à Pândou, quoiqu'il fût le second fils putatif de Vitchitravîrya. Ce prince soumit à sa suzeraineté des rois voisins. Mais il tua un jour à la chasse un ermite qui s'était métamorphosé en gazelle [1]. Frappé d'impuissance par la malédiction du mourant, il abdiqua la royauté en faveur de son frère aîné Dhritarâchtra, qui, à cause de son infirmité, prit pour conseiller le sage Vidoura; puis, il se retira dans une forêt de l'Himalaya pour obtenir la faveur des Dévas en se livrant à la pénitence. Là, par le conseil des saints richis, il dit un jour à sa première épouse, l'illustre Kountî [2] :

« L'homme doit plaire aux Dévas par des sacrifices, aux anachorètes par sa pénitence et ses prières à voix basse, aux mânes de ses ancêtres (*pitris*) par des fils et des *srâddhas* [3], aux autres hommes par sa bonté. J'ai payé ma dette suivant la loi aux hommes, aux anachorètes, aux Dévas; mais je ne me suis pas encore acquitté de mon devoir envers mes ancêtres par la naissance d'un fils...

» La femme doit faire ce que lui commande son époux, ont dit les sages qui connaissent les *Védas* [4]. Veuille donc, suivant mon ordre, ravissante princesse, concevoir pour moi des fils vertueux d'un brâhmane distingué par sa pénitence, afin que, grâce à toi, j'entre dans la voie des pères. »

Kountî, qui mettait son plaisir dans le bonheur de son époux, répondit en ces termes à Pândou, le conquérant des villes ennemies:

1. La métamorphose n'est qu'une métaphore : car les ermites étaient vêtus de peaux de gazelle. Pândou tua donc l'ermite par mégarde, comme, d'après le *Râmâyana*, le roi Daçaratha tua à la chasse par mégarde le fils d'un ermite qui le frappa également de malédiction. Ovide s'est inspiré de cette légende dans le récit pathétique de la mort de Procris tuée par Céphale (*Métamorphoses*, VII).

2. Dhritarâchtra épousa Gandhari, fille de Soubala, roi des Gandharas (les Gandariens de la septième satrapie de Darios). Il eut d'elle, par l'intervention miraculeuse du mouni Vyâsa, cent fils, dont l'aîné fut Douryôdhana (le Méchant guerrier).

Pândou épousa Prithâ (nommée ensuite Kounti), fille de Soura (chef des Yâdavas), adoptée par son ami Kountibodja; et Madrî, sœur du roi des Madras (Cathéens ou Khattias : capitale, Sangala, entre l'Hydraote et l'Hyphase); celle-ci se brûla sur le bûcher de son mari, selon la coutume de sa nation.

Vidoura épousa Pârasavî, fille du roi Dévaka.

Voy. *Mahâbhârata*, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 466-478.

3. Offrandes aux mânes des ancêtres. Voy. *Lois de Manou*, III, § 82, 122-127.

4. Les quatre livres sacrés du Brâhmanisme.

« Au temps de mon adolescence, dans le palais de mon père, j'étais chargée de recevoir les hôtes. J'eus alors l'occasion de plaire à un brâhmane magnamime, nommé Dourvâsas, et il me donna une formule sacrée (*mantra*), en me tenant ce langage : « Quel que soit le Déva que tu fasses venir avec cette formule, il subira de gré ou de force ta volonté. Par la grâce de chacun de ceux que tu évoqueras, princesse, un fils te sera donné. » La parole de ce brâhmane est certaine[1]; le temps est venu d'en user. Avec ta permission, je vais évoquer un Déva. Dis-moi quel est celui que je dois faire descendre du Ciel (*Swarga*) pour qu'il nous donne une vertueuse postérité. »

Pândou lui répondit :

« Évoque ici Yama[2], belle dame, parce qu'il préside à la vertu dans les trois mondes. »

La reine se hâta de faire une oblation à Yama, et murmura suivant les règles la prière que Dourvâsas lui avait jadis enseignée. Aussitôt, contraint par la formule sacrée, Yama arriva sur un char aussi brillant que le soleil. Il sourit et dit : « Parle, Kountî, que te donnerai-je ? » Elle, souriante aussi, répondit : « Donne-moi un fils. » Elle s'unit donc à Yama, et elle conçut de lui un fils, bon pour tous les êtres animés.

A la huitième heure consacrée à Indra, le soleil étant arrivé au milieu de sa carrière, dans le jour où resplendit la pleine lune, Kountî enfanta un fils éminent, destiné à jouir d'une vaste renommée. A peine avait-il reçu le jour qu'une voix invisible

1. Kountî avait déjà éprouvé que la parole du brâhmane était certaine. Par une curiosité de jeune fille, elle avait imprudemment évoqué le *Soleil*. Celui-ci l'avait rendue mère de *Karna*.

« L'enfant, qui devait être un vaillant héros, portait une cuirasse et des boucles d'oreilles naturelles. Brillant comme l'auteur du jour, ayant des membres d'une forme parfaite, il possédait la beauté éclatante d'un fils des Dévas. Alors Kountî, par crainte de sa famille, cacha sa faute et abandonna son glorieux enfant au milieu des ondes. Le cocher héréditaire du roi, l'illustre époux de Radhâ, le trouva et le fit élever par son épouse. Il lui donna le nom de *Vasoushéna*, parce que (à cause de sa cuirasse et de ses boucles d'oreilles) il était comblé de richesses. » (*Mahâbhârata*, Adi-Parva : trad. de Fauche, t. I, p. 293-294, 469-470.)

La naissance et l'éducation de Karna ont de l'analogie avec la légende de Romulus et de Rémus. D'ailleurs, la fonction de cocher du roi (*soûta*) est aussi honorable, dans le *Mahâbhârata*, que, dans l'*Iliade*, celle d'Automédon, cocher d'Achille.

2. *Yama* est le roi de l'enfer. En sa qualité de juge des morts, il se nomme *Dharmarâdja* (le roi de la justice). Son équivalent en Crète est Rhadamanthe.

articula ces mots : « Cet enfant sera le plus grand et le plus vertueux des hommes, un monarque courageux et véridique[1]. La gloire et la piété suivront ses pas[2]. Qu'il soit appelé *Youdhichthira* (Ferme dans le combat). »

Sur la demande de Pândou, Kountî sacrifia successivement à Marouta et à Indra[3]. Elle eut du premier *Bhîma* aux longs bras, illustre par sa vigueur; et du second, *Ardjouna,* héros invincible[4].

1. *Youdhichthira* est l'incarnation du Devoir. Le *pieux Énée* en est une image.

2. Comme la guerre civile que raconte le *Mahâbhârata* est la lutte de la justice contre l'injustice, à la naissance du vertueux Youdhichthira correspond celle de l'aîné des cent fils de Dhritarâchtra, l'orgueilleux et cupide *Douryôdhana* (le Méchant guerrier), qui, par sa conduite criminelle, amène la destruction de sa famille, ainsi que Pâris ruine la sienne dans l'*Iliade.*

« Le fils aîné de Dhritarâchtra fut *Douryôdhana.* A peine était-il venu au monde qu'il se mit à pousser des cris terribles. Les corbeaux, les vautours et les chacals lui répondirent; les vents se déchaînèrent et le ciel flamboya.

Alors Dhritarâchtra convoqua un conseil de brâhmanes, avec son oncle Bhîchma, son ami Vidoura et tous les enfants de Kourou; puis il leur demanda si, après la mort de Pândou, la royauté devait passer à Youdhichthira ou à Douryôdhana. Le sage Vidoura lui répondit :

« Suivant les présages effroyables qui se manifestent à la naissance de ton fils Douryôdhana, il causera la ruine de sa famille. Si tu veux sauver ta race, tu dois l'abandonner. Que la centaine de tes fils soit diminuée d'une unité. Assure avec une seule victime la félicité de ta famille et du royaume. La règle est de sacrifier un homme pour le salut d'une famille, une famille pour le salut d'un village, un village pour le salut d'une province, une province pour le salut de son âme. »

Ainsi parla Vidoura, d'accord avec les plus sages brâhmanes; mais la tendresse de Dhritarâchtra pour son fils l'empêcha de suivre ce conseil. » (*Mahâbhârata,* Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 480.)

Dans un autre passage, Douryôdhana est appelé une incarnation de Kali, qui personnifie le quatrième *youga* (l'*âge de fer* dans la mythologie grecque).

« Une portion de Kali naquit sur la terre dans la personne du roi Douryôdhana, intelligence étroite et esprit faux, la honte des Kâuravas. C'est par lui que fut allumée cette grande guerre, qui couvrit de carnage toute la terre et causa la destruction des êtres. » (*Mahâbhârata,* trad. de Fauche, t. I, p. 289.)

3. *Marouta,* dieu du Vent; Indra, dieu de l'Éther, comme Jupiter.

4. « De l'union de Marouta et de Kountî naquit *Bhîma* aux longs bras. A peine était-il venu à la lumière, qu'une voix qui ne sortait pas d'un corps s'écria : « Cet enfant n'aura point d'égal parmi les hommes pour la vigueur. » (En effet, Kountî l'ayant laissé tomber de ses bras sur une roche, il la réduisit en poudre.)

Ensuite, Kountî fit une oblation à Indra qui la rendit mère d'Ardjouna. A sa naissance, les habitants de l'ermitage entendirent ces paroles qui retentirent dans le ciel comme le bruit du tonnerre :

Enfin, Kounti consentit à partager avec Madri, la seconde épouse de Pândou, le bonheur d'être mère. Elle lui dit : « Il te suffira de penser une seule fois à un Déva, et tu concevras de lui un fils semblable à son père[1]. »

Madri ayant dirigé son esprit de cette manière vers les Açwins, ceux-ci s'unirent à elle, et engendrèrent dans son sein deux fils jumeaux, *Nakoula* et *Sahadéva,* tous deux doués de toutes les qualités du corps et de l'esprit[2].

Politique de Solon.

L'idée principale de l'*Élégie sur Athènes*, c'est que ses citoyens seront invincibles, s'ils pratiquent entre eux la justice qui fait régner la concorde dans l'État.

« Non, notre ville ne périra jamais par un décret de Zeus ni par la volonté des dieux immortels : car une magnanime protectrice, la fille d'un père puissant, Pallas Athènâ étend ses mains sur elle. Mais cette grande ville est menacée d'être ruinée par la folie de ses propres citoyens entraînés par leur cupidité, et par l'esprit inique des chefs du peuple dont la violence engendre les plus grands maux : car ils ne savent point contenir leur

« Cet enfant, égal à Vichnou pour l'énergie, semblable à Çiva pour le courage, invincible comme Indra, étendra la gloire de ton nom, ô Kounti. Tel que Vichnou augmentait la joie de sa mère Aditi, tel Ardjouna accroîtra lui-même ta joie. Par ses conquêtes, il attachera la fortune à la race de Kourou, et, en compagnie de ses frères, il célébrera trois *Açvamédhas* (trois sacrifices d'un cheval). Il plaira dans le combat à Çiva, recevra des Dévas des armes célestes, et rendra aux brâhmanes la félicité qu'ils avaient perdue. »

Mahâbhârata, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 509-512.

1. L'analogie de la mythologie indienne et de la mythologie grecque se reconnaît ici aisément : Bhîma montre sa vigueur dès sa naissance par un prodige, comme Hèraclès au berceau étouffe deux serpents; Indra annonce les futurs exploits d'Ardjouna, comme les Parques, aux noces de Pélée et de Thétis, prédisent les actions héroïques d'Achille dans la guerre de Troie.

Les Grecs avaient d'ailleurs l'habitude de regarder tout homme illustre comme fils d'un dieu. C'est ainsi que Platon fut le sujet d'un mythe qui lui donnait pour père Apollon. (Chaignet, *Vie de Platon*, p. 7.)

2. *Mahâbhârata,* Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 487-517.

insolence ni jouir avec modération de leur prospérité présente dans le calme d'un festin.

Ils s'enrichissent par des moyens criminels. N'épargnant ni les biens sacrés ni les biens publics, ils exercent leur rapacité sur tout. Ils ne respectent point les saints fondements de la Justice, qui, observant en silence le présent et le passé, vient toujours avec le temps punir les coupables. C'est ainsi que notre cité est frappée d'une plaie inévitable, qu'elle arrive promptement à une triste servitude, qu'elle voit naître dans son sein la discorde et la guerre qui dévore l'aimable jeunesse. Oui, notre chère patrie est accablée par les méchants dans les assemblées fatales à ses amis. Tels sont les maux qui fondent sur le peuple. Des pauvres s'en vont en foule sur la terre étrangère, vendus et chargés d'indignes chaînes[1]...

Ainsi, le mal public envahit les maisons particulières; ni les vestibules, ni les portes ne peuvent l'arrêter; il franchit les murs les plus élevés, il atteint ceux qui le fuient dans leur retraite ou dans leur chambre nuptiale[2]. Athéniens, voilà ce que ma conscience m'engage à vous dire. L'anarchie enfante mille maux dans la cité; au contraire, le règne des lois fait jouir les hommes des bienfaits de l'ordre et met bientôt les méchants aux fers; il adoucit la férocité, arrête l'ambition, flétrit la violence, dessèche l'infortune dans sa fleur, redresse les arrêts iniques, calme l'orgueil, prévient les funestes dissensions, tempère l'aigreur de la redoutable discorde. Grâce à lui, les hommes conforment leur conduite aux règles de la sagesse. »

Le reproche que Solon adresse aux *eupatrides* d'Athènes, les auteurs du *Mahâbhârata* l'adressent aux *râdjas* de l'Inde; ils blâment avec la même énergie leur insatiable cupidité :

« Trayez la Terre avec une sage modération, comme la vache

1. Il s'agit des *thètes,* qui furent affranchis par Solon. Voy. ci-dessus, p. 121.
2. Ces images vives et énergiques se retrouvent dans un discours de Tite-Live : « La guerre est à vos portes; si vous ne la repoussez pas, elle entrera dans vos murs, elle montera au Capitole, elle vous poursuivra dans vos maisons. »

de Prithou[1]. Les princes vaillants qui, instruits dans le *juste* et l'*utile*, règnent sur elle, sont consumés par leur cupidité. Ils perdent la vie dans les combats pour obtenir les richesses qu'ils ambitionnent. Soumettre des provinces est leur passion la plus impérieuse. Ils se précipitent l'un sur l'autre, comme des chiens sur un morceau de chair. Tous veulent être seuls maîtres du monde. Leurs désirs sont insatiables. Aussi les fils de Dhritarâchtra et ceux de Pândou sèment-ils partout les flatteries, les largesses, la division et la violence, pour arriver à conquérir la domination suprême[2]. »

On peut appliquer à ces princes ce qu'Horace dit des héros de la guerre de Troie :

« Le poëme qui raconte la longue lutte des Grecs et des Barbares, causée par les amours de Pâris, nous montre les tumultueuses passions des peuples et des rois insensés. Anténor propose de couper court à cette guerre en tranchant la difficulté (en rendant Hélène à Ménélas). Que dit Pâris ? On veut le forcer à régner en sûreté, à vivre heureux ; rien ne l'y contraindra. Nestor se tourmente pour apaiser les querelles d'Achille et d'Agamemnon : l'un est enflammé par l'amour, et tous deux le sont par la colère. Les Grecs portent la peine de la folie de leurs rois. Discorde, scélératesse, luxure, colère, tous les vices sont dans Troie et hors de Troie[3]. »

Dans le *Mahâbhârata*, le pieux Youdhichthira,

1. Voyez *Harivansa*, Lect. V et VI.
2. *Mahâbhârata*, Bhichma-Parva ; trad. de Fauche, t. VII, p. 21.
3. Fabula, qua Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ lento collisa duello,
Stultorum regum et populorum continet æstus.
Antenor censet belli præcidere causam :
Quod Paris, ut salvus regnet vivatque beatus,
Cogi posse negat. Nestor componere lites
Inter Peliden festinat et inter Atriden :
Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque.
Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.
Seditione, dolis, scelere atque libidine et ira,
Iliacos intra muros peccatur et extra. (HORACE, *Épîtres*, I, II.)

l'aîné des fils de Pândou, est possédé d'une passion frénétique pour le jeu : dans une première partie il perd aux dés, par la tricherie de Sakouni, le perfide conseiller de Douryôdhana, toutes ses richesses, son royaume, ses frères et sa femme, la belle Draupadî, à laquelle le vainqueur fait une insulte qui sera une des causes de la guerre civile[1] ; dans une seconde partie, il perd encore un enjeu insensé, l'obligation de s'exiler pendant treize ans. D'un autre côté, Douryôdhana, le fils aîné de Dhritarâchtra, environné de princes ambitieux, ne songe qu'à perdre les fils de Pândou par jalousie et par cupidité. Profitant de la faiblesse qu'a pour lui un père aveugle, il les fait d'abord éloigner de Hastinapoura et reléguer dans un pays où ils fondent Indraprastha (Delhi) ; puis redoutant encore leur courage, il dépouille deux fois Youdhichthira et ses frères en trichant au jeu, comme nous venons de le dire. Quand le terme de leur exil arrive, il refuse de leur rendre Indraprastha et provoque ainsi la guerre civile. En vain Vidoura, comme Nestor, prodigue à son frère Dhritarâchtra les plus sages conseils ; en vain Drona, comme Anténor, essaie de prévenir la lutte fatale en proposant de faire droit aux justes réclamations des fils de Pândou ; Douryôdhana, comme Pâris, ne veut rien entendre ; et abusant de la tendresse de son père qui, comme Priam, malgré son amour de la justice, ne sait rien refuser à l'objet de sa prédilection, il engage une guerre qui doit amener la mort de tous ses frères et la ruine complète de son peuple.

1. Dhritarâchtra, effrayé de l'attentat de son fils, rend la liberté aux fils de Pândou et à Draupadî.

Morale de Solon.

D'après les fragments que nous a laissés Solon, on peut conjecturer sans témérité qu'il assignait trois buts à la vie humaine, la *vertu*, le *plaisir*, l'acquisition légitime de la *richesse*.

Dans deux vers cités par Plutarque, il célèbre l'amour et le plaisir :

« Ce que j'aime aujourd'hui, ce sont les dons de Kypris (Vénus), de Dionysos (Bacchus) et des Muses; c'est là ce qui fait le bonheur des hommes. »

Dans la magnifique *Élégie sur la richesse*, il souhaite pour lui-même l'opulence et la gloire auxquelles son mérite lui donne droit, et il montre la justice divine frappant le crime tôt ou tard de coups inévitables.

« Filles illustres de Zeus Olympien et de Mnémosyne, Muses du mont Piéros, écoutez ma prière. Accordez-moi d'obtenir des dieux bienheureux la fortune et de tous les hommes une bonne et longue renommée ; d'être doux pour mes amis, amer pour mes ennemis, d'être respecté des uns et redouté des autres. Je souhaite avoir des richesses, mais je n'en veux pas jouir injustement : car le châtiment de l'injustice arrive tôt ou tard. L'opulence que donnent les dieux est pour qui la possède un édifice solide du fondement au sommet. Mais celle qu'estiment les hommes est un fruit de la violence et du désordre. Amenée par des actes iniques, elle vient malgré elle, et le malheur s'y mêle bien vite. Comme un incendie, celui-ci est petit à son début ; mais s'il a un faible commencement, il a une fin terrible : car, pour les mortels, les œuvres de la violence ne sont pas durables. Zeus veille sur la fin de toutes choses. Tel le vent du printemps dissipe tout à coup les nuages, quand, après avoir bouleversé jusqu'au fond les flots innombrables de la mer stérile et dévasté sur la terre couverte de moissons les beaux ouvrages de l'homme, il remonte au ciel, et lui

rend la sérénité ; alors le soleil répand sur la terre immense sa belle lumière, et l'œil n'aperçoit plus aucun nuage. Telle est la vengeance de Zeus : il ne manifeste pas immédiatement sa colère pour chaque faute, comme le fait un mortel. Cependant le crime conçu par un cœur coupable ne lui échappe point; il finit toujours par être dévoilé. Seulement, l'un est puni sur-le-champ, et l'autre l'est plus tard. Si des méchants échappent, si la vengeance des dieux ne les atteint pas aussitôt, cependant elle arrive toujours; elle frappe même leurs enfants innocents et leur postérité. Nous mortels, nous disons : « Le sort est le même pour le bon et pour le méchant; » chacun garde pour soi l'attente la plus favorable, jusqu'au jour où le malheur l'atteint; alors il se lamente. Jusque-là, la bouche béante, nous jouissons de nos espérances frivoles...

Le désir des richesses ne connaît pas de limites[1]. Les plus opulents veulent doubler leur fortune. Qui pourrait les satisfaire tous? Les dieux accordent aux mortels leurs bienfaits. Mais le malheur arrive à la suite; lorsque Zeus l'envoie punir des coupables, chacun l'éprouve d'une manière différente. »

La morale enseignée dans le *Mahâbhârata* reconnaît également trois buts à la vie humaine, le *devoir*, l'*amour*, la *richesse*. Elle se résume en ces deux *çlokas :*

« Que l'homme cultive d'abord le *devoir*, ensuite la *richesse*, et en dernier lieu l'*amour*. Qu'il observe journellement ce précepte : c'est la règle établie dans le *Çastra*[2].

» Le sage qui connaît les temps, ayant distribué d'une manière convenable le *juste*, l'*utile* et l'*amour*, les cultivera successivement tous les trois[3]. »

Le *Mahâbhârata* tout entier est la démonstration

1. « Les doctes savent que les peines des mortels sont filles des richesses : car l'acquisition, la conservation et la perte des biens causent de grands soucis... La soif des richesses n'a pas de fin. Le contentement est le plus grand des plaisirs : aussi les sages regardent-ils la satisfaction comme ce qu'il y a de meilleur sur la terre. » (*Mahâbhârata*, Adi-Parva ; trad. de Fauche, t. III, p. 43.)

2. Voyez *Lois de Manou*, VII, VIII, IX.

3. *Mahâbhârata*, Vana-Parva ; trad. de Fauche, t. III, p. 171.

de ces maximes : car, si la poésie épique occupe la plus grande partie de l'ouvrage, la poésie gnomique y a aussi une large place. Malheureusement, elle n'a point l'élégance des vers qui nous restent de Solon, parce qu'elle se produit le plus souvent sous la forme de dissertations abstraites et prolixes. Pour trouver les mêmes pensées exprimées avec concision et à l'aide d'images analogues à celles qui nous plaisent dans nos auteurs classiques, il faut passer du *Mahâbhârata* aux *Sentences* de Bhartrihari, qui résume sous forme de proverbes les préceptes des poëmes sacrés, comme Vichnousarman le fait dans le *Pantchatantra* :

Sentences de Bhartrihari. « Celui-ci marche dans la voie du *renoncement* (*aux voluptés*), celui-là s'égare dans les sentiers de la *politique*, un autre prend son plaisir dans l'*amour* : chacun, ici-bas, va de son côté. » (I, § 99.)

Amour. — « Hommage à ce Dieu adorable armé d'une fleur, dont la parole ne saurait redire les exploits divers, et par qui Çiva, Brahmâ et Vichnou ont été constamment tenus en esclavage dans la demeure des jeunes filles aux yeux de gazelle. » (I, § 1.)

« Est-il un homme assez heureux pour ne pas subir de changement quand arrive l'adolescence, cette pluie qui arrose l'arbre d'amour, cette mer d'où sort la perle des paroles gracieuses, cet écrin qui contient le trésor de la beauté? » (I, § 71.)

« En ce monde, l'amour a pour effet d'unir deux cœurs en une même pensée. Quand les sentiments des amants ne sont pas confondus, c'est comme l'union de deux cadavres[1]. » (I, § 29.)

« Palais que la chaux a rendu éblouissant de blancheur, lune dont les rayons brillent d'un éclat pur, lotus du visage des bien-aimées, effluves parfumées du santal, couronnes qui réjouissent le cœur : tout cela met en émoi l'âme de l'homme sensuel, mais ne touche pas celui qui a renoncé à tout commerce avec les objets des sens. » (I, § 40.)

1. Cette sentence fait penser au supplice proverbial que le tyran Mézence infligeait à ses victimes. (Virgile, *Énéide*, VIII, 485.)

Richesse. — « Le riche est noble, sage, savant; il sait distinguer le mérite, il est éloquent, il est beau : toutes les qualités ont l'or pour point d'appui [1]. » (II, § 33.)

« Une marque que le Créateur [2] a tracée sur notre front indique les biens modiques ou considérables qui nous sont destinés. Ces biens nous échoient fatalement, même au milieu d'un désert, et nous n'obtenons rien au delà, eussions-nous fixé notre séjour sur le mont Mérou [3]. Armons-nous donc de fermeté, et ne passons pas vainement ces jours misérables à chercher fortune autour des opulents. Voyez une cruche : ne puise-t-elle pas une égale quantité d'eau [4], qu'on la descende dans un puits ou qu'on l'emplisse dans l'océan? » (II, § 41.)

« Abaissez votre orgueil, ô rois, en présence des possesseurs de ce trésor intime appelé *science* qui ne saurait tomber sous la main des voleurs [5], qui va toujours s'accroissant peu à peu, qui s'augmente mieux que jamais s'il est partagé avec les nécessiteux, et qui survit à la destruction du monde. Est-il quelqu'un qui puisse rivaliser avec eux ? » (II, § 13.)

Vertu. — « Indiquez-moi un avantage que ne procure pas à l'homme la fréquentation des bons ? Elle enlève à l'esprit son engourdissement, elle inspire la vérité dans les discours, elle accroît la dignité, elle fait disparaître le mal, elle purifie l'intelligence, elle étend au loin la bonne renommée. » (II, § 20.)

« Bienveillance pour les siens, miséricorde envers ses inférieurs, sévérité à l'égard des méchants, amitié pour les bons, conduite prudente avec les princes, droiture avec les sages, courage en face de l'ennemi, patience envers ses maîtres, prudence

1. Cette pensée est ironique, comme ces vers de Boileau :

> Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage ;
> Il a, sans rien savoir, la sagesse en partage ;
> Il a l'esprit, le cœur, le mérite, le rang,
> La vertu, la valeur, la dignité, le sang. (*Satires*, VIII, 199.)

2. Les Indiens sont fatalistes. Ils croient que chaque homme porte écrit sur son crâne des caractères indiquant le sort qui l'attend.

3. Le *Mérou* est un mont mythique composé d'or et de pierres précieuses.

4. Horace développe une pensée analogue dans une satire où il critique l'insatiable cupidité des hommes. (*Satires*, I, I, 54-62.)

5. « La vraie richesse, disait Aristippe, est celle qu'on ne perd pas dans un naufrage. » Cette maxime est mise en scène dans une fable de La Fontaine (VIII, XIX).

auprès des femmes : ceux qui mettent convenablement ces préceptes en usage font bonne figure dans le monde. » (II, § 19.)

« Fermeté dans le malheur, humeur facile dans la prospérité, éloquence au sein des assemblées, vaillance dans les combats, amour de la gloire, ardeur à l'étude des *Védas;* voilà les traits qui forment le naturel des hommes magnanimes. » (II, § 53.)

« L'enfant qui réjouit son père par sa bonne conduite est un vrai fils; la femme dont tous les désirs se bornent à faire le bonheur de son mari est une véritable épouse; l'ami qui dans le malheur et dans la prospérité conserve les mêmes façons d'agir est un véritable ami. Cette triple faveur est réservée à ceux qui pratiquent la vertu en ce monde[1]. » (II, § 58.)

V. — HISTOIRE ET DESCRIPTION DE L'ILE ATLANTIDE

Avant d'entreprendre de raconter la guerre des Atlantes contre les Athéniens, Platon nous fait connaître leurs dieux et l'histoire sommaire de leurs rois. Il mêle à ce récit la description de l'île et des travaux exécutés pour l'embellir.

Les dieux de l'île Atlantide.

Dans la mythologie de l'île Atlantide, Platon nomme successivement *Poseidôn* et son épouse *Clito,* les *Néréides*, enfin *Zeus,* le dieu suprême.

« Quand les dieux tirèrent au sort les diverses contrées de la terre, Poseidôn reçut en partage l'île Atlantide[2], et il plaça dans

1. Traduction de Paul Regnaud (1875).

2. De même, dans la mythologie grecque, *Poseidôn* eut en partage l'île du Péloponèse.

« Lorsque les religions venues d'Asie se fixèrent sur le sol de la Grèce, elles s'y accommodèrent naturellement aux lieux mêmes où les populations aryennes s'établirent. La *localisation* fut complète et s'étendit jusqu'aux plus petites parcelles de terre occupée, sans que les phénomènes généraux du monde et le caractère universel des dieux fussent oubliés. Or, pour quiconque a étudié la Grèce, il est manifeste que

une de ses parties les enfants qu'il avait eus d'une mortelle. C'était, non loin de la mer, une plaine située au milieu de l'île, la plus belle et la plus fertile des plaines. A cinquante stades de cette plaine, toujours au milieu de l'île, était une montagne peu élevée. Là habitait un de ces hommes qui, à l'origine des choses, naquirent de la Terre, *Évènor*, avec sa femme *Leucippe*. Ils engendrèrent une fille unique, *Clito*. Elle était nubile, quand son père et sa mère moururent; et Poseidôn s'en étant épris l'épousa. La colline où elle demeurait, Poseidôn la fortifia en l'isolant tout autour; il fit des enceintes de terre et de mer alternativement, les unes plus petites, les autres plus grandes, deux de terre et trois de mer, et les arrondit au centre de l'île, de manière que toutes leurs parties s'en trouvassent à égale distance. Il la rendit par là inaccessible : car ni les navires, ni l'art de les conduire n'étaient alors connus. Dieu comme il l'était, il lui fut facile d'orner et d'embellir l'île nouvelle qu'il avait formée au milieu de l'autre, en faisant jaillir du sol deux sources, l'une chaude et l'autre froide, et en faisant produire à la terre des aliments variés et une abondante nourriture. [1] » (*Critias*, p. 13.)

les phénomènes des eaux ont pour principal théâtre le Péloponèse : celui-ci est en effet désigné comme la *demeure de Poseidôn* (οἰκητήριον Ποσειδῶνος), et toutes ses parties sont remplies par la légende et par le culte de ce dieu. Mais c'est surtout l'Arcadie, avec ses mille ruisseaux et ses grandes montagnes si souvent enveloppées de nuages, ruisselantes de rosée et de pluie, et frappées par les carreaux de la foudre, c'est l'Arcadie qui conserva sous ses formes les plus antiques et les plus intelligibles le culte de *Poseidôn*. » (Émile Burnouf, *La Légende athénienne*, p. 131.)

1. Dans la mythologie grecque, *Poseidôn* est, d'après M. Ém. Burnouf, *Celui qui donne les eaux* (Ποσειδῶν, contraction de Ποσειδάων, nom formé du radical πο, qui se retrouve dans πότις, ποτός, ποταμός; et du radical δα, d'où provient le verbe δίδωμι); d'après M. Decharme (*Mythologie de la Grèce*, p. 299), *Poseidôn* est le *Maître des eaux* (du sanscrit *idaspati*). Il remplit diverses fonctions exprimées par les épithètes qui sont jointes à son nom :

Dieu de l'océan céleste, qui donne la pluie (il se confond avec *Zeus ombrios*);
Dieu de la végétation, parce que la pluie féconde la terre (φυτάλμιος, γενέθλιος);
Dieu des eaux courantes (προσκλύστιος);
Dieu de la mer (πελάγιος, θαλάσσιος).

Dans la phrase du *Critias*, *Poseidôn* est considéré comme dieu des eaux courantes (il fait jaillir deux sources du sol), et comme dieu de la végétation (il fait produire à la terre des aliments variés); mais il n'est point le dieu de la mer (car il n'y avait pas encore de navires : assertion conforme à l'histoire des tribus aryennes qui, étant originaires de la Bactriane et ayant franchi le haut Indus pour arriver au Gange, ignorèrent longtemps la navigation).

On a vu plus haut (p. 132) que Solon avait, dans ses manuscrits, remplacé les noms barbares par des noms grecs qui avaient la même signification. Cette assertion doit être prise dans un sens large : car la manière dont Hérodote interprète les noms des dieux étrangers montre que les Grecs se contentaient d'équivalents plus ou moins exacts, dans le choix desquels ils ne consultaient que l'analogie. Par suite, pour retrouver les noms sanscrits qui correspondent aux noms grecs employés par Platon, nous ne traduirons pas, nous procéderons par comparaison.

L'équivalent de *Poseidôn* nous est donné par les débuts du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana ;* c'est *Nârâyana*, une des trois personnes de la trinité indienne[1] :

« Après avoir adoré *Nârâyana* et *Nâra*[2], le meilleur des hommes, ainsi que la déesse *Saraswati*[3], qu'on lise ce chant qui donne la victoire[4]. » (*Mahâbhârata.*)

Platon paraît s'être inspiré du fronton du Parthénon, où était représentée la dispute d'*Athênâ* et de *Poseidôn,* que M. Burnouf résume en ces termes :

« En regard d'*Athênâ* (l'Aurore), la Fille du Ciel, il y a une autre divinité qui préside à l'océan céleste (*Poseidôn*). Le monde est disputé par ces deux puissances : l'une apporte la lumière et l'activité aux vivants ; l'autre frappe les montagnes célestes (les Nuées), en fait jaillir les eaux, ouvre la voie au cheval divin (le Soleil) dont Athênâ contient les mouvements. Après la lutte, le dieu qui fait couler les eaux apporte la fécondité à la Terre (*Dêmêter*), qui, devenue son épouse, enfante les animaux et les plantes. » (*La Légende athénienne,* p. 123-157.)

1. La trinité indienne comprend trois personnes, *Brahmâ* (en grec, *Zeus*), *Vichnou-Nârâyana* (*Poseidôn*), *Çiva* (assimilé à *Hêraclês* dans les fragments de l'historien Mégasthène). Mais cette trinité n'est qu'une fiction inventée par les brâhmanes pour rattacher au culte de Brahmâ celui des deux autres dieux et conserver ainsi leur suprématie. Dans la réalité, Brahmâ, Vichnou et Çiva sont trois dieux indépendants l'un de l'autre ; et le Brahmanisme, le Vichnouisme et le Çivaïsme constituent trois religions différentes. Voy. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III.

2. *Nâra* est *Nârâyana* sous une forme humaine.

3. *Saraswati,* femme de Brahmâ, est la déesse de l'éloquence et de la poésie, de la musique et des beaux-arts. Les poëtes indiens l'invoquent dans leurs exordes, comme les poëtes grecs invoquent la Muse.

4. Le *Mahâbhârata* a été composé spécialement pour les *kchatriyas* (guerriers).

« A *Nârâyana* les adorations, et à l'homme des hommes le plus parfait (*Narottamam*), ainsi qu'à la déesse *Saraswatî!* Vienne ensuite l'émission de ce cri : *triomphe! triomphe!* [1] » (*Râmâyana.*)

Nârâyana est le surnom mystique de *Vichnou* considéré comme créateur et conservateur. Il signifie : *Celui qui se meut sur les eaux* [2]. Son équivalent, pour l'étymologie, est *Nérée* (Νηρεύς [3]), le dieu primitif de la mer, et, pour les fonctions, *Poseidôn phytalmios,* le dieu des eaux qui fécondent la terre et lui font produire les végétaux (p. 149, n. 1). Or, dans le Vichnouisme [4], en l'honneur duquel ont été composés le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, Vichnou est le dieu présent et protecteur qui règle le cours de l'année, réside dans les nuages, en fait tomber la pluie, suscite l'inondation du Gange, et, distribuant régulièrement la chaleur avec l'humidité, fait produire à la terre de vertes récoltes, pour lesquelles il reçoit le surnom populaire de *Hari* (le Vert [5]), glorifié dans le *Harivansa* (Histoire de Hari). Enfin, tandis que Brahmâ, qui personnifie l'Ame de tout l'univers, n'est accessible que pour la méditation métaphysique, Vichnou intervient dans les affaires humaines,

1. C'est avec le mot, *triomphe* (*djayam*) *!* qu'on abordait les rois. Voy. le drame de *Sakountalâ*, trad. de Foucaux, p. 45-46.

2. « Les *eaux* (*primordiales*) ont été appelées *nâras,* parce qu'elles sont la production de *Nâra* (l'Homme parfait, l'Esprit divin); ces eaux ayant été le premier *mouvement* (*ayana*) de *Nâra,* celui-ci a été nommé *Nârâyana* (Celui qui se meut sur les eaux). » (*Lois de Manou*, I, § 10.)

3. *Nérée* vient du sanscrit *nâra* (eau), et a pour dérivé les *Néréides*, p. 155, note 3. — La racine *na* entre dans la formation de beaucoup de mots grecs et latins. Voy. Bailly, *Racines grecques et latines,* p. 341.

4. Voyez Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient,* t. III, p. 667-678.

5. L'équivalent grec est εὔχλοος (à la belle verdure), épithète de Dèmèter dans Sophocle (*Œdipe à Colone,* 1600).

comme les dieux grecs ; mais il ne se borne pas, comme eux, à manifester sa présence d'une manière passagère ; à certaines époques, il *descend* (*avatarati*[1]), c'est-à-dire, il s'incarne, il vit au milieu des hommes en passant par toutes les périodes de la vie humaine, ce qui lui permet de jouer un rôle actif dans le *Râmâyana* sous le nom de *Râma* (le Charmant, septième avatar de Vichnou), et dans le *Mahâbhârata* sous celui de *Krichna* (le Noir, fondateur de *Dwâravatî*, huitième avatar de Vichnou).

Vichnou a pour épouse *Çrî* ou *Lakchmî*, qui personnifie la Richesse et la Beauté. Celle-ci a aussi des *avatars*, qui correspondent à ceux de Vichnou. Dans le *Râmâyana*, elle est *Sîtâ* (Née du sillon), épouse de *Râma;* et dans le *Mahâbhârata*, elle est *Roukminî* (Brillante d'or), enlevée par *Krichna*. Le nom grec de *Clito*, qui signifie l'*éclatante* (Κλειτώ, de κλειτός, éclatant) est l'équivalent de *Çrî* ou *Lakchmî*. L'histoire même de Clito, telle que Platon la raconte, semble faire allusion à la naissance de *Sîtâ*.

NAISSANCE DE SITA[2]. « Il est un roi de Mithilâ qui aime les devoirs du kchatriya, connaît la justice et gouverne dignement la terre : il a nom *Djanaka*. C'est mon père. Un jour qu'il s'en était allé tracer avec une charrue l'aire d'un sacrifice[3], il fut témoin

1. L'idée exprimée par ce verbe est traduite exactement par ce vers de Virgile :

Jam nova progenies *cœlo demittitur alto*.

2. Sitâ raconte elle-même sa naissance.

3. En un lieu découvert, d'où l'on pouvait observer les mouvements des étoiles, du soleil et de la lune, on circonscrivait un espace en traçant un sillon avec une charrue, et l'on plantait dans ce sillon une palissade formée de pieux. C'était l'enceinte du sacrifice. Au milieu on construisait un autel, qui était un massif de terre,

d'un étonnant prodige. En effet, *il vit une Apsarâ qui se promenait dans l'atmosphère :* d'une beauté céleste, elle éclairait de sa splendeur tous les points de l'espace. C'était la ravissante *Ménakâ* elle-même. A la vue de cette nymphe, charmante comme la Volupté, femme de l'Amour, cette pensée naquit alors dans son âme : « Puissé-je produire au sein de cette nymphe un cher enfant qui accroisse un jour ma gloire! Ne serait-ce point là une grande faveur pour moi, à qui manque une postérité? » Alors, au milieu des airs, une voix, qui n'était pas une voix humaine, prononça hautement ces mots : « Tu vas obtenir de cette nymphe une fille égale à sa mère par le vif éclat de sa beauté. » Et moi, tandis que, sa charrue à la main, Djanaka labourait afin d'enfermer le sacrifice dans le cercle d'un sillon, *je sortis du sillon tout à coup,* perçant le sein de la terre[1].

» A ma vue, au moment où, tous les membres couverts de poussière, j'appuyais la main sur le sol, le roi des hommes, Djanaka, fut saisi d'étonnement. Il vint à moi, il me leva sur son sein et dit : « Sans nul doute, cette enfant est ma fille, née de la nymphe en qui s'est réfléchi mon amour. » — « Oui, » répondit

carré et plat par-dessus. Autour de l'autel on étendait un tapis de *kouça* (p. 13), herbe sacrée destinée à recevoir les Dévas quand ils viendraient assister à la cérémonie. — Voy. Émile Burnouf, *Essai sur le Véda*, ch. XI.

1. Ovide raconte de la même manière comment le devin étrusque *Tagès* sortit d'un sillon :

At nymphas tetigit nova res; et Amazone natus
Haud aliter stupuit, quam quum Tyrrhenus arator
Fatalem glebam mediis adspexit in arvis,
Sponte sua primum, nulloque agitante, moveri,
Sumere mox hominis terræque amittere formam,
Oraque venturis aperire recentia fatis.
Indigenæ dicere Tagen, qui primus Etruscam
Edocuit gentem casus aperire futuros. (*Métamorphoses,* XV, 553.)

« A la vue d'Égérie changée en fontaine, les Nymphes et Hippolyte furent saisis d'un étonnement pareil à celui du laboureur étrusque, quand il vit une motte de terre se mouvoir spontanément dans son champ, prendre la figure humaine et ouvrir la bouche pour annoncer l'avenir. Les indigènes lui donnèrent le nom de Tagès. C'est lui qui le premier enseigna aux Étrusques l'art de la divination. »

Cicéron, dans son *Traité de la Divination* (II, 23), raconte exactement de la même manière la naissance de Tagès.

la voix d'un être invisible (une pluie de fleurs l'avait précédée, elle fut suivie par l'harmonie des tambours célestes) : « Cette jeune fille, qu'une pensée de toi fit naître au sein de Ménakâ, sa beauté suprême doit un jour lui mériter la gloire dans les trois mondes. Parce qu'elle a fendu la terre d'un champ et qu'elle s'est levée comme une *sîtâ* (sillon), elle sera dite *Sîtâ*, nom sous lequel ta fille ira dans l'univers à la gloire. » Alors joyeux, *le roi des hommes, l'équité même dans un corps,* mon père acquit par moi une grande félicité[1]. » (*Râmâyana,* K. III, S. IV; trad. de Fauche.)

Le temple de Poseidôn et de Clito. Les Néréides.

Au milieu de l'île Atlantide était bâtie la capitale, dans laquelle l'Acropole, entourée d'une enceinte particulière, contenait le palais des rois et le temple de Poseidôn.

« Au milieu s'élevait le *temple consacré à Poseidôn et à Clito,* lieu redoutable entouré d'une muraille d'or[2], où ils avaient autrefois engendré et mis au jour les dix chefs des dynasties royales. C'est là qu'on venait chaque année offrir à ces deux divinités les prémices des fruits de la terre. Le temple, réduit à lui-même, avait une longueur d'un stade (185 mètres), une largeur de trois plèthres (95 mètres), et une hauteur proportionnée[3]. *Il y avait dans son aspect quelque chose de barbare.* Tout l'extérieur était revêtu d'argent, sauf les extrémités qui étaient d'or. Au dedans,

1. La phrase de Platon sur la naissance de *Clito* se concilie avec ce récit. *Évênor* est né de la Terre, ce qui implique un prodige semblable à celui de la naissance de Sîtâ. Son nom signifie *homme de bien* (Εὐήνωρ, de εὖ-ἀνήρ); et Djanaka est l'*équité* personnifiée. *Leucippe*, dont le nom signifie *traînée par des coursiers blancs,* est l'équivalent de l'apsarâ Ménakâ qui apparaît dans les airs *montée sur un char brillant.*

2. C'est-à-dire, une muraille de couleur d'or. Voy. ci-dessus, p. 30, note 2.

3. Platon donne ici le plan d'un temple dans le goût grec : car les pagodes n'ont pas une hauteur proportionnée à la longueur et à la largeur; elles affectent au contraire une forme pyramidale. Ce caractère est indiqué dans le *Râmâyana* (Kanda I, Sarga v; trad. de Val. Parisot, p. 50) :

« Dans la ville d'Ayodhyâ, des temples gigantesques élèvent leur faîte, comme des montagnes leur cime. »

la voûte, tout entière en ivoire, était ornée d'or, d'argent et d'orichalque[1]. Les murs, les colonnes, les pavés étaient recouverts d'ivoire[2]. On voyait des statues d'or, et spécialement *Poseidôn debout sur son char*[3], conduisant six coursiers ailés, si grand que sa tête touchait la voûte du temple, et tout autour de lui cent *Néréides*

1. L'*orichalque* est l'escarboucle, pierre précieuse d'un rouge de feu (p. 105, n. 1).

2. A l'origine, les Indiens faisaient leurs sacrifices dans une enceinte palissadée qui ne contenait qu'un autel de terre ; ensuite, ils couvrirent cette enceinte d'un toit de bois peint et doré ; puis ils construisirent des pagodes en pierre, dont quelques-unes eurent des dimensions considérables. Ils les ornèrent d'objets divers faits d'or, d'argent, d'ivoire, et incrustés de pierres précieuses. Le plan imaginé par Platon s'applique plutôt à un palais qu'à une pagode. D'ailleurs, le caractère propre de la magnificence orientale y est fidèlement indiqué. Marco Polo fait des descriptions analogues : dans le palais d'hiver du grand khan, les murs des chambres étaient revêtus d'or et d'argent ; dans la cité de Taïkoung, on avait élevé sur le tombeau d'un prince deux tours en pierre, couvertes l'une d'or et l'autre d'argent (*Récits de Marco Polo*, édition de Bellenger, p. 82, 183, 203). Ces exemples peuvent servir à comprendre le *luxe barbare* (pour employer l'expression de Platon) des édifices dépeints en termes hyperboliques par les poëtes indiens. Dans le *Mahâbhârata* (trad. de Fauche, t. II, p. 321, 393), Maya bâtit pour Youdhichthira un palais incrusté de pierres de couleur, pavé de cristal, avec un bassin orné de lotus d'or et de lapis-lazuli. Dans le *Râmâyana* (trad. de Fauche, t. VI, p. 92-100), Viçwakarman construit pour Râvana un palais où l'on voyait le sol pavé de cristal, les chambres décorées de treillis d'or et de lambris d'ivoire, des colonnes massives d'or et d'argent, des pilastres incrustés de corail, de perles et de différentes pierres précieuses.

3. Platon se conforme à l'iconographie religieuse des Grecs (Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 309). Sa description n'en correspond pas moins à la représentation traditionnelle des *Apsaras* et de *Vichnou*. — 1° Il est facile de reconnaître dans les *Néréides* les *Apsaras*, nymphes célestes qui charment les Dévas par leurs danses. Elles sont figurées sur les bas-reliefs des pagodes par des *bayadères* qui exécutent une danse sacrée. — 2° *Poseidôn*, placé sur un char et touchant de sa tête la voûte du temple, fait penser à l'immense pagode de Djaguernat (dans la province de Calcutta), où la statue de Vichnou se tient debout sur un char énorme que l'on promène au milieu d'un million de pèlerins.

« Dans les processions religieuses, on promène l'idole de bois doré sur un grand char massif porté par quatre grosses roues pleines. Sur les planches qui le forment sont sculptées des figures d'hommes et de femmes. Divers étages construits en pièces de charpente à claire-voie s'élèvent sur cette espèce de soubassement, et vont toujours en diminuant de largeur, de manière que l'ensemble de l'édifice a la forme pyramidale. L'idole est vêtue de ses plus riches habits et parée de ses joyaux les plus précieux ; elle est couverte d'un pavillon élégant. On attache de gros câbles au char, et l'on y attelle un millier de personnes. Des bayadères montent sur le char et entourent l'idole : les unes agitent l'air avec des éventails de plumes de paon ; les autres font voltiger avec grâce des houpes faites avec des queues de vache. » (L'abbé Dubois, *Mœurs et cérémonies de l'Inde*, t. II, p. 381.)

assises sur des dauphins. Autour du temple, à l'extérieur, se dressaient les statues d'or des rois et des reines descendant des dix enfants de Poseidôn, ainsi que mille autres offrandes des rois et des particuliers, soit de la ville, soit des pays étrangers réduits à l'obéissance[1]. Par la grandeur et par le travail, l'autel était à l'unisson de ces merveilles. » (*Critias*, p. 116.)

Les rois de l'île Atlantide.

A l'idéal de la *Cité libre*, Platon oppose celui de la *Royauté absolue*. Son plan exige donc que, après avoir tracé le tableau des institutions républicaines d'Athènes, il trace celui des institutions monarchiques de l'île Atlantide. Ici, comme précédemment, il transforme d'après son système les documents historiques qu'il a sous la main.

« Poseidôn divisa l'île Atlantide en dix parties (pour les cinq couples d'enfants mâles qu'il avait eus de Clito). Il donna à l'aîné du premier couple la demeure de sa mère, avec toute la campagne environnante, et l'établit roi sur tous ses frères; de ceux-ci il fit également des chefs, et il donna à chacun d'eux à gouverner un grand nombre d'hommes et une grande étendue de territoire. Ils reçurent aussi des noms. L'aîné, le roi, dont l'île et cette mer, appelée *Atlantique*, ont pris leur surnom, parce qu'il fut le premier qui régna, fut appelé *Atlas* (Ἄτλας). Son frère jumeau eut en partage l'extrémité de l'île vers les colonnes d'Hercule, la région *Gadirique* (du phénicien *Gadir*, Cadix); il s'appela en grec *Eumèlos* (Εὔμηλος, riche en troupeaux), dans la langue indigène *Gadiros*,

1. Les éléments de cette description se retrouvent dans les documents que nous possédons sur l'Inde. Il y avait dans la presqu'île de Guzzerat, sur la mer d'Oman, à Pattansomnâth, un temple détruit au XIe siècle par Mahmoud, sultan du Khoraçan, qui y fit un butin de 250 millions : 56 piliers étaient recouverts de plaques d'or ornées de pierres précieuses; plusieurs milliers de petites statues en or et en argent étaient disposées tout autour; au milieu s'élevait une idole gigantesque dans laquelle les prêtres avaient caché une immense quantité de pierres précieuses. (Balbi, *Géographie*, p. 722.)

et c'est de là que la contrée a pris son nom. Les enfants du second couple furent nommés *Amphèrès* ('Αμφήρης, Ambidextre) et *Évèmon* (Εὐαίμων, Bon-Sang); ceux du troisième, l'aîné, *Mnèseus* (Μνησεύς, Qui se souvient, Sage), et l'autre *Autochthone* (Αὐτόχθων, Né de la terre); ceux du quatrième, le premier, *Élasippos* ('Ελάσιππος, Habile à conduire un char), et le second, *Mestor* (Μήστωρ, Conseiller); enfin, ceux du cinquième, *Azaès* ('Αζάης, Noir), et *Diaprépès* (Διαπρεπής, Éclatant).

Ces fils de Poseidôn et leurs descendants habitèrent ce pays pendant de longues générations; ils soumirent dans ces mers un grand nombre d'autres îles, et ils étendirent leur domination jusqu'à l'Égypte et la Tyrrhénie[1]. La postérité d'Atlas demeura toujours en honneur; le plus âgé était roi, et transmettait son autorité au plus âgé de ses fils, de sorte qu'ils conservèrent la royauté dans leur famille pendant une longue suite d'années. Telle était l'immensité des richesses dont ils étaient possesseurs qu'aucune maison royale n'en a jamais possédé et n'en possédera jamais davantage. Tout ce que la ville et les autres pays pouvaient fournir, ils l'avaient à leur disposition[2]. » (*Critias*, p. 114.)

Le roi Atlas. Dans la mythologie grecque, *Atlas* est un titan qui soutient le ciel[3].

« Atlas, fils de Iapetos et de Clymènè, soutient le vaste ciel par une dure nécessité, debout, avec sa tête et ses mains infatigables, sur les confins de la terre, devant les Hespérides à la voix mélodieuse. » (Hésiode, *Théogonie,* 517-519.)

« Dans une île boisée, qui est le centre de la mer, habite Calypso, fille du redoutable Atlas, qui connaît les profondeurs de toute la mer et soutient les immenses colonnes qui séparent le ciel de la terre. » (Homère, *Odyssée,* I, 50-54.)

En ce sens, le roi *Atlas* (qui soutient le ciel) correspond au roi *Bharata* (qui soutient le monde) :

1. C'est évidemment une allusion aux conquêtes des Perses. Voy. ci-dessus p. 119.

2. Cette assertion s'applique exactement aux vingt satrapies établies par Darios.

3. Le mot *Atlas* signifie *le porteur :* "Α-τλας (α prosthétique). Voy. Decharme, *Mythologie de la Grèce,* p. 295.

Dans la *Reconnaissance de Sakountalâ,* le maharchi Kaçyapa dit au roi Douchmanta :

« Ton fils sera un monarque universel. Il soumettra la terre, composée de sept îles[1] ; ici (dans la forêt) on l'appelle *Sarvadamana,* parce qu'il dompte les animaux par la force ; plus tard, on le nommera *Bharata*[2], parce qu'il soutiendra le monde. »

C'est ce roi qui a donné son nom à l'épopée intitulée *Mahâbhârata* (*Grand Bharata,* c'est-à-dire, Grande histoire des descendants de Bharata) et au pays appelé *Bharatavarcha* (*Région de Bharata ;* aujourd'hui, *Bharatkand*), auquel correspond l'*île Atlantide* de Solon et de Platon[3].

1. Les Indiens, dans leur géographie mythique, divisent le globe terrestre en sept *îles* (*dwipas*), au centre desquelles est placée l'*Ile du jambose* (*Djamboudwipa*), qui est l'Inde. La description prolixe qu'en donne le *Mahâbhârata* (Bhîchma-Parva ; trad. de Fauche, t. VIII, p. 1-34) est résumée dans ce passage du *Harivansa* (Lect. CXCVIII), intitulé le *Mystère du grand lotus :*

« Vichnou fait sortir de son ombilic un *lotus d'or,* qui est le type des contrées terrestres... Sur le prolongement des pétales se trouvent les diverses *îles* (*dwipas*), autour de l'*Ile du jambose* (*Djamboudwipa*), qui est la *Terre du sacrifice.* Du fond du calice découle une eau pareille à l'ambroisie, qui alimente les *tirthas* (étangs) et les fleuves sacrés. Les filaments, qui de toutes parts entourent ce lotus, sont les montagnes riches en métaux. Dans les feuilles d'en haut se trouvent les pays des *Mlétchas* (Barbares), inaccessibles et couverts de rochers. Les feuilles d'en bas sont les divers étages du *Patala* (Abîme), assignés pour demeures aux Dætyas et aux Serpents. L'onde, dans laquelle baigne ce grand lotus, c'est la grande mer, composée des quatre océans qui s'étendent à l'horizon. »

2. « Le nom de *Bharata* vient de la racine sanscrite *Bhri,* qui signifie *supporter.* » (E. Foucaux, trad. de la *Reconnaissance de Sakountalâ,* drame de Kâlidasâ, p. 172.)

A. Langlois explique de la même manière le sens du nom *Bharata* dans une note sur ce passage du *Harivansa* (t. I, p. 144) :

« Douchmanta donna le jour au vaillant *Bharata,* qui eut la force de dix mille éléphants, et fut surnommé *Sarvadamana* (*qui dompte tout*). »

3. Hésiode et Homère ne parlent point de l'*île Atlantide.* Après Platon, Apollonios de Rhodes place vaguement en Libye le *champ d'Atlas* où il fait cueillir par Hèraclès les pommes d'or des Hespérides, nymphes à la voix mélodieuse, filles de l'Océan (*Argonautiques,* IV, 1396). Ovide n'est pas plus explicite, quand il raconte la métamorphose d'Atlas en montagne (*Métamorphoses,* IV, 629).

Le *Mahâbhârata* donne la description du *Bharatavarcha* (Bhîchma-Parva ; trad. de Fauche, t. VII, p. 13-20). En la résumant, on peut dire que l'*Empire de Bharata* comprenait le *Douab* (Pays des deux fleuves), entre le Gange et la Yamouna (la

Les dix rois. Ce que Platon dit des dix rois n'est pas une fiction arbitraire.

D'abord, le nombre *dix* fait penser à la *guerre des dix rois*[1], chefs des dix tribus aryennes qui franchirent les affluents de la rive gauche de l'Indus pour envahir la région arrosée par le cours supérieur du Gange, et qui, après avoir été repoussées une première fois, finirent par s'établir sur le territoire qu'elles convoitaient.

Ensuite, ces dix rois reconnaissaient la suprématie de l'un d'eux, qui appartenait à la dynastie de Bharata et portait le titre de *mahârâdja*, comme, dans l'île Atlantide, les descendants du roi Atlas étaient reconnus pour chefs de la confédération.

Quant aux noms de ces dix rois, ils peuvent se traduire en sanscrit; mais, comme ce sont des épithètes qui conviennent à différents princes, il est difficile de déterminer quels sont ceux auxquels elles s'appliquent particulièrement[2].

Le sacrifice des dix rois.

Platon suppose que, pour régler les différends qui pouvaient s'élever entre eux ou prendre les décisions

Djomnah), et la suzeraineté sur les provinces voisines. Les deux villes principales du Douab étaient *Hastinapoura* (la Ville des éléphants), capitale de Dhritarâchtra, et *Indraprastha* (la Demeure d'Indra), aujourd'hui un faubourg de Delhi, capitale de Youdhichthira. — Voy. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 483.

1. Voyez Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 472.

2. Les épithètes les plus caractéristiques nous paraissent être :

Amphérès ('Αμφήρης, de ἀμφί, *Ambidextre*), équivalent de *Savyasâtchi* (*Ambidextre*), qualification donnée à Ardjouna.

Mestor (Μήστωρ, *Conseiller*), équivalent de *Atchârya* (*Précepteur*), qualification donnée à Drona, précepteur des fils de Dhritarâchtra et de Pândou.

Azaès ('Αζάης, *Noir*, de ἄζα, suie), équivalent de *Krichna* (*Noir*).

qu'exigeait l'intérêt général de la confédération, les dix rois se réunissaient à des époques fixes et offraient un sacrifice à Poseidôn.

« En ce qui concerne le gouvernement et l'autorité, voici quel fut l'ordre établi dès le principe. Chacun des dix rois, dans la province qui lui était départie et dans la ville où il résidait, avait tout pouvoir sur les hommes et sur la plupart des lois, infligeant les peines et la mort au gré de sa volonté [1]. Quant au gouvernement général et aux rapports des rois entre eux, les ordres de Poseidôn étaient leur règle [2]. Ces ordres leur avaient été transmis dans la Loi souveraine; les premiers d'entre eux l'avaient gravée sur une colonne d'orichalque, élevée au milieu de l'île dans le temple de Poseidôn. Les dix rois se réunissaient successivement la cinquième année et la sixième, en alternant les nombres pair et impair : dans ces assemblées, ils discutaient les intérêts publics, ils recherchaient si quelque infraction à la Loi avait été commise, ils portaient des jugements. Avaient-ils à porter un jugement, voici comment ils se donnaient leur foi mutuellement.

Après qu'on avait lâché des taureaux dans le temple de Poseidôn, les dix rois laissés seuls priaient le dieu de choisir la victime qui lui serait agréable, et se mettaient à les pourchasser, sans autres armes que des pieux et des cordes [3]. Lorsqu'ils avaient pris un taureau, ils le conduisaient vers la colonne et l'égorgeaient à son sommet, conformément aux prescriptions [4]. Outre les lois, on

1. Les rois de l'Inde avaient un pouvoir absolu, comme les rois de Perse. Cependant les *Lois de Manou* mettaient des limites à l'arbitraire : car les livres VII, VIII, IX, déterminent les devoirs des *râdjas* et des *kchatriyas,* des *vêcyas* et des *çoudras,* et contiennent une énumération de lois civiles et criminelles qui forment un code.

2. Le livre VIII des *Lois de Manou* réglemente les rapports des *râdjas.*

3. C'est un rite observé quand on offre un taureau à *Çiva,* troisième personne de la trinité indienne. Comme ce dieu était adoré dans les provinces du bas Indus et dans la presqu'île de Guzzerat, il a pu être connu des Grecs par le commerce; il a dû d'ailleurs être confondu avec *Poseidôn,* parce qu'il a pour emblème le *taureau* et pour arme le *trident.* Il figure dans un célèbre épisode du *Mahâbhârata,* appelé l'*épisode du montagnard,* où il est identifié avec *Vichnou.*

4. Platon décrit ici un sacrifice selon les usages religieux de la Grèce. Dans l'Inde, un sacrifice exigeait le concours des brâhmanes; la victime était attachée à un poteau pour être égorgée; les libations étaient faites avec le *soma* (jus fermenté de l'*asclépiade acide*), et les assistants pouvaient en boire.

avait inscrit sur cette colonne un serment redoutable et des imprécations contre quiconque le violerait. Le sacrifice accompli, et les membres du taureau consacrés suivant les lois, les rois, ayant fait un mélange dans un cratère, y versaient pour chacun une goutte du sang de la victime, et jetaient le reste dans le feu, après avoir purifié la colonne[1]. Puisant ensuite dans le cratère avec des flacons d'or, et répandant leur contenu dans la flamme, ils juraient de juger selon les lois gravées sur la colonne, de punir quiconque les aurait enfreintes, de les observer désormais de tout leur pouvoir, de ne gouverner eux-mêmes et de n'obéir à celui qui gouvernerait qu'en conformité aux lois de leur père. Après avoir prononcé ces prières et ces promesses pour eux-mêmes et leurs descendants, après avoir bu dans les flacons et les avoir déposés dans le temple du dieu, ils se préparaient au repas et aux autres cérémonies nécessaires. L'ombre venue et le feu du sacrifice consumé, après avoir revêtu des robes azurées parfaitement belles, s'être assis à terre auprès des derniers vestiges du sacrifice, la nuit, lorsque tout le feu était éteint dans le temple, ils rendaient leurs jugements et les subissaient, si quelqu'un d'entre eux était accusé d'avoir violé les lois. Après avoir rendu leurs jugements, ils les inscrivaient, au retour de la lumière, sur une tablette d'or et la suspendaient avec les robes aux murs du temple, comme des souvenirs et des avertissements.

Il y avait en outre un grand nombre de lois particulières, relatives aux attributions de chacun des dix rois. Les principales étaient : de ne point porter les armes les uns contre les autres, de se secourir mutuellement dans le cas où l'un d'entre eux aurait entrepris de chasser l'une des races royales de sa capitale ; de délibérer en commun, à l'exemple de leurs ancêtres, sur la guerre et les autres démarches importantes, en laissant le commandement suprême à la race d'Atlas. Le roi ne pouvait condamner à mort l'un

1. Près de la porte d'entrée d'une pagode ou au milieu d'une cour, il y a ordinairement une colonne de granit de douze à quinze mètres, dont le fût est octogone et la base carrée : sur chacune des faces du fût sont sculptées diverses figures; la base est un massif en pierres de taille. Le tout est surmonté d'une corniche carrée sur laquelle, à certaines époques, on brûle de l'encens dans un réchaud ou bien l'on place des lampes allumées. (L'abbé Dubois, *Mœurs et cérémonies de l'Inde*, t. II, p. 350.) — Platon a pu entendre parler d'une colonne de ce genre; mais il idéalise, selon son habitude, en imaginant une colonne d'orichalque (p. 160).

de ses parents sans le consentement de plus de la moitié des dix rois. » (*Critias*, p. 120.)

MAHABHARATA. *Le Râdjasoûya.*

Le sacrifice des dix rois de l'Atlantide est un tableau idéal. Le *Mahâbhârata* nous dépeint la réalité historique dans un de ses épisodes les plus intéressants et les plus pathétiques, l'assemblée des râdjas pour le sacrifice du *Râdjasoûya*, où Youdhichthira est proclamé monarque universel.

Les cinq fils de Pândou, ayant obtenu de leur oncle Dhritarâchtra un territoire nommé Khândava-Prastha, avaient fondé la ville d'Indraprastha (Delhi) et soumis à leur puissance des princes voisins. L'aîné, Youdhichthira, voyant la prospérité de son royaume, conçut l'idée de célébrer, pour l'honneur de sa famille, un sacrifice solennel nommé *Râdjasoûya*. Par le conseil de Krichna, le fondateur de Dwâravatî, dont Ardjouna avait enlevé et épousé la sœur Soubhadrâ, comme il convenait à un kchatriya, il entreprit de vaincre les princes qui pouvaient s'opposer à l'exécution de son projet. Il envoya d'abord Bhîmaséna, accompagné de Krichna et d'Ardjouna, provoquer à la lutte Djarâsandha[1], le souverain de Magadha (Bahar), qui ravageait les provinces voisines pour y établir sa suprématie; le tyran fut tué, et les princes qu'il retenait prisonniers s'engagèrent, par reconnaissance, à rendre hommage à Youdhichthira. Après cette importante victoire, les quatre frères de Youdhichthira partirent dans des directions différentes pour conquérir les quatre points du monde : Ardjouna fit reconnaître la suprématie du roi d'Indraprastha dans la région du nord; Bhîmaséna, dans celle de l'est; Sahadéva, dans celle du sud; Nakoula, dans celle de l'ouest. Ils revinrent tous chargés de riches tributs qu'ils versèrent dans le trésor royal.

Après ces heureuses expéditions, Youdhichthira, voyant la masse d'or et d'argent qu'il avait dans ses trésors, s'occupa de

1. Ce combat peut être comparé à celui de Pollux contre Amycos, roi des Bébryces, dans le second chant des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes.

préparer le sacrifice qu'il projetait et demanda conseil à son ami Krichna :

« Grâce à toi, Krichna, toute la terre est soumise à ma puissance ; j'ai conquis d'immenses richesses; je désire les employer à la célébration du *Râdjasoûya*. Donne-nous ton agrément, à nos frères et à moi. »

Krichna lui répondit, en peignant d'un mot toutes ses qualités :

« Tigre des rois, tu es digne de l'empire universel. Aborde ce grand sacrifice, tandis que je suis dans les dispositions les plus favorables. Je ferai ce que tu me demandes. »

Autorisé ainsi par Krichna, Youdhichthira commanda à son frère Sahadéva et à ses ministres de commencer les préparatifs. Dwaîpâyana, le fils de Satyavatî [1], amena les brâhmanes les plus instruits et les plus vertueux, et remplit l'office de directeur suprême; il désigna ceux qui devaient réciter les prières tirées des *Védas,* et faire l'offrande au feu de l'autel. Tous de concert fixèrent le saint jour, et tracèrent l'enceinte suivant la manière enseignée par les livres sacrés [2]. Ensuite, les ouvriers construisirent pour les râdjas et leur suite des pavillons élégants où l'on trouvait tout ce que l'on peut désirer [3] ; pour les brâhmanes, des demeures commodes, pourvues de riz et de breuvages exquis; pour la population des villes et des campagnes, des habitations spacieuses avec des vivres en abondance. Enfin, des messagers à la course rapide portèrent les invitations aux râdjas, aux brâhmanes et aux plus honorables des vêcyas et des çoudras.

Plusieurs jours avant la cérémonie arrivèrent les râdjas avec les magnifiques présents qu'ils offrirent à Youdhichthira : éléphants, chevaux, chameaux, ânes, tous des races les plus estimées ; vaches portant à leur cou un vase de cuivre à traire, pour être données aux brâhmanes; esclaves mâles et femelles; étoffes de soie et tissus de laine avec des broderies d'or ou des ornements d'ivoire; aiguières d'or et autres vases artistement ciselés, pour servir au sacrifice ; lingots d'or et d'argent, pierres précieuses de toutes les espèces ; armes d'un travail admirable, chars décorés avec magnificence et garnis de pelleteries merveilleuses; enfin, une foule

1. Voyez ci-dessus, p. 135, note 2.
2. Voyez ci-dessus, p. 152, note 3.
3. C'étaient des constructions en bois peint, dans le genre des maisons chinoises.

d'objets destinés à la célébration de la fête, comme des parfums de santal et d'aloès, des liqueurs extraites des fruits [1].

Youdhichthira distribua entre les princes de sa famille les diverses fonctions; la surveillance générale, les rapports d'hospitalité avec les râdjas et les brâhmanes, la réception des présents, l'administration des vivres et des festins, la répartition des honoraires des prêtres. Dans ces jours, il rivalisa d'opulence avec Kouvéra (dieu des richesses), il offrit un sacrifice de six feux. D'abord, la faim des Dévas fut rassasiée par les brâhmanes instruits dans la science des prières et des oblations [2]; puis les brâhmanes et les râdjas mangèrent la chair des victimes qui n'avaient pas été brûlées en holocauste; enfin, tous les assistants reçurent des aliments à profusion et eurent leur part de cette joyeuse abondance.

Lorsqu'arriva le moment d'arroser le feu avec le beurre clarifié et avec le soma [3], les brâhmanes dignes de cet honneur entrèrent avec les rois dans l'enceinte sacrée, qui resplendissait comme le ciel rempli de brillantes constellations.

Bhîchma dit à Youdhichthira : « Qu'on honore les rois suivant qu'ils en sont dignes. Le précepteur spirituel, le prêtre officiant, le maître de maison, l'ami, le roi, le gendre, voilà les six personnes qui méritent de recevoir l'*arghya* [4]. Qu'on fasse donc une

1. Il y a ici une énumération des peuples dont les souverains viennent offrir des présents, comme on en a offert au prince de Galles, quand il a visité l'Inde; c'est un tableau analogue à celui que Virgile fait en quelques vers, quand il peint Auguste recevant les hommages de toutes les nations vaincues :

> Dona recognoscit populorum aptatque superbis
> Postibus; incedunt victæ longo ordine gentes,
> Quam variæ linguis, habitu tam vestis et armis. (*Énéide*, VIII, 721.)

Nous ne donnons point cette énumération, parce que, pour être intelligible, elle aurait besoin d'un commentaire historique et géographique qui n'entre point dans le cadre de notre travail. Par exemple, il y est question de l'or extrait du sable par les fourmis pipilikas, qui paraissent être une espèce de marmottes (Hérodote, III, 102-106; Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 736). On y trouve aussi mentionnées différentes fables, comme celle d'hommes n'ayant qu'un œil (Hérodote, III, 116), allusion à ceux qui exploitaient des mines d'or dans l'Asie centrale.

2. Les Indiens croyaient, comme les Grecs, que les Dévas venaient s'asseoir sur le gazon (*kouça*) placé autour de l'autel et respirer la fumée du sacrifice. Voy. p. 7.

3. Liqueur extraite de l'asclépiade acide.

4. Lorsqu'on recevait un hôte, on lui donnait un siége et un bain de pieds, puis

offrande à chacun d'eux. Mais qu'un *arghya* spécial soit offert au prince le plus digne de cet honneur parmi eux ! »

« Vénérable aïeul, répondit Youdhichthira, à qui devons-nous l'offrir ? »

« A Krichna, reprit Bhîchma. Par sa vaillance et par sa vigueur, ce héros brille parmi nous autant que le Soleil parmi les astres. Notre assemblée resplendit par lui comme le ciel par la lumière ; elle se réjouit de sa présence comme l'air calme se réjouit du vent. »

Avec la permission de Bhîchma, l'auguste Sahadéva offrit donc, suivant la règle, un *arghya* spécial à Krichna, qui le reçut de la manière enseignée dans les Livres sacrés. Mais Sisoupâla, roi de Tchédi, ne put supporter l'honneur qu'on rendait au fils de Vasoudéva ; il blâma amèrement dans l'assemblée Youdhichthira et Bhîchma, et donna libre cours à son indignation :

« Tu as, fils de Pândou, honoré Krichna par un sentiment de partialité qui ne sied pas à un prince généreux. Le meurtrier de Madhou [1] n'est ni un roi, ni un prêtre officiant, ni un maître spirituel, ni un vertueux vieillard, ni un vaillant héros. Comment a-t-il mérité la préférence que tu lui as accordée en présence de tant de princes aussi puissants que courageux, au mépris de Dwâipâyana, de Drona, de Droupada, de Douryôdhana [2] et de tant d'autres ? Si tu avais envie de lui rendre hommage, qu'avais-tu besoin de convoquer ici les rois pour leur infliger cet affront ? »

A ces mots, Sisoupâla se lève du trône où il était assis, et sort de l'assemblée avec d'autres rois. Mais Youdhichthira vient le trouver et lui adresse des paroles douces, précédées d'une caresse :

« Ce que tu as dit, sire, n'était pas convenable. Un prince ne doit jamais oublier le devoir. Vois cette foule de souverains ; ils sont plus âgés que toi, et ils souffrent que l'hommage soit décerné à Krichna, tandis que toi tu ne daignes pas le supporter ! »

Mais Bhîchma l'interrompt :

on lui présentait une offrande composée d'eau, de lait, de riz, de fruits et de fleurs : c'était l'*arghya*. Dans notre passage, l'offrande est considérée uniquement comme un témoignage de respect, comme une espèce d'hommage féodal qui confère le droit de préséance.

1. *Madhou* était un géant qui régnait dans le bois où fut fondée Mathourâ.

2. *Dwâipâyana*, surnom de Vyâsa (p. 135, note 2). — *Drona*, instituteur des fils de Dhritarâchtra et de Pândou. — *Droupada*, beau-père de Youdhichthira. — *Douryôdhana*, fils aîné de *Dhritarâchtra*.

« Celui qui n'approuve pas l'hommage rendu à Krichna [1] ne mérite pas de caresses... L'homme qui comprendrait le devoir ne le verrait pas des mêmes yeux que ce roi de Tchédi. Toutefois, parmi les rois magnanimes, jeunes hommes ou vieillards, qui ne juge pas le fils de Vasoudéva digne de l'hommage qu'on veut lui rendre? Veuille donc faire, Sahadéva, ce qu'exige la droite raison. »

Aussitôt Sahadéva adresse aux rois ces paroles :

« Le roi qui, parmi vous, ne peut supporter que j'honore le meurtrier de Madhou, je lui mettrai ce pied sur la tête au milieu de tous les hommes forts [2]. Qu'il réponde avec une vigueur égale à celle avec laquelle j'ai parlé! Que les princes sages, quels qu'ils soient, conviennent que Krichna mérite l'hommage que nous lui rendons, parce qu'il est le père et le maître spirituel de l'univers. »

Aucun des rois, intelligents et sages, ou orgueilleux et forts, n'articule un seul mot à la vue de ce pied donné en spectacle à tous.

Ensuite Sahadéva, n'ignorant aucune des choses qui distinguent les brâhmanes et les kchatriyas, honore d'abord ceux qui parmi eux méritaient de recevoir un hommage ; puis il accomplit la cérémonie de l'*arghya*.

Cependant Sisoupâla soulève les rois.

« Je suis le général des armées, penses-y! Armons-nous à cette heure pour combattre les fils de Pândou et de Vrichni [3], empêchons l'achèvement du sacrifice et le sacre de Youdhichthira. »

A la vue de ces rois irrités par la colère comme une mer en fureur, Youdhichthira consulte Bhîchma qui lui répond :

« Laisse crier tous ces rois ensemble. Tels que des chiens rassemblés aboient pendant le sommeil du lion, tels ces rois s'agitent pendant le sommeil du lion de Vrichni; mais les chiens en colère, mon enfant, aboient-ils en face du lion réveillé?... Toi, qui par ton orgueil cours au devant de la mort, hâte-toi de provoquer au combat le meurtrier de Madhou, dont les mains sont armées de la massue et du tchakra, et bientôt tu mordras la poussière [4]. »

A ces mots de Bhîchma, le roi de Tchédi, brûlant du désir d'en

1. *Bhichma* considère ici Krichna comme le huitième avatar de Vichnou.

2. Au Moyen Age, un chevalier aurait jeté son gant dans l'assemblée.

3. Krichna appartenait à la famille de Vrichni.

4. Il y a ici entre Sisoupâla et Bhichma une altercation analogue à la querelle d'Achille et d'Agamemnon dans le premier livre de l'*Iliade*.

venir aux mains avec le redoutable Krichna, lui jette ces paroles :

« Je te défie ! Viens te battre avec moi, afin que je t'arrache la vie, à toi et à tous les fils de Pândou, sans parler de ces princes qui te rendent honneur quoique tu ne sois pas un roi. »

Krichna lui répond :

« Princes, vous avez devant vous notre ennemi acharné. En vain le caressons-nous au lieu de tirer vengeance de ses insultes, il n'a pour nous aucune bonté. Pendant notre absence, il est venu incendier notre ville de Dwârakâ[1]. Tandis que le roi du Bhodja se divertissait au mont Rêvata (près de Dwârakâ), lui, sans considérer que ce prince était le fils de sa sœur, il a tué ou conduit prisonniers à Tchédi tous les princes ses vassaux. Dans un criminel dessein et pour mettre obstacle au sacrifice de mon père, il s'est emparé du cheval libre qui s'avançait environné de gardes et était destiné à être immolé dans un *açwamédha*[2]. Il a ravi à mon oncle même, pour le roi de Kâroûcha, la respectable Badhrâ. J'ai supporté ma douleur, en considération de la sœur de mon père ; mais, par bonheur, voici une offense qui m'est faite en présence de tous les rois. Vous êtes témoins de la violente injure que je reçois maintenant ; jugez de toutes celles qu'il a pu me faire loin de vos yeux. Mais il m'est impossible de supporter l'offense que ce présomptueux, digne de mort, vient de me faire aujourd'hui devant vous. »

Après avoir entendu ces paroles et d'autres encore de Krichna, tous les rois blâment de concert Sisoupâla ; mais celui-ci pousse un éclat de rire et renouvelle sa provocation :

« Supporte-moi, Krichna, ou, si tu m'en crois, ne me supporte pas ; je me soucie peu de ta faveur ou de ta colère. »

A peine eut-il achevé cette provocation que le redoutable Krichna pense à son tchakra, qui abat l'orgueil des Dætyas ; agitant dans sa main ce disque terrible, il s'écrie :

« Écoutez-moi, princes de la terre. J'ai dû tolérer cent offenses à la demande de sa mère ; mais l'iniquité de cet homme criminel est arrivée à son comble ; je vais le tuer sous vos yeux mêmes. »

Il dit, et, dans sa colère, il abat avec son tchakra la tête de

1. Dans le *Mahâbhârata*, cette ville est appelée tantôt *Dwâravati*, tantôt *Dwârakâ*.

2. L'*açwamédha* (sacrifice du cheval) était le sacrifice par excellence. On en trouve une description très-intéressante dans le *Râmâyana* (Kanda I, Sargas XI-XIII ; trad. de Val. Parisot, p. 81-97).

Sisoupâla. Le guerrier aux longs bras tombe comme une montagne frappée de la foudre.

Les rois sont plongés dans la stupeur. Les uns, muets comme des morts, étreignent leurs mains l'une contre l'autre ; ou, les yeux étincelants de colère, se mordent les lèvres avec les dents. D'autres donnent tout bas de justes éloges au fils de Vasoudéva. Mais les brâhmanes magnanimes s'avancent vers lui et le félicitent de son exploit.

Alors l'auguste Youdhichthira ordonne d'honorer de funérailles le prince qui vient de succomber. Puis, avec tous les rois présents, il sacre comme roi de Tchédi le fils de Sisoupâla[1].

Ces choses terminées, il s'occupe d'accomplir son beau sacrifice sous la protection vigilante de Krichna. Il commande à ceux qui l'entourent d'accomplir tous les rites du sacre. Les brâhmanes qui officient invoquent pour lui les Dévas par leurs prières (*mantras*). Krichna lui verse l'eau sainte sur la tête ; un prince lui présente les bottines de pourpre qu'il doit chausser; pendant ce temps, l'invincible Satyaki l'ombrage avec un parasol ; Ardjouna et Bhîmaséna agitent l'air autour de sa personne avec deux éventails, et Sahadéva et Nakoula secouent deux chasse-mouches blancs. Enfin, des centaines de conques résonnent en signe d'allégresse pour annoncer l'accomplissement de l'auguste cérémonie.

Krichna s'approche du guerrier proclamé monarque universel, et lui adresse ces paroles :

« O prince qui connais le devoir, tu as obtenu l'empire du monde entier. Par cet acte solennel, tu as porté à son comble la gloire de ta famille. Honorés et satisfaits, nous te disons adieu, tigre des rois. Nous désirons retourner dans nos demeures. Veuille donc nous donner congé. »

Youdhichthira remercie les rois et dit à ses frères :

« C'est l'amitié seule qui a conduit vers nous tous ces princes. Ils viennent de me faire leurs adieux. Accompagnez-les, s'il vous plaît, jusqu'aux frontières de leurs États[2]. »

1. En sacrant le fils du roi mis à mort, Youdhichthira l'oblige par là-même à rendre hommage.

2. *Mahâbhârata*, Sabha-Parva (Livre de l'Assemblée) ; trad. de Fauche, t. II, p. 442-520. — Nous avons beaucoup abrégé, mais nous avons conservé la description de toutes les circonstances essentielles du *Râdjasoûya*.

Topographie et productions de l'île Atlantide.

Platon décrit la topographie et les productions de l'île Atlantide d'une manière vague, comme le fait nécessairement un auteur qui parle d'après les récits des voyageurs[1]. Cependant il indique avec exactitude les traits généraux par lesquels l'Inde est caractérisée dans les ouvrages des historiens grecs qui écrivirent après lui, notamment dans les fragments de Mégasthène, qui visita la partie supérieure des bassins de l'Indus et du Gange[2]; il passe en revue la richesse des mines d'or, d'argent, de pierres précieuses; la beauté des éléphants (auxquels la ville d'Hastinapoura doit son nom); la fertilité merveilleuse du sol, qui donne en énorme quantité des graines, des fruits, des parfums; la forme quadrangulaire de la plaine qui occupe le milieu de cette vaste contrée; l'heureuse disposition des montagnes et l'abondance des eaux qui, par les pluies et par les irrigations, font produire à la terre deux récoltes par an.

« L'île produisait la plupart des choses nécessaires à la vie, et d'abord les métaux, soit solides, soit fusibles, et celui-là même dont nous n'avons plus que le nom, mais qui était alors en usage,

1. Platon a dû connaître le voyage d'un Grec d'Ionie, Scylax de Caryanda, qui, vers 508 av. J.-C., fut chargé par Darios de reconnaître les provinces du Sindh dont ce prince méditait la conquête. Il avait descendu le cours du Sindh, et, débouchant dans la mer Érythrée, était venu débarquer dans un port du golfe persique.

2. Mégasthène fut envoyé en ambassade par Séleucos Nicator à la cour du roi de Magadha (Bahar). Les fragments de son *Histoire des Indes* ont été publiés par Ch. Mallet dans le tome II des *Fragmenta Historicorum græcorum* de Firmin Didot. Diodore de Sicile a résumé son ouvrage, et Strabon, Pline l'ancien et Arrien, lui ont emprunté la plupart des notions qu'ils nous ont transmises sur l'Inde.

l'*orichalque*, le plus précieux des métaux après l'or[1]. Elle fournissait en abondance tous les bois employés par les arts. Elle nourrissait aussi un grand nombre d'animaux sauvages et apprivoisés, notamment des *éléphants*. Elle donnait une large pâture aux animaux qui vivent dans les marais, les lacs et les fleuves, et à ceux qui habitent les montagnes ou les plaines, et aux *éléphants* comme aux autres, malgré leur grandeur et leur voracité[2]. Outre cela, elle produisait en quantité tous les parfums que la terre porte aujourd'hui en quelque contrée que ce soit, les racines, les herbes, les arbres, les sucs distillés extraits des fleurs ou des fruits. De plus, les fruits doux et les fruits secs dont nous nous servons pour notre nourriture; tous ceux dont nous faisons des mets et que nous appelons généralement des *graines* (ὄσπρια[3]); ces fruits des arbres qui nous fournissent à la fois des breuvages, des aliments, des parfums[4]; ces fruits à écorce (ἀκροδρύων καρπός,) si difficiles à conserver, qui servent à la fois à l'amusement des enfants et aux plaisirs de la table[5]; ceux que nous offrons au dessert pour réveiller l'estomac rassasié et fatigué[6]: l'île sacrée, qui avait autrefois sa place au soleil, produisait toutes ces choses aussi belles qu'étonnantes en des quantités innombrables. » (*Critias*, p. 114-115.)

Tout autour de la capitale de l'île s'étendait une plaine, environnée elle-même de montagnes qui se prolongeaient jusqu'à la mer: cette plaine était lisse et uniforme, et de plus oblongue, ayant

1. L'*orichalque* est le *pyrope*. Les anciens désignaient sous ce nom un *alliage de cuivre et d'or*, et une pierre précieuse, l'*escarboucle*, « qui a un *reflet de feu* ». Comme Platon mentionne plus loin cette propriété, on en doit conclure qu'il parle de l'escarboucle. — Voy. ci-dessus, p. 105, note 1.

2. L'*éléphant* est le seul animal que Platon désigne par son nom. Or il caractérise l'Inde : dans le *Mahâbhârata*, la capitale du roi Bharata est appelée *Hastinapoura*, la *ville des éléphants* (sur le Gange, dans la province de Delhi); le dieu Indra a pour monture *Èravata*, roi des éléphants. En outre, les historiens grecs Mégasthène et Arrien s'occupent spécialement de l'éléphant, comme Platon; ils entrent dans de grands détails sur la manière de le prendre et de l'apprivoiser.

3. Le livre III des *Lois de Manou* mentionne le riz, le sésame, l'orge, les lentilles.

4. Le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* mentionnent les parfums extraits du santal, de l'aloès, du balsamodendron, du casia, du poivrier, etc.

5. La noix de coco remplit ces conditions.

6. Cette assertion est expliquée par le tableau du repas que nous avons cité ci-dessus (p. 34) : « On servait des racines, des grenades, des citrons, du basilic, de l'assa-fœtida, du gingembre, de l'andropogon, pour enflammer le palais et exciter la soif, des épices odoriférantes et des fruits de toutes les espèces. »

d'un côté trois mille stades (555 kilomètres), et de la mer au centre plus de deux mille stades (370 kilomètres). Cette partie de l'île regardait le midi et n'avait rien à craindre des vents du nord[1]. On vantait les montagnes qui lui formaient une ceinture; sans égales aujourd'hui pour le nombre, la grandeur et la beauté, elles enfermaient de riches et populeux villages, des fleuves, des lacs, des prairies où des animaux sauvages et domestiques trouvaient une abondante nourriture, de nombreuses et vastes forêts qui fournissaient aux arts des matériaux de toute espèce pour des ouvrages de toutes sortes[2].

Telle était cette plaine, grâce aux bienfaits de la nature et aux travaux d'un grand nombre de rois pendant une longue suite de siècles. Elle avait, en général, la forme d'un *quadrilatère droit et allongé* (τετράγωνον ὀρθὸν καὶ πρόμηκες[3]), et, si elle s'en écartait en quelque endroit, on avait corrigé cette irrégularité en traçant le fossé qui l'entourait[4]. Quant à la profondeur, à la largeur et à la longueur de ce fossé, il est difficile de croire ce qu'on en raconte, quand il s'agit d'un travail fait de main d'homme et qu'on le compare aux autres ouvrages du même genre[5]; il faut cependant

1. Ce que Platon dit de la plaine et des montagnes s'applique parfaitement à la vallée du Gange. Quant aux mesures qu'il indique, elles paraissent n'avoir aucune valeur.

2. Le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* offrent beaucoup de tableaux de ce genre. Les plus intéressants se trouvent dans le livre du *Mahâbhârata* qui est intitulé *Vana-Parva* (Livre de la Forêt). Voy. ci-dessus, p. 17.

3. Cette expression est caractéristique. Tous les historiens grecs assignent la même forme à ce qu'ils appellent l'*Inde* dans un sens restreint, c'est-à-dire l'*Arya-varta* (la contrée des Aryas), abstraction faite du Dekkan (en sanscrit, *Dachinapatha*, nom qui signifie *la pointe dirigée vers la droite*). Mégasthène emploie l'expression de ῥομβοειδὲς σχῆμα, et Diodore de Sicile, celle de τετράπλευρος.

4. La plaine entourée d'un fossé est le *Douab*, dont le nom signifie *région des deux rivières*, savoir la Gangâ (le Gange) et la Yamounâ (la Djomnah).

5. Platon confond ici, sous la dénomination vague de *fossé* (τάφρος), le cours de la Gangâ et celui de la Yamounâ. Il y a, en effet, un grand canal d'irrigation qui, sur une longueur de 120 milles anglais, conduit les eaux de la Yamounâ depuis les montagnes jusqu'à Delhi (qui a remplacé la ville d'Indraprastha, fondée par les fils de Pândou). La canalisation de la Yamounâ remonte à une haute antiquité : car elle est le sujet d'une charmante légende du *Harivansa* (Lect. CII).

La Yamounâ détournée de son cours. « Râma (frère de Krichna), le héros au soc terrible, était venu visiter les bergers au milieu desquels il avait passé son enfance. Enivré par la douceur d'une liqueur qu'ils lui présentent, il dit à la Yamounâ : « Noble rivière, je veux me baigner ; viens vers moi, ô belle qui cours vers l'Océan. »

répéter ce que nous avons ouï dire[1]. Il était creusé à la profondeur d'un plèthre (31 mètres;) il était large d'un stade (180 mètres); tracé tout autour de la plaine, il n'avait pas moins de dix mille stades de long (1850 kilomètres). Il recevait tous les cours d'eau qui se précipitaient des montagnes, enveloppait la plaine, aboutissait par ses deux extrémités à la ville et s'en allait se décharger dans la mer. Du bord supérieur de ce fossé partaient des rigoles de cent pieds de large (30 mètres) qui coupaient la plaine en ligne droite et retournaient à ce même fossé dans le voisinage de la mer; elles étaient distantes les unes des autres de cent stades (18 kilomètres). Pour transporter par eau les bois des montagnes et les divers produits de chaque saison à la ville, on avait fait communiquer les rigoles entre elles et avec la ville par des canaux creusés transversalement. En outre, *la terre donnait deux récoltes par an*,

La Yamounâ, par un caprice de femme, refusa de venir à l'endroit indiqué. Râma, échauffé par la liqueur et par la colère, prend un soc et l'enfonce dans la terre. Par le sillon qu'il trace, il arrive au bord de la Yamounâ, qu'il entraîne après lui comme une femme avec qui l'on use du droit du plus fort. La rivière, avec ses eaux jaillissantes, ses courants, ses étangs, vient en tournoyant, et suit la route ouverte par le soc vers le Vrindâvana. Les canards sauvages et les cygnes blancs l'accompagnent en faisant retentir les bois de leurs cris. C'est là que, prenant une forme humaine, la Yamounâ dit à Râma : « Grâce, Seigneur; je suis effrayée du détour que tu me fais faire. Le cours que tu ouvres à mes eaux est contraire à ma nature. Tu m'as entraînée hors de mon chemin sur un mauvais terrain : quand j'arriverai à l'Océan, que diront mes rivales fières de leur rapidité ? En me voyant venir par un long détour, elles riront de moi au milieu de leurs flots écumants. Grâce, héros; je me prosterne à tes pieds. Permets-moi de reprendre mon cours accoutumé. » Le héros au soc guerrier, en voyant la Yamounâ prosternée, donne à l'épouse de l'Océan une réponse où domine encore la fierté de l'ivresse : « Belle au doux regard, je t'ai ouvert une route nouvelle avec mon soc, et je veux que cette contrée soit désormais arrosée de ton eau bienfaisante. Maintenant, tu peux aller en paix; sois toujours heureuse. Je compte que la gloire de mon action durera autant que le monde. »

1. Cette expression indique clairement que Platon rapporte ce qu'il a entendu dire à des voyageurs. La preuve, c'est qu'il assigne à ce qu'il appelle un *fossé* une grandeur évidemment exagérée, ce qui est dans les habitudes des Indiens ; car, lorsqu'ils évaluent un espace ou un temps, ils procèdent toujours par hyperboles. C'est pour eux que La Fontaine, à la suite d'une fable empruntée au *Pantchatantra,* a fait ce vers si connu :

Celui-ci se croyait l'*hyperbole* permise. (IX, I.)

Voy. le *Panchatantra,* trad. de Lancereau, I, xx : *le Dépositaire infidèle.*

parce qu'elle était arrosée l'hiver par les pluies de Zeus et fécondée l'été par l'eau des rigoles[1]. » (*Critias,* p. 118.)

Capitale de l'île Atlantide.

La capitale de l'île Atlantide paraît une ville grecque transportée en Orient. Elle a trois ports et de longs murs, comme Athènes ; mais elle possède de plus un canal qui l'unit à la mer[2]. Toute son originalité consiste dans le plan de l'Acropole (la demeure royale), qui forme un groupe d'édifices complétement séparés de la ville proprement dite, comme c'est encore l'usage dans toute l'Asie.

« Mettant en usage toutes les richesses de leur sol, les habitants construisirent des temples, des palais, des ports, des bassins pour les vaisseaux. Ils jetèrent des ponts sur les fossés que la mer emplissait, mettant ainsi en communication la demeure royale et le reste de l'île[3]. Ce palais, ils l'avaient élevé dès l'origine aux lieux même habités par Poseidôn et par leurs ancêtres. Les rois, en se le transmettant, ne cessaient d'ajouter de nouveaux embellissements aux anciens ; chacun d'eux faisait tous ses efforts pour surpasser ses prédécesseurs, de sorte qu'on ne pouvait, sans être frappé d'admiration, contempler tant de grandeur et de beauté.

Parmi les constructions, les unes étaient toutes simples ; les autres formées de *pierres blanches, noires, rouges*, pour le plaisir

1. L'Inde a deux saisons, la saison pluvieuse, qui est l'hiver, et la saison sèche, qui est l'été. Elle a deux récoltes de riz dans les terres arrosées l'hiver par les pluies et l'été par les canaux ou par le débordement périodique du Gange. Mégasthène signale ce fait dans les mêmes termes que Platon : « *Ce qui montre la fertilité de l'Inde, c'est qu'elle a deux récoltes par an* (δίκαρπον καὶ δίφορον εἶναι) ; *car il y a des semailles d'hiver et des semailles d'été ; la terre est également arrosée deux fois.* »

2. Voy. ci-dessus, p. 20, note 1.

3. D'après le plan de Platon, la capitale avait plusieurs enceintes, les unes faites de terre, les autres remplies d'eau. Cette disposition fut adoptée dans les villes de l'Inde placées près d'un cours d'eau. L'ancienne Delhi (Indraprastha) était entourée d'eau de quatre côtés, et chaque porte avait un pont. (Garcin de Tassy, *Notices sur les monuments de l'ancienne Delhi ;* dans le *Journal asiatique,* 1860, p. 509.)

des yeux, présentaient tout l'agrément dont elles étaient naturellement capables. En outre, l'enceinte extérieure fut recouverte d'*airain* en guise d'enduit, la seconde enceinte, d'*étain*, et l'Acropole même, d'*orichalque aux reflets du feu*[1].

De nombreux temples consacrés à un grand nombre de divinités, de nombreux jardins ornés d'arbres magnifiques, des gymnases pour les hommes, des hippodromes pour les chevaux, avaient été construits sur chacune des enceintes de terre qui formaient comme des îles[2]. A droite et à gauche étaient des casernes destinées à la meilleure partie de l'armée; les troupes qui inspiraient le plus de confiance logeaient dans la plus petite des enceintes, qui était aussi voisine de l'Acropole; enfin, celles dont le dévouement était assuré demeuraient dans l'Acropole même, auprès des rois[3]. » (*Critias*, p. 115-117.)

1. Cette série d'enceintes de diverses couleurs a de l'analogie avec le plan d'Ecbatane, capitale de la Médie.

« Par l'ordre de Déjocès, le peuple éleva les grands et formidables remparts d'Ecbatane, où derrière une enceinte se dresse une autre enceinte... Comme il y avait sept enceintes, Déjocès eut soin de renfermer dans la dernière son palais et ses trésors. Le plus vaste de ces remparts a la même circonférence que celui d'Athènes. Les créneaux de la plus grande muraille sont en *pierres blanches ;* ceux de la seconde, en *pierres noires ;* ceux de la troisième, en *pierres couleur de pourpre ;* ceux de la quatrième, en *pierres bleues ;* ceux de la cinquième, en *pierres de sardoine.* Ainsi, à chaque cercle, les créneaux sont peints de couleurs différentes. Mais, aux deux derniers murs, ils sont plaqués, les uns d'*argent,* et les autres d'*or.* » (Hérodote, I, 98.) — Les couleurs énumérées ici sont précisément les couleurs sacrées des cinq planètes, de la lune et du soleil. (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient,* t. II, p. 345.)

2. Les gymnases et les hippodromes sont propres à la Grèce. Le *Harivansa* nous apprend que, dans la ville de Dwâravatî, les manœuvres militaires s'exécutaient dans de larges rues.

3. Cette disposition était commune aux grandes villes de l'Asie. Une habitation royale y comprenait trois parties, appelées aujourd'hui le *sérail,* le *harem,* et le *khan.* Le *sérail,* destiné aux hommes, contenait les salles de réception ; le *harem* (en sanscrit, *antapoura*) était le bâtiment où demeuraient les femmes ; le *khan* renfermait toutes les dépendances du service, par suite, les gardes chargés de veiller à la sûreté du prince. Ce détail est indiqué dans la description du palais de Râvana.

« Un haut rempart, couleur de soleil, environnait le palais, décoré non moins que défendu par des fossés où pendaient des nélombos. On y voyait des arcades faites d'or et incrustées de pierres précieuses, des enceintes d'argent, des colonnes massives d'or. A l'entour se tenaient des héros infatigables, magnanimes, invincibles, d'une haute stature, qui montaient des chars ornés d'or, d'argent et d'ivoire, et tapissés de peaux de tigres. » (*Râmâyana,* trad. de Fauche, t. VI, p, 92.)

Pour reconnaître dans quelle mesure la capitale de l'île Atlantide ressemble à une ville royale de l'Inde, il faut comparer l'idéal de Platon avec celui des poëtes indiens. Les *Lois de Manou* nous donnent la théorie ; le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana* nous dépeignent la réalité.

LOIS DE MANOU. *Plan d'une capitale et d'un palais.*

« Le roi fixera son séjour dans une contrée champêtre, fertile en grains, habitée par des gens de bien, saine, agréable, entourée de voisins paisibles, où les habitants peuvent se procurer facilement de quoi vivre.

Il s'établira dans une place défendue soit par un désert, soit par des remparts en pierres ou en briques, soit par des fossés remplis d'eau, soit par des bois, soit par des hommes armés, soit par une montagne.

Il fera tout son possible pour se retirer dans une place rendue inaccessible par une montagne : car une telle forteresse est très estimée à cause des nombreux avantages qu'elle présente.

Les trois premiers endroits d'un accès difficile (les déserts, les murailles et les fossés) servent de protection aux bêtes sauvages, aux rats et aux animaux aquatiques ; et les trois derniers moyens de défense (les bois, les soldats et les montagnes) aux singes, aux hommes et aux Dévas.

De même que les ennemis de ces êtres ne peuvent leur nuire lorsqu'ils sont à l'abri dans leurs divers gîtes ; de même un roi qui s'est retiré dans une place inaccessible n'a rien à craindre de ses ennemis.

Un seul archer placé sur un rempart peut tenir tête à cent ennemis ; cent archers peuvent résister à dix mille ennemis ; voilà pourquoi on attache du prix à une place forte.

La *forteresse* doit être pourvue d'armes, d'argent, de vivres, de bêtes de somme, de brâhmanes, de pionniers, de machines, d'herbes et d'eau.

Au milieu, le roi fera construire pour lui un palais renfermant tous les bâtiments nécessaires et bien distribué, défendu (par des

murs et des fossés), *brillant* (*d'un enduit colorié*), *entouré d'eau et d'arbres.*

Après s'y être établi, il prendra une épouse de même classe que lui, pourvue des signes qui sont d'un heureux présage, appartenant à une grande famille, gracieuse, belle, douée de qualités estimables.

Il choisira un conseiller spirituel (*pourohita*) et un chapelain (*ritwidj*), chargés de célébrer pour lui les cérémonies domestiques et celles qui s'accomplissent avec les trois feux sacrés.

Il fera différents sacrifices, accompagnés de nombreux présents; pour remplir entièrement son devoir, il procurera aux brâhmanes des jouissances et des richesses.

Il fera percevoir son revenu annuel dans tout son domaine par des commis fidèles (p. 101-102); il observera les lois dans ce monde; il se conduira comme un père avec ses sujets.

S'étant levé à la dernière veille de la nuit, après s'être purifié, il adressera, dans un profond recueillement, ses offrandes au feu et ses hommages aux brâhmanes, et il entrera dans la *salle d'audience* convenablement décorée.

Étant là, il réjouira ses sujets par des paroles et par des regards gracieux, et il les congédiera ensuite; après les avoir renvoyés, il tiendra conseil avec ses ministres.

Gravissant le sommet d'une montagne, ou se rendant en secret soit sur une terrasse, soit dans un endroit solitaire d'une forêt, il délibérera avec eux sans être observé...

Après avoir délibéré avec ses ministres sur tout ce qui concerne l'État, après s'être livré aux exercices qui conviennent à un kchatriya et s'être baigné à midi, il entrera dans l'*appartement intérieur* (*antapoura*) pour prendre son repas.

Là, il mangera des aliments préparés par des serviteurs dévoués à sa personne, connaissant le temps nécessaire, et d'une fidélité inaltérable; cette nourriture doit être éprouvée avec le plus grand soin[1], et consacrée par des prières qui neutralisent le poison.

Il mêlera à tous ses aliments des antidotes[2], et il aura soin de

1. D'après le commentateur, cette épreuve se fait avec le secours de la perdrix (*tchakora*); à la vue d'un mets qui renferme du poison, les yeux de la perdrix deviennent rouges.

2. On voit que cette coutume était antérieure à Mithridate.

porter toujours sur lui des pierres précieuses qui détruisent l'effet du poison[1].

Des femmes, surveillées avec soin, dont les parures et les vêtements auront été examinés préalablement (de peur qu'elles ne cachent des armes ou du poison), viendront l'éventer et répandre sur son corps de l'eau et des parfums avec la plus grande attention.

Il prendra les mêmes précautions en montant en voiture, en se couchant, en s'asseyant, en mangeant, en se baignant, en faisant sa toilette et en ajustant ses ornements.

Après avoir mangé, il se divertira avec ses femmes dans l'appartement intérieur, et, lorsqu'il se sera récréé le temps convenable, il s'occupera de nouveau des affaires publiques.

S'étant équipé, il passera en revue les gens de guerre, les éléphants, les chevaux et les chars, les armes et les vêtements.

Le soir, après avoir rempli ses devoirs religieux, il se rendra, muni de ses armes, dans une partie retirée du palais, pour entendre les rapports secrets de ses espions.

Puis, les ayant congédiés pour se rendre dans une autre partie de son palais, il retournera, entouré des femmes qui le servent, dans l'appartement intérieur pour y prendre son repas du soir.

Là, ayant mangé une seconde fois quelque peu, ayant été récréé par le son des instruments, il se livrera au repos lorsqu'il en sera temps, et il se lèvera ensuite exempt de fatigue[2]. »

MAHABHARATA. *Description d'Indraprastha.*

Arrivés dans le *Khândava-Prastha*[3], les fils de Pândou embellirent cette région. Après avoir célébré les sacrifices préliminaires dans un lieu propice et pur, ils firent mesurer une ville, et l'entourèrent de fossés qui étaient des images de la mer. Défendue par un rempart, qui masquait le ciel et brillait d'un éclat pareil à celui de la lune ; ornée de portes semblables à des Garoudhas aux ailes

1. Il résulte de ce passage que les pierres précieuses ne servaient pas seulement de parures, qu'elles remplissaient aussi la fonction d'amulettes. Les talismans figurent souvent dans les contes orientaux.

2. *Lois de Manou*, VII, § 69-80, 145-147, 216-225 ; traduction de Loiseleur-Deslonchamps.

3. *Khândava-Prastha* signifie *demeure dans la forêt Khândava.* Pour défricher le

déployées, protégée par des chemins couverts qui étaient bien approvisionnés de projectiles, munie de machines propres à la guerre, ceinte de tours voisines les unes des autres, elle était gardée par de vaillants kchatriyas. Coupée par de grandes rues, *Indraprastha* (la Demeure d'Indra) brillait par l'éclat de ses magnifiques palais blancs; elle égalait la splendeur du ciel d'Indra.

Le désir du gain amena là de diverses contrées des brâhmanes instruits dans les *Védas*, et, possédant toute la science de la parole sacrée, ils se faisaient donner gracieusement des maisons.

Là, dans un site délicieux et fortuné, fut construite l'habitation royale, remplie de richesses comme le palais de Kouvéra (dieu des richesses). Elle fut entourée de jardins où s'élevaient des manguiers, des spondias, des nipas, des açokas[1], des champacas, des arbres à pain (artocarpes), des palmiers, des xanthoxyles, des mimusopes, des pandanes, des cissampélos, des myrobalans, des alangiums, des jambosiers, des bignonias, des trapas, des lauriers-roses, des gærtnères, des érythrines, des santals[2], arbres beaux et purs, couverts en toute saison de fleurs au suave parfum ou de fruits délicieux, hantés par des troupes d'oiseaux, retentissant du chant des kôkilas joyeux[3] ou des cris des paons ivres d'amour. Ces lieux étaient embellis par des berceaux de lianes, par des viviers remplis d'une eau limpide, par des lacs tapissés de lotus, par des étangs où nageaient des oies rouges et des cygnes.

Là, ayant reçu de Dhritarâchtra le diplôme d'investiture, Youdhichthira ceignit la couronne; secondé par ses quatre frères, il gouverna la contrée avec équité et goûta avec eux une félicité suprême. En effet, vainqueurs de leurs ennemis et dévoués à la

sol plus commodément, Ardjouna brûla la plus grande partie de cette forêt, comme le raconte le *Mahâbhârata* (trad. de Fauche, t. II, p. 269-310). Ce système destructeur, pratiqué pendant une longue suite de siècles, a produit dans l'Inde une dénudation progressive du sol forestier, la diminution des pluies et la fréquence des inondations avec le retour périodique d'épouvantables famines. Le gouvernement anglais a été obligé de prendre des mesures préservatrices et de reboiser au moyen de semis et de plantations.

1. *Açoka Jonesia*. Le mot *açoka* signifie *sans chagrin*. Cet arbre, qui a la grandeur d'un cerisier, est souvent mentionné dans les poëmes indiens à cause du riche aspect qu'il offre lorsqu'il fleurit; ses fleurs sont grandes et présentent les plus belles teintes rouges, orangées ou jaunes, selon leur âge.

2. Voy. Bouillet, *Dictionnaire des Sciences et des Lettres*.

3. Voy. ci-dessus p. 17, note 3.

vérité, les fils de Pândou se divertissaient et remplissaient leurs devoirs. Ils s'asseyaient sur de riches trônes pour rendre la justice à leurs sujets [1]. »

RAMAYANA. *Description d'Ayodhyâ.*

« *Koçala,* tel est le nom d'une riante, fertile et vaste contrée qui s'étend le long des rives de la Sarayoû [2], couverte de troupeaux, de moissons et de richesses ;

Ayodhyâ [3] (l'Inexpugnable), tel est le nom de la cité qu'on y trouve, cité célèbre dans l'univers, cité que Manou [4], l'Indra du genre humain, forma jadis.

Douze yodjanas, voilà la longueur de l'immense et florissante capitale ; de largeur elle en a trois. Des places publiques toutes nouvelles l'embellissent.

D'heureuses distances en séparent les entrées ; ses grandes rues offrent de belles dimensions ; sa voie royale rehausse sa magnificence, et des irrigations y abattent la poussière.

Que d'espèces de commerçants s'y rencontrent ! que de sortes de joyaux la décorent ! De gigantesques maisons s'y pressent ; des fortifications redoutables la défendent : elle est superbe de jardins et de bosquets.

Elle a remparts et fossés profonds, elle est munie de traits de tout genre. Solidement construites sont les grandes portes qui la ferment ; des archers y veillent sans cesse.

Sur cette ville où ce sont des portes inébranlables qui forment clôture, sur cette ville où des intervalles convenables distancent les bazars intérieurs, sur cette ville pourvue de machines de guerre, d'armes, d'industries variées ;

Sur cette ville hérissée de pointes de fer et de masses de fer, et où se dressent sur les portes de hautes bannières ; sur cette ville remplie d'éléphants, de chevaux, de chars, encombrée de véhicules de toutes les sortes ;

1. *Mahâbhârata,* Adi-Parva ; trad. de Fauche, t. II, p. 214-217.

2. La Sarayoû (la Gograh) est un affluent du Gange.

3. *Ayodhyâ* est *Aoude,* capitale d'un royaume qui fut longtemps le plus riche et le plus puissant de l'Inde.

4. *Manou,* fils de Brahmâ, est le premier homme.

Sur cette ville dont tant de voyageurs, de messagers, de gens voués au commerce font l'ornement ; sur cette ville à laquelle tant d'autels dédiés aux dieux, et pareils à de vastes chars [1], servent de décorations ;

Où tant de lacs brillent et resplendissent entre pavillons et jardins, où sont semés les palais spacieux, où fourmille une multitude d'hommes et de femmes ;

Et où affluent de sages et dignes humains, semblables aux Immortels ; sur cette ville qu'on pourrait nommer la *mine des pierreries* et la *résidence du bonheur* [2] ;

Sur cette ville où des temples gigantesques élèvent leur faîte, comme des montagnes leur cime [3], où cent voitures se croisent dans la rue, où tout rappelle *Amarâvatî*, la cité d'Indra ;

Sur cette ville charmante dont les lignes offrent avec les rayures quaternaires de l'échiquier une grande ressemblance, où c'est merveille de voir à quel point affluent les joyaux d'espèces variées, où tous les trésors arrivent en masse avec les graines ;

Sur cette ville dont les édifices se suivent sans interruption, où tout est bâti sur un sol de plain pied, où les tambours, les flûtes et les luths font retentir l'air de mélodies ravissantes ;

Où perpétuellement s'ébattent fêtes et réunions joyeuses, où perpétuellement la population jubile, où l'écho du murmure des *Védas* résonne mêlé au bruissement de l'arc ;

Où les comestibles les plus fins et les boissons les plus exquises sont en profusion, où l'on s'alimente des graines d'un riz de choix, où l'encens, les guirlandes, les offrandes brûlées répandent sans cesse de suaves exhalaisons ;

Où, semblables aux maîtres et gardiens du *jardin du monde* [4], d'héroïques centaines de guerriers, qui possèdent la substance de tous les *Çastras* (traités de science), vaquent à la défense des murs ;

Sur cette ville comparable à la Cité des Dévas (*Amarâvatî*), veillait en personne la propice vigilance d'un prince formé sur le modèle d'Indra, de l'auguste Daçaratha (le roi aux dix chars) [5]. »

1. Poseidôn est représenté sur un char, p. 155, note 3.
2. Cette assertion rappelle la *cité du bonheur*, p. 21, 28.
3. Le caractère des pagodes est d'avoir une forme pyramidale, p. 154, n. 3.
4. *Nandana*, le jardin d'Indra.
5. *Râmâyana*, Kanda I, Sarga v, trad. de Val. Parisot.

VI. — DÉCRET DE ZEUS DANS L'ASSEMBLÉE DES DIEUX

Après avoir fait le tableau de l'ancienne Athènes et de l'île Atlantide, Platon explique quelles sont les causes qui ont déterminé les Atlantes à entreprendre contre les Athéniens une guerre fatale, où la *Royauté absolue* fut vaincue par la *Cité libre*.

Dieu seul est immuable, parce qu'il est parfait[1]. Les hommes sont des êtres imparfaits, parce qu'ils sont composés de deux principes dont la valeur est inégale, l'âme raisonnable et la partie animale : ils participent de l'essence divine par l'âme raisonnable, et du corps, par la partie animale. Il en résulte qu'un système de gouvernement, quelque excellent qu'il soit, ne peut subsister toujours sans altération ; il subit nécessairement l'influence de certains accidents, par suite desquels les générations postérieures sont inférieures aux premières[2]. Tout État passe donc par les trois périodes de formation, de grandeur et de décadence, qui correspondent aux trois périodes de la vie humaine.

Telle fut la destinée des Atlantes. Tant que l'essence divine l'emporta en eux, ils regardèrent la vertu comme le premier bien. Mais quand ils se laissèrent maîtriser par les passions humaines[3], ils

1. Voy. le mythe du *Politique*.

2. Voy. la *République*, livre VIII.

3. Nous avons démontré plus haut (p. 122) que la guerre des Atlantes contre les Athéniens est une image de la guerre des Perses et des Indiens contre les Grecs. Il est donc naturel que ce que Platon dit ici sur ce sujet se retrouve dans les *Perses* d'Eschyle :

L'OMBRE DE DARIOS. « Jamais un tel désastre n'avait ainsi dévasté Suse, depuis que le grand Zeus a voulu, honneur sans égal ! qu'un seul homme portât le sceptre

entreprirent, pour accroître leur puissance et leurs richesses, une guerre qui amena leur perte.

Donnant à l'exposition de ces idées une forme mythique qui convient à sa fiction, Platon nous représente Zeus assemblant dans son palais tous les dieux afin de leur annoncer le décret par lequel il tourne contre Athènes les forces des Atlantes, pour punir leur dépravation [1].

« Telle était la formidable puissance qui existait alors dans cette région, et que Dieu, selon la tradition, tourna contre notre contrée pour la raison que voici.

Pendant beaucoup de générations, tant que l'essence divine subsista en eux, les habitants de l'Atlantide obéirent à leurs lois et respectèrent le principe divin duquel ils participaient. Ils avaient des pensées conformes à la vérité et réellement magnanimes; ils se montraient pleins de modération et de sagesse dans toutes les circonstances ainsi que dans leurs rapports mutuels. C'est pourquoi, faisant peu de cas de tout ce qui n'est pas la vertu, ils n'attachaient point d'importance aux biens présents, et ils ne se laissaient

des rois et commandât à tous les peuples de la féconde Asie. Le premier qui régna sur l'Asie fut un Mède (Astyagès); un autre Mède, son fils (Cyaxarès), acheva l'œuvre de l'empire : car toujours la sagesse fut le pilote de ses desseins. Son successeur, Cyros, mortel fortuné, acquit la Lydie et la Phrygie, subjugua l'Ionie entière, toujours favorisé par les dieux, parce qu'il était prudent et modéré... Enfin, moi aussi, j'obtins le sort que j'ambitionnais, je régnai; mais jamais, sous mon règne, l'empire n'a subi un tel échec. Xerxès, mon fils, est jeune; il a oublié mes conseils... Des flots de sang couleront sous la lance dorienne dans les champs de Platée. Des amas de cadavres, jusqu'à la troisième génération, diront, dans leur muet langage, aux yeux des hommes : « Mortels, il ne faut pas que vos pensées s'élèvent au-dessus de la condition mortelle. Laissez germer l'insolence; ce qui pousse, c'est l'épi du crime; on moissonne une moisson de douleurs. » — Vous voyez, amis, le châtiment de la Perse; souvenez-vous donc d'Athènes et de la Grèce. *Que nul ne méprise désormais sa fortune présente, et, brûlant d'accroître ses trésors, ne ruine sa propre puissance. Zeus, inflexible vengeur, ne laisse jamais impunis les desseins d'un orgueil insensé.* » (Trad. d'Al. Pierron.)

1. Dans l'*Iliade,* Zeus assemble les dieux à diverses reprises pour leur annoncer ses décrets, soit contre les Grecs, soit contre les Troyens. Platon a pu s'en inspirer. Mais, si l'on considère dans son ensemble le morceau qui suit, on reconnaît que, pour les idées, son vrai modèle est le décret de Brahmâ dans le *Mahâbhârata.*

point séduire par l'or, les richesses, les avantages de la fortune. Au lieu d'être enivrés par les délices ou éblouis par l'or, ils restaient maîtres d'eux-mêmes, et ils savaient voir clairement que tous ces biens s'accroissent par leur accord avec la vertu, mais que, si on les poursuit avec trop de zèle et d'ardeur, ils périssent et la vertu avec eux.

Aussi longtemps qu'ils raisonnèrent ainsi et qu'ils conservèrent en eux l'essence divine, ils réussirent dans toutes leurs entreprises comme nous l'avons expliqué. Mais quand l'essence divine se fut affaiblie en eux par une longue suite de mélanges avec la nature mortelle et que le caractère de l'humanité eut acquis la prépondérance, alors, ne pouvant plus supporter avec modération leur fortune présente, ils se corrompirent. Aux yeux des sages, ils parurent pervertis, parce qu'ils avaient perdu les plus estimables de tous les biens. Au contraire, les hommes incapables de discerner ce qui fait le véritable bonheur de la vie pensèrent que ceux-ci étaient parvenus au comble de la vertu et de la félicité, dans le temps qu'ils étaient possédés par la passion d'accroître injustement leurs richesses et leur puissance.

Alors Zeus, le dieu des dieux, qui gouverne selon les lois de la justice, aux regards duquel rien n'échappe, voyant la dépravation de ce peuple jadis vertueux, et voulant le punir pour le ramener à la sagesse, assembla tous les dieux dans la partie la plus brillante de son palais, au centre de l'univers, d'où l'on aperçoit tout ce qui participe à la génération, et il leur adressa ce discours[1]... »

MAHABHARATA. *Décret de Brahmâ dans l'assemblée des Dévas*[2].

De même que, dans le *Critias,* Zeus assemble les dieux, et leur annonce qu'il va faire entreprendre aux Atlantes une guerre contre Athènes, afin de punir leur dépravation: de même, dans le *Mahâbhârata,* Brahmâ assemble les Dévas et leur

1. Ici finit le *Critias*. L'objet du discours est indiqué par les considérations qui précèdent.

2. Le *Harivansa* contient un long développement du même épisode.

ordonne de descendre sur la terre, dans le but d'exciter une guerre civile entre les fils de Pândou et les fils de Dhritarâchtra, parce que la Terre a besoin d'être soulagée du fardeau que font peser sur elle l'orgueil et la cupidité des kchatriyas.

« Il y avait quatre castes, dont celle des brâhmanes était la première[1]. Les kchatriyas faisaient de grands sacrifices accompagnés de nombreux présents; leurs princes, exempts de colère et de cupidité, protégeaient les peuples selon la loi, en infligeant le châtiment à ceux qui le méritaient[2]; par suite, Indra aux mille yeux favorisait cette contrée en lui versant la pluie dans le temps convenable. Les brâhmanes lisaient les *Védas*, les *Angas* et les *Oupanichads*[3]; ils ne vendaient pas les livres sacrés, et ils ne les lisaient pas dans une réunion de çoudras[4]. Les vêçyas traçaient dans le sol des sillons à l'aide de bœufs; mais ils les nourrissaient avec soin; ils ne tuaient pas les veaux qui buvaient l'écume du lait; les marchands ne vendaient pas leurs denrées avec de fausses mesures; toutes les actions étaient réglées par la justice.

1. Voy. ci-dessus, p. 79.

2. Cette pensée est expliquée dans les *Lois de Manou*, VII, § 13-27 :

« Le roi ne doit jamais s'écarter des règles par lesquelles il a déterminé ce qui est légal et ce qui est illégal, ce qui est permis et ce qui est défendu.

» Pour aider le roi dans ses fonctions, le Seigneur des créatures produisit, dès le principe, le *Génie du châtiment*, protecteur de tous les êtres, exécuteur de la justice, son propre fils, et dont l'essence est toute divine.

» C'est la crainte du châtiment qui permet à toutes les créatures de jouir de ce qui leur est propre et qui les empêche de s'écarter de leurs devoirs...

» Les sages considèrent comme propre à régler le châtiment un roi véridique, circonspect, possédant la connaissance des *Çastras* (*Lois de Manou*), et parfaitement expert dans la vertu, le plaisir et la richesse.

» Le roi qui l'applique à propos augmente ces trois moyens de félicité; mais un prince voluptueux, irascible et fourbe, reçoit la mort du châtiment. »

3. Les quatre *Védas* sont les Livres sacrés. Les *Angas* et les *Oupanichads* en constituent les commentaires. M. Regnaud a publié une analyse et des extraits des *Oupanichads* (*Philosophie de l'Inde*, dans la *Collection Philologique* de Vieweg).

4. Il est défendu aux brâhmanes d'expliquer les *Védas* aux çoûdras. Mais il est permis à ces derniers de lire les poëmes religieux qui exposent sous une forme populaire les principaux dogmes, comme le *Mahâbhârata*, le *Râmâyana*, le *Harivansa*.

Les fleurs et les fruits venaient aussi dans leur saison. Tandis que le *Kritayouga* s'écoulait dans ces conditions[1], toutes les contrées se peuplaient d'une multitude d'êtres animés.

Mais, pendant que le genre humain goûtait ce bonheur, des Asouras et des Dætyas, vaincus par les Adityas et chassés par eux des régions célestes[2], tombèrent ici-bas, et, pour recouvrer leur puissance, engendrèrent des fils dans des épouses de rois; alors naquirent des princes pleins d'orgueil; des Dætyas et des Asouras, aussi arrogants que vigoureux, parcoururent le continent entouré par l'Océan, afin de subjuguer leurs ennemis; ils accablèrent de vexations les brâhmanes, les kchatriyas, les vêcyas et les çoudras, et ils écrasèrent par leur force tous les êtres animés; ils ne respectèrent même pas les Richis retirés dans de saints ermitages.

Ainsi désolée par ces grands Asouras enorgueillis de leur courage, la Terre ne pouvait plus supporter son fardeau[3]. Elle alla trouver Brahmâ, l'aïeul de toutes les créatures. Elle entra dans son palais[4] et le vit entouré de Maharchis et de Dévas bienheureux,

1. Il y a quatre *yougas*, le *Kritayouga*, le *Trétayouga*, le *Dwaparayouga*, le *Kaliyouga*, qui correspondent aux quatre âges de la mythologie grecque (âges d'or, d'argent, de cuivre, de fer).

2. Les *Asouras* sont des mauvais génies, opposés aux bons génies, *Souras* ou *Dévas*. Les *Dætyas* et les *Danavas* sont des génies ou des héros ennemis des Dévas (p. 67).

3. Dans la légende de Phaéthon, Ovide personnifie la *Terre* de la même manière. (*Métamorphoses*, II, 272.)

4. Le *Harivansa* nous fait une brillante description du *palais de Brahmâ* et de l'*assemblée des Dévas*.

« Sur le sommet du Mérou, resplendissant de tout l'éclat des pierres précieuses, les Dévas admirent la salle magnifique où ils sont admis; ouvrage étonnant de Viçwakarman, cette salle brillait comme le soleil; les colonnes étaient d'or; les arcades, de diamants et de lapis-lazuli. On y trouvait tout ce que l'esprit peut imaginer d'agréable : des filets de pierres précieuses couvrant les intervalles d'une croisée à l'autre; des métaux de toute espèce; des fleurs de toutes les saisons; de tous les côtés, une magie vraiment divine. L'âme transportée de joie, les Dévas entrent dans cette salle, où leur place est déterminée suivant leur dignité, et ils vont s'asseoir sur des trônes superbes couverts de riches tapis. Alors Vâyou (le dieu de l'air), d'après l'ordre de Brahmâ, parcourt tous les rangs en prononçant : « Silence! » L'assemblée divine encore agitée se tait peu à peu, et la Terre commence son discours d'une voix qu'altère la souffrance :

« Je fus, dans l'origine, formée par Brahmâ... Devenue la propriété du roi Manou, j'ai été gouvernée par un grand nombre de princes, issus de la race des Maharchis. Mais aussi beaucoup de Kchatriyas ont voulu me subjuguer; ils sont tombés sous l'empire de la mort, et il semble que j'aie été pour eux une source de destruction.

de Gandharvas et d'Apsaras qui s'occupaient d'œuvres divines. S'étant approchée de lui, elle le loua et elle implora son secours, en présence des gardiens du monde (Indra, dieu de l'éther; Yama, dieu des Mânes; Varouna, dieu de l'Océan; Kouvéra, dieu des richesses).

Or Brahmâ, en vertu de sa nature qui est la suprême intelligence, connaissait d'avance la prière que la Terre venait lui adresser. Comment, en effet, le Créateur de l'univers ne saurait-il pas lire tout ce qui est dans la pensée des hommes, des Dévas et des Asouras? Il répondit donc à la Terre :

« Afin d'atteindre le but pour lequel tu es venue en ma présence, ô Terre, j'assemblerai tous les Dévas. »

Après avoir prononcé ces paroles, l'Être existant par lui-même congédia la Terre; puis il convoqua les Dévas, les Gandharvas et les Apsaras, et il leur dit :

« Engendrez chez les hommes des enfants pour combattre les Asouras et les Dætyas, et soulagez la terre de son fardeau[1]. »

A cause de moi des combats se sont livrés et se livrent encore entre de vaillants héros, qui se disputent ma possession les armes à la main. Ces malheurs n'arrivent que par vos décrets divins, ô Dévas. Pour le bien du monde, mettez un terme aux querelles des râdjas. Si je mérite quelque pitié, sauvez-moi. Délivrez-moi du fardeau qui m'accable. »

Tous les habitants du ciel applaudissent au discours de la Terre, et disent à l'aïeul de toutes les créatures :

« O Brahmâ, que la Terre soit délivrée du fardeau sous lequel elle succombe ! » *Harivansa,* Lecture LII; trad. d'A. Langlois, t. I, p. 239.

1. Le décret de Brahmâ est développé dans le *Harivansa* (Lecture LIII) :

« Brâhma dit aux Dévas :

« Habitants du ciel, incarnez-vous parmi les hommes d'une manière conforme à votre nature... J'ai déjà disposé les choses, en voyant le fardeau dont les râdjas chargeaient la Terre. Là, j'ai préparé la famille de *Santanou :* une première femme, la Gangâ, lui a donné *Bhichma;* une seconde femme, Satyavati, l'a rendu père de *Vitchitravirya,* ce roi puissant et magnifique. Vitchitravirya a deux fils qui existent encore aujourd'hui ; fameux entre les héros, ils se nomment *Dhritarâchtra* et *Pândou.* Celui-ci possède deux jeunes épouses, brillantes de beauté et de richesses, Kounti et Madrî. Le roi Dhritarâchtra n'a qu'une épouse, aussi distinguée par sa beauté que par sa vertu, et nommée Gândharî.

» Ces deux familles seront divisées et deviendront ennemies. Une lutte terrible s'élèvera pour décider quelle est celle des deux branches qui doit occuper le trône. Cette lutte causera la perte de beaucoup de râdjas, et répandra dans le monde une terreur pareille à celle que l'on doit voir à la fin des âges. Par la mort de ces râdjas et par la destruction mutuelle de leurs armées, la Terre, divisée en tant de villes et de royaumes, se trouvera désormais soulagée.

Tous donc, au temps fixé, descendirent parmi les hommes à la suite de Nârâyana (Vichnou), qui accomplit un *avatara*[1]. »

[Tel est le décret de Brahmâ dans l'*Adi-Parva*[2]. Vyâsa en explique ensuite l'accomplissement à Dhritarâchtra dans le *Strî-Parva*[3].]

Vyâsa dit à Dhritarâchtra, qui était accablé de chagrin par la mort de son fils Douryôdhana :

« Quand j'étais dans la demeure d'Indra, j'y vis rassemblés tous les Dévas. La Terre s'approcha d'eux et leur dit :

« Ce qui devait être fait pour moi, ce qui, dans le palais de Brahmâ, me fut promis autrefois par vous, ô bienheureux, veuillez l'accomplir promptement ! »

Après avoir entendu ces paroles de la Terre, Vichnou lui fit cette réponse en souriant :

« Des cent fils de Dhritarâchtra, l'aîné, Douryôdhana, fera pour toi ce qui doit être fait, et, l'ayant obtenu pour roi, tu auras ce que tu désires. C'est à cause de cela que tous les râdjas se sont

» Voilà pour quelles raisons je vous ai dit que la perte des princes est assurée. C'est à vous maintenant de revêtir des corps humains. Hâtez-vous. Que *Dharmarddja* (le *Roi de la justice*, Yama) et d'autres s'incarnent dans le sein de Kountî et dans celui de Madrî. Que Gândharî devienne mère d'un fils de Kaliyouga. Autour de ces deux partis se grouperont les râdjas, poussés par Yama (le dieu de la mort), animés par la passion des conquêtes et par l'ardeur des combats. Tel est le moyen que j'ai imaginé pour délivrer la Terre de ces princes. »

La génération des rois nommés dans ce morceau est expliquée ci-dessus, p. 135.

1. *Avatara* signifie *descente*, soit qu'un dieu engendre un fils par une émanation de lui-même, soit qu'il s'incarne par une portion de lui-même en devenant le fils d'un mortel et en parcourant toutes les périodes de la vie humaine.

L'*avatara* dont il s'agit ici est celui dans lequel Vichnou s'incarna en Krichna, le fondateur de Dwâravatî et l'ami des fils de Pândou.

Krichna définit lui-même son rôle en ces termes :

« Quoique je n'aie ni commencement ni fin et que je sois le chef des êtres vivants, néanmoins, maître de ma propre nature, je nais par ma vertu magique. *Quand la justice languit, quand l'injustice se relève, alors je me fais moi-même créature et je nais d'âge en âge, pour la défense des bons, pour la ruine des méchants, pour le rétablissement de la justice.* »

Bhagavad-Gitâ (*Chanson du Bienheureux*, épisode du *Mahâbhârata*), trad. d'Ém. Burnouf, p. 57.

2. *Adi-Parva* (Livre du commencement), trad. d'Ed. Foucaux, p. 129-136; trad. de Fauche, t. I, p. 264-268.

3. *Stri-Parva* (Livre des lamentations des femmes), trad. d'Ed. Foucaux, p. 290-292.

rassemblés à *Kouroukchêtra*[1]. Ils se tueront les uns les autres avec des armes redoutables. Retourne dans ta demeure et soutiens le monde. »

C'est ton fils Douryôdhana lui-même, ô Dhritarâchtra, qui, en vue de cette destruction d'hommes, est né d'une portion de *Kali-youga*[2] dans le sein de Gândharî, impatient, mobile, irascible, difficile à apaiser. Par l'enchaînement de la destinée il a eu des frères pareils à lui, avec Çakouni et Karna, ses meilleurs amis. Tel naît un roi, tel sera son peuple. Le vicieux revient à la vertu, si le roi est vertueux ; les sujets sont bons ou méchants suivant les qualités du souverain. Tes fils ont marché en compagnie d'un mauvais roi ; c'est par eux que cette contrée a été ravagée. C'est pourquoi Narâda avait dit à Youdhichthira, dans l'assemblée pour le sacrifice du Râdjasoûya :

« Les Pândavas (les fils de Pândou) et les Kâuravas (les fils de Dhritarâchtra) s'attaqueront et se tueront les uns les autres, ô fils de Kountî. Ce que tu as à faire, accomplis-le. »

VII. — ÉPILOGUE

Le *Critias* s'arrête au moment où Zeus annonce aux dieux qu'il va faire entreprendre aux Atlantes contre les Athéniens une guerre où la *Royauté absolue* doit être vaincue par la *Cité libre*[3]. Le *Timée* indique le dénouement, qui est la destruction simultanée d'Athènes et de l'île Atlantide par deux cataclysmes, dont l'un correspond à celui d'Hélice, et l'autre, à celui de Dwâravatî. Nous avons raconté le premier d'après les monuments historiques[4]. Nous allons dépeindre le second d'après le *Mahâbhârata*.

1. *Kouroukchêtra* (la Plaine de Kourou), près de Dehli, est la plaine où se livra la grande bataille qui termina la guerre.
2. C'est la personnification du dernier âge. Voy. p. 139, note 2.
3. Voy. ci-dessus, p. 107.
4. Voy. p. 120, note 1. — Voy. aussi Ovide, *Métamorphoses*, XV, 195.

MAHABHARATA. *Destruction de Dwâravatî et des Yâdavas.*

Le décret de Brahmâ a eu son effet à la sanglante bataille de Kouroukchêtra, où ont péri les fils de Dhritarâchtra. Youdhichthira, après avoir rendu aux morts les honneurs funèbres[1], a été proclamé roi à Hastinapoura. Il y a offert le sacrifice solennel de l'*Açwamédha*[2]. Mais, après un règne de trente-six ans, la destruction de Dwâravatî et la mort de Krichna lui font reconnaître que les Dévas lui ont retiré leur protection, et qu'il doit abdiquer pour entreprendre un dernier pèlerinage appelé le *grand-voyage*[3].

« Après la trente-sixième saison des pluies, Youdhichthira, qui faisait le bonheur des peuples, vit se produire des présages contraires : les vents soufflèrent en tempête, et des tourbillons furieux répandirent du gravier; les oiseaux eurent dans l'air des réunions de mauvais augure[4]; des aérolithes tombèrent du ciel

1. Voy. Ed. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata*, p. 395-400.

2. C'est le sujet du livre XIV du *Mahâbhdrata*, intitulé *Açwamédika-Parva* (Livre du sacrifice du cheval). Le récit en ressemble à celui du *Râdjasoûya* (p. 161). Le vaillant Ardjouna escorte un cheval libre en le dirigeant à travers les contrées voisines, et en invitant les râdjas dont il traverse le territoire à venir assister à la cérémonie. Il prolonge sa promenade, au sud, jusqu'au royaume de Maghada (Bahar), et à l'ouest, jusqu'aux frontières des peuples du Sindh. Il défait ceux qui s'opposent à son passage et ramène le cheval dans le royaume de Youdhichthira. La victime est immolée au milieu d'une grande pompe, à laquelle assistent les râdjas convoqués par Ardjouna en qualité de vassaux.

3. Voy. Ed. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhdrata*, p. 407-429.

4. Cette description des présages de la destruction des Yâdavas a de l'analogie avec les présages de la mort de César dans Virgile :

> Tempore quanquam illo tellus quoque, et æquora ponti,
> Obscenique canes, importunæque volucres
> Signa dabant. (*Géorgiques*, I, 469.)

sur la terre; d'effrayants halos s'aperçurent autour du soleil et de la lune; triples par leur couleur, et bordés de nuages menaçants, ils avaient le sombre éclat de la cendre rouge[1]. Ces prodiges et d'autres répandirent la terreur.

Pendant ce temps les Vrichnis et les Andhakas, sujets de Krichna, menaient une vie licencieuse et criminelle. Trois Richis, Viçwâmitra, Kanwa et Nârada, essayèrent vainement de les ramener à de meilleurs sentiments; insultés par eux, ils les maudirent. Bientôt se manifestèrent les effets terribles de leur fatale imprécation.

Les vents majeurs (de la mousson) s'élèvent et soufflent avec fureur. Les vases à eau se fendent. Dans les maisons des Vrichnis, les sarikas (oiseaux parleurs) font entendre le cri *tchitchikoutchi*, et ce cri ne s'apaise ni le jour ni la nuit. Les grues imitent la voix des chats-huants, et les boucs font entendre les hurlements des chacals. Les vaches enfantent des ânes, et les mules des petits chameaux. Cependant les Vrichnis, au lieu de se repentir, continuent de commettre des péchés; ils ne témoignent aucun respect pour les Dévas et les Pitris (les ancêtres); ils méprisent leurs précepteurs spirituels (*gourous*). Les femmes légitimes délaissent leurs maris, et les maris, leurs femmes légitimes. Le soleil, ne répandant plus qu'une lumière de couleur pourpre, parcourt sa carrière en sens inverse, et, pour éclairer la ville, se lève chaque jour dans l'endroit où il devrait disparaître par son éloignement[2]. Des étoiles, qui par elles-mêmes ne s'éclipsent jamais, s'annulent les unes les autres par des éclipses. On entend, dans les lieux qu'habitent les Vrichnis et les Andhakas, résonner la terrible conque de Krichna.

Voyant la perturbation arrivée à ce point, Krichna l'observe pendant treize jours lunaires et prononce ces paroles :

1. Sol caput obscura nitidum ferrugine texit. (*Géorgiques*, 467.)

2. Platon prend un prodige semblable pour point de départ dans le mythe du *Politique* :

« Entre les antiques traditions est celle du prodige qui parut dans la querelle d'Atrée et de Thyeste... *Il s'opéra un changement dans le coucher et le lever du soleil et des autres astres, qui se couchaient alors à l'endroit même où ils se lèvent aujourd'hui, et se levaient du côté opposé.* Voulant témoigner sa présence à Atrée, le dieu, par un changement soudain, établit l'ordre actuel. »

« La malédiction que prononça jadis Gândharî, consumée de douleur par la perte de ses fils, approche de son accomplissement[1]. Nous allons voir aussi se réaliser tous les maux que Youdhichthira déclara inévitables, quand il observa différents prodiges au moment où les armées étaient rangées en bataille. »

Ensuite, il défend aux habitants de Dwâravatî, sous peine d'être empalés, de boire des liqueurs fortes, et il leur prescrit un pèlerinage de dévotion. Cela ne sert qu'à précipiter la catastrophe. Les Vrichnis et les Andhakas, campés hors de la ville, célèbrent un festin où les viandes exquises, les boissons spiritueuses et les parfums enivrants égarent leurs sens et leur inspirent un funeste délire[2]. Malgré la présence de Krichna et de sa famille, une discussion s'élève où les convives s'injurient, en viennent aux mains et se tuent les uns les autres. Krichna lui-même, ayant vu succomber son fils, ramasse une poignée d'herbes, qui devient entre ses mains une massue[3], et abat une foule de victimes. A peine quatre ou cinq kchatriyas échappent-ils à cet horrible massacre.

Reconnaissant que sa destinée est remplie, Krichna prend la résolution de se retirer dans une forêt, pour y mourir dans la pratique des austérités de la vie religieuse. Mais, avant de partir, il envoie chercher son ami Ardjouna pour recueillir les restes de la nation, et il prononce ces paroles prophétiques :

« La destruction de notre famille est accomplie. Ardjouna

1. Dans le livre XI du *Mahâbhârata,* la reine Gândharî dit à Krichna :

« Les fils de Pândou et les fils de Dhritarâchtra se sont détruits les uns les autres; pourquoi l'as-tu souffert, ô Krichna, toi qui pouvais l'empêcher quand tu étais au milieu d'une nombreuse armée, et que tu avais une grande influence sur les deux partis par ta science et par tes paroles ? Cette destruction des Kâuravas, que tu as désirée et soufferte puisqu'elle vient de toi, recueilles-en le fruit ! Si, par mon dévouement à mon époux j'ai acquis quelque mérite, en vertu de ce mérite difficile à obtenir je te maudirai, toi qui portes le tchakra et la massue ! Puisque Pândavas et Kâuravas se sont tués entre parents, et que tu l'as souffert, je ferai périr les tiens. Toi même, la trente-sixième année étant révolue, tes parents étant tués, les conseillers tués, tes fils tués, tu mourras sans gloire en errant dans la forêt. Et tes femmes, dont les fils seront tués, les alliés tués, seront cruellement affligées, comme celles des descendants de Bharata. »

Voy. Ed. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata,* p. 387.

2. Voy. *Bhagavata Pourana,* trad. d'Eug. Burnouf, p. 145. — La lutte qui, dans ce festin, s'élève entre les convives, ressemble au combat des Centaures et des Lapithes.

3. Cette massue est un pilon, comme l'indique le nom de ce livre, *Mâusala-Parva* (Livre du pilon), traduit par Wattier.

viendra dans cette ville[1]... Aussitôt qu'il sortira d'elle (en emmenant le reste de ses habitants), la mer la submergera et engloutira ses constructions élevées sur un sol factice[2]. »

A son arrivée, Ardjouna trouve que Krichna est mort. Il lui rend les honneurs suprêmes, et fait évacuer Dwâravatî par les Yâdavas qui ont survécu. Quand la longue file des émigrants s'est mise en marche, la mer déborde sur la ville et l'engloutit à jamais ; ses larges rues se changent en lacs, les chevaux sont remplacés par des poissons, et le bruit des chars par le mugissement des vagues ; désormais Dwâravatî est une plaine d'eau où les herbes marines tiennent lieu de joyaux, et où les courants sont aussi dangereux que la rivière Vaîtarinî elle-même[3].

En apprenant ce désastre, Youdhichthira fait sacrer Parikchit roi d'Hastinapoura, et Vadjra roi d'Indraprastha[4] ; puis, avec ses quatre frères et Draupadî, il se met en route pour un pèlerinage qui doit durer jusqu'à leur mort[5]. En marchant vers le mont Mérou, au delà de l'Himavat (Himalaya), il voit tomber en chemin successivement Draupadî, Sahadéva, Nakoula, Ardjouna, Bhîmaséna. Alors Indra l'enlève sur son char et le conduit au Swarga[6]. Mais, n'y trouvant point ses frères chéris ni la noble Draupadî, il descend aux enfers pour les y chercher, aimant mieux souffrir avec

1. *Dwâravatî* ou *Dwârakâ* était bâtie dans le golfe de Katch, à gauche des embouchures du Sindh. Sa position est indiquée assez exactement dans le *Bhagavata Pourana* (trad. d'Eug. Burnouf, t. I, p. 93) :

« Étant resté plusieurs mois à Hastinapoura après le couronnement de Youdhichthira, Krichna prend congé de ses amis et retourne à Dwârakâ. Il traverse le Kouroudjaggala, le pays des Pantchalas et celui des Kourasénas, le Brahmâvarta, le Kouroukchêtra, la contrée des Matsyas et des Sarasvatas, le désert de Marou, et arrive au pays des Anarttas qui lui appartenait, au delà des Sauviras et des Abhiras. »

2. La destruction de Dwâravatî ou Dwârakâ est facile à comprendre. Cette ville était construite dans un terrain conquis sur la mer, comme on l'a vu ci-dessus (p. 27). Le sol en était sablonneux (p. 24). Il y a eu des tremblements de terre dans ces parages, notamment en 1819.

Aujourd'hui le nom de *Dwârakâ* est donné à une petite ville, qui est située dans une île voisine de la presqu'île de Guzzerat. Il s'y trouve un temple qui est un but de pèlerinage.

3. Voy. ci-dessus, p. 48, note 2 ; et p. 121, note 1.

4. *Parikchit* était fils d'Abhimanyou et petit-fils d'Ardjouna. — *Vadjra* était le dernier descendant de la famille de Yadou, à laquelle avait appartenu Krichna.

5. Voy. Ed. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata*, p. 407-427.

6. Nous donnons plus loin la description du *Swarga*.

eux que jouir sans eux de la béatitude divine. Touché de son dévouement, Indra lui accorde de faire partager à sa famille le bonheur qu'il a mérité. Alors le pieux Youdhichthira se purifie dans la Gangâ céleste, revêt un corps éthéré, et prend place sur un trône d'or au milieu des Pândavas et des Kâuravas qui resplendissent sur des chars lumineux, tandis que les Apsaras les charment par leurs danses gracieuses et les Gandharvas par leurs mélodieux concerts. »

Conclusion.

Résumons cette analyse du *Critias*.

1° Les dieux *Poseidôn* et *Clito*, les *Néréides*, *Zeus*, correspondent, pour le sens étymologique, pour les attributs et le culte, à *Vichnou-Nârâyana* et à *Lakchmî*, aux *Apsaras*, à *Brahmâ* (p. 148-155, 181-188).

2° *Atlas*, chef de la dynastie suprême de l'île Atlantide, représente *Bharata*, qui a donné son nom à la dynastie des rois d'Hastinapoura, au pays appelé *Bharatavarcha* et au poëme du *Mahâbhârata* qui en raconte l'histoire (p. 156-159).

3° La topographie et la description des produits de l'île Atlantide sont conformes aux documents que les Grecs nous ont transmis sur l'Inde (p. 169-173).

5° Le *sacrifice des dix rois* est une imitation du *Râdjasoûya*, imitation conforme aux exigences du goût grec et de la philosophie platonicienne (p. 159-168).

5° Zeus, dans l'assemblée des Dieux, décrète la guerre des Atlantes contre les Athéniens, comme Brahmâ, dans l'assemblée des Dévas, décrète la guerre des fils de Pândou contre les fils de Dhritarâchtra (p. 181-188).

6° Les circonstances du cataclysme de Dwâravatî sont les mêmes que celles du cataclysme de l'île Atlantide (p. 192).

PLATON

LES MYTHES DU PHÈDRE.

Le dialogue intitulé *Phèdre* ou *de l'amour* était déjà dans l'antiquité regardé comme un des écrits les plus brillants de Platon. Depuis que la Renaissance des lettres l'a remis en pleine lumière, l'admiration n'a fait que s'accroître, et elle est pleinement méritée: car la doctrine philosophique qui s'y trouve exposée a le double privilége d'élever notre esprit aux plus sublimes spéculations par la grandeur des idées, et de le charmer par les qualités merveilleuses d'un style où se déploient tour à tour l'éloquence et la poésie.

I. — PROLOGUE

Pour préparer le lecteur à l'intelligence d'une discussion où l'exposition de la doctrine philosophique est parée de toutes les grâces que peut lui donner une riche imagination, Platon en place le théâtre dans un lieu capable d'exciter la verve oratoire d'une âme qui est sensible aux beautés de la nature. Il le dépeint dans un tableau qui, par la noblesse du dessein et par la vivacité des couleurs, est un modèle unique en son genre. On ne peut le comparer qu'à un paysage antique de Poussin.

Avant d'aborder cette étude, résumons le plan dramatique de la première partie du dialogue[1].

1. La première partie du dialogue traite de l'amour; la seconde, de l'éloquence. Voy. Chaignet, *Les écrits de Platon*, p. 311.

Socrate et Phèdre vont s'asseoir sur la rive de l'Ilissos, à l'ombre d'un platane. Phèdre fait la lecture d'un discours de Lysias sur l'amour : la thèse en est que l'amant froid l'emporte sur l'amant passionné. Socrate le critique dans un style presque lyrique, comme il le remarque lui-même; puis il le refait à son point de vue, en démontrant les défauts de l'amant passionné. Mais, averti par son *démon* qu'il a eu tort de parler contre l'Amour, qui est un dieu, il expie sa faute en prononçant une *palinodie*, c'est-à-dire en traitant la thèse contraire. A ce sujet, il définit l'*inspiration poétique*.

I. — « SOCRATE. Mon cher Phèdre, où vas-tu de ce pas et d'où viens-tu?

PHÈDRE. Je viens de chez Lysias, et je m'en vais faire une promenade hors des murs ; car j'ai passé chez lui une matinée entière. Ce qui nous a servi de passe-temps, c'est un *discours sur l'amour*. Je vais te le rapporter comme je pourrai.

SOCRATE. Fort bien, mon cher ; mais commence par me faire voir ce que tu tiens à la main gauche caché sous ta robe ; car je soupçonne que c'est le discours lui-même. Allons, montre-le-moi.

PHÈDRE. Cesse tes instances, le voici. Mais où veux-tu que nous allions nous asseoir pour faire cette lecture?

SOCRATE. Détournons-nous de ce côté et suivons le cours de l'Ilissos ; ensuite, arrêtons-nous dans un endroit où nous ne serons pas importunés.

PHÈDRE. C'est fort à propos, il me semble, que je n'ai pas mis de chaussure ; pour toi, tu n'en portes jamais. Il nous sera donc très-facile de marcher dans le courant et de nous baigner les pieds ; ce ne sera pas une chose désagréable, surtout dans cette saison et à cette heure du jour.

SOCRATE. Marchons donc, et observe l'endroit où nous pourrons nous asseoir.

PHÈDRE. Vois-tu ce platane si élevé? Il y a là de l'ombre, un air frais et de l'herbe pour nous asseoir ou nous coucher, si nous l'avons pour agréable. Mais, dis-moi, n'est-ce pas dans cet endroit que

Boréas enleva Orithyia? L'onde est ici agréable, pure et limpide, et ces bords semblent disposés pour les jeux des jeunes filles. A ce propos, crois-tu que ce mythe soit vrai?

Socrate. Si j'étais incrédule, comme les sages, je dirais que le vent du nord jeta Orithyia contre les rochers voisins pendant qu'elle jouait avec Pharmaceia, ou qu'elle tomba du rocher de l'Aréopage. Pour moi, je trouve que ces explications sont ingénieuses, mais qu'elles n'impliquent qu'une sagesse vulgaire...

Phèdre. Voici l'arbre où je te conduisais.

Socrate. Par Héra! Le bel endroit pour se reposer! Que ce platane[1] est large et élevé! et cet agnus-castus, que ses rameaux sont élancés et son ombrage magnifique! Il semble être tout couvert de fleurs pour embaumer ces lieux. Une source délicieuse coule sous ce platane, et nos pieds peuvent attester la fraîcheur de ses eaux[2]. On dirait que ce séjour est consacré à des Nymphes et au fleuve Achéloos, à en juger par ces figures et ces statues. Observe encore comme l'air que l'on respire ici est doux et agréable; il y a même dans le chant des cigales quelque chose de mélodieux qui annonce l'été. Mais, ce qui me plaît le plus, c'est cette herbe touffue... A présent, puisque nous sommes arrivés ici, je crois devoir me coucher sur l'herbe. Pour toi, prends la position que tu jugeras commode pour faire ta lecture, et commence-la. » (*Phèdre*, p. 229.)

II. — « Phèdre. As-tu jamais entendu quelque chose de plus parfait?

Socrate. Je ne saurais te le dire en ce moment: ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai entendu lire les écrits d'anciens sages, hommes et femmes, qui me démentiraient si j'avais la faiblesse de t'accorder ce point: par exemple, la belle Sapho, le sage Anacréon et quelques prosateurs. Ce qui me fait parler ainsi, c'est que je sens que mon cœur déborde, en sorte que je serais capable de dire sur ce sujet d'autres choses aussi belles. Je sais bien que je ne tire point ces pensées de mon propre fonds et je connais trop bien mon incapacité. Il faut donc que j'aie puisé à des sources étran-

1. C'est également sous un platane que Virgile place ses buveurs champêtres :

Jamque ministrantem platanum potantibus umbras.

2. Cicéron cite ce passage et l'imite dans le préambule de son *Traité des Lois*, où, se promenant avec Atticus et avec son frère Quintus, il arrive, tout en conversant, à la petite île formée par le Fibrenus, près d'Arpinum, sa patrie.

gères et rempli mon esprit comme un vase. Mais la paresse de ma mémoire m'empêche de me rappeler quels sont ces sages et où je les ai entendus. » (*Phèdre*, p. 235.)

III. — « Socrate. N'as-tu pas remarqué que je m'exprime déjà en vers, sans toutefois être monté au ton du dithyrambe, lorsqu'il ne s'agit que de blâmer? Mais, si je commence à louer l'ami sage, je crains de tomber dans un vrai délire, grâce aux Nymphes à l'influence desquelles tu as pris soin de m'exposer. Je te quitte donc et je vais passer l'Ilissos, pour ne pas être de ta part exposé à de plus grandes violences.

Phèdre. Ne t'en va pas encore, Socrate; attends que la chaleur soit passée. Ne vois-tu pas qu'il est à peine midi et que le soleil est dans toute son ardeur? Demeurons et causons encore de ce que nous venons de lire; et lorsque la fraîcheur sera venue, nous partirons.

Socrate. Tu as une passion merveilleuse pour les discours... En ce moment même, tu es cause que je vais prononcer aussi un discours.

Phèdre. En ce cas, tu ne me résistes plus. Mais comment suis-je la cause de ce qui t'arrive?

Socrate. Au moment de traverser l'Ilissos, mon *démon* m'a averti par son signe ordinaire (car il m'arrête toujours lorsque je dois entreprendre quelque chose), et j'ai cru entendre une voix qui me défend de partir avant d'avoir acquitté ma conscience, comme si elle était chargée de quelque impiété. Aussi vois-je clairement la faute que j'ai commise... Je suis coupable envers l'Amour, parce que, dans mon discours, j'ai supposé que sa nature est mauvaise. Il faut donc que j'expie ma faute. Or, pour ceux qui se sont trompés en mythologie, il existe une ancienne expiation qui n'était point connue d'Homère, mais de Stésichore. En effet, privé de la vue pour avoir diffamé Hélène, il ne méconnut pas sa faute, comme Homère; mais, en vrai poëte, il vit la cause de son malheur et il fit aussitôt ces vers :

« Non ce récit n'est pas vrai; non, Hélène, tu n'es point montée sur les vaisseaux munis de bons tillacs, et tu n'es pas allée à Troie. »

Après avoir ainsi composé ce poëme qu'on nomme la *Palinodie*, Stésichore recouvra la vue sur-le-champ. Cet exemple servira à me rendre plus sage, et, afin de ne pas m'attirer quelque malheur

par un discours injurieux pour l'Amour, je vais aussi lui adresser une *palinodie :*

« Il n'y a rien de vrai dans le discours où l'on cherche à prouver que l'on doit plutôt favoriser l'amant froid que l'amant passionné, parce que l'un est dans son bon sens et que l'autre est en délire. On aurait raison si le délire était absolument un mal; mais aujourd'hui nous sommes redevables des plus grands biens au *délire*, qui est un présent des dieux. 1° C'est lorsqu'elles étaient en *délire* que la prophétesse de Delphes et les prêtresses de la forêt de Dodone ont rendu les services les plus signalés à la Grèce... 2° Ensuite, lorsque certains peuples souffrirent de maladies et de maux cruels en punition d'anciennes fautes, le *délire,* s'emparant de quelques mortels et les remplissant de sa vertu prophétique, leur fit trouver un remède à ces maux dans des prières et des sacrifices. 3° Il est un troisième *délire* envoyé par les Muses ; c'est l'*inspiration* qui, remplissant une âme délicate et pure, l'anime, la transporte, lui fait chanter des odes ou d'autres poëmes à la louange des anciens héros, et sert ainsi à instruire les races futures. Mais si un homme approche du sanctuaire des Muses sans être possédé par le *délire,* et se persuade que l'art suffit pour faire un poëte, il n'atteindra jamais la perfection; sa froide poésie sera toujours éclipsée par la poésie des hommes inspirés.

Voilà les merveilleux effets du délire envoyé par les dieux. Ne craignons donc pas une telle affection, et ne nous laissons pas troubler par ce timide discours où l'on prétend qu'il faut préférer l'amant froid à l'amant passionné. » (*Phèdre,* p. 245.)

Telles sont les affinités du génie grec et du génie indien que, malgré son originalité, ce beau prologue du *Phèdre* a, au point de vue de la forme et du plan dramatique, un équivalent exact dans le prologue du *Râmâyana.* De pareils rapprochements n'intéressent pas seulement la critique littéraire; ils sont également instructifs pour l'histoire de la philosophie : car ils font comprendre pourquoi plusieurs écoles grecques se sont assimilé facilement des mythes originaires de l'Inde.

RAMAYANÂ. *Vâlmîki se promène avec son disciple sur la rive de la Tamasâ. Invention du Çloka.*

Après avoir fait ses ablutions dans un petit étang de la Tamasâ, Vâlmîki se promène sur la rive avec son disciple, comme Socrate le fait avec Phèdre au bord de l'Ilissos. Il voit un courlieu tué par un chasseur, et, en exprimant selon les lois de la mesure la douleur que lui cause la mort de l'oiseau, il invente le *çloka* par une inspiration divine; car Brahmâ lui apparaît, et lui prescrit d'employer ce mètre pour la composition du *Râmâyana*.

Vâlmîki, des mounis le plus parfait, arriva au bord de la Tamasâ [1].

Un bassin (*tîrtha* [2]) aux ondes pures se trouva bientôt à sa portée. A l'aspect de ce bassin aux flots sans vase, il dit à l'élève qu'il avait à son côté :

« O Bhâradvâdja, regarde ce bassin où ne s'aperçoit pas un corpuscule étranger. Les eaux en sont limpides et immaculées, comme l'âme du sage [3].

1. Affluent du Gange, au-dessous de la Yamounâ.
2. C'est un petit étang ou lac sacré.
3. Cette comparaison fait penser à ces beaux vers de La Fontaine (XII, XXVII) :

Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
« Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui mieux que vous sait vos besoins ?
Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?
Agitez celle-ci. — Comment nous verrions-nous ?

» Ce bassin est uni, l'onde en est tranquille et diaphane, le sable y est fin. C'est ici que je vais me plonger dans ce bassin que forment les flots de la Tamasâ.

» Toi, dépêche-toi d'aller prendre à l'ermitage mon tissu d'écorces, et apporte-le-moi ! Que le temps favorable ne se passe pas, fais-y bien attention ! »

Docile à l'ordre magistral, le disciple fit diligence et revint tenant le tissu d'écorces, qu'il présenta à son gourou.

Vâlmîki, dès qu'il l'eut reçu des mains du disciple, l'endossa, plongea dans les eaux, après y avoir fait ses ablutions et murmuré le faible murmure de prières à voix basse [1].

Il s'acquitta, conformément aux rites, de ces libations d'eau qui charment Pitris [2] et Dévas ; ensuite, il se mit, jetant les yeux de toutes parts, à parcourir la forêt de la Tamasâ.

Sur la rive de la Tamasâ, allaient et venaient sans crainte aucune, — et l'ascète les apercevait bien, — deux courlieus, couple délicieux à l'œil.

Survient, sans être observé, un chasseur : il ajuste, il tue un des deux oiseaux [3], en présence du solitaire.

Le courlieu gît le corps baigné dans son sang et palpitant sur le sol ; sa compagne le voit, sa compagne exhale des cris plaintifs en voletant dans l'air [4].

La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer. —
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer ;
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert. »

1. La prière à voix basse l'emporte sur celle à haute voix, la prière mentale sur celle à voix basse ; la simple élévation de l'âme est plus sainte encore.

2. Les *Pitris* sont les ancêtres, c'est-à-dire, selon l'idée vulgaire, les Mânes, qui jouaient et jouent encore un rôle important dans la religion des Indiens, ce qui les rapproche des anciens Latins. En métaphysique, ce sont les essences prototypes des hommes, Idées avant la naissance, Mânes après la mort. (Val. Parisot.)

3. On sait combien les Indiens abhorrent ces meurtres des êtres inoffensifs : le respect du principe de vie va même plus loin, et la superstition tout autant que l'incurie est cause du peu de zèle mis à la destruction des pythons, des tigres, etc.

4. Virgile exprime le même sentiment dans ces vers si touchants :

Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbra
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit : at illa
Flet noctem, ramoque sedens miserabile carmen

A l'aspect de cet assassinat de l'oiseau par le chasseur au sein des bois, l'anachorète et son disciple sentent naître en eux la commisération.

Sous cette impression de pitié, l'excellent, l'équitable brâhmane, après avoir entendu les douloureux gémissements de la compagne du courlieu, modula ce qui suit :

« O chasseur, puisses-tu jamais n'être bien famé, une éternité d'années fût-elle ton partage, ô toi qui viens d'égorger un de ces volatiles, couple éperdu d'amour ! »

Ainsi s'exprime l'anachorète ; puis, immédiatement surgit en lui cette pensée : « En proie au chagrin que m'inspire le sort de ces oiseaux, qu'est-ce donc que je viens de proférer ? »

Et au bout de quelques moments employés à réfléchir, à scruter ses propres paroles, il tient ce langage à son disciple, debout à côté de lui :

« Puisque ce que je viens de dire, puisque cet ensemble de quatre *pâdas*[1], tous offrant un même nombre de syllabes[2], m'est arraché par le chagrin (*çoka*), que cet ensemble s'appelle *çloka*[3]. »

L'élève, sitôt qu'il eut entendu les parfaites expressions du mouni, s'écria, « Ainsi soit-il[4] ! » adhésion totale, claire manifestation de l'affection qu'il portait à son *gourou*.

Tout en s'entretenant ainsi avec l'élève, son fidèle compagnon, le solitaire atteignit son ermitage, toujours rêvant au même objet.

Integrat, et mœstis loca late questibus implet. (*Géorgiques*, IV, 511.)

« Telle, sous l'ombre d'un peuplier, Philomèle plaintive déplore la perte de ses petits, qu'un laboureur inhumain a guettés et arrachés de leur nid, alors qu'ils n'avaient point encore de plumes : elle passe la nuit à gémir ; et, perchée sur une branche, elle recommence sans cesse son chant de deuil, et remplit les lieux d'alentour de ses accents douloureux. »

1. *Pâda* qui, comme πούς, *pes, pied,* signifie *pied* dans le sens physique, n'est pas un *pied* comme nous l'entendons, lorsqu'on passe à la métrique : c'est un quart de stance, en quelque sorte un hémistiche. (Val. Parisot.)

2. Les *pâdas* de çloka ont tous *huit syllabes*. Ajoutons, 1° que si le nombre de syllabes est le même, il n'est pas nécessaire que le nombre de moments prosodiques le soit aussi ; 2° que dans beaucoup de mètres autres que le çloka, les pâdas sont égaux en syllabes ; que, dans presque tous du moins, ils ont le même nombre de moments. (Val. Parisot.)

3. Il y a un jeu de mots à cause de la ressemblance de *çoka* (chagrin) et de *çloka*.

4. Le terme sanscrit (*tathâ*) correspond à l'*ita* latin, et peut se traduire par *oui*.

Derrière l'ascète grandiose marchait Bhâradvâdja, disciple à l'âme modeste, mais qu'entourait la plus haute estime ; et sa main tenait un vase plein d'eau.

Tous deux pénétrèrent dans la sainte retraite, le disciple et le maître si versé dans la science du devoir ; ce dernier, après son entrée, restait toujours abîmé dans la méditation.

En ce moment même survint en personne le tout-puissant Brahmâ, le créateur du monde : c'est en personne que l'auguste *Swayambhoû*[1] venait visiter le plus vertueux des mounis.

Vâlmîki l'aperçut, et soudain il se leva en silence, prit l'attitude de l'*andjali*[2], se prosterna, puis se tint debout, émerveillé au plus haut degré.

Après quoi vinrent les honneurs de l'hospitalité, l'eau pour la lotion des pieds, la coupe, le siége[3] ; puis Vâlmîki, prosterné derechef, suivant la règle, demanda au Seigneur des nouvelles de son inaltérable santé[4].

Le Seigneur, une fois qu'il fut en possession du siége d'honneur, fit aussitôt signe à Vâlmîki de prendre un siége, lui aussi.

1. *Celui qui subsiste par lui-même*, en réalité *Brahma* (neutre), mais usuellement, et ici, *Brahmâ* (masculin).

2. Geste d'adoration ou de vénération profonde, qui consiste à toucher son front avec les deux mains jointes par la base et en supination, de façon que les deux paumes figurent une coupe. (V. P.)

3. Tels étaient les trois devoirs à l'égard des hôtes. On peut comparer cette réception de Brahmâ par Vâlmîki avec la réception de Jupiter et de Mercûre par Philémon et Baucis.

Ils virent à l'écart une étroite cabane
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe ; on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au devant des Dieux et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous...
Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dûs. »
(Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 626 ; La Fontaine, *Philémon et Baucis*.)

4. C'est là un exemple de la naïveté antique : demander à Dieu comment il se porte ! Notons en passant que, suivant les *Lois de Manou* (II, 127), ce serait traiter Dieu en simple Kchatriya, ou même en Çoudra ; car on doit demander des nouvelles, au Brâhmane de la réussite de ses dévotions, au Kchatriya de sa santé, au Vêçya de son commerce, au Çoudra de son exemption de maladies. (V. P.)

Mais alors même qu'il avait là le Créateur du monde, assis en face de lui, Vâlmîki, l'esprit à l'objet qui le captivait, était toujours absorbé dans ses réflexions.

Toujours plaignant la femelle du courlieu, il se reprenait à chanter, obsédé par la douleur et sans en avoir la pleine conscience, le çloka suivant[1] :

« Ah ! c'est œuvre néfaste, de la part de ce vil et malfaisant chasseur, que d'avoir frappé à mort le courlieu aux gracieuses mélodies, de l'avoir frappé sans cause aucune. »

Brahmâ souriant dit alors au plus parfait des mounis :

« Richi grandiose, puisque c'est à propos de la mort du courlieu que tu t'exprimes en ces termes, qu'il soit nommé *çloka* ce tissu de paroles que t'inspire le chagrin[2].

» C'est spontanément, ô brâhmane, que ce mode de langage s'est formé chez toi ; adopte-le pour retracer d'un bout à l'autre l'histoire de Râma.

» Oui, tout ce qu'ont accompli le sage Râma et son frère Lakchmana et les Râkchasas, tout te sera révélé par ma faveur.

» Pas un mot de mensonge ne trouvera place dans ton poétique exposé. Compose donc cette épopée divine dont Râma sera le sujet, dont les éléments seront des çlokas, et dont tous les cœurs seront ravis.

» Tant qu'il existera montagnes ou fleuves sur la terre, le *Râmâyana*, ce noble récit, circulera dans l'univers[3]. »

Ces mots dits, l'auguste Brahmâ s'évanouit dans l'air. Vâlmîki et son disciple restèrent saisis d'un étonnement profond.

Tous les autres disciples ensuite se mirent à moduler le çloka

1. Ainsi, suivant l'auteur de ce sarga, Vâlmiki serait l'inventeur de ce mètre. On trouve partout de ces traditions à l'aurore de l'histoire littéraire ; les preuves manquent. Remarquons que les *Lois de Manou*, telles que nous les avons, semblent antérieures à Vâlmîki et qu'elles sont en çlokas. (V. P.)

2. C'est le même jeu de mots que ci-dessus, p. 201, note 3.

3. Virgile exprime une pensée analogue dans ces vers :

Dum juga montis aper, fluvios dum piscis amabit,
Dumque thymo pascentur apes, dum rore cicadæ,
Semper honos nomenque tuum laudesque manebunt. (*Églogue* V, 76.)

« Tant que le sanglier se plaira sur les montagnes et le poisson dans les eaux, tant que les abeilles se nourriront de thym et les cigales de rosée, toujours ton culte, ton nom et ta gloire subsisteront. »

qu'avait chanté le maître; et ils allèrent le répétant dix fois, cent fois, charmés et surpris.

Développé en chant par l'ascète magnanime, en chant à quatre pâdas tous du même nombre de syllabes, en chant que d'autres bouches répètent successivement, le chagrin passait à l'état de çloka[1].

Et dès lors l'idée du sage Vâlmîki fut fixée. « Oui, oui, » se dit-il, « d'un bout à l'autre, le *Râmâyana* sera en mètres de ce genre, sera en çlokas.

» Le juste, l'utile et l'attrayant s'y trouveront réunis, mille événements divers y seront narrés; comme en l'Océan, les perles y abonderont; les oreilles de l'univers en seront avides. »

Rhythme qui t'appliques à de nobles événements et qui ravis l'esprit, syllabes toujours en même nombre dans les pâdas, çlokas[2] qui vous déroulez par centaines, c'est à l'aide de vous que l'illustre solitaire élabora, plein de nobles inspirations, l'épopée qui a illustré Râma, l'épopée sublime![3] »

1. Même remarque que ci-dessus, p. 201, note 3.

2. « Disons ici en quoi consiste le çloka, et qu'on nous permette de l'exposer en termes à nous (c'est-à-dire en n'employant pas ici la terminologie métrique d'usage parmi les pandits et en adoptant des noms techniques européens clairs pour nos lecteurs). C'est un distique dont chaque vers a 16 syllabes groupées en 2 pâdas, les mêmes quant au nombre de syllabes, divers quant au rhythme. A présent, voici comment se comporte ce rhythme. Coupons le vers en groupes quadrisyllabiques. Alors le 4e est invariablement un diïambe ou (toute finale de vers étant indifférente) un péon 2e; le second, au contraire, repousse invariablement ces 2 pieds, plus les 2 ioniques et ce qu'ils deviennent en changeant la dernière (c.-à-d. le spondéoïambe ou épitrite 3e et le péon 3e) : donc des 16 pieds quadrisyllabes imaginables, 10 peuvent être admis, savoir (en les échelonnant 2 à 2, de manière que le second ne diffère du premier que par la finale) l'antispaste et l'épitrite premier, le choriambe et le péon premier, le péon quatrième et le proceleusmatique, l'épitrite second et le dichorée, le dispondée et l'épitrite 4e (encore alors est-ce qu'un spondéoïambe ou un péon 3e précède). De ces 10 pieds possibles, les plus fréquents de beaucoup sont l'antispaste et l'épitrite 1er : l'épitrite 2e, le choriambe et le péon 4e ne sont pas rares. Quant aux groupes quadrisyllabes impairs (premier et troisième), des seize pieds quadrisyllabes, treize peuvent commencer le vers, onze ou douze peuvent commencer le second pâda; en d'autres termes, 3 seulement sont interdits au commencement du 1er pâda, 4 ou 5 le sont au commencement du second. Quels sont ces trois et ces cinq? Les trois sont le procéleusmatique, le dactyle et le choriambe; les mêmes, plus le diïambe, voilà les 4, plus l'épitrite 3e, voilà les 5. » (Val. Parisot.)

3. *Râmâyana*, Kanda I, Sarga II; trad. de Val. Parisot.

II. — ALLÉGORIE DU CHAR, DU COCHER ET DES COURSIERS

Le *Phèdre* contient deux allégories également célèbres, l'*allégorie des ailes* et l'*allégorie du char, du cocher et des coursiers*.

Nous avons déjà expliqué la première (p. 40, 46). Nous allons ici étudier la seconde.

Elle a pour objet d'exposer sous une forme poétique une théorie psychologique de l'*amour*.

« SOCRATE. Venez, Muses ; soutenez mes efforts pendant le discours que m'arrache cet excellent Phèdre en faveur de son ami Lysias, dont il veut faire encore éclater davantage le talent déjà si renommé en ce genre...

I. *Définition de l'amour.* — Examinons la nature et les effets de l'amour, cherchons s'il est avantageux ou nuisible; mais établissons d'abord d'un commun accord la définition de l'*amour,* et procédons ensuite dans cette recherche en y rapportant tout le reste.

Que l'*amour* soit un *désir,* c'est une vérité évidente; et que des hommes qui ne sont point amoureux désirent néanmoins les belles choses, c'est là ce que nous savons également. Comment donc distinguer celui qui aime de celui qui n'aime pas? Pour cela, il faut savoir qu'il y a en nous deux principes qui nous gouvernent et nous dirigent : l'un est le *désir inné des plaisirs*, et l'autre, l'*opinion acquise qui tend au bien.* Ces deux principes sont tantôt en harmonie, tantôt en discorde ; une fois c'est l'un qui l'emporte, une autre fois c'est l'autre. Lorsque l'opinion qui tend au bien est dirigée par la raison et qu'elle domine dans notre âme, elle s'appelle *sagesse ;* mais lorsque le désir nous entraîne follement vers les plaisirs et qu'il règne dans notre âme, il s'appelle *intempérance...* Lorsque le désir déraisonnable triomphe de l'opinion qui tend au bien, et entraîne une âme vers le plaisir que cause la beauté corporelle, il s'appelle *amour.* (*Phèdre*, p. 238.)

II. *Essence et facultés de l'âme.* — Maintenant, pour juger l'amour, il faut d'abord nous former une notion vraie de la nature

de l'*âme*, soit divine, soit humaine, en considérant ses *actions* et ses *passions*[1].

Toute âme est immortelle : car l'être qui se meut toujours est immortel; mais celui qui reçoit le mouvement et le transmet, dès qu'il cesse de se mouvoir, cesse aussi de vivre. Seul, l'être qui se meut lui-même ne cesse jamais de se mouvoir, parce qu'il ne se manque jamais à lui-même; et, de plus, il est, pour toutes les autres choses qui se meuvent, la source et le principe du mouvement qu'elles ont. Or, le principe n'est pas produit; tout ce qui est produit est nécessairement produit par un principe, mais le principe lui-même n'est produit par rien : car si le principe était produit par quelque chose, il ne pourrait être produit par un principe. Puisque le principe n'est pas produit, il est nécessairement impérissable : car, s'il périssait, il ne pourrait plus naître de rien et rien ne pourrait naître de lui, puisque tout doit être produit par un principe. Ainsi, l'être qui se meut lui-même est le principe du mouvement, et cet être ne peut ni naître ni périr : autrement tout le ciel tomberait et toute la nature s'arrêterait sans pouvoir jamais retrouver un principe qui lui donnât le mouvement[2]. Puisqu'il est reconnu que ce qui se meut soi-même est immortel, on ne se trompera pas en disant que *la puissance de se mouvoir soi-même constitue l'essence de l'âme*[3] : car le corps qui reçoit le mouvement d'une cause extérieure est inanimé, tandis que celui qui possède en lui-même le principe de son mouvement est animé, parce que telle est l'essence de l'âme. S'il en est ainsi, il s'en suit que *l'âme*

1. C'est le principe fondamental de la Psychologie.

2. Cette assertion est expliquée dans le livre X des *Lois :*

« L'âme gouverne tout ce qui est au ciel, sur la terre et dans la mer, par les mouvements qui lui sont propres et que nous appelons *volonté, examen, prévoyance, délibération, jugement vrai ou faux, joie, tristesse, confiance, crainte, aversion, amour*, et par les autres mouvements semblables, qui sont les premières causes efficientes, et qui, mettant en œuvre des corps comme autant de causes secondes, produisent dans tous les êtres sensibles l'*accroissement* ou la *diminution*, la *composition* ou la *division*, et les qualités qui en résultent, comme le chaud et le froid, la pesanteur et la légèreté, la dureté et la mollesse, le blanc et le noir, le doux et l'amer. L'âme, qui est une divinité, appelant à son secours une autre divinité (l'intelligence), gouverne de cette manière toutes choses avec sagesse et les conduit au vrai bonheur. »

3. En d'autres termes, *l'essence de l'âme est une activité naturelle*, comme le dit Plotin (*Ennéade* I, livre I, § 2; trad. de Bouillet, t. I, p. 37).

est ce qui se meut soi-même, et que *l'âme n'est soumise ni à la naissance ni à la mort*[1]. Mais c'est assez parler de son immortalité.

Voici ce qu'il faut dire de la *forme de l'âme*. Pour expliquer ce qu'elle est, il faudrait posséder une science divine et faire une longue dissertation ; mais il n'est besoin que d'un savoir humain et d'une courte explication pour la faire connaître par une image. Disons donc que *l'âme ressemble à la puissance innée d'un attelage ailé et d'un cocher*. Les coursiers et les cochers des dieux sont tous bons et d'une bonne origine ; mais la nature des autres est mélangée. Chez nous autres hommes, le cocher dirige l'attelage ; mais l'un des coursiers est bon et d'une bonne race, l'autre est bien différent et d'une race bien différente[2]. (*Phèdre*, p. 245.)

Nous avons divisé l'âme en trois parties : deux parties jouent le rôle de *coursiers*, et la troisième, celui de *cocher*. Conservons cette division et expliquons quelle est la vertu du *bon coursier*, et quel est le vice du *mauvais coursier*. Le premier, d'une contenance superbe, droit, les membres dégagés, la tête haute, les naseaux un peu recourbés, la peau blanche, les yeux noirs, aimant la gloire avec tempérance et avec retenue, attaché au véritable honneur, obéit, sans qu'on le frappe, aux seules exhortations et à la voix du cocher ; le second, tortu, épais, les membres ramassés, la tête grosse, l'encolure courte, les naseaux aplatis, la peau noire, les yeux glauques, le tempérament sanguin, plein de fougue et de jactance, les oreilles velues et sourdes, obéit avec peine au fouet et à l'aiguillon. A la vue de l'objet aimé, lorsque le cocher sent le feu de l'amour pénétrer par tous les sens dans toute son âme, et l'aiguillon du désir chatouiller son cœur, le coursier docile à celui qui le guide, retenu toujours et dans ce moment même par la pudeur, se contient pour ne pas insulter l'objet aimé ; mais l'autre coursier, ne craignant déjà plus ni le fouet ni l'aiguillon, se laisse emporter à la violence, bondit, et, suscitant les plus graves embarras au coursier attelé avec lui et au cocher, les entraîne de force vers l'objet aimé pour goûter les voluptés de l'amour. Tous deux résistent d'abord avec indignation, parce qu'ils subissent une violence odieuse et injuste ; mais à la fin, ils s'approchent et

1. Cette démonstration a été traduite par Cicéron dans les *Tusculanes* (I, 23).
2. Le *char* est le corps ; le *cocher*, l'âme raisonnable ; le *bon coursier*, le désir du bien ; le *mauvais coursier*, le désir des plaisirs.

contemplent la beauté resplendissante de l'objet bien-aimé. *A cette vue, la mémoire du cocher se reporte vers l'essence de la Beauté* (qu'il a contemplée dans une vie antérieure), et il la voit de nouveau s'avancer avec la Sagesse dans la demeure céleste [1]. Saisi de crainte et de respect, il se jette en arrière comme on fait lorsqu'on se détourne d'une barrière ; il tire, avec plus de force que jamais, le frein d'entre les dents du coursier fougueux, ensanglante sa mâchoire et sa langue insolente, et, pressant contre terre ses jambes et ses cuisses, il lui fait sentir l'aiguillon de la douleur [2]. Après avoir essuyé plusieurs fois un pareil traitement, le coursier rebelle réprime sa fougue et s'abandonne à la direction prévoyante du cocher ; et, lorsqu'il voit le bel objet, il meurt de crainte. C'est alors seulement que l'âme de l'amant suit avec pudeur et crainte l'objet qu'elle aime [3]. » (*Phèdre*, p. 253 : trad. de Schwalbé.)

1. C'est la *Réminiscence platonicienne*. Elle consiste en ce que la vue de la beauté qui tombe sous les sens fait penser à la beauté idéale que l'intelligence seule peut concevoir.

2. L'ancédent poétique de cette belle description est le récit d'Atossa :

« Il m'a semblé pendant mon sommeil voir apparaître deux femmes magnifiquement vêtues : l'une était parée de l'habit des Perses, et l'autre de l'habit dorien ; leur taille avait plus de majesté que celle des femmes d'aujourd'hui ; leur beauté était sans tache ; c'étaient deux filles de la même race, c'étaient deux sœurs. Le sort avait fixé à chacune sa patrie : l'une habitait la terre de Grèce, et l'autre la terre des Barbares. Un débat s'éleva entre elles. Mon fils s'en aperçoit, il les arrête, il les apaise ; puis, l'une et l'autre, il les attelle à son char, le cou captif sous les mêmes courroies. L'une s'enorgueillissait de son harnais ; sa bouche ne résistait pas au frein. L'autre, au contraire, se cabre ; de ses deux mains elle disloque les pièces du char ; elle s'élance entraînant ses débris ; elle a jeté son frein et brisé son joug. » (Eschyle, *Les Perses*, trad. de Pierron, p. 94.)

3. La soumission des sens à la raison, qui n'admet que les plaisirs purs, est le caractère de l'*amour philosophique*, que les modernes ont appelé l'*amour platonique*.

Molière, dans les *Femmes savantes*, a donné de l'amour philosophique une définition ingénieuse, sous la forme d'une aimable ironie, comme il convenait à un disciple de l'épicurien Gassendi, adversaire de l'idéalisme de Platon aussi bien que du spiritualisme de Descartes.

Armande dit à sa sœur :

A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et, traitant de mépris les *sens* et la *matière*,
A l'*esprit*, comme nous, donnez-vous tout entière...
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la *philosophie*,

LIVRES SACRÉS DE L'INDE. *Allégorie du char, du cocher et des coursiers.*

Si nous faisons abstraction de cet admirable style, qui est propre à Platon, et que nous réduisions l'allégorie que nous étudions à une formule philosophique, nous reconnaîtrons aisément qu'elle est empruntée à la métaphysique de l'Inde.

I. Dans le *Mahâbhârata*, le sage Vidoura explique cette allégorie au roi Dhritarâchtra, en le consolant de la mort de ses fils:

Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la *raison* l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale. (I, I.)

Dans une autre scène Armande, s'adressant à Clitandre, résume dans ces beaux vers la doctrine de Platon :

Appelez-vous, monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du *parfait amour* consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée;
Et vous ne goûtez point, dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas...
Ah! quel étrange amour! et que les belles âmes
Sont loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs.
Comme chose indigne, il laisse là tout le reste;
C'est un feu pur et net, comme le feu céleste :
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs.
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose;
On aime pour aimer, et non pour autre chose;
Ce n'est qu'à l'*esprit* seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un *corps*. (IV, II.)

« Les êtres sont inscrits par Brahma d'après leurs œuvres [1]. *Le corps est un char, l'âme est le cocher, les sens sont les coursiers*, dit-on [2] ; celui qui suit l'élan de ces coursiers rapides roule dans le cercle de ce monde comme une roue [3]; celui qui les contient, contenu lui-même par l'intelligence, n'y revient pas [4], quoiqu'il roule aussi dans le cercle de ce monde comme une roue. Il y en a qui, tout en tournant avec le monde, tournent sans être troublés : car la douleur est produite pour ceux qui tournent dans le monde; le sage doit donc faire l'effort qui a pour but d'y mettre un terme. L'homme aux sens domptés, délivré de la colère et de l'ambition, satisfait, véridique, va tout droit au repos [5]. »

II. Les *Oupanichads* [6] nous offrent la même allégorie sous une forme concise, qui la rattache au but suprême de la métaphysique indienne.

1° « Ce corps est mortel; il est le séjour de cet *âtmâ* [7] immortel et incorporel. L'*âtmâ* uni au corps est sujet au plaisir et à la peine;

1. Le sort de l'âme individuelle, dans une seconde existence, dépend des œuvres bonnes ou mauvaises, qu'elle a accomplies dans une première existence. Il est déterminé par *Brahma*, qui représente ici l'Ame universelle.

2. Cette expression indique que nous n'avons pas ici une exposition complète, mais une simple allusion à une allégorie proverbiale. Voy. p. 211, ligne 8.

3. Celui qui s'abandonne aux plaisirs des sens est soumis à une série d'existences, qui est comparée au mouvement d'une *roue*. Virgile emploie la même expression :

... Ubi mille *rotam* volvere per annos. (*Énéide*, VI, 748.)

4. Le sage, en s'affranchissant des passions, s'affranchit par là même de la transmigration, et est réuni à l'Ame universelle (*Brahma*).

5. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata*, p. 283.

6. Les *Oupanichads* sont, d'après l'étymologie du mot, « les leçons qu'un disciple reçoit en s'asseyant aux pieds de son maître spirituel. » Elles sont supérieures aux *Brâhmanas* sous le point de vue de l'enseignement. En effet, les *Brâhmanas* traitent particulièrement de la liturgie; à celui qui pense que l'âme reste nécessairement unie à des corps successifs, elles enseignent le moyen spécial dont il a besoin pour obtenir ce qu'il désire et éviter ce qu'il redoute dans des existences successives. Au contraire, les *Oupanichads* sont particulièrement consacrées à l'étude de la métaphysique : elles enseignent comment l'âme qui renonce aux œuvres peut s'affranchir de la transmigration, et trouver le repos au sein de l'Ame universelle (*Brahma*) par la *science*, qui consiste dans la notion de l'*Être* absolu.

7. « *Atmâ* signifiait à l'origine *souffle*; comme *prâna* (esprit vital) en sanscrit, ψυχὴ et πνεῦμα en grec, *anima* et *spiritus* en latin, tous mots issus de racines ayant le

tant qu'il est uni au corps, il ne peut se soustraire au plaisir et à la peine; mais, quand il est séparé du corps, le plaisir et la peine ne le touchent plus[1]... Le *prâna*[2] est attelé à ce corps comme une bête de somme est attelée à un char[3]. »

2° « Sache que *l'atmâ est monté sur un char qui est le corps*[4]; sache que *la bouddhi*[5] *est le cocher*, et que *le manas tient lieu des rênes.* »

« Les sages disent : *Les sens sont les coursiers, et les objets des sens sont les voies qu'ils parcourent; l'atmâ, uni aux sens et au manas, est le principe qui jouit*[6]. »

3° « *L'atmâ jouit des objets au moyen des cinq rênes que tient en mains le manas* (c'est-à-dire au moyen des cinq sens[7]). *Les organes de perception sont les rênes; les organes d'action sont les coursiers*[8]; *le corps est son char; le manas est son cocher; l'impression naturelle*

sens de *souffler, respirer,* ce mot a pris la signification d'*âme* ou de principe incorporel de vie qui anime l'homme et qui constitue le *moi* individuel (*ahankâra*), ainsi que l'*Atmâ* universel anime l'univers et constitue le *moi* général. » (Regnaud, *Philosophie de l'Inde,* 1re partie, p. 106.)

Remarquons que le mot *atmâ* est masculin, parce que l'*âme*, dans la philosophie de l'Inde, est considérée comme le principe mâle (*pouroucha*), c'est-à-dire le principe générateur du corps.

1. C'est la doctrine développée par Platon dans le *Phédon* (p. 66) :

« Tant que nous aurons notre corps et que notre âme restera plongée dans cette corruption, jamais nous ne posséderons l'objet de nos désirs, c'est-à-dire la *vérité*. En effet, le corps nous suscite mille obstacles par la nécessité où nous sommes de le nourrir; en outre, les maladies qui peuvent survenir entravent la recherche de la réalité. Ce n'est pas tout : le corps nous remplit d'amours, de désirs et de craintes, de manière qu'avec lui il est impossible de penser un instant... Donc, si nous voulons savoir véritablement quelque chose, il faut nous séparer du corps et contempler avec l'âme elle-même les choses en elles-mêmes. » (Trad. de M. Charpentier, éd. Belin, p. 14.)

2. Le *prâna* est l'esprit vital. Il préside à la nutrition du corps. Il correspond à l'*âme nutritive* d'Aristote.

3. P. Regnaud, *Philosophie de l'Inde*, 1re partie, p. 116.

4. De même, d'après le *Timée*, l'âme raisonnable a pour siège la tête, qui est transportée par le corps comme par un *char*.

5. La *bouddhi* est l'intelligence. Le *manas* (en grec, μένος; en latin, *mens*) est la faculté qui réunit et juge les sensations, comme le *sens commun* d'Aristote.

6. P. Regnaud, *Philosophie de l'Inde*, 1re partie, p. 146; 2e partie, p. 89.

7. Le *manas* gouverne les sens, parce qu'il est l'intermédiaire entre l'intelligence (*bouddhi*) et les sens dont il réunit et juge les perceptions.

8. Les *organes de perception* sont les organes des cinq sens; les *organes d'action*

est son fouet. Stimulé par ce fouet, le corps obéit à l'impulsion qui lui est donnée, comme la roue que fait tourner le potier. C'est ainsi que le corps est constitué de façon à paraître intelligent ; l'âtmâ incorporé est l'agent [1]. »

III. Enfin, les *Lois de Manou* tirent de cette même allégorie les maximes morales dont elle est logiquement le principe.

« Lorsque les organes des sens se trouvent en rapport avec des objets attrayants, l'homme expérimenté doit faire ses efforts pour les maîtriser, *comme un cocher retient ses coursiers* [2].

En se livrant au penchant des organes pour la sensualité, on ne peut manquer de tomber en faute. Mais, en leur imposant un frein, on parvient au bonheur suprême [3].

Le désir n'est jamais satisfait par la vue de l'objet désiré ; semblable au feu du sacrifice sur lequel on répand du beurre clarifié, il ne fait que s'enflammer davantage [4].

Comparez celui qui jouit de tous les plaisirs à celui qui y renonce entièrement. L'abandon complet de tous les désirs est préférable à leur accomplissement [5]. » (II, § 88, 93-95.)

sont le tube intestinal, les parties sexuelles, la main, le pied, l'organe de la parole. (*Lois de Manou,* II, § 89-92.)

1. P. Regnaud, *Philosophie de l'Inde*, 2e partie, p. 78.

2. « L'homme qui dompte la passion, comme on refrène un cheval, les sages disent qu'il est un cocher qui ne tombe jamais embarrassé dans ses rênes. » (*Mahâbhârata,* trad. de Fauche, t. I, p. 351.)

3. « Celui qui maîtrise ses sens voit briller en lui-même l'union indissoluble de l'intelligence et de l'Ame suprême. » (Bhartrihari, *Sentences,* I, § 96, trad. de Regnaud, p. 32.)

4. « Le papillon vient, sans le savoir, se brûler au feu de la lampe ; le poisson vient, sans le savoir, se prendre à l'appât qui est attaché à l'hameçon ; et nous, qui savons bien que les désirs ne sont qu'un réseau tissu de malheurs, nous ne les abandonnons pas. Combien est profond le gouffre de notre aveuglement ! » (Bhartrihari, III, § 19, p. 76.)

5. « Les objets des sens, quelle que soit la durée de leur union avec nous, nous abandonnent nécessairement un jour. Quelle différence y a-t-il à attendre qu'ils s'en aillent ou à les quitter spontanément ? Quand ils partent d'eux-mêmes, ils causent au cœur une douleur sans égale ; si c'est l'homme qui prend l'initiative, il se procure le bonheur éternel de l'apaisement. » (Bhartrihari, III, § 13, p. 73.)

III. — LA TRANSMIGRATION ET LA RÉMINISCENCE

Les deux allégories des *ailes* et du *char* sont étroitement liées aux théories de la *transmigration* et de la *réminiscence*.

La théorie de la *transmigration* repose sur deux principes, l'un métaphysique, l'autre moral :

1° Les âmes sont éternelles comme forces motrices (p. 206)[1]; par suite, « les vivants naissent des morts, et les morts naissent des vivants[2]. »

2° La justice exige que l'âme soit punie de ses vices et récompensée de ses vertus. Ce principe est réalisé par la transmigration : la conduite que l'âme a menée dans une première vie détermine la forme corporelle à laquelle elle s'unira dans une autre[3].

La *réminiscence* est la conséquence de la préexistence et des transmigrations de l'âme[4].

1. « De la substance de l'Ame suprême s'échappent (comme les étincelles du feu) d'innombrables principes vitaux, qui communiquent sans cesse le *mouvement* aux créatures des divers ordres. » (*Lois de Manou*, XII, § 15.)

2. « Nous convenons que les vivants naissent des morts, comme les morts naissent des vivants; cela étant, nous avons une preuve suffisante que les âmes des morts habitent nécessairement quelque part, d'où elles reviennent à la vie. » (*Phédon*, p. 72.)

Avant Platon, Empédocle avait déjà professé cette maxime (vers 416). Elle est formulée dans la *Bhagavad-Gitá* (trad. d'Ém. Burnouf, p. 27) :

« Ce qui est né doit sûrement mourir, et ce qui est mort doit renaître. »

3. « Puisque la même âme est assignée tantôt à un corps, tantôt à un autre, et qu'elle éprouve toutes sortes de changements par sa volonté ou par celle d'une autre âme (l'Ame du monde), il ne reste qu'à mettre dans une meilleure place celui qui a de meilleures qualités, dans une moindre celui qui en a de moindres, afin que tous soient partagés selon leurs mérites... Si l'on se pervertit, on est transporté au séjour des âmes criminelles; si l'on change de bien en mieux, on va se joindre aux âmes saintes : en un mot, dans la vie et dans toutes les morts qu'on éprouve successivement, les semblables font à leurs semblables et en reçoivent tous les traitements qu'ils doivent naturellement en attendre. » (*Lois*, X.)

4. La science, pour Platon, est la *pensée intuitive* qui consiste dans la connaissance immédiate des essences intelligibles nommées *Idées*. Avant de penser, l'âme humaine

Ces dogmes sont communs à la métaphysique de Platon et à la métaphysique de l'Inde[1]. Ils sont exposés dans le *Phèdre*, ainsi que dans le *Phédon*, la *République* et les *Lois*.

« Voici la *loi d'Adrastée*[2]. Toutes les âmes qui accompagnent un des douze dieux (dans les révolutions qu'ils accomplissent autour du ciel[3]) et parviennent à voir les essences véritables, sont exemptes de souffrance jusqu'à une nouvelle révolution, et, si elles peuvent toujours le faire, elles n'éprouvent jamais aucun mal. Mais quand les âmes, ne pouvant suivre un dieu, ne contemplent point les essences véritables et ont le malheur de s'appesantir en se nourrissant d'oubli et de vice, de *perdre leurs ailes* et de *tomber sur la terre*[4], la loi est qu'elles n'entrent alors dans le corps d'aucun animal à la première génération, mais qu'elles aient une des conditions suivantes : celle qui a vu la plupart des essences forme un philosophe, ou un homme sensible à la beauté, ou un homme qui se consacre aux Muses et à l'Amour; celle du second rang, un roi juste et belliqueux et habile dans le commandement[5]; celle du troisième, un politique ou un spéculateur; celle du quatrième, un athlète laborieux ou un médecin; celle du

possède déjà son objet d'une manière latente; elle s'y applique quand elle est excitée par la sensation. La réflexion par laquelle elle passe de l'image de la beauté visible à la conception de la beauté invisible, et trouve en elle-même ce qu'elle possédait sans le remarquer, est analogue à l'acte par lequel la mémoire se rappelle une chose à la vue du signe qui lui est associé. C'est pourquoi Platon nomme cette réflexion *réminiscence*, ce qui implique que la pensée intuitive est le souvenir des essences intelligibles que l'âme doit avoir contemplées dans une existence antérieure pour se les rappeler actuellement.

1. Voy. Barthélemy Saint-Hilaire, *Mémoire sur le Sankhya de Kapila*, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences morales*, t. VIII.

2. La Justice divine est appelée *Adrastée*, parce que, comme l'indique l'étymologie du mot, elle est *inévitable*. C'est la *Nécessité* d'Empédocle. Voy. p. 90.

3. Les douze dieux sont les âmes divines qui président au mouvement des planètes et des sphères célestes. L'intuition perpétuelle des essences intelligibles constitue le privilège de leur intelligence et leur procure une félicité immuable.

4. Voy. ci-dessus, p. 40, note 1.

5. Platon explique cette assertion dans le *Ménon*, en citant Pindare :

« Pindare et d'autres poëtes (Empédocle) disent que l'âme humaine est immortelle; que tantôt elle termine sa vie, ce qu'on appelle *mourir*, que tantôt elle la

cinquième, un devin ou un initié; celle du sixième, un poëte ou quelque autre artiste; celle du septième, un ouvrier ou un laboureur; celle du huitième, un sophiste ou un démagogue; celle du neuvième, un tyran. Dans toutes ces conditions, celui qui a vécu avec justice obtient (à la génération suivante) une condition meilleure; mais celui qui a pratiqué l'injustice tombe dans une condition inférieure[1] : car les âmes ne reviennent pas au lieu d'où elles sont parties avant dix mille ans[2], parce qu'elles ne reprennent pas leurs ailes avant ce temps, à moins qu'elles n'aient cultivé sincèrement la philosophie ou l'amour philosophique. Celles-ci, si elles choisissent trois fois de suite le même genre de vie, recouvrent leurs ailes à la troisième révolution de mille ans, et prennent leur vol à la fin de cette période[3]. Quant aux autres âmes, lorsqu'elles ont terminé leur première vie, elles sont jugées : à la suite de ce jugement, les unes, qui ont été condamnées, se rendent *sous la terre* dans des lieux de peine pour y subir leur châtiment;

recommence, mais qu'elle ne périt jamais; que, pour cette raison, il faut mener la vie la plus sainte qu'il est possible; car,

« Ceux qui ont expié leurs anciennes fautes, Perséphona (Proserpine) les rend après neuf ans à la lumière du soleil. Ces âmes forment des rois illustres et fameux par leur puissance, ainsi que des hommes grands par leur sagesse; dans la suite, ils sont regardés par les hommes comme de saints héros. » (Fragment de Pindare.)

1. « Dieu établit que celui qui ferait un bon usage du temps qui lui serait accordé pour vivre retournerait dans l'astre qui lui est propre, pour y demeurer et y partager une vie de félicité; que celui qui aurait failli serait changé en femme dans une seconde naissance; que s'il ne cessait pas alors d'être méchant, suivant la nature de ses vices, il serait changé dans une naissance nouvelle en l'animal auquel il ressemblerait par ses mœurs, et qu'enfin ses métamorphoses et ses tourments ne finiraient pas avant qu'il revînt à sa première excellence. » (*Timée*, p. 42.)

2. Empédocle, dans les vers que nous avons cités p. 90, dit *trente mille ans*. Cette manière de compter par *mille ans*, pour les périodes de la transmigration des âmes, est empruntée à la théologie de l'Inde. En voici un exemple :

« On appelle *Sanâtanas* (éternels) les mondes où résident les Pitris (ancêtres) dépourvus de formes. On les honore, comme des Dévas, suivant les rites prescrits. Quand les habitants des mondes *Sanâtanas* se relâchent dans les devoirs de la dévotion (Platon aurait dit : *quand ils perdent leurs ailes*), au bout d'une *révolution de mille ans*, ils renaissent dans de saintes familles où l'on s'occupe de la science sacrée. » (Harivansa, Lect. XVIII; trad. de Langlois, t. I, p. 81.)

3. « L'homme qui suit le sentier de la vérité sait que les âmes coupables sont punies aussitôt après le trépas et que les crimes commis dans l'empire de Zeus trouvent sous la terre un juge rigoureux qui prononce contre eux une sentence inévitable; que les bons, éclairés jour et nuit par un soleil toujours pur, vivent au sein du repos et

les autres, qui ont été acquittées, prennent leur essor vers un *endroit du ciel* où elles jouissent d'un sort digne de la vie qu'elles ont menée sous la forme humaine. Après mille ans, les unes et les autres sont appelées à un nouveau partage des conditions : chaque âme peut choisir à la seconde génération la vie qu'elle préfère. C'est ainsi que l'âme d'un homme peut passer dans le corps d'un animal et revenir de celui-ci dans le corps d'un homme, pourvu qu'elle ait animé déjà un homme : car celle qui n'a jamais contemplé la vérité ne peut prendre cette forme, parce que *l'homme doit comprendre le général qui provient de plusieurs sensations ramenées à l'unité par la raison* [1]. C'est en cela que consiste la *réminiscence* des essences que notre âme a vues autrefois lorsqu'elle accompagnait un Dieu, et lorsque, dédaignant ce que nous appelons des *êtres,* elle s'élevait à l'*être véritable.* Voilà pourquoi *il est juste que l'entendement du philosophe ait seul des ailes, parce que sa mémoire se rappelle toujours autant que possible les essences qui font d'un Dieu un être divin en tant qu'il est avec elles.* L'homme qui use bien de ses souvenirs est initié aux vrais mystères [2] et seul devient véritablement parfait. Détaché des affaires humaines et ne s'occupant que de ce qui est divin [3], il est blâmé par la multitude qui ne voit pas qu'il est inspiré. » (*Phèdre,* p. 249.)

de l'abondance, sans avoir besoin d'arracher à la terre ou de chercher à travers les mers une chétive nourriture ; qu'enfin quittant la vie, exempts de tache et de parjure, ils passent leur temps dans la compagnie des dieux et ne connaissent point les larmes, tandis que les méchants descendent dans les ténèbres pour expier leurs forfaits par les plus horribles tourments.

» Ceux dont les âmes ont vécu *trois fois* sans commettre aucune injustice, vont par la route de Zeus, dans les palais de Kronos, dans l'île des bienheureux que rafraîchissent les brises de l'Océan : là ils voient des fleurs d'or croître sur les rameaux des arbres et au bord des ruisseaux ; ils les tressent en couronnes pour en parer leur sein et leur tête brillante. Ainsi le veulent les justes arrêts de Rhadamanthe qui siége auprès de Kronos. » (Pindare, *Olympiques*, II.)

Voy. ci-dessus, p. 8, n. 4.

1. C'est la définition psychologique de l'*Idée.*

2. « Heureux qui a vu les mystères d'Éleusis avant d'être mis sous terre ! Il connaît les fins de la vie et le commencement donné de Dieu. » (Pindare, *Fragments.*)

« Avant de sortir de la vie, l'homme sage connaît quel séjour l'attend nécessairement, et l'espérance d'habiter un jour avec les dieux remplit sa vie de bonheur. » (Plotin, *Ennéade*, IV, IV, § 45 ; trad. de Bouillet, t. II, p. 405.)

3. Voy. ci-dessus, p. 46.

Métaphysique de l'Inde. — Transmigration des âmes et Réminiscence.

C'est une question très-controversée entre les historiens de la philosophie grecque que de déterminer quelle est l'origine de la croyance à la transmigration des âmes. La raison en est facile à saisir. Tant que l'on se borne à discuter les témoignages des écrivains grecs, on ne peut arriver à une conclusion certaine[1]. Au contraire, si l'on étudie les monuments de la littérature égyptienne et de la littérature indienne, on constate deux faits qui donnent la solution du problème.

1° Les croyances religieuses des Égyptiens sur le sort de l'âme après la mort sont exposées dans le *Rituel funéraire*[2]. Or on n'y découvre pas le dogme de la transmigration, tel qu'il est enseigné par Empédocle et par Platon.

2° Si l'on consulte les poëmes de l'Inde, on y trouve textuellement les expressions employées par Empédocle, comme nous l'avons expliqué ci-dessus[3], et les théories de Platon sur la transmigration et la réminiscence[4], comme nous allons le faire voir par les extraits qui suivent.

1. Zeller, *Histoire de la Philosophie des Grecs* (trad. de Boutroux, t. I, p. 67-69).

2. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. I, p. 506-530.

3. Voy. p. 86, note 3; p. 90, notes 2, 5; p. 90, note 1.

Nous avons en outre démontré que le fragment le plus célèbre de la *Théologie orphique* (fragment antérieur à Platon, puisqu'il en cite un vers) reproduit la doctrine exposée dans la *Vision de Mârkandêya* (p. 95-100).

4. Dans son *Mémoire sur le Sankhya de Kapila* (*Mémoires de l'Académie des Sciences morales*, t. VIII), M. Barthélemy Saint-Hilaire établit que la doctrine de Platon sur la transmigration et la réminiscence est conforme à ce système de philosophie tel qu'il est exposé dans les *Lois de Manou* et dans le *Mahâbhârata*.

Lois de Manou. *Transmigration des âmes. Réminiscence.*

Transmigration. « Tout acte de la pensée, de la parole ou du corps porte un bon ou un mauvais fruit...

L'être doué de raison obtient une récompense ou une punition, pour les actes de l'esprit, dans son esprit; pour ceux de la parole, dans les organes de la parole; pour ceux de son corps, dans son corps.

Pour des actes criminels provenant principalement de son corps, l'homme passe à l'état de créature privée de mouvement (à l'état de végétal); pour des fautes en paroles, il revêt la forme d'un oiseau ou d'une bête fauve; pour des fautes mentales, il renaît dans une condition humaine inférieure...

Que l'homme, considérant que les migrations de l'âme dépendent de la vertu et du vice, dirige toujours son esprit vers la vertu.

Qu'il sache que l'âme (*atmâ*) a trois qualités, la bonté (*sattwa*), la passion (*radjas*), l'obscurité (*tamas*)...

L'amour du plaisir distingue la qualité d'obscurité; l'amour de la richesse, la qualité de la passion; l'amour de la vertu, la qualité de la bonté[1]. La supériorité de mérite suit pour ces choses l'ordre d'énumération.

Les âmes douées de la qualité de la bonté acquièrent la nature divine, celles que domine la passion ont en partage la condition humaine, celles qui sont plongées dans l'obscurité sont ravalées à l'état des animaux : telles sont les trois principales sortes de transmigrations...

Étudier les *Védas,* pratiquer la dévotion austère, dompter les organes des sens, ne point faire de mal, honorer son précepteur spirituel, connaître Brahma, telles sont les œuvres qui conduisent à la béatitude finale.

De tous ces devoirs, le principal est d'acquérir la connaissance de l'Ame suprême; c'est la première de toutes les sciences; elle procure la *délivrance finale*[2]. » (XII, § 3, 8, 23, 38, 40, 82.)

1. A la *bonté*, à la *passion*, à l'*obscurité*, correspondent, dans la doctrine de Platon, les trois parties de l'âme, l'*intelligence*, l'*appétit irascible*, l'*appétit concupiscible*.

2. La délivrance finale consiste à ne plus renaître.

Réminiscence. « Par son application à réciter les *Védas*, par une pureté parfaite, par des austérités rigoureuses, par son attention à ne point faire de mal aux êtres animés, un brâhmane rappelle à sa mémoire sa naissance précédente.

En se rappelant sa naissance précédente, il s'applique de nouveau à réciter les *Védas*, et, par cette application constante, il parvient à la délivrance finale. » (II, § 148.)

MAHABHARATA. *Yama et le brâhmane*[1].

« Il y eut un brâhmane illustre nommé Mândavya. Il connaissait tous les devoirs. Il était inébranlable dans la pénitence et dans la vérité. Enchaîné au vœu du silence, il se tenait, les bras toujours levés en l'air, à la porte de son ermitage. Des voleurs y entrèrent pour y déposer leur butin et s'y cacher. A peine s'étaient-ils mis à couvert qu'arrivèrent des gardes qui étaient à leur poursuite. Ceux-ci demandèrent au brâhmane s'il avait vu des voleurs; n'ayant pas reçu de réponse, ils fouillèrent l'ermitage et y découvrirent les voleurs avec leur butin. Ils soupçonnèrent alors le brâhmane d'avoir été de connivence avec eux, et, l'ayant lié, ils le menèrent avec les voleurs devant le roi, qui le condamna à mort sans le connaître. D'après son ordre, ils le fichèrent sur un pal, puis revinrent quelques jours après pour s'assurer s'il avait cessé de vivre. Mais, à leur grand étonnement, ils trouvèrent qu'il respirait encore, quoiqu'il n'eût reçu aucune nourriture. Ils coururent alors annoncer au roi ce qui se passait. Le prince comprit qu'il avait commis une faute, et vint demander pardon au vertueux brâhmane; ensuite, après avoir obtenu sa grâce, il le fit enlever du pal.

A peine délivré de cette longue torture, le brâhmane rendit le dernier soupir. Il descendit aussitôt au palais de Yama[2], et lui adressa ses mots : « Quelle faute ai-je commise à mon insu pour avoir été condamné à un pareil supplice? Dis-moi promptement la vérité. Tu verras quelle est la force de ma pénitence[3]. » Yama lui répondit : « Quand tu étais jeune enfant, tu fis entrer une

1. *Mahâbhârata*, Adi-Parva ; trad. de Fauche, t. I, p. 459-462.
2. Yama est le roi des enfers. Voy. p. 48.
3. Par la force de sa pénitence, un anachorète devient supérieur à un Déva.

aiguille dans la queue d'une sauterelle. Ton supplice fut la conséquence de cette mauvaise action [1]. » Le brâhmane lui répliqua : « Tu as puni d'un grand châtiment une petite faute. C'est pourquoi, Yama, tu naîtras homme dans le sein d'une çoudra. J'établis cette règle que désormais, jusqu'à quatorze ans, il ne sera pas tenu compte du péché ; mais, après ce temps, quiconque commettra une mauvaise action en subira le châtiment. »

Pour cette faute Yama, suivant la malédiction du brâhmane, naquit dans le sein d'une çoudra, sous la forme de Vidoura [2]. »

Harivansa. *Histoire des sept brâhmanes.*

« Il y avait sept brâhmanes, infidèles à leurs devoirs, mais attachés au culte des *Pitris* [3]. Ils portaient des noms conformes à leurs œuvres, *Vâgdouchta, Krodhana, Hinsa, Pisouna, Kavi, Swasrima, Pitriwarttin.* Ils étaient fils de Kosica et disciples de Gârgya. Leur père étant venu à mourir, ils commencèrent les cérémonies prescrites sous la direction de leur *gourou* (précepteur spirituel). Par son ordre, ils gardaient sa vache nourricière, accompagnée de son veau déjà aussi grand qu'elle. En chemin, ils furent tentés par la vue de cette vache magnifique qui fournissait à tous les besoins de Gârgya : la faim les poussait, leur raison était aveuglée ; ils conçurent le projet insensé et cruel de la tuer. Kavi et Swasrima essayèrent vainement de les en détourner. Mais Pitriwarttin, celui qui était toujours occupé du *srâddha* [4], songeant alors au devoir dont la pensée l'obsédait, dit à ses frères avec colère : « Puisque nous avons un sacrifice à faire à l'intention des Pitris, que cette vache soit immolée par nous avec dévotion, et sa mort nous profitera. Honorons les Pitris, et l'on n'aura point de reproche à nous faire. — Oui, » s'écrièrent-ils tous, et la vache fut sacrifiée en l'honneur des Pitris. Ils dirent ensuite à leur gourou : « Votre vache a été tuée par un tigre, mais voici son veau. » Gârgya, sans

1. Un brâhmane ne doit tuer aucun animal, sauf pour un sacrifice.
2. La naissance de Vidoura est racontée ci-dessus, p. 136.
3. Les *Pitris* (en latin, *Patres*) sont les *Dieux Mânes* des Romains.
4. Le *srâddha* est l'offrande funèbre en l'honneur des Pitris. Le livre III des *Lois de Manou* donne de longs détails sur les diverses espèces de *srâddhas*.

soupçonner le mal, reprit le veau que ses disciples lui remettaient.

Ils avaient manqué aux égards et au respect qu'ils devaient à leur gourou: quand le Temps vint les enlever tous ensemble de ce monde, comme ils avaient été cruels et qu'ils s'étaient rendus coupables d'impiété envers leur gourou, ils reparurent tous les sept à la vie dans la famille d'un chasseur[1] du pays de Dasârna (au sud-est du mont Vindhya). Cependant comme, en immolant la vache de leur gourou, ils avaient rendu hommage aux Pitris, ils conservèrent dans cette existence le souvenir du passé : ils se montrèrent attachés à leurs devoirs, remplissant leurs fonctions avec zèle et s'abstenant de tout acte de cupidité et d'injustice, tantôt retenant leur respiration aussi longtemps que durait la récitation d'un *mantra* (prière)[2], tantôt se plongeant dans de profondes méditations sur leur destinée. Ces pieux chasseurs se nommaient *Nirvêra, Nirvriti, Kchânta, Nirmanyou, Kriti, Vêghasa, Matrivarttin.* Ainsi ces mêmes hommes, qui autrefois avaient aimé le mal et l'injustice, étaient maintenant si changés qu'ils honoraient leur mère courbée sous le poids de l'âge et réjouissaient le cœur de leur père. Quand la mort eut emporté leurs parents, laissant leurs arcs, ils se fixèrent dans la forêt et bientôt ils y rendirent l'âme.

En récompense de leur bonne conduite, ils conservèrent encore dans la vie suivante le souvenir du passé. Ils naquirent sur l'agréable montagne de Kâlandjara (Callinger, dans le Bundelcund), sous la forme de cerfs à la haute ramure, tour à tour éprouvant et inspirant la terreur. Leurs noms étaient *Ounmoukha, Nityavitrasta, Stabdakarna, Vilotchana, Pandita, Ghasmara, Nadin.* Repassant dans leur mémoire leurs anciennes actions, ils erraient dans les bois, soumis avec résignation aux devoirs qu'ils avaient à remplir, et renonçant à toute affection pour se livrer dans la solitude aux exercices du *yoga* (la méditation religieuse). Exténués par le jeûne et par la pénitence, ils moururent à la suite de leurs pratiques pieuses, et l'on voit encore sur le mont Kalandjara les traces de leurs pieds.

Leur piété fut cause qu'ils passèrent alors dans une classe d'êtres plus relevés. Transportés dans le beau pays de Sarodwîpa, ils eurent la forme des oies qui habitent les lacs : entièrement isolés de

1. La profession de chasseur est impure.
2. C'est un acte de piété.

toute société, véritables mounis uniquement occupés des choses divines, ils s'appelaient *Nishpriha*, *Nirmama*, *Kchânta*, *Nirdwandwa*, *Nichparigraha*, *Nirvriti*, *Nirbhrita*. Ils moururent au milieu des austérités, et revinrent à la vie sous la forme de cygnes qui fréquentaient les eaux du lac Mânasa. Les noms des sept frères étaient *Padmagarbha*, *Ravindâkcha*, *Kchîragarbha*, *Soulotchana*, *Ourouvindou*, *Souvindou*, *Himagarbha*. Dans le souvenir de leur vie passée, ils poursuivaient le cours de leurs saints exercices : la faute qu'ils avaient commise envers leur gourou, lorsqu'ils étaient brâhmanes, les avait fait rétrograder dans l'échelle des êtres ; mais le culte qu'ils avaient alors rendu aux Pitris, au milieu même de leur égarement, leur avait acquis la faculté d'augmenter leur science à mesure qu'ils renaissaient. Enfin, ils revinrent au monde sous l'apparence de canards sauvages, appelés *Soumanas*, *Swani*, *Souvâk*, *Souddha*, *Tchitradarsana*, *Sounétra*, *Soutantra*. Dans leur nouvelle condition, ils continuèrent leurs saintes pratiques, et le *yoga* était l'unique objet de leurs méditations.

Telle était leur existence, quand le roi Vibbrâdja, brillant de beauté, éclatant de puissance, entouré de toute sa maison, entra dans la forêt où vivaient ces oiseaux. Soutantra le vit; ébloui de tant de richesses, il forma ce souhait : « Puissé-je devenir semblable à ce roi, si j'ai acquis quelque mérite par mes austérités et ma pénitence ! Je suis malheureux de m'être mortifié sans aucun fruit. » Alors deux de ses compagnons lui dirent : « Nous voulons te suivre et partager ta destinée. » Soutantra, jusqu'alors uniquement occupé de pensées religieuses, leur répondit : « Ainsi soit fait ! » Mais Souvâk s'écria : « Puisque, ne consultant que ta passion, tu rejettes nos pieux exercices par des vœux mondains, écoute mes paroles. Sois maudit de nous ! Tu seras roi à Kâmpilya, et tes deux amis t'y suivront. » Ainsi maudits par leurs compagnons, les trois malheureux leur demandèrent grâce. Leur désespoir était touchant, et Soutmanas leur répondit au nom des autres : « Notre malédiction aura son effet. Vous deviendrez hommes, mais vous reprendrez un jour les saintes pratiques de la dévotion. Soutantra connaîtra les langues de tous les animaux. C'est à lui que nous devons les faveurs dont nous ont comblés les Pitris. Oui, un jour, en entendant quelques mots qui vous rappelleront, d'une manière concise, un passé dont le souvenir sera caché au fond de vos âmes, vous abandonnerez tout pour revenir à la dévotion. »

Dans leur existence suivante, tous les sept vécurent à Kâmpilya. Soutantra devint le fils d'Anouha (qui était lui-même fils du roi Vibhrâdja), et fut le glorieux *Brahmadatta :* le souhait qu'il avait formé fut ainsi accompli. Tchitradarsana et Sounétra naquirent dans une famille de brâhmanes et furent amis de Brahmadatta, comme ils l'avaient été dans leurs existences précédentes. L'un d'eux, *Pantchâla,* savant dans le *Rig-Véda*, fut un grand *atchârya* (instituteur spirituel); l'autre, *Kandarîka,* posséda le *Sâma-Véda* et le *Yadjour-Véda.* Quant au roi Brahmadatta, il eut le privilège de connaître la langue de tous les êtres. Livrés tous trois à l'empire des sens et des passions, en punition de ce qu'ils avaient fait dans leurs existences précédentes, ils savaient cependant distinguer avec sagesse les exigences du devoir, du désir des plaisirs et de l'acquisition des richesses[1].

Les quatre autres frères naquirent dans la famille d'un brâhmane qui était très pauvre ; ils se nommaient *Dhritimân, Soumanas, Vidwân, Tatwadarsin ;* versés dans la lecture des *Védas*, et pénétrant tous les secrets de la nature, ils réunissaient toutes les connaissances qu'ils avaient acquises dans leurs existences précédentes. Ils voulurent aller se perfectionner encore dans la solitude. Ils le dirent à leur père, qui s'écria : « C'est manquer à votre devoir que de m'abandonner ainsi. Comment pouvez-vous me priver des services de mes enfants qui sont ma seule richesse? » Ils consolèrent leur père par cette réponse : « Nous allons vous donner un moyen de sortir de la pauvreté. Écoutez ces mots... Rendez-vous auprès du vertueux roi Brahmadatta, et répétez-les lui en présence de ses conseillers. Il vous comblera de richesses. » Puis, après l'avoir honoré comme leur gourou, ils s'adonnèrent uniquement aux pratiques du *yoga* et obtinrent la délivrance finale[2].

Un jour que Brahmadatta se promenait dans le bois avec son épouse, la pieuse Saunatî, qui devait son nom au respect qu'elle inspirait, il entendit la voix d'une fourmi : c'était la voix d'un amant qui cherchait à fléchir sa maîtresse. En recueillant la

1. Ce sont les trois buts de la vie humaine. Voy. p. 145.

2. Ne pas renaître est considéré comme le bonheur suprême. La *Reconnaissance de Sakountalâ* se termine par ce vœu :

« Que le roi se conduise de manière à faire le bonheur du peuple; que *Saraswati* soit honorée par ceux qui connaissent le mieux l'Écriture; qu'enfin *Çiva* mette fin pour moi à la nécessité de renaître. »

réponse de l'amante courroucée, et en pensant à la petitesse de cet être, Brahmadatta ne put s'empêcher de rire aux éclats. La reine en parut offensée et rougit. Son dépit alla jusqu'à lui faire refuser de manger : Brahmadatta essaya en vain de l'apaiser. Elle lui répondit avec un sourire amer : « O prince, tu as ri de moi, je ne puis plus vivre. » Le roi lui raconta le fait tel qu'il était arrivé. Elle ne voulut pas y ajouter foi et lui répliqua avec humeur : « O prince, cela n'est point dans la nature. Quel homme peut connaître le langage des fourmis, à moins qu'il n'ait obtenu d'un Déva ce privilége en récompense de sa vie précédente? S'il est vrai que tu connaisses la langue de tous les êtres, communique-moi ta science, ou laisse-moi mourir, comme maudite de toi ! »

Brahmadatta fut touché des plaintes de la reine : il eut recours à la protection de Nârâyana (Vichnou), seigneur de tous les êtres : se recueillant et jeûnant, il l'adora pendant six nuits. Alors, dans une vision, il aperçut le dieu qui lui dit : « Brahmadatta, demain matin, tu auras le bonheur. »

Cependant le père des quatre brâhmanes cherchait un moment où il rencontrerait le roi avec ses conseillers, et pourrait lui dire les paroles mystérieuses qu'il avait apprises de ses enfants. De son côté le roi, satisfait de l'oracle de Nârâyana, avait fait son ablution de tête, et, monté sur un char tout brillant d'or, rentrait dans la ville. Kandarîka tenait les rênes des chevaux; Pantchâla portait le *tchâmara* et le *vyadjana* [1]. « C'est le moment, » se dit le brâhmane; puis il adresse ces mots au roi et à ses compagnons : « Les sept chasseurs du pays de Dasârna, les cerfs du mont Kâlandjara, les oies du Sarodwîpa, les cygnes du Mânasa, étaient anciennement, dans le Kouroukchêtra, des brâhmanes instruits dans les *Védas*. Dans ce long voyage, pourquoi restez-vous en arrière? » A ces paroles, Brahmadatta éprouva une vive émotion ainsi que ses deux conseillers. En voyant l'un laisser tomber les rênes et l'aiguillon, et l'autre le vyadjana, les spectateurs et les courtisans furent frappés d'étonnement. Un instant après, le roi reprit ses sens, et continua sa route avec ses deux compagnons. Mais tous les trois, se rappelant les bords du lac Mânasa, recouvrèrent aussi

1. Les insignes de la puissance royale sont le *dhwadja* (étendard), le *tchatra* (parasol), le *vyadjana* (éventail) et le *tchâmara* (émouchoir fait d'une queue de vache de Tartarie).

leurs anciens sentiments de dévotion. Ils donnèrent au brâhmane des pierres précieuses et d'autres présents. Brahmadatta céda son trône à Viswakséna et le fit sacrer roi ; ensuite, il se retira dans la forêt avec sa femme [1]. C'est là que Saunatî, heureuse de se livrer uniquement à la dévotion, dit à son époux : « O grand roi, je savais bien que tu connaissais la langue des fourmis ; mais, en feignant de la colère, je voulais t'avertir que tu étais dans les chaînes des passions. Nous allons maintenant suivre la route sublime qui est l'objet de nos désirs. C'est moi qui ai réveillé en toi cet amour de la dévotion. » Le roi fut charmé du discours de sa femme, et, se consacrant à la dévotion avec toutes les forces de son âme, il entra dans cette voie supérieure à laquelle il est difficile d'arriver.

Kandarîka, animé du même zèle, fut aussi habile dans la science du *Sankhya* que dans celle du *Yoga* [2]; purifié par ses œuvres, il obtint la perfection et l'union mystique avec Dieu.

Pantchâla travailla à expliquer les règles de la Loi et enseigna les préceptes de la prononciation. Il fut maître dans l'art divin de la dévotion et il acquit une grande gloire par sa pénitence [3]. »

IV. — LES MYTHES SUR LA DESTINÉE DES AMES

Pour compléter les considérations qui précèdent, il est nécessaire de comparer les mythes de Platon sur le sort des âmes après la vie terrestre avec les mythes que les livres sacrés de l'Inde et de la Perse exposent sur le même sujet.

1. Se retirer dans une *forêt* était une coutume. Voy. ci-dessus, p. 17.

2. Le but de la philosophie indienne est d'arriver à la délivrance finale qui, unissant l'âme humaine à l'Ame universelle, l'exempte de la nécessité de renaître. Le *Sankhya* de Kapila (dont M. Barthélemy Saint-Hilaire a donné une analyse dans le tome VIII des *Mémoires de l'Académie des Sciences morales*) enseigne à atteindre ce but par la *science*, comme Platon par la *philosophie* qui, selon les termes du *Phédon*, « sépare l'âme du corps » en l'affranchissant des passions. Le système du *Yoga*, exposé dans la *Bhagavad-Gîtâ*, place, au-dessus des œuvres et de la science, la *contemplation* qui unit l'âme humaine à l'Ame universelle.

3. *Harivansa*, Lect. XXI-XXIV ; trad. de Langlois, t. I, p. 100-110.

Lois de Manou. *Peines et récompenses des âmes après la mort.*

Les *Lois de Manou* énoncent des idées générales qui peuvent servir à relier entre eux les mythes relatifs à la destinée des âmes après la mort.

« L'Ame suprême (*Paramâtmâ*) et l'Intelligence (*Mahat,* le Grand principe) examinent ensemble les vertus et les vices de l'âme; et suivant qu'elle s'est livrée à la vertu ou au vice, elle obtient dans ce monde et dans l'autre le plaisir ou la peine.

Si l'âme a pratiqué presque toujours la vertu et rarement le vice, revêtue d'un corps tiré des cinq éléments, elle savoure les délices du *Swarga* (Ciel).

Mais si elle s'est adonnée fréquemment au mal et rarement au bien, dépouillée de son corps tiré des cinq éléments (et revêtue d'un autre corps formé des particules subtiles des cinq éléments), elle est soumise aux tortures infligées par *Yama* (le juge de l'Enfer)...

Les coupables vont d'abord dans le *Tâmisra* (l'Obscurité) et dans d'autres demeures horribles de l'Enfer, dans l'*Asipatravana* (Forêt dont les feuilles sont des lames d'épée), et dans divers lieux de captivité et de torture.

Des tourments de toute sorte leur sont réservés : ils seront dévorés par des corbeaux et par des hiboux; ils avaleront des gâteaux brûlants, marcheront sur des sables enflammés, et seront mis au feu comme les vases d'un potier.

Ils renaîtront sous des formes d'animaux exposés à des peines continuelles. Ils souffriront alternativement l'excès du froid et l'excès du chaud, et ils seront en proie à toutes les espèces de douleurs. » (XII, § 19-21, 75-77.)

Dans ce résumé, il est facile de reconnaître la fusion de deux doctrines : d'après l'une, les âmes vont dans le Ciel partager la félicité des Dévas (p. 86, n. 3), ou descendent dans l'Enfer gouverné par Yama qui leur fait expier leurs fautes; d'après

l'autre, l'Ame du monde les récompense ou les punit par les conditions successives dans lesquelles elles renaissent (p. 218).

Platon, dans ses dialogues, expose deux doctrines analogues. Nous nous bornerons à examiner les mythes du *Gorgias*, de la *République* et du *Phédon*.

Gorgias. — Jugement des âmes.

I. — Dans le mythe qui termine le *Gorgias*, Platon suppose que Zeus décrète que les hommes seront jugés nus et après leur mort.

« Les jugements se rendent mal aujourd'hui, parce qu'on juge les hommes tout vêtus et pendant leur vie. Ainsi plusieurs dont l'âme est corrompue sont revêtus de beaux corps, de noblesse, de richesses ; et, lorsqu'ils sont jugés, une foule de témoins viennent les assister, prêts à attester qu'ils ont bien vécu. Les juges se laissent éblouir par tout cela... J'ordonne donc qu'on juge les hommes dépouillés de tout ce qui les environne : car ce n'est qu'après leur mort qu'on doit les juger. Il faut aussi que le juge soit nu, mort, et qu'il examine d'âme à âme immédiatement chaque homme... J'établis pour juges mes fils Minos[1], Rhadamanthe, Éaque. »

1. Platon fait allusion à l'*Odyssée* (XI, 569) :

« Alors j'aperçois Minos, illustre fils de Zeus ; assis, un sceptre d'or à la main, il rend la justice aux morts. Ceux-ci s'asseyent et se lèvent tour à tour pour exposer leurs droits devant les larges portes du palais de Hadès. »

Virgile y fait également allusion :

> Nec vero hæ sine sorte datæ, sine judice, sedes.
> Quæsitor Minos urnam movet; ille silentum
> Conciliumque vocat, vitasque et crimina discit. (*Énéide*, VI, 431.)

Mais Platon et Virgile donnent à ce passage de l'*Odyssée* une portée qu'il n'a pas, en supposant que Minos y distribue aux âmes les récompenses ou les peines qu'elles méritent. La croyance aux plaisirs de l'Élysée et aux douleurs du Tartare n'est indiquée que vaguement dans l'*Iliade* (VIII, 479; XIV, 279) et dans l'*Odyssée* (IV, 561). Elle ne parait s'être développée et précisée en Grèce qu'à partir du sixième siècle

L'idée principale de cette première partie du mythe, c'est qu'on ne peut apprécier équitablement la valeur morale d'un homme que lorsque la mort l'a dépouillé de tous ses avantages extérieurs. Elle se trouve exprimée avec autant de concision que d'énergie dans un passage du *Mahâbhârata*[1].

Égalité des hommes après la mort. « L'homme enchaîné par les sens n'est éclairé que lorsqu'il va à la mort et qu'il est entraîné par les messagers de Yama. *Privé de la parole, il n'a plus alors devant lui que ce qu'il a fait de bien ou de mal.* C'est ainsi qu'il s'aperçoit combien il est lui-même condamnable. Auparavant, subjugué par la cupidité, rendu insensé par l'ambition,

sous l'influence des mystères et peut-être aussi des doctrines orphiques. On est donc fondé à en chercher ailleurs l'origine.

Dans la mythologie de l'Inde, *Yama* règne sur les *Pitris* (les Ancêtres) et rend la justice aux morts; en cette qualité, il porte le titre de *Dharmarâdja* (roi de la justice). La région du midi, dans laquelle il réside, comprend deux parties, l'une destinée aux justes, et l'autre aux coupables (p. 48, n. 1 et 2).

L'*Avesta* décrit le jugement des morts. L'âme, après avoir erré trois jours dans les régions aériennes, arrive au passage redoutable qui sépare l'Enfer du Ciel : c'est le pont *Cinvat*. Là se tiennent *Mithra, Rashnu* et *Çraosha*. La balance à la main, *Rashnu* pèse les actes de l'âme. Si elle sort victorieuse de l'épreuve, elle est conduite par les esprits célestes nommés *Izeds* auprès du trône d'*Ormazd*, dans la demeure des *Amschaspands*. Si elle est reconnue coupable, elle est livrée au démon *Vizaresha* qui la charge de chaînes et l'entraîne dans un lieu de ténèbres et de douleurs. (De Harlez, *Avesta*, t. I, p. 45.)

Le *Rituel funéraire* expose dans ses détails la *psychostasie* (pèsement de l'âme) d'après les croyances religieuses de l'Égypte. *Osiris* est assis dans un naos; il est coiffé du pschent et tient en mains le fouet et le pedum. Le défunt est introduit par la déesse de la Vérité dans la salle du jugement (la salle de la Vérité), où siégent quarante-deux juges. *Horos* et *Anubis* procèdent au pèsement des actes du mort que représente son cœur: posé sur un des plateaux de la balance, cet organe doit faire équilibre à la statue de la Vérité que supporte l'autre plateau. Le résultat de la pesée est annoncé par Anubis: « Le cœur fait l'équilibre par son maintien. La balance est satisfaite par l'Osiris N. (le défunt). » *Thot* enregistre la sentence : « Il lui est accordé que son cœur soit à sa place (qu'il retourne dans sa poitrine), » en vertu de quoi l'âme peut « faire toutes les transformations qu'il lui plaira, » c'est-à-dire, accomplir de nouvelles existences. Au contraire, si l'âme est condamnée, elle est livrée au « démon qui dévore les âmes emprisonnées dans la région souterraine. » (Pierret, *Mythologie de l'Égypte*, p. 144.)

1. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata,* p. 273.

par la colère et par la crainte, il ne se comprend pas lui-même. Il se réjouit de la noblesse de sa race et méprise ceux qui sont d'une basse naissance. Enflé d'orgueil à cause de sa fortune, il dédaigne les pauvres. Il dit des autres : « Ce sont des fous, » et il ne se regarde pas lui-même. Mais quand riches et pauvres, nobles et plébéiens, orgueilleux et humbles, sont allés dans le séjour des ancêtres, tous dorment et leur fièvre est passée. *A ces corps décharnés, qui ne sont plus qu'un amas d'ossements liés par des nerfs, les autres hommes ne voient plus la différence par laquelle ils distinguaient la noblesse et la beauté*[1]. »

II. — Dans la seconde partie du mythe, Platon expose une allégorie dont le sens est que l'âme, après la mort, conserve, dans l'ensemble de ses dispositions bonnes ou mauvaises, l'image des actions pour lesquelles elle doit être punie ou récompensée.

« Après la mort, le corps reste pendant quelque temps tel qu'il a été pendant la vie. Il en est de même à l'égard de l'âme : quand elle est dépouillée du corps, elle conserve des marques évidentes de son caractère et des affections diverses qu'elle a éprouvées suivant le genre de vie qu'elle a embrassé. Après que les défunts sont arrivés devant leur juge, ceux d'Asie par exemple devant Rhadamanthe, Rhadamanthe, les faisant approcher, examine l'âme de chacun d'eux, sans savoir à qui elle appartenait[2]. Et souvent, ayant entre les mains le grand roi ou quelque autre souverain, il

1. C'est un sentiment analogue qui a inspiré les vers de Villon sur le Charnier des Innocents.

Quand je considère ces testes
Entassées en ces charniers,
Tous furent maistres des requestes
Ou tous de la Chambre aux Deniers,
Ou tous furent porte-paniers ;
Autant puis l'un que l'autre dire :
Car d'evesques ou lanterniers
Je n'y connois rien à redire.

Et icelles qui s'inclinoient
Unes contre autres en leurs vies,
Desquelles les unes regnoient,
Des autres craintes et servies :
Là les voy toutes assouvies,
Ensemble en un tas pesle-mesle.
Seigneuries leur sont ravies,
Clerc ne maistre ne s'y appelle.

2. Gnosius hæc Rhadamanthus habet durissima regna ;
Castigatque auditque dolos, subigitque fateri
Quæ quis apud superos, furto lætatus inani,
Distulit in seram commissa piacula mortem. (*Énéide*, VI, 566.)

découvre qu'il n'y a rien de sain en son âme, mais qu'elle est remplie des cicatrices qu'y ont laissées les parjures et l'injustice et que chaque action de la vie y a fortement empreintes; que le mensonge et la vanité y ont tracé mille détours obliques, et qu'il n'y a rien de droit en elle, parce qu'elle a été élevée loin de la vérité; il voit que le pouvoir sans bornes, la mollesse, l'insolence et l'intempérance ont rempli cette âme de désordre et d'infamie[1]; et quand il a vu tout cela, il se presse de l'envoyer honteusement dans le cachot où elle doit subir un juste châtiment... Quelquefois aussi, voyant une âme qui a vécu dans la sainteté et la vérité, soit l'âme d'un homme privé, soit celle d'un philosophe, qui durant toute sa vie a évité toutes les intrigues et n'a songé qu'à remplir ses devoirs, il en est ravi et il l'envoie aux Iles fortunées. »

La mention que Platon fait du grand roi mérite d'être remarquée. La nature de l'exemple qu'il choisit conduit à chercher l'origine de cette allégorie dans l'*Avesta*, dont il connaissait la doctrine[2]. On y

1. Ce que Platon dit ici du grand roi est expliqué par un passage des *Lois* (III), où il montre que les Athéniens et les Perses ont porté à l'excès, les uns les droits de la monarchie, et les autres l'amour de la liberté.

« Pendant que Cyros acquérait pour ses fils des troupeaux immenses d'animaux et même d'hommes et mille autres choses, il ne savait pas que ceux auxquels il en devait laisser la conduite n'étaient point élevés suivant la façon des Perses, peuple pasteur, sorti d'un pays sauvage; et, au lieu de cette éducation dure, propre à en faire des pasteurs robustes, en état de coucher en plein air, de supporter des veilles et de faire des expéditions militaires, il souffrit que des femmes et des eunuques les élevassent à la manière des Mèdes, au sein des plaisirs qu'on prend pour le bonheur. Aussi cette éducation eut-elle les suites qu'il était naturel d'en attendre. A peine les enfants de Cyros furent-ils montés sur le trône après sa mort, avec les défauts que la mollesse et la licence avaient fait naître en eux, que Cambysès tua son frère, jaloux d'avoir en lui un égal... Darios ne reconnut pas la faute qu'avait commise Cyros et donna à son fils la même éducation que Cyros avait laissé donner au sien. Xerxès, ayant été élevé comme Cambysès, eut un sort à peu près semblable. Depuis ce temps, la Perse n'a eu aucun roi vraiment grand, si ce n'est de nom. »

2. Platon dit dans l'*Alcibiade I* :

« A quatorze ans, le fils du roi passe entre les mains de ceux qu'on nomme les précepteurs du roi : ce sont les quatre hommes de Perse reconnus pour avoir le plus de mérite. On les choisit dans la vigueur de l'âge. L'un passe pour le plus savant, l'autre pour le plus juste, le troisième pour le plus sage, le quatrième pour le plus vaillant.

trouve en effet une scène véritablement admirable qui personnifie la *nature vertueuse* et la *nature vicieuse*.

AVESTA. *La mort du juste et la mort du méchant*[1].

« *Zarathustra* (*Zoroastre*, la Splendeur d'or) demanda à *Ahura-Mazda* (*Ormazd*, le Seigneur Omniscient) : « Ahura-Mazda, Esprit très-saint, Créateur des biens visibles, Être pur ! lorsqu'un juste vient à mourir, où son âme séjourne-t-elle cette nuit même ? »

Alors *Ahura-Mazda* lui dit : « Elle se pose près de la tête, récitant le *Gâthâ Ustavaiti*, répétant le souhait du salut : *Salut à tout homme à qui veut le donner Ahura-Mazda qui gouverne à son gré !* Pendant cette nuit, elle éprouve autant de joie qu'en éprouve le monde vivant tout entier.

» Lorsque la troisième nuit est écoulée et que la lumière commence à poindre, l'âme de l'homme juste se trouve au milieu de plantes. Il lui arrive des régions méridionales un vent parfumé, plus parfumé que tous les autres vents. L'âme de l'homme juste aspire ce vent par le nez : « D'où souffle ce vent le plus parfumé que j'aie jamais aspiré de mes narines ? » De ce parfum s'avance vers lui *sa propre nature* sous la forme d'*une jeune fille*[2], belle, brillante, aux bras vermeils, forte, majestueuse, à la taille élancée et droite, au corps admirable, noble, de race illustre, de l'âge de quinze ans, plus brillante que les plus brillantes créatures[3].

» Or l'âme du juste, lui adressant la parole, lui demande : « Qui es-tu, toi la plus belle des jeunes filles que j'aie jamais vue ? »

» Alors sa propre nature lui répond : « Je suis tes bonnes pensées, tes bonnes paroles et tes bonnes actions, la nature même de ton propre corps. — Qui t'a parée de cette grandeur, de cette

Le savant lui enseigne la *magie de Zoroastre, fils d'Oromaze*, c'est-à-dire, le *culte des Dieux*. Le juste lui apprend à *dire toujours la vérité*. »

1. Le fragment de l'*Avesta* que nous citons est extrait d'un chant qui célèbre le mérite des bonnes œuvres. Nous en empruntons la traduction à M. C. de Harlez (*Avesta*, t. II, p. 186).

2. La même image est dans le *Cantique des cantiques* (III, 6) :

« Quelle est cette vierge qui s'élève dans le désert comme une colonne de fumée d'encens, de myrrhe et de toute espèce de parfum ? »

3. L'Iconographie chrétienne représente sous les mêmes traits l'*ange gardien*.

excellence, de cette beauté, telle que tu te présentes à moi, répandant une odeur parfumée, triomphante, dominant tes ennemis. — C'est toi, ô jeune homme, qui m'a parée de la sorte. Lorsque tu voyais là-bas quelqu'un pratiquant la magie, se rendant coupable de séduction ou d'oppression, tu t'inclinais récitant les *gâthas* (hymmes) à haute voix, honorant les *Eaux pures* et le *Feu, fils d'Ahura-Mazda,* et cherchant à satisfaire par des offrandes ou de bons services l'homme fidèle venu de près ou de loin. Ainsi tu m'as rendue, moi aimable déjà, plus aimable encore; belle, plus belle encore; désirable, plus désirable encore; j'étais assise sur un siège élevé, tu m'as fait asseoir sur un siège plus élevé encore, par tes bonnes pensées, par tes paroles saintes, par tes bonnes œuvres. »

L'âme du juste fait un premier pas et s'arrête dans le *humâta;* elle fait un second pas et s'arrête dans le *hûktâ;* elle fait un troisième pas et s'arrête dans le *huarsta*[1]*;* elle fait un quatrième pas, et s'arrête au lieu des *lumières sans commencement*. Un juste, mort auparavant, l'interroge et lui dit : « Comment, ô juste, comment es-tu venu des habitations où vivent les troupeaux, du lieu des unions prolifiques, du monde corporel, au monde spirituel; du monde périssable, au monde impérissable? Comment le bonheur t'est-il advenu pour toujours? »

Alors *Ahura-Mazda* reprend : « Ne demande rien à cet homme que tu interroges, qui est venu à cet endroit du chemin redoutable, horrible, qui éloigne du monde, à la séparation du corps et de l'intelligence. Des aliments qu'on lui apporte, l'huile dorée est ce qui convient le mieux, après la mort, au jeune homme dont les pensées, les paroles, les inclinations, les actions, ont été saintes[2]. C'est l'aliment qui convient après la mort à la jeune fille qui a persévéré dans des pensées, des paroles, des actions saintes, toujours bien dirigée, soumise à son chef, constamment pure[3]. »

Zarathustra demanda à *Ahura-Mazda :* « Esprit très-saint,

1. Ces trois mots sont les noms allégoriques des lieux que les Iraniens plaçaient devant l'entrée du paradis. Ils signifient : *bonne pensée, bonne parole, bonne action.*

2. L'huile était pour les Iraniens le symbole de l'abondance et des délices; l'or, celui de la richesse et de l'éclat; c'est pourquoi l'huile dorée est l'aliment du paradis mazdéen. — Le juste est transformé en un jeune homme de quinze ans.

3. La *jeune fille* est la *nature du juste,* comme dans ce qui précède.

Être pur! Lorsqu'un méchant vient à mourir, où séjourne son âme cette nuit même? »

Ahura-Mazda répondit : « Elle s'agite autour de la tête, disant à haute voix : *Vers quelle terre me dirigerai-je*[1], *où fuirai-je?* Cette nuit même, cette âme subit autant de douleurs que le monde vivant tout entier. Il en est de même de la seconde nuit et de la troisième. Lorsque la troisième nuit est écoulée et que la lumière paraît, l'âme du méchant se trouve dans des lieux d'horreur, et une odeur infecte arrive jusqu'à lui. Le vent qui l'apporte souffle des contrées septentrionales, répandant une odeur fétide, plus fétide que tout autre vent. Alors l'âme du méchant aspire ce vent par le nez : « D'où souffle ce vent d'odeur fétide que j'aspire par mes narines, le plus fétide que j'aie jamais aspiré! [2]... »

L'âme du méchant fait le quatrième pas, et s'arrête dans les *ténèbres sans commencement*. Alors un méchant, mort avant lui, l'interroge et lui dit[3] : « Comment es-tu mort, ô méchant? Comment es-tu venu des demeures où vivent les bestiaux, du lieu des unions prolifiques, du monde corporel au monde spirituel, du monde périssable au monde qui ne finit jamais? Comment ce malheur t'est-il arrivé pour toujours? »

Anro-Mainyus (*Ahriman*, l'Esprit mauvais), s'écrie alors : « Ne demandez rien à cet homme que vous interrogez, lui qui est venu à cette voie redoutable qui éloigne du monde. Des aliments qu'on lui apporte, le poison ou ce qui est mélangé de poison est ce qui convient après la mort au jeune homme dont les pensées,

1. Phèdre s'écrie de même dans l'*Hippolyte* d'Euripide :

« Je subis un juste châtiment. O terre, ô lumière, où fuir pour échapper à mon sort? Comment cacher ma honte? Quel Dieu viendrait à mon aide, quel mortel voudrait être le complice de mes crimes? Les malheurs de ma vie sont arrivés à leur comble. »

2. Il y a ici une lacune dans le texte. Les stances qui manquent contenaient le portrait de la *nature vicieuse*, qui est l'antithèse de la *nature vertueuse*.

3. Les paroles que le méchant adresse au méchant, condamné comme lui, font penser à l'arrivée du roi de Babylone dans le *Schéol* (le lieu souterrain où demeurent les morts) :

« Pour toi le Schéol s'agite dans ses profondeurs. A ton entrée, il excite les Rephaïm (les géants); de leurs trônes il fait lever tous les princes de la terre, tous les rois des nations.

» Tous élèvent la voix et disent : « Toi aussi, tu t'es donc évanoui comme nous! Tu es devenu semblable à nous! » (*Isaïe*, XIV, 9-10.)

les paroles, les actions, les inclinations ont été mauvaises. C'est la nourriture qui convient après la mort à *la fille de mauvaise vie*, dont les pensées, les paroles, les actions ont été constamment mauvaises, à la jeune fille qui a suivi une direction mauvaise, indépendante de tout chef. »

Hèraclès entre la Vertu et la Volupté.

Dans le parallèle que l'*Avesta* fait du juste et du méchant, la chaste vierge qui représente la nature vertueuse a les traits d'*Armaiti* (la Piété) et d'*Ashi* (la Pureté), tandis que la fille de mauvaise vie qui personnifie la nature vicieuse correspond aux symboles de la *Pairika* (la Péri, nymphe démoniaque) et de la *Djahika* (la courtisane). Cette conception, commune aux Perses[1], aux Juifs et aux Chrétiens,

1. L'*Avesta* prononce une imprécation contre la *Djahika* (la courtisane) :

« A la *Djahika* enchanteresse, qui enivre les cœurs et favorise ces hommes dont l'esprit est mobile et inconstant, comme un nuage poussé par le vent, oppose-toi, ô Hôma, en faveur du juste dont le corps périt. » (*Avesta*, t. II, p. 78.)

Les *Proverbes* de Salomon opposent la Sagesse à la courtisane :

« La Sagesse s'est construit une maison, et elle y a placé sept colonnes.
Elle a immolé des victimes, mélangé le vin et dressé la table.
Elle a envoyé ses servantes à la citadelle et aux murs de la ville pour inviter des convives :
« S'il y a un jeune homme, qu'il vienne à moi. » Et elle a dit aux simples d'esprit :
« Sortez de l'enfance, vivez et marchez dans les voies de la prudence...
» La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; et la prudence est la science des saints.
» Je multiplierai tes jours et j'ajouterai des années à ta vie.
» Si tu es sage, tu en recueilleras le fruit ; si tu fais le mal, tu en porteras seul la peine. »
La femme sotte et bavarde qui étale ses charmes et ne sait rien,
S'est assise à sa porte sur un siége dans un endroit élevé de la ville,
Afin d'appeler à elle les passants et les voyageurs :
« S'il y a un jeune homme, qu'il vienne à moi. » Et elle a dit à l'insensé :
« Les eaux furtives sont douces, et le pain clandestin est agréable. »
Et l'insensé ne sait pas que les Rephaïm sont là, et que ses convives sont dans les vallées du Schéol ! ». (*Proverbes*, IX.)

Dans l'*Apocalypse* de saint Jean, la Pureté chrétienne est personnifiée par la Jéru-

est aussi étrangère à la patrie de Phrynè et de Thaïs qu'au pays des bayadères[1]. Il est donc impossible de ne pas en reconnaître une imitation dans le début de l'allégorie, où Prodicos de Céos dépeint Hèraclès entre la Vertu et la Volupté[2] personnifiées par deux femmes, dont l'une est une chaste vierge, et l'autre une femme impudique.

« Au sortir de l'enfance, à cet âge où les jeunes gens devenus leurs maîtres, font déjà voir s'ils suivront pendant leur vie le chemin de la Vertu ou celui de la Volupté, Hèraclès s'assit dans un lieu solitaire, ne sachant laquelle choisir des deux routes qui s'offraient à lui[3]. Soudain il voit s'avancer deux femmes d'une

salem nouvelle, qui descend du ciel sous la forme d'une vierge parée pour son époux, et l'Idolâtrie avec toutes ses abominations, par la grande prostituée de Babylone.

1. L'austère Xénophon nous représente Socrate se rendant avec ses amis chez une hétaïre, et lui donnant des conseils sur la manière d'inspirer de l'amour et de conserver des amants.

Dans le drame sanscrit intitulé *Le Chariot de terre cuite* (traduit par P. Regnaud, 1877), le brâhmane Charadatta, type de la générosité, marié à une femme qui le chérit, ne dédaigne pas l'affection que lui témoigne la courtisane Vasantaséna; il se laisse même engager ainsi dans une intrigue qui lui coûterait la vie, si le roi qui l'a condamné injustement n'était tué à l'autel pendant un sacrifice, comme Polyphonte dans la *Mérope* de Voltaire.

2. Xénophon et saint Basile ont Κακία (la Perversité); Cicéron, *Voluptas;* Maxime de Tyr, Ἡδονή (la Volupté). Le nom de *Volupté* paraît plus convenable pour le portrait que trace Prodicos.

3. Le choix entre le bien et le mal, la pureté et l'impureté, constitue la profession de foi du Mazdéen :

« Je réprouve les *devs* (démons). Je me proclame *Mazdéen* (adorateur d'*Ahura-Mazda*, le Seigneur-Omniscient), *Zarathustrien* (disciple de Zoroastre)... J'attribue tout ce qui est bon à *Ahura-Mazda*, l'être parfait... *Je choisis Çpenta Armaiti* (la bienfaisante Piété), *qui est parfaite; elle est à moi.* » (*Avesta*, t. II, p. 84.)

Ce choix est présenté aussi sous la forme d'une parabole :

« Les serviteurs d'*Ahura-Mazda* et les *devs* cherchaient à gagner la faveur de son esprit en disant : « O *Mazda*, fais que nous soyons tes ministres, écarte ceux qui te haïssent. » *Ahura-Mazda*, qui règne par le bon esprit, en vertu de la puissance qui lui est essentielle, leur répondit selon la Vérité, son heureuse et brillante compagne : « *Nous choisissons votre Armaiti sainte, parfaite; qu'elle soit à nous.* » (*Avesta*, t. II, p. 114.)

Plutarque, dans *Isis et Osiris*, traduit *Armaiti* par Σοφία, la Sagesse, nom qui éveille dans l'esprit une idée de même ordre que celui de Ἀρετή, la Vertu.

taille surhumaine. L'une, joignant la noblesse à la beauté, avait un air de pureté, un regard pudique, une attitude modeste : c'était là sa parure ; elle portait une robe blanche [1]. L'autre avait cet embonpoint qui accompagne la mollesse ; elle s'était fardée pour paraître plus blanche et plus vermeille qu'elle ne l'était réellement. La démarche altière et superbe, le regard effronté, vêtue de manière à laisser entrevoir tous ses charmes, elle se considérait sans cesse elle-même, et de ses yeux cherchait des admirateurs [2] ; elle se plaisait même à regarder son ombre. Lorsqu'elles furent toutes deux près d'Hèraclès, la première vint à lui sans hâter le pas ; mais l'autre, voulant prévenir sa rivale, accourut vers lui.

1. C'est la chaste vierge de l'*Avesta*.

2. Xénophon nous donne le portrait vulgaire d'une hétaïre grecque, au lieu de dépeindre le Génie de la beauté voluptueuse qui détourne l'homme de l'accomplissement de ses devoirs, la reine Omphale pour les Grecs, la nymphe démoniaque Pairika (la *Péri*) pour les Perses.

L'*Avesta* dit que la *Pairika* est le démon de la volupté ; mais il ne décrit pas ses traits (Darmesteter, *Ormazd et Arihman*, p. 175 ; C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 257). On ne les connaît que par les légendes populaires : « Belle comme une Péri, » disent les chansons persanes. Mais quel était le type de cette beauté voluptueuse ? on peut s'en former une idée par le portrait qu'un hymne de l'*Avesta* nous trace de Ardwiçura Anâhita, la Source céleste, le Génie des eaux :

« Honore Ardwiçura qui se tient sur son trône, sous la forme d'une jeune fille, belle, forte, majestueuse, ceinte d'une haute ceinture, tenant levé son brillant visage, ornée d'un magnifique manteau qui est couvert d'ornements d'or, parée de boucles d'oreilles d'or à quatre faces. Elle porte une émeraude à son beau collier, Ardwiçura. Elle s'est serré la taille pour donner à son sein une forme gracieuse et séduisante. Sur la tête, elle s'est attaché un bandeau brillant de l'éclat doré de cent étoiles, formé de huit plis, orné de banderolles, arrondi, fait avec art. Elle porte un vêtement de peau de castor, chargé d'argent et d'or. » (*Avesta*, t. II, p. 213.)

Telle que la tradition l'a fait concevoir aux modernes, la Péri est une espèce de fée qui fascine l'homme par sa beauté et le détourne de ses devoirs religieux. Dans une ballade où l'imagination s'épanouit avec la fleur de la jeunesse, Victor Hugo représente une Péri essayant de détourner du ciel l'âme d'un enfant qui vient de mourir, comme la Volupté voulait détourner Héraclès d'acquérir l'immortalité par ses exploits.

Où vas-tu donc, jeune âme ?... Écoute !
Mon palais pour toi veut s'ouvrir.
Suis-moi, des cieux quitte la route.
Hélas ! tu t'y perdrais sans doute,
Nouveau-né qui viens de mourir.

« Hèraclès, lui dit-elle, je vois que tu ne sais quel chemin prendre. Si tu me fais ton amie, je te conduirai par la route la plus douce et la plus facile ; aucun plaisir ne te sera refusé ; aucune peine n'affligera ta vie. D'abord, tu n'auras à redouter ni la guerre ni les vains soucis; ta seule occupation sera de trouver les boissons et les mets qui pourront te plaire, tout ce qui flattera le mieux, à ton avis, les yeux et les oreilles, l'odorat et le toucher, les amours avec leur ivresse, le sommeil avec sa douceur ; et tu ne songeras qu'au moyen le plus court d'être heureux. Si tu crains de manquer jamais des trésors qui achètent les plaisirs, rassure-toi : je t'en comblerai sans prescrire jamais à ton corps ni à ton âme des travaux pénibles ; tu jouiras des travaux des autres ; tout, pour t'enrichir, te sera légitime ; je donne à ceux qui me suivent le droit de tout faire pour le bonheur. — O toi que je viens d'entendre, dit Hèraclès, quel est ton nom ? — Mes amis me nomment la Félicité ; mes ennemis, mes calomniateurs, m'ont appelée la Volupté. »

Cependant l'autre femme s'était avancée. « Et moi aussi, Hèraclès, dit-elle, je parais devant toi ; c'est que je n'ignore pas de qui

Des Péris je suis la plus belle :
Mes sœurs règnent où naît le jour ;
Je brille en leur troupe immortelle,
Comme entre les fleurs brille celle
Que l'on cueille en rêvant d'amour.

Mon front porte un turban de soie ;
Mes bras de rubis sont couverts.
Quand mon vol ardent se déploie,
L'aile de pourpre qui tournoie
Roule trois yeux de flamme ouverts.

Plus blanc qu'une lointaine voile,
Mon corps n'en a point la pâleur ;
En quelque lieu qu'il se dévoile,
Il éclaire comme une étoile,
Il embaume comme une fleur !

Et l'enfant hésitait, et déjà moins rebelle
Écoutait de l'Esprit l'appel fallacieux ;
La terre qu'il fuyait semblait pourtant si belle !
Soudain il disparut à sa vue infidèle...
Il avait entrevu les cieux !

tu tiens le jour, et que ton éducation m'a révélé ton caractère. J'espère donc que, si tu choisis ma route, tu vas briller entre les grands hommes par tes exploits et par tes vertus, et donner ainsi un nouvel éclat à mon nom, un nouveau prix à mes bienfaits. Je ne t'abuserai pas en te promettant des plaisirs; j'ose t'apprendre avec franchise les décrets des Dieux sur les hommes : ce n'est qu'au prix des soins et des travaux qu'ils accordent à votre vie le bonheur et la gloire[1]. Si tu désires que les Dieux te soient propices, rends hommage aux Dieux; si tu prétends être chéri de tes amis, que ton amitié soit généreuse; si tu ambitionnes les honneurs dans un État, sois utile aux citoyens ; s'il te paraît beau de voir tous les Grecs admirer ta vertu, cherche à servir la Grèce entière. Veux-tu que la terre produise des fruits abondants, tu dois la cultiver; que tes troupeaux t'enrichissent, veille sur tes troupeaux. Aspires-tu à dominer par la guerre, à rendre tes amis libres et tes ennemis esclaves, apprends des guerriers habiles l'art des combats et exerce-toi à le mettre en pratique. Veux-tu que ton corps devienne robuste et vigoureux, accoutume-le à obéir à la raison et fatigue-le par les travaux et par les sueurs... Ceux qui me chérissent sont aimés des Dieux, chers à leurs amis, honorés de leurs concitoyens. Et quand le terme fatal arrive, ils ne descendent pas oubliés et sans honneurs chez les morts; leur nom retentit d'âge en âge jusqu'à la postérité la plus reculée[2]. »

Xénophon nous avertit qu'il n'a point cherché à reproduire les termes magnifiques dont Prodicos avait orné son allégorie. Mais Aristote peut nous en donner une idée par son *Scolie sur Hermias*, où il s'est évidemment inspiré de Prodicos.

1. Le discours de la Vertu fait allusion à des vers d'Hésiode sur le même sujet: « Il est facile de choisir la *Perversité* (Κακότης), comme le fait la foule: la route en est unie et se trouve près de nous. Mais les Dieux immortels ne laissent parcourir qu'à force de sueurs la route de la *Vertu :* elle est longue, escarpée, hérissée d'obstacles; cependant, lorsqu'on touche à son sommet, elle devient facile, quoiqu'elle ait été pénible au premier abord. » (*Travaux et Jours*, 285.)

2. Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, II; Cicéron, *Des Devoirs*, I, 33 ; Maxime de Tyr, *Discours*, XX; Saint Basile, *Homélie aux jeunes gens*, ch. 5 ; Clément d'Alexandrie, *Le Précepteur*, II, ch. 10 ; Lactance, *Institutions divines*, VI, 3-4.

Hymne à la vertu. « Vertu, objet des travaux de la race mortelle, le plus noble but de la vie humaine, pour ta beauté, ô vierge, endurer sans fléchir les plus rudes fatigues, mourir même est en Grèce un sort digne d'envie. Tel est l'amour que tu inspires, tel est le fruit immortel que tu portes, fruit plus précieux que l'or, qu'un père et qu'une mère, que le sommeil qui repose doucement les yeux ! C'est pour toi qu'Hèraclès, fils de Zeus, et que les fils de Lèda ont tout souffert, proclamant ta puissance par leurs exploits. C'est par leur passion pour toi qu'Akilleus et Aïas sont descendus dans la demeure de Hadès. C'est pour ta beauté chérie que le nourrisson d'Atarnès[1] a perdu la lumière du soleil : aussi a-t-il accompli des œuvres glorieuses, et recevra-t-il l'immortalité des Muses, filles de Mnèmosynè, qui célébreront en lui le respect de Zeus hospitalier et le prix d'une amitié constante. »

Ces vers sont justement regardés comme une des plus pures inspirations du génie grec[2]. Cependant, s'ils portent l'empreinte d'un goût exquis, ils n'effacent point les vives couleurs et les images naïves qui caractérisent la poésie orientale dans un hymne de l'*Avesta*, intitulé *Prière à Ashi* (la Pureté).

Prière à Ashi. « Nous honorons *Ashi,* brillante, élevée, majestueuse, digne d'hommages parfaits.

» *Ashi,* tu es belle ; *Ashi,* tu es brillante ; la joie s'échappe de tes rayons. *Ashi,* tu confères la bonne splendeur aux hommes que tu favorises. Tu répands une odeur suave, tu parfumes la maison dans laquelle tu portes les pieds, ô puissante *Ashi,* amie de la concorde.

» Ils sont pleins de puissance, ils ont une table abondante et distribuent largement leurs dons ; ils font voler l'écume de leurs coursiers et retentir les roues de leurs chars ; ils font vibrer leurs traits et remportent beaucoup de dépouilles ; ils ont un trésor d'abondance les hommes qui te consacrent dans leur maison un

1. Hermias, tyran d'Atarnès (en Mysie) et ami d'Aristote.
2. Pierron, *Histoire de la Littérature grecque.*

trône couvert de tapis et t'offrent des objets précieux, ô sainte *Ashi*.

» Les bien-aimées de ces hommes sont assises sur des trônes; elles s'étendent sur des coussins, pleines de mollesse, ornées de rubans, parées de longs pendants d'oreilles à quatre faces et d'un joyau enchâssé dans l'or. « Quand reviendra le maître de la maison? Comment préparerons-nous avec joie ce qui est agréable à son corps? » Ainsi parlent les bien-aimées de ceux que tu favorises, ô sainte *Ashi*.

» Elles siégent ornées d'une haute chaussure; elles ont une taille élancée, un corps brillant de beauté, des doigts effilés; elles possèdent tous les attraits que peuvent désirer ceux qui les voient, les jeunes filles de ces hommes que tu favorises, ô sainte *Ashi*.

» Ils répandent la terreur par leur course rapide, ils lancent l'écume dans l'espace, ils traînent un char brillant, ils conduisent avec la vitesse de la pensée le vaillant guerrier qui chante les louanges divines, dont la lance acérée atteint au loin et frappe l'ennemi qui est en face, les coursiers de ceux que tu favorises, ô sainte *Ashi*...

» Abaisse tes regards sur moi, étends jusqu'à moi ta miséricorde, ô sainte *Ashi*. Tu es bien faite, tu es de noble origine, tu as la puissance que tu désires, tu es la splendeur créée pour le corps.

» Ton père est *Ahura-Mazda* (Ormazd), le plus grand et le meilleur des *Yazatas* (Izeds, génies dignes du sacrifice). Ta mère est la sainte *Armaiti* (la Piété). Tes frères sont *Çraosha* le saint, *Rashnu* le juste, le puissant *Mithra* aux vastes campagnes, aux mille yeux, aux mille oreilles; ta sœur est la *Loi mazdéenne*. »

Honorée par les justes, la majestueuse *Ashi*, montée sur un char, s'est arrêtée, prononçant ces paroles : « Qui es-tu toi qui m'invoques, dont j'ai entendu la voix la plus belle de toutes parmi ceux qui m'invoquent? »

Là-dessus il proféra de saintes paroles, *Zarathustra*, le premier homme qui chanta les louanges de la pureté parfaite, qui sacrifia à *Ahura-Mazda* et aux *Amesha-Çpentas* (Amschapands); à la naissance et à la croissance duquel les eaux et les plantes s'agitèrent avec amour, à la naissance et à la croissance duquel les eaux et les plantes grandirent, à la naissance et à la croissance duquel *Anro-Mainyus* (Ahriman) s'enfuit de cette vaste terre.

La noble *Ashi* dit alors : « Viens te placer près de moi, ô juste.

Approche-toi de mon char[1]. » Il s'approcha d'elle le juste, le pur, le saint *Zarathustra*. Il vint près du char. . . . .

Ashi le caressa en l'attirant de ses deux bras, et elle lui dit : « Tu es beau, *Zarathustra,* tu es bien fait ; tu as de belles jambes et de longs bras. La splendeur a été donnée à ton corps et la bonté à ton âme, comme je le proclame devant toi[2]. »

. . . .

République. — Récit de Er.

Dans le livre X de la *République*, Platon a exposé d'une manière plus complète et plus dramatique que dans les mythes des autres dialogues ses idées sur la destinée de l'âme. Ce mythe doit donc être analysé avec soin, soit qu'on en cherche les origines, soit qu'on en examine les imitations.

I. — L'auteur du récit est Er, le Pamphylien, auquel les dieux ont rendu la vie pour qu'il fît connaître aux hommes ce qu'il avait vu après sa mort, et ce qu'il avait appris des âmes qui revenaient du Ciel et de l'Enfer.

La résurrection de Er. « Ce n'est point le récit d'Alcinoos que je vais vous faire, mais celui d'un homme de cœur, Er, fils d'Arménios, Pamphylien d'origine[3]. Il avait été tué dans une bataille. Comme on vint, dix jours après, pour enlever les cadavres qui étaient déjà putréfiés, le sien fut trouvé sain et entier : on le porta chez lui pour lui rendre les honneurs funèbres, et, le douzième jour, lorsqu'il était sur le bûcher, il ressuscita et raconta tout ce qu'il avait vu là-bas. » (*République,* p. 614.)

1. Voy. ci-dessus l'imitation d'Empédocle, p. 88, note 1.

2. *Avesta,* trad. de C. de Harlez, t. III, p. 65.

3. Grou traduit : *Her l'Arménien.* Le sens est : *Er, fils d'Arménios.* Le texte porte : Ἠρὸς τοῦ Ἀρμενίου. Le scoliaste l'explique ainsi : Ἤρ μὲν ἐστιν ὁ τοῦ μύθου πατήρ, Ἀρμενίου τοὔνομα υἱὸς, Πάμφυλος γένος.

L'assertion que Er était Pamphylien d'origine, paraît indiquer que l'idée première de cette légende est venue en Grèce par l'Asie-Mineure, comme les fables milésiennes. Mais nous pensons que Platon l'a tirée du *Mahâbhârata* (p. 243).

La résurrection de Er est une légende de même nature que celle de Satyavat, dans le *Mahâbhârata*[1].

La résurrection de Satyavat. La belle Sâvitrî a épousé un prince accompli, Satyavat, qui, d'après une prédiction du mouni Nârada, doit mourir au bout d'une année. Le jour fatal, elle se rend dans une forêt avec son mari. Celui-ci, après avoir cueilli des fruits et coupé des arbustes, se sent saisi d'une étrange fatigue, et, s'asseyant à terre, appuie sa tête sur le sein de son épouse chérie. Alors arrive Yama, le roi des enfers, sous la forme d'un bel homme vêtu d'un habit rouge, coiffé d'une tiare, tenant un lacet à la main : « Je suis Yama, dit le Déva. Une vie courte fut assignée à ce prince. Je vais le lier et l'emmener. » Sâvitrî a recours aux supplications, touche le Déva, et, après avoir reçu de lui plusieurs grâces, finit par obtenir que la vie soit rendue à Satyavat[2]. Celui-ci reprend connaissance, et, regardant son épouse avec amour, lui dit, comme s'il revenait d'un pays étranger : « Hélas! J'ai dormi bien longtemps : pourquoi ne m'as-tu pas réveillé?... Je me suis endormi sur ton sein, je m'en souviens, femme charmante.. Mon âme fut enlevée par le sommeil pendant que tu me tenais dans tes bras; ensuite, je ne vis plus qu'une obscurité épouvantable et un homme d'une grande vigueur. Était-ce un rêve ou la vérité? » Sâvitrî lui répondit : « Oui, tu as dormi longtemps. L'auguste Yama, qui lie toutes les créatures, est venu. Tu es reposé, te voilà réveillé. Lève-toi, s'il est possible, et retournons chez tes vénérables parents[3]. »

1. *Mahâbhârata,* Vana-Parva, trad. de Fauche, t. V, p.1-32 ; Leupol, *Selectæ e sanscritis scriptoribus paginæ,* p. 133. — Nous abrégeons la légende ; mais nous en donnons toute la partie qui raconte la résurrection de Satyavat.

2. Le dialogue de Sâvitrî et de Yama peut être comparé à celui d'Apollon et de la Mort dans l'*Alceste* d'Euripide.

3. D'après les croyances de l'Inde, la résurrection peut s'opérer de deux façons, soit par un retour complet à la vie, soit par une réviviscence glorieuse et momentanée. (Ém. Burnouf, *Essai sur le Véda,* p. 436.)

Rig-Véda. — Les Gopâyanas se rendent au tombeau de leur frère Soubandhou pour ranimer son corps, et disent :

« Quand ton âme visite au loin la contrée de Yama, nous la rappelons ici, à ton habitation, à la vie. » (*Rig-Véda,* XIII, I, 13.)

Légendes populaires. — Dans les *Légendes de l'Inde ancienne,* M. Foucaux donne

Quoique la légende de Satyavat soit fort belle et ait dû se répandre hors de l'Inde sous la forme d'un conte, ce n'est point d'elle que Platon s'est inspiré; c'est d'un autre épisode du *Mahâbhârata*, dans lequel sont racontées la mort et la résurrection d'Ardjouna[1]. On y trouve toutes les conditions indiquées dans le mythe de la *République :* 1° le nom (Ἠρ est la première syllabe de *Ar-djouna*); 2° la vaillance (Ardjouna est l'Achille du poëme); 3° le merveilleux (le récit de la mort et de la résurrection d'Ardjouna forme un drame dont les incidents et le dénoûment étonnent l'imagination autant qu'ils émeuvent le cœur[2]).

La résurrection d'Ardjouna. En dirigeant à travers les pays voisins du royaume d'Hastinapoura le cheval destiné à être immolé en sacrifice[3], Ardjouna entre dans l'État gouverné par son fils Babhrouvâhana qui s'avance respectueusement à sa rencontre avec une suite pacifique. Par point d'honneur chevaleresque, Ardjouna reproche à son fils de ne pas avoir défendu sa frontière contre celui qui veut imposer sa suzeraineté[4]. Au même moment, la terre se fend et laisse apparaître Ouloupî, nymphe de la race des Serpents[5], qu'Ardjouna, dans une de ses aventures, avait épousée, puis abandonnée. Elle engage Babhrouvâhana, qu'elle avait nourri, à accepter le défi de son père.

la légende du *Mort Vivant*, qui, pendant plusieurs années, revient à l'existence chaque nuit pour plusieurs heures et finit par recouvrer la plénitude de la vie.

1. Leupol, *Selectæ e sanscritis scriptoribus paginæ*, p. 106-118. L'épisode est traduit en prose et en vers français.

2. Platon n'en a pris que ce qui entrait naturellement dans le cadre de son mythe.

3. C'est le sujet du livre XIV du *Mahâbhârata*, intitulé *Açwamédika-Parva* (Livre du sacrifice du cheval). Voy. ci-dessus, p. 189, n. 2.

4. Les rois, qui laissaient entrer sur leur territoire le cheval dirigé par Ardjouna, reconnaissaient par là implicitement la suzeraineté de Youdhichthira et contractaient l'obligation de lui rendre hommage en venant assister au sacrifice qui terminait cette promenade militaire.

5. Voy. ci-dessus, p. 8, n. 1.

Babhrouvâhana se couvre alors de ses armes et monte sur son char; puis, pour commencer l'action, il fait prendre de vive force le cheval sacré. Ardjouna, qui se réjouit de cette audace, engage la lutte où les deux guerriers se percent mutuellement de leurs flèches. Le père applaudit à la bravoure de son fils; mais il reçoit un coup mortel et tombe inanimé.

En ce moment arrive Çitrangadâ, fille de Çitravâhana, roi de Manipoura (Ville des joyaux), et femme d'Ardjouna. Au spectacle de son fils mourant et de son époux mort, elle s'évanouit; puis, reprenant ses sens, elle dit à Ouloupî : « Toi seule tu es cause de tout le mal. De quelques torts que tu puisses accuser Ardjouna, rends-lui la vie. On pardonne tout aux vaillants guerriers... Si tu ne ressuscites point mon époux, je vais quitter l'existence. »

Babhrouvâhana se ranime à son tour, reconnaît sa mère et dit : « Quoi de plus douloureux pour un fils que la vue de sa mère étendue sans connaissance auprès de son époux!... Que les brâhmanes m'apprennent quelle expiation convient pour ce crime atroce... O fille de Serpent, c'est pour t'obéir que j'ai fait périr mon père. Je suivrai la route où il est allé. »

Il touche ensuite les membres du vaillant roi qui reposait sur son arc, et il s'écrie tristement : « Que tout m'écoute! Je dis la vérité, ô fille de Serpent. Si mon père ne se relève point, mon corps se desséchera sur le champ de bataille et je m'acheminerai vers l'Enfer. » Après ces paroles, il se place silencieusement pour mourir à côté de son père inanimé et de sa mère expirante.

Ouloupî les considère tous trois avec attention, et dit :

« Oui, Babhrouvâhana, j'appartiens à la race des Serpents qui ont sur la tête des bijoux doués d'une vertu merveilleuse. Je possède un de ces talismans. Le voilà. Pose-le toi-même sur la poitrine d'Ardjouna et tu le verras revivre. »

Babhrouvâhana prend le talisman, et le pose pieusement sur le cœur de son père. Comme un homme qui sort du sommeil, le glorieux guerrier ouvre les yeux et se lève. Son fils le salue avec respect. Indra fait pleuvoir des fleurs divines sur la terre, et dans les nuages résonnent les tambours célestes. On entend aussi retentir cette exclamation : *Bien! Bien!*

Ardjouna presse la tête de son fils contre son visage, et tourne ses regards vers Citrangadâ qui se ranime à la vue de son fils et de son époux rendus à la vie.

II. — D'après le récit de Er, les juges siégent à la bifurcation de deux routes, dont l'une conduit au Ciel, et l'autre, à l'Enfer.

Les routes du Ciel et de l'Enfer. « Aussitôt que mon âme fut sortie de mon corps, je voyageai avec beaucoup d'autres, et j'arrivai dans un lieu merveilleux où l'on voyait dans la terre deux ouvertures voisines l'une de l'autre, et deux autres au Ciel qui correspondaient à celles-là. Entre elles étaient assis des juges : lorsqu'ils prononçaient leur sentence, ils ordonnaient aux hommes justes de prendre leur route à droite et de monter au Ciel par une des ouvertures, après leur avoir attaché des signes qui indiquaient le jugement rendu en leur faveur; et aux hommes injustes de prendre leur route à gauche et de descendre, ayant sur le dos des signes qui indiquaient les fautes qu'ils avaient commises. » (*République*, p. 614.)

Cette scène est étrangère à la mythologie grecque, qui envoie les justes après la mort dans les Iles fortunées ou dans les Champs-Élysées[1]. Elle est imitée de l'*Avesta*.

1. Virgile, qui imite Platon, suppose cependant que les deux routes conduisent, l'une, aux Champs-Élysées, et l'autre, à l'Enfer :

Hic locus est partes ubi se via findit in ambas :
Dextera, quæ Ditis magni sub mœnia tendit,
Hac iter Elysium nobis ; at læva malorum
Exercet pœnas et ad impia Tartara mittit. (*Énéide*, VI, 540.)

« Ici la route se partage : la droite conduit à la demeure du puissant Pluton; c'est le chemin de l'Élysée ; la gauche est le théâtre des châtiments réservés aux méchants et mène au Tartare, séjour des impies. »

Lactance, qui cite ces vers de Virgile, rétablit la conception de Platon et l'explique dans le sens de la doctrine chrétienne :

« Una est virtutis ac bonorum via, quæ fert, non in Elysios campos, ut poetæ loquuntur, sed ad ipsam mundi arcem ;

At læva malorum
Exercet pœnas et ad impia Tartara mittit.

« Est enim criminatoris illius qui, pravis religionibus institutis, avertit homines

D'après l'*Avesta*, l'âme, après avoir erré trois jours dans les régions aériennes, arrive au passage redoutable qui sépare le monde inférieur du séjour du bonheur : c'est le *pont Cinwat*[1]. Là se tiennent Mithra le vigilant, Çraosha le saint, Rashnu le juste. Celui-ci pèse dans une balance les actes de l'âme. Si elle est reconnue juste, elle est conduite par les Esprits célestes (*Izeds*) auprès du trône d'Ormazd dans la demeure des Amschapands[2]. Si elle est déclarée coupable, elle est livrée aux devs, satellites d'Ahriman, qui la chargent de chaînes et l'entraînent dans un lieu de ténèbres et de douleurs[3].

Le pont Cinwat et le mont Arezura[4]. « *Zarathustra* demanda à *Ahura-Mazda :* « Où a lieu la rétribution des peines et des récompenses? » *Ahura-Mazda* répondit : « Après que l'homme est mort et qu'il est parti de ce monde, les devs, êtres méchants, viennent rôder pendant trois nuits autour de lui. Après la troisième nuit, lorsque le soleil s'élève sur l'horizon, *le dev Vizaresha saisit l'âme et enchaîne l'homme qui vivait dans le crime*. Car, par

ab itinere cœlesti, et in viam perditionis inducit. » (*Institutions chrétiennes*, VI, III; dans *Les Pères de l'Église latine*, Belin, p. 82.)

1. Le *pont Cinwat* (le *Pou'lsarit* des Mahométans) est la route du Paradis.

« Je louerai le séjour céleste des justes, séjour brillant auquel ne manque aucune splendeur. Je louerai *Garonman*, la demeure d'*Ahura-Mazda*, la demeure des *Amesha-Çpentas* et des autres esprits purs. Je louerai le *pont Cinwat* créé par *Ahura-Mazda*. » (*Avesta*, t. I, p. 265.)

« Nous honorons les *Fravashis* (les esprits) des justes, le *pont Cinwat* et le *Garonman*, demeure d'*Ahura-Mazda*, le *paradis des hommes purs*, lieu brillant de toutes les splendeurs, et la *route parfaite qui conduit au Garonman*. » (*Avesta*, t. II, p. 41.)

2. Pour se figurer la scène décrite par l'*Avesta*, il faut penser au *Jugement dernier* de Michel-Ange : le Christ siége dans les nuées; à sa droite, les justes montent au Ciel; à sa gauche, les méchants sont entraînés dans l'Enfer par les démons.

3. « A celui qui trompe le juste, qu'il soit donné pour une longue vie un séjour de ténèbres, à la nourriture empoisonnée, aux voix lamentables. Que la loi que vous suivez par vos actes vous conduise en ce lieu, qui est le vôtre, ô méchants! » (*Avesta*, t. II, p. 113.)

4. Le mont *Arezura* est la porte de l'Enfer, comme l'explique l'*Avesta* :

les chemins créés dans le temps, celui qui s'est livré au mal et celui qui s'est adonné au bien arrivent au *pont Cinwat* créé par *Ahura-Mazda*. L'âme et l'intelligence cherchent la part que les êtres vivants se sont faite dans le monde corporel. *La conscience des bonnes actions se présente* (*sous la forme d'une jeune fille*) *majestueuse et sainte, pleine de jeunesse, parée d'un diadème, bienveillante et forte*[1]. *Elle élève l'âme du juste au sommet du Hara-berezaiti*[2] *à travers le pont Cinwat, suivant la voie des Yazatas* (Esprits célestes[3]). Alors *Vohumanô* (la Bonne-Pensée) se lève de son trône doré et lui dit : « Comment es-tu venue parmi nous, âme pure, de ce monde passager au monde éternel ? » Transportée de joie, l'âme de l'homme juste s'approche du trône d'*Ahura-Mazda*. Elle entre dans le *Garonman* (paradis), demeure des *Amesha-Çpentas* (*Amschaspands*, Immortels bienfaisants), demeure de tous les justes. Les devs méchants, auteurs du mal, tremblent en sentant

« Créateur des mondes visibles, Être pur, où est ce qui afflige le plus la terre ? — C'est le lieu où se trouve le mont *Arezura*, où viennent se réunir les devs qui s'élançent de la caverne des drujes. » (*Avesta*, t. I, p. 103.)

Ahriman délibère là avec les devs, comme Satan le fait avec les démons dans le *Paradis perdu* de Milton :

« Les devs délibérèrent, se concertèrent de toutes façons. *Anro-Mainyus* (Ahriman, le Mauvais Esprit) le meurtrier, le dev des devs, l'auteur des êtres mauvais, s'écria : « Qui les devs méchants, créateurs d'êtres mauvais, amèneront-ils au sommet de l'*Arezura ?* » Les devs accoururent et délibérèrent : « Le dev de l'Astuce perverse, dirent-ils, c'est lui que nous amènerons au sommet de l'*Arezura*. Malheur ! Il est né le juste Zarathustra. Où trouverons-nous un moyen de le faire périr ? Il est l'arme qui frappe les devs, il est l'adversaire des devs. Par lui, la Druje menteuse perd sa nature (ne peut plus tromper), les adorateurs des devs sont abattus, et avec eux la Naçus (l'Impureté) créée par les devs et la Fourberie au langage menteur. » Les devs délibérèrent encore, puis ils s'enfuirent au fond du séjour ténébreux, du redoutable Enfer. » (*Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. I, p. 264.)

1. Voy. ci-dessus, p. 231.

2. Le mont *Hara-berezaiti* (Alborj) est un mont mythique au sommet duquel se lèvent le soleil, la lune, les étoiles, où croît le Hôma (l'arbre de la vie) et d'où découlent les flots de la déesse des eaux, Ardviçûra-Anâhita.

« Nous honorons *Mithra* pour qui *Ahura-Mazda* a construit une demeure immense, brillante, au sommet du *Hara-berezaiti*, où il n'y a ni jour ni nuit, ni vent glacé ni chaleur ardente, ni maladie ni souillure produite par les devs, où il ne s'élève pas de nuage. » (*Avesta*, t. II, p. 233.)

3. De même, dans l'Iconographie chrétienne, le martyr ou le saint est porté par les anges vers la région céleste où Jésus-Christ l'attend sur un trône au milieu des nuées.

l'odeur des parfums que le juste purifié exhale après sa mort[1], comme une brebis tremble à l'odeur du loup. Les justes se réunissent à lui[2]. »

III. — Le tableau des supplices infligés aux criminels dans l'Enfer est complétement étranger à la mythologie grecque.

Les peines de l'Enfer. « Quand je me présentai, les juges décidèrent qu'il fallait que je portasse aux hommes la nouvelle de ce qui se passait là-bas, et ils m'ordonnèrent d'écouter et de remarquer en ce lieu toutes les choses dont j'allais être témoin.

» Je vis d'abord les âmes de ceux que l'on avait jugés, celles-ci monter par une ouverture du ciel, celles-là descendre par une ouverture de la terre ; en même temps, des âmes couvertes de saleté et de poussière remontaient par l'autre ouverture de la terre, tandis que des âmes pures descendaient par l'autre ouverture du ciel : elles paraissaient toutes venir d'un long voyage, et s'arrêter avec plaisir dans la prairie comme dans un lieu d'assemblée. Celles qui se connaissaient se demandaient les unes aux autres, en se saluant, des nouvelles de ce qui se passait soit sous la terre soit au ciel. Les unes racontaient leurs aventures avec des gémissements et des pleurs que leur arrachait le souvenir des maux qu'elles avaient soufferts ou vu souffrir aux autres pendant leur *voyage sous terre* (ἐν τῇ ὑπὸ γῆς πορείᾳ[3]) dont la durée était de mille ans. Les autres, qui revenaient du ciel, faisaient le récit des plaisirs délicieux qu'elles avaient goûtés et des choses merveilleuses qu'elles avaient vues[4]. »

Er disait que les âmes étaient punies dix fois pour chacune des

1. De là est venue l'expression : « Il est mort *en odeur de sainteté*. »
2. *Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. I, p. 263.
3. L'expression est textuellement dans le morceau du *Bhagavata Pourana* que nous citons plus loin :
« Après avoir parcouru successivement tous les *lieux de douleur* qui sont situés *au-dessous du monde des hommes*, le coupable rentre pur en ce monde. »
L'expression, *lieux de douleur*, fait penser à ce vers de Dante :

Per me si va nella *città dolente*.

4. Voy. ci-après le mythe du *Phédon*.

injustices qu'elles avaient commises pendant leur vie; que la durée de chaque punition était de cent ans, durée naturelle de la vie humaine, afin que le châtiment fût toujours décuple pour chaque crime[1]. Ainsi, ceux qui se sont souillés de plusieurs meurtres, qui ont trahi des États et des armées, les ont réduits en esclavage, qui se sont rendus coupables de quelque autre crime semblable, étaient tourmentés au décuple pour chacun de ces crimes[2]. Ceux, au contraire, qui ont fait du bien aux hommes, qui ont été justes et pieux, recevaient dans la même proportion la récompense de leurs bonnes actions[3]. A l'égard des enfants morts peu de temps après leur naissance, Er donnait d'autres détails qu'il est superflu de rapporter[4]. Il y avait encore, selon son récit, des récompenses plus grandes pour ceux qui avaient honoré les dieux et respecté leurs parents, et des supplices extraordinaires pour les impies et les parricides[5].

1. Voy. ci-dessus, p. 215, note 2.

2. Virgile énumère ces crimes:

> Hic quibus invisi fratres, dum vita manebat,
> Pulsatusve parens, aut fraus innexa clienti;
> Aut qui divitiis soli incubuere repertis,
> Nec partem posuere suis, quæ maxima turba est;
> Quique ob adulterium cæsi, quique arma secuti
> Impia, nec veriti dominorum fallere dextras,
> Inclusi pœnam exspectant. (*Énéide*, VI, 608.)

3. Virgile les place dans l'Élysée:

> Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi;
> Quique sacerdotes casti, dum vita manebat;
> Quique pii vates et Phœbo digna locuti,
> Inventas aut qui vitam excoluere per artes,
> Quique sui memores alios fecere merendo:
> Omnibus his nivea cinguntur tempora vitta. (*Énéide*, VI, 660.)

4. Virgile est plus explicite:

> Continuo auditæ voces, vagitus et ingens,
> Infantumque animæ flentes in limine primo,
> Quos, dulcis vitæ exsortes et ab ubere raptos,
> Abstulit atra dies et funere mersit acerbo. (*Énéide*, VI, 426.)

5. « Lorsque les morts sont arrivés chacun dans le lieu où son démon le conduit, on les juge d'abord et on sépare les bons des méchants. Ceux qui sont trouvés n'avoir ni bien ni mal vécu s'en vont dans l'Achéron, et, montant sur des barques qui se trouvent là pour eux, ils sont transportés au lac Achérusiade où ils habitent; après

« J'étais présent, ajouta Er, lorsqu'une âme demanda où était le grand Ardiæos. Cet Ardiæos avait été tyran d'une ville de Pamphylie, mille ans auparavant; il avait tué son père, qui était dans un âge avancé, ainsi que son frère aîné, et commis d'autres crimes énormes. Il ne vient pas, répondit l'âme, et il ne viendra jamais ici. Nous avons été témoins du spectacle le plus effrayant.

s'être purifiés, en subissant la peine des fautes qu'ils ont pu commettre, ils sont délivrés et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, chacun selon ses mérites. Ceux qui sont trouvés incurables à cause de la grandeur de leurs fautes, ceux qui ont commis de grands sacriléges ou des meurtres contraires à la justice et à la loi, ou d'autres crimes semblables, la Destinée, comme il convient, les précipite dans le Tartare, d'où ils ne sortent jamais. Mais ceux qui paraissent avoir commis des fautes expiables, quoique fort grandes, ceux qui, par exemple, dans un transport de colère, se sont emportés à des violences contre leur père ou leur mère, ou qui ont tué quelqu'un de la même manière, et qui en ont fait pénitence toute leur vie, sont également précipités dans le Tartare; mais, après qu'ils y ont été précipités et qu'ils y sont restés un an, le flot rejette les homicides dans le Cocyte et ceux qui ont frappé leur père ou leur mère dans le Pyriphlégéton. Lorsque les uns et les autres ont été portés au lac Achérusiade, ils y poussent des cris et appellent, les uns ceux qu'ils ont tués, les autres ceux qu'ils ont insultés; et ils les supplient de leur permettre de descendre dans le lac et de les recevoir; s'ils les fléchissent, ils descendent et ils sont délivrés de leurs maux; sinon, ils sont encore emportés dans le Tartare, puis dans les fleuves, et ils souffrent ainsi sans repos, jusqu'à ce qu'ils aient fléchi leurs victimes: car telle est la peine qui a été fixée pour eux par les juges. » (*Phédon*, p. 118.)

Virgile n'a point reproduit cette scène pathétique. Il énumère les grands crimes, mais il n'indique pas avec précision quel en est le châtiment.

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit; fixit leges pretio atque refixit;
Hic thalamum invasit natæ vetitosque hymenæos:
Ausi omnes immane nefas ausoque potiti.
Non, mihi si linguæ centum sint oraque centum,
Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina possim. (*Énéide*, VI, 621.)

Dans un autre passage, il inflige à Catilina un supplice qui offre une image familière à la mythologie grecque.

Hinc procul addit
Tartareas etiam sedes, alta ostia Ditis,
Et scelerum pœnas; et te, Catilina, minaci
Pendentem scopulo Furiarumque ora trementem;
Secretosque pios, his dantem jura Catonem. (*Énéide*, VIII, 666.)

Lorsque nous étions près de l'ouverture, sur le point de remonter après avoir accompli nos peines, nous aperçûmes tout à coup Ardiæos et un grand nombre d'autres qui avaient été des tyrans comme lui; il y avait aussi quelques particuliers qui avaient commis de grands crimes. Au moment où ils s'attendaient à remonter, l'ouverture leur refusa le passage; et toutes les fois qu'un de ces misérables, dont les crimes étaient sans remède ou n'avaient pas été suffisamment expiés, essayait de remonter, elle poussait un mugissement[1]. A ce bruit accoururent des personnages hideux et qui avaient la couleur du feu[2]. Ils emmenèrent d'abord de vive force un certain nombre de ces criminels; puis, se saisissant d'Ardiæos et des autres, ils leur lièrent les pieds, les mains, la tête, et, après les avoir jetés à terre et roués de coups, ils les traînèrent hors de la route sur des ronces, disant à ceux qu'ils rencontraient pourquoi ils traitaient de la sorte ces criminels et annonçant qu'ils allaient les précipiter dans le Tartare. Cette âme ajoutait que, parmi les diverses frayeurs qu'elle et ses compagnes avaient éprouvées pendant la route, aucune n'égalait la crainte que le mugissement ne se fît entendre de nouveau, et qu'elles avaient ressenti un plaisir inexprimable en remontant sans l'entendre. » (*République*, p. 215-216.)

La description du supplice d'Ardiæos est empruntée à un livre sacré de l'Inde.

Les messagers de Yama. « L'homme, exclusivement occupé du soin de sa famille et qui n'a pas dompté ses sens, meurt, au milieu des larmes des siens, l'esprit égaré par le désespoir.

Alors arrivent deux messagers de Yama, terribles, la colère dans les yeux; à leur aspect, l'homme sentant son cœur saisi d'effroi, ne peut plus retenir ses larmes.

Après l'avoir enfermé dans un corps qui est destiné aux souffrances de l'Enfer, lui serrant la gorge avec de fortes chaînes, ils l'emmènent par une longue route, de même que les soldats d'un roi entraînent un condamné.

1. C'est un mugissement semblable au bruit souterrain qui retentit quand Eurydice retombe dans la nuit infernale (*Géorgiques*, IV, 491).

2. Les satellites de Yama, juge de l'Enfer, ont des vêtements rouges.

Le cœur brisé par leurs reproches, tremblant de tous ses membres, déchiré pendant la route par des chiens, se souvenant dans sa douleur de son péché,

Tourmenté par la faim et par la soif, brûlé par le vent et par le feu, par l'incendie des forêts et par le soleil, le dos cruellement déchiré à coups de fouet, il s'avance, malgré sa faiblesse, sur un chemin dont le sable est brûlant et où il ne trouve ni eau ni abri.

Tombant à chaque pas, épuisé de fatigue, s'évanouissant pour se relever encore, il est conduit à travers les ténèbres, par la route des pécheurs, jusqu'au séjour de Yama.

Après avoir parcouru successivement tous les *lieux de douleur*[1] qui sont situés *au-dessous du monde des hommes*, il rentre pur en ce monde[2]. »

IV. — Après avoir goûté les plaisirs du Ciel ou subi les peines de l'Enfer, les âmes rentrent dans le monde visible. Celui-ci est représenté par le *fuseau de la Nécessité*, emblème des lois qui régissent les mouvements des sphères d'après la doctrine pythagoricienne.

Le fuseau de la Nécessité. « Voici ce qui se passa à l'égard des jugements, des supplices et des récompenses. Après que les âmes eurent demeuré sept jours dans la prairie, elles en partirent le huitième, et se rendirent en quatre jours dans un lieu marqué, d'où l'on voyait une lumière traversant le Ciel et la Terre, droite comme une colonne et semblable à l'arc-en-ciel, mais plus éclatante et plus pure[3]. Elles arrivèrent à cette lumière après un autre jour de marche. Là elles virent que les extrémités du ciel aboutissaient à cette lumière, qui les unissait l'une à l'autre et qui embrassait toute la circonférence du ciel, comme ces pièces de bois qui ceignent les flancs des galères. A ces extrémités était suspendu

1. Voy. ci-dessus, p. 248, note 3.

2. *Bhagavata Pourana* (Histoire du Bienheureux), trad. d'Eug. Burnouf, t. I, livre III, ch. XXX.

3. C'est la *voie lactée*. Voy. Cicéron, *Songe de Scipion*.

le *fuseau de la Nécessité*, lequel donnait le branle à toutes les sphères célestes. La tige du fuseau et le crochet étaient d'acier, et le peson un mélange d'acier et d'autres métaux.

Dans ce grand peson, creux à l'intérieur, était enchâssé un autre peson plus petit, comme des vases qui entrent l'un dans l'autre ; dans le second, il y en avait un troisième, et ainsi de suite jusqu'au nombre de huit, disposés entre eux de la même manière que des cercles concentriques[1]. On voyait le bord supérieur de chacun, et tous ne présentaient à l'extérieur que la surface continue d'un seul peson à l'extérieur du fuseau, dont la tige passait par le centre du huitième...

Autour du fuseau siégeaient sur des trônes les trois Parques, filles de la Nécessité. Clotho, touchant par intervalles le fuseau de la main droite, lui faisait faire la révolution extérieure (propre aux étoiles fixes) ; Atropos de la main gauche, imprimait le mouvement à chacun des pesons intérieurs (les cercles des sept planètes), et Lachésis, de l'une et de l'autre main touchait tantôt le fuseau, tantôt les pesons intérieurs. » (*République*, p. 617.)

V. — Les peines et les récompenses impliquent la liberté de choisir entre le bien et le mal, d'obéir aux ordres de la raison ou de céder à l'entraînement des passions, de suivre telle ou telle ligne de conduite. Ce choix constitue le caractère de chaque âme. Présenté sous une forme symbolique, il s'appelle *le choix d'un démon*.

Le choix d'un démon. « Aussitôt que les âmes furent arrivées, il leur fallut se présenter devant Lachésis. Un prophète les rangea ; puis, ayant pris sur les genoux de Lachésis les sorts et les modèles des vies, il monta sur un tribunal et parla ainsi :

« Ames éphémères[2], vous allez commencer une nouvelle période de l'existence soumise à la mort. Le démon ne vous choisira point ; *vous choisirez chacune votre démon*. La vertu n'a point de maître :

1. Platon place la Terre au centre du monde. Autour d'elle se meuvent les sept planètes, qui sont contenues elles-mêmes dans la sphère des étoiles fixes.

2. C'est l'expression employée par Empédocle. Voy. p. 88, 89.

selon qu'on l'honore ou qu'on la méprise, on participe d'elle plus ou moins. Votre choix n'est imputable qu'à vous seules. Dieu n'en est point responsable. » (*République*, p. 618.)

Ce célèbre discours résume, pour la forme comme pour le fond, un hymne admirable qui a la même importance dans l'*Avesta* que le Sermon sur la montagne dans l'*Évangile selon saint Matthieu*.

Ormazd, Arhiman. « Je veux annoncer ces vérités que proclament ceux qui te cherchent, ô Seigneur. Chants de gloire pour le Seigneur Omniscient, hymnes de louange pour le Bon Esprit; leçons salutaires données par la Pureté; enseignements révélés par la splendeur de la Lumière.

» *Écoutez de vos oreilles ce qui est parfait, voyez de votre esprit ce qui est pur, afin que chaque homme puisse discerner quel choix il doit faire pour son propre corps avant le grand œuvre (de la résurrection).* Car voici les maîtres qui sont destinés à enseigner ce qu'il faut pour cela.

» *Il y a deux Esprits primitifs qui ont été appelés, d'après leur propre opération en pensées, en paroles en actions, le Bon Esprit et le Mauvais Esprit. Le juste a su les discerner avec vérité, et le méchant ne l'a point su.*

» Ces deux Esprits se rencontrèrent à l'origine pour créer la vie et la mort, et le sort final des êtres : ce sont le Mauvais Esprit des méchants et le Bon Esprit des justes.

» Le Mauvais Esprit choisit les actes coupables. Le Bon Esprit, qui habite les cieux immuables, choisit la Pureté. Comme lui firent ceux qui cherchent à satisfaire le Seigneur Omniscient.

» Mais les sectateurs des démons ne surent point discerner les deux Esprits selon la vérité. A ces méchants, qui complotent le mensonge et la fourberie, s'unit le Mauvais Esprit qu'ils avaient choisi, ainsi que le Démon de la violence, pour accabler de maux les deux mondes.

» Vers le juste vint la Puissance avec le Bon Esprit et la Pureté; la Piété lui donna la force florissante du corps. Puisses-tu abonder des dons de ces deux Génies (la Pureté et la Piété) !

» Lorsque sur les méchants vient fondre le châtiment des crimes,

ton règne s'établit, ô Seigneur Omniscient. Tu règnes sur ceux qui ont assujetti la Druje menteuse au pouvoir de la Pureté.

» Alors les sectateurs de la Druje sont accablés de coups destructeurs, et ceux qui suivent les règles du culte saint participent pour toujours aux joies de la bonne Pensée et de la Pureté.

» *O mortels, instruisez-vous des enseignements que le Seigneur Omniscient a donnés aux hommes, de ces règles de conduite et de bonne vie en raison desquelles un long malheur est réservé aux méchants et une longue félicité est destinée aux justes. De ces enseignements vient le salut*[1]. »

Avant Platon, plusieurs philosophes avaient parlé du choix d'un démon.

On cite cette sentence d'Héraclite :

« Le démon de chaque homme est son caractère. »

Les *Vers dorés* recommandent de choisir son démon avec discernement :

« O Zeus, notre père, tu délivrerais tous les hommes de bien des maux, si tu leur enseignais quel démon ils doivent prendre pour guide. »

Empédocle expose le même précepte sous une forme dramatique :

Les bons Génies, les mauvais Génies. « (Étant tombé du ciel sur la terre[2]) j'ai pleuré et gémi à la vue de ma nouvelle demeure, de cette triste demeure où habitent le Meurtre, la Haine et les autres Kères (Mauvais Génies), les pâles Maladies, la Vieillesse, les vains Travaux[3] qui fatiguent les esprits des mortels errant

1. *Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. II, p. 109.
2. Voy. ci-dessus, p. 86, note 3.
3. Virgile place ces mauvais Génies à l'entrée de l'Enfer :

> Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus Orci,
> Luctus et ultrices posuere cubilia Curæ,
> Pallentesque habitant Morbi, tristisque Senectus,
> Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas,
> Terribiles visu formæ, Lethumque, Labosque,

dans la prairie d'Atè[1] (l'Infortune) et dans les ténèbres[2]. Là étaient *Chthonia* (la Terrestre), *Hèliopè* (la Céleste) qui porte en haut ses regards, la sanglante *Dèris* (Discorde), *Harmonia* (la Concorde) à l'auguste visage, *Kallistô* (la Beauté) et *Æschrè* (la Laideur), *Thoôsa* (la Promptitude) et *Dènaïè* (la Nonchalance), l'aimable *Nèmertès* (la Véracité), et *Asapheia* (la Fausseté) aux yeux noirs, *Physô* (Celle qui donne la vie) et *Pthiménè* (Celle qui donne la mort), *Eunaïè* (la Somnolence) et *Égersis* (la Vigilance), *Kinô* (l'Activité) et *Astemphès* (l'Inertie), *Mégistô* (la Majesté) ornée de nombreuses guirlandes et *Phoryè* (la Saleté), *Siôpè* (le Silence) et *Omphaïè* (la Parole). » (Vers 18-28.)

De même que la Vertu et la Volupté briguent chacune le choix d'Hèraclès[3], de même ces bons Génies et ces mauvais Génies s'offrent à Empédocle pour lui servir de guides dans la vie terrestre. Leurs noms, qui sont complétement étrangers à la mythologie grecque, s'expliquent par l'opposition du bien et du mal[4], telle qu'elle est formulée dans l'hymne que nous venons de citer. L'*Avesta* en contient toutes les définitions. En les lisant, on comprend qu'Empédocle s'en soit inspiré : car elles produisent une vive impression sur l'esprit.

> Tum consanguineus Lethi Sopor, et mala mentis
> Gaudia, mortiferumque adverso in limine Bellum,
> Ferreique Eumenidum thalami, et Discordia demens. (*Énéide*, VI, 273.)

1. Nous disons : *la vallée de larmes*.
2. Empédocle compare le monde visible à un *antre obscur* (p. 87).
3. Voyez ci-dessus l'allégorie de Prodicos, p. 234.
4. Plutarque a bien compris cette opposition :

« Ménandre se trompe quand il dit :

« Tout homme a près de lui, dès l'instant de sa naissance, un bon démon qui le guide dans sa vie. »

» Pour moi, je suis de l'opinion d'Empédocle qui assure que l'homme, dès sa naissance, est soumis à l'influence de deux destins, figurés par deux espèces de démons. Ces différents démons désignent les différentes *passions de l'âme*, dont les hommes apportent les germes en naissant. » (*De la Tranquillité de l'âme.*)

Bons Génies (*Amschapands, Izeds*).	**Mauvais Génies (*Darvands, Devs*).**
Ἡλιόπη ταναῶπις. La Céleste (le Génie de la Lumière) qui élève ses regards vers le ciel[1].	**Χθονίη. La Terrestre (le Génie des Ténèbres qui tient ses regards attachés à la terre.)**
Ἁρμονίη θεμερῶπις. La Concorde à l'auguste visage[2].	**Δῆρις αἱματόεσσα. La Discorde sanglante.**
Καλλιστώ. La Beauté[3].	**Αἴσχρη. La Laideur.**
Θόωσα. La Promptitude[4].	**Δηναιή. La Nonchalance.**

1. L'opposition de ces deux Génies est formulée dans ce vers de Perse (II, 61) :

O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes !

Elle est expliquée dans l'*hymne à Mithra* (Génie de la Lumière céleste).

Le céleste Mithra et l'homme terrestre. « Nous honorons *Mithra*, élevé dans le firmament, plein de force, propagateur de la Loi, qui frappe les devs à la tête, qui châtie les coupables, qui punit les trompeurs...

» Nous honorons *Mithra* que le chef de région, *les mains levées vers le ciel*, appelle à son secours ; que les époux unis, *les mains levées vers le ciel*, appellent à leur secours; que le pauvre, pratiquant la doctrine sainte, privé de ses droits, appelle à son secours, *les mains levées vers le ciel;* ce pauvre dont la voix, lorsqu'il se plaint, s'élève et atteint les astres, parcourt la terre et se répand dans les sept régions...

» O *Mithra*, étends tes bras pour saisir et frapper le maître à l'éclat mauvais, destructeur de la justice, qui est une cause de douleur pour le monde. Il pense ainsi : « *Mithra* ne voit pas tout ce qui se fait de mal, tout ce qu'il y a de fourberie sur la terre. » Mais je dis, selon mon esprit : « L'*homme terrestre,* avec une puissance centuplée, ne pense pas autant de mauvaises pensées que le *céleste Mithra* par sa seule force pense de pensées saintes. L'*homme terrestre*, avec une puissance centuplée, ne dit pas autant de paroles mauvaises que le *céleste Mithra* dit de bonnes paroles par sa seule force. L'*homme terrestre,* avec une force centuplée, ne fait pas autant de mauvaises actions que le *céleste Mithra* fait de bonnes actions par sa seule force. L'esprit inné, agrandi cent fois, ne sert pas l'*homme terrestre* autant qu'il sert le *céleste Mithra*. L'*homme terrestre,* avec une puissance centuplée, n'entend pas de ses oreilles autant que le *céleste Mithra,* qui est l'ouïe même. Génie aux mille moyens, il voit tous ceux qui cherchent à tromper. » (*Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. II, p. 229, 236, 239.)

2. *La Concorde* correspond à l'Amschapand *Vohu Manô* (la Bonne Pensée ; dans *Isis et Osiris* de Plutarque, θεὸς εὐνοίας), qui fait régner l'union parmi les hommes et prévient les dissensions.

La Concorde. « Je loue la Loi sainte qui éloigne les *dissensions* et les *luttes.* » (*Avesta*, t. II, p. 86.)

3. La *Beauté* dont parle Empédocle est la *Beauté morale* (τὸ καλοκάγαθον) ; elle correspond à *Parendi* (la Splendeur).

La Splendeur. « Nous honorons la brillante *Parendi*, l'éclat des pensées, des actions brillantes, qui fait resplendir le corps même. » (*Avesta*, t. II, p. 42.)

4. La *Promptitude,* telle que la définit l'*Avesta,* est la *Vertu virile* des Mazdéens :

Νημερτὴς ἐρόεσσα. L'aimable Véracité[1].

Φυσώ. Le Génie qui donne la vie[2].

Ἔγερσις. La Vigilance[3].

Κινώ. L'Activité[4].

Ἀσάφεια μελάγκουρος. La Fausseté aux yeux noirs.

Φθιμένη. Le Génie qui donne la Mort.

Εὐναίη. La Somnolence.

Ἀστεμφής. L'Inertie.

La Vertu virile. « Nous honorons la *Vertu virile* qui donne la prospérité aux hommes, qui est plus prompte que l'homme prompt, plus forte que le fort, qui vient vers l'homme favorisé de Dieu et lui confère l'affranchissement du corps. » (*Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. II, p. 42.)

1. La *Véracité* équivaut à *Asha Vahista* (la Pureté excellente ; dans *Isis et Osiris* de Plutarque, θεὸς ἀληθείας).

La Véracité. « Que dans cette demeure l'obéissance triomphe de l'entêtement; la paix, du trouble; la générosité, de l'avarice ; la *véracité*, de la *fausseté ;* la *vérité*, du *mensonge*. » (*Avesta*, t. II, p. 170).

La *Fausseté* est personnifiée dans le Mazdéisme par la *Druje menteuse*.

2. *Ormazd* est le créateur des mondes, de la vie et de tous les biens ; *Akriman* est le meurtrier et le destructeur, l'auteur de tous les maux.

Le *Génie qui donne la vie* correspond spécialement aux deux Amschapands *Haurvatât* (Santé) et *Ameretât* (Longue Vie).

3. La *Vigilance* sert à remplir les devoirs religieux.

La Vigilance. « Le *Feu, fils d'Ahura-Mazda*, implore le secours du chef de maison pour le premier tiers de la nuit, et lui dit : « Lève-toi, revêts-toi de tes habillements, lave-toi les mains, va chercher du bois à brûler, dépose-le sur moi, et, avec des mains purifiées, allume à ma flamme des bois bien purs. Sans cela *Azi* (le Besoin), la créature des devs, viendrait m'assaillir; il veut m'enlever la vie.

» Le *Feu* sollicite le laboureur pour le second tiers de la nuit, et lui dit, etc.

» Le *Feu*, pour le troisième tiers de la nuit, implore le secours de *Çraosha* le saint et lui dit : « Saint et majestueux *Çraosha*, que l'on m'apporte, avec des mains purifiées, des bois bien purs, etc.

» Alors *Çraosha* le saint éveille l'oiseau *Parodar* (le coq). Cet oiseau fait entendre sa voix au retour de la brillante aurore et crie :

« Levez-vous, mortels, louez la sainteté qui est le plus précieux des biens : les devs s'enfuiront. La dévi *Bûzyansta* aux longues mains s'élance sur vous. Elle veut plonger de nouveau dans le sommeil tout le monde corporel éveillé à la clarté du jour. Un long sommeil, ô mortel, ne te sied pas. » (*Avesta*, t. I, p. 246.)

La *Somnolence* d'Empédocle correspond donc à *Bûzyansta*, le Génie du sommeil intempestif.

4. La Loi Mazdéenne prescrit le travail :

Éloge du Travail. « *Zarathustra* dit à *Ahura-Mazda :* « Créateur des biens visibles, Être pur, quel est celui qui fait goûter à la Terre une joie parfaite ? — C'est celui qui fait croître le plus de grain, d'herbes et d'arbres fruitiers, celui qui répand de l'eau sur les terres desséchées et dessèche les terres trop humides.

» Car il n'y a pas de joie pour la Terre qui gît longtemps sans culture, alors qu'elle

Μεγιστώ πολυστέφανος. La Majesté parée de guirlandes[1].

Ὀμφαίη. La Parole (qui invoque et loue Dieu).

Φορυή. La Saleté.

Σιωπή. Le Silence (qui ne récite pas les prières sacrées[2]).

peut être cultivée par le laboureur. Pour ceux qui la cultivent, la Terre est un lieu d'habitation prospère. La jeune fille y grandit heureusement, pendant tout le temps qui s'écoule avant qu'elle soit mère, et les fils y sont doués de qualités excellentes.

» A celui qui la travaille du bras droit et du bras gauche, du bras gauche et du bras droit, la Terre donne la richesse, comme un ami offre à son ami assis sur un siége paré un fils (adoptif) ou des richesses afin de gagner son cœur.

» A celui qui la travaille du bras droit et du bras gauche, du bras gauche et du bras droit, la Terre parle ainsi : « *Toi qui me cultives, je te fournirai toujours toute espèce d'aliments, tout ce que je puis porter, outre le grain des champs.* »

» A celui qui ne la travaille pas du bras droit et du bras gauche, du bras gauche et du bras droit, la Terre dit : « *Toi qui ne me cultives pas, tu seras toujours à la porte d'autrui, mendiant ta nourriture; on t'apportera au dehors où tu te tiens des aliments communs, des biens que l'on a en surabondance.* »

« Créateur des mondes visibles, Être pur! Qu'est-ce qui fait fleurir la Loi Mazdéenne ? » — « C'est la culture du blé pratiquée avec ardeur.

» Lorsque le blé pousse, les devs bondissent de colère ; lorsque le blé est émondé, les devs poussent des cris; lorsque le blé est moulu, les devs fuient; lorsque la farine est préparée, les devs sont vaincus. C'est pourquoi les devs assiègent les demeures pour empêcher la production de ces biens. L'abondance du grain les fait fuir comme si on leur enfonçait un fer brûlant dans la bouche.

» Pour cette raison, que l'on récite ce *manthra* (précepte) : « Sans manger, nul n'a de forces, ni pour mener constamment une vie pure, ni pour cultiver activement la Terre, ni pour engendrer des enfants pleins de vigueur. Car tout être corporel vit de nourriture; sans nourriture, tout meurt. » (*Avesta*, t. I, p. 107-109.)

Si d'anciens Romains quittaient la charrue pour revêtir la pourpre consulaire, Cyros le jeune se glorifiait d'avoir dessiné un jardin et d'en avoir planté des arbres de ses propres mains. (Cicéron, *De la Vieillesse*, ch. XVII.)

1. La *Majesté* est l'éclat dont Dieu fait briller le juste.

La Majesté. « Que jamais une *éclatante majesté* n'abandonne cette demeure, ni des dons splendides, ni une descendance brillante donnée par le ciel, et que la Pureté parfaite (*Ashi Vahuni*) accompagne longtemps celui qui se distingue par cette *majesté*.

» Puisses-tu régner à ton gré, ô *Ahura-Mazda*, Esprit bienheureux, afin que nous ayons une âme sainte ; que nos corps pleins de *majesté* soient dignes du monde meilleur; qu'ils y viennent, brillant de l'éclat de la Pureté parfaite ; que nous te voyions, que nous parvenions jusqu'à toi et que nous te restions perpétuellement attachés ! » (*Avesta*, t. II, p. 170.)

2. Le sens de *Silence* est expliqué dans ces lignes :

Le Silence. « Celui qui se repose la nuit entière sans accomplir les actes du culte, sans chanter les hymnes, *celui qui ne récite pas les prières prescrites*, qui n'accomplit pas les cérémonies, qui n'étudie pas la Loi, celui-là se donne faussement

VI. — Après avoir choisi un *démon*, qui symbolise l'ensemble des dispositions innées de chaque individu, les âmes rentrent dans de nouveaux corps, dont les plaisirs et les peines leur font *oublier* plus ou moins les Idées qu'elles ont contemplées dans une existence précédente ; par suite, elles obéissent à la raison, ou s'asservissent aux passions, selon qu'elles ont ou non la *réminiscence* de leur origine divine[1].

Le retour des âmes à la vie. « Le prophète jeta les sorts ; chaque âme ramassa celui qui était devant elle et connut ainsi dans quel rang elle devait choisir. Ensuite, le même prophète mit à terre devant elles les modèles de vie... Après qu'elles eurent toutes choisi leur genre de vie, selon le rang marqué par les sorts, elles s'approchèrent dans le même ordre de Lachésis, qui donna à chacune le *démon* qu'elle avait préféré, afin qu'il lui servît de gardien pendant sa vie et qu'il l'aidât à remplir sa destinée[2]. Ce démon la conduisait d'abord à Clotho, pour que de sa main et d'un tour de fuseau elle confirmât la destinée choisie. Après que l'âme

pour un *athrava* (prêtre du feu), ô saint *Zarathustra*, ne l'appelle pas de ce nom. » (*Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. I, p. 243.)

Au Silence est opposée la *Parole sainte* :

La Parole sainte. « Faisons retentir l'*Ahuna Vairya* sur la terre et dans le ciel. Faisons retentir l'*Ashem Vohu* et le *Yenhehdtam*, digne de toute louange sur la terre et dans le ciel. Faisons retentir la sainte et puissante prière de bénédiction de l'homme juste sur la terre et dans le ciel ;

» Pour arrêter et abattre *Anro-Mainyus*, créateur d'êtres mauvais, meurtrier ; pour arrêter et abattre tous les méchants dont les pensées, les paroles et les actions sont coupables, ô saint *Zarathustra*. » (*Avesta*, t. II, p. 170.)

Il faut remarquer que dans l'*Avesta*, comme dans la liturgie chrétienne, les prières sont désignées par les premiers mots.

1. Voyez ci-dessus la *réminiscence*, p. 213.

2. Cette expression est expliquée dans le *Timée* (p. 90).

« Dieu nous a donné l'*âme raisonnable* comme un *démon* : car elle occupe le faite du corps, et, par sa parenté avec le ciel, elle nous élève au-dessus de la terre, comme des plantes qui ne sont point terrestres, mais célestes. Car, en dressant notre tête et notre racine vers la région d'où l'âme tire sa première origine, le *principe divin* dresse notre corps tout entier. Celui qui s'abandonne aux passions et aux querelles, sans nul souci du reste, n'enfante que des opinions mortelles, et devient

avait touché le fuseau, le démon la conduisait devant Atropos, qui roulait le fil entre ses doigts, pour rendre irrévocable ce qui avait été déjà filé par Clotho. Ensuite, sans qu'il fût désormais possible de retourner en arrière, l'âme et son démon s'avançaient vers le trône de la Nécessité[1] et passaient sous lui ensemble. Aussitôt que toutes eurent passé, elles se rendirent dans la plaine du *Lèthè* (de l'Oubli), où elles essuyèrent une chaleur insupportable, parce qu'il n'y avait dans cette plaine ni arbre ni plante. Le soir étant venu, elles passèrent la nuit auprès du fleuve *Amélès* (Absence de soucis), dont l'eau ne pouvait être contenue dans aucun vase. Il faut que chaque âme boive de cette eau en certaine quantité. Celles qui ne sont pas retenues par la prudence en boivent au delà de la mesure prescrite et perdent absolument tout souvenir[2]. On s'endormit après; mais, vers le milieu de la nuit, le tonnerre éclata, accompagné d'un tremblement de terre. Aussitôt les âmes, s'étant réveillées en sursaut, furent dispersées çà et là, comme des étoiles filantes, vers les

mortel lui-même autant qu'il est possible, parce qu'il travaille sans cesse à développer cette partie de sa nature. Mais celui qui s'applique à l'étude de la science et à la recherche de la vérité et dirige vers ce but tous ses efforts, n'aura que des pensées immortelles et divines; s'il parvient au terme de ses désirs, il participera à l'immortalité dans la mesure permise à la nature humaine; et comme il donne tous ses soins au *principe divin* et honore le *démon* qui réside en lui, il parviendra au comble du bonheur. »

La même doctrine sur la destinée humaine est formulée dans l'*Avesta :*

« *Ahura-Mazda*, qui par ton esprit es le créateur du monde, de la Loi et de l'intelligence, nous te sommes redevables de nous avoir donné une âme pourvue d'un corps et la faculté d'agir.

» Lorsque l'homme devient maître de ses volontés, il dit la vérité ou il ment, il est sage ou insensé par la vertu du cœur et de l'esprit. La Sagesse, qui l'observe partout, scrute invisiblement ses dispositions...

» *Ahura-Mazda* a créé la perfection de l'intégrité et de l'immortalité, de la plénitude et de la pureté, de la puissance souveraine et du bon esprit, pour celui qui lui est cher par ses pensées et par ses actes. » (*Avesta*, t. II, p. 112.)

1. La Nécessité est la Loi divine. Voy. ci-dessus, p. 90.

Cette conception est aussi dans l'*Avesta :*

« Tout s'accomplira ici bas (comme cela doit se faire) par suite des lois qui ont été données au monde primitif, selon une règle d'action très juste, et qui s'exécutent pour le méchant comme pour le juste en raison de la fourberie du premier et de la droiture du second.

» Celui qui fait le mal au méchant, par pensée, par parole ou par action, ou qui affermit le monde dans le bien, aura une récompense conforme à ses vœux, selon le bon plaisir d'*Ahura-Mazda*. » (*Avesta*, t. II, p. 117.)

2. Le mythe du *Lèthè* est emprunté aux Mystères d'Éleusis.

différents lieux où elles devaient renaître[1]. Quant à Er, on l'avait empêché de boire de l'eau du fleuve ; cependant il ne savait pas où ni comment son âme s'était rejointe à son corps ; ayant tout à coup ouvert les yeux le matin, il s'était aperçu qu'il était étendu sur le bûcher. » (*République*, p. 621.)

Ce récit de Er, si l'on fait abstraction de la transmigration des âmes, offre tant d'analogie avec les croyances du Christianisme qu'on en retrouve la tradition dans des légendes. Telle est la *Vision d'Albéric*[2].

Vision d'Albéric. Le jeune Albéric, atteint d'une grave maladie, est demeuré neuf jours dans l'immobilité de la mort[3]. Cependant, sous la conduite de saint Pierre et de deux anges, il a visité la région des châtiments ; il a vu les luxurieux errant dans une vallée de glace, les femmes criminelles traînées à travers une épaisse forêt d'arbres épineux, les homicides ensevelis sous des flots de bronze ardent, les sacriléges dans un lac de feu[4]. L'abîme récelait dans ses profondeurs un ver d'une longueur immense, dont l'haleine dévorante aspirait et rejetait comme autant d'étincelles des essaims de damnés[5]. Sur le fleuve, qui servait de limite à ce triste empire, un pont, se retrécissant ou s'élargissant au besoin, retenait les âmes souillées encore et laissait échapper celles dont l'épreuve était finie[6]. Abandonné quelques instants aux fureurs des démons, Albéric d'abord passait par les flammes pour expier ses fautes[7] ; puis, ressaisi par le céleste guide, il s'était trouvé tout à coup devant le tribunal des sentences divines. Un pécheur y attendait son

1. Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti. (VIRGILE, *Énéide*, VI, 748.)

2. C'est un récit écrit sous la dictée d'un jeune moine du Mont-Cassin au XII[e] siècle. Nous donnons l'analyse d'Ozanam (*Dante*).

3. Le début et la fin sont conformes au récit de Er.

4. Ces supplices sont semblables à ceux que décrit le *Bhagavata Pourana*.

5. Un des enfers est nommé *le Serpent* dans le *Bhagavata Pourana*. Dante appelle aussi Satan : *il grand Verme*.

6. Voy. ci-dessus le pont *Cinwat*, p. 246, et le mugissement de l'Enfer, p. 251.

7. Dante est obligé de passer par les flammes. (*Purgatorio*, XXVII.)

jugement; ses crimes étaient tracés dans un livre que présentait l'ange de la vengeance. Mais une larme de charité, répandue par le coupable aux derniers jours de sa vie et recueillie par l'ange de la miséricorde, effaçait l'écriture condamnatrice[1]. Puis, au milieu d'une plaine couverte de fleurs, inondée de lumière, s'élevait la montagne du paradis terrestre; une multitude bienheureuse en peuplait l'immensité. Cependant le jeune moine, enlevé par une colombe, était monté plus haut encore; il avait traversé les sphères des planètes pour aller contempler les merveilles de l'Empyrée[2]. Là, saint Pierre lui avait fait connaître les péchés des hommes, et l'avait congédié en lui ordonnant de publier ses révélations.

Phédon. — Séjour des bienheureux.

En remontant de l'enfer au ciel, Platon nous élève à une région bienheureuse où se trouve réuni tout ce qui peut flatter les sens et offrir à l'âme les plus délicieuses images.

« Je suis persuadé que la terre est fort grande; nous n'en habitons qu'une petite partie, depuis le Phase jusqu'aux colonnes d'Hercule, répandus comme des fourmis autour de la mer ou comme des grenouilles autour d'un marais, et il y a beaucoup d'autres peuples qui habitent beaucoup d'autres lieux semblables. Car il y a partout à la surface de la terre des creux variés pour la forme et la grandeur, où se rendent les eaux, les nuages et l'air. Mais *la Terre même se trouve pure dans le ciel pur, dans lequel sont les astres,* et que la plupart de ceux qui s'occupent de ces choses nomment l'*éther*[3]... La terre que nous habitons, les rochers, tout ici-bas est corrompu et rongé, comme tout ce qui est dans la mer est rongé par l'âcreté des sels. C'est pourquoi la mer ne renferme rien qui

1. C'est une conception propre au Christianisme.

2. On reconnaît là une réminiscence du *Songe de Scipion*.

3. La cosmologie indienne admet cinq éléments : l'*éther*, le *feu*, l'*air*, l'*eau*, la *terre*. Aristote a exposé cette théorie dans le *Traité du ciel*. Il y divise l'univers en deux régions : la *région supralunaire* (le *ciel* proprement dit), où tout est impérissable; *la région sublunaire* (notre monde), où tous les êtres sont périssables. La première contient l'*éther;* et la seconde, le *feu*, l'*air*, l'*eau*, la *terre*.

puisse être comparé aux belles choses que nous voyons dans notre séjour. Mais ce qui se trouve *là-haut* diffère encore plus de ce qui est *ici-bas*. S'il convient de raconter à ce sujet un beau mythe, écoutez *quelles choses se trouvent sur la Terre qui est au-dessous du ciel* (οἷα τυγχάνει τὰ ἐπὶ τῆς γῆς ὑπὸ τῷ οὐρανῷ ὄντα [1])...

On dit d'abord que la Terre même (la *Terre céleste*), pour qui la regarde d'en haut, paraît comme un de nos ballons formés de douze bandes de peau de différentes couleurs; celles que nos peintres emploient n'en sont que des échantillons. Toute la Terre est couverte de ces couleurs, ou d'autres infiniment plus brillantes et plus pures que celles-là. L'une est de pourpre et d'une beauté merveilleuse; l'autre d'un jaune d'or; celle-là d'un blanc plus brillant que le gypse; et le reste de la Terre est ainsi couvert des autres couleurs, qui sont encore plus belles et plus nombreuses que celles que nous voyons[2]. Car les creux mêmes de cette Terre, remplis d'eau et d'air, ont aussi leurs couleurs propres, qui brillent parmi la variété des autres, en sorte que c'est partout une continuelle diversité d'aspects. Dans cette Terre, telle que je viens de la décrire, les plantes, les arbres, les fleurs et les fruits sont en rapport. De plus, les montagnes et les pierres ont de même un poli, une transparence et des couleurs incomparables. Celles que nous estimons tant ici, les cornalines, les jaspes, les émeraudes, n'en sont que de petites parcelles : il n'y en a pas là une seule qui ne les vaille, ou ne soit encore plus belle. Et la cause en est que ces pierres sont pures, et qu'elles ne sont ni rongées ni détruites par les sels et les

1. L'expression grecque est la traduction exacte du sanscrit *Swarga-bhoûmi* (Ciel-Terre), Terre céleste située au sommet du mont mythique nommé le Mérou, autour duquel les astres accomplissent leurs révolutions.

2. Cette idée est empruntée à la mythologie de l'Inde.

« Le Créateur suprême, le grand Swayambhou, après avoir assigné à chaque *Déva* son royaume (p. 48), forma aussi dans le Ciel (*Swarga*) des demeures, ou brillantes comme le soleil, ou brûlantes comme le feu, ou étincelantes comme l'éclair, ou doucement resplendissantes comme la lune, *demeures mobiles, de couleurs diverses*, destinées aux justes et fermées pour les impies. Ceux dont la vie est toujours pure, qui offrent des sacrifices accompagnés de riches présents, qui, contents des chastes plaisirs du mariage, patients, équitables, sages dans leurs discours, font des libéralités aux pauvres et tiennent peu à ce monde, qui enfin ont su dompter leurs passions, ceux-là, affranchis à jamais de toute crainte, arrivent dans ces régions bienheureuses où ils brillent comme des étoiles. » (*Harivansa*, Lect. CCXXII; trad. de Langlois, t. II, p. 379.) — Ces *demeures mobiles* sont les sept planètes.

sédiments. Outre toutes ces beautés, cette même Terre est ornée d'or, d'argent, et d'autres métaux semblables, remarquables par leur nombre, leur grandeur et l'éclat qu'ils répandent partout, en sorte que cette Terre présente un spectacle digne de spectateurs bienheureux. Elle est habitée par toutes sortes d'animaux et par des hommes, les uns répandus au milieu des plaines, les autres autour de l'air, comme nous autour de la mer, d'autres enfin dans des îles que l'air entoure près du continent; en un mot, l'air est là ce que sont ici l'eau et la mer pour notre usage, et l'*éther* est pour eux ce que l'air est pour nous. Leurs saisons sont si bien tempérées, qu'ils vivent sans maladies, beaucoup plus longtemps que nous. Pour la vue, l'ouïe, la pensée et le reste, ils sont aussi loin de nous que l'eau l'est de l'air, et que l'air l'est de l'*éther* pour la pureté. Ils ont des bois sacrés, et des lieux habités par les Dieux; il y a là des voix, des oracles, des apparitions des Dieux et d'autres communications semblables des Dieux à ces hommes. Ils voient aussi le soleil, la lune et les astres tels qu'ils sont; et tout le reste de leur félicité suit à proportion. » (*Phédon,* p. 110.)

Le tableau que Platon trace du séjour des bienheureux correspond à la description que les livres sacrés de l'Inde font du paradis terrestre (les monts sacrés) et du paradis céleste (le Swarga).

HARIVANSA. *Les monts sacrés.*

« Le Mérou élève vers le ciel sa tête environnée de nuages et colorée par les reflets de l'or qui le recouvre. Les autres monts sont également riches en or et en pierres précieuses. Le grand Himalaya se distingue par sa teinte argentée; cependant quelques-unes de ses cimes étincellent des feux du diamant ou ont l'éclat rougeâtre de l'airain. L'âpre sommet du Mandara brille par ses cristaux. Le Kélasa élève avec orgueil ses masses de rochers, ses larges portiques de pierre, ses arbres magnifiques: séjour merveilleux où règne le plaisir, où les doux accents des Gandharvas, les chants des Kinnaras, les danses des Apsaras, le son des instruments les plus mélodieux, les pantomimes les plus gracieuses, tout enfin se réunit pour charmer les sens.

Pour l'accroissement des êtres rassemblés sur le sommet du Mérou[1], s'épanche de ses coteaux une onde pure; elle brille comme le cristal sur ces roches variées et ces couches de métaux différents, puis elle tombe en bruyantes cascades. Des arbres, parés de fleurs de diverses nuances, élèvent leurs nobles cimes et ressemblent à des nuages où éclatent les feux des éclairs. Quelques-uns de ces arbres semblent avoir emprunté à l'or son aimable couleur. Les branches, délicieuse retraite des oiseaux, frémissent au souffle du vent et jonchent la terre d'une pluie de fleurs. La campagne disparaît sous les rameaux garnis de feuilles et de fruits[2]. »

MAHABHARATA. *Ardjouna monte au Swarga.*

« Après un long séjour dans la forêt (p. 17), Ardjouna souhaita monter au Swarga sur le char d'Indra, son père[3].

Tandis qu'Ardjouna roulait cette pensée, le char lumineux arriva, attelé de coursiers fauves et dirigé par Mâtali : « O fortuné fils d'Indra, dit Mâtali, ton père désire te voir. Entre dans ce char divin pour monter avec moi au Swarga. Tu reviendras ici quand tu auras reçu des Dévas les *astras* que tu souhaites posséder[4]. »

L'âme pleine de joie, Ardjouna se baigne dans la Gangâ, et, s'étant purifié, murmure une prière suivant les rites. Il offre ensuite

1. « Au milieu de tous les phénomènes qu'offrait dans l'Inde une nature magnifique, aucun n'était plus émouvant et plus grandiose que l'aspect de ces montagnes de neige dont la cime colossale domine les nuages, pendant que, de leurs sombres flancs, s'élancent avec fracas de grands fleuves qui sèment au loin la verdure et les fleurs. Aussi est-ce vers les hautes montagnes, asile sacré de leurs ancêtres, que se portaient sans cesse les regards des Indiens et que se dirigeaient leurs prières dans leur aspiration vers le ciel. Des sommets de l'Himalaya, qui bornaient le lointain horizon, les âmes s'envolaient, selon eux, vers les sphères des sept planètes et les parcouraient successivement dans une épuration graduelle. C'était dans les gorges des montagnes que vivaient les anachorètes, c'était là que les rois se retiraient dans les heures solennelles où ils se préparaient à remplir de grands devoirs. » (Eichhoff, *Poésie héroïque des Indiens*, p. 291.)

2. *Harivansa,* Lecture CCXII; trad. de Langlois, t. II, p. 345.

3. Ardjouna était fils d'Indra et de Kounti. Voy. p. 139, note 4.

4. Ardjouna désirait connaître les *astras*, c'est-à-dire les formules mystiques (*mantras*) par lesquelles on peut rendre irrésistible le trait qu'on lance ou arrêter celui de l'ennemi. (Voy. *Râmâyana*, Kanda I, Sarga xxx, trad. de Parisot, p. 158.) On trouve dans Virgile deux passages qui peuvent donner une idée des *astras*.

de l'eau à ses ancêtres, et il fait ses adieux au mont Mandara : « Roi des monts, asile des mounis qui aspirent au Swarga, saint lieu de pèlerinage, je te fais mes adieux et je pars. Tu m'as donné une délicieuse retraite. J'ai souvent visité tes bocages, tes rivières, tes étangs sacrés. J'ai bu dans tes ruisseaux une eau aussi douce que l'ambroisie. J'ai savouré tes fruits odorants. J'ai reposé doucement sur ton sein comme un enfant se joue sur le sein de son père. La récitation des *Védas* a charmé mes oreilles. »

Il dit, et il entre dans le char aussi brillant que le soleil. Il est bientôt hors de la région où peut atteindre l'œil des mortels qui suivent le sentier de la vertu. Là s'avancent par milliers des chars d'une beauté merveilleuse, qui ne doivent leur éclat ni au soleil, ni à la lune, ni au feu[1] ; là, sous la forme d'étoiles lumineuses, des saints brillent de leur propre clarté, qui est la récompense de leurs vertus ; là, des rois parfaits et des héros accomplis, qui ont succombé à la guerre, reluisent de leur propre splendeur.

Étonné, Ardjouna interroge Mâtali, qui lui répond affectueusement : « Ces lumières que tu vois sont des âmes récompensées de leurs actions vertueuses[2]. Considérées de la terre, elles semblent être des étoiles. »

Nisus invoque Diane, avant de décocher ses traits contre les Rutules qui emmènent Euryalus prisonnier :

« Tu, Dea, tu præsens nostro succurre labori,
Astrorum decus et nemorum Latonia custos !
Si qua tuis unquam pro me pater Hyrtacus aris
Dona tulit, si qua ipse meis venatibus auxi,
Suspendive tholo aut sacra ad fastigia fixi,
Hunc sine me turbare globum et *rege tela per auras*. » (*Énéide*, IX, 403.)

Ascanius invoque Jupiter avant de lancer une flèche contre l'insolent Remulus :

« Jupiter omnipotens, audacibus annue cœptis !
Ipse tibi ad tua templa feram solemnia dona,
Et statuam ante aras aurata fronte juvencum... »
Audiit, et cœli genitor de parte serena
Intonuit lævum ; sonat una *fatifer arcus*. (*Énéide*, IX, 624.)

1. De même dans le *Phèdre*, comme on l'a vu plus haut (p. 214), les âmes vertueuses, qui font le tour du ciel à la suite des Dieux, s'avancent sur des *chars* pour contempler les *Idées*, qui sont les *essences intelligibles des êtres*.

2. Dans le *Paradis* (XV), Dante voit son père lui apparaître sous la forme d'une lumière.

Après avoir dépassé la région où habitent les rois et les kchatriyas, Ardjouna aperçoit *Amaravatî* (la *Ville immortelle*), où le palais d'Indra est orné de pierres précieuses de toutes les espèces et égayé par les *Siddhas* et les *Tchâranas*[1]. Il respire un air frais qu'embaume le parfum des lotus. Il contemple la merveilleuse forêt du *Nandana* (le jardin *joyeux*). Les arbres y rivalisent entre eux par leurs fleurs divines et fournissent tous les fruits qu'on désire. Là, le froid ne se fait pas sentir, le soleil n'incommode point par sa chaleur, la fatigue est inconnue comme la poussière. Là n'entrent point la vieillesse, le chagrin, la langueur. Là, il n'y a ni colère ni avarice : toujours les êtres animés sont satisfaits ; toujours les arbres ont des feuilles vertes, mêlées de fleurs et de fruits; toujours les étangs sacrés sont couverts de lotus; le vent souffle pur, frais, chargé de parfums; la terre est parée de fleurs éclatantes et de pierres précieuses ; les quadrupèdes gracieux et les oiseaux font retentir l'air d'accents joyeux. Réservé aux hommes vertueux, ce séjour n'admet point ceux qui ont tourné le dos dans le combat, qui ont négligé la pénitence, qui n'ont pas entretenu plusieurs feux et célébré des sacrifices, qui ne se sont pas baignés dans les étangs sacrés, qui n'ont pas observé leurs vœux, qui n'ont point pratiqué l'aumône ; les çoudras, profanateurs des cérémonies religieuses; les insensés qui ont mangé de la chair ou bu des liqueurs enivrantes ; les criminels qui se sont souillés par un adultère.

Admirant cette forêt délicieuse où retentissent des chants mélodieux, le guerrier aux longs bras entre dans la ville chérie d'Indra. Il voit venir à sa rencontre des milliers de chars divins ; il entend les *Gandharvas* et les *Apsaras* célébrer ses louanges. Les *Richis* (Saints) et les *Dévas* (Dieux) l'accueillent avec joie et le comblent de bénédictions, pendant qu'il s'avance par la grande voie des constellations, retentissante de conques et de tambours. Il salue, selon les rites, les *Marouts* (Vents), les deux *Açwins* (Cavaliers célestes), les *Vasous* (Régents des huit régions). Il arrive devant son père, le chef des Immortels, *Indra* (le Roi de l'éther), assis sur un trône resplendissant ; une tiare précieuse et une guirlande admirable couvrent sa chevelure; des bracelets d'or ornent ses bras ; sur son visage, d'une beauté indescriptible, brillent la fortune et la gloire ; une robe éblouissante lui sert de vêtement ; une ombrelle blanche,

1. Les *Siddhas* distraient Indra par leurs jeux, et les *Tchâranas*, par leurs danses.

portée par une hampe d'or, ombrage sa tête auguste ; un éventail agite et embaume l'air qui l'environne. Des brâhmanes, qui représentent les quatre *Védas,* chantent des hymnes en son honneur.

Le vigoureux fils de Kountî s'incline respectueusement devant son père en faisant l'*andjali.* Celui-ci le reçoit dans ses bras, lui baise la tête, le fait monter à côté de lui sur son trône, caresse ses bras que la corde de l'arc a marqués de ses coups et qui ressemblent à deux colonnes d'or[1]. Alors, les *Gandharvas* habiles dans la musique entonnent un hymne d'une voix douce, et les *Apsaras* aux yeux de lotus forment une danse gracieuse, dans laquelle elles ravissent le cœur et l'âme par la coquetterie de leurs attitudes, la séduction de leurs regards et de leurs sourires, le mouvement voluptueux de leurs hanches, la grâce de leurs seins tremblants[2].

1. Ovide a imité cette description dans la scène où il dépeint l'arrivée de Phaéthon au palais du *Soleil* son père.

Protinus ad patrios sua fert vestigia vultus,
Consistitque procul; neque enim propiora ferebat
Lumina. Purpurea velatus veste, sedebat
In solio Phœbus claris lucente smaragdis.
A dextra lævaque Dies et Mensis et Annus
Sæculaque et positæ spatiis æqualibus Horæ ;
Verque novum stabat, cinctum florente corona,
Stabat nuda Æstas et spicea serta gerebat,
Stabat et Autumnus, calcatis sordidus uvis,
Et glacialis Hyems, canos hirsuta capillos.
... At Genitor circum caput omne micantes
Deposuit radios, propiusque accedere jussit. (*Métamorphoses*, II, 21.)

2. Cette description du Swarga a passé dans les croyances religieuses de l'Islamisme. On en peut juger par ce chapitre du *Koran :*

La grande nouvelle. « Un jour, on sonnera de la trompette et vous viendrez en foule. Le ciel s'ouvrira et présentera des portes nombreuses. L'Enfer sera formé d'embûches où tomberont les méchants pour y demeurer des siècles. Ils n'y goûteront ni la fraîcheur ni aucune boisson, si ce n'est l'eau bouillante et le pus, comme récompense conforme à leur œuvre. Un séjour de bonheur est réservé aux justes : des jardins et des vignes, des filles aux seins arrondis et d'un âge égal au leur, des coupes remplies. Ils n'y entendront ni discours frivoles ni mensonges. »

Comme la culture de la philosophie a été entravée par le fanatisme des docteurs mahométans, les commentateurs ont laissé de côté ce qui concerne les *discours de vérité* et se sont appliqués uniquement à tracer des tableaux qui s'adressent aux sens et à l'imagination. Tel est celui qu'on lit dans les *Aventures d'Aboulfaouaris* (*Mille et un jours,* éd. Delagrave, p. 234).

Prenant un magnifique *arghya*[1], les *Gandharvas* offrent à Ardjouna l'eau pour laver les pieds et l'eau destinée à purifier la bouche.

Ainsi honoré, Ardjouna habita le palais de son père, où il étudia l'art de se servir des *astras* et le secret de les arrêter[2]. ».

LE LOTUS DE LA BONNE LOI[3]. *La Terre de Bouddha.*

« Dans ce temps, la *Terre de Bouddha* se nommera *Viradja*. Elle sera unie, agréable, bonne, belle à voir, parfaitement pure, florissante, étendue, salubre, fertile, couverte de nombreuses troupes d'hommes et de femmes, pleine de Marouts, reposant sur un fonds de lapis-lazuli. On y verra des enceintes tracées en forme de damiers, avec des cordes d'or; et, dans ces enceintes, il y aura des arbres de diamant. Cette Terre sera perpétuellement couverte de fleurs et de fruits formés des sept substances précieuses. »

Destinée de l'âme séparée du corps.

Doué d'une vive imagination, Platon s'enchante avec les beaux mythes dont il emprunte les éléments à l'Inde et à la Perse, mais il ne les donne que pour des mythes.

« Assurer que toutes ces choses sont comme je les ai dites ne conviendrait pas à un homme de sens. Mais que sur nos âmes et sur leurs demeures il en soit de cette manière ou d'une manière approchante, puisque l'âme est immortelle, c'est, il me semble, ce qu'il convient de penser, et la chose vaut bien que l'on hasarde d'y croire. Car c'est un noble risque : ce sont des choses dont il faut comme s'enchanter soi-même. » (*Phédon*, p. 114.)

1. Voy. ci-dessus l'*arghya* offert à Krichna, p. 264, n. 4.

2. *Mahâbhârata*, trad. de Fauche, t. II, p. 343; t. III, p. 214-221; t. IV, p. 122.

3. Le *Lotus de la Bonne Loi* est un des principaux Livres du Bouddhisme (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III). Nous citons la traduction d'Eugène Burnouf, p. 42.

Sa doctrine sur l'immortalité de l'âme se résume en ces deux propositions, au delà desquelles la philosophie ne peut aller[1] :

1° L'âme, par son essence, peut survivre au corps (*Phédon*);

2° L'immortalité de l'âme est nécessaire pour que les bonnes actions soient récompensées et que les mauvaises actions soient punies par la justice distributive de Dieu (*Gorgias*).

Reste cette question : « Comment s'exerce la justice distributive de Dieu? »

1. Ces deux propositions se nomment l'*argument métaphysique* et l'*argument moral*.

Argument métaphysique. — « Comment concevoir la possibilité de la vie future, si les activités subalternes sur lesquelles s'exerce ici-bas l'activité de l'être spirituel lui font défaut? — Dès à présent la vie de l'âme est double : elle a au-dessous d'elle les conditions d'une activité dont le développement successif constitue le lot de notre vie terrestre et mortelle. Mais elle a dans ses rapports avec Dieu des conditions d'existence d'un autre genre. Nous devons croire que ces conditions-là, plus amplement réalisées après la mort, assureront à notre âme une vie d'un ordre nouveau qui développera, sans les rompre, la continuité de nos existences et l'harmonie de nos destinées. » (Joly, *L'Homme et l'Animal*, p. 314.)

Argument moral. — « La preuve purement spéculative d'une vie future n'a jamais exercé aucune influence sur le sens commun de l'humanité. Les preuves qui sont à l'usage du monde, séparées de toute prétention dogmatique, produisent une conviction naturelle. Suivant l'analogie avec les êtres vivants (pour lesquels la raison doit nécessairement admettre en principe qu'il n'y a pas un organe, pas une faculté, pas un penchant, qui ne soit disposé pour une fonction déterminée, mais que tout est au contraire exactement proportionné à un but), suivant cette analogie, l'homme ne peut être la seule créature qui fasse exception à ce principe. Les attributs de sa nature, non-seulement les qualités et les penchants qu'il a reçus pour en faire usage, mais surtout la *loi morale* qu'il porte en lui; ces attributs sont tellement au-dessus de l'utilité et des avantages qu'il en peut retirer dans cette vie, qu'il apprend de la loi morale même à estimer par-dessus tout la simple conscience de l'honnêteté des sentiments au préjudice de tous les biens et même de cette ombre qu'on nomme la gloire, et qu'il se sent intérieurement appelé à mériter par sa conduite de devenir le citoyen d'un monde meilleur dont il a l'idée. Cette preuve puissante, irréfutable, si on y joint la connaissance qui s'étend sans cesse, et l'idée de l'immensité de la création : cette preuve subsiste toujours, quand même on devrait renoncer à fonder sur la pure théorie la durée nécessaire de notre existence. » (Kant, *Critique de la Raison pure*, trad. de Tissot, t. II, p. 60.)

Platon la résout par deux hypothèses :

1° L'âme passe par une suite d'existences dans chacune desquelles le rang qu'elle occupe dépend de la conduite qu'elle a tenue dans l'existence qui précède immédiatement[1] ;

2° En s'appliquant sincèrement à la philosophie, elle est délivrée de la nécessité d'être unie à un nouveau corps.

« Ceux qui ont vécu saintement, libérés de ces lieux terrestres et comme délivrés d'une prison, se rendent dans le séjour pur dont j'ai parlé et habitent cette Terre qui est là-haut. *Ceux qui ont été assez purifiés par la philosophie vivent sans corps durant tout le temps qui suit, et se rendent dans des demeures encore plus belles que celles-là :* il n'est pas facile de les décrire, et le temps me manque à l'heure présente. Mais ce que j'ai dit suffit pour montrer qu'il faut tout faire afin d'acquérir pendant cette vie la vertu et la sagesse : car le prix est beau et l'espérance est grande. » (*Phédon,* p. 114.)

Cette doctrine est conforme à la théologie du Brahmanisme, pourvu qu'on remplace la *Philosophie* par la *Science rationnelle* (*Sankhya*) ou par l'*Union avec Dieu* (*Yoga*).

Le Satyaloca[2]. « Le Créateur, qui possède toute perfection et toute piété, produisit de sa propre émanation une montagne merveilleuse qui est une image spirituelle du Mérou matériel : « Je veux, dit-il, par la vertu de mon *manas* (de mon esprit), créer une *Terre de vertu et de piété* qui soit une forme intelligible de l'autre Terre : car les formes sont infinies pour moi dans l'univers.

1. Ce dogme est commun au Brahmanisme et au Bouddhisme.

2. Au *Satyaloca* (*Veritatis-locus*) correspond dans le *Phèdre* le *Champ de la vérité* (τὸ ἀληθείας πεδίον), région des essences intelligibles dont la contemplation nourrit l'âme et fait pousser ses ailes (p. 40).

Avec les cinq éléments, j'existe dans les trois mondes ; avec mon *manas*, je veux faire cette création immatérielle. Je vois de loin les efforts des êtres que leur aveuglement engage dans les chaînes des renaissances ; *je renferme en moi ceux qui, délivrés des vains désirs et des nécessités de la vie mortelle, ne sont plus contenus dans les cinq éléments, ni appelés à faire partie de l'immense variété de la nature*[1]. *C'est alors qu'ils arriveront dans cette Terre invisible, qui n'est autre chose que moi-même*... Ce divin séjour, c'est le *Satyaloca*[2]. »

Conclusion générale.

Platon a procédé dans ses *Mythes sur la destinée des âmes* comme dans l'*Atlantide :* il a tiré des livres sacrés de l'Inde et de la Perse des idées qu'il a appropriées à son système et au génie grec.

Il a emprunté aux *Lois de Manou* la Transmigration et la Réminiscence (p. 213-226); au *Râmâyana*, l'allégorie des Ailes et la Défense du Suicide (p. 40-47); au *Mahâbhârata*, l'allégorie du Cocher et des Coursiers (p. 205-212), celle des Chars sur lesquels les âmes parcourent le ciel (p. 267, n. 1), la Résurrection de Er (p. 241-244), la description du Séjour des Bienheureux (p. 263-269); au *Bhagavata Pourana*, le supplice d'Ardiæos (p. 248-252); à l'*Avesta*, le Jugement des âmes (p. 229-234, 245-248) et le Choix d'un Démon (p. 253-259).

1. Cette doctrine est exprimée sous des formes vives dans les *Sentences* de Bhartrihari (III, § 64, 72; trad. de Regnaud, p. 98, 96) :

« Éloigne-toi, ô mon cœur, de ce gouffre au fond duquel s'agitent, avec tant de fatigues, ceux qui poursuivent les objets des sens; prends la route du salut sur laquelle toutes les peines s'apaisent en un instant; *réunis-toi à l'Ame suprême.* »

« O Terre, ma mère! Air, mon père! Feu, mon ami! Eau, ma sœur! Éther, mon frère! Voici le dernier hommage que je vous rends, les mains jointes. Brillant de l'éclat de tous les mérites que j'ai acquis en vivant au milieu de vous, délivré de mon aveuglement par la science pure, *je vais me réunir à l'Ame suprême.* »

2. *Harivansa*, Lecture CCXII; trad. de Langlois, t. II, p. 346.

OVIDE

LES MÉTAMORPHOSES.

Dans les éditions savantes de Virgile et d'Ovide, les commentateurs ont indiqué les sources grecques et latines où ces poëtes ont puisé ; mais ils n'ont point traité cette question : « Virgile et Ovide doivent-ils quelque chose à l'Orient ? » Il y a cependant des données historiques qui peuvent guider dans cette recherche la littérature et la philosophie.

Au siècle d'Auguste, tandis que le peuple reste attaché par habitude à des mythes antiques dont le sens s'est perdu, les meilleurs esprits vont demander à l'Orient ces croyances religieuses sans lesquelles aucune société ne saurait subsister et que leurs Dieux discrédités ne peuvent plus leur inspirer[1] ; ils se font initier mystérieusement au culte d'Isis ou à celui de Mithra[2] ; ils prêtent une oreille attentive aux légendes mystiques qui leur viennent de l'Inde avec les étoffes de soie, les parfums et les pierres précieuses. Par suite, cette influence se fait sentir dans les poëtes qui expriment le mieux l'esprit religieux de l'époque, Virgile et Ovide.

Contrairement à l'ordre chronologique, nous étudierons d'abord Ovide, parce qu'il a exposé avec plus de développement que Virgile le système philosophique qu'il professe avec lui, le Néopythagorisme, qui, à la tradition pythagoricienne, alliait des idées

1. Boissier, *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 342.
2. Plutarque, *Isis et Osiris*.

empruntées à Empédocle, à Platon, à Cléanthe et à Chrysippe : alliance naturelle, parce qu'elle était fondée sur la métaphysique de l'Inde dont toutes ces idées ont tiré leur première origine.

A ce point de vue, pour comprendre et apprécier Ovide, il faut bien distinguer deux parties dans les *Métamorphoses :* 1° le *Discours de Pythagore*, qui expose avec autant de clarté que d'élégance les principes qui constituent la métaphysique de ce poëme; 2° les *Légendes mythologiques*, qui doivent à cette métaphysique leur sens et leur liaison, et qui, sans elle, ne seraient que des créations fantastiques de l'imagination, comme les *Mille et une nuits*.

I. — DISCOURS DE PYTHAGORE

La brillante amplification qu'Ovide met dans la bouche de Pythagore, dégagée des ornements poétiques dans lesquels il abuse souvent de sa facilité, peut se ramener à deux principes :

1° La quantité de la substance matérielle de l'univers demeure la même dans tous les changements qu'elle subit.

2° Le mouvement est éternel comme la matière; il est produit par des causes motrices également éternelles, l'Ame universelle qui donne la vie au monde entier, et les âmes individuelles qui passent de corps en corps.

« *Tout change, rien n'est anéanti*[1]. L'*esprit* erre et va d'un lieu

1. *Omnia mutantur, nihil interit.* Errat, et illinc
Huc venit, hinc illuc, et quoslibet occupat artus
Spiritus, eque feris humana in corpora transit,
Inque feras noster, nec tempore deperit ullo.

à un autre ; il entre dans des corps différents ; il passe d'un homme dans une bête féroce, et d'une bête féroce dans un homme ; mais il ne périt jamais. Comme la *cire* reçoit docilement toutes les figures qu'on lui donne, et, sans demeurer ce qu'elle était ni conserver les mêmes formes, reste cependant la même substance[1] ; ainsi, l'*âme* reste toujours la même au milieu de ses transmigrations...

» Le *feu* épaissi devient air ; l'*air* à son tour se change en eau ; l'*eau* condensée forme la *terre*. Aucun être ne garde son caractère spécifique ; la Nature, par une rénovation perpétuelle, substitue sans cesse une figure à une autre. *Rien n'est anéanti dans ce vaste monde ;* mais tout varie, tout change de forme. Ce qu'on appelle la *naissance*, c'est le commencement d'un nouvel état ; la *mort*, c'est la fin. Les parties qui constituent le tout passent d'un lieu à un autre ; cependant leur somme reste la même. »

Les principes métaphysiques exposés par Ovide sont empruntés au célèbre poëme d'Empédocle (*De la Nature*).

« Écoute mes paroles qui ne fardent point la vérité. Tous les éléments sont égaux et de même genre : chacun remplit son rôle et et a son caractère ; chacun domine à son tour quand s'accomplit une période[2] ; le *feu*, l'*air*, l'*eau* et la *terre* se transforment l'un en

Utque novis facilis signatur *cera* figuris,
Nec manet ut fuerat, nec formas servat easdem,
Sed tamen ipsa eadem est ; *animam* sic semper eamdem
Esse, sed in varias doceo migrare figuras. (XV, 166.)
Ignis enim densum spissatus in aera transit,
Hic in aquas, tellus glomerata cogitur unda.
Nec species sua cuique manet, rerumque novatrix
Ex aliis alias reparat Natura figuras.
Nec perit in tanto quidquam, mihi credite, *mundo ;*
Sed variat faciemque novat, *nasci*que vocatur
Incipere esse aliud quàm quod fuit ante, *mori*que
Desinere illud idem : quum sint huc forsitan illa,
Huc translata illuc, summa tamen omnia constant. (XV, 251.)

1. La comparaison de la *substance matérielle* à la *cire* est classique. Elle a été développée par Descartes dans les *Méditations* (II).

2. « De même que les signes des saisons apparaissent régulièrement sous diverses formes et divers aspects, de même les êtres, au commencement des âges. C'est

l'autre, et ont des vicissitudes réglées par le Destin. D'ailleurs, *rien ne naît ni ne périt*... En effet, *il est impossible que quelque chose naisse de ce qui n'est pas et que ce qui est soit anéanti*[1].

» L'homme sage ne doit pas croire que, tant que les hommes jouissent de ce qu'ils nomment la *vie*[2], ils existent et éprouvent des biens et des maux, mais qu'ils ne sont rien quand leur corps n'est pas encore formé ou qu'il est dissous...

» De ces éléments proviennent tout ce qui a été et ce qui sera, arbres, bêtes féroces, oiseaux, poissons, hommes et femmes[3], dieux qui vivent longtemps comblés d'honneurs : car les éléments constituent ces êtres; en se pénétrant mutuellement ils prennent une autre forme; la séparation les modifie. » (*De la Nature,* 88-133.)

Ce panthéisme est d'origine orientale[4], comme nous l'avons déjà fait voir (p. 95-100). Il a suggéré à Ovide l'idée première des *Métamorphoses*.

On ne doit donc pas s'étonner de trouver dans le *Mahâbhârata* des métamorphoses exactement semblables à celles qu'Ovide raconte. Par exemple, Ovide

ainsi que dans le monde fait sa révolution ce cercle qui n'a ni commencement ni fin, et produit les vicissitudes des êtres sans commencement ni fin. » (Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata,* p. 10.)

1. Καὶ πρὸς τοῖς οὔτ' ἄλλο τι γίγνεται οὐδ' ἀπολήγει...
'Εκ τοῦ γὰρ μὴ ἐόντος ἀμήχανόν ἐστι γενέσθαι,
τό τ' ἐὸν ἐξόλλυσθαι ἀνήνυστον καὶ ἄπρηκτον.

Ces vers sont une traduction des çlokas de la *Bhagavad-Gitâ* que nous avons déjà cités (p. 100) :

« *Celui qui n'est pas ne peut pas être; celui qui est ne peut pas cesser d'être*... Sache-le, il est impérissable l'Être par qui a été développé cet univers : sa destruction, nul ne peut l'accomplir. »

De là vient la maxime de Lucrèce :

Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

2. Voy. plus loin l'explication de cette pensée, p. 284, note 5.

3. Virgile a tiré de là ces vers :

Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas. (*Géorgiques,* II, 223.)

4. Nous faisons abstraction de l'*Amitié* et de la *Discorde,* conceptions propres à Empédocle.

nous représente Cadmus changé en serpent[1], parce qu'il avait tué un serpent consacré à Mars. Vyâsa nous décrit de même la transformation d'un brâhmane en serpent[2], pour avoir fait une plaisanterie profane à son pieux ami pendant la célébration d'un sacrifice.

Métamorphose d'un brâhmane en serpent[3]. « Un jour le brâhmane Rourou s'en alla dans une grande forêt. Là, il vit endormi un amphisbène à la fleur de l'âge[4]. Aussitôt il leva son bâton pour le tuer. Mais l'amphisbène lui dit : « Je ne t'ai fait aucun mal jusqu'à ce jour. Pourquoi, saisi de colère, me frappes-tu avec cette rage? » Rourou lui répondit : « Mon épouse, que j'aime à l'égal de ma vie, a été mordue par un serpent. J'ai fait vœu de tuer tous les serpents que je verrais; je vais donc à l'instant même te mettre à mort. » L'amphisbène répliqua : « Les serpents qui mordent les enfants de Manou sont autres que nous ne sommes. Ne veuille pas, toi qui connais la justice, faire de mal aux amphisbènes qui ont une utilité particulière et que tu as tort de confondre avec les serpents. » — Ayant ouï ces paroles, Rourou cessa de frapper l'amphisbène; et, le voyant tout effrayé, il lui dit pour

1. Ovide raconte la légende de Cadmus dans deux livres des *Métamorphoses* (III, 1-137; IV, 563-599). Il paraît l'avoir puisée dans la *Bibliothèque* d'Apollodore d'Athènes (III, I, IV, V). M. François Lenormant l'explique dans les *Premières Civilisations* (t. II, p. 316-324). En voici les traits principaux :

« Fils du roi phénicien *Agénor* ('Αγήνωρ, le *Conducteur*, un des titres de *Baal*, le *Seigneur*), Cadmus représente à la fois le *Colon oriental* (*Qadmôn*, l'*oriental*) et le *Dieu qui se manifeste* (*Qedem*, Celui qui est *en avant*; d'où provient, par l'addition de *el*, le nom *Qedem-el*, lequel signifie : *Celui qui se tient devant Dieu*, appelé *Cadmilus* dans les Mystères de Samothrace, et par corruption, *Casmillus*, *Camillus*). Il est frère d'*Europe*, transformation d'*Astarté*, dont les navigateurs de Sidon avaient transporté le culte en *Europe*. Il a pour femme *Harmonia*, autre transformation d'*Astarté*. Par sa métamorphose en Serpent, il s'identifie avec le *Vieux Dragon* (γέρων ὄφίων) adoré en Phénicie. Il a pour type l'image d'un Dieu âgé et barbu, muni d'ailes recourbées, le corps terminé inférieurement par une queue d'anguille. »

2. Nous comparons seulement au point de vue poétique la transformation de Cadmus et celle du brâhmane; car les deux légendes sont différentes : la première a un caractère historique et mythologique; la seconde, un caractère moral.

3. *Mahâbhârata*, Adi-Parva, trad. de Fauche, t. I, p. 106-109.

4. L'amphisbène est un reptile sans venin qui se nourrit d'insectes et de fourmis.

le rassurer : « Bien ! Dis-moi qui tu étais avant de subir cette métamorphose. »

L'amphisbène lui fit ce récit : « Naguère j'étais un brâhmane nommé Sahasrapâd. J'avais pour ami un brâhmane appelé Khagama ; sa parole était sage; il avait une grande puissance qu'il devait à ses austérités. Pendant mon adolescence, un jour qu'il était occupé à entretenir le feu perpétuel, je lui fis peur avec un serpent d'herbe que j'avais fait pour rire. A sa vue, Khagama s'évanouit d'épouvante. Quand il reprit ses sens, il me dit tout brûlant de colère : « De même que le serpent, ouvrage de tes mains, était sans puissance pour nuire, de même, par la vertu de mon imprécation, tu vas devenir un serpent sans venin. » Moi, qui connaissais le pouvoir de ses austérités, je lui dis, en faisant l'*andjali* et en m'inclinant devant lui : « Ami, c'est une plaisanterie que j'ai faite pour badiner. Veuille me pardonner et retire cette malédiction. » Ayant vu que mon âme était agitée par un trouble violent, le grand mouni me dit avec une vive émotion : « La parole que j'ai prononcée ne sera jamais un mensonge. Écoute ces mots et qu'ils descendent de tes oreilles dans ton cœur. Il naîtra de Pramati un fils vertueux nommé Rourou. A sa vue, tu seras délivré de cette malédiction, et tu ne la porteras pas longtemps. »

» On t'appelle Rourou et tu es le fils de Pramati. Je vais donc reprendre ma forme naturelle ; je te donnerai alors un salutaire avis. » Aussitôt l'éminent brâhmane quitta sa forme d'amphisbène et reprit sa forme resplendissante. Il tint alors ce langage au brâhmane Rourou d'un éclat incomparable :

« O le plus vertueux de tous ceux qui jouissent de la vie, ne pas faire de mal est le devoir suprême. Le brâhmane ne blessera jamais qui que ce soit de tous les êtres animés; le brâhmane sera doux ici-bas envers tous ; c'est la plus haute leçon de nos Saintes Écritures. L'homme qui connaît les *Védas* et les *Védangas* n'attente pas à la vie des êtres : la douceur, la patience, la véracité, telles sont les lois dont il ne s'écarte jamais. Le premier devoir du brâhmane consiste dans l'observation des *Védas*. N'envie donc pas au kchatriya l'exercice de ses fonctions : porter des armes, être redoutable aux ennemis, protéger les faibles[1]. »

1. Cette légende ressemble aux fables du *Pantchatantra*, en particulier, à la fable intitulée *le Brâhmane et le Serpent* (III, 6). — Il faut remarquer aussi que son début

Les Dévas prennent la forme humaine et se font reconnaître par un fait merveilleux dans l'épisode de *Nala et Damayantî*.

Les Dévas au Swayambara de Damayantî. Nala, prince accompli, aime secrètement la belle Damayantî, fille du puissant roi Bhoûma, et est aimé d'elle. Le père de Damayantî, voyant sa fille dépérir, comprend qu'il est nécessaire de lui donner un époux, et, dans ce but, il fait annoncer un *Swayambara* (assemblée où une jeune fille choisit parmi les prétendants à sa main celui qu'elle préfère). Nala s'y rend sur un char traîné par quatre éléphants enguirlandés de fleurs. Mais quatre Dévas, Indra (dieu de l'éther), Agni (dieu du feu), Varouna (dieu des eaux), Yama (dieu des enfers), s'y rendent également, pour lui disputer la main de la belle Damayantî, et, usant de ruse, prennent tous les quatre la forme de Nala. En les voyant défiler devant elle, la princesse se trouve dans un cruel embarras. Alors, faisant l'*andjali,* elle implore les Dévas qui ont pris la forme de Nala, et les supplie de se manifester. Touchés de sa prière, les Dévas se révèlent par les caractères qui leur sont propres.

« Les Dévas se montrent purs de toute sueur; leur regard est immobile; leurs pieds ne touchent pas la terre; aucune poussière ne souille leurs vêtements; leurs guirlandes ont l'éclat des fleurs fraîchement cueillies[1]. Nala, au contraire, appuie ses deux pieds sur le sol, cligne des yeux, a ses membres couverts de sueur et de poussière, des guirlandes flétries. Distinguant dès ce moment les Dévas et le prince à la renommée pure, Damayantî le choisit léga-

est pareil à celui de *l'Homme et la Couleuvre,* fable que La Fontaine a tirée des *Contes de Bidpaï* (éd. Delagrave, p. 479) :

> Un homme vit une couleuvre :
> « Ah! méchante, dit-il, je m'en vais faire une œuvre
> Agréable à tout l'univers! »

1. Dans l'*Énéide* (I, 402), Vénus, après avoir pris la forme d'une chasseresse tyrienne pour indiquer à Énée le chemin de Carthage, manifeste sa divinité par des signes analogues :

« A ces mots, Vénus s'éloigne : son cou brille de l'éclat des roses, ses cheveux parfumés d'ambroisie exhalent une odeur divine, sa robe s'allonge jusqu'à ses pieds, et sa démarche révèle une Déesse. »

lement pour époux. Pleine de pudeur, elle touche le bord de son vêtement et pose sur ses épaules une brillante guirlande[1]. La foule applaudit à son choix. Nala lui dit : « Sache, noble vierge, que je me ferai toujours un plaisir d'obéir à ta voix, parce que tu n'as pas craint d'aimer un mortel en présence des Immortels. Tant que je respirerai, je vivrai en toi; je te le dis en vérité. » Alors, pleins de joie, les deux époux se mettent sous la protection des Dévas, qui leur accordent d'insignes faveurs[2]. »

Après Ovide, les transformations merveilleuses de toute espèce ont continué de jouer un rôle important dans les contes orientaux; seulement, la métaphysique des brâhmanes et d'Empédocle a été remplacée par la magie, soit dans les ouvrages grecs et latins, comme *Lucius* ou *l'Ane* de Lucien, les *Métamorphoses* d'Apulée, soit dans les contes arabes ou persans, comme les *Mille et un jours* (Histoire de deux Génies frères, Adis et Dahy[3]).

Théorie de la Transmigration.

Aux principes métaphysiques des *Métamorphoses* se rattache la théorie de la *transmigration*. Dans la poésie grecque, elle avait été exposée d'une manière brillante par Empédocle, dont nous avons déjà cité des vers célèbres (p. 90). Au siècle d'Auguste, elle avait été mise en honneur par les Néopythagoriciens, dont le plus illustre devait être Apollonios de Tyane, sous le règne de Vespasien[4]. Tel est, sans

1. Dans les tournois du moyen âge, une dame couronnait de même le vainqueur.

2. *Mahâbhârata*, Vana-Parva; trad. de Fauche, t. III, p. 245-348. M. Foucaux a résumé cet épisode dans les *Légendes de l'Inde ancienne*, p. 115-149.

3. Ces contes ont été publiés par Petis de La Croix, d'après des manuscrits en langue persane ou en langue turque. Voyez la notice de Loiseleur-Deslongchamps dans l'édition de Delagrave.

4. Voy. Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, trad. d'Al. Chassang.

doute, le motif qui a déterminé Ovide à composer l'élégant discours qu'il met dans la bouche de Pythagore. Il y développe, avec l'esprit ingénieux qui le caractérise, une théorie empruntée à Empédocle ; mais il y ajoute des idées qui sont tirées directement du *Mahâbhârata*.

1° Dans l'Inde, tout enseignement religieux est donné comme une révélation de Brahmâ ou de Vichnou répondant à un interlocuteur qui l'interroge[1]. De même, dans le début du discours que lui prête Ovide, Pythagore annonce qu'Apollon parle par sa bouche[2] :

« Puisqu'un Dieu me fait parler, je dirai ce qu'il m'inspire : j'ouvrirai mon sanctuaire (comme Apollon le fait à Delphes) ; j'ouvrirai même l'Éther (le séjour des Dieux), et je révélerai les oracles d'une Intelligence auguste. »

2° Pythagore part de là pour exposer une théorie de la transmigration :

« O hommes épouvantés par la crainte de la mort glaciale[3] !

1. Voy. ci-dessus le début du *Râmâyana*, p. 203.

2. Philostrate, dans la *Vie d'Apollonios de Tyane* (I, 1), dit qu'Apollon était apparu à Pythagore pour lui enseigner quel culte il fallait rendre aux Dieux. Ovide fait allusion à cette légende par l'expression, *Delphosque meos* :

Et quoniam Deus ora movet, sequar ora moventem
Rite Deum, Delphosque meos ipsumque recludam
Æthera, et augustæ reserabo oracula mentis. (XV, 144.)

3. O genus attonitum gelida formidine mortis!
Quid Styga, quid tenebras et nomina vana timetis,
Materiem vatum, falsique pericula mundi?
Corpora sive rogus flamma, seu tabe vetustas
Abstulerit, mala posse pati non ulla putetis.
Morte carent animæ, semperque, priore relicta
Sede, novis domibus vivunt habitantque receptæ. (XV, 153.)

pourquoi redouter le Styx, les ténèbres, les peines d'un monde imaginaire, vains noms, vaines fictions des poëtes? Votre corps, que la flamme du bûcher ou que la pourriture le détruise, ne peut souffrir aucun mal. *Les âmes sont immortelles, et elles ne sortent d'une première demeure que pour aller vivre dans une autre.* »

Cette théorie est conforme à celle du *Mahâbhârata*. Elle en reproduit même textuellement des vers :

Immortalité et transmigration. « *L'âme ne naît et ne meurt jamais;* elle n'est pas née jadis, elle ne doit pas renaître; sans naissance, sans fin, éternelle, antique, elle n'est pas tuée quand on tue le corps. *De même qu'un homme quitte un vêtement usé pour en prendre un nouveau, de même l'âme quitte un corps usé pour entrer dans un nouveau corps.* Ni les flèches ne la percent, ni la flamme ne la brûle, ni les eaux ne l'humectent, ni les vents ne la dessèchent[1]. »

« Les sages l'ont dit : *les corps des mortels sont comme des maisons; celles-ci sont détruites par le temps, l'âme seule est éternelle.* De même qu'un homme, après avoir quitté un vêtement usé, en prend un autre, de même l'âme passe d'un corps dans un autre[2]. »

3° Pythagore affirme qu'il se rappelle avoir vécu à l'époque de la guerre de Troie[3] :

« Moi-même, je m'en souviens, à l'époque de la guerre de Troie, j'étais Euphorbos, fils de Panthoos[4]. »

1. *Bhagavad-Gitâ*, épisode du *Mahâbhârata* (trad. d'Émile Burnouf, p. 25).
2. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata*, p. 268.
3. Horace plaisante sur cette légende dans l'ode à Archytas :

Habentque
Tartara Panthoidem, iterum Orco
Demissum, quamvis, clypeo Trojana refixo
Tempora testatus, nihil ultra
Nervos atque cutem morti concesserat atræ.

4. « Ipse ego, nam memini, Trojani tempore belli,
Panthoides Euphorbus eram. » (XV, 161.)

Dans l'*Iliade* (XVII, 9-60), Euphorbos est tué par Ménélas.

Cette assertion, conforme à la théorie indienne de la *réminiscence* (p. 219), correspond à une assertion du même genre qui se trouve dans plusieurs passages du *Mahâbhârata*.

Réminiscence. « Le Déva des Dévas dit à Ardjouna : « Tu as été dans une existence antérieure Nâra, le compagnon de Nârayana (Vichnou), et tu t'es livré à une pénitence terrible à Badari [1]. »

De l'abstinence des viandes.

Les *Lois de Manou*, par respect pour la vie de tout ce qui est animé, défendaient aux brâhmanes de se nourrir de chair, excepté dans les sacrifices offerts aux Dévas et aux Pitris. Sur les traces de Pythagore, Empédocle alla plus loin et essaya de faire renoncer les Grecs à offrir aux Dieux des victimes sanglantes. Dans son poëme *Des Purifications*, il composa sur ce sujet des vers admirables par la noblesse des idées et par la véhémence des sentiments.

« Amis, la vérité parle par ma bouche; mais il est difficile de faire pénétrer la foi dans les esprits rebelles des hommes [2].

» La Nature faisait passer les âmes dans des corps [3] en leur donnant pour vêtement une chair étrangère [4]... Elle façonnait pour les hommes une enveloppe d'argile : car elle faisait naître les morts des vivants, en changeant les formes [5].

1. Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata*, p. 159.
2. Ovide rend fidèlement la pensée d'Empédocle :

   Primusque animalia mensis
Arcuit imponi; primus quoque talibus *ora*
Docta quidem solvit, sed non et credita, verbis. (XV, 75.)

3. Dans la Cosmogonie d'Empédocle, les âmes descendent du ciel sur la terre. Voy. ci-dessus, p. 87, ligne 1.
4. C'est l'expression de la *Bhagavad-Gîtâ*. Voy. p. 288.
5. La vie céleste est la véritable vie; la vie terrestre est la mort. Les morts

» Les mortels n'avaient pour dieu ni *Arès* (Mars), ni *Kydœmos* (le Tumulte), ni *Zeus* (Jupiter), ni *Kronos* (Saturne), ni *Poseidôn* (Neptune) ; ils reconnaissaient pour reine *Kypris* (Vénus). Ils se la rendaient favorable par de pieuses statues et par des figures peintes d'animaux : ils lui offraient d'agréables parfums, de la myrrhe pure et la vapeur odorante de l'encens ; ils versaient sur le sol des libations de miel. Les autels n'étaient pas arrosés par le sang pur des taureaux[1] ; mais on regardait comme un crime abominable d'arracher la vie à un animal inoffensif et d'en dévorer les membres. Il y avait un homme vénérable par sa science, qui possédait la richesse d'un vaste génie et qui excellait à cultiver la sagesse[2]. En effet, quand il appliquait à la méditation toute la

naissent des vivants quand les âmes descendent du ciel sur la terre pour y prendre un corps, comme Empédocle l'affirme de lui-même (p. 86).

Héraclite avait dit avant Empédocle :

« Nous vivons par la mort des âmes, et nous mourons par leur vie. »

Euripide y fait allusion dans un vers conservé par Stobée :

« Qui sait si ce que nous appelons la mort n'est pas la vie, et si notre vie n'est pas la mort? »

1. Platon reproduit cette assertion dans les *Lois* (VII), en citant les Orphiques au lieu d'Empédocle :

« Nous apprenons que dans certains pays on n'osait pas même toucher à la chair de bœuf; on n'immolait point d'animaux sur les autels des Dieux; on se contentait de leur offrir des gâteaux, des fruits enduits de miel, et d'autres dons purs de sang; on s'abstenait de l'usage de la chair, ne croyant pas qu'il fût permis d'en souiller les autels des Dieux : en un mot, la vie dans ces temps-là était conforme à la *vie des Orphiques*, laquelle consiste à se nourrir de ce qui est inanimé et à s'interdire absolument ce qui est animé. »

On voit par ce passage de Platon que les Pythagoriciens, les Orphiques et Empédocle professaient sur ce point la même doctrine. C'est pourquoi Plutarque dit : « Les dogmes de Pythagore et d'Empédocle étaient des lois des anciens Grecs. » (*De l'Usage des viandes*, II.)

2. Empédocle fait ici l'éloge de Pythagore, comme l'attestent tous les écrivains grecs qui citent ce passage. Ovide l'a imité :

Mente Deos adiit, et quæ natura negabat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.
Quumque animo et vigili perspexerat omnia cura,
In medium discenda dabat; cœtumque silentum,
Dictaque mirantum, magni primordia mundi,
Et rerum causas, et quid natura, docebat :
Quid Deus, unde nives, quæ fulminis esset origo,
Jupiter an venti discussa nube tonarent,

force de son intelligence, il embrassait facilement, par la pensée, toutes les choses qui arrivent dans dix ou dans vingt générations d'hommes.

» Tous les quadrupèdes et les oiseaux étaient doux pour les hommes. Il régnait une bienveillance universelle. Les arbres étaient toujours couverts de feuilles et de fleurs; ils fournissaient toute l'année des fruits en une abondance inépuisable.

» (Tuer des êtres animés) n'est pas permis aux uns et défendu aux autres. La loi étend son empire également sur tous dans les vastes régions de l'air et dans l'immensité du ciel brillant de lumière[1].

» Ne renoncerez-vous pas à ces meurtres horribles? Ne voyez-vous pas que dans votre folie vous vous déchirez les uns les autres?... Le père, prenant son fils qui a changé de forme, l'égorge sur l'autel en invoquant les Dieux, insensé qu'il est! Le porc pousse des cris lamentables en suppliant son père qui veut le sacrifier[2]; mais celui-ci ne l'écoute pas, et, après avoir égorgé la victime, il prépare dans sa maison un festin impie. De même le fils prend son père, les enfants prennent leur mère, et, leur arrachant la vie, dévorent la chair de leurs parents. » (Vers 411-457.)

Ovide a imité ces vers; mais son élégante abondance a fait disparaître l'énergie du modèle; elle a remplacé l'enthousiasme religieux par le bel esprit:

« Cessez, mortels, de vous souiller de mets abominables. Vous

Quid quateret terras, qua sidera lege mearent,
Et quodcunque latet. (XV, 64-73.)

Dans les six derniers vers de ce passage, Ovide prête à Pythagore la doctrine même qu'enseignait Empédocle :

« Allons, je te dirai d'abord quelle est l'origine du soleil, d'où sont nées toutes les choses que nous voyons maintenant, la terre, la mer aux vagues écumantes, l'air limpide, Titan et l'éther qui embrasse tout. » (*De la Nature*, 233-236.)

1. Dans sa *Rhétorique* (I, 13), Aristote cite ces beaux vers et les rapproche de ceux que Sophocle met dans la bouche d'Antigone, quand elle proteste contre la défense d'ensevelir Polynice parce qu'elle est contraire à la loi divine :

« Cette loi n'est point d'aujourd'hui ou d'hier; elle est toujours vivante et personne ne sait quand elle a été établie. »

2. Cette scène est reproduite dans les *Mille et une nuits* (IV, *Histoire du Vieillard et de la Biche*). Un père, sur le point de sacrifier son fils changé en veau par le maléfice d'une marâtre, se laisse toucher par ses cris et ses pleurs.

avez les moissons, les fruits dont le poids incline les rameaux vers la terre, et les grappes vermeilles de raisin... Dans cet âge antique, nommé l'*âge d'or,* les hommes se regardaient comme heureux avec les fruits des arbres et les productions de la terre; le sang ne souillait pas leur bouche... Alors on n'avait pas à redouter des embûches et des pièges; alors régnait une paix universelle. Un funeste exemple fut donné par celui qui envia aux lions leur nourriture et engloutit des mets sanglants dans son ventre avide ; il ouvrit la voie du crime. Nous faisons partie du monde[1] (car nous ne sommes pas seulement des corps, mais encore des âmes qui, dans leurs transmigrations, changent de demeures et peuvent passer dans des corps d'animaux) : respectons les corps où vivent peut-être des âmes de nos parents ou de nos frères ou de nos amis, en tout cas, des âmes humaines ; ne souillons pas nos entrailles par des festins dignes de Thyeste. » (XV, 76-103, 456.)

Plutarque s'est également inspiré d'Empédocle dans son *Traité de l'usage des viandes*[2] :

« Il faut prouver (pour détourner les hommes de l'usage des viandes), que, dans une seconde naissance, l'âme d'un homme peut passer dans le corps d'une brute, parce que la Nature fait subir des transmigrations à toutes les âmes, « en leur donnant pour

1. L'expression : *nos, pars mundi,* fait allusion à la théorie néopythagoricienne exposée par Sextus Empiricus :

« Selon les Pythagoriciens, Empédocle et les philosophes d'Italie, les hommes ont une communauté d'essence non-seulement les uns avec les autres et avec les Dieux, mais encore avec les animaux privés de raison : car, un *esprit unique circule dans l'univers dont il est l'âme* (ἓν πνεῦμα, τὸ διὰ παντὸς τοῦ κόσμου διῆκον ψυχῆς τρόπον) et nous unit aux Dieux et aux animaux. Donc, si nous tuons ceux-ci et si nous nous en nourrissons, nous commettons une injustice et une impiété parce que nous ôtons la vie à des êtres qui ont la même nature que nous. C'est pourquoi les Pythagoriciens et Empédocle défendaient de se nourrir de la chair d'êtres animés. » (*Contre les Mathématiciens,* IX, 127.)

2. Voici le début de ce traité :

« Tu me demandes pour quelle raison Pythagore s'abstenait de manger de la chair; mais moi, je te demande avec étonnement quel motif ou plutôt quel courage eut celui qui le premier approcha de sa bouche un membre sanglant d'une bête expirante ? »

J.-J. Rousseau a reproduit ce début dans le livre II de l'*Émile.*

vêtement une chair étrangère. » Sans cela, les autres considérations ne suffiront pas pour détourner les hommes d'un genre d'intempérance qui engendre dans le corps des maladies funestes et qui dégrade l'âme en lui faisant commettre des actions injustes et cruelles. Tous ces maux sont la suite nécessaire de l'habitude que nous avons prise de ne pas recevoir un étranger, de ne pas célébrer une noce ou traiter des amis sans verser du sang. Mais, quoique la doctrine de la transmigration soit sujette à discussion, le doute seul ne doit-il pas nous imposer la plus grande réserve?... Supposons que, nous voyant prêts à plonger le couteau dans le sein d'une de ces malheureuses victimes, un Stoïcien vienne nous dire : « Frappe, c'est une brute ; » et qu'un Pythagoricien nous dise, au contraire : « Arrête, que sais-tu si l'âme d'un de tes parents n'est pas logée dans ce corps ? » Serait-ce donc un égal danger de croire ce dernier et de ne pas frapper l'animal, ou, en refusant de le croire, de s'exposer à tuer un fils ou un parent ? »

II. — LÉGENDES DES MÉTAMORPHOSES

Pour apprécier le chef-d'œuvre d'Ovide, il faut distinguer la matière et la forme. 1° La *matière* est cet ensemble de légendes qu'Ovide a empruntées soit aux poètes grecs, soit à la *Bibliothèque* d'Apollodore d'Athènes, soit à d'autres compilations. 2° La *forme* consiste dans la manière dont il les met en œuvre : d'abord, il se les approprie ou les développe avec un talent consommé, en variant à l'infini le ton de son style ; ensuite, il les rattache les unes aux autres avec un art merveilleux, il en fait les épisodes d'un vaste poëme qui va depuis le chaos jusqu'à l'apothéose de Jules César. Or cet art, dont les *Métamorphoses* nous offrent l'unique exemple en Europe jusqu'à l'épopée burlesque de l'*Orlando furioso*, est le caractère distinctif des ouvrages composés dans l'Inde, tels que le *Mahâbhârata*,

le *Râmâyana*, le *Pantchatantra*. Ovide les a-t-il connus et imités, soit pour le fond, soit pour l'esprit et pour les qualités du récit? C'est une hypothèse vraisemblable. Pour la vérifier, nous allons prendre plusieurs exemples qui se présentent dans des conditions différentes.

Le Souhait du roi Midas.

La légende du roi Midas paraît assez ancienne. Ovide a probablement trouvé sur ce sujet une matière toute prête, et s'est borné à lui donner une forme poétique qui la mît en harmonie avec les autres récits des *Métamorphoses*.

Le souhait du roi Midas. « Bacchus part pour visiter ses vignobles chéris du Timolus et du Pactolus, qui ne roulait pas encore dans ses ondes un sable d'or envié des mortels. Il est accompagné, comme d'habitude, par les Satyres et par les Bacchantes; mais Silénus est absent. Les pâtres de Phrygie l'ont surpris chancelant sous le poids de l'âge et du vin ; ils l'ont conduit, enchaîné de fleurs, au roi Midas [1], à qui le Thrace Orpheus et l'Athénien Eumolpus avaient enseigné les rites des Orgies [2]. A peine a-t-il reconnu un compagnon initié aux mêmes mystères, que, pendant dix jours et dix nuits, il célèbre par de joyeux festins l'arrivée d'un tel hôte. Déjà, pour la onzième fois, l'astre du matin avait chassé du ciel l'armée brillante des étoiles, quand Midas joyeux ramène le vieux Silénus aux champs de la Lydie et le rend à son jeune nourrisson.

Charmé d'avoir retrouvé son compagnon, Bacchus donne au roi le choix d'un souhait, choix agréable, mais qui ne devait pas être

1. Une ancienne légende mettait Silène en rapport avec Midas. Voy. Hérodote, *Histoires* (VIII, 138); Aristote, *Eudème* (dans Plutarque, *Consolation à Apollonios*).

2. Silène passait pour posséder une science divine. Dans le *Banquet*, Platon compare Socrate à Silène; dans l'*Églogue* VI, Virgile met dans sa bouche la description de la naissance du monde.

utile. Car le roi, mésusant de cette grâce, dit au dieu : « *Fais que tout ce que j'aurai touché se convertisse en or.* » Bacchus exauce son souhait et lui accorde un don funeste, en regrettant qu'il n'ait pas mieux choisi. Midas se retire, joyeux de posséder ce qui causera son malheur. Croyant à peine à son pouvoir, il veut en faire l'essai. Une branche de chêne pendait verdoyante au-dessus de sa tête : il l'arrache, et c'est un rameau d'or. Il ramasse un caillou, et celui-ci jaunit dans sa main; il touche une motte de terre, c'est une masse d'or; il coupe des épis, et il tient une moisson d'or; il cueille un fruit, et vous croiriez voir une pomme du jardin des Hespérides; il applique ses doigts aux portes de son palais, et l'or rayonne sur les portes; il plonge ses mains dans l'eau, et l'eau qui ruisselle de ses mains pourrait tromper une autre Danaë.

A peine peut-il contenir sa joie et ses espérances; il ne voit plus que de l'or. Cependant ses serviteurs dressent devant lui une table chargée de mets et de fruits. Mais si sa main touche les dons de Cérès, ils se durcissent sous sa main; s'il veut broyer des mets, ceux-ci, sous ses dents, se changent en lames d'or; s'il mêle à une eau pure les présents de Bacchus, c'est un or fondu qui coule dans sa bouche. Effrayé de ce malheur étrange, riche et pauvre tout à la fois, il souhaite se soustraire à ces funestes richesses, et, ce don qu'il avait désiré, il le déteste. Rien ne peut apaiser sa faim; une soif ardente dessèche son gosier, et l'or, qui lui est devenu odieux, fait son juste supplice.

Alors levant au ciel ses mains brillantes de l'or qu'elles ont touché : « Pardonne, s'écrie-t-il, ô Bacchus, j'avoue ma faute; écarte de moi ces fatales richesses. » Les Dieux sont indulgents. Bacchus pardonne à Midas une faute qu'il avoue[1], et le délivre du présent qu'il lui accorda pour accomplir sa promesse : « Va, lui dit-il, si tu veux te dépouiller de cet or dont ton coupable souhait t'a revêtu, va vers le fleuve qui arrose la puissante ville de Sardes, et remonte ses eaux sur la montagne jusqu'à ce que tu en aies trouvé la source : là, à l'endroit où elle sort avec abondance, tu présenteras ta tête à l'onde écumante, et tu laveras ensemble ton corps et ta faute. » Midas obéit : la vertu qu'il possède passe de son corps dans les eaux et teint le fleuve[2]. Maintenant encore, par la

1. L'aveu d'une faute la fait pardonner. Voy. p. 43, n. 4.
2. Midas exploitait, à l'aide de lavages, les minerais d'or du mont Timolus.

vertu antique des eaux, des paillettes d'or brillent sur les terres arrosées par le Pactolus. » (*Métamorphoses*, XI, 86-145.)

Le fond de cette légende est tiré d'un conte du *Mahâbhârata*, dont le but est de consoler le roi Youdhichthira d'avoir perdu dans une bataille son neveu Abhimanyou.

Le souhait du roi Srindjaya. « Le roi Srindjaya avait pour amis les deux Richis Parvata et Nârada. Ils entrèrent dans son palais, y furent traités avec honneur et y habitèrent avec plaisir. Le vertueux roi, qui désirait un fils, leur fournissait tout ce qui leur était agréable, mets, boissons, vêtements. Il traitait également avec libéralité des anachorètes qui, faisant leur joie de la pénitence et de la prière à voix basse, étaient arrivés à la rive ultérieure des *Védas*[1].

Un jour ceux-ci dirent à Nârada : « Donne à Srindjaya le fils qu'il désire[2]. » Le Richi consentit, et fit connaître sa résolution à Srindjaya : « Ces anachorètes à l'âme sereine désirent que tu aies un fils, vertueux roi. Choisis une grâce, s'il te plaît ; dis quel fils tu désires obtenir. » Le roi, faisant l'*andjali*, exprima le souhait d'avoir *un fils* rempli de qualités, illustre, glorieux, vainqueur des ennemis, *de qui la salive, l'urine et les excréments fussent d'or*[3].

Lorsque Srindjaya eut un fils tel qu'il le désirait, il le nomma *Souvarnashthivi* (*qui crache l'or*). Par cette grâce, il augmentait sans cesse sa richesse. *Il fit d'or tout ce qu'il voulut*[4], son palais, ses remparts, ses forteresses, les maisons des brâhmanes qui vivaient avec lui, ses lits, ses sièges, ses litières, ses meubles, ses vases et ses ustensiles.

Comme sa richesse s'accroissait sans cesse avec le temps, des voleurs la virent et apprirent à quel don il la devait. Ils se réunirent et formèrent un complot contre lui : « Enlevons, dirent

1. La *rive ultérieure* est une expression mystique qui signifie la dernière limite de la science ou du bonheur. Nous la retrouverons dans le livre VI de l'*Énéide*.

2. Srindjaya et Midas obtiennent tous deux une grâce pour prix de l'hospitalité qu'ils accordent à des personnages vénérables.

3. La *poule aux œufs d'or* est une autre forme de la même fiction, p. 293.

4. Midas aussi change tout en or. L'idée est la même dans les deux récits ; mais celui d'Ovide étale toute la fécondité d'une brillante imagination.

quelques-uns, le fils de Srindjaya. Il est une mine d'or, et c'est pour l'or que nous prenons tant de peines. » Alors ces hommes cupides entrèrent dans le palais du roi, enlevèrent son fils et l'emmenèrent prisonnier dans la forêt. Là ils le tuent, l'ouvrent et ne trouvent en lui aucun trésor[1]. Furieux de voir que, par le meurtre du prince, cette heureuse opulence était perdue, ils sont saisis d'un transport de folie, s'égorgent les uns les autres, et, en punition de leurs crimes, descendent dans l'épouvantable Naraka (Enfer).

De son côté, en apprenant la mort de ce fils qu'il devait à une grâce insigne, Srindjaya pleura sa perte et s'abandonna au désespoir. Cependant Nârada lui apparut et lui dit : « Tu mourras sans avoir rassasié tes désirs. Puis (après avoir énuméré les rois illustres que leurs vertus n'avaient point préservés de la mort), il ajouta : « Ne pleure pas ton fils, comme tu pleurerais un homme qui n'a point offert de sacrifices et qui ne mérite point de récompense. Ceux qui possèdent les quatre qualités[2] à un plus haut degré que toi, ou qui te surpassent par leur perfection, ô Srindjaya, sont déjà morts ou doivent mourir[3]. »

Après avoir écouté ce pieux discours, le roi, qui désirait toujours que son fils lui fût rendu, garda le silence. « Illustre roi, reprit Nârada, tu as entendu de ma bouche ce récit qui t'enseigne la sagesse. Est-ce que ta foi est morte, comme celle d'un roi des Çoudras? » Srindjaya répondit, en faisant l'*andjali* : « Depuis que j'ai entendu, vénérable Mouni, le récit sublime que tu m'as fait sur les antiques Radjarchis qui ont célébré des sacrifices et comblé les brâhmanes d'honorables présents, un sentiment religieux a dissipé mon chagrin, comme les rayons du soleil dissipent les tenèbres. Mon âme est purifiée de toute souillure, le trouble de mon esprit est calmé. Que dois-je faire maintenant ? — Il est heureux que tu

1. Les voleurs *éventrent la poule aux œufs d'or.*

2. Les quatre qualités sont l'observation du devoir, la connaissance des *Védas*, la répression des sens, la perfection qui rapproche l'âme humaine de l'Ame suprême.

3. Cette phrase résume le long morceau que nous avons retranché. L'idée s'en retrouve dans ces vers de Lucrèce (III, 1037) :

> Hoc etiam tibi tute interdum dicere possis :
> *« Lumina sis oculis etiam bonus Ancu' reliquit, »*
> *Qui melior multis, quam tu, fuit, improbe, rebus.*
> *Inde alii multi reges rerumque potentes*
> *Occiderunt, magnis qui gentibus imperitarunt...*

aiès banni ton chagrin. Dis ce que tu désires, tu l'obtiendras; nos paroles ne sont jamais vaines. — Je suis content que ta sainteté me soit favorable; l'homme à qui elle sourit peut assurément tout obtenir. — Je te rends ton fils à qui des brigands ont arraché la vie : je le retire du Naraka, d'où l'on ne revient pas, comme une victime tombée sous le couteau du sacrifice. »

Lorsque le Mouni eut prononcé ces mots, Souvarnashthivi apparut miraculeusement aux yeux de son père, brillant comme un fils de Kouvéra (le Déva de la richesse). Le roi fut heureux de voir son fils réuni à lui; il célébra des sacrifices purs, et offrit des présents convenables : car l'homme qui ne sacrifie point n'a point d'enfants, ne voit point réaliser ses souhaits et ne remporte point la victoire[1]. Quant à Souvarnashthivi, rendu à la vie, il fut un vaillant guerrier, et il défit ses ennemis par milliers[2]. »

La comparaison des deux récits fait reconnaître que les éléments sont les mêmes : le bienfait, la récompense, le souhait, l'expiation. Le conte indien a été adapté par un auteur inconnu aux mœurs grecques et aux légendes de la Lydie sur Midas. Il a été ainsi transformé en une *fable milésienne*, qu'Ovide a développée avec toutes les ressources que lui offrait sa brillante imagination.

A ce conte se rattache la fable ésopique intitulée, *l'Oiseau aux œufs d'or*, dont La Fontaine a tiré *la Poule aux œufs d'or*.

L'oiseau aux œufs d'or. « Un homme avait un oiseau précieux qui pondait toujours des œufs d'or. Croyant que celui-ci contenait de l'or, il l'égorgea et vit qu'il était semblable aux autres oiseaux. Au lieu de trouver un trésor, il perdit le petit gain que l'oiseau lui rapportait.

Ceci démontre que l'homme qui possède quelque chose doit s'en contenter et s'abstenir de toute cupidité, pour ne pas perdre ce qu'il possède. »

1. C'est la morale de ce conte.
2. *Mahâbhârata,* Drona-parva, trad. de Fauche, t. VIII, p. 232-270.

Cette fable elle-même est tirée du *Mahâbhârata.*

Les oiseaux qui crachent de l'or. Vidoura dit à son frère, le roi Dhritarâchtra :

« Certains oiseaux, habitants des bois, étaient venus se nicher dans le palais d'un roi : *leur bec crachait de l'or*[1]. Mais ce roi, qui avait besoin d'or, aveuglé par le désir d'une prompte jouissance, les étouffa, et tua ainsi d'un seul coup le présent et l'avenir.

» Que l'amour des richesses, ô le plus vertueux des Kourous, ne te pousse pas à dépouiller les fils de Pândou de ce qu'ils possèdent[2]. Tu t'en repentirais ensuite, comme ce roi qui tua les oiseaux. Ne te lasse pas de les traiter avec amour, comme le jardinier fait de ses fleurs. Reçois des fils de Pândou chaque fleur qui naît, et ne les détruis pas, comme un charbonnier consume des arbres avec les racines mêmes[3]. »

Légende de Phaéthon.

Platon, dans le *Timée*, résume la légende de Phaéthon (le Brillant), fils du Soleil, et l'interprète comme un mythe cosmogonique[4]. Ovide la considère seulement comme une matière poétique, dont le plan dramatique permet à son imagination féconde de se déployer librement. Nous abrégerons ce charmant récit, pour étudier seulement les passages qui donnent lieu à des rapprochements.

« Épaphus, fils de Jupiter et d'Io, avait le même âge et le même caractère que Phaéthon, fils du Soleil et de Clymène. Un jour que celui-ci lui disputait l'avantage de la naissance, le petit-fils d'Inachus ne put supporter son orgueil : « Insensé! lui dit-il, sur la foi

1. Dans une fable du *Pantchatantra* (III, 14), l'oiseau précieux, au lieu de *cracher de l'or*, comme Souvarnashthivi, *fientait de l'or.* En remplaçant la *fiente d'or* par des *œufs d'or*, on a la fable ésopique.
2. Voyez l'analyse du *Mahâbhârata*, p. 143.
3. *Mahâbhârata*, Sabha-Parva ; trad. de Fauche, t. II, p. 540.
4. Nous avons cité ci-dessus Platon et Lucrèce, p. 111.

des paroles de ta mère, tu te glorifies à tort d'avoir un père illustre. » Phaéthon rougit, et, la honte étouffant la colère, il court raconter à sa mère l'insulte d'Épaphus : « Pour comble de douleur, ô ma mère, moi, si bouillant et si fier, j'ai dû garder le silence. Ah! si j'ai un dieu pour père, donne-moi une preuve de mon illustre naissance [1]. » Il dit, et jetant ses bras autour du cou de sa mère, il la conjure de lui faire connaître son père à des signes certains. Qui dira si Clymène fut plus touchée des prières de son fils qu'irritée de son propre outrage? Levant les mains au ciel et tournant les yeux vers le Soleil : « Par les rayons étincelants de cet astre, dit-elle, par ce Soleil qui nous voit et nous entend, je te le jure, mon fils; ce Soleil que tu contemples et qui gouverne le monde, ce Soleil est ton père. Si je t'abuse, puisse-t-il me retirer sa lumière et briller à mes yeux pour la dernière fois! Tu peux, au prix d'une courte fatigue, connaître le palais de ton père. L'Orient, où il réside, touche à notre terre. Si tu le désires, va l'interroger lui-même. » Phaéthon tressaille de joie aux paroles de sa mère, et se croit déjà transporté dans les régions éthérées. Il traverse l'Éthiopie, son royaume, et l'Inde placée sous les feux du Soleil; il vole vers l'Orient où habite son père.

Le palais du Soleil s'élevait sur de hautes colonnes [2], *resplendissant d'or et d'escarboucles d'un rouge de feu* [3] ; l'ivoire poli en ornait les lambris, et l'argent rayonnait sur les doubles battants de la porte. Mais la matière le cédait au travail : Vulcain y avait sculpté l'Océan, dont les bras environnent la Terre, le globe même de la Terre et le Ciel dont la voûte le domine [4]... Dès que le fils de Clymène a gravi la route qui mène à ce lieu [5], et qu'il a pénétré

1. Les plaintes que Phaéthon adresse à Clymène sont imitées de celles qu'Aristée adresse à Cyrène. (*Géorgiques*, IV, 317-332.)

2. **Le palais du Soleil.** Le palais du Soleil est semblable à celui de Brahmâ, dont nous avons donné la description d'après le *Harivansa*, p. 185, n. 4.

3. Voyez, pour l'escarboucle, l'*Atlantide*, p. 170, n. 1.

4. Les portes du palais du Soleil sont sculptées comme celles du temple d'Apollon à Cumes (*Énéide*, VI, 20). Cette description reproduit à son début celle du bouclier d'Achille (*Iliade*, XVIII, 483).

5. Cette route est la *voie lactée*, déjà décrite dans le récit de Er (p. 252, n. 3) :

Est via sublimis, cœlo manifesta sereno :
Lactea nomen habet, candore notabilis ipso.
Hac iter est Superis ad magni tecta Tonantis. (*Métamorphoses*, I, 169.)

dans le palais du dieu qu'il n'est pas certain d'avoir pour père, il dirige ses pas vers lui; mais ne pouvant soutenir l'éclat qui l'environne, il s'arrête et le contemple de loin. *Voilé d'une robe de pourpre, Phœbus était assis sur son trône étincelant du feu des émeraudes*[1]. A ses côtés se tenaient le Jour, le Mois, l'An, le Siècle, les Heures séparées par des intervalles égaux; le Printemps, couronné de fleurs; l'Été nu, ceint d'épis; l'Automne, souillé des raisins qu'il a foulés; l'Hiver glacial, la tête hérissée de cheveux blancs.

Assis au milieu d'eux, le Soleil, de ses yeux qui voient tout dans l'univers, aperçoit le jeune homme immobile d'étonnement : « Quel motif t'amène ici? que viens-tu chercher dans ce palais, ô Phaéthon, toi que je ne saurais renier pour mon fils? » Celui-ci répond : « O toi qui dispenses la lumière au vaste univers, ô mon père, si tu me permets de te donner ce nom, si Clymène ne couvre pas sa faute d'une image mensongère, donne-moi un gage qui me fasse reconnaître pour ton fils et délivre mon âme du doute qui l'agite. » Enlevant de sa tête sa couronne radieuse, *le Soleil commanda à son fils Phaéthon de s'approcher et le serra dans ses bras*[2] : « Non, tu ne dois pas être désavoué par moi, et Clymène t'a révélé ta véritable naissance. *Pour lever tes doutes, demande-moi une grâce et tu la recevras aussitôt. Je prends à témoin de ma promesse ce fleuve par lequel les dieux ont coutume de jurer, et que mes yeux n'ont jamais vu*[3]. »

1. La description de Phœbus et des Saisons reproduit celle d'Indra et de sa cour, p. 268.

2. Cette scène correspond à l'entrevue d'Ardjouna et d'Indra, dans le morceau du *Mahâbhârata* que nous avons cité p. 269.

3. La demande de Phaéthon, la promesse imprudente du Soleil et son repentir résument, avec une extrême brièveté, une scène pathétique du *Râmâyana*.

Le serment du roi Daçaratha. — Le vieux roi Daçaratha a ordonné de préparer, en l'absence de son second fils Bharata, la fête solennelle du sacre de Râma, son fils aîné, héritier présomptif du trône. Les rues de la capitale sont pavoisées, les rois tributaires convoqués; le peuple attend avec impatience l'apparition de Râma, qui se prépare à la cérémonie par la prière et le jeûne. Tout à coup Kêkéyî, mère de Bharata, égarée par une servante envieuse, se présente devant le roi en suppliante. Daçaratha, ému par la tristesse d'une épouse qui lui a jadis sauvé la vie, proteste de sa tendresse pour elle, lui rappelle qu'il s'est engagé à lui accorder deux grâces aussitôt qu'elle les réclamerait, et confirme sa promesse par un serment irrévocable :

« Où s'étend le disque de la terre s'étend aussi ma domination; je suis le maître des princes de la terre. Témoin de ma puissance, pourquoi trembles-tu encore? *J'exaucerai ta demande, je le jure par le fruit de mes œuvres!* »

A peine a-t-il achevé ces mots, que Phaéthon demande de guider seul, pendant une journée, les chevaux ailés qui traînent le char de son père. Le Soleil regrette son serment, et, secouant trois fois sa tête radieuse, il dit : « *Ta demande a rendu mon serment téméraire. Que ne puis-je ne pas l'accomplir !* C'est la seule chose que je souhaiterais te refuser. Il m'est encore permis de te dissuader de ton entreprise. Ton désir est périlleux. La tâche que tu aspires à remplir est trop grande pour tes forces et ta jeunesse. Tu es un mortel, et tu me demandes une chose qui ne convient pas à un mortel. »

Phaéthon persiste dans sa résolution, et Phœbus le fait monter sur son char. Mais l'audacieux jeune homme ne sait point diriger

A ces mots, Kèkéyî se relève et répond :

« Puisque ton serment m'assure une faveur insigne, que ce serment soit entendu des Dévas réunis autour d'Indra : que le Soleil et la Lune, les Astres et les Cieux, la Nuit et le Jour l'entendent ; que la Terre, les Gandharvas, les Rakchasas, les Génies qui errent dans les ténèbres, les Génies qui gardent le foyer, que tous les êtres soient témoins de la promesse faite par le roi !

» La fête que tu viens d'apprêter pour Râma, que ce soit Bharata qui en jouisse en recevant l'onction de prince de la jeunesse ! Que Râma, prenant le vêtement d'écorce, la peau de gazelle, relevant ses cheveux en *djata*, s'exile dans la forêt pendant quatorze ans ! Telles sont les deux grâces que je demande. »

A ces paroles de Kèkéyî, le cœur du roi reçoit une profonde blessure ; ses cheveux se hérissent d'effroi, comme le cerf tremble d'épouvante devant la tigresse. Il gémit, il s'indigne, il supplie au nom de son fils en se prosternant aux pieds de Kèkéyî :

« Hélas ! mon fils, toi si juste, si cher à ton père, à ton maître, comment serais-je assez pervers pour t'abandonner de plein gré ? Nuit sombre, qui enlèves à tout être la moitié de la vie, je ne souhaite plus revoir l'aurore ; c'est toi seule désormais que j'invoque ! »

En vain Daçaratha demande-t-il avec larmes à Kèkéyî de renoncer à ses vœux cruels, l'ambitieuse princesse persiste à réclamer les deux grâces qui lui ont été promises, et le roi reste lié par son fatal serment dont l'accomplissement le fera mourir de chagrin. (Eichhoff, *Poésie héroïque des Indiens*, p. 108.)

L'adjuration que Didon adresse aux Dieux, quand elle va se donner la mort, est analogue à celle de Kèkéyî :

« Sol, qui terrarum flammis opera omnia lustras,
Tuque harum interpres curarum et conscia Juno,
Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbes,
Et Diræ ultrices, et Di morientis Elissæ,
Accipite hæc, meritumque malis advertite numen,
Et nostras audite preces. » (*Énéide*, IV, 607.)

les fougueux coursiers qui, ne se sentant plus maîtrisés par la main d'un dieu, sortent de la voie ordinaire et enflamment toutes les régions du globe.

La *Terre*, au milieu de la mer qui l'environne et des fontaines dont les eaux, partout décroissantes, s'étaient cachées dans ses entrailles impénétrables, comme dans le sein d'une mère, se sentant desséchée jusqu'au cou, soulève sa tête autrefois si féconde, et couvre son front de sa main ; elle ébranle tout d'une vaste secousse, et, s'affaissant sur elle-même, *elle exhale ses plaintes d'une voix altérée*[1] : « Si telle est ta volonté, si j'ai mérité mon malheur, pourquoi ta foudre ne me frappe-t-elle pas, souverain maître des dieux ? Si je dois périr par des feux, que ce soit du moins par les tiens ; je me consolerai de ma ruine, si tu en es l'auteur[2]. »

Cependant le Père tout-puissant prend à témoin les dieux et Phœbus lui-même que, s'il ne prévient ce désastre, tout va succomber à un cruel destin. Il monte au faîte de la région céleste, d'où il répand les nuages et lance sa foudre redoutable ; mais il n'y trouve point de nuages qu'il puisse répandre ni d'eaux qu'il puisse verser du haut du ciel. Il tonne : balançant sa foudre à la hauteur de son front, il la lance contre Phaéthon, lui ravit du même coup la vie et le char, et de ses feux vengeurs éteint ceux qui dévorent l'univers. » (*Métamorphoses*, I-II ; trad. de Nisard.)

Légende de Céphalus et Procris.

Pour reconnaître les affinités qu'offre le talent d'Ovide avec les qualités qui distinguent les récits du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana*, il faut comparer deux morceaux qui aient une certaine étendue et qui soient mis au nombre des productions les plus parfaites de leurs auteurs. Nous allons appliquer cette méthode et donner successivement : 1° les passages de la

1. **Les plaintes de la Terre.** La Terre adresse ici ses plaintes à Jupiter, comme, dans le *Mahâbhârata*, elle les adresse à Brahmâ, p. 185, notes 2 et 3.

2. Ovide met dans la bouche de la Terre une énumération des contrées, des montagnes et des rivières desséchées par le char du Soleil. Cette description a le même éclat que celles du *Mahâbhârata* ; elle a aussi le même défaut, la prolixité.

Bibliothèque d'Apollodore dans lesquels Ovide a puisé les idées qu'il a développées ; 2° la légende entière de Céphalus et Procris ; 3° le récit complet de la mort de Yadjnadatta.

BIBLIOTHÈQUE D'APOLLODORE. *Légende de Céphalos et Procris.*

I. « Céphalos, fils d'Hersè et d'Hermès, inspira de l'amour à Éôs (l'Aurore) qui l'enleva. Celle-ci, s'étant unie à lui en Syrie, enfanta Tithon, qui eut pour fils Phaéthon[1]. » (III, XIV.)

II. « Dèïon, roi de Phocide, épousa Diomèdè, fille de Xouthos : il eut pour fille Astéropeïa, et pour fils Ænétos, Actor, Phylacos, Céphalos, qui épousa Procris, fille d'Érechtheus. Ensuite Éôs, s'étant éprise de Céphalos, l'enleva. » (I, IX.)

III. « Amphitryon, voulant faire une expédition contre les Téléboens, engagea Créon à y prendre part. Celui-ci y consentit à condition qu'Amphitryon délivrerait Thèbes d'un renard qui en ravageait le territoire... L'ayant promis, Amphitryon se rendit à Athènes auprès de Céphalos, fils de Dèïon, et, lui offrant une part des dépouilles des Téléboens, il lui persuada de conduire à la chasse le chien que Procris avait amené de Crète et qu'elle avait reçu de Minos : ce chien avait la vertu d'atteindre tous les animaux qu'il poursuivait. Lorsque ce chien se mit à poursuivre le renard, Zeus les pétrifia tous les deux[2]. Amphitryon, ayant pour alliés Céphalos de Thoricos en Attique, Panopeus de Phocide, Éleios (fils de Perseus) d'Élée en Argolide, Créon de Thèbes, ravagea les îles des Taphii. Tant que vécut Ptérélaos, il ne put s'emparer de Taphos. Mais Comæthô, fille de Ptérélaos, s'étant éprise d'amour

1. La première légende diffère complétement de la seconde. Elle s'explique facilement : *Céphalos*, fils d'*Hersé* (la Rosée) et d'*Hermès* (le Crépuscule) est la *tête du Soleil* (κεφαλή) qui, à son lever, se confond avec *Éós* (l'Aurore). — Voy. Decharme, *Mythologie de la Grèce antique*, p. 527.

2. D'après un fragment de Nicandre, Hèphæstos, ayant fabriqué un chien de bronze et lui ayant donné une âme, en fit présent à Zeus ; celui-ci, à Europe ; celle-ci à Minos ; celui-ci à Procris ; celle-ci à Céphalos. Nul animal ne pouvait lui échapper, de même que nul animal ne pouvait prendre le rénard de Thèbes. C'est pourquoi ils furent tous deux pétrifiés : l'un, pour qu'il ne prît pas le renard qui ne pouvait être pris ; l'autre, pour qu'il n'échappât pas au chien auquel nul animal ne pouvait échapper.

pour Amphitryon, arracha le cheveu d'or que son père avait sur la tête[1]. Celui-ci étant mort, Amphitryon soumit toutes les îles. Ayant tué Comæthô, il emporta le butin à Thèbes, et donna les îles à Éleios et à Céphalos. Ceux-ci fondèrent des villes auxquelles ils donnèrent leurs noms. » (II, iv.)

IV. « Érechtheus, ayant épousé Praxithéa, fille de Phrasimos et de Diogéneia (fille de Céphisos), eut pour fils Cécrops, Pandôros, Mètion, et pour filles, Procris, Créousa, Chthonia, Oreithyia, qui fut enlevée par Boréas. Chthonia épousa Boutès (fils d'Érichthonios); Créousa, Xouthos; Procris, Céphalos. Or Procris, ayant reçu de Ptéléon une *couronne d'or,* se livra à lui[2]. Son adultère ayant été découvert par Céphalos, elle s'enfuit auprès de Minos. Ce roi s'éprit d'amour pour elle, et lui demanda de s'unir à lui. Mais, quand une femme se livrait à Minos, elle périssait infailliblement. Car Pasiphaè, voyant que Minos avait commerce avec beaucoup de femmes, l'avait empoisonné; quand il avait commerce avec une autre femme, il envoyait dans ses membres des bêtes venimeuses, en sorte qu'elle en mourait[3]. Comme Minos avait un

1. Apollodore, dans un autre passage (III, xv), attribue le même fait à Scylla, fille de Nisos :

« Nisos, fils de Pandion, périt par la trahison de sa fille. Il avait sur le milieu de la tête un cheveu de pourpre, dont la perte causa sa mort. Sa fille Scylla, s'étant éprise d'amour pour Minos, arracha ce cheveu et le porta à Minos. Minos, ayant pris Mégare (où régnait Nisos), et ayant ordonné d'attacher la jeune fille à la proue par les pieds, la fit périr par submersion. »

Cette légende a été mise en vers par Virgile (*Géorgiques*, I, 404-409) et par Ovide (*Métamorphoses*, VIII, 1-151).

2. Ovide remplace cet adultère par une séduction dont Céphalos est lui-même l'auteur, p. 304.

3. D'après Antonin, Minos émettait des serpents, des scorpions, des scolopendres, qui donnaient la mort à ses amantes.

Une légende analogue avait cours dans l'Inde :

« Une des merveilles de l'Inde est l'herbe *el-bish* (poison). Quand un roi indien en veut à la vie d'un ennemi, on prend une fille qui vient de naître, on met d'abord de cette plante dans son lit, puis sous ses vêtements, enfin dans le lait dont elle se nourrit; et cela, jusqu'à ce qu'elle soit grande et quelle puisse commencer à en manger sans être incommodée. Alors on l'envoie avec des présents au roi auquel on en veut; quand il a commerce avec elle, il meurt. » (Darmesteter, *Ormazd et Ahriman,* p. 178.)

On a vu plus haut (p. 176-177), que les rois de l'Inde prenaient des précautions de plusieurs sortes contre le poison.

chien agile (κύνα ταχύν) et un *javelot infaillible* (ἀκόντιον ἰθυβόλον), Procris, pour les obtenir de ce prince, lui fit boire de la racine de Circé, afin qu'il ne pût lui nuire, et eut alors commerce avec lui[1]. Ensuite, redoutant l'épouse de Minos, elle retourna à Athènes. S'étant réconciliée avec Céphalos, elle alla avec lui à la chasse : car elle aimait la chasse passionnément[2]. Comme elle s'était avancée dans un taillis, Céphalos, ne sachant pas que c'était elle, la perça du javelot fatal, et la tua ainsi par mégarde. Accusé pour ce fait devant l'Aréopage, il fut condamné à l'exil. » (III, xv.)

MÉTAMORPHOSES. *La mort de Procris.*

« Phocus, fils d'Æacus, conduit dans l'intérieur du palais les fils de Pallas et Céphalus. Il s'assied auprès de lui. Il remarque dans ses mains un javelot fait d'un bois inconnu et armé d'une lame d'or. Après quelques mots sur des objets indifférents : « J'aime, dit-il, la chasse et les forêts ; pourtant je ne saurais dire dans quelle espèce de bois a été taillé le javelot que tu portes : le frêne est plus roux, et le cornouiller est plus noueux. J'ignore d'où il provient ; mes yeux n'ont jamais rien vu de plus beau. — L'usage de ce javelot, reprend un des fils de Pallas, te paraîtra encore plus merveilleux : *il atteint toujours le but, sans devoir jamais rien au hasard, et il revient ensanglanté dans la main qui l'a lancé*[3]. » Alors

1. Ovide supprime l'adultère de Procris avec Minos, et suppose que Procris a reçu ces présents de Diane elle-même pendant qu'elle était séparée de son mari.

2. On a conclu de là que Procris était une déesse lunaire comme Diane. Voy. Decharme, *Mythologie de la Grèce*, p. 526.

3. Consequitur quodcunque petit, Fortunaque missum
Non regit, et revolat, nullo referente, cruentum.

Ces deux vers sont la traduction d'un çloka du *Mahâbhârata*, Vana-Parva ; trad. de Fauche, t. V, p. 62.

La lance infaillible. « Indra dit à Karna (fils du Soleil, le plus brave des Kâuravas) : « Reçois, Karna, cette *lance infaillible* aux conditions que je vais dire :

» *Envoyée par mon bras, elle immole, toujours infaillible, les ennemis par centaines, et revient dans ma main, après avoir tué les Dætyas.*

» Envoyée par ton bras, quand elle aura tué un ennemi vigoureux, à la bouche menaçante, à la main homicide, elle reviendra à moi. »

« Qu'il en soit ainsi ! dit Karna : un seul guerrier tombera sous mon bras ; donne-moi cette *lance infaillible*, avec laquelle j'abattrai un ennemi redoutable. »

Phocus multiplie ses questions : « Pourquoi te l'a-t-on donné? D'où vient-il? Quel est l'auteur d'un si rare présent? » Céphalus lui répond; mais la honte l'empêche de dire à quel prix il a obtenu ce javelot[1]. Le souvenir de la perte de son épouse réveille sa douleur, et il fait ce récit en versant des larmes :

« O fils d'une déesse, ce javelot (qui pourrait le croire?) me coûte bien des pleurs, et il m'en coûtera longtemps encore, si les destins m'accordent une longue vie : il a causé ma perte en causant celle de ma chère épouse; plût aux dieux que je n'eusse jamais reçu ce présent! Le nom d'Orithyia, enlevée par Boréas, a peut-être souvent frappé tes oreilles; Procris était sa sœur. Si l'on compare leur beauté et leur caractère, Procris méritait plus de trouver un ravisseur. Érechtheus, son père, nous unit; l'Amour nous unit également. On me disait heureux; je l'étais; et, si les dieux l'eussent voulu, je n'aurais pas cessé de l'être. Le second mois s'écoulait depuis notre hyménée. Je tendais mes toiles aux cerfs parés de leurs bois, lorsqu'un matin, du sommet toujours fleuri de l'Hymette, l'Aurore vermeille, chassant devant elle les ténèbres, m'aperçoit et m'enlève malgré ma résistance. Puissé-je dire la vérité sans offenser la déesse! Sa bouche a l'incarnat de la rose, son royaume touche aux confins du jour et à ceux de la nuit, le nectar est sa boisson. Mais j'aimais Procris; Procris était dans mon cœur; le nom de Procris était toujours sur mes lèvres. J'alléguais la foi des serments, les embrassements d'un nouvel hymen, les droits récents de la couche de Procris, en ce moment solitaire. La déesse s'indigne : « Cesse tes plaintes, ingrat! Garde Procris. Si je prévois bien l'avenir, un jour viendra où tu voudras ne l'avoir jamais possédée! » puis, elle me chasse avec colère. Tandis que je reviens et que je réfléchis aux paroles de la déesse, je commence à craindre que mon épouse n'ait pas respecté le lit conjugal : sa beauté et son âge autorisent le soupçon d'une infidélité; sa vertu le défend. Mais j'avais été absent; mais celle que je quittais m'offrait un exemple d'infidélité; mais tout éveille les craintes des amants. Je m'applique à me chercher des tourments, et je veux tenter par des présents la vertu de Procris.

1. Céphalus avait reçu de Procris ce javelot comme gage de réconciliation. Procris elle-même l'avait reçu de Diane pendant qu'elle fuyait son mari à cause de l'injure qu'il lui avait faite en doutant de sa fidélité. C'est ce souvenir qui cause la honte de Céphalus.

L'Aurore même seconde ma défiance ; je sens qu'elle change les traits de mon visage. J'arrive méconnaissable dans les murs d'Athènes, et j'entre dans ma maison. Là, nulle trace de crime ; tout y respirait l'innocence et le regret de ma perte. Ce n'est que par mille artifices que je puis obtenir un accès auprès de la fille d'Érechtheus. Immobile à sa vue, je faillis renoncer à l'épreuve que j'avais résolue. Je ne contins qu'avec peine et mes aveux et mes baisers. Elle était triste ; mais, malgré sa tristesse, aucune femme n'aurait éclipsé sa beauté. Le regret de la perte d'un époux dévorait son âme. Juge, Phocus, quel devait être l'éclat de ses charmes, puisqu'il brillait encore à travers sa douleur ! Dirai-je combien de fois sa pudeur repoussa mes attaques, combien de fois elle me dit : « J'appartiens à un seul ; en quelque lieu qu'il soit, c'est de lui seul que j'attends mon bonheur ? » Quel homme raisonnable n'eût été satisfait d'une telle preuve de fidélité ? Elle ne me suffit pas, et je veux encore aigrir mes blessures : j'offre un trésor pour une seule nuit[1] ; enfin, je promets tant que Procris paraît incertaine[2]. Je m'écrie : « Me voici ! je m'étais déguisé, j'avais pris l'apparence d'un amant ; j'étais ton véritable époux ; perfide ! tu m'as rendu moi-même témoin de ta trahison ! » Elle ne répond rien ; mais, accablée de honte, elle fuit en silence une demeure maudite et un injuste époux. Enveloppant tous les hommes dans la haine que je lui inspire, elle erre sur les montagnes et se livre aux exercices de Diane. Dans mon abandon, je sentis un feu plus violent circuler dans mes veines ; j'implorai mon pardon, j'avouai ma faute, et je confessai que l'offre de tant de présents m'eût fait moi-même succomber. Cet aveu venge sa pudeur outragée ; elle m'est rendue, et nos années

1. Voyez ci-dessus, p. 300, n. 2.

2. Dans les *Filles de Minée*, La Fontaine a dépeint d'une manière charmante la scène de la séduction.

> D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
> S'en va trouver Procris, élève jusqu'aux cieux
> Ses beautés, qu'il soutient être dignes des dieux,
> Joint les pleurs aux soupirs, comme un amant sait faire,
> Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
> Il fallut recourir à ce qui porte coup,
> Aux présents : il offrit, donna, promit beaucoup,
> Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
> Toute chose a son prix. Voilà Céphale en peine.

s'écoulent doucement au sein de la concorde. Et, comme si c'eût été trop peu de se donner elle-même, elle me fait présent d'un *chien* que Diane lui avait donné, en lui disant : « Il surpassera tous les autres à la course. » Elle ajoute à ce don le *javelot* que tu vois dans mes mains[1].

Tu désires connaître quel fut le sort de ce nouveau présent. Écoute, tu seras étonné de ce prodige. Œdipe avait résolu, par sa sagacité, des énigmes impénétrables avant lui, et, renonçant à proposer ses questions obscures, le monstre s'était précipité sur la terre où il gisait étendu. La bienfaisante Thémis ne laissa point sa mort impunie : tout à coup, au sein de l'Aonie, elle déchaîne sur Thèbes un autre fléau, un monstre (un renard) qui fait trembler les habitants des campagnes pour leur vie et pour leurs troupeaux; la jeunesse des environs accourt, et nous enveloppons la vaste plaine de nos filets; mais le monstre agile les franchit d'un bond. On détache les chiens; mais il échappe à leur poursuite, et fuit avec la rapidité de l'oiseau. On me demande *Lélaps* à grands cris (c'était le nom du chien que Procris m'avait donné); déjà, luttant contre ses liens, il cherchait à les briser. A peine libre, il s'élance, et nous ne savons plus ce qu'il est devenu; il imprime la trace de ses pas sur la poussière, mais il se dérobe à nos yeux; le javelot n'est pas plus rapide, le plomb ne s'échappe pas plus vite de la fronde qui tournoie, ni la flèche légère de l'arc crétois. Au milieu de la plaine s'élève un tertre qui la domine; j'y monte, et de là j'admire cette course merveilleuse. Le monstre paraît tantôt se laisser atteindre et tantôt se dérober aux morsures. Trop rusé pour suivre une ligne droite en fuyant dans la plaine, il tourne sur lui-même, et il trompe ainsi l'impétuosité de son ennemi. Lélaps le presse et le suit pas à pas; il semble le tenir, mais il ne le tient pas; sa gueule s'agite dans le vide et ne mord que le vent. Je prends mon javelot, et, tandis que je le balance, je détourne un moment les yeux et je les reporte sur la plaine. O prodige! je vois deux statues de marbre : l'une semble fuir, l'autre aboyer. Sans doute un dieu a voulu qu'ils sortissent tous deux invincibles du combat, s'il est vrai qu'un dieu en ait été le témoin. »

1. Ovide modifie la légende d'Apollodore (p. 301, n. 1) : Procris, au lieu de recevoir de Minos son *chien agile* et son *javelot infaillible*, les reçoit de Diane, comme Karna est gratifié d'une *lance infaillible* par Indra, p. 301, n. 8.

A ces mots, Céphalus se tait. « Mais, quel est le crime de ce javelot? » dit Phocus. Céphalus lui répond en ces termes :

« Mon bonheur, ô Phocus, fut pour moi la source de tous les chagrins. Je vais d'abord te le dépeindre. J'aime à me rappeler ce temps fortuné, ces premières années où j'étais heureux par mon épouse, où elle était heureuse par son époux. Nous goûtions, au sein de l'hyménée, les douceurs d'une tendresse mutuelle. Elle n'eût pas préféré à mon amour la couche même de Jupiter, et moi, aucune femme n'aurait pu me séduire, pas même Vénus, si elle se fût présentée devant moi. Nos cœurs brûlaient des mêmes feux. Lorsque le soleil frappait de ses premiers rayons la cime des montagnes, j'allais, fougueux jeune homme, chasser dans les forêts; je ne voulais ni compagnons, ni coursiers, ni chiens à l'odorat subtil, ni toiles semées de nœuds : *mon javelot me suffisait*[1]. Ma main était-elle fatiguée du carnage des bêtes féroces, je cherchais la fraîcheur de l'ombre et l'*haleine* (*aura*) du Zéphyr qui soufflait du fond des froides vallées; sous les feux du soleil, j'invoquais *Aura*, j'attendais *Aura;* c'était elle qui me délassait de mes fatigues. Je m'en souviens, je répétais : « Viens, *Aura;* sois-moi favorable, et porte dans mon sein ton souffle bienfaisant. Comme toujours, apaise l'ardeur qui me dévore. » Peut-être, ma destinée le voulait ainsi, ajoutais-je d'autres tendres paroles : « Tu fais mes délices; tu répares mes forces et tu me ranimes; tu me fais aimer la solitude des forêts, et ma bouche voudrait toujours respirer ton haleine. » Un homme, je ne sais lequel, prête à ces paroles ambiguës une oreille abusée; il prend ce nom d'*Aura*, si souvent répété, pour celui d'une nymphe dont je suis épris. Aussitôt, téméraire dénonciateur d'une faute supposée, il va trouver Procris, et lui rapporte les tendres paroles qu'il avait entendues. L'amour est crédule. A ce récit, Procris, éperdue de douleur, tombe évanouie. Revenant enfin à elle-même, elle accuse son malheureux destin; elle se plaint de l'infidélité de son époux. Égarée par une accusation mensongère, elle craint ce qui n'est pas, elle s'effraie d'un vain nom, elle s'afflige comme si elle avait une véritable rivale. Cependant, elle doute encore; dans l'excès de son malheur, elle espère qu'on l'a trompée et elle refuse de croire le délateur; avant d'en avoir été témoin elle-même, elle ne peut condamner l'infidélité de son époux.

1. De même, Daçaratha n'avait que son arc, p. 310.

» Le lendemain, les rayons de l'Aurore avaient chassé la nuit : je sors, je cours dans les forêts, et, me reposant sur le gazon, après une chasse victorieuse, je m'écrie : « Aura, viens soulager mes fatigues ; » et soudain, je crois entendre je ne sais quels gémissements se mêler à ma voix. Je poursuis : « Viens, ô toi qui m'es chère. » *Au bruit léger que fait la feuille desséchée, je ne doute plus que ce ne soit une bête et je lance mon javelot rapide; c'était Procris. Blessée au milieu de la poitrine, elle pousse un cri : « Ah! je suis morte*[1]. » *A peine ai-je reconnu la voix d'une fidèle épouse, j'accours éperdu; je la trouve presque inanimée, les vêtements en désordre et souillés de sang; je la vois, ô comble du malheur! retirer de sa blessure le javelot qu'elle m'avait donné.* Je soulève dans mes bras criminels ce corps qui m'est plus cher que le mien. Avec un lambeau de l'étoffe qui couvre son sein, je ferme sa cruelle blessure et je m'efforce d'arrêter son sang; je la conjure de ne pas me laisser flétri du crime de sa mort. *Déjà, ses forces l'abandonnent, et, mourante, elle fait un dernier effort pour m'adresser ces paroles*[2] : « Par les droits sacrés de l'hymen, par les Dieux du ciel et de l'enfer, par la tendresse que je t'ai montrée, par cet amour qui cause mon trépas, je t'en supplie, ne permets pas qu'*Aura* me remplace dans ma couche nuptiale. » A ces mots, je reconnais et je lui apprends qu'un nom seul a causé son erreur; mais que me sert de le lui apprendre? Elle succombe, et ses forces épuisées se perdent avec son sang. *Tant qu'elle peut ouvrir les yeux, elle les fixe sur moi; pressée contre mon sein, elle exhale sur mes lèvres son âme infortunée*[3]; mais, sûre de ma fidélité, elle semble expirer avec moins de regret. »

Quand ce récit fut achevé, Céphalus versa des larmes avec ceux qui l'écoutaient[4]. » (VII, 670-860; trad. de Nisard.)

Étudions maintenant la *Yadjnadatta-bada :* la première partie a été imitée par Ovide; la seconde a fourni à Virgile des vers pathétiques dans la mort d'Orphée.

1. Voy. la première partie du récit de Daçaratha, p. 310-311.
2. Voy. ci-après les dernières paroles de Yadjnadatta, p. 312.
3. Voy. ci-après la mort de Yadjnadatta, p. 313.
4. C'est une courte allusion à la seconde partie du récit de Daçaratha.

Ramayana. *Yadjnadatta-bada*[1].

I. — *La mort de Yadjnadatta.*

Pendant que Râma, le tigre né de Manou, s'acheminait vers la forêt avec son frère puîné, le roi Daçaratha éprouva un cruel chagrin.

Par l'exil de Râma et de Lakchmana, le front de ce roi, semblable à Indra, s'obscurcit comme le soleil lorsqu'il subit une éclipse dans le ciel.

Durant six jours, ce roi illustre déplora ainsi le départ de Râma; puis, au milieu de la nuit, pendant que la douleur le tenait éveillé, il se rappela qu'il avait jadis commis un forfait.

Ayant réfléchi, il s'adressa à la noble Kauçalyâ et lui dit : « Si tu ne dors pas, Kauçalyâ, écoute avec attention mes paroles[2].

5 Toutes les fois qu'un homme fait une action bonne ou mauvaise, il en recueille infailliblement le fruit avec le cours du temps.

Rama, e-Manu-tigride-nato, cum post-nato sylvam petente,
Rex Dasaratha crudelem casum expertus-est.
Ramæ Laxmanæque ita exsilio, Indræ similem *regem*
Cepit, sicut deficientem solem obscuritas in-cœlo.
Ille sexto die Ramam desiderans ita maxime-clarus,
Media-nocte vigilans, recordatus-est animæ-pessimum-facinus.
Recordatusque, divam Kaosalyam alloquendo id dixit :
« Si vigilas, Kaosalya, audi meì attenta vocem.

1. Pour que l'on puisse comparer le style de Vâlmiki à celui d'Ovide, nous donnons la *traduction littérale* de cet épisode d'après l'ouvrage de Chézy (*Yadjnadatta-bada* ou *Mort de Yadjnadatta*, ouvrage publié par la Société Asiatique, 1826.) Cet ouvrage contient trois parties : 1° le mot-à-mot avec l'analyse grammaticale : c'est d'après cette partie que nous avons rédigé notre travail; 2° la traduction libre : elle est aussi infidèle qu'une imitation en vers; 3° la traduction latine littérale de J.-L. Burnouf : nous la reproduisons pour que le lecteur puisse, s'il le désire, connaître la construction de la phrase sanscrite dont il est impossible de suivre l'ordre en français.

Outre la version de Fauche, dans le *Râmâyana*, nous avons encore celle d'Eichhoff (*Poésie héroïque des Indiens*, 1860) et l'imitation qu'en a faite en vers français G. de Dumast (*Fleurs de l'Inde*, 1858).

2. Didon interpelle de même sa sœur Anna pendant la nuit :

« Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent? » (*Énéide*, IX, 9.)

Quand, dès le principe, on ne considère pas les conséquences bonnes ou mauvaises de ce que l'on se propose de faire, on est appelé insensé par les sages.

Tel est l'homme qui laisserait un bois d'*amras* pour un bois de *palaças*[1], séduit par la vue des fleurs et espérant des fruits savoureux ; il n'aurait rien au temps de la récolte.

Moi aussi j'ai laissé un bois d'*amras* pour un bois de *palaças;* j'ai abandonné follement Râma, et je regrette son départ en gémissant sur mon erreur.

O Kauçalyâ, jadis dans ma jeunesse, en atteignant un but de loin par mon adresse à viser d'après le son[2], j'ai commis un forfait.

Ce malheur m'est arrivé par ma propre faute, femme divine, comme si un enfant se donnait la mort en avalant du poison par erreur.

Oui, de même que c'est par ignorance qu'un homme avale du poison, de même c'est par ignorance que j'ai commis jadis cette mauvaise action.

Quod admittit, amabilis *femina*, homo facinus bonumve malumve,
Ille inevitabiliter fructum colligit hujus *facinoris* temporis-lapsu-venien-
Gravitatem levitatemque consiliorum ex-initiis non-considerans, [tem.
Ex bono maloque pariter, insanus ecce dicitur sapientibus.
Sicut Amream-sylvam relinquens *si quis* Palaseam-sylvam peteret,
Florem videns, fructuum-præcupidus, exspes esset fructuum-tempore;
Ille ego, Amream-sylvam relinquens, Palaseam-sylvam petens,
Mentis-errore derelictum Ramam desidero insanus.
Kaosalya, ab-assecuto-scopum juveni me olim,
Eminus ad-sonitum-directo-telo, magnum hoc facinus factum est.
Sic illud me consecutum-est, diva, malum a-me-ipso factum,
Errore a-puero ut *si* sit manducatum venenum.
Per-inscientiam ut *si* quis homo manducet venenum,
Sic a-me quoque per-inscientiam hoc malum facinus olim factum est.
Diva, innupta tum eras tu, juvenis-rex eram ego;
Tum pluvialis-tempestas contigit, cupidinem-amoris augens.

1. Le *Palaça* est l'*Érythrine corail*, dont les magnifiques fleurs papilionacées sont remplacées par des gousses sans valeur. L'*Amra* est le *Manguier*, dont les fruits savoureux succèdent à de petites fleurs insignifiantes.

2. A la chasse, Daçaratha tirait au jugé, sans apercevoir l'animal qu'il voulait atteindre.

O femme divine, tu étais encore vierge, et moi, j'étais encore jeune prince (*yuva-râdja*[1]). Alors arriva la saison des pluies, qui excite l'ivresse de l'amour[2].

Le Soleil avait desséché la terre et brûlé le monde par sa chaleur, quand, au terme de sa course boréale, il revint vers la région habitée par les Pitris[3];

Aussitôt apparurent des nuages bienfaisants qui couvrirent tous les pays; les hérons, les sarcelles et les paons poussèrent des cris de plaisir.

15 Les rivières limpides, coulant à pleins bords, débordèrent à l'arrivée des nuages.

Postquam exhausit succum terrestrem calefecitque mundum Sol,
Septentrionemque adiit, repetiitque Manibus-frequentatam plagam;
Velantes plagas cunctas jucundæ apparuerunt nubes,
Gaudentesque exsultaverunt etiam ardeæ, aquatiles-aves, pavones.
15 Ad-ripas-aquosa fluenta, limpida,
Extra-marginem-aquam-vehentia fuerunt nubium-adventu.

1. Titre donné à l'héritier du trône.

2. L'année sanscrite se divise en six saisons de deux mois :
Hiver : novembre-décembre, décembre-janvier;
Saison froide : janvier-février, février-mars;
Printemps : mars-avril, avril-mai;
Saison chaude : mai-juin, juin-juillet;
Saison des pluies : juillet-août, août-septembre;
Saison étouffante : septembre-octobre, octobre-novembre.
Les poëtes font de charmantes descriptions de la saison des pluies.

La saison des pluies. « Voici l'aimable saison avec ses gazons doux et vigoureux, avec l'eau féconde de ses nuages. La forêt est ici blanche sous les fleurs du *priyaca* (*nauclea cadamba*); là, noire sous les feuilles de l'arbre dont on fait les arcs. L'onde remplie de lotus épanouis, et le ciel brillant d'étoiles, paraissent pendant la nuit se sourire l'un à l'autre. L'œil aime à parcourir ces plaines rafraîchies par la pluie, couvertes de hérons ivres de plaisir et jaunies des moissons de riz qui mûrissent. Les lacs, les étangs, les pièces d'eau remplies de fleurs écloses, les champs, les fleuves et les torrents, tout dans la nature étale sa brillante richesse. Les lotus rouges et blancs se distinguent parmi les plantes aquatiques. La violence des vents s'apaise et la mer est tranquille. Quand les paons, réveillés de l'engourdissement où les a jetés la chaleur, élèvent en dansant leurs plumes éblouissantes, il semble que la terre se couvre d'yeux étincelants. La Yamounâ étale avec orgueil ses rives couvertes d'herbe, de fleurs et de rameaux verdoyants, peuplées de troupes de cygnes et de grues. » (*Harivansa*, Lect. LXXII; trad. de Langlois, t. I, p. 307.)

3. La région habitée par les Mânes est le sud. Voy. p. 48.

La terre, abreuvée des eaux qui tombaient du ciel, se revêtit d'une brillante verdure, pendant que les hérons et les paons faisaient retentir l'air de cris de joie.

A l'arrivée de cette saison délicieuse, ô ma belle, un soir j'attachai deux carquois sur mes épaules, je pris mon arc et je m'acheminai vers la Sarayoû [1] ;

Si le besoin de boire y amenait un buffle ou un éléphant ou un animal féroce, je voulais le tuer, égaré que j'étais par la passion!

J'entendis le bruit d'un vase qui s'emplissait d'eau, et, ne pouvant rien voir, je le pris pour le barrit d'un éléphant;

C'est pourquoi, plaçant sur mon arc une flèche aiguë et rapide, je la décochai aussitôt vers l'endroit d'où partait le bruit : ainsi le voulait mon mauvais destin!

Dès que ma flèche eut touché le but que je visais : « *Ah! je suis mort!* » s'écrie un homme d'une voix déchirante [2].

« Comment se fait-il qu'une flèche frappe un ermite tel que moi? Quelle main cruelle a décoché sur moi cette flèche?

» Je viens la nuit puiser de l'eau au fleuve solitaire, et je suis percé d'un trait; par qui? A qui ai-je fait tort ici?

Nubigena aqua abundanti terra saturata,
Ebriis-voluptate pavonibus et ardeis, splenduit viridi-gramine-vestita.
Hoc tali tempore existente, ego, pulchra,
Alligatis duabus pharetris, arcum-manu-tenens, Sarayum petivi fluvium;
Bibendi-causa, urum, noctu, elephantumve ripam adeuntem,
Aliamve feram quamlibet interficiendi-cupidus, sensuum-impotens.
Tunc ego aquarii-vasis impleti sonitum,
Res-non-videns, audivi elephanti velut barritum.
Idcirco ego bene-pennatam, acutam sagittam aptans-in-arcu,
Ad-hunc sonitum sagittam statim emisi fato-delusus;
Sagittaque audivi hac emissa penetrante,
« Ah! occisus sum! » ecce miserabilem hominis prolatam vocem.
« Quomodo in-meî-similem sagitta penetret quidem eremitam?
A-quo hæc nimium-crudeli in-me sagitta cecidit?

1. La *Sarayoû* est la Gograh, affluent du Gange. Voy. p. 179.

2. Voici les vers d'Ovide qui correspondent à ces deux çlokas :

Fronte levem rursus strepitum faciente caduca,
Sum ratus esse feram, telumque volatile misi.
Procris erat, medioque tenens in pectore vulnus :
« *Hei mihi!* » conclamat.

» Ce vieillard aveugle, qui vit tristement dans cette forêt des fruits qu'elle lui donne, ce vénérable Mouni est frappé au cœur par le même trait qui a tué son fils !

» Ce forfait sans motif et sans profit, quel sage ne le regarderait pas comme égal au crime d'un disciple qui tuerait son maître spirituel[1] ?

» Si je regrette la vie, c'est moins pour moi-même que pour mon père et ma mère, vieux et aveugles.

» Ce couple infirme, je le nourrissais depuis longtemps ; quelle existence mènera-t-il, quand mon corps sera retourné aux cinq éléments[2] ?

» Mes parents et moi, nous sommes également infortunés : un seul trait nous a tués ensemble tous les trois ; nous vivions cependant d'herbes et de fruits ! »

En entendant cette plainte douloureuse, troublé, craignant d'avoir commis un crime, je laisse mon arc tomber à terre.

Je cours vers celui que j'avais frappé au cœur[3] : je vois, renversé au bord du fleuve, un adolescent vêtu d'une peau de gazelle, les cheveux relevés en tresse sur la tête (*djatâ*).

» Solitarium ad-amnem noctu aquam-hausturus ego veniens,
Telo percussus *sum*, a quo? In quem hic injuria a me *facta est?*
» Senis-cæci tristis, in-silva, silvestri-victu viventis
Moniæ, filii-nece, in-pectus pariter telum penetravit.
» Hoc infructuosum inceptum, nulli-utilitati-conjunctum,
Sapiens quis merito *non* judicabit *factam* a-discipulo magistri cædem?
» Non illam sic doleo vitæ-amissionem meî-ipsius,
Ut matrem patremque cæcos, senes, doleo hos ambos.
» Hoc cæcum-par vetus longo-tempore nutritum a-me,
Me in-quinque-elementa reverso, quam vitam ducet?
» Hique egoque pariter miserabiles, a quo superveniente crudeli
Sagitta una occisi *sumus*, herbis *et* radicibus *et* fructibus vescentes? »
Ecce hanc querulam vocem audientis meî turbati,
Malum-facinus timentis, e-manu excidit arcus.

1. C'est un des plus grands crimes. Voy. les *Lois de Manou*, XI.
2. Ces cinq éléments sont l'éther, le feu, l'air, l'eau, la terre.
3. Ovide reproduit fidèlement cette phrase :

Vox est ubi cognita fidæ
Conjugis, *ad vocem præceps amensque cucurri.*

Sous le coup de cette blessure fatale[1], il fixe son regard sur moi, infortuné que j'étais, comme pour me consumer du feu de sa colère :

« Quel tort t'ai-je fait, ô kchatriya? Moi, paisible habitant de la forêt, je venais prendre de l'eau pour mon maître spirituel : pourquoi m'as-tu frappé d'une flèche?

» Mes parents sont pauvres, vieux, aveugles, sans secours : dans la forêt solitaire, ils attendent mon retour avec impatience.

» Par un seul trait, pervers, tu as tué trois personnes innocentes, moi, ma mère et mon père : pour quel motif?

» Les austérités et l'étude des *Védas* ne produisent aucun fruit, je le vois, puisque mon père ne sait pas que tu m'as tué, ô insensé?

» D'ailleurs, s'il le savait, que ferait-il, puisqu'il est aveugle? Quand un arbre tombe sous la cognée, un autre arbre peut-il le sauver?

» Va promptement trouver mon père, fils de Raghou, et annonce-lui ce fatal événement, de peur que son imprécation ne te consume comme le feu dévore du bois sec[2].

Festinanter accedens illum vidi in-corde percussum,
Nexos-crines ferinamque-pellem gerentem, puerum miserabilem, dejectum in-aqua.
Ille me infelicem intuitus, in pectore vulneratus graviter,
Ecce protulit vocem, diva, *me* urere-cupiens quasi iræ-igni.
« Quæ tibi injuria, Xatriya, in silva habitante a-me *facta est?*
Capere-cupiens aquam magistri-causa, quid ego percussus a-te *sum?*
» Hi-ambo quidem miserabiles, cæci, præsidio-orbi, solitaria in-silva,
Mei parentes, senes, prospiciunt meî exspectatione.
» Una hac sagitta a-te, sceleste, occisi *sunt* tres,
Egoque materque paterque, quare, innocentes?
» Certe non austeritatis quemquam fructum *esse mihi* judico scientiæve,
Quia me non novit pater, insane, a-te occisum;
» Noscens autem quid faceret cæcitate debilis?
Securi-subjectam ita non-potis *est* servare aliam arbor arborem.
» *In-præsentia* patris tu igitur, profectus celeriter, *hoc* nuncia, Raghava,
Ne te urat imprecatione, siccam-arborem sicut ignis.

1. Procris mourante prononce aussi quelques paroles.

> *Viribus illa carens et jam moribunda* coegit
> Hæc se pauca loqui.

2. L'*imprécation* est l'arme du brâhmane :
« Que le brâhmane (pour réduire ses ennemis) emploie, sans hésiter, les prières

» Ce sentier mène à l'ermitage de mon père : hâte-toi de t'y rendre et d'implorer ton pardon pour qu'il ne te maudisse pas dans sa colère.

» Mais délivre-moi d'abord de ce fer : car cette flèche dont tu m'as percé serpente dans ma poitrine comme la foudre et m'ôte la respiration.

» Je souhaite mourir délivré de ce trait : arrache-le-moi. Je ne suis pas brâhmane ; tu n'as pas commis un sacrilége[1] ; calme ton effroi.

» Mon père est un brâhmane qui habite la forêt ; mais il m'a engendré dans le sein d'une çoudra. » Telles furent les paroles que m'adressa l'adolescent frappé d'une blessure mortelle.

40 Alors, de sa poitrine palpitante j'arrachai la flèche avec effort ; et *le jeune anachorète exhala ses esprits en me regardant*[2].

Par la mort du fils du Maharchi, je vis ma gloire détruite d'un seul coup. Troublé, je fus précipité dans une infortune infinie, irrémédiable[3]. »

» Hic trames ducit ad-illam meî patris casam.
Eum implora profectus cito, ne tibi is iratus imprecetur.
» Sagitta-expeditum fac me ocius ; ista quæ a-te emissa sagitta,
In-corde fulmineo-igne-serpens, spiritus intercludit meî.
40 » Telo-impeditus ne mortem ego obeam, telum extrahe.
Non Brahmanas ego : metum de-Brahmanicidio-conceptum depone.
» A-Brahmana quidem ego genitus, in-Sudræa-muliere, in-silva habi-
Sic mihi dixit sermonem puer sagitta percussus a me. [tante. »
Ejus *pectore* tum palpitantis sagittam extraxi vi ego.
Ille, me aspiciens trementem, reliquit spiritus religiosus *puer*.
Mortem obeunte magni-Richi-filio, cum gloria subito me evertente,
Valde ego fui turbatus-mente, in-dolorem infinitum, certum, præcipitatus.

magiques de l'*Atharva-Véda* : la parole est l'arme du brâhmane ; c'est avec son secours qu'il doit détruire ses oppresseurs. » (*Lois de Manou*, XI, 33.)

L'*imprécation*, sous le nom d'*Érinnys*, jouait un rôle analogue dans les croyances religieuses des Grecs. Voy. Girard, *Le Sentiment religieux en Grèce*, p. 411.

1. Voy. les *Lois de Manou*, XI, 72.

2. Dumque aliquid spectare potest, *me spectat ; et in me*
Infelicem animam nostroque exhalat in ore.

Ici s'arrête le parallèle entre le récit d'Ovide et celui de Vâlmîki.

3. Cette stance est dans un mètre différent, parce qu'elle résume la première partie du récit de Daçaratha, ce qu'on nomme la *Lecture première*.

II. — *La mort de Daçaratha.*

« Après que j'eus extrait la flèche brûlante, semblable à un serpent, je pris le vase et je me rendis à l'ermitage du père du jeune anachorète.

45 Là je vis ses parents infortunés, aveugles, accablés par l'âge, sans serviteur, semblables à deux oiseaux auxquels on a coupé les ailes.

Assis, ils s'entretenaient tristement de leur fils ; ils l'appelaient de leurs vœux, ils attendaient son retour avec impatience : ils étaient déjà frappés en lui !

Au bruit de mes pas, le Mouni me dit : « Qu'as-tu fait si longtemps, mon fils? Apporte-moi l'eau promptement.

» Mon cher Yadjnadatta[1], tu t'es bien attardé à jouer auprès du fleuve. Ta mère était très-inquiète. Mais toi, mon cher fils,

» Si moi ou ta mère nous avons fait quelque chose qui puisse te déplaire, pardonne-nous et ne prolonge jamais autant ton absence, en quelque endroit que tu ailles.

Tum ego sagittam *postquam* extraxi urentem, serpenti-similem,
Ivi, urna assumpta, patris ejus casam-versus.
45 Ibi ego miseros, cæcos, senes, famulo-destitutos,
Vidi parentes ejus, alis-decisis velut duas-aves,
Inter-fabulandum de-eo una-sedentes, mœstos, filii appetentes,
Filii-adventum impatienter exspectantes, a-me occisos.
Pedum-sonitum autem meî audiens, Monias me interrogabat :
« Quæ mora a-te facta, fili? Potionem cito affer.
» Yadjnadatta, diu, dilecte, in-ripa lusum *est* a-te.
Excruciata *est* hæc mater tua. Sed tu quoque, filiole,
» Si qua molestia tibi a-me a-matreve facta *est*,
Feras, tuque ne amplius moreris quoquo *iveris*, undecunque *venias*.

1. *Yadjna-datta* (*sacro-datus*) signifie *donné par le sacrifice*. Le mot *Yadjna* (*Yaçna*, dans l'*Avesta*) désigne les offrandes rituelles, accompagnées de prières. En l'employant, le poëte a voulu indiquer que la naissance de cet enfant l'avait prédestiné à d'éminentes vertus. Consolation accordée à la vieillesse de ses pieux parents, il était pour eux un enfant de grâce, qui les récompensait des sacrifices offerts à cette intention, sacrifices dont sa perte douloureuse leur faisait perdre tout le fruit. — L'équivalent français de *Yadjna-datta* est *Dieu-donné*.

» Moi qui ne puis marcher, tu es mon pied; moi qui ne puis voir, tu es mon œil; toute ma vie est liée à la tienne. Pourquoi ne réponds-tu pas? »

Alors sanglotant, cherchant à raffermir ma voix, après avoir pris l'attitude de l'*andjali,* j'adressai au vieillard ces paroles en balbutiant de crainte :

« Je suis le kchatriya Daçaratha; je ne suis pas ton fils, ô Mouni. J'ai commis involontairement un affreux forfait : je viens vous l'apprendre, ô saintes personnes.

» Tenant mon arc à la main, j'étais allé sur le bord de la Sarayoû, dans le désir de tuer un buffle sauvage ou un éléphant qui viendrait boire.

» Le son d'un vase qui s'emplissait d'eau a frappé mes oreilles, et prenant ton fils pour un éléphant je l'ai percé d'une flèche.

» Épouvanté par le cri de celui que j'ai frappé, j'ai couru vers lui et j'ai vu que c'était un anachorète.

» Vénérable Mouni, le désir seul de viser un éléphant d'après le bruit de ses pas m'a fait lancer vers le fleuve le trait qui a tué ton fils.

» Lorsque j'ai extrait la flèche, il a exhalé ses esprits et il est monté au Ciel (*Dyao*), après avoir longtemps déploré le sort des parents qu'il laissait dans la solitude.

» Non-incedentis tu incessus meî hodie, meî oculus non-videntis;
Meî alligati sunt in-te spiritus. Quare tu non loqueris? »
Lacrymis-pleno gutture, ægre confirmans vocis facultatem,
Manus-supra-caput-jungens, illum allocutus sum, metu-balbutiente voce :
« Xatriyas ego Dasarathas; non ego filius, Monia, tuì.
Boni, inconsiderato, horribili patrato facinore, accessi.
» Venerande, arcum-manu-tenens ego, Sarayûs ad-ripam veneram,
Occidendi-cupidus urum sylvestrem, bibendi-causa advenientemve elephantum.
» Impletæ urnæ adversus-sonitus a-me auditus *est;*
Ibi filius a-me ille tuî percussus *est,* elephantem rato.
» Ejus ego gemitum audiens, pectus confossi sagitta,
Territus, accedens hunc locum, vidi hunc anachoretam.
» Venerande, telo-ad-sonitum-directo, a-me, elephanti occidendi-cupido,
Emissa *est* aquam-versus sagitta qua tuî occisus *est* filius.
» Isque extracta a-me sagitta, spiritus relinquens, cœlum abiit,
Vobis longum *per* tempus *postquam* ingemuit solitariîs.

» C'est involontairement que j'ai tué ton fils bien-aimé, ô Mouni. Je t'ai fait un aveu sincère[1] : tu dois m'épargner le feu de ta colère. »

A ce triste récit le vieillard fut frappé de stupeur[2]; puis, après avoir longtemps gémi, il reprit ses sens et il me dit pendant que je me tenais dans l'attitude de l'*andjali* :

« Si, après avoir commis ce forfait, tu n'étais pas venu le confesser devant moi, ton peuple eût été consumé par le feu de ma colère.

» Kchatriya, s'il tuait volontairement un anachorète, le Déva qui porte le tonnerre (*Indra*) tomberait lui-même de la demeure où il est établi.

» Elle se briserait en sept morceaux la tête de l'homme qui lancerait sciemment une flèche contre un Mouni appliqué aux austérités et à lecture du Véda.

» Comme tu as tué mon fils insciemment, tu vis encore. Que la race de Raghou ne redoute donc aujourd'hui aucun malheur.

» Conduis-moi, pasteur d'hommes (*nripa*), à l'endroit où tu as frappé d'une flèche cruelle cet adolescent, qui était l'appui d'un père aveugle.

» Inscienter a-me filius occisus *est* tuî dilectus, Monia;
Finem quoque assecuto me, ignem-iræ a-me-avertere tu debes. »
Ille his auditis aliquandiu sicut exanimis,
Postquam multum-ingemuit, spiritus-recipiens, me allocutus *est* suppli-
« Si tu, facinore admisso, non declares sponte coram-me, [cem :
Populi certe tuî ideo incendentur a-me imprecationis-igne.
» Xatriya, cum-præscientia si solitarii-nex facta *fuerit*,
E-sede facile evertat Tonantem etiam bene stabilitum.
» In-septem vero partes dissiliat caput *hominis* in-Moniam devotioni
Scienter emittentis sagittam, in-talem Vedæ-recitatorem. [deditum
» Occisus vero ille quia inscienter a-te, ideo hodie vivis;
Ne sit metus hodie Raghuidarum, inclyte, ullo-modo.
» Duc me, hominum-pastor, ad-hunc locum ubi ille puellus a-te
Occisus *est* crudeli-sagitta, meî-cæci-cæcitatis-columen.

1. Voy. ci-dessus, p. 43, n. 4.

2. Le pathétique de ce récit égale, surpasse même dans certains détails, la peinture que Virgile fait du désespoir du père de Pallas et de la mère d'Euryalus. Le sentiment religieux qui y respire est vraiment admirable.

65 » Je veux aller toucher mon fils étendu à terre; je veux, si je vis jusque-là, le toucher pour la dernière fois.

» Oui, ce corps sanglant, ces cheveux épars, je les toucherai avec mon épouse; j'embrasserai mon fils qui est tombé sous le pouvoir de Dharmarâdja[1]. »

Lorsque j'eus conduit à ce lieu les deux infortunés, je fis toucher au père et à la mère leur fils étendu à terre.

Dans la profonde douleur que leur causait cette perte, après avoir touché leur fils étendu à terre, exhalant leurs plaintes, ils se laissèrent tomber sur le corps inanimé[2].

La mère, caressant de sa langue ce visage pâle et immobile, criait comme une tendre génisse privée de son veau[3] :

70 « N'est-il pas vrai, Yadjnadatta, que tu m'aimes plus que la vie? au départ d'un si long voyage, pourquoi ne me parles-tu pas?

65 » Hunc ego stratum humi tangere cupio filiolum
Assecutus, si *tamdiu* vivam, tactu filii supremo.
» Cruore-respersum-corpus, sparsos-sine-ordine-capillos *habentem*,
Cum uxore, illum tangam, hodie sub-Dharmarajæ-potestatem euntem. »
Tum ego unus ad-hunc locum *postquam* duxi ambos valde-miseros,
Illum ego tangere-feci cum-uxore jacentem natum.
Filii-desiderio-cruciati *postquam* tetigerunt illi filium jacentem humi,
Querulam-vocem emittentes ambo in-corpus ejus ceciderunt.
Materque ejus mortui etiam lingua exanimam faciem *lambens*,
Exclamavit flebiliter sicut orba-vitulo juvenca tenera :
70 « Nonne tibi, Yajnadatta, ego præ vita etiam cara *sum*?
Cur longam viam ingressurus me non alloqueris?

1. *Dharmarâdja* (le roi de la justice) est la qualification de *Yama*, p. 228.

2. At non Evandrum potis est vis ulla tenere;
Sed venit in medios : *feretro Pallanta reposto*
Procumbit super, atque hæret lacrymansque gemensque. (*Énéide*, XI, 148.)

3. Cette comparaison, employée d'une manière proverbiale dans les poëmes sanscrits, est admirablement développée par Lucrèce (II, 355) :

At mater, virides saltus orbata peragrans,
Linquit humi pedibus vestigia pressa bisulcis;
Omnia convisens oculis loca, si queat usquam
Conspicere amissum fetum; completque querelis
Frondiferum nemus, assistens; et crebra revisit
Ad stabulum, desiderio perfixa juvenci.

» Embrasse-moi et tu pourras partir. Tu es donc irrité contre moi que tu ne me réponds pas ! »

Ensuite le père, pressant ses membres inanimés, s'adressait à son fils comme s'il était vivant, l'infortuné !

« Ne suis-je pas ton père, venu ici avec ta mère ? Lève-toi, viens à nous, mon fils[1] ; embrasse tes parents.

» De qui, la nuit prochaine, à l'heure de faire la pieuse lecture dans la forêt, entendrai-je la douce voix lire l'Écriture Sainte ?

» Et qui, après la prière du soir[2], après l'ablution, après l'offrande faite au feu, touchera mes pieds[3] de ses mains caressantes ?

» Qui ira dans la forêt cueillir des herbes, des racines, des fruits, pour nous, pauvres vieillards aveugles, tourmentés par la faim ?

» Et ta mère aveugle, affaiblie par l'âge et par les austérités, comment la nourrirai-je, moi privé de la vue, dépouillé de toute vigueur ?

» Attends ; non, non, cher enfant, ne va pas au séjour de Yama ; demain tu iras là avec moi et avec ta mère.

» Amplexus igitur me postea, fili, abibis.
Quid, care, iratus mihi es, quia mihi non respondes ? »
Continuo pater quoque ejus, membra ejus attingens,
Hoc dixit mortuo filio velut viventi, infelix :
« Nonne tuî ego pater, fili, cum-matre ad-te veni ?
Exsurge ergo, veni ad-nos ; in-collo, fili, amplectere.
» Cujus et proxima nocte ego lectionem-facientis in-silva
Audiam mellitam vocem Sacram Scripturam legentis ?
» Absoluta et quis vespertina-prece, ablutione-facta, honoratoque igne,
Delectabit meî pedes manibus attingens ?
» Herbas, radices, fructus sylvestres colliget quis e-sylva,
Nobis cæcis, fili, desiderantibus, fame-circumventis ?
» Hanc cæcamque senemque matrem tuî, devotam,
Unde, fili, alam ego cæcus, robore destitutus ?
» Sta : ne, ne eas, care, Yamæ sedem-versus.
Cras mecum pariter et cum matre abibis simul, filiole.

1. Cette formule adjuratoire prépare l'apparition de Yadjnadatta (p. 320, § 88), qui vient monté sur un char, comme les bienheureux (p. 267).

2. Les brâhmanes doivent le matin et le soir réciter la prière au Soleil nommée la *Savitri*. Voy. *Lois de Manou*, II, § 78.

3. Le disciple doit rendre cet hommage à son maître spirituel.

» Car tous deux, te pleurant et privés de ton appui, nous ne tarderons pas à rendre nos esprits et à tomber sous le pouvoir de la Mort.

» Et moi, m'avançant alors vers Yama, je le supplierai dans mon malheur : « Accorde la récompense due à mon fils, » lui dirai-je en suivant tes pas.

» O mon fils, victime innocente d'un acte coupable, va comme tu le mérites, dans les mondes destinés aux Souras[1] affranchis de l'obligation de renaître.

» Les mondes des saints affranchis de l'obligation de renaître, les mondes des pieux pénitents, des sacrificateurs, de ceux qui ont honoré leurs maîtres spirituels, tu dois les posséder éternellement.

» Les mondes où sont allés les Mounis qui ont étudié les *Védas* et les *Védangas*, les Râdjarchis Yayâti, Nahoucha et les autres[2] ;

» Où sont parvenus aussi les pères de famille, qui se sont conduits avec leurs épouses comme des brahmatcharis ; les hommes qui ont fait des largesses en vaches, en or, en riz, en domaines ;

» Et ceux qui ont assuré la paix, et ceux qui ont respecté la vérité : va dans ces mondes, ô mon fils, et garde ma mémoire[3].

» Ambo enim tuî desiderio, præsidio destituti, non post-longum quoque
E-spiritibus, fili, sejungemur, mortem-penes facti sine-dubio.
» Inde ad Vævaswatam profectus emendicabo miser ipse :
« Filii-donum præbe, » tecum pariter comes profectus.
» Innocens es quia, fili, occisus scelesto-facinore,
Tu assequere ideo locos heroum non-huc-revertentium ;
» Non-huc-revertentium qui loci sanctorum, devotorum,
Sacrificantium, magistros-colentium *sunt*, hos tu assequere æternos ;
» Quos in-locos Vedæ-et-Vedangæ finem-assecuti Moniæ iverunt,
Quosque Rajarses iverunt Yayati, Nahusa et cæteri ;
» Patres-familiasque, quos in-locos, uxoribus-utentes-more-brahma-
Boum, auri, orizii datores, agrorum datores pariter iverunt ; [rum,
» Quosque securitatis-datores, item quos veritatem-dicentes ;
Hos in-locos meî memor i, filiole, sempiternos.

1. Les *Souras* sont ici les vaillants guerriers.

2. Les *Râdjarchis* sont les saints rois. — Voyez, pour *Yayâti*, p. 86, n. 3.

3. Le brâhmane fait l'oraison funèbre de son fils, comme plus tard les Chrétiens feront celle d'un saint ou d'un martyr. Le discours composé par saint Grégoire de Nazianze en l'honneur de son frère saint Césaire contient un passage exactement

» Quiconque est né dans une famille telle que celle où tu es né ne peut aller dans les mondes inférieurs ; ce sort ne convient qu'au meurtrier de celui qui composait toute ma famille. »

Après que le Mouni désolé eut ainsi gémi avec son épouse, il se prépara, l'âme navrée, à faire la cérémonie de l'ablution.

Alors, revêtu d'un corps divin, monté sur un char céleste magnifique, le fils du Mouni adressa à ses parents ces paroles :

« En remplissant mes devoirs envers vous[1], j'ai obtenu un séjour bienheureux ; vous-mêmes, vous l'atteindrez bientôt.

» Je ne dois plus exciter vos regrets : ce n'est pas ce roi qui m'a privé de la vie ; la cause de ma mort était déterminée d'avance. »

» Non certe in-tali familia originem nactus it in-infimam sedem ;
Ille vero ibit, a-quo tu occisus es meî propinquus. »
Sic *postquam* ingemuit commotus ille Monias cum uxore,
Deinde illius facere ablutionem paravit misere-mente-affectus.
Tunc divinum corpus factus, in-cœlesti-curru-magnifico adstans
Moniæ-filius ille ambos vocem dixit ad-parentes hanc :
« Vestrî curam-gerendo ego assecutus *sum* sanctam excelsam sedem ;
Vos quoque mox sedem optatam assequemini.
» Non vobis ego lugendus : non rex ille interfecit *me* ;
Futurum *erat* illud quidem, quo mortem inveni. »

semblable au nôtre, sauf la différence du style ; car saint Grégoire s'applique à rendre des images empruntées à l'Écriture Sainte par des expressions dont l'élégance et l'abondance montrent qu'il avait étudié Platon sous la direction de Libanios :

« Puisses-tu t'élever aux cieux, ô chère et sainte âme, et reposer dans le sein d'Abraham, voir le chœur des anges et la gloire des bienheureux ! Puisses-tu participer à leur félicité en regardant de là-haut avec dédain toutes les choses d'ici-bas, ces vaines richesses, ces dignités méprisables, ces honneurs mensongers, cet égarement des sens, cette agitation de la vie terrestre, cette confusion et cette ignorance des hommes qui ressemblent à des soldats combattant dans les ténèbres ! Puisses-tu être admis en la présence du Roi suprême et être rempli de la divine lumière ! Et nous qui n'en recevons ici-bas que quelques rayons, qui ne nous l'imaginons que dans des miroirs et des énigmes, puissions-nous à notre tour approcher de cette source du beau, contempler la vérité pure avec une intelligence pure, et être ainsi récompensés là-haut de notre amour pour le beau par la vue et par la possession parfaite du beau, comme nous le font espérer les livres qui enseignent les saints mystères et les âmes initiées à la science de Dieu ! »

1. « Que le jeune homme fasse constamment ce qui peut plaire à son père, à sa mère et à son maître spirituel ; lorsque ces trois personnes sont satisfaites, toutes les pratiques de la dévotion sont heureusement accomplies. » (*Lois de Manou*, II, § 228.)

Après avoir ainsi parlé, le fils du Richi monta au ciel, le corps rayonnant de lumière, debout sur un char brillant[1].

Cependant, après avoir fait avec son épouse l'ablution du cadavre, le pieux pénitent me dit, pendant que je me tenais dans l'attitude de l'*andjali :*

« Comme tu as tué par ton imprudence mon fils innocent, tu en subiras la peine amère, en vertu de mon imprécation.

» De même que je mourrai du chagrin que me cause le regret de mon enfant, de même tu mourras du chagrin que te causera le regret d'un fils chéri[2]. »

Chargé de cette imprécation, je retournai à Ayodhyâ, et le Richi désolé ne survécut pas longtemps à la perte de son enfant.

Son imprécation fatale s'accomplit aujourd'hui contre moi; je vais exhaler mes esprits dans le regret d'un fils chéri.

Sic locutus ergo verba, Risis filius in-cœlum abiit,
Cœlesti-corpore refulgens, in-curru-magnifico stans.
Ille tamen, *postquam* fecit ablutionem ejus pueri cum uxore,
Devotus-vir mihi dixit hoc, manibus-supra-caput-junctis adstanti :
« A-te quidem quia imprudenter occisus *est* meî natus innocens;
Ideo tibi imprecabor calamitatem valde-terribilem :
» Ut ego filii-desiderio-cruciatus spiritus *meos* relinquam invitus,
Sic tu in-fine pariter spiritus *tuos* relinques filium-desiderans. »
Ita imprecatione ego accepta, meam urbem reversus *sum*.
Ille tamen Risis, filii desiderio, non diu etiam superstes *fuit*.
Illa Brahmanæ imprecatio destinatum hodie me consecuta est;
Nam filii-desiderio-permotum spiritus fugiunt me.
Oculis non jam video; memoria meî, diva, turbatur;
Legati Vævaswatæ en urgent etiam me, pulchra.

1. Créuse apparaît ainsi à Énée et lui tient le même langage :

« Tandis que je cherche mon épouse Créuse, et que je parcours comme un insensé toute la ville, un lugubre fantôme, l'ombre de Créuse elle-même, mais d'une taille plus qu'humaine, apparaît à mes yeux. Elle m'adresse la parole, et calme mes soucis par ces mots : « Pourquoi, cher époux, t'abandonner follement à la douleur? Ces événements n'arrivent pas sans le volonté des Dieux... L'auguste mère des Dieux (Cybèle) me retient sur ces bords. » (*Énéide*, II, 77.)

2. Ariane abandonnée par Thésée fait une imprécation analogue :

« Euménides que j'implore, ne souffrez pas que ma douleur reste sans vengeance. De même que Thésée m'a abandonnée à l'horreur de la solitude, de même puisse-t-il éprouver à son tour l'horreur de la solitude par la mort de ceux qui lui sont chers. »

Déjà mes yeux ne voient plus et ma pensée se trouble; je me sens entraîné par les messagers de Yama[1], ô ma chère épouse.

La douleur que me cause l'absence de Râma anéantit mes forces, comme le débordement d'un fleuve déracine les arbres qui croissent sur ses rives.

Si Râma ici présent me touchait et me parlait, la vie me reviendrait comme au mourant qui goûte l'ambroisie.

Quoi de plus affreux, ô mon épouse dévouée, que de quitter la vie sans même voir le visage de Râma?

Heureux ceux qui le salueront à son retour de l'exil, quand il rentrera dans Ayodhyâ avec l'éclat d'Indra descendant du ciel!

Ils ne seront plus des mortels, ils seront des Dévas ceux qui verront resplendir dans la ville son visage beau comme la Lune[2].

Heureux ceux qui contempleront le visage de Râma, ses dents blanches, sa bouche gracieuse, sa beauté comparable à celle du lotus, son éclat égal à celui de la reine des astres!

Ramam non videndo conceptus dolor spiritus meî ita absumit,
Ut fluvii in-ripa crescentes arbores aquæ vis magna.
Si me tangeret Rama, alloqueretur ve etiam redux,
Viverem, sic meî mens *est*, assecutus ambrosiam ut miser.
Sed enim quid miserius sit, diva conjugis amans,
Quam quod, non videns quidem Ramæ faciem, relinquam vitam?
Finita in-sylvis habitatione illum, Ayodhyam reducem,
Videbunt felices Ramam, ut Indram e-cœlo venientem.
Non illi mortales, Dii illi qui hanc plenæ Lunæ similem
Faciem videbunt Ramæ urbem regredientis e-silva.
Bene-dentatam, nitidam, amabilem, pulchri loti folio similem,
Felices videbunt Ramæ, astrorum reginæ similem, faciem.

1. Euripide fait dire à Alceste :

« On m'entraîne, ne le vois-tu pas ? on m'entraîne à la cour des morts ; c'est Hadès lui-même ; il voltige autour de moi, lançant de terribles regards... Cher époux, les forces m'abandonnent ; la mort est proche ;... déjà les ténèbres se répandent sur mes yeux. »

2. Cette gracieuse image fait penser au début de l'ode de Sapho imitée par Catulle :

Ille mihi par esse Deo videtur,
Ille, si fas est, superare Divos,
Qui sedens adversus itentidem te
Spectat et audit
Dulce ridentem...

Heureux ceux qui contempleront le visage de mon enfant, semblable à la Lune pendant l'automne et à la fleur du lotus qui vient de s'épanouir! »

Ainsi, en pensant à Râma, le pasteur des hommes s'éteignit doucement sur sa couche, comme la Lune s'évanouit avec la nuit.

105 « Ah! Râma; ah! mon fils; » disait le pasteur des hommes; et, il exhala insensiblement ses esprits en déplorant l'exil de son fils.

C'est de cette manière que l'infortuné pasteur des hommes, en racontant l'histoire de l'exil de son fils chéri, perdit la vie sur sa couche au milieu de la nuit[1]. »

Autumnali Lunæ similem florentique loto,
Felices homines qui videbunt ejus faciem pueri ! »
105 En Ramam recordans sic in-lecto hominum-pastor
Sensim obiit facile, ut Luna nocte-evanescente.
« Ah ! Rama ; ah ! fili ; » en dicens sic sensim hominum-pastor
Reliquit suî-amicos spiritus, filii-desiderio infelix.
Sic ille miser hominum-pastor narrans cari filii exilii historiam,
Elapsa media nocte, in-lecto jacens, tunc amicam vitam suî reliquit.

TEXTE DU ÇLOKA IMITÉ PAR VIRGILE DANS LA MORT D'ORPHÉE[2].

« Hâ Râma! hâ putra! » iti — bruvan éva çanær nripas
« Ah! Rama; ah! fili; » ecce — dicens sic sensim hominum-pastor
Tatyâja swa-priyân prânân, — putra-çokhêna duskhitas.
Reliquit suî-amicos spiritus, — filii-desiderio infelix.

Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,
Ah! miseram Eurydicen, anima fugiente, vocabat.
(*Géorgiques*, IV, 524.)

1. Cette stance résume la seconde partie.

2. Voyez plus loin la légende de la mort d'Orphée, p. 375.

Analyse du Çloka. « *Hâ* (*ah*), interjection. — *Râma*, vocatif. — *Putra* (*ô fils*), vocatif. — *Iti* (*voici*), mot indéclinable. — *Bruvan* (*parlant*), participe présent, nom. sing. masc. en concordance avec *nripas*, du verbe *bravimi;* Racine *brû* (*dire*). — *Eva* (*ainsi*), terme explétif. — *Çanær* (*insensiblement*), adverbe. — *Nripas* (*pasteur des hommes*), substantif au nom. sing. masc., composé de *nri* (*homme;* en grec, ἀνήρ) et de *pas* (*qui nourrit, qui gouverne*). — *Tatyâja* (*abandonna*), parfait, 3e pers. sing., du verbe *tyajâmi;* Racine, *tyaj* (*quitter*). — *Swa-priyân* (*ses chers*), adjectif acc. plur. masc., en concordance avec *prânân ;* composé de *swa* (*soi*) et de

Philémon et Baucis.

La légende de *Philémon et Baucis* est trop connue par les vers de La Fontaine pour que nous ayons besoin de l'analyser. Nous nous bornerons à démontrer que les éléments de ce chef-d'œuvre ont été pris dans deux apologues sublimes du *Mahâbhârata* et adaptés aux mœurs grecques dans une *fable milésienne* qui a servi de matière à Ovide.

I. — Le récit se distingue par un sentiment religieux qu'on n'est pas habitué à trouver dans les *Métamorphoses* et qui caractérise le *Mahâbhârata.*

« Le fleuve Achéloüs avait raconté la métamorphose de Naïades en îles appelées Échinades. Il avait laissé tous les esprits émerveillés de ce prodige; mais, plein d'un orgueilleux mépris pour les Dieux, Pirithoüs raille la crédulité de ses compagnons : « Ce sont des fables que vous nous contez, dit-il, et vous prêtez aux Dieux trop de pouvoir, Achéloüs, si vous croyez qu'ils peuvent *faire subir aux corps des métamorphoses*[1]. » Tous sont étonnés de ces paroles et les blâment. Lélex, dont l'âge a mûri l'esprit, reprend en ces termes : « *La puissance des Dieux est immense et ne connaît pas de limites ; dès qu'ils veulent une chose, elle est faite.* » (*Métamorphoses*, VIII, 611.)

II. — La légende est originaire de l'Asie-Mineure. Elle a pour théâtre la Phrygie. Son but est d'expliquer un cataclysme qui avait formé un lac,

priyas (*cher ;* équivalent du grec φίλος). — *Prânân* (*esprits vitaux*), substantif acc. plur. masc., régi par *tatyâja.* — *Putra-çokhêna* (*par le regret de son fils*), substantif sing. masc., à l'instrumental ; composé de *putra* (*fils*) et de *çôka* (*regret*). — *Duskhitas* (*malheureux*), adjectif, nom. sing. masc., en concordance avec *nripas ;* composé du préfixe *dus* (en grec, δύς) et de *kha* (*fortune*). » — (Chézy.)

1. Les Dieux qui opèrent des transformations dans le poëme d'Ovide deviennent, dans les *Mille et une nuits*, des Génies, des Fées, des Magiciens.

la fondation d'un temple riche et vénéré, et le culte que les habitants rendaient à des arbres sacrés qui s'élevaient au sommet d'une colline[1].

« Au sommet d'une colline de Phrygie s'élève un chêne auprès d'un tilleul, dans un enclos qu'entoure un mur peu élevé[2]. Non loin de là est un étang, terre jadis habitée, maintenant domaine des plongeons et des foulques qui aiment les marais[3]... Après avoir été reçus par Philémon et Baucis, Jupiter et Mercure leur dirent : « Nous sommes des Dieux. L'impiété de vos voisins qui nous ont refusé l'hospitalité va être punie comme elle le mérite. Quittez seulement votre demeure, suivez nos pas et gravissez avec nous cette colline. » Les deux vieillards obéissent, et, s'appuyant chacun sur un bâton, gravissent péniblement la hauteur. Ils n'étaient qu'à une portée de flèche du sommet lorsqu'ils retournent la tête : le bourg entier a disparu dans les eaux qui forment un marais[4]; leur chaumière seule est restée debout. Pendant qu'ils admirent ce prodige et déplorent le sort de leurs voisins, cette vieille chaumière, trop étroite même pour deux maîtres, est changée en un temple : des colonnes s'élèvent à la place des poutres qui la soutenaient; le chaume devient or, l'enceinte se pave de marbre, les portes se couvrent de riches sculptures[5]. » (VIII, 621-625, 690-703.)

1. Les éléments historiques de cette légende se retrouvent dans le livre XII de la *Géographie* de Strabon.

2. « D'après Xanthos de Lydie et Ménécratès d'Élaïs, les *Mysiens* doivent leur nom à l'arbre que les Lydiens appellent μυσός : c'est le *hêtre* (ὀξύα); il croît en abondance auprès du mont Olympos. » (Strabon, XII, VIII.)

3. « Il y a en Phrygie, entre Laodicéa et Apaméa, un marais très-profond, dont les exhalaisons ont l'odeur de la vase et sont malsaines. » (Strabon, XII, VIII.)

4. « La *Phrygie brûlée* est sujette à des tremblements de terre. Le bourg de Carura, qui forme la limite de la Phrygie et de la Carie, a des auberges pour les étrangers (πανδοχεῖα) et des sources d'eau chaude qui jaillissent soit dans le li même du Méandre, soit sur ses rives. On rapporte qu'un homme qui menait avec lui des courtisanes entra dans une de ces auberges, et que toute la troupe périt pendant la nuit par un tremblement de terre. » (Strabon, XII, VIII.)

5. La transformation de la chaumière en un temple revient à dire qu'un temple magnifique s'éleva dans un lieu où une pauvre chaumière était devenue un but de pèlerinage. D'après les indications géographiques que donne Ovide, c'était le temple de *Men* de Carie, situé entre Laodicéa et Carura (le bourg auquel se rapporte la

III. — Deux idées dominent dans la légende : l'observation religieuse des devoirs de l'hospitalité, le bonheur que procure l'affection mutuelle de deux époux. Ovide s'est appliqué à développer la première ; La Fontaine s'est attaché à faire ressortir la seconde et y a mis toute son âme.

IV. — *L'hospitalité*, telle qu'elle est décrite dans le récit d'Ovide, apparaît comme une loi rigoureuse à laquelle il faut tout sacrifier[1].

« *Jupiter, accompagné de Mercure, prend la forme humaine, et vient dans une bourgade pour voir si les habitants pratiquent l'hospitalité à l'égard des étrangers*[2]. Deux vieillards, le pauvre Philémon et sa chère Baucis, leur offrent seuls de les recevoir chez eux : ils mettent en œuvre toutes leurs ressources pour traiter leurs hôtes le mieux qu'ils peuvent. Reconnaissant que ce sont des Dieux, ils veulent leur immoler leur oie unique : *l'oiseau se réfugie auprès des Dieux; ils défendent de le tuer*[3]. Enfin, pour récompenser les pieux vieillards, Jupiter change leur chaumière en un *temple*. »

La métamorphose de Jupiter et de Mercure dans l'intention d'éprouver la piété des hommes, la scène de *l'oie à qui les Dieux sauvent la vie*, le changement de la chaumière en un lieu de pèlerinage,

légende de la note précédente). Très-vénéré par lui-même, il avait en outre acquis une grande réputation par l'école de médecine qu'y avait fondée Hèrophilos, mais qui n'existait plus à l'époque de Strabon. — Quant à *Men* (en grec, Μήν, le Mois; en latin, *Lunus;* en sanscrit, *Tchandra*), c'est le régent de la Lune, adoré dans plusieurs temples de l'Asie.

1. Nous analysons le récit d'Ovide pour indiquer les idées sur lesquelles nous appelons l'attention.

2. *Jupiter huc specie mortali, cumque parente*
Venit Atlantiades positis caducifer alis. (VIII, 626.)

3. *Unicus anser erat*, minimæ custodia villæ,
Quem Dis hospitibus domini mactare parabant :
Ille celer penna tardos ætate fatigat,
Eluditque diu, tandemque est visus ad ipsos
Confugisse Deos. *Superi vetuere necari*. (VIII, 684.)

sont des idées empruntées à une fable très-célèbre du *Mahâbhârata*[1].

Le Faucon et le Pigeon. « *Pour connaître le meilleur des hommes, Indra* (le Déva de l'atmosphère), *accompagné d'Agni* (le Déva du feu), *descendit sur la terre*. Indra, s'étant changé en Faucon, et Agni, s'étant changé en Pigeon, se rendirent tous deux au sacrifice du magnanime roi Oucînara, près de la Yamounâ. *Le Pigeon s'étant posé sur la cuisse du roi, par crainte du Faucon, resta immobile de frayeur.*

Le Faucon dit :

« Tous les princes de la terre affirment que tu es un maître magnanime, ô roi ! Pourquoi veux-tu donc faire une action opposée à toutes les règles? Ne garde pas la nourriture qui m'est destinée, à moi que tourmente la faim. Dans ton désir d'observer la loi, tu la transgresses. »

Le roi répondit :

« Effrayé par toi, ô Faucon, ce grand oiseau s'est posé sur moi, me demandant protection pour conserver sa vie[2]. *Puisque ce Pigeon est ainsi venu ici par crainte, ne vois-tu pas que la loi suprême est de ne pas le livrer?* Celui, quel qu'il soit, qui tuerait un *dwidja*[3], ou une vache mère du monde, ou celui qui abandonnerait l'être qui s'est réfugié vers lui, de ceux-là le péché serait égal. »

Le Faucon répliqua :

« C'est par la nourriture que tous les êtres subsistent, ô prince de la terre. Si tu me prives de ma nourriture, mon esprit, abandonnant mon corps, ira dans la route où il n'y a de crainte d'aucun côté. Moi mort, mes enfants et ma compagne périront, tandis qu'en conservant ce Pigeon tu ne conserves pas plusieurs existences... Si tu as de la tendresse pour ce Pigeon, coupe un morceau de ta propre chair, de telle sorte qu'il pèse autant que ce Pigeon, et donne-le-moi pour ma nourriture : alors je serai satisfait. »

Le roi, qui connaissait la meilleure loi, ayant lui-même coupé un

1. *Mahâbhârata*, Vana-Parva : trad. de Fauche, t. III, p. 547-551; trad. de Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata*, p. 231-238.

2. Dans le récit d'Ovide, Baucis et Philémon remplacent ici le *Faucon*; l'Oie, le *Pigeon*; Jupiter et Mercure, qui conservent la vie à l'Oie, le roi *Oucînara*.

3. *Dwidja* (deux fois né) est le titre donné à celui qui a reçu l'investiture du cordon sacré, signe de l'initiation religieuse. Voy. *Lois de Manou*, II, § 36.

morceau de sa chair, le mit dans la balance avec le Pigeon; mais le Pigeon l'emportait toujours par son poids. Le roi Oucînara, ayant coupé un autre morceau de sa chair, le donna encore; mais, comme celle-ci n'égalait pas le poids du Pigeon, il monta lui-même tout décharné dans la balance.

Le Faucon dit alors :

« Je suis Indra, ô prince qui connais la Loi, et ce Pigeon est Agni. Désireux tous les deux de connaître ta vertu, nous sommes venus vers toi dans l'enceinte du sacrifice. Parce que ta chair a été enlevée de tes membres, ô pasteur des hommes, ta gloire brillante se répandra dans tous les mondes. Tant qu'il y aura des hommes, ils parleront de toi, et aussi longtemps que subsisteront les mondes éternels, ta renommée durera[1]. »

Après avoir parlé ainsi au roi, Indra remonta au Swarga.

Le pieux Oucînara, après avoir rempli de sa vertu le ciel et la terre, monta tout resplendissant dans le ciel avec son corps. Voici la demeure de ce roi magnanime, ô Youdhichthira. *Regarde avec moi cette demeure pure qui délivre des péchés*[2]. On y voit sans cesse les Dévas et les purs solitaires avec les brâhmanes magnanimes. »

V. — Pour prix de leur pieuse hospitalité, Philémon et Baucis demandent à Jupiter la grâce de devenir *prêtres* du temple qui a remplacé leur chaumière[3]. Dans la conclusion que les Bouddhistes ont ajoutée à la légende d'Oucînara, en l'appropriant aux dogmes de leur secte, le pieux roi, pour récompense de sa charité sublime, demande à Indra de lui

1. Virgile promet la même récompense à Nisus et à Euryalus.

Fortunati ambo ! si quid mea carmina possunt,
Nulla dies unquam memori vos eximet ævo. (*Énéide*, IX, 445.)

2. La *chaumière* de Philémon et de Baucis devient un but de pèlerinage, comme l'*ermitage* du roi Oucinara.

3. Talia tum placido Saturnius edidit ore :
« Dicite, juste senex et femina conjuge justo
Digna, quid optetis. » Cum Baucide pauca locutus,
Judicium Superis aperit commune Philemon :
« *Esse sacerdotes delubraque vestra tueri
Poscimus.* » (VIII, 703.)

accorder le bonheur d'être élevé au rang suprême de *Bouddha*, c'est-à-dire de *Sage*, de *Saint*[1].

VI. — Jupiter et Mercure manifestent leur divinité par un prodige : le cratère contenant le vin se remplit à mesure qu'on y puise[2].

Au cratère inépuisable de Philémon correspond, dans le *Mahâbhârata*[3], la marmite de Youdhichthira :

La marmite de Youdhichthira. Le pieux Youdhichthira, ne sachant comment nourrir les brâhmanes qui l'avaient suivi dans la forêt, chanta un hymne en l'honneur du Soleil. Satisfait de cet hommage, le Déva lui apparut dans tout son éclat et lui dit :

« Quelle que soit la chose que tu désires, pasteur des hommes, tu l'obtiendras de moi. Pendant douze ans, je subviendrai à ta nourriture. Prends cette marmite de cuivre que je te donne. Tant que ton épouse Drâupadî se servira de ce vase, prince fidèle à tes vœux, tu en retireras une nourriture inépuisable et excellente, telle que celle qu'on prépare dans une cuisine et qui comprend quatre espèces d'aliments : légumes, viandes, fruits, racines. Dans quatorze années, tu recouvreras ton royaume[4]. »

VII. — Dans *le Faucon et le Pigeon*, l'*hospitalité* est considérée comme le devoir de sauver la vie d'un être faible qui vient demander asile et protection

1. Les Bouddhistes se sont approprié cette légende du *Mahâbhârata* dans le *Dsang-loung* (trad. allemande, *Der Weise und der Thor*, t. II, p. 16). A la fin de leur récit, Indra adresse au roi la même question que Jupiter aux deux vieillards :

« Indra dit au roi : « Quand le roi fait des choses aussi difficiles, quel est son désir ? » Le roi réplique : « Je ne souhaite pas la possession du grand et noble empire des trois régions du désir. Si je fais de bonnes œuvres, c'est parce que *je souhaite l'état de Bouddha*, que rien ne surpasse. »

2. Interea, quoties haustum, cratera repleri
Sponte sua, per seque vident succrescere vina. (VIII, 680.)

3. *Mahâbhârata*, Vana-Parva ; trad. de Fauche, t. III, p. 56.

4. Ce prodige indique que la piété obtient tout des Dieux. Le poëte ajoute :

« Tout homme qui lira cet hymne dans le silence et le recueillement, obtiendra du Soleil la grâce qu'il lui demandera. »

contre un ennemi puissant. Dans la légende d'Ovide (abstraction faite de la *scène de l'oie*), l'*hospitalité* nous apparaît à un autre point de vue : elle est, selon le sens usuel du mot, l'obligation de recevoir sous son toit des voyageurs fatigués et de leur fournir toutes les choses dont ils ont besoin pour se reposer et réparer leurs forces. En outre, elle est liée à l'*affection conjugale,* qui porte Philémon et Baucis à unir leurs forces pour accomplir une tâche commune.

L'*hospitalité* des deux vieillards se manifeste dans le contraste de leur pauvreté et des efforts qu'ils font pour recevoir le mieux possible les étrangers qu'ils ont invités à entrer chez eux.

L'*affection conjugale* qu'ils éprouvent l'un pour l'autre est exprimée par le souhait qu'ils forment de mourir ensemble[1].

Sous ces deux rapports, la légende de Philémon et Baucis procède d'une autre fable du *Mahâbhârata.* Nous allons la donner telle qu'elle est racontée dans le *Pantchatantra*, dont elle est le chef-d'œuvre.

Les deux Pigeons et l'Oiseleur[2]. « Un affreux oiseleur, cruel et pareil à Yama pour les vivants, courait çà et là dans une grande forêt. Avec une cage, un filet et un bâton, il faisait du mal à tous les animaux. Un jour, une femelle de pigeon tomba dans ses mains et il la jeta dans sa cage.

Mais, pendant qu'il était dans la forêt, tous les points de l'espace devinrent noirs de nuages et il y eut une grande pluie d'orage comme pour la destruction du monde. Le cœur rempli de crainte,

1. Quoniam concordes egimus annos,
Auferat hora duos eadem, nec conjugis unquam
Busta meæ videam, neu sim tumulandus ab illa. (VIII, 709.)

2. *Pantçhatantra*, trad. de Lancereau, p. 235.

tremblant et cherchant un abri, il alla vers un arbre. Comme il vit, une heure après, le ciel étoilé, il dit : « Qui que ce soit qui demeure ici, je viens lui demander protection : qu'il me sauve, car je suis brisé par le froid et je meurs de faim. »

Or, dans le trou de cet arbre était un pigeon qui habitait là depuis bien longtemps, et qui, privé de sa compagne, se lamentait, plein d'affliction : « Il y a eu une grande pluie d'orage, et ma bien-aimée ne vient pas ; sans elle, ma maison est vide aujourd'hui pour moi. *Celui qui a une épouse comme elle, vertueuse, fidèle, uniquement occupée du bien de son mari, est un homme heureux sur la terre*[1]. »

Quand la femelle du pigeon, qui était dans la cage, entendit les paroles pleines de tristesse de son époux, elle fut remplie de joie et dit ces mots : « Celle-là ne doit pas être regardée comme une épouse qui ne fait pas la joie de son mari ; *quand un mari est content de sa femme, tous les Dévas sont contents*. Comme une plante rampante brûlée avec toutes ses fleurs par l'incendie d'une forêt, qu'elle soit réduite en cendres la femme qui ne fait pas la joie de son mari. Un père donne avec mesure ; un frère, avec mesure ; un fils, avec mesure ; *quelle est celle qui ne vénère pas l'époux qui donne sans mesure?* »

Et elle ajouta : « Écoute attentivement, bien-aimé, un bon conseil que je vais te donner : *même aux dépens de ta vie, tu dois toujours protéger celui qui vient te demander asile*[2]. Cet oiseleur cherche un refuge dans ta demeure ; il souffre du froid et de la faim : *rends-lui les honneurs*. Ne montre pas de haine contre lui parce qu'il a pris ta compagne : j'ai été prise par mes propres actions, liens de ma conduite antérieure[3]. Laisse donc de côté la haine qu'a fait naître en toi ma captivité : applique ton esprit à la vertu, et *honore cet homme suivant le précepte*[4]. »

1. Dans les apologues indiens, les discours des personnages sont toujours composés de sentences.

2. Nous retrouvons ici l'idée développée dans la fable précédente.

3. C'est une allusion à la doctrine de la transmigration des âmes.

4. « Lorsqu'un hôte se présente, que le *maître de maison*, avec les formes prescrites, lui offre un siége, de l'eau pour se laver les pieds, et de la nourriture qu'il a assaisonnée de son mieux.

» Un maître de maison ne doit pas, le soir, refuser l'hospitalité à celui que le coucher du soleil lui amène (parce qu'il n'a pas le temps de gagner sa demeure) ; que cet hôte arrive à temps ou trop tard (avant ou après l'oblation et le repas du soir), il ne doit pas séjourner dans la maison sans y manger.

Après avoir entendu ces paroles vertueuses de sa femelle, le pigeon s'approcha humblement et dit à l'oiseleur : « Mon cher, sois le bienvenu ; dis, que puis-je faire pour toi? Il ne faut pas t'affliger, tu es dans ta maison. »

Lorsque l'oiseleur eut entendu les paroles de l'oiseau, il répondit : « Pigeon, vraiment j'ai froid, préserve-moi du froid. »

Le pigeon alla chercher un charbon et alluma promptement du feu avec des feuilles sèches[1]. Puis il dit au réfugié : « Chauffe tes membres sans crainte ; mais je n'ai aucune chose avec laquelle je puisse apaiser ta faim. Tel en nourrit mille ; un autre, cent ; un autre dix ; mais moi, qui n'ai pas fait de bonnes œuvres et qui suis pauvre, j'ai de la peine à me nourrir moi-même. Celui qui ne peut pas donner même à un seul hôte, quel profit a-t-il à habiter dans une maison où il y a beaucoup d'affliction? Aussi j'arrangerai ce corps qui vit dans la douleur, de telle sorte que, quand il viendra un mendiant, je ne dirai plus : Il n'y a rien. »

Il se blâma en vérité lui-même, mais non l'oiseleur, et il dit : « Je te rassasierai, attends une heure. »

Après avoir ainsi parlé, le vertueux pigeon, avec un cœur joyeux, fit le tour du feu et y entra comme dans sa maison[2].

Quand l'oiseleur vit le pigeon tombé dans le feu, il fut vivement saisi de compassion, et parla ainsi : « L'homme qui fait le mal ne s'aime assurément pas lui-même ; car il recueille lui-même le fruit du mal qu'il a fait lui-même. Moi, qui suis méchant et qui ai toujours été adonné au mal[3], je tomberai dans l'horrible Enfer ; il n'y

» Que le chef de famille ne mange lui-même aucun mets sans en donner à son hôte : *honorer celui qu'on reçoit, c'est le moyen d'obtenir des richesses, de la gloire, une longue vie et le Swarga (le Paradis).*

» Selon qu'il reçoit des supérieurs, des inférieurs ou des égaux, il faut que le siége, la place et le lit qu'il leur offre, que les civilités qu'il leur fait au moment du départ, soient proportionnés à leur rang. »

Lois de Manou, traduction de Loiseleur Deslongchamps, III, § 99, 105-107.

1. Baucis commence de même les apprêts de la réception de ses hôtes :

Inde foco tepidum cinerem dimovit, et ignes
Suscitat hesternos, foliisque et cortice sicco
Nutrit, et ad flammas anima perducit anili. (VIII, 641.)

2. C'est le trait sublime de cette fable. Ovide le remplace par une ingénieuse description du repas frugal que Philémon et Baucis offrent à Jupiter et à Mercure.

3. La profession de chasseur est impure. Voy. p. 200 et p. 221.

a pas de doute à cela. Vraiment, à moi, méchant que je suis, le généreux pigeon qui m'a donné sa chair m'a bien montré l'exemple. A partir d'aujourd'hui, je dessécherai mon corps en le privant de toute jouissance, comme un petit ruisseau dans la saison des chaleurs. Endurant le froid, le vent, l'ardeur du soleil, le corps amaigri, je pratiquerai le plus grand devoir religieux avec diverses espèces de jeûne. »

Ensuite l'oiseleur brisa son bâton, son dard, son filet et sa cage, et lâcha la pauvre femelle de pigeon.

Quand elle eut été mise en liberté par l'oiseleur et qu'elle vit son époux tombé dans le feu, la femelle du pigeon se lamenta, et, le cœur rempli de chagrin, elle dit : « *Maître, je n'ai que faire aujourd'hui de la vie sans toi*[1]; pour une pauvre femme abandonnée, quel profit y a-t-il à vivre? La fierté du cœur, le sentiment de soi-même, le respect de la famille envers des parents, l'autorité sur les serviteurs, tout est détruit par le veuvage. »

Après s'être ainsi lamentée pitoyablement, la fidèle épouse entra dans le feu très-ardent[2].

Ensuite, couverte de vêtements célestes et ornée de parures célestes, la femelle du pigeon vit son époux sur un char divin[3]. Et celui-ci, qui avait pris un corps éthéré, dit convenablement : « Ah! tu as bien fait de me suivre, ô belle. Autant il y a de poils sur le corps de l'homme, autant d'années habitera dans le Swarga la femme qui suit son mari[4]. »

1. A cette idée correspond le souhait de Philémon et de Baucis qui demandent de mourir ensemble.

2. La femelle du pigeon se brûle dans le bûcher de son époux comme une femme de l'Inde. Baucis cesse aussi de vivre en même temps que Philémon.

> Ante gradus sacros quum starent forte, locique
> Inciperent casus, frondere Philemona Baucis,
> Baucida conspexit senior frondere Philemon.
> Jamque super gelidos crescente cacumime vultus,
> Mutua, dum licuit, reddebant dicta : *Vale*que,
> *O conjux,* dixere simul, simul abdita texit
> Ora frutex. (VIII, 714.)

3. Voy. l'apparition de Yadjnadatta, p. 321.

4. Étant métamorphosés en chêne et en tilleul, Philémon et Baucis ne jouissent pas du bonheur du Swarga, mais ils sont honorés par la piété des pèlerins.

> Ostendit adhuc Tyaneius illic
> Incola de gemino vicinos corpore truncos.

Transporté de joie, l'oiseleur entra ensuite dans la forêt épaisse; il cessa de faire du mal aux animaux et montra la plus grande indifférence pour ce monde. Voyant une forêt incendiée, il y entra libre de tout désir, et, ses péchés consumés, il acquit le bonheur du Swarga[1]. »

Conclusion.

Les analyses que nous avons faites des plus beaux récits des *Métamorphoses* démontrent qu'Ovide a suivi la voie ouverte par Platon et par Aristophane, qu'il a incorporé à son œuvre quelques-uns des morceaux les plus brillants des poëmes sanscrits. Dans le *Souhait du roi Midas* et dans la *Légende de Philémon et Baucis*, il paraît avoir travaillé sur des fables milésiennes, dont les auteurs avaient approprié aux croyances et aux mœurs de leurs concitoyens des conceptions originaires de l'Inde. Dans la *Légende de Phaéthon*, dans la *Mort de Procris*, dans la description du *Cerf de Cyparissus*[2], il a évidemment eu entre les mains des extraits grecs du *Mahâbhârata* et du *Râmâyana*. Les rapprochements que nous avons indiqués fournissent à la Littérature comparée des sujets d'études aussi nouveaux qu'intéressants.

Hæc mihi non vani (neque erat cur fallere vellent)
Narravere senes : equidem pendentia vidi
Serta super ramos; ponensque recentia, dixi :
« *Cura pii Dis sunt, et qui coluere, coluntur.* » (VIII, 719.)

L'expression *Narravere senes* rend exactement l'idée que nous exprimons par *légende*. Le récit d'Ovide a donc pour matière une *fable milésienne*.

1. Cette conclusion est la morale du conte.
2. Voy. ci-après *l'Énéide et le Râmâyana*.

VIRGILE

Si, pour la forme et le style, les *Métamorphoses* donnent lieu à d'intéressants rapprochements avec les contes de l'Inde, les *Géorgiques* et l'*Énéide* offrent des sujets d'études plus variés et plus instructifs, où des morceaux du *Mahâbhârata*, du *Râmâyana*, du *Harivansa*, et même de l'*Avesta*, viennent tour à tour expliquer une légende ou fournir un terme de comparaison. Mais, afin que nous puissions tirer quelque profit de ce travail, il faut procéder avec méthode et suivre l'enchaînement logique des idées. Pour apprécier avec discernement des chefs-d'œuvre, il faut d'abord les bien comprendre.

Doctrine philosophique de Virgile.

Un grand poëte a nécessairement une doctrine philosophique ou religieuse qui lui inspire ses conceptions les plus hautes, donne un sens précis aux images qui les expriment, fait de toutes ses œuvres un corps unique dont elle est l'âme invisible et toujours présente.

Le système métaphysique adopté par Virgile a le double privilége d'éveiller dans l'âme les plus nobles sentiments, et de concilier les croyances religieuses de l'antiquité avec les dogmes les plus sublimes de la philosophie. C'est le système que nous avons déjà étudié dans Ovide[1], le *Néopythagorisme* qui,

1. Contrairement à l'ordre chronologique, nous étudions Virgile après Ovide, parce que le Néopythagorisme est expliqué dans le *discours de Pythagore*, p. 275.

à cette époque, alliait à la tradition pythagoricienne des idées d'Empédocle, de Platon, de Cléanthe et de Chrysippe : alliance fondée sur l'affinité des principes que ces philosophes avaient reçus de l'Inde.

Tandis qu'Ovide développe longuement ce système dans le discours qu'il prête à Pythagore, Virgile le résume brièvement dans les *Géorgiques* (IV, 219) :

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ Mentis et haustus
Ætherios dixere : *Deum namque ire per omnia,*
Terrasque tractusque maris cœlumque profundum;
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas ;
Scilicet huc reddi deinde ac resoluta referri
Omnia ; nec morti esse locum, sed viva volare
Sideris in numerum atque alto succedere cœlo.

« Quelques-uns, frappés de ces traits et de ces actions, ont pensé qu'il y avait dans les abeilles une parcelle de l'Ame divine et une émanation de l'éther[1] : car *Dieu pénètre tout l'univers*[2], la terre, les plaines liquides, les profondeurs du ciel; *c'est de lui que les animaux, les hommes et toute la race des bêtes fauves tirent en naissant des souffles légers de vie*[3] ; *c'est à lui que tous les êtres sont réunis, c'est en lui qu'ils se dissolvent.* En effet, *les âmes ne sont point sujettes à la mort*[4], et (quand elles ont été séparées du corps) elles

1. Chaque âme est unie d'abord à un corps éthéré, puis à un corps grossier.

2. Les Néopythagoriciens employaient cette formule (p. 287, n. 1). Ils l'avaient probablement empruntée à la doctrine stoïcienne, telle qu'elle est exposée par Diogène Laërce (VII, 147) :

« Dieu est l'artisan de l'univers ; il est le père de toutes choses, et par sa totalité et par sa partie qui *pénètre tout l'univers* (εἶναι δὲ θεὸν τὸν μὲν δημιουργὸν τῶν ὅλων καὶ ὥσπερ πατέρα πάντων κοινῶς τε καὶ τὸ μέρος αὐτοῦ τὸ διῆκον διὰ πάντων). »

Voy. Ravaisson, *Essai sur le Stoïcisme*, p. 66-67.

3. Cette assertion est empruntée à Empédocle. Voy. p. 277, n. 3.

4. Ovide dit : *Morte carent animæ.* Voy. p. 282, n. 3.

retournent aux astres (dont elles sont descendues) et elles remontent dans les hautes régions du ciel[1]. »

Le principe métaphysique énoncé dans ces vers est que toutes les âmes individuelles sortent de l'Ame universelle et y retournent. Les sages de l'Inde l'enseignaient pareillement dans les *Oupanichads :*

L'Être immuable. « Ceci est le vrai (l'objet de la science). De même que des milliers d'étincelles jaillissent d'un feu bien enflammé dont elles ont la nature, de même *les âmes individuelles sortent de l'Être immuable et y retournent*[2]. »

Virgile revient sur ce principe au livre VI de l'*Énéide*, et l'exprime dans les termes employés par Empédocle et par les Stoïciens :

Principio cœlum ac terras camposque liquentes
Lucentemque globum Lunæ Titaniaque astra[3]
Spiritus intus alit, totosque infusa per artus
Mens agitat molem et magno se corpore miscet[4].
Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus[5].(VI, 724.)

1. C'est la doctrine du *Timée*. Voy. p. 215, n. 1.
2. Voy. Regnaud, *Philosophie de l'Inde*, 1re partie, p. 156.
3. Ces deux vers sont traduits d'Empédocle :

Εἰ δ'ἄγε, νῦν τοι ἐγὼ λέξω πρῶθ' ἡλίου ἀρχήν,
καὶ τίνος ἐξεγένοντο τὰ νῦν ἐσορώμενα πάντα,
γαῖά τε καὶ πόντος πολυκύμων ἠδ' ὑγρὸς ἀήρ,
Τιτὰν ἠδ' αἰθὴρ σφίγγων περὶ κύκλον ἅπαντα. (233-236.)

« Allons, je vais te dire d'abord quelle est l'origine du soleil, d'où sont nées toutes les choses que nous voyons maintenant, la terre, la mer aux vagues écumantes, l'air limpide, Titan et l'éther qui entoure tout. »

4. Les vers 726-727 expriment d'une manière brillante la doctrine stoïcienne. Stobée nous a conservé les termes qui correspondent à ceux de Virgile : πνεῦμα ἐνδιῆκον δι' ὅλου τοῦ κόσμου (*Spiritus intus alit*); νοῦς ἐν ὕλῃ (*Mens agitat molem*).

Remarquons qu'Empédocle avait dit, avant les Stoïciens :

« Dieu est essentiellement une Intelligence sacrée, ineffable, qui parcourt le monde entier de ses rapides pensées. »

Voyez ci-dessus, p. 89, note 2.

5. Les vers 728-729 sont traduits d'Empédocle. Voy. ci-dessus, p. 277, n. 3.

« D'abord *l'Esprit anime intérieurement* le ciel, la terre, les plaines liquides, le globe brillant de la Lune et le Soleil, fils de Titan; *l'Intelligence, répandue dans tous les membres de ce grand corps, pénètre la masse et lui donne le mouvement.* De là viennent les âmes des hommes, des animaux, des oiseaux et des monstres que la mer nourrit dans son sein. »

La *Bhagavad-Gîtâ* a sur ce sujet des çlokas qui égalent la grandeur et la concision des vers de Virgile :

L'Ame de l'univers. Krichna dit à Ardjouna :

« *Au-dessus de moi, il n'y a rien; à moi est suspendu l'univers*[1], comme une rangée de perles est suspendue à un fil.

» Je suis dans les eaux la saveur; je suis la lumière dans la Lune et le Soleil,

« Le son dans l'air, la force masculine dans les hommes; le parfum pur dans la terre; dans le feu, la splendeur; la vie, dans tous les êtres...

» *Mon âme (Atmâ) est le soutien des êtres, et, sans être contenue en eux, c'est elle qui les fait exister.*

» Comme dans l'air réside un grand vent qui souffle sans cesse de tous côtés[2], ainsi résident en moi tous les êtres[3]. »

ÉGLOGUE VI. *Le chant de Silène.*

L'unité de la pensée philosophique dans Virgile a été contestée. Des commentateurs, retrouvant dans le magnifique *chant de Silène* quelques termes empruntés à Lucrèce, en ont conclu, sans un examen suffisant des faits, que Virgile y glorifiait la

1. Aristote s'est servi de la même expression dans la *Métaphysique* (XII, 7) : « Tel est *le principe auquel est suspendu* (ἤρτηται) *le ciel avec toute la nature.* »
2. Les Stoïciens employaient une expression équivalente : *Divinus Spiritus per omnia intensus.*
3. *Bhagavad-Gîtâ,* traduction d'Émile Burnouf, p. 97, 115.

doctrine de l'Atomisme; par suite, qu'il avait été tour à tour pythagoricien, platonicien, épicurien, stoïcien, selon que, sur un sujet donné, telle ou telle opinion lui paraissait plus favorable à la poésie. Cependant, quand on étudie ce morceau sans parti pris, on reconnaît qu'une pareille hypothèse est absolument inadmissible.

Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent
Et liquidi simul ignis[1] ; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis ;
Tum durare solum, et discludere Nerea ponto
Cœperit, et rerum paulatim sumere formas :
Jamque novum ut terræ stupeant lucescere solem,
Altius atque cadant submotis nubibus imbres,
Incipiant silvæ quum primum surgere, quumque
Rara per ignaros errent animalia montes.
Hinc lapides Pyrrhæ jactos[2], Saturnia regna[3],
Caucasiasque refert volucres, furtumque Promethei[4].
His adjungit, Hylan nautæ quo fonte relictum

1. Ce début est imité d'Apollonios de Rhodes (*Argonautiques*, I, 496) :

Ἤειδεν δ'ὡς γαῖα καὶ οὐρανὸς ἠδὲ θάλασσα,
τὸ πρὶν ἐπ' ἀλλήλησι μιῇ συναρηρότα μορφῇ,
Νείκεος ἐξ ὀλοῖο διέκριθεν ἀμφὶς ἕκαστα.

« Orpheus chantait comment la terre, le ciel et la mer, confondus d'abord ensemble en une seule forme, avaient été séparés l'un de l'autre par la *Discorde destructrice.* »

L'idée de la *Discorde destructrice* est empruntée à Empédocle (vers 80) :

« Je résumerai en deux préceptes tout ce que j'ai déjà dit : Tantôt de la multitude naît l'unité, tantôt de l'unité naît la multitude, avec le feu, l'eau, la terre, la voûte que forme l'éther serein, la *Discorde destructrice* (Νεῖκος τ' οὐλόμενον), aussi puissante que chacun des quatre éléments, et l'*Amitié* (Φιλότης) qui étend au loin son empire. »

2. Voy. Apollodore d'Athènes, *Bibliothèque*, I, VII ; Ovide, *Métamorphoses*, I, 313.

3. Hésiode, *Travaux et Jours*, 42 ; Platon, *Politique* (mythe) ; Virgile, *Géorgiques*, I, 125 ; Ovide, *Métamorphoses*, I, 89.

4. Hésiode, *Théogonie*, 521 ; Eschyle, *Prométhée enchaîné;* Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, II, 1247 ; Apollodore, I, VII.

Clamassent, ut littus Hyla, Hyla omne sonaret[1];
Et fortunatam, si nunquam armenta fuissent,
Pasiphaen nivei solatur amore juvenci[2].
Ah! virgo infelix, quæ te dementia cepit?
Prœtides implerunt falsis mugitibus agros[3];
At non tam turpes pecudum tamen ulla secuta est
Concubitus, quamvis collo timuisset aratrum,
Et sæpe in lævi quæsisset cornua fronte.
Ah! virgo infelix, tu nunc in montibus erras :
Ille latus niveum molli fultus hyacintho,
Ilice sub nigra pallentes ruminat herbas,
Aut aliquam in magno sequitur grege. « Claudite, Nymphæ,
Dictææ Nymphæ, nemorum jam claudite saltus,
Si qua forte ferant oculis sese obvia nostris
Errabunda bovis vestigia : forsitan illum
Aut herba captum viridi, aut armenta secutum,
Perducant aliquæ stabula ad Gortynia vaccæ. »
Tum canit Hesperidum miratam mala puellam[4];
Tum Phaethontiadas musco circumdat amaræ
Corticis, atque solo proceras erigit alnos[5].
Quid loquar aut Scyllam Nisi, quam fama secuta est
Candida succinctam latrantibus inguina monstris
Dulichias vexasse rates[6], et gurgite in alto
Ah! timidos nautas canibus lacerasse marinis?
Aut ut mutatos Terei[7] narraverit artus?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona pararit?
Quo cursu deserta petiverit, et quibus ante
Infelix sua tecta supervolitaverit alis? (*Églogue VI*[8].)

1. Apollodore, I, IX; Théocrite, *Idylle XIII*; Apollonios, *Argonautiques*, I, 1207.
2. Apollodore, III, I; Ovide, *Métamorphoses*, VIII, 136.
3. Apollodore, II, II; Ovide, *Métamorphoses*, XV, 325.
4. Ovide, *Métamorphoses*, X, 560-707. — Dans Apollodore (III, IX), l'aventure est racontée de la même manière; mais Hippomène est remplacé par Meilanion, et le temple de Cybèle par le temple de Zeus.
5. Ovide, *Métamorphoses*, II, 340.
6. Homère, *Odyssée*, XII, 235; Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 1-67.]
7. Aristophane (Voy. ci-dessus *les Oiseaux*, p. 53, n. 2); Apollodore, III, XIV; Ovide, *Métamorphoses*, VI, 412.
8. Voyez, pour Silène, p. 289, n. 2.

« Silénus chantait comment les semences de la terre, de la mer de l'air et du feu subtil, avaient été réunies dans le vide immense; comment de ces semences étaient sorties toutes choses et s'était même formée la voûte transparente du ciel; comment le sol avait commencé à durcir, à renfermer Nérée dans ses limites et à prendre peu à peu les formes des objets : la terre voit avec étonnement le soleil briller pour la première fois, tandis que les nuages s'élèvent pour retomber en pluie, que les forêts croissent et que les animaux encore peu nombreux errent sur les monts qu'ils explorent.

Silénus raconte ensuite les pierres jetées par Pyrrha, le règne de Saturne, le larcin de Prométheus puni par l'oiseau du Caucase. Il rapporte l'aventure d'Hylas, que les Argonautes avaient laissé près d'une fontaine et rappelaient à grands cris ; le rivage tout entier répétait : « Hylas! Hylas ! » Il chante aussi Pasiphaè, heureuse s'il n'eût jamais existé de troupeaux, et satisfaisant sa passion pour un taureau blanc comme la neige. Ah! femme infortunée, quel délire s'est emparé de toi! Les filles de Prœtus ont rempli les campagnes de faux mugissements: mais nulle d'elles n'a désiré de si monstrueux accouplements. Que de fois pourtant elles avaient redouté pour leur cou le joug de la charrue, et avaient cru sentir des cornes sur leur front! Ah! femme infortunée, tu erres maintenant sur les montagnes; et lui, reposant ses flancs blancs comme de la neige sur la molle hyacinthe, rumine des herbes tendres à l'ombre d'une yeuse ou suit quelque génisse dans un nombreux troupeau. « Fermez, Nymphes du Dicta, fermez les pâturages des bois; je veux voir si mes yeux ne rencontreront point les traces du taureau vagabond. Peut-être qu'attiré par de verts gazons, ou accompagnant un troupeau, il aura suivi des génisses jusqu'aux étables de Gortyna. »

Silénus chante aussi la vierge séduite par les pommes des Hespérides, les sœurs de Phaéthon entourées de la mousse d'une écorce amère et changées en aunes qui dressent leur tête altière.

Parlerai-je de Scylla, fille de Nisus, dont les flancs étaient ceints d'une meute aboyante, qui tourmenta les vaisseaux d'Ulysse et livra, hélas! au fond des abîmes les matelots tremblants à la dent meurtrière des chiens marins? Dirai-je comment Silénus raconta la métamorphose de Téreus, quels mets lui avait préparés Philoméla, comment l'infortuné chercha un refuge dans les déserts et sous quelle forme il voltigea avant sa fuite au-dessus de son palais? »

Après avoir admiré l'harmonie des vers, la grâce et la vivacité des images, la savante construction et la variété des périodes, nous ne reconnaissons ici l'originalité de Virgile que dans la perfection du style. Sa revue mythologique est une énumération de lieux communs rajeunis par le prestige du talent et par le charme de la poésie. Sa cosmogonie n'appartient proprement à aucune école philosophique. C'est un thème banal dont les poëtes grecs trouvaient commode d'orner leurs compositions, parce que le poëme d'Empédocle leur offrait d'admirables vers sur ce sujet (p. 277, n. 3). Dans le fait, Virgile a emprunté l'idée première de ce morceau à Apollonios de Rhodes, mais il l'a développée à sa manière, en prenant de part et d'autre :

« Orpheus chantait comment la terre, le ciel et la mer, confondus d'abord ensemble en une seule forme, avaient été séparés l'un de l'autre par la Discorde destructrice[1] ; quelles positions les astres occupent dans le ciel, quelles routes suivent la lune et le soleil ; comment les montagnes ont surgi du sol, comment sont nés les fleuves retentissants avec les Nymphes et tous les reptiles ; comment Ophion et Eurynomè, fille de l'Océan[2], ont d'abord régné sur l'Olympe neigeux, puis se sont vu enlever le rang suprême par Kronos et par Rhéa et ont été précipités dans l'Océan ; comment ceux-ci, à leur tour, ont gouverné les dieux bienheureux, pendant que Zeus, étant encore enfant et occupé des jeux de son âge, habitait dans l'antre du mont Dicta : car les Cyclopes nés de la Terre n'avaient pas encore fabriqué pour lui les foudres redoutables qui font sa gloire. »

Nous n'ajouterons que deux réflexions :

1° Si Virgile a emprunté à Lucrèce quelques

1. Voy. ci-dessus, p. 339, n. 1.

2. *Ophion* et *Eurynomè* appartiennent à la Théologie orphique. Voy. Zeller, *Philosophie des Grecs* ; trad. de Boutroux, t. I, p. 91.

termes, on n'a point le droit d'en conclure qu'il ait adopté sa doctrine. De pareils emprunts ne prouvent rien. Car Lucrèce lui-même, tout en accordant la préférence à l'Atomisme de Démocrite et d'Épicure, ne s'est pas fait faute d'emprunter aux physiciens grecs les expressions et même les théories qui étaient à sa convenance[1].

2° Virgile rattache à sa cosmogonie une suite de transformations mythiques. Elles sont absurdes dans le système de Lucrèce, tandis qu'elles s'expliquent par les principes d'Empédocle, de Platon, des Stoïciens, ou, ce qui revient au même, par la métaphysique de l'Inde, comme nous l'avons démontré pour les *Métamorphoses* d'Ovide, dont le *chant de Silène* peut être considéré comme le prélude.

Le sentiment de la nature dans Virgile.

Le Panthéisme avait inspiré à des poëtes grecs un vif sentiment des beautés pittoresques que leur offraient les paysages de leur patrie[2]; Homère abonde en descriptions aussi exactes que brillantes.

1. Dans la cosmogonie du livre V, Lucrèce suit le plan d'Empédocle, dont il reproduit plusieurs théories. En outre, dans le cours de son poëme, il traduit des vers du philosophe sicilien. Nous en citerons seulement deux exemples :

Πυρὶ δ' αὐξάνεται πῦρ,
αὔξει δὲ χθὼν μὲν σφέτερον δέμας, αἰθέρα δ' αἰθήρ. (Empédocle, 273.)

Humor ad humorem, *terreno corpore terra*
Crescit, et ignem ignes procudunt, ætheraque æther. (Lucrèce, II, 1114.)

Γῆς ἱδρῶτα θάλασσαν. (Empédocle, 256.)

Tam magis *expressus salsus de corpore sudor*
Augebat mare manando camposque natanteis. (Lucrèce, V, 487.)

2. Voy. Victor de Laprade, *Le sentiment de la nature avant le Christianisme*, p. 387.

L'idée de la présence de la substance divine dans le monde visible, qui apparaît ainsi comme l'expression d'un monde supérieur, a développé dans Virgile une sympathie touchante pour tout ce qui participe de la vie à quelque degré. Esprit méditatif, cœur tendre, il voit dans les spectacles que lui offre la création les manifestations diverses d'une puissance mystérieuse et invisible qui, en se communiquant à tous les êtres, établit entre eux une espèce de fraternité. Sous ce rapport, il parle souvent comme s'il était né dans l'Inde où, suivant l'expression consacrée, *on quitte le village et on va à la forêt*[1] pour y chercher des inspirations poétiques, s'y livrer à des méditations religieuses[2], ou même y supporter plus légèrement les privations de la pauvreté[3]. Il fuit également la ville et il demeure à la campagne, non-seulement, comme Horace, pour consacrer ses loisirs à faire passer les beautés de la poésie grecque dans la poésie latine, mais encore pour se livrer à ses pensées mélancoliques en rêvant à l'ombre des arbres[4].

1. Voyez ci-dessus le *séjour d'Ardjouna dans la forêt*, p. 17.

2. « Se consacrer au culte de Brahma (l'Ame suprême), avoir dans son cœur la crainte de la perpétuelle succession de la naissance et de la mort, se détacher de ses proches, échapper aux émotions diverses que produisent les passions amoureuses, se reléguer dans les forêts désertes, loin des fautes auxquelles donne lieu la fréquentation des hommes : voilà le *renoncement;* que saurait-on désirer de plus? » (Bhartrihari, *Stances*, III, 69; trad. de Regnaud, p. 95.)

3. « Il est dans chaque forêt des fruits qu'on peut ramasser sans fatigue et au gré de ses désirs; il est en tous lieux des rivières où coule en flots purs une eau fraîche et savoureuse, il est partout de molles couches faites de jeunes pousses de liane; et pourtant des malheureux se morfondent à la porte des riches. » (Bhartrihari, *Stances*, III, 28, p. 79.)

4. At latis otia fundis
Speluncæ vivique lacus; at frigida Tempe,

Avec quelle ardeur il souhaite errer dans ces grands bois, où le bruissement de l'air dans les feuilles, le murmure des eaux, le gazouillement des oiseaux, tout a un langage qui parle à l'âme du poëte !

Rura mihi et rigui placeant in vallibus amnes[1];
Flumina amem silvasque inglorius! (II, 485.)

Là il vit en quelque sorte de la vie universelle ; il

Mugitusque boum, *mollesque sub arbore somni*
Non absunt. (*Géorgiques,* II, 468.)

Cette pensée a été développée par Ronsard, dans des vers où il sent et il exprime vivement les beautés de la nature :

Les chesnes ombrageux, que sans art la nature
Par les hautes forests nourrit à l'aventure,
Sont plus doux aux troupeaux et plus frais aux bergers
Que les arbres entés d'artifice ès vergers.
Des libres oiselets plus doux est le ramage
Que le chant appris des rossignols en cage;
Et la source d'une eau saillante d'un rocher
Est plus douce au passant pour sa soif estancher
(Quand sans art elle coule en sa veine rustique)
Que n'est une fontaine, en marbre magnifique,
Par contrainte sortant d'un grand tuyau doré,
Au milieu de la cour d'un palais honoré.
Plus belle est une nymphe en sa cotte agrafée,
Aux bras à demi nuds, qu'une dame coifée
D'artifice soigneux, toute peinte de fard.
Car *toujours la nature est meilleure que l'art.* (*Églogue I.*)

Victor de Laprade a caractérisé avec précision le talent qu'a déployé Ronsard dans la description des scènes champêtres.

« Conduit par Homère et par Virgile en face du monde champêtre, Ronsard l'aima bientôt pour lui-même, et sut le peindre sans copier les Grecs et les Latins. Par leur abondance, par leurs vives couleurs et par leur vérité, les comparaisons et les images qu'il prodigue en toute occasion font de lui dans le style un créateur sans précédents chez nous. Le premier, il a compris la valeur poétique des accidents pittoresques du paysage, et le parti qu'on pouvait tirer de la forme, de la couleur et de la vie matérielle, pour l'expression plus saisissante du monde moral. » (*Le Sentiment de la Nature chez les modernes,* p. 61.)

1. « Si le sang, se glaçant dans mon cœur, m'empêche de pénétrer les mystères de la nature, que du moins les campagnes, et les ruisseaux qui coulent dans les vallées fassent mes délices ; puissé-je aimer sans gloire les fleuves et les forêts ! »

sympathise avec les êtres qui l'entourent, il entend les accents plaintifs du rossignol dont un barbare a enlevé les petits, comme Vâlmîki maudit en termes pathétiques le cruel chasseur qui a tué le gentil courlieu[1]; il déplore la mort du bœuf laboureur avec l'émotion qu'il éprouverait pour la perte d'un frère :

Ecce autem duro fumans sub vomere taurus
Concidit[2], et mixtum spumis vomit ore cruorem,
Extremosque ciet gemitus ; it tristis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum. (III, 515.)

Il veut, à l'ombre des grands arbres, voir dans le lointain des vierges former des chœurs et frapper le sol en cadence :

Sperchiusque, et virginibus bacchata Lacænis
Taygeta[3] ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra! (II, 486.)

Ainsi Râma, dans la forêt enchantée, au bord d'une eau pure, entend résonner le céleste concert de nymphes invisibles :

Le lac des cinq Apsaras. « Râma allait devant son épouse, Sîtâ venait au milieu, et Lakchmana (le frère de Râma), son arc à la main, marchait par derrière. Les deux nobles fils de Raghou

1. Voy. ci-dessus cette comparaison, p. 200, n. 4.

2. « Voyez le taureau, fumant sous la lourde charrue, tomber, vomir un sang mêlé d'écume et pousser ses derniers gémissements. Le laboureur s'en va consterné, et dételle l'autre bœuf affligé de la mort de son frère. »

3. « O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh ! qui me portera dans vos bois reculés ?
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages ?
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages ;
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais ! (Delille.)

contemplaient avec Sîtâ les bocages et les bois délicieux, les montagnes et les rivières, les grues et les canards qui allaient et venaient sur les îles et dans les eaux, les étangs parsemés de lotus avec une foule d'oiseaux variés, les singes, chefs des troupeaux quadrumanes, les éléphants, les sangliers, les zébus, les yaks.

Quand ils eurent parcouru une longue route, ils aperçurent, au coucher du soleil, un beau lac. Il était rempli de cygnes et d'oiseaux aquatiques; des faisceaux de nymphéas l'enfermaient d'une lisière bigarrée, que des éléphants écrasaient sous leurs pieds. De ce lac charmant aux ondes limpides, on entendait sortir un chant de voix célestes marié au concert d'instruments de musique, et cependant on ne voyait personne.

Alors, poussés par la curiosité, Râma et Lakchmana s'approchent d'un solitaire : « Les merveilles de ce lac ont fait naître en nous tous une vive curiosité. Qu'est-ce que ce chant, ermite à l'éclatante splendeur? » lui demandent ces héros fameux. A cette question du magnanime Râma, le solitaire, qui était comme le devoir même en personne, raconte ainsi l'origine de ce lac :

« On dit, Râma, que c'est le mouni Mandakarni qui jadis, grâce au pouvoir de sa pénitence, créa ce bassin d'eau, nommé le *lac des cinq Apsaras*. En effet, effrayés par l'énergie de sa pénitence, tous les Dévas, Indra même à leur tête, s'écrièrent : « Ce mouni a l'ambition de nous enlever notre pouvoir[1] ! » Cinq Apsaras célestes du plus haut rang furent envoyées par les Dévas avec l'ordre de mettre obstacle à sa dévotion. Arrivées en ces lieux, aussitôt ces nymphes folâtres s'ébattent et chantent pour tenter le mouni enchaîné au vœu de sa pénitence austère. La suite de cette aventure, c'est que les cinq Apsaras furent élevées à l'honneur d'être ses épouses, et l'ermite créa pour elles dans ce lac un palais invisible. Les cinq belles nymphes demeurent ici autant qu'elles veulent; fières de leur jeunesse et de leur beauté, elles délassent le mouni de ses méditations et de la prière. Ce que vous entendez là, ce sont les jeux de ces Apsaras célestes; ce sont leurs chansons ravissantes qui se marient au cliquetis de leurs bracelets et des anneaux qu'elles ont à leurs pieds[2]. »

1. Par le pouvoir de ses austérités, un mouni, d'après la mythologie indienne, peut s'élever au rang des Dévas et même détrôner l'un d'eux.

2. *Râmâyana*, Kanda III, Sarga xv; trad. de Fauche, t. IV, p. 75.

Hésiode avait essayé, dans *les Travaux et les Jours*, d'égayer un peu la sécheresse didactique de ses préceptes en y ajoutant quelques ornements poétiques, comme le mythe de Pandore, le tableau des différentes races d'hommes, l'apologue du Rossignol et de l'Épervier. Virgile a suivi son exemple. Non-seulement il a donné à l'étude de l'agriculture tout le charme d'un poëme où l'imagination prodigue ses trésors, mais encore il y a rattaché avec un art consommé les diverses légendes qui offraient matière à de brillantes descriptions ou à des tableaux pathétiques : l'âge d'or, où il surpasse Hésiode; la peste des animaux, où il égale Lucrèce, etc. Nous allons examiner les mythes qui ont un intérêt particulier pour nos recherches.

Les cavales de Thrace.

Dans le *Traité de l'âme*, Aristote signale, avec sa profondeur habituelle, le rôle que joue dans les lois de la vie la génération, dont résulte la perpétuité des espèces :

« L'acte le plus naturel aux êtres vivants qui sont complets, et qui ne sont ni avortés, ni produits par génération spontanée[1], c'est de produire un autre être pareil à eux, l'animal un animal, le végétal un végétal, afin de participer de l'éternel et du divin autant

1. Aristote admettait la *génération spontanée* (φύσις καθ' ἑαυτὴν αὐτάρκης) pour tous les êtres qui ne naissent pas vivants ou qui semblent ne pas provenir d'un œuf. Cette théorie, adoptée par la plupart des zoologistes dans l'antiquité et au moyen âge, a été reprise dans notre siècle par M. Pouchet, et combattue par M. Pasteur, d'après lequel tout être vivant provient d'un germe préexistant.— Voy. Bouillet, *Dictionnaire des Sciences*, art. *Génération*.

qu'ils le peuvent[1]. Tous, en effet, ont ce désir instinctif; et c'est en vue de cet acte qu'ils font ce qu'ils font selon la nature. Mais comme ces êtres ne peuvent jouir de l'éternel et du divin par leur propre continuité, parce qu'aucun des êtres périssables ne saurait demeurer identique et un numériquement, chacun d'eux y participe pourtant dans la mesure où il le peut, les uns plus, les autres moins; et si ce n'est pas l'être même qui subsiste, c'est presque lui : s'il n'est pas un en nombre, il est du moins un en espèce[2]. »

Dans l'*Histoire des animaux*, il dépeint, avec la précision d'un naturaliste et avec le pathétique d'un moraliste, les causes et les conséquences de l'affection qui porte les animaux à réaliser instinctivement la fin de la nature. Le tableau qu'il trace des effets de l'amour dans l'ensemble des êtres vivants inspire l'admiration par la grandeur des vues comme il instruit par l'exactitude et par l'abondance des détails. C'est là que Lucrèce a puisé les idées qu'il expose en vers magnifiques au début de son poëme. C'est là que Virgile à son tour a pris les éléments qu'il met en œuvre lorsqu'il nous représente le combat des deux taureaux qui se disputent une génisse, l'influence exercée par l'amour sur les différentes espèces d'animaux, les transports de fureur qui s'emparent quelquefois des cavales de Thrace. Il y a là une légende dont les commentateurs n'ont pas saisi le sens philosophique.

« Rien n'égale les transports que l'amour fait éprouver aux

1. Cette idée est empruntée au *Banquet* de Platon :

« L'objet de l'amour, ce n'est pas la beauté, comme tu te l'imagines ; c'est la génération et la production dans la beauté, parce que ce qui nous rend impérissables et nous donne toute l'immortalité que comporte notre nature mortelle, c'est la génération. »

2. D'après Aristote, les espèces sont fixes. Voy. notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences*, p. 376.

cavales; c'est Vénus même qui leur souffla cette fureur, au temps où les cavales de Potniæ[1] dévorèrent les membres de Glaucus. L'amour les entraîne au delà du mont Gargara (en Troade), au delà des flots bruyants du fleuve Ascanius (en Bithynie) ; elles franchissent les montagnes, passent les rivières à la nage, et dès que ce feu s'est allumé dans leurs entrailles avides (au printemps surtout, car c'est au printemps que la chaleur animale se réveille), elles vont se poser sur la cime des rochers, la bouche tournée vers le Zéphyrus[2], et en recueillent avidement les brises légères ; et souvent, ô prodige[3] ! fécondées par le vent même et sans aucun accouplement, elles s'enfuient à travers les rochers, les ravins et les profondes vallées, non point du côté où naissent l'Eurus et le Soleil, mais vers les régions de Boréas, ou vers celles que le noir Auster attriste par des pluies glaciales. » (III, 266-279.)

Virgile a emprunté textuellement cette légende à Aristote (*Histoire des animaux*, VI); mais, loin de la donner comme l'expression d'un fait réel, le fondateur de l'Histoire naturelle dit expressément que c'est une fable[4], et, dans le *Traité de l'âme* (II, v), il réfute la doctrine orphique dont elle tire son origine:

« D'après la doctrine enseignée dans les *Vers orphiques,* l'âme vient de l'univers et est introduite dans le corps par le souffle des

1. Glaucus élevait à Potnies, ville de Béotie, de belles cavales, et, pour les rendre plus légères, il les éloignait des étalons. Vénus se vengea de lui en le faisant déchirer par ses cavales.

2. Homère fait allusion à cette légende dans l'*Iliade* (XVI, 150) :
« Ces coursiers que Harpyia aux pieds agiles conçut du vent Zéphyros, quand elle paissait dans une prairie au bord de l'Océan. »

3. L'exclamation de Virgile montre clairement qu'il donne son récit pour une fable.

4. Dans son édition de Virgile, M. Benoist dit : « C'était une croyance généralement répandue chez les anciens, que les cavales pouvaient être rendues pleines par le vent d'ouest. » Il y a là une erreur. Tous les auteurs qui ont traité de l'Histoire naturelle après Aristote se sont bornés à le copier avec plus ou moins de fidélité, comme le fait ici Virgile. Il était donc impossible qu'ils admissent comme vraie une opinion dont le maître avait lui-même démontré la fausseté. S'ils la rapportent, c'est uniquement pour en tirer un ornement poétique ou oratoire.

vents[1]. Or, cela est impossible pour les plantes et pour un certain nombre d'animaux, parce qu'ils ne respirent pas tous[2]. »

La doctrine des *Vers orphiques* se rattache à une croyance primitive de tous les peuples d'origine aryenne. Comme la vie paraît dépendre principalement de la respiration, tous, dans l'origine, ont exprimé le principe incorporel de la vie qui anime l'homme par des termes qui ont le sens de *souffle* (*prâna*, en sanscrit ; ψυχή et πνεῦμα, en grec ; *anima* et *spiritus*, en latin). Par là ils ont été conduits à concevoir l'atmosphère comme le réceptacle de toutes les âmes individuelles qui s'en séparent pour donner la vie à des corps et y rentrent quand leurs organismes sont dissous. C'est, en particulier, la doctrine exposée dans les *Oupanichads*[3]. Si on la dégage de toutes les subtilités dans lesquelles les brâhmanes se sont plu à envelopper leur pensée, elle se formule ainsi : « L'air est un élément auquel, par l'inspiration et l'expiration, les êtres empruntent et rendent alternativement le souffle qui les fait vivre, de même l'Ame universelle, appelée *Brahma*, est un esprit pur,

1. Jamblique commente cette assertion dans son *Traité de l'âme* (Trad. d'Eug. Lévêque, dans Bouillet, *Ennéades de Plotin*, t. II, p. 633) :

« Orpheus semble penser qu'il n'existe qu'une seule Ame, laquelle se divise en une foule de parties, en sorte que les âmes particulières reçoivent, en respirant, des souffles multiples et intermédiaires émanés de l'Ame universelle. »

Le rôle mythologique de Borée est expliqué par Porphyre (*De l'Antre des Nymphes*, § 25) :

« C'est avec raison que les anciens ont fixé des vents pour les âmes qui viennent dans la génération et pour celles qui en sortent. Boréas est le vent propre aux âmes qui viennent dans la génération : car Boréas rappelle à la vie les hommes qui sont sur le point de mourir en soufflant sur eux quand ils respirent avec peine. »

2. Aristote ne connaissait pas la respiration des plantes. Il croyait que les feuilles servaient uniquement à protéger le fruit. — Voy. l'analyse du système d'Aristote dans notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences*, p. 370.

3. Voy. Regnaud, *Philosophie de l'Inde*, Ire partie, p. 106.

invisible, infini, éternel, dans lequel tous les êtres puisent et exhalent sans cesse le principe de la vie individuelle. »

Les mœurs des abeilles.

Le tableau d'un riant paysage, par une belle journée de printemps, a pour complément la description des abeilles qui voltigent de fleur en fleur pour en butiner les sucs :

« Heureux vieillard ! près de ces fleuves que tu connais, au milieu de ces fontaines sacrées, tu jouiras de la fraîcheur de l'ombrage. Ici les abeilles, en venant butiner sur la haie de saules qui te séparent du champ voisin, t'inviteront souvent à dormir par leur léger bourdonnement. » (*Églogue I*, 51-55.)

« Dans la douce saison, les branches des arbres, aimable retraite des oiseaux, frémissent au souffle du vent et jonchent la terre d'une pluie de fleurs. Les abeilles, laborieuses ouvrières de miel, bourdonnent gaiement et célèbrent par un léger murmure le retour de l'amour. » (*Harivansa*, Lect. CCXII.)

De même Virgile, par la peinture des mœurs des abeilles, a terminé d'une manière brillante le poëme où il avait entrepris de retracer les spectacles si divers qu'offrent à notre admiration la campagne et les animaux qui l'habitent.

Ce qui fait l'originalité de ce chef-d'œuvre, c'est que le poëte établit un ingénieux parallèle entre la cité humaine et la ruche industrieuse qui semble en être une image :

« Je poursuis mon œuvre en traitant du miel, ce présent du ciel. Je dirai successivement la grandeur d'âme des chefs, les mœurs, les passions et les combats de toute la nation. » (IV, 1-5.)

Virgile a d'ailleurs trouvé un modèle achevé dans la description où Aristote, embrassant son sujet sous toutes les faces avec autant de méthode que d'exactitude, a, par des allusions à la *Politique*, donné un attrait tout particulier à ce chapitre de l'*Histoire des animaux*. Virgile n'a eu qu'à revêtir les idées du coloris de la poésie, et il a déployé tant de talent dans ce travail qu'il n'a rien laissé à faire à ses successeurs. Après lui Columelle et Pline l'Ancien en latin, Élien et Philè[1] en grec, se sont bornés à exécuter des variations sur un thème connu. La tradition a survécu à la puissance romaine. Avec la philosophie et les sciences, elle a passé de l'empire grec dans la Perse[2].

1. Philè a dédié à Michel Paléologue un poëme grec qui a pour titre : *Sur les mœurs des animaux.* (Bibliothèque grecque de Firmin Didot.)

2. Quand Justinien ferma l'*École d'Athènes*, sept philosophes, Damascios de Syrie, Simplicios de Cilicie, Eulamios de Phrygie, Priscianos de Lydie, Isidôros de Gaza, Hermias et Diogénès de Phénicie, cherchèrent un asile à la cour de Chosroès Ier (*Khosrou Nouschirvan*); après y avoir demeuré quelques années, ils revinrent mourir dans leur patrie. Pendant leur séjour en Perse, ils communiquèrent les connaissances qu'ils possédaient à des savants qui étaient capables de les comprendre. Il en reste un monument curieux dans un traité de Priscianos qui a pour titre : *Réponses aux questions de Chosroès, roi de Perse* (Bibliothèque grecque de Firmin Didot). Ces questions indiquent quels étaient les sujets sur lesquels Chosroès désirait s'instruire : *De l'Essence de l'âme*, *Du Sommeil*, *Des Songes*, *Des Saisons*, *De la Médecine*, *Des Marées*, *De la Pesanteur de l'air et du feu*, *De l'Influence du climat sur les hommes qui émigrent d'un pays dans un autre*. On voit par là que Chosroès s'intéressait surtout aux sciences positives. La Médecine, avec l'Histoire naturelle qui s'y rattache, dut occuper le premier rang dans les recherches qu'il encourageait : car, au moyen âge, les Arabes et les Juifs qui se distinguaient par leurs connaissances furent généralement des médecins, comme Avicenne et Averroës, Avicébron et Maïmonide.

Non-seulement la protection de Chosroès fit éclore une vaste littérature dont les débris survécurent à la chute de la monarchie persane, mais les Nestoriens contribuèrent aussi à la propagation de la littérature grecque. En effet, ils fondèrent à Édesse une école où les sciences furent longtemps enseignées avec succès, et dont les traductions servirent à l'instruction des Arabes qui à leur tour communiquèrent leurs connaissances aux Latins.

Comme ce fait littéraire a échappé aux recherches de Silvestre de Saci (*Mémoire sur l'origine du Livre de Kalila et Dimna*) et de Loiseleur Deslongchamps (*Essai sur les fables indiennes et sur leur introduction en Europe*), nous allons le démontrer par l'étude d'un conte ingénieux que le persan Al-Vaëz a placé en tête de sa traduction des *Fables de Bidpaï*[1].

AVENTURE D'HOMAYOUN-FAL. *Apologue des abeilles.*

« Le sultan de Chine *Homayoun-fal* (Heureux augure) était allé un jour à la chasse avec son sage visir *Khogesteh-raï* (Heureux conseil). Après avoir tué un grand nombre d'animaux, le sultan,

1. Chosroès le Grand aimait la littérature. Il fit rédiger, d'après les traditions de son royaume, les annales dont Ferdoucy a tiré la matière du *Schah-Nameh*, et il dicta lui-même pour l'instruction de son successeur un recueil de maximes que Saadi a mis à contribution pour composer le *Jardin des roses*. Ayant entendu parler du *Pantchatantra*, il chargea un savant médecin, Barzouyeh, d'aller dans l'Inde en chercher un manuscrit et de le traduire en pehlvi. Après la conquête des Arabes, le khalife abasside Almansour fit traduire par Rouzbeh le même ouvrage du pehlvi en arabe, sous ce titre : *Le Livre de Kalila et Dimna* (vulgairement *Fables de Bidpaï*). La version de Rouzbeh fut elle-même mise en persan par Nasrallah au XIIe siècle; puis l'œuvre de ce dernier fut rajeunie au XVe siècle par Hosséin-ben-Ali, surnommé Al-Vaëz (le prédicateur) qui intitula son travail *Anwari-Sohaili* (Lumières canopiques), par allusion au nom de son protecteur, le visir Ahmed Sohaili, qu'il comparait à l'étoile Sohail (Canope), « présage de bonheur pour tous ceux sur qui tombe l'éclat de sa lumière. » Il ajouta, en tête des fables de Bidpaï, sous forme d'introduction, l'*Aventure d'Homayoun-fal*, dont nous donnons ici un intéressant extrait.

Il nous reste à indiquer où nous avons puisé la traduction de ce morceau.

Au quinzième siècle, l'*Anwari-Sohaili* fut traduit en turc par Ali-Tchélébi, professeur d'Andrinople, qui dédia son livre au sultan Soliman Ier, et l'intitula, pour cette raison, *Homayoun-Nameh* (le Livre impérial). La version turque fut mise en français par Galland, sous ce titre : *Contes et Fables de Bidpaï, traduits d'Ali-Tchélébi, auteur turc*, 1778 (réimprimés par Delagrave, avec une notice très-instructive de Loiseleur Deslongchamps, 1879).

Avant la publication de Galland, les quatre premiers livres de l'*Anwari-Sohaili* avaient déjà été traduits en français par Gaulmin, sous ce titre : *Livre des lumières, ou la Conduite des rois, composé par le sage Pilpay, Indien, traduit en français par David Sahid, d'Ispahan, ville capitale de la Perse* (Paris, 1644). La Fontaine a tiré de cet ouvrage plusieurs de ses fables.

fatigué par l'excès de la chaleur, gravit avec son visir une montagne très-boisée.

La verdure qui couvrait cette montagne, les ruisseaux dont elle était arrosée, la fraîcheur que l'ombrage des arbres touffus y procurait, l'émail des fleurs qui embaumaient l'air, le doux concert des oiseaux qui y faisaient leur séjour ordinaire, enfin la beauté des cyprès, des pins et des platanes, plantés si près les uns des autres qu'ils semblaient se toucher et n'être là que pour faire plaisir à ceux qui venaient y chercher du repos, rendaient ce lieu si charmant que le sultan ne put le voir sans s'imaginer être dans le paradis terrestre.

Au milieu de ce jardin, formé par les soins de la nature, était un grand bassin d'eau si claire que les poissons, de couleur d'argent, semblaient donner un nouvel éclat à ce miroir des cieux[1]. Le sultan s'assit au bord de ce bassin, sur un siége de campagne, et commença à jouir de la fraîcheur qu'il cherchait. Là, il se mit à causer avec son visir des ouvrages merveilleux du Créateur : tous deux louèrent sa toute-puissance et l'art merveilleux avec lequel il avait disposé sur cette montagne une si grande variété de plantes.

Près de l'endroit où ils étaient assis, il y avait un arbre d'une hauteur prodigieuse, mais si vieux que ses branches étaient rompues et qu'il ne portait plus de fruits ni de feuilles. Quoiqu'il fût en cet état, son tronc était rempli d'essaims d'abeilles qui y déposaient leur miel[2].

1. Al-Vaëz prépare la découverte d'un essaim en dépeignant un site dans lequel puissent vivre des abeilles. Il y réunit les conditions indiquées par Aristote et par Varron, de l'ombrage, des fleurs aromatiques et une eau limpide. Dans la description de son paysage, il suit le même ordre que Virgile :

« Choisissons pour l'emplacement d'une ruche des sources limpides, des étangs bordés d'une mousse verdoyante, un petit ruisseau serpentant à travers le gazon. Qu'un palmier ou un grand olivier sauvage couvre de son ombre l'entrée de leur demeure... Que près de là fleurissent le vert garou, le serpolet qu'on sent de loin, des bouquets de sarriette à l'odeur forte ; que des plants de violettes s'abreuvent dans l'eau courante. » (*Géorgiques*, IV, 18.)

2. « Souvent même, s'il faut en croire la renommée, les abeilles s'établissent dans des retraites souterraines, et l'on a trouvé des essaims logés dans les cavités des pierres ponces et *dans le tronc d'un arbre rongé par les ans.* » (*Géorgiques*, IV, 42.)

Les demeures naturelles des abeilles qui n'ont point de ruche artificielle ont été souvent dépeintes par les poëtes. La description de ce genre la plus brillante est celle de la *forêt de miel* dévastée par les singes dans le *Râmâyana* (Kanda V) ; mais

Pendant qu'elles travaillaient, le sultan, jetant par hasard les yeux sur cet arbre, remarqua ces petits animaux et fut surpris de leur industrie merveilleuse : leurs mouvements et l'application avec laquelle ils travaillaient lui causèrent tant d'admiration, qu'il s'adressa à son visir, dont les vastes connaissances s'étendaient sur toutes choses : « Dites-moi dans quel dessein ces petits insectes, qui volent avec tant de légèreté, s'assemblent autour de cet arbre, et ce qu'ils prétendent faire en allant de côté et d'autre dans ce bocage ? A qui appartient cette armée si nombreuse? quel est le chef de ce petit peuple? »

Le visir, reprenant la parole avec respect, répondit : « Sire, ces animaux, malgré leur petitesse, sont très-utiles par le profit que l'on peut retirer de leur conduite admirable. Ce sont des mouches à miel, qui ne font de mal à personne, et leur nature est telle qu'il semble qu'elles soient animées de l'esprit de Dieu, qui les fait agir en toutes choses, et exécuter sa volonté comme toutes les autres créatures[1]. Elles ont un roi, qui se nomme Iasoub, plus gros de

la plus gracieuse est celle de Ronsard, dans l'*Ode à un aubespin*, qui est un chef-d'œuvre par le choix exquis des images et par l'harmonie des vers :

Bel aubespin verdissant,
Fleurissant,
Le long de ce beau rivage,
Tu es vestu jusqu'au bas
Des longs bras
D'une lambruche (vigne) sauvage.

Deux camps drillants (laborieux) de fourmis
Se sont mis
En garnison sous ta souche,
Et dans ton tronc mi-mangé
Arrangé
Les avettes (abeilles) ont leur couche.

Le gentil rossignolet,
Nouvelet,
Avecques sa bien-aimée,
Pour ses amours alléger,
Vient loger
Tous les ans en ta ramée.

Sur ta cyme il fait son ny
Bien garny
De laine et de fine soye,
Où ses petits éclorront,
Qui seront
De mes mains la douce proye.

Or vy, gentil aubespin,
Vy sans fin,
Vy sans que jamais tonnerre,
Ou la coignée, ou les vents,
Ou les temps,
Te puissent ruer (jeter) par terre.

(*Poésies choisies de Ronsard*, par Becq de Fouquières, p. 142.)

1. L'austère Aristote lui-même admet qu'*il y a dans les abeilles quelque chose de*

corps qu'elles, sous les ordres de qui elles tremblent comme la feuille d'un saule, et devant qui elles tombent comme les feuilles desséchées dans l'automne au souffle impétueux du vent[1]. Il fait sa résidence dans une demeure carrée et bien éclairée, en forme de palais. Pour marque de sa grandeur et pour l'exécution de ses ordres, il a un visir, des huissiers, des lieutenants et des gardes[2]. Ses courtisans et ses sujets ont un esprit merveilleux et sont si expérimentés dans l'architecture, qu'ils lui bâtissent eux-mêmes son palais avec tant d'art que Simmar et Archimède[3], ces architectes célèbres, seraient surpris en voyant un édifice si admirable bâti par un peuple d'insectes. Le palais achevé, le roi reçoit le serment des mouches à miel ses sujettes, qui s'engagent à ne se souiller d'aucune ordure[4]. Conformément à cet engagement, on ne les voit jamais se poser que sur des feuilles de rose, d'hyacinthe, de basilic, et sur toutes sortes de fleurs belles et fraîches; elles en tirent une nourriture délicate, dont se forme dans leur estomac le suc admirable que nous appelons *miel*, qui sert à composer une boisson

divin. Il dit dans son *Traité de la Génération des animaux* (III, x) : « Il y a de l'analogie entre la génération des guêpes et celle des abeilles; mais les premières n'ont pas la même excellence ; cela se conçoit aisément : elles n'ont rien de divin, comme les abeilles (οὐ γὰρ ἔχουσιν οὐθὲν θεῖον, ὥσπερ τὸ γένος τὸ τῶν μελιττῶν). »

Virgile n'a donc fait que suivre la tradition, quand il dit :

> Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipse
> Addidit expediam. (*Géorgiques*, IV, 149.)
>
> His quidam signis atque hæc exempla secuti
> Esse apibus partem divinæ mentis et haustus
> Ætherios dixere. (*Géorgiques*, IV, 219.)

1. Ce sont là des hyperboles orientales. Mais Virgile lui-même compare le roi des abeilles à un roi d'Asie :

> Præterea regem non sic Ægyptus et ingens
> Lydia, nec populi Parthorum aut Medus Hydaspes
> Observant. (*Géorgiques*, IV, 210.)

2. Notre auteur parle comme Pline l'Ancien (XI, xvii) :

« Circa regem satellites quidam lictoresque, assidui custodes auctoritatis. »

3. Simmar était un architecte célèbre chez les Perses. Quant à Archimède, la mention qu'en fait ici Al-Vaëz montre clairement qu'il avait emprunté aux Grecs les notions d'Histoire naturelle qu'il met en œuvre dans son apologue.

4. Aristote remarque que les abeilles sont les insectes les plus propres, qu'elles ne sucent point des plats comme les mouches.

très-utile pour la santé. Lorsqu'elles retournent à leur demeure, les portiers examinent avec soin si elles ne sont pas sales. Quand elles sont pures, ils leur donnent entrée; si, au contraire, elles sont infectées d'ordures, ils les tuent aussitôt de leur aiguillon. Lorsque, par négligence, les portiers en laissent entrer quelques-unes d'impures, le roi, qui s'en aperçoit, fait lui-même la recherche; après avoir fait venir les portiers et les coupables sur le lieu du supplice, il fait punir de mort d'abord les portiers, puis les mouches convaincues d'avoir contrevenu à la discipline de l'État, afin que ce terrible exemple effraie ceux qui auraient la hardiesse de tomber dans la même faute[1]. Les histoires rapportent que c'est à l'exemple des abeilles que le fameux roi Genschid établit le premier des portiers, des gardes, des huissiers, des lieutenants, et se fit dresser un trône. »

Lorsque le visir eut cessé de parler, le sultan, curieux de voir ces merveilles par lui-même, s'approcha de l'arbre et observa pendant quelque temps avec surprise la construction de leur palais, le bel ordre qu'on y gardait, la majesté avec laquelle toutes choses s'y passaient, la modestie des courtisans, les manières et les mouvements de chaque abeille en particulier. Il admira ce corps de petits animaux qui agissaient par l'instinct que Dieu leur avait donné[2], et convaincu enfin qu'elles faisaient toutes leur devoir par action, qu'elles ne se repaissaient que de nourriture très-délicate, qu'elles ne buvaient que de l'eau très-pure[3]; qu'elles vivaient ensemble sans se faire de mal les unes aux autres, et se gouvernaient avec l'exactitude de la pointe d'un compas qui ne sort point de la circon-

1. Al-Vaëz fait allusion au Mazdéisme, l'ancienne religion de la Perse, qui prescrivait des purifications de plusieurs espèces pour les différents actes de la vie; dans certains cas, l'impureté était punie de mort.

2. C'est la théorie de la *Physique* d'Aristote :

« Dans les produits de l'art et dans les produits de la nature, les faits antérieurs sont avec les faits postérieurs dans la relation des moyens avec la fin. Ceci est manifeste dans les animaux autres que l'homme, qui ne font ce qu'ils font ni suivant les règles de l'art, ni après étude, ni par réflexion; de là vient qu'on s'est parfois demandé si les araignées, les fourmis, les abeilles, et tous les êtres de ce genre, n'exécutent pas leurs travaux à l'aide de l'intelligence ou de telle autre faculté. »

3. Illæ continuo saltus silvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores et flumina libant
Summa leves. (*Géorgiques*, IV, 53.)

férence qu'il décrit[1], il ne put s'empêcher de s'écrier : « Heureux l'État où les plus élevés et les plus puissants se comportent avec la même retenue que s'ils étaient les plus petits ! » Ensuite, s'adressant au visir : « Il est surprenant, dit-il, que ces abeilles, quoique sauvages, n'aient point d'animosité les unes contre les autres, qu'elles ne se servent de leur aiguillon que pour prendre leur nourriture, et qu'elles montrent tant de douceur quoiqu'elles paraissent avoir un air farouche. Tout le contraire se remarque parmi les hommes : on se chagrine les uns les autres, on ne songe qu'à insulter ou à se venger, et l'on n'a d'autre embarras que celui d'être continuellement sur ses gardes. »

Le visir reprit alors la parole. « Sire, dit-il, ces insectes que votre majesté vient de considérer, avec tant d'application et tant de profit, ne se gouvernent tous que par un seul instinct; mais il en est autrement des hommes qui ont chacun un naturel différent. *Comme ils sont composés d'une âme et d'un corps, dont l'un est une chose subtile et l'autre une chose grossière, de lumière et de ténèbres, d'une substance qui domine et d'une substance qui est dominée, d'un être subtil et en même temps d'un être vil et bas, l'un veut l'emporter sur l'autre, et c'est ce qui fait en eux toutes les différences que l'on y remarque. De là vient qu'ils s'abandonnent à la convoitise, à la haine, à la colère, à la cruauté, aux injures, à la médisance, aux impostures, à la calomnie, enfin à toutes les passions déréglées*[2]. Ils négligent de s'appliquer à la connaissance de leurs propres défauts, pour faire un examen sérieux de ceux d'autrui et jeter du ridicule sur le bien qu'il fait. »

La génération des abeilles.

Comme les abeilles recueillent sur les fleurs les

1. Solæ communes natos, consortia tecta
Urbis habent, magnisque agitant sub legibus ævum. (*Géorgiques*, IV, 53.)

2. Al-Vaëz résume ici la morale platonicienne dans les mêmes termes que Virgile :

« Les âmes ont l'énergie du feu et conservent leur nature céleste tant qu'elles ne sont pas alourdies par un corps nuisible, tant que leur activité n'est pas émoussée par des organes terrestres et périssables. De là naissent les craintes et les désirs, les douleurs et les joies : car, renfermées dans les ténèbres de leur étroite prison, elles n'aperçoivent plus la lumière. » (*Énéide*, VI, 730.)

sucs dont elles font le miel et que l'on voit aussi de petits vers sur ces mêmes fleurs, quelques anciens se sont imaginé que ces vers étaient des larves d'abeilles, que les abeilles les recueillaient et les transportaient dans leurs ruches pour les y élever.

« La question de la génération des abeilles a donné lieu à des opinions très-diverses. Selon les uns, les abeilles n'enfantent pas et ne s'accouplent pas, mais recueillent leur progéniture soit sur la fleur du cérinthe, soit sur la fleur du roseau, soit sur la fleur de l'olivier. » (Aristote, *Histoire des animaux*, V.)

Dans son *Traité de la Génération des animaux* (III, x), Aristote réfute cette opinion par des arguments tirés des lois générales de l'organisation et des mœurs des insectes. Il établit que les abeilles se perpétuent par *reproduction sexuelle*[1]; puis, après avoir exposé sa

1. Aristote raisonne par analogie. Il part des guêpes, distingue les mâles et les femelles, et constate que la génération s'opère par accouplement. Passant de là aux abeilles, il signale deux difficultés, le manque d'observations suffisantes, et l'anomalie que présentent les caractères extérieurs du *roi*, des *abeilles-ouvrières* et des *bourdons*. Après avoir comparé leurs organes, autant qu'on pouvait le faire de son temps, il propose sa théorie, qu'il ne donne que pour une hypothèse : le *roi* est le mâle, les *abeilles-ouvrières* sont les femelles, les *bourdons* sont les fils; la fécondation s'opère de la même manière que chez certains poissons. La question en resta là jusqu'à l'invention du microscope. Au XVII[e] siècle, Swammerdam reconnut le vrai sexe des abeilles : le *roi* des anciens est l'*abeille-mère* ou *reine*, dont l'ovaire est rempli d'œufs; les *bourdons* sont les *abeilles-mâles*; les *abeilles-ouvrières* sont *neutres*; elles seules nourrissent les petits de l'abeille-mère ainsi que les mâles, mais elles tuent ceux-ci dès que la fécondation de la mère est opérée; enfin, il n'y a qu'une reine par ruche. Après lui, Réaumur divisa un essaim en deux, et constata que les abeilles-ouvrières privées de leur reine cessent de travailler et ne tardent pas à périr, tandis que celles qui ont conservé leur reine continuent à construire des gâteaux, à y creuser des alvéoles pour y recevoir des œufs et d'autres alvéoles pour y recevoir du miel. Schirach, à son tour, démontra en quoi consiste la différence de l'*abeille-mère* et des *abeilles-ouvrières* : tous les œufs sont de même nature, et les larves qui en sortent sont des abeilles mâles ou des abeilles femelles; ce qui distingue la reine d'avec les ouvrières, c'est que la reine est un insecte qui, par suite d'une alimentation plus copieuse et des soins particuliers qui lui sont donnés

propre hypothèse, la seule qui ait eu cours jusqu'aux temps modernes, il recommande de faire de nouvelles observations :

« Telle est la manière dont s'opère la génération chez les abeilles, d'après les conclusions auxquelles conduisent le raisonnement et l'observation de ce qui se passe chez cette espèce d'insectes. Cependant, nous croyons que les faits n'ont pas encore été suffisamment observés. *Si l'on parvient un jour à les bien constater, il faudra accorder plus de confiance à l'observation qu'aux raisonnements, à moins que ceux-ci ne soient d'accord avec les phénomènes*[1] (τῇ αἰσθήσει μᾶλλον τῶν λόγων πιστευτέον, καὶ τοῖς λόγοις, ἐὰν ὁμολογούμενα δεικνύωσι τοῖς φαινομένοις). »

Il est regrettable que Virgile, qui avait étudié à fond les écrits d'Aristote sur les animaux, ait sacrifié la vérité au désir d'embellir son traité d'apiculture par des images poétiques qui ont induit en erreur des commentateurs [2] :

dans une alvéole spacieuse (l'alvéole royale), a pris tout son développement et acquis toute sa puissance génerique, tandis que les ouvrières vouées à la stérilité sont des insectes qui, ne trouvant ni l'espace ni les aliments suffisants pour leur métamorphose régulière, contractent une difformité d'où résulte pour elles l'impuissance d'être mères; lorsque la reine meurt, les ouvrières, inquiètes des périls de l'anarchie, se hâtent d'élargir une des alvéoles, où un œuf en voie d'incubation aurait donné une femelle stérile s'il fût resté dans les mêmes conditions, mais dont elles font sortir une reine en administrant à la larve une nourriture plus copieuse. — Voy. Papillon, *Histoire de la Philosophie moderne*, t. I, p. 56, et t. II, p. 36.

1. L'aphorisme le plus célèbre de Bacon ne dit rien de plus que cette phrase :

« Homo, naturæ minister et interpres, tantum facit et intelligit, quantum de naturæ ordine re vel mente observaverit; nec amplius scit aut potest. » (*Novum Organum*, I, § 1; éd. de Bouillet, t. II, p. 9.)

« L'homme, ministre et interprète de la nature, n'agit et ne comprend que dans la mesure où il connaît la nature par l'*observation* ou par le *raisonnement;* sa science et sa puissance ne s'étendent pas au delà. »

Par cet exemple, on peut juger ce que valent les critiques dont le philosophe anglais accable l'homme de génie auquel il a emprunté sa terminologie, sa psychologie, et les théories scientifiques qu'il n'a pas trouvées dans les livres des Alchimistes. — Voy. notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences*, Parallèle de Bacon et de Descartes, p. 476, note 1.

2. M. Benoist dit, dans une note sur le texte de Virgile : « Virgile suit l'opinion

« Ce qui te paraîtra surtout singulier dans les mœurs des abeilles, c'est qu'elles ne s'accouplent pas, qu'elles n'énervent pas leur corps par les plaisirs de Vénus et qu'elles n'engendrent pas avec effort. Elles recueillent simplement avec leur trompe les larves écloses sur les fleurs des plantes les plus aromatiques : c'est là qu'elles trouvent un roi et de jeunes citoyens, par le moyen desquels elles réparent leurs palais de cire. » (*Géorgiques*, IV, 197.)

A cette première fable, Virgile en joint une autre. Il raconte comment on pourrait se procurer des abeilles par la mort d'un bouvillon qu'on étouffe et dont on laisse le corps se putréfier.

« Aux lieux où le Nil débordé couvre le sol de ses eaux stagnantes, et où l'habitant de Canope parcourt les campagnes sur des barques peintes, tout le pays voit dans le procédé que je vais décrire une ressource certaine contre la perte des abeilles[1]. On choisit d'abord un emplacement étroit et tout juste pour cet usage, on l'enferme de murs surmontés d'un petit toit fait de tuiles creuses, et on y ajoute quatre fenêtres exposées aux quatre vents et percées obliquement[2]. Puis on cherche un jeune taureau de deux ans dont les cornes commencent à former le croissant; on lui bouche, malgré sa vive résistance, les deux narines et le canal de la respiration;

des anciens naturalistes, qui croyaient que les abeilles ne se reproduisaient pas par des moyens naturels de génération, mais recueillaient leurs œufs sur les fleurs. » Cette assertion ne peut être admise que pour des naturalistes antérieurs à Aristote.

1. D'après la recette décrite par Virgile, dans un lieu choisi pour cet usage, les Égyptiens étouffent un bouvillon et l'y laissent se putréfier. Cette fable est dans Antigonos :

« En Égypte, si tu enfouis un bœuf dans un certain lieu, de telle sorte que les cornes sortent de terre, des abeilles s'envoleront du cadavre : car le bœuf, en se putréfiant, engendre ces insectes. » (*Recueil d'histoires merveilleuses*, ch. XIX; dans les *Paradoxographi* de Teubner.)

Ovide répète la fable d'Antigonos, sans mentionner l'Égypte :

I, scrobe delecta mactatos obrue tauros :
(Cognita res usu) de putri viscere passim
Florilegæ nascuntur apes. (*Métamorphoses*, XV, 364.)

2. Il est facile de reconnaître dans ces détails les prescriptions d'un sacrifice magique. Virgile a seulement supprimé les *incantations* (ἐπῳδαί).

puis, quand il a été assommé, on lui meurtrit les chairs à force de coups, sans toutefois entamer la peau [1]. On l'abandonne en cet état dans l'enclos, couché sur un lit de feuillage, de thym et de garou fraîchement cueilli [2]. Cette opération se fait aussitôt que les Zéphyrs font frissonner les ondes, avant que les fleurs nouvelles émaillent les prairies, avant que l'hirondelle babillarde suspende son nid aux poutres de nos toits. Le sang s'échauffe et fermente dans les flancs amollis de l'animal, et des insectes d'une forme étrange y fourmillent : d'abord sans pattes, ils font bientôt bruire leurs ailes et finissent par prendre leur essor. » (*Géorgiques,* IV, 287.)

La recette expliquée dans ces vers n'est autre chose qu'un sacrifice magique dont on retrouve les éléments dans Antigonos [3] et dans Strabon. Virgile ne la considère que comme un thème poétique : car, après avoir prescrit d'étouffer un bouvillon, il raconte qu'Aristée a obtenu des essaims d'abeilles en égorgeant des taureaux et des génisses dans un bois, ce qui est la recette de Nicander [4].

Pour justifier Virgile, les commentateurs disent que les anciens croyaient que des insectes pouvaient naître de la décomposition d'un cadavre [5].

1. Au lieu d'égorger la victime, les Cappadociens l'assommaient à coups de bâton (νορμῷ τινι). — Voy. Strabon, XV, 15.

2. Les Mages plaçaient sur les chairs de la victime des branches de myrte et de laurier. — Voy. Strabon, XV, 14.

3. Voyez ci-dessus, p. 362, n. 1.

4. « Les abeilles sont nées du corps d'un bouvillon qui s'est putréfié dans un bois. » (Nicander, *Alexipharmaca,* 446.)

5. Ovide résume en ces vers la théorie de la *génération spontanée* (τὸ φύεσθαι αὐτομάτως) :

> Nonne vides, quæcunque mora fluidoque calore
> Corpora tabuerint, in parva animalia verti? (*Métamorphoses,* XV, 362.)

Redi, au XVII[e] siècle, a réfuté cette erreur. D'ailleurs, tout en croyant que des vers naissaient spontanément d'un corps en putréfaction, les anciens n'admettaient pas pour cela que des abeilles pussent être engendrées par le cadavre d'un bouvillon. Columelle, malgré son respect pour Virgile, se moque spirituellement de sa recette.

Cette assertion est vraie ; mais elle n'explique pas pourquoi les abeilles naissent d'un bœuf plutôt que de tout autre animal[1]. Il faut en chercher la raison dans une tradition mystique ou dans un mythe, comme le fait Porphyre.

MYSTÈRES D'ÉLEUSIS. *Symbolisme des Abeilles.*

Dans les Mystères d'Éleusis, on donnait le nom d'*abeilles* aux *âmes* qui, après avoir reçu les récompenses ou les peines qu'elles avaient méritées dans une première vie, étaient entraînées à rentrer dans de nouveaux corps par le désir de revenir à la lumière[2].

« Les sources et les rivières sont propres aux *Nymphes qui représentent les eaux.* Elles le sont aussi aux *Nymphes qui représentent les âmes,* et que les anciens appelaient proprement *abeilles,* parce qu'elles sont *ouvrières de plaisir*[3]. C'est ce qui a fait dire à Sophocle, en parlant des âmes :

Βομβεῖ δὲ νεκρῶν σμῆνος, ἔρχεται τ' ἄνω.

« *L'essaim des morts bourdonne et s'élève.* »

Bien plus, on nommait *abeilles* les prêtresses de Dèmèter qui initiaient aux mystères de la déesse chthonienne (infernale), et on donnait la qualification de *mielleuse*[4] à Corè (Proserpine)... On n'appelait pas *abeilles* indifféremment toutes les âmes qui viennent dans la génération, mais seulement celles qui devaient vivre d'après les préceptes de la justice, et retourner auprès des Dieux après avoir fait les choses qui leur plaisent. » (Porphyre, *L'Antre des Nymphes,* § 17-18.)

1. D'après Nicander, le cadavre d'un bœuf engendre des abeilles, et celui d'un cheval, des guêpes (*Thériaques,* 741). Ovide reproduit aussi cette fable dans ses *Métamorphoses* (XV, 365-369).

2. Voy. ci-dessus le mythe de la *République,* p. 261.

3. La douceur du miel était le symbole de la douceur de la vie.

4. On offrait des gâteaux de miel à Dèmèter et à Corè. (Nicander, *Thériaques,* 745.)

Virgile connaissait ce symbolisme mystique : car, en exposant la doctrine de la transmigration, il compare à des *abeilles*, comme le fait Sophocle, les âmes qui doivent recommencer une nouvelle existence :

« Cependant Énée voit dans un vallon écarté un bois solitaire dont les feuilles sont agitées par le vent : les eaux du Léthé baignent ce séjour tranquille[1]. Autour du fleuve voltigeaient des nations et des peuples innombrables : telles, dans une prairie, par un beau jour d'été, les *abeilles* se posent sur différentes fleurs, se répandent autour des lis éclatants de blancheur ; *toute la plaine résonne de leur bourdonnement.* » (*Énéide*, VI, 603.)

MYSTÈRES MITHRIAQUES. *Symbolisme du Taureau.*

Ayant perdu ses abeilles par la maladie et par la faim, Aristée (Ἀριστaῖος, de ἄριστος, excellent) immole aux Nymphes, dans une forêt, quatre taureaux et quatre génisses. Il les y abandonne, puis, au bout de neuf jours, il revient examiner leurs corps putréfiés. Des essaims d'abeilles en sortent à son arrivée et vont se poser sur les branches des arbres.

Virgile semble s'être inspiré pour ce récit des Mystères mithriaques, dont la connaissance s'était répandue dans l'empire romain[2]. Dans leur symbolisme, le *Taureau*, par sa mort, engendre tous les êtres vivants, notamment les *abeilles*.

« Mithra est, comme le *Taureau,* le créateur des êtres et le maître de la génération. » (Porphyre, *L'Antre des Nymphes,* § 24.)

« Les anciens ont appelé *Abeille* la Lune, parce qu'elle préside à la génération. Ils l'ont appelée aussi *Taureau.* Or *les abeilles sont nées du Taureau* (βουγενεῖς), et les *âmes* qui viennent dans la

1. Voy. ci-dessus, p. 91, note 2.
2. Plutarque, *Vie de Pompée.*

génération sont nommées *nées du Taureau*. Le dieu *voleur de bœufs*[1] (βουκλόπος) symbolise la génération. » (*Ibid.*, § 18.)

Ces lignes de Porphyre résument avec une extrême concision les mythes des livres sacrés du Mazdéisme.

Taureau. — « Le premier des êtres vivants fut *le Taureau créé unique*. Ahriman porta sur lui le besoin, la souffrance, la faim, la maladie. Sous les coups du démon, le Taureau dépérit, s'amaigrit et mourut[2]. Quand il mourut, de chacun de ses membres sortirent 55 sortes de graines et 12 sortes de plantes salutaires[3]. Ce qu'il y avait dans sa semence de clair et de puissant fut porté dans la sphère de la *Lune*, et là, purifié dans la lumière de l'astre, servit à former deux êtres de même espèce, mâle et femelle, d'où vinrent sur la terre 272 sortes d'animaux. » (*Bundehesh*; trad. de Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 144.)

Lune. — « Lorsque brille la lumière de *la Lune*, cet astre pleut des plantes aux couleurs d'or, pour qu'elles croissent sur la terre

1. Ce mythe est tiré du *Rig-Véda*, d'après lequel Mithra, comme l'Hermès des Grecs, cache dans une caverne pendant la nuit les bœufs ou les vaches qui sont l'emblème des feux du jour :

> Adsis, o memor, hospitiis, Junoniaque arva
> Dexter ames, seu te roseum Titana vocari
> Gentis Achæmeniæ ritu, seu præstet Osirin
> Frugiferum, seu *Persei sub rupibus antri*
> *Indignata sequi torquentem cornua Mithram.* (STACE, *Thébaïde*, I, 716.)

2. Dans les bas-reliefs mithriaques, ce mythe est représenté par un chien, un serpent, un scorpion et une fourmi qui déchirent le Taureau.

3. Le Taureau est le nuage, et sa semence est le liquide fécondant :

« Hommage à toi, ô Taureau sacré! Hommage à toi qui accrois et qui fais grandir! à toi, qui donnes sa part de biens au juste excellent et au juste encore à naître! Venez, ô nuées, venez avec vos eaux qui tombent sur le sol. » (*Avesta*, trad. de C. de Harlez, t. I, p. 275.)

Cette image est expliquée par le *Rig-Véda*, dans l'hymne où est célébré *Pardjanya* (le dieu de la pluie d'orage) :

« En mugissant, *taureau* aux flots rapides, il jette sa semence dans les plantes qu'il féconde. Les vents soufflent, les éclairs volent, les plantes se dressent, le ciel se gonfle, un flot de vie naît au sein de l'univers entier. »

Dans le même ordre d'idées, les Grecs et les Latins ont représenté les fleuves avec une tête de taureau :

> Et gemina auratus taurino cornua vultu
> Eridanus. (VIRGILE.)

en leur temps... Nous honorons *la Lune qui contient le germe du Taureau*[1], être divin, majestueux, qui répand les eaux et la lumière, qui développe la verdure, donne les biens et guérit les maux. » (*Avesta,* trad. de C. de Harlez, t. II, p. 215.)

Dans les bas-reliefs mithriaques[2], Mithra frappe le taureau qui, par sa mort, engendre les végétaux et les animaux[3]. Virgile a donc pu s'inspirer de cette conception, en supposant que les taureaux et les génisses immolés par Aristée avaient donné naissance à des essaims d'abeilles.

LA MORT D'EURYDICE

La critique semble avoir depuis longtemps épuisé toutes les formes de l'analyse pour signaler les beautés que l'imagination et le sentiment distinguent dans le récit de la mort d'Eurydice. Cependant, elle n'a pas encore accompli sa tâche :

1. La rosée tombe à l'arrivée de la nuit où brille la Lune. C'est ce qui a fait dire : « Hersè (la Rosée) est fille d'Éther et de Sélénè (de l'Air et de la Lune). » En outre, le croissant de la Lune figure les cornes d'un taureau invisible :

Nec nova crescendo reparabat cornua Phœbe. (Ovide.)

2. Dans les bas-reliefs mithriaques, Mithra plonge son glaive dans le flanc d'un taureau qu'on voit ployant le genou sous sa forte main. Des *épis* sortent du corps de la victime.

La scène se passe dans une *grotte* qui figure le monde : « Zoroastre fut le premier qui, dans les montagnes de Perse, consacra à Mithra, créateur et père de toutes choses, un antre naturel, paré de fleurs et arrosé par des sources d'eau. Cet antre figurait le monde produit par Mithra : divers objets, disposés symétriquement, y symbolisaient les différentes classes d'êtres. » (Porphyre, *L'Antre des Nymphes*, § 6.)

Les Romains avaient confondu Mithra avec le Soleil : c'est pourquoi les bas-reliefs portent pour inscription : *Deo Soli invicto Mithræ.* En outre, à gauche et à droite de Mithra se tiennent deux génies qui portent des flambeaux ; l'un d'eux tient sa lumière renversée, pour figurer l'hiver.

3. Le glaive d'or de Mithra est l'éclair, qui déchire le nuage et en fait tomber la pluie fécondante.

car elle s'est bornée à considérer ce récit d'une manière absolue, d'après la méthode de Marmontel et de Laharpe, méthode qui conduit nécessairement à une appréciation arbitraire. Elle a bien indiqué les imitations que Virgile a faites de la poésie grecque ; mais cet utile travail ne suffit point pour juger du style et du plan dramatique. Il faut chercher des points de comparaison. Le récit de la mort de Pramadvarâ, dans le *Mahâbhârata*, satisfait pleinement à ces conditions.

Récit de la mort d'Eurydice.

Illa quidem, dum te fugeret per flumina præceps,
Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.
At chorus æqualis Dryadum clamore supremos
Implerunt montes; flerunt Rhodopeïæ arces,
Altaque Pangæa et Rhesi Mavortia tellus,
Atque Getæ atque Hebrus et Actias Orithyia.
Ipse, cava solans ægrum testudine amorem,
Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente, canebat.
Tænarias etiam fauces, alta ostia Ditis,
Et caligantem nigra formidine lucum
Ingressus, Manesque adiit Regemque tremendum,
Nesciaque humanis precibus mansuescere corda [1].
At cantu commotæ Erebi de sedibus imis
Umbræ ibant tenues simulacraque luce carentum [2],

1. ... Ἀΐδης τοι ἀμείλιχος ἠδ' ἀδάμαστος·
τοὔνεκα καί τε βροτοῖσι θεῶν ἔχθιστος ἁπάντων. (*Iliade*, IX, 158.)

« Hadès ne peut être ni adouci ni dompté. Aussi est-il, de tous les dieux, le plus détesté des mortels. »

2. ... Ψυχαί, εἴδωλα καμόντων. (*Iliade*, XXIII, 72.)

« Les âmes, fantômes des morts. »

Quam multa in foliis avium se millia condunt,
Vesper ubi aut hibernus agit de montibus imber,
Matres atque viri, defunctaque corpora vita
Magnanimum heroum, pueri innuptæque puellæ,
Impositique rogis juvenes ante ora parentum[1];
Quos circum limus niger et deformis arundo
Cocyti, tardaque palus inamabilis unda
Alligat, et novies Styx interfusa coercet.
Quin ipsæ stupuere domus atque intima Lethi
Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues
Eumenides; tenuitque inhians tria Cerberus ora,
Atque Ixionii vento rota constitit orbis.
Jamque pedem referens casus evaserat omnes,
Redditaque Eurydice superas veniebat ad auras,
Pone sequens (namque hanc dederat Proserpina legem),
Quum subita incautum dementia cepit amantem,
Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes!
Restitit, Eurydicenque suam jam luce sub ipsa,
Immemor, heu! victusque animi, *respexit*. Ibi omnis
Effusus labor, atque immitis rupta tyranni
Fœdera, terque fragor stagnis auditus Avernis.
Illa : « Quis et me, inquit, miseram et te perdidit, Orpheu?
Quis tantus furor? En iterum crudelia retro
Fata vocant, conditque natantia lumina somnus.
Jamque vale! feror ingenti circumdata nocte,
Invalidasque tibi tendens, heu! non tua, palmas. »
Dixit, et ex oculis subito, ceu fumus in auras
Commixtus tenues, fugit diversa; neque illum
Prensantem necquidquam umbras et multa volentem
Dicere, præterea vidit. (*Géorgiques*, IV, 457.)

1. ... Αἱ δ' ἀγέροντο
ψυχαὶ ὑπὲξ Ἐρέβευς νεκύων κατατεθνηώτων,
νύμφαι τ' ἠΐθεοί τε, πολύτλητοί τε γέροντες,
παρθενικαί τ' ἀταλαί, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι,
πολλοὶ δ' οὐτάμενοι χαλκήρεσιν ἐγχείῃσιν,
ἄνδρες Ἀρηΐφατοι βεβροτωμένα τεύχε' ἔχοντες. (*Odyssée*, XI, 36.)

« Dès qu'Ulysse a fait couler dans la fosse le sang noir des victimes, accourent hors de l'Érèbe les âmes de ceux qui ont perdu la vie, fiancées et adolescents,

« Aristée, tandis que l'épouse d'Orphée te fuyait à pas précipités le long du fleuve[1], *elle ne vit point à ses pieds un énorme serpent caché dans les hautes herbes du rivage : car elle devait mourir !* Les Dryades, ses compagnes, remplirent alors de leurs cris les plus hautes montagnes. On entendit pleurer les sommets du Rhodope, et la cime du Pangée, et la terre de Rhésus, consacrée à Mars, et les Gètes, et Orithyia l'Athénienne. Pour lui, cherchant dans les accords de sa lyre une consolation à son chagrin, *il te chantait, tendre épouse, seul sur le rivage de l'Hébrus; il te chantait au lever du jour, il te chantait au retour de la nuit.* Il pénétra même aux gorges du Ténare, cette entrée profonde du royaume de Pluton, et dans le bois qu'enveloppent d'effrayantes ténèbres; il aborda les Mânes, et leur roi redoutable, dont les prières des humains ne peuvent point attendrir le cœur[2]. On voyait, émus par ses chants, s'avancer du fond de l'Érèbe les ombres légères et les fantômes des morts, aussi nombreux que ces milliers d'oiseaux qui se cachent dans les bois, dès que le soir ou une pluie d'orage les chasse des montagnes : mères, époux, héros magnanimes qui ont parcouru la carrière de la vie, enfants, jeunes filles mortes avant l'hyménée, jeunes gens mis sur le bûcher en présence de leurs parents : infortunés, qu'enferment le noir limon du Cocyte, ses affreux roseaux et son onde croupissante, tandis que le Styx coule neuf fois autour d'eux. Que dis-je ? Ce prodige étonna les profondeurs mêmes

vieillards éprouvés par les souffrances, tendres vierges affligées de leur mort prématurée, héros tués par Arès, percés par des javelots d'airain et revêtus d'armes ensanglantées. »

Puis il ouvrait du Styx la rive criminelle,
Et puis les demi-dieux et les champs d'asphodèle,
Et la foule des morts; vieillards seuls et souffrants,
Jeunes gens emportés aux yeux de leurs parents,
Enfants dont au berceau la vie est terminée,
Vierges dont le trépas suspendit l'hyménée.

(ANDRÉ CHÉNIER, *L'Aveugle.*)

1. Virgile a imaginé cette circonstance pour rattacher la légende d'Eurydice à l'épisode d'Aristée.

2. La descente d'Orphée aux enfers est mentionnée dans l'*Alceste* d'Euripide :
« ADMÈTE. Si j'avais la voix d'Orpheus pour fléchir par mes chants la fille de Dèmèter ou son époux et te ravir à l'Hadès, j'y descendrais. Ni le chien de Pluton, ni le conducteur des âmes, Charon, avec sa rame, ne m'empêcheraient de te ramener à la lumière du jour. »

du Tartare, séjour de la Mort, et les Euménides aux cheveux enlacés de serpents bleuâtres : Cerbère, béant, retint sa triple gueule, et le vent cessa de faire tourner la roue d'Ixion. Déjà Orphée, revenant sur ses pas, avait échappé à tous les périls, et Eurydice, rendue à sa tendresse, montait vers les régions terrestres en suivant son époux (telle était la loi fixée par Proserpine), quand un délire soudain s'empara de l'imprudent amant : faute bien pardonnable, si les Mânes savaient pardonner ! Il s'arrêta, et, presque aux portes du jour, oubliant sa parole, hélas ! et vaincu par la passion, *il se retourna* pour regarder sa chère Eurydice. Dès lors, c'en est fait du fruit de ses travaux, le pacte conclu avec le roi impitoyable est rompu, et un mugissement retentit trois fois dans les marais de l'Averne. « Qui donc m'a perdue, s'écrie la malheureuse Eurydice ? qui t'a perdu, cher Orphée ? Voilà que le cruel destin m'entraîne en arrière, et que le sommeil ferme mes yeux éteints. Adieu ! je me sens emportée au sein d'une nuit épaisse[1] ; c'est en vain que je tends vers toi mes mains défaillantes ; hélas ! je ne t'appartiens plus ! » Elle dit et soudain elle disparut aux yeux d'Orphée, comme une fumée qui s'évapore dans les airs. » (Trad. de Pessonneaux.)

Récit de la mort de Pramadvarâ[2].

« La jeune Pramadvarâ avait été fiancée à l'illustre Rourou par le mouni Sthoûlakéça. Le mariage était fixé à une phase lunaire favorable. Peu de jours avant la cérémonie nuptiale, *la noble vierge, en jouant avec ses compagnes, ne vit pas un long serpent qui dormait en travers sur la route ; elle le pressa du pied, comme si, poussée par le Déva de la mort, elle eût voulu périr*. Excité par le

1. Virgile a imité Euripide :

« ALCESTE. Je vois la barque fatale. Le nocher des morts, Charon, la main sur la rame, m'appelle déjà : « Qui t'arrête ? Hâte-toi : tu me retardes. » C'est ainsi qu'il me presse dans sa colère... On m'entraîne, ne vois-tu pas ? on m'entraîne au palais des morts ; c'est Hadès lui-même ; il vole autour de moi lançant de terribles regards. Infortunée, quelle est cette route dans laquelle je m'avance ?... Cher époux, les forces m'abandonnent ; la mort est proche... Déjà mes yeux s'appesantissent et se voilent d'un nuage !... Je n'existe plus, je suis anéantie... C'en est fait... Adieu ! »

2. L'Apsarâ Ménakâ (p. 153) avait eu une fille de Viçwâvasou, le roi des Gandharvas, et l'avait abandonnée au bord d'une rivière, dans un lieu désert. Le vertueux anachorète Sthûlakéça la trouva, et, à son éblouissante beauté, reconnut en

Déva, le reptile enfonça profondément ses dents imprégnées de poison dans le corps de l'imprudente. Ainsi mordue, celle-ci tombe sur la terre, sans couleur et sans vie, les cheveux épars, le souffle éteint, objet d'effroi pour ses compagnes désolées. Naguère elle attirait tous les yeux; maintenant on n'ose plus la regarder. Étendue sur le sol, la gracieuse vierge semble assoupie; cependant, sous l'effet du poison mortel, sa beauté paraît encore plus touchante. Son père et les autres brâhmanes de la forêt la contemplent immobile sur le sol, et, dans sa pâleur, blanche comme un lis : saisis de compassion, ils versent des larmes sur son sort. Rourou ne peut maîtriser sa douleur : il se retire dans l'épaisseur de la forêt, et là il s'abandonne aux transports de la douleur. Il exhale ses regrets eu plaintes amères, et, tout entier au souvenir de sa chère Pramadvarâ, il s'écrie avec désespoir : « Elle est étendue sur le sol, cette vierge charmante, qui remplit mon âme de deuil! Est-il pour tous ceux qui l'ont aimée une douleur plus grande que la mienne? Si j'ai fait l'aumône, si je me suis mortifié par des austérités, si j'ai honoré mes précepteurs spirituels[1], qu'en récompense de ces bonnes actions ma fiancée revienne à la vie! Si, depuis ma naissance, j'ai maîtrisé mes sens et gardé fidèlement les observances, qu'en vertu de mes mérites la noble Pramadvarâ ressuscite aujourd'hui! »

Tandis que Rourou se lamentait ainsi, un messager des Dévas vient le trouver dans la forêt et lui adresse ces paroles : « O Rourou, c'est en vain que tu profères les plaintes que t'inspire la douleur : la vie ne rentre plus dans le corps d'un mortel, une fois qu'elle en est sortie; elle a abandonné complétement cette fille infortunée d'un Gandharva et d'une Apsarâ. Ne livre donc plus ton âme à un chagrin inutile. Cependant, il est un moyen, créé jadis par les magnanimes Dévas. Si tu veux l'employer, Pramadvarâ te

elle une enfant des Immortels. Il la recueillit, lui donna une nourrice et fit son éducation. Comme elle se distinguait par son intelligence et par sa grâce, il la nomma *Pramadvarâ* (excellente entre les filles). D'un autre côté, le brahmâne Rourou, fils de Pramati (qui était lui-même petit-fils du pradjâpati Bhrigou), ayant vu Pramadvarâ dans l'ermitage de l'anachorète, conçut de l'amour pour elle et fit demander sa main par son père Pramati. (Fauche, trad. du *Mahâbhârata*, t. II, p. 102-105; Eichhoff, *Poésie héroïque des Indiens*, p. 199, 374.)

1. C'est la formule conjuratoire habituelle de la théologie indienne. (Voyez la malédiction de Gândharî, p. 191, n. 1.) Elle a pour principe que, par les austérités et par le dévouement, on acquiert une puissance divine.

sera bientôt rendue. — Quel est ce moyen? s'écrie Rourou. Dis-le avec sincérité, ô toi qui voles dans les airs. Aussitôt que tu me l'auras fait connaître, je l'emploierai. O Excellence, daigne me sauver. — Fils de Bhrigou, répondit le messager des Immortels, donne la moitié de ta vie à la jeune fille. Elle ressuscitera pour devenir ton épouse. — Je donne la moitié de ma vie à Pramadvarâ, reprend aussitôt l'illustre Rourou[1]. Que ma fiancée ressuscite, parée d'amour et de beauté ! »

Alors le roi des Gandharvas et le messager des Immortels vont trouver le roi des Pitris et lui adressent ces paroles : « Dharmarâdja, permets que, rachetée avec une moitié de la vie de Rourou, la noble Pramadvarâ, qui est descendue chez les morts, revienne à la lumière pour être son épouse. — O messager des Dévas, répondit Yama, tu me demandes que Pramadvarâ puisse être l'épouse de Rourou. Je lui permets de ressusciter, puisque Rourou lui fait don d'une moitié de sa vie. »

Dès que Yama eut prononcé ces paroles, la jeune Pramadvarâ se leva et sortit de la mort comme on sort du sommeil[2] ; mais on vit bien dans la suite que, sur la somme des années de l'illustre Rourou, une moitié de sa vie avait été retranchée au profit de son épouse. Après cette aventure, dans un jour de bon augure, les parents pleins de joie célébrèrent le mariage, et les nouveaux époux savourèrent les plaisirs d'une affection mutuelle[3]. »

Si l'on compare les deux récits, on trouve que le style est parfait ; dans l'un, par le naturel et par la simplicité ; dans l'autre, par le choix des expressions et par l'habileté de la versification.

1. La scène est sublime par sa simplicité même. Dans l'*Alceste* d'Euripide, l'épouse sacrifie sa vie pour sauver celle de son époux; mais ce sacrifice n'est connu que par le froid récit qu'en fait Apollon :

« Admète est un homme pieux. Je l'ai sauvé de la mort en trompant les Parques. Ces déesses m'ont accordé qu'il échapperait à Pluton, prêt à le saisir, en faisant descendre à sa place un autre mort dans l'Hadès. Mais après avoir tout essayé, après s'être adressé à tous ses amis, à son père, à la vieille mère qui l'a enfanté, il n'a trouvé que sa femme qui consentît à mourir pour lui et à ne plus voir la lumière. »

2. Voy. l'épisode de Satyavat, p. 242.

3. Voyez la suite du récit ci-dessus, p. 278.

La versification du texte sanscrit est facile et coulante, comme celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Celle du texte latin est savante; elle met en œuvre toutes les ressources de l'art : coupe des vers, rejets, construction qui dispose les mots dans l'ordre le plus favorable à l'harmonie ou à l'effet de l'expression.

Le style a des qualités différentes. Dans le récit de la mort de Pramadvarâ, les images sont naturelles; le pathétique en naît sans effort par la vérité même du sentiment. Dans le récit de la mort d'Eurydice, il y a des vers ou se révèle un art admirable. Tels sont ceux que le poète latin a imités du *Râmâyana* :

Te, dulcis conjux, te solo in littore secum,
Te, veniente die, te, decedente, canebat.

« *Il te chantait, tendre épouse, seul sur le rivage de l'Hébrus; il te chantait au lever du jour, il te chantait au retour de la nuit*[1].

Mais Virgile abuse du vocabulaire mythologique. Quand Pramadvarâ tombe inanimée sur le sol, un tableau touchant s'offre à mon imagination : les compagnes de l'infortunée s'enfuient avec terreur; les solitaires arrivent, et ces hommes endurcis à la souffrance par les austérités versent des larmes à la vue de ce pâle visage auquel la mort semble prêter une nouvelle beauté. Virgile se contente de dire qu'à la mort d'Eurydice les Dryades font retentir les montagnes de leurs cris, oubliant sans doute que les grandes douleurs sont muettes; puis il me fatigue d'une énumération de noms propres qui ne servent qu'à remplir le vers; pour en comprendre la

1. La situation d'Orphée est la même que celle de Râma qui, pendant la saison des pluies, s'était retiré dans une vallée déserte où il déplorait la perte de son épouse que lui avait enlevée Râvana:

« Dans la compagnie de Lakchmana, Râma habita au sein de la terre deux cavernes profondes, très-saines, tapissées de plantes grimpantes.

» *Là, au milieu des bois, retraite solitaire des bêtes fauves, Râma gémissait auprès de son frère; il déplorait la perte de sa jeune épouse qu'il aimait plus que la vie, pensant à elle depuis l'aube jusqu'au retour de l'astre des nuits.*

» En contemplant la verdure et les fleurs qui embellissaient ces lieux, et surtout la douce clarté de la lune, il tombait dans une morne rêverie. Le sommeil n'approchait pas de la couche où il s'étendait pour se reposer pendant la nuit. »

Fauche, trad. du *Râmâyana*, Kanda IV, Sarga XXVI, t. V; Eichhoff (*Poésie héroïque des Indiens*, p. 141-142).

valeur, je suis obligé d'étudier la géographie et la mythologie. C'est là une faute de goût fréquente aux époques où la science se substitue à l'inspiration, où les mots sonores remplacent les idées. Si la critique n'a point signalé les erreurs de ce genre, c'est que la mort d'Orphée fait oublier tout le reste :

Tum quoque, marmorea caput a cervice revulsum
Gurgite quum medio portans Œagrius Hebrus
Volveret, *Eurydicen vox ipsa et frigida lingua,*
« Ah! miseram Eurydicen! » anima fugiente vocabat;
Eurydicen toto referebant flumine ripæ. (IV, 523.)

« Et même alors que la tête d'Orphée, séparée de son cou blanc comme le marbre, roulait emportée par les flots de l'Hébrus, *c'était Eurydice qu'appelaient encore sa voix et sa langue glacée : « Ah! malheureuse Eurydice! disait-il en exhalant la vie;* et l'écho des rives répétait au loin : « Eurydice! »

Nous avons montré plus haut que ces beaux vers sont imités du *Râmâyana*. Daçaratha meurt en déplorant l'exil de son fils (p. 323), comme Orphée en appelant Eurydice.

Le plan dramatique du poëte sanscrit est conforme à l'ordre naturel des faits : chacun d'eux est motivé par celui qui le précède et amène celui qui le suit. Le plan dramatique de Virgile reproduit fidèlement la légende thessalienne d'Apollodore[1] : mais il n'est traité que d'une manière incomplète; par suite, il pèche contre la vraisemblance.

Pramadvarâ (comme l'indique son nom) *excelle entre les jeunes filles* par son esprit et sa beauté : je comprends que son fiancé

1. « Calliopè et Œagros (surnommé Apollon) eurent pour fils Linos, que tua Hèraclès, et Orpheus le musicien, qui attirait par ses chants les arbres et les rochers. Quand celui-ci eut perdu son épouse Eurydicè, mordue par un serpent, il descendit dans l'Hadès, par le désir de la ramener à la lumière, et il persuada Pluton de la lui rendre. Le Dieu le lui promit, à la condition qu'au sortir de l'Hadès Orpheus ne se retournerait pas avant d'être arrivé dans sa maison. Mais Orpheus, voulant

sacrifie la moitié de sa vie pour posséder une épouse aussi charmante. D'*Eurydice* (Εὐρυδίκη, de εὐρύς, large, et δίκη, justice), Virgile ne me fait connaître que le nom, et son étymologie ne me dit rien : je ne puis donc partager l'amour d'Orphée ni m'intéresser à sa douleur. La suite du récit ne rachète point la faute du début. Orphée, par ses chants, charme les Euménides et Cerbère, suspend le supplice d'Ixion : c'est là un épisode inutile. Ce que je souhaite savoir, c'est comment le chantre de Thrace a, par son éloquence[1], fléchi les cœurs impitoyables de Pluton et de Proserpine; voilà le nœud du drame, et Virgile n'en dit rien. La condition même imposée à Orphée, condition qui amène le dénouement, n'est indiquée que par une parenthèse. Dans le récit sanscrit, au contraire, les lois de la vraisemblance sont rigoureusement observées. Rourou ne se consume pas en regrets inutiles. Avec la gravité religieuse de Décius se dévouant pour les légions, il prononce une formule sacrée dont l'effet est certain; après avoir évoqué le messager des Dévas, il accepte sans hésiter la condition qui lui est proposée; pour faire ressusciter sa fiancée, il sacrifie la moitié de sa vie, et ce n'est pas une vaine métaphore : on ressent donc une émotion véritable.

Virgile a-t-il connu la légende indienne? Il a deux vers qui reproduisent littéralement des vers sanscrits :

Immanem ante pedes hydrum moritura puella
Servantem ripas alta non vidit in herba.

L'expression *moritura puella* (elle devait mourir) résume heureusement cette phrase : « Comme si, poussée par le Déva de la mort, Pramadvarâ eût voulu périr. » Mais, dans la suite, Virgile s'inspire de l'*Odyssée* (p. 369, n. 1), et surtout de la scène pathétique d'*Alceste* où Euripide nous fait assister à la mort de l'épouse dévouée (p. 371, n. 1).

s'assurer que son épouse revenait, se retourna pour la regarder, et celle-ci retomba dans l'Hadès. Orpheus établit aussi les mystères de Dionysos (Bacchus). Il fut enseveli dans la Piérie, après avoir été mis en pièces par les Ménades. » (Apollodore, *Bibliothèque*, I, III.)

1. Euripide parle de l'éloquence d'Orphée dans *Iphigénie en Aulide :*

« O mon père, si j'avais l'art d'Orpheus, le pouvoir d'attirer les rochers par mes chants et d'attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurais recours à ce moyen. »

Légende d'Orphée et d'Eurydice.

Pour compléter cette étude, examinons la légende thessalienne résumée par Apollodore et mise en vers par Virgile. Elle laisse une grande latitude aux interprétations mythologiques. La plus plausible est qu'*Orphée* correspond au *Ribhou* du *Rig-Véda*, et qu'*Eurydice* représente l'*Aurore*.

Orphée. Dans l'Inde, *Ribhou* est l'initiateur sacré. Ses institutions religieuses sont célébrées dans l'*Hymne aux Ribhous*[1] :

« En l'honneur d'une race divine, la bouche du prêtre chante cet hymne qui doit provoquer leur généreuse reconnaissance.

» Ce sont eux dont la pensée a créé les coursiers radieux d'*Indra*[2], ces coursiers que la voix suffit pour atteler à son char[3] ; ils ont entouré le sacrifice de cérémonies saintes.

» Ils ont construit pour les véridiques *Açwins*[4] un char qui fait le tour du monde. Ils ont produit la vache qui donne le lait[5].

» Les Ribhous, puissants par leurs prières et par leur justice, ont rendu la jeunesse à leur père et à leur mère[6].

1. Les *Ribhous* sont trois frères : *Ribhou, Vibhwan, Vâdja.* (*Rig-Véda,* Section I, Lecture II, hymne 1 ; trad. de Langlois, revue par. Ed. Foucaux.)

2. *Indra,* roi de l'éther, du verbe *ind* (gouverner).

3. Les Ribhous ont, « par leur pensée, » créé les coursiers d'Indra, et le char des Açwins : c'est-à-dire, ils ont composé des hymnes dans lesquels Indra est représenté traîné par des coursiers et les Açwins portés sur un char.

4. Les *Açwins* sont les *Cavaliers* (de *açwa-s* [cheval], dont la racine est *aç* [traverser] ; en grec, ἵππο-ς ; en latin, *equu-s*). Ils représentent les deux crépuscules du matin et du soir. Ils sont appelés *véridiques* parce que le soleil ne manque jamais d'apparaître à la suite des feux avant-coureurs qui annoncent son lever. (*Rig-Véda,* I, III, 14.) — Ce sont les *Dioscures* des Grecs.

5. Les Ribhous ont produit « la vache qui donne le lait, » c'est-à-dire, ils ont institué l'offrande du *sóma,* dont le jus est filtré dans une peau de vache trouée.

6. Ils ont établi le sacrifice du matin qui redonne la vie au Ciel (*Dyó,* de *div* [briller] ; en latin, *Divum*) et à la Terre (*Prithivi,* de *prith,* étendre), qui sont le père et la mère des dieux et des hommes. (*Rig-Véda,* II, V, 2.) — Ce sont, chez les Grecs, Ζεὺς πατήρ et Γῆ μήτηρ, le couple divin des Pélasges.

» Ces libations s'adressent à vous et à *Indra*, qu'accompagnent les *Marouts*[1], ainsi qu'aux brillants *Adityas*[2].

» Ce sont les Ribhous qui ont divisé en quatre parties la coupe encore nouvelle du divin *Twachtri*[3]. »

Le nom d'*Orphée*[4] est inconnu à Homère et à Hésiode. Il personnifie l'hymne sacré d'origine aryenne. Il représente un corps de chantres primitifs qui, venus de l'Orient par l'Asie-Mineure, fondèrent en Thrace la poésie et la musique, pour les sacrifices en général, pour les mystères de Dionysos en particulier. Possédant des sciences occultes, des formules sacrées, des hymnes, gardant pour eux seuls la connaissance des rites religieux, ils donnèrent un commencement de civilisation à la Thrace[5] et ils y exercèrent leur suprématie jusqu'aux jours de rébellion (comme le firent, dans la Grande Grèce, les Pythagoriciens qui, après la destruction de leur école, s'allièrent aux Orphiques). Ceux qui échappèrent au massacre allèrent porter la poésie lyrique dans l'île de Lesbos : c'est pourquoi Virgile raconte que, lorsqu'Orphée fut mis en pièces par les Bacchantes, sa tête, portée sur les flots de l'Hébrus, parlait et chantait encore.

Eurydice. La mort de Pramadvarâ, mordue par un serpent, constitue une simple légende. La mort d'Eurydice est évidemment dans le même cas. Il faut donc l'écarter du mythe auquel elle a été ajoutée après coup pour en faire une aventure humaine.

1. Les *Marouts* sont les Vents compagnons d'Indra, qu'ils aident à chasser les nuages. (*Rig-Véda*, I, III, 5.)

2. Les *Adityas* représentent les formes du Soleil. Ils sont fils d'*Aditi* (la Nature, prise dans sa totalité). Voy. *Rig-Véda*, I, II, 5; II, VII, 4.

3. *Twachtri* est l'Artisan céleste (auquel correspond *Héphæstos*). — Il a fabriqué les coupes des sacrifices pour les Dévas, forgé la foudre pour Indra. (*Rig-Véda*, VIII, I, 8; VIII, I, 8.)

« La coupe de Twachtri a été divisée en quatre parties, » c'est-à-dire, les Ribhous ont établi quatre libations au lieu d'une.

4. D'après Langlois, *Orpheus* est une transformation phonétique de *Ribhous* : la voyelle *ri* s'est métamorphosée en *ar*; la consonne *bh*, pour la valeur du son, correspond à *ph*; donc *Ribhous* a naturellement donné *Arphous*, d'où les Grecs ont fait *Orpheus*. M. Ém. Burnouf adopte cette étymologie (*Littérature grecque*, t. I, p. 55).

5. « Orpheus nous initia aux mystères et nous inspira l'horreur du meurtre; Musæos nous enseigna les remèdes des maladies et la divination. » (Aristophane, *Grenouilles*, 1032.)

Voy. Horace, *Art poétique*, 391.

Si Eurydice est l'Aurore, elle doit naître et mourir chaque jour de la même manière. C'est ce qu'enseigne le *Rig-Véda*.

I. L'Aurore est une brillante fiancée, comme Eurydice :

« *Comme la danseuse, l'Aurore révèle toutes ses formes.* Elle découvre son sein, comme la vache découvre sa mamelle féconde ; et, de même que celle-ci donne son lait, l'Aurore distribue au monde entier sa lumière en dissipant les ténèbres.

» Antique, *renaissant chaque jour,* elle brille constamment des mêmes couleurs. » (*Rig-Véda,* I, VI, 12.)

« L'Aurore sait quel hommage lui est réservé au point du jour, et elle naît, blanchissant de ses rayons la noirceur de la Nuit. *Comme la femme vient à son époux, elle arrive constamment chaque jour au sacrifice près de celui qui l'honore.*

» *Telle qu'une vierge aux formes légères, ô Devi, tu accours vers le Déva*[1]. Jeune et riante, tu devances le Soleil et tu dévoiles ton sein brillant.

» Pareille à la jeune fille que sa mère vient de purifier, tu révèles à l'œil l'éclatante beauté de ton corps. » (*Rig-Véda*, II, I, 2.)

« Cette fille du Ciel[2] apparaît, vêtue de rayons lumineux, semblable au Soleil qu'elle précède. *Elle suit le chemin du sacrifice*[3], sans s'égarer dans les régions célestes.

» L'Aurore est comme l'*épouse amoureuse* qui étale en riant à son époux les trésors de sa beauté[4]. » (*Rig-Véda,* II, I, 3.)

II. Après avoir brillé un instant, l'Aurore disparaît dans les ténèbres de l'Occident, *caverne* dont elle sort le matin, quand le prêtre l'évoque par un hymne. C'est ainsi qu'Eurydice, après avoir été aperçue d'Orphée, retombe dans l'*Hadès* (l'Invisible) dont celui-ci l'avait tirée par ses chants :

« La première du monde entier, l'Aurore se lève et répand glorieusement au loin ses bienfaits. Toujours jeune, toujours nouvelle, *l'Aurore renaît* pour éveiller la terre; *elle vient la première à l'invocation du matin.*

1. Le Déva est soit *Agni* (*Ignis,* le Feu du sacrifice), soit le Prêtre qui invoque l'Aurore.

2. *Athênê* est également fille du Ciel. Voy. p. 127, n. 3.

3. Cette formule attribue au Sacrifice, dont l'Hymne fait partie intégrante, la vertu d'évoquer l'Aurore.

4. Les images de ce genre font comprendre pourquoi Eurydice est conçue comme la fiancée d'Orphée.

» Quand aujourd'hui tu dispenses le bonheur aux hommes, ô divine Aurore, bénie parmi les mortels, les prêtres purs de péché s'adressent au Soleil : « Voici le divin Savitri[1] qui vient à nous. »

» Par des retours successifs vont et reviennent le Jour et la Nuit, sous des formes différentes. Celle-ci est une *caverne* qui enveloppe le monde entier d'obscurité. L'Aurore brille au loin sur son char resplendissant. » (*Rig-Véda*, II, I, 2.)

« L'Aurore, fille du Ciel, se lève. *Elle vient avec le Sacrifice*, et elle révèle sa grandeur. Elle repousse les ténèbres odieuses. *Elle vient à la voix des hymnes.* » (*Rig-Véda,* V, v, 16.)

« Aurore, favorise-nous de tes présents, comme tu as déjà, pour prix de leurs hymnes, favorisé tes chantres. Aux bruits du sacrifice ils t'ont enfantée, et *tu as ouvert les portes de la montagne ténébreuse*[2]. » (*Rig-Véda,* V, v, 20.)

III. La légende d'Eurydice se termine par une circonstance dont aucun mythologue, que nous sachions, n'a pu rendre raison d'une manière satisfaisante[3] : c'est la défense que Proserpine fait à Orphée de *se retourner* pour regarder Eurydice. Selon nous elle s'explique très simplement par les considérations suivantes :

1° Toute loi de la nature prend, dans la mythologie, la forme d'un

1. *Savitri* est le Soleil considéré comme Producteur des formes. Il a donné son nom à la prière usuelle, la *Savitri :*

« Brillant et divin *Poûchan* (Nourricier), cet hymne nouveau est pour toi. C'est un hommage que nous te rendons.

» Prends plaisir à ces chants que nous accompagnons d'offrandes. Aime notre prière, comme l'époux aime son épouse.

» Qu'il soit notre sauveur ce *Poûchan,* qui de son regard embrasse le monde.

» Nous adorons la noble lumière du divin *Savitri,* qui provoque nos prières.

» Apportant avec nous l'offrande et la prière, nous demandons les bienfaits du divin *Savitri,* de *Bhaga* (le Fortuné).

» Par des sacrifices, par des hymnes, les prêtres que la Sagesse dirige et que la Prière inspire, honorent le divin *Savitri.* » (*Rig-Véda,* III, IV, 7.)

2. La *Nuit* est comparée à une *Caverne* dans laquelle les Rayons solaires, assimilés métaphoriquement à des vaches, sont gardés par *Bala* (la Violence). Une chienne divine, *Saramâ,* qui symbolise la Prière, est envoyée à la découverte. *Indra* vient ensuite délivrer les vaches dont il est le pasteur et brise la caverne où elles sont renfermées. C'est ainsi qu'Héraclès emmène de l'Hespérie (région du couchant) les bœufs de Géryon, et que, dans Virgile, Hercule reprend les bœufs que Cacus avait renfermés dans sa caverne.

3. Selon M. Max Müller, Orphée est le Soleil; selon M. Ém. Burnouf, Eurydice est la vache du sacrifice. Ces hypothèses n'expliquent pas la légende.

décret divin : Pluton ou Proserpine rend chaque jour Eurydice à Orphée, comme Jupiter fait passer alternativement de l'Hadès au Ciel et du Ciel à l'Hadès les Dioscures (les Açwins de l'Inde) qui représentent le crépuscule du matin et celui du soir ;

2° Si Proserpine, en rendant Eurydice à Orphée, impose à celui-ci la condition de ne point *se retourner*, c'est une allusion à un phénomène astronomique qui se renouvelle chaque jour dans les pays où la transparence de l'atmosphère permet d'observer toutes les phases de l'Aurore : pour la contempler dans tout son éclat, il faut tenir ses yeux attachés sur l'horizon du côté de l'Orient ; mais, si l'on veut en apercevoir les premières lueurs, il faut *se retourner* et regarder l'Occident ; les anciens avaient fort bien remarqué ce fait, comme l'atteste une ingénieuse légende racontée par Justin[1].

Ces principes posés, nous en déduisons l'interprétation du mythe :

Dès que les ténèbres de la nuit se dissipent, les prêtres allument le feu de l'autel et préparent les offrandes (dans l'Inde, le beurre clarifié et le sôma) ; ils attendent l'approche du lever de l'Aurore pour commencer le sacrifice en chantant l'hymne auquel est attribuée la vertu d'évoquer la déesse, parce qu'elle apparaît au moment où il est récité. D'après les rites, les prêtres se tournent vers l'Orient pour accomplir la cérémonie[2] ; mais, afin de connaître le moment propice, l'un d'eux *se retourne* vers l'Occident et observe l'apparition des premières lueurs de l'aube matinale[3]. Ces lueurs disparaissent promptement dans la montagne formée par les vapeurs qui s'élèvent à l'horizon. En exprimant ce fait par des termes mythologiques, on a pu dire : « *Orphée s'est retourné pour voir Eurydice ;* mais il n'a aperçu qu'un pâle fantôme qui s'est perdu aussitôt dans les ombres de l'Hadès. »

1. Les esclaves de Tyr s'étaient révoltés, et, ayant massacré les hommes libres, étaient convenus de donner la royauté à celui qui apercevrait le premier l'Aurore. L'un d'eux, qui avait épargné son maître, nommé Straton, reçut de lui le conseil de regarder l'Occident. C'est pourquoi, tandis que tous ses compagnons, rassemblés dans une plaine, tenaient leurs yeux attachés sur l'Orient, *il se retourna* et le premier signala l'Aurore qui blanchissait les sommets de la ville. (Justin, XVIII, III.)

2. A Notre-Dame et dans les églises construites selon les rites, le maître-autel est orienté.

3. Allez : pour ce grand jour il faut que je m'apprête,
Et *du temple déjà l'aube blanchit le faîte*. (Racine, *Athalie*.)

Pour les anciens comme pour les modernes, le livre sixième de l'*Énéide* est le plus parfait de tous[1]. Virgile y a mis son âme entière, y a déployé de la manière la plus complète les diverses qualités qui caractérisent son génie. L'harmonie des vers, la grandeur et la variété des images, la magnificence des descriptions, les qualités du style qui passe naturellement de l'abondance à la concision, de la richesse à la simplicité, et atteint le sublime sans effort; le sentiment religieux qui, dans le tableau de la destinée de l'homme, s'élève peu à peu de la mélancolie au plus haut degré du pathétique; tout concourt à produire dans l'ensemble une émotion profonde que n'excite avec une pareille force la lecture de nul autre poëme antique. Enfin, de même que, dans l'*Œdipe roi* de Sophocle, l'intérêt va croissant de scène en scène jusqu'à une catastrophe habilement préparée, de même les diverses parties du récit sont savamment combinées en vue de l'effet total où se révèle un art merveilleux.

Pour discerner ce que le livre sixième doit à l'Orient, il est nécessaire d'en faire d'abord une analyse méthodique.

Prologue. Dès le début, le poëte frappe notre imagination en nous plaçant à l'entrée du *temple d'Apollon*, dont l'oracle forme le prologue. Les portes de bronze sont ornées de bas-reliefs qui préparent à la vue du sanctuaire[2], comme les portes du Baptistère, à Pise, et celles de la Madeleine, à Paris. Après avoir offert un sacrifice, Énée pénètre dans la grotte sacrée dont la profondeur et

1. Voy. Boissier, *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 263.
2. Virgile a remplacé par ces portes de bronze les peintures murales qui décoraient le temple de Delphes. — Voy. Euripide, *Ion*.

l'obscurité inspirent une terreur religieuse. L'enthousiasme prophétique de la Sibylle annonce la présence du Dieu (*Deus, ecce Deus*); elle porte l'émotion à son comble quand elle met sous les yeux de ceux qui l'écoutent les horreurs de la guerre qui ensanglantera le Latium pour préparer la fondation de Rome (*Bella, horrida bella, Et Thybrim multo spumantem sanguine cerno*). Ensuite, reprenant le calme qui convient à son caractère sacerdotal, elle indique à quelles conditions Énée peut entreprendre la descente aux enfers qui forme le sujet du livre[1].

Les *funérailles de Misénus*, par la mélancolie qu'elles inspirent, préparent l'âme à méditer sur le sort qui l'attend après la vie terrestre et à essayer d'en pénétrer les mystères. Pour y être initié, il faut d'abord posséder la pureté dont le symbole est le *rameau d'or* des Mages, qui seul peut ouvrir l'entrée des Champs-Élysées (p. 398). Énée, guidé par les colombes de Vénus, va le cueillir dans un bois consacré à Hécate. Puis, remettant à la Sibylle ce gage de la protection divine, il pénètre avec elle dans la caverne souterraine pour revoir son père, comme Youdhichthira descend dans l'Enfer avec le messager des Dévas pour chercher ses frères et sa noble épouse.

Les Mystères d'Éleusis. Si Virgile avait adopté le plan esquissé par Platon dans le mythe de Er (p. 245), il aurait trouvé dans l'opposition de l'Enfer et du Ciel le sujet de brillantes descriptions, et devancé Dante sous ce rapport comme il a été son

1. On a loué sur tous les tons le tableau que Virgile fait du *délire de la Sibylle*. Abstraction faite de la beauté des vers, qui sont admirables, il a un défaut très-grave, du moins pour les modernes. Le *délire de la Pythie*, auquel Virgile assimile celui de la Sibylle, était provoqué par certaines circonstances physiques et physiologiques qui en faisaient véritablement, pour parler le langage vulgaire, une *attaque de nerfs*. Le don de prophétie, tel qu'il a été compris par les Indiens, les Juifs, les Chrétiens, a pour principe la méditation religieuse, qui suppose le recueillement. (Voy. le début du *Râmâyana*, p. 201.) Michel-Ange a parfaitement exprimé cette vérité par la gravité et par la noblesse qu'il a données à l'attitude de la Sibylle Érythrée et à celle de la Sibylle Delphique dans la Chapelle-Sixtine. Racine, à son tour, a corrigé heureusement Virgile dans la prophétie de Joad :

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi?
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi ?
C'est lui-même; il m'échauffe, il parle : mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent. (*Athalie*, III, VII.)

maître pour le style[1]. Il a préféré suivre scrupuleusement la tradition des Mystères d'Éleusis, telle qu'elle est résumée par Aristophane dans les vers où Hèraclès dépeint à Dionysos la route qu'il a suivie lui-même pour descendre au Tartare.

« Le trajet est long. D'abord tu arriveras sur le bord d'un vaste et profond marais (l'Achéron[2]). Il y a là un vieux nocher qui te passera dans sa petite barque pour une double obole[3]. Ensuite tu verras des serpents et une foule de monstres épouvantables[4]; puis un grand bourbier éternel-

1. « Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte
Che spande di parlar sì largo fiume?
Risposi lui con vergognosa fronte.
» Oh degli altri poeti onore e lume,
Vagliami 'l lungo studio e 'l grande amore,
Che m' han fatto cercar lo tuo volume.
» Tu se' lo mio maestro e 'l mio autore,
Tu se' solo colui da cu' io tolsi
Lo bello stile che m' ha fatto onore. » (*Enfer*, I.)

« Es-tu donc ce Virgile et cette source qui répand un si large fleuve d'éloquence? lui répondis-je le front rougissant. O toi, des autres poëtes l'honneur et la lumière, puissent valoir pour moi la longue étude et le grand amour qui m'ont fait chercher ton livre. Tu es mon maître et mon guide, tu es le seul dont j'ai pris le beau style qui m'a fait honneur. »

2. Hinc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas. (*Énéide*, VI, 295.)

3. Au lieu de la remettre à Charon, la Sibylle lui montre le rameau d'or.

4. Multaque præterea variarum monstra ferarum,
Centauri in foribus stabulant, Scyllæque biformes,
Et centumgeminus Briareus, ac bellua Lernæ
Horrendum stridens, flammisque armata Chimæra,
Gorgones, Harpyiæque, et forma tricorporis umbræ. (VI, 285.)

Énée, croyant que ces monstres ont un corps véritable, veut les frapper de son glaive; mais la Sibylle l'avertit que ce sont des fantômes (*tenues sine corpore vitæ*). Par cette remarque, Virgile indique suffisamment qu'il emploie les mythes de la Grèce en un sens allégorique.

Dans les *Grenouilles* (285-305), Aristophane nous offre une scène analogue, avec la différence qui doit exister entre l'épopée et la comédie. L'esclave qui accompagne Dionysos, voulant rire aux dépens de son maître, annonce qu'il aperçoit Empousa (espèce de spectre-vampire qui, prenant toutes les formes, tâchait de surprendre les voyageurs dans des lieux écartés pour les dévorer). Dionysos, que le poëte représente comme un poltron, se dispose à s'enfuir; mais son esclave le rassure en lui jurant que l'apparition s'est évanouie.

lement infect, où sont plongés tous ceux qui ont fait tort à un hôte, frappé leur mère ou leur père, prêté un faux serment[1]. Plus loin, ce sera de tous côtés un concert de flûtes, une éclatante lumière[2], comme ici, des buissons de myrtes, des troupes bienheureuses d'hommes et de femmes[3]. Ces bienheureux sont les initiés : ils habitent tout près du palais de Pluton, et sur la route même qui y conduit. » (*Les Grenouilles*, 136, 163.)

I. *La descente.* — A l'imitation d'Empédocle qui, avant d'expliquer les lois établies par la sagesse divine pour régir l'univers, annonce qu'il ne révélera aux êtres éphémères que ce que permet la Piété (p. 88), Virgile prie les puissances infernales de le laisser dévoiler ce que la tradition lui a appris sur les mystères des régions souterraines, dans lesquelles Énée s'avance à la suite de la Sibylle comme Youdhichthira à la suite du messager des Dévas (p. 404).

Pour ménager une transition entre les images de la vie et celles de la mort, le poëte offre d'abord aux yeux d'Énée les *mauvais Génies* qui, d'après Empédocle, épuisent les forces de l'homme sur la terre (p. 255), et les *fantômes* dont une imagination maladive effraie les âmes superstitieuses (p. 384, n. 4).

II. *Le passage du Styx.* — Arrivé au bord du Styx, Énée aperçoit les *ombres* qui demandent impatiemment à le traverser, parce qu'elles aspirent à obtenir le repos et à jouir de la société des justes[4]. Celles dont les corps ont été purifiés selon les rites

1. Voy. ci-dessus Platon, p. 249, et Virgile, p. 249, n. 2.

2. Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo, solemque suum, sua sidera norunt. (VI, 640.)

3. Conspicit ecce alios dextra lævaque per herbam
Vescentes, lætumque choro Pæana canentes
Inter odoratum lauri nemus. (VI, 666.)

4. Stabant orantes primi transmittere cursum,
Tendebantque manus *ripæ ulterioris amore*. (VI, 311.)

« Tous les morts, debout le long du Styx, demandaient à passer les premiers, et tendaient les mains *dans le désir d'arriver à la rive ultérieure.* »

Cette image mystique peint l'âme qui aspire au ciel. Elle fait penser à ces pieux solitaires de l'Inde qui, les mains levées vers les astres, demandaient à Brahma la grâce d'être réunis à lui. Aussi est-elle familière aux poëmes sanscrits :

« Retiré dans une forêt, le roi Pândou se livrait à la dévotion, réprimait son orgueil, domptait ses sens, s'appliquait de toutes ses forces à conquérir la béatitude céleste par ses austérités. *Impatient d'arriver à la rive ultérieure du Swarga,* il se

funéraires sont seules reçues dans la barque de Charon[1]; les autres, avant de franchir le fleuve, doivent errer pendant cent ans sur son rivage pour être purifiées de leurs souillures par l'agitation de l'air où elles volent[2]. L'apparition de Palinurus confirme cette croyance

mit en route pour un pèlerinage avec ses deux épouses. » (*Mahâbhârata*, Adi-Parva, § 4647; trad. de Fauche, t. I, p. 495.)

« Il est une rivière nommée Espérance... Les victorieux ascètes qui en ont atteint *l'autre rive* sont remplis de joie. » (Bhartrihari, *Stances*, III, § 11.)

« La vie a l'instabilité des flots, l'éclat de la jeunesse ne dure que peu de jours, les biens sont aussi fugitifs que la pensée, toutes les jouissances n'ont que le scintillement éphémère de l'éclair dans la saison des pluies : ayez donc la pensée fixée sur Brahma afin de *passer sur l'autre rive* de cette mer effrayante qu'on nomme la vie. » (*Ibid.*, III, § 37.)

Dans le Bouddhisme, l'expression *arriver à l'autre rive* signifie *être affranchi de la renaissance*. Voy. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient*, t. III, p. 727.

1. Navita sed tristis nunc hos, nunc accipit illos;
Ast alios longe submotos arcet arena. (VI, 315.)

Virgile paraît s'être inspiré de Polygnote qui, dans une peinture murale du temple de Delphes, avait représenté des *initiés* traversant sur la barque de Charon le fleuve infernal. (Girard, *Le Sentiment religieux en Grèce*, p. 293.)

Dante, à son tour, a interprété dans un sens mystique les deux vers que nous venons de citer. Au chant II du *Purgatoire*, l'ange reçoit dans sa barque les âmes qui sont dignes d'y entrer :

« L'ange vint au rivage avec une barque si déliée et si légère, qu'elle glissait sur l'eau sans y plonger. Le nocher céleste se tenait à la poupe, et le bonheur était gravé sur son front. Plus de cent esprits étaient assis dans la barque... L'ange leur fit le signe de la sainte croix. Ils se jetèrent tous sur la plage, et il s'en alla aussi rapidement qu'il était venu...

» O mon Casella ! (dit Dante) je fais ce voyage pour retourner dans le monde ; mais toi, comment arrives-tu si tard dans cette terre ? » Et il reprit : « On ne m'a fait aucun tort, si *celui qui prend ceux qu'il veut et quand il veut* m'a refusé plusieurs fois le passage. Car sa volonté obéit à une volonté juste, et ce n'est que depuis trois mois qu'il a reçu en paix dans sa barque ceux qui ont voulu y entrer. »

2. Patrocle apparaît à Achille et lui dit :

« Tu dors et tu m'oublies ! Vivant, j'étais l'objet de tes soins ; mort, tu me négliges. Hâte-toi de m'ensevelir pour que je puisse franchir les portes du palais de Hadès. Les âmes, *ombres des défunts* (εἴδωλα καμόντων), me repoussent et ne me permettent point de me mêler avec elles au delà du fleuve, et *j'erre au hasard devant les vastes portes du palais de Hadès.* » (*Iliade*, XXIII, 71.)

Platon a donné à cette croyance populaire un sens moral :

« *Si l'âme sort pure du corps*, sans entraîner rien du corps avec elle, parce qu'elle n'a eu avec lui aucun commerce, volontaire du moins, qu'elle a mis au contraire tous ses soins à le fuir et à se recueillir en elle-même, en s'exerçant à bien philo-

populaire par un exemple touchant. La Sibylle le console. Ensuite, s'approchant du fleuve redoutable, elle montre à Charon le rameau d'or qui l'oblige de recevoir les deux voyageurs dans sa barque; elle apaise Cerbère par un gâteau soporifique, et elle introduit le héros dans la première des régions qu'elle va lui faire parcourir.

III. *Les Champs des Pleurs.* — La première région des enfers, nommée *Champs des Pleurs* (*Lugentes Campi*)[1], est une espèce de Purgatoire[2], où ceux qui ne sont pas condamnés aux supplices du

sopher et à méditer sur la mort (comme les solitaires retirés dans les forêts de l'Inde), *elle se rend vers ce qui est semblable à elle, ce qui est sans forme visible, divin, immortel, sage;* et, ce but une fois atteint, elle entre en possession du bonheur véritable, délivrée de l'erreur, de la folie, des craintes, des amours sauvages et de tous les autres maux des hommes, et, comme on dit des initiés, *elle passe le reste du temps avec les Dieux.* Mais, *si elle sort du corps impure et souillée,* parce qu'elle a eu avec lui un commerce continuel, qu'elle s'est laissé charmer par les désirs et les voluptés, au point de croire qu'il n'y a de réel que ce qu'on peut voir et toucher, *elle est appesantie et entrainée de nouveau vers le monde visible par l'horreur qu'elle a de ce qui est sans forme visible et de l'Hadès* (φόβῳ τοῦ ἀειδοῦς τε καὶ Ἅιδου : Platon dérive Ἅιδης, l'*invisible,* de ἀειδής): *elle est ballottée dans l'air,* dit-on, *autour des monuments et des tombeaux* (περὶ τὰ μνήματά τε καὶ τοὺς τάφους κυλινδουμένη), auprès desquels on a vu parfois des *fantômes ténébreux d'âmes*, comme doivent être les *formes des âmes* (ψυχαὶ εἴδωλα) qui ont quitté le corps sans être pures et qui retiennent quelque chose de la forme visible, ce qui fait que l'œil peut les apercevoir. » (*Phédon*, p. 81.)

Virgile suit Homère ; mais il ajoute à ce mythe une idée de purification par le nombre mystique de *cent ans :*

Centum errant annos volitantque hæc littora circum.

Plus loin, il assigne une durée de *mille ans* au cercle que l'âme parcourt dans ses divers modes de purification :

Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno.

Ces nombres *cent* et *mille* sont empruntés à Platon. Voy. ci-dessus, p. 248, 249.

1. Empédocle dit qu'il a gémi et versé des larmes à la vue de la *prairie de l'Infortune* (p. 86, 255-256). Dante en a fait le premier cercle de l'Enfer.

2. La conception de cette espèce de Purgatoire est empruntée à un passage du *Phédon* que nous avons déjà cité (p. 249, n. 5) :

« Ceux qui sont trouvés n'avoir ni bien ni mal vécu habitent près du lac Achérusiade. *Après s'être purifiés, en subissant la peine des fautes qu'ils ont pu commettre, ils sont délivrés et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions.* »

Virgile a adopté cette doctrine et l'a résumée en deux vers :

Quisque suos patimur Manes; exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus.

Tartare se purifient avant d'entrer dans les Champs-Élysées. Elle comprend cinq classes de morts, dont le sort est déterminé par Minos : 1° les enfants enlevés du sein de leurs mères avant d'avoir goûté de la douceur de la vie [1] sont soumis à l'épreuve de la douleur morale pour parvenir à la condition des âmes parfaites ; 2° les accusés injustement condamnés à mort expient les fautes qu'ils ont pu commettre sur la terre ; 3° ceux qui se sont suicidés subissent la peine de leur égarement [2] ; mais leurs regrets tardifs ne changent rien à la loi divine ; 4° les amants malheureux errent dans des bosquets de myrte où ils continuent à ressentir des tourments analogues à ceux que la passion leur a causés sur la terre ; Énée lui-même, qui a poussé Didon au désespoir en l'abandonnant après avoir contracté avec elle une union contraire à la volonté des Dieux [3], verse des larmes de repentir à la vue de sa victime et essaie d'obtenir son pardon par l'aveu de sa faute ; 5° les héros moissonnés dans les combats souffrent par suite des sentiments de haine qui leur ont mis les armes à la main pour donner la mort ou la recevoir ; le récit que Déiphobus fait de sa fin déplorable

1. Platon ne mentionne que sous forme de prétérition le sort des enfants morts peu de temps après leur naissance. Voy. p. 249.

2. Platon dit dans le *Phédon* que le suicide est défendu par la religion. Voyez ci-dessus p. 47.

3. Le discours qu'Énée adresse à Didon ressemble pour la forme à celui qu'Ulysse adresse à Ajax dans l'*Odyssée* (XI, 551). Mais les situations sont complétement différentes. Ulysse, en disputant à Ajax les armes d'Achille devant les rois choisis pour juges, n'a rien fait de contraire à la justice humaine ni à la loi divine. Énée, au contraire, en contractant avec Didon une union clandestine, a manqué à la foi jurée parce qu'il l'a abandonnée, comme Thésée avait abandonné Ariane ; il a de plus désobéi aux ordres des Dieux, dont les oracles lui prescrivaient de porter dans le Latium les Pénates de Troie. D'après le principe même proclamé par Virgile (*Quisque suos patimur Manes ; exinde per amplum Mittimur Elysium*), il doit expier sa faute avant d'entrer dans les Champs-Élysées : il l'expie réellement, en demandant à son amante de lui pardonner d'avoir été la cause involontaire de sa mort et en versant des larmes de repentir. Quant à Didon, elle n'a rien à répondre : car, avant de se tuer, elle a prononcé contre Énée et contre ses descendants une imprécation terrible (p. 419-420), qui aura son effet comme l'imprécation prononcée par Ariane contre Thésée (p. 321, n. 2).

C'est donc pour se purifier de sa faute qu'Énée traverse les Champs des Pleurs et y partage les souffrances de ceux qui s'y trouvent, tandis qu'il n'entre pas dans le Tartare. Il est ainsi soumis à la même condition que Youdhichthira qui, étant descendu dans l'Enfer, y demeure quelque temps avant d'être rappelé au Swarga (p. 406).

rappelle les légendes de la guerre de Troie[1] et prépare l'esprit du lecteur aux combats du Latium par le souhait de victoire qui termine l'épisode.

IV. *Le Tartare.* — Énée reprend ensuite le chemin qui conduit aux Champs-Élysées. Il n'entre point dans le Tartare parce qu'il a expié sa faute en traversant les Champs des Pleurs[2]. Il en aperçoit seulement les murs et la porte, comme les initiés dans les mystères d'Éleusis[3]. La Sibylle, instruite par Hécate, lui en fait la description. Elle distingue deux espèces de crimes : elle dépeint d'abord, d'après les mythes d'Hésiode, d'Homère et des autres poëtes grecs, les supplices infligés aux forfaits qui ont été commis contre les Dieux[4] ; puis elle énumère, d'après Platon (p. 249), les attentats qui violent les lois sociales[5] ; mais elle n'indique que d'une manière vague les châtiments dont les frappe Rhadamanthe.

1. Virgile a, dans ce morceau, fait des emprunts au livre XI de l'*Odyssée.*

2. Nulli fas casto sceleratum insistere limen. (VI, 563.)

3. Dans le premier acte des Mystères d'Éleusis, les initiés marchaient quelque temps dans les ténèbres, entendaient gronder des bruits souterrains, tels que le mugissement dont parle Platon (p. 251), puis des portes s'ouvraient avec fracas et laissaient entrevoir des apparitions effrayantes, semblables à celles que décrit la Sibylle :

« Quand Rhadamanthe a arraché aux pervers l'aveu des fautes dont ils ont remis l'expiation à l'heure tardive de la mort, aussitôt Tisiphone, armée d'un fouet vengeur, les frappe et les insulte ; leur présentant de la main gauche ses horribles serpents, elle appelle à elle ses sœurs redoutables. Alors les portes du Tartare s'ouvrent en roulant sur leurs gonds avec un bruit affreux. Tu vois qui occupe le vestibule, quel monstre garde le seuil. » (*Énéide*, VI, 569.)

4. Virgile ne s'est pas inspiré seulement des poëtes, mais encore de Polygnote qui, au temple de Delphes, dans la Lesché des Cnidiens, avait représenté sur une muraille le voyage d'Ulysse dans la contrée des morts : il y avait peint les supplices de Tantale et de Sisyphe, de manière à éveiller l'idée d'une allégorie morale. — Voy. Girard, *Le Sentiment religieux en Grèce*, p. 292.

5. « Là sont ceux qui durant leur vie ont haï leurs frères, maltraité leur père ou trompé la bonne foi d'un client ; la foule des avares qui ont gardé pour eux leurs trésors et n'en ont point donné une part à leurs proches, les adultères égorgés pour leur crime, et ceux qui, prenant part à des guerres impies, n'ont pas craint de trahir la fidélité due à leurs maîtres : tous, enfermés dans ces lieux, attendent leur supplice. » (*Énéide*, VI, 608.)

En rapprochant ces vers de ceux d'Aristophane (p. 385), on est conduit à admettre que, dans les Mystères d'Éleusis, on enseignait les principes fondamentaux de la morale sous la forme d'une énumération des crimes dont les auteurs étaient

Tout ce tableau a pour but d'enseigner la morale en inspirant l'horreur des crimes et la crainte de la justice divine. Il se résume en ce vers :

Discite justitiam moniti et non temnere Divos.

« Apprenez par ces exemples à pratiquer la justice et à respecter les Dieux[1]. »

Après avoir accompli le douloureux pèlerinage suivant les rites d'Éleusis, Énée se lave dans une eau pure, avant d'entrer aux Champs-Élysées, de même que Youdhichthira se baigne dans la Gangâ céleste en arrivant au Swarga (p. 407) ; puis il attache à la porte du palais de Pluton le rameau d'or comme offrande à Proserpine.

V. *Les Champs-Élysées.* — Énée et la Sibylle entrent aux Champs-Élysées. Aux ténèbres et à la tristesse succèdent la lumière et la joie qui sont la récompense des hommes pieux[2] :

condamnés aux peines du Tartare. Cette énumération devait être fort simple, comme celle de Virgile, et ressembler aux cinq préceptes obligatoires pour tous les fidèles dans la morale bouddhique : « 1° ne point tuer ; 2° ne point voler ; 3° ne point commettre d'adultère ; 4° ne point mentir ; 5° ne point s'enivrer. »

1. Dante s'est inspiré de cette pensée dans l'inscription qu'il a mise à la porte de l'Enfer :

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.
Giustizia mosse 'l mio alto fattore.
Fecemi la divina potestate,
La somma sapienza, e 'l primo amore.
Dinanzi a me non fur cose create,
Se non eterne, ed io eterno duro.
Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.

La sentence du dernier vers résume avec concision cette pensée de Virgile :

« Combien les coupables voudraient souffrir encore, à la clarté des cieux, et la pauvreté et les durs travaux ! *La loi divine s'y oppose* (*Fas obstat*) ; un odieux marais les entoure de ses tristes ondes, et le Styx les emprisonne en coulant neuf fois autour d'eux. » (*Énéide*, VI, 436.)

2. **Chœur des initiés.** « Iacchos, dieu vénéré, accours à notre voix. Iacchos, viens dans cette prairie, ton séjour favori ; viens diriger les chœurs sacrés des initiés. Que sur ta tête se balancent en épaisse couronne les rameaux de myrte chargés de fruits, et que ton pied hardi figure cette danse religieuse et pure que répètent nos chœurs sacrés.

« Ils arrivèrent dans des lieux charmants [1], dans des bosquets délicieux, parés d'une riante verdure et séjour de la félicité. Un air plus pur revêt ces campagnes d'une lumière éclatante [2] : les ombres des morts y ont leur soleil et leurs astres. » (VI, 636.)

Les ombres consacrent leur temps aux occupations dont elles ont contracté le goût pendant la vie terrestre. C'est la conception indiquée par Pindare dans une élégie [3] :

« L'éclat du soleil éclaire la nuit dans la région qu'habitent les bienheureux. Des prairies émaillées de roses rouges leur servent de promenade; des arbres à encens leur fournissent de l'ombrage, et les rameaux plient sous le poids de fruits d'or. Les uns font courir des chevaux dans des gymnases; d'autres jouent avec des jetons; d'autres tirent de la lyre

» Agite les torches ardentes et ravive leur éclat, ô Iacchos, astre brillant de nos mystères nocturnes. *La prairie étincelle de mille feux ;* les vieillards secouent le poids des soucis et des longues années, et toi, bienheureux, une torche à la main, guide sur cet humide tapis de fleurs les danses de la jeunesse.

» Que nos hymnes maintenant s'adressent à Dèmèter, la reine des moissons, la déesse couronnée d'épis; à elle les accents de nos divins concerts. *O Dèmèter, qui présides aux purs Mystères, assiste-nous, protège tes chœurs ; puissé-je, loin de tout péril, me livrer sans cesse aux jeux et aux danses !*

» *Je vais avec les jeunes filles et les femmes dans l'enceinte sacrée où se célèbrent les cérémonies nocturnes; c'est moi qui porterai le flambeau sacré...*

» Allons dans les prairies émaillées de roses former, selon nos rites, ces chœurs gracieux auxquels président les Mœres (les Parques) bienheureuses. *C'est pour nous seuls que luit le soleil. Ses joyeux rayons éclairent les initiés qui ont mené une vie pieuse, également chère aux étrangers et aux citoyens.* » (*Les Grenouilles,* 324-459.)

1. Le *Mahâbhârata* nous offre la même image. Voy. p. 48.

2. Dante a peint d'une manière charmante cette succession de la lumière aux ténèbres :

> Dolce color d' oriental zaffiro,
> Che s' accoglieva nel sereno aspetto
> Dell' aer puro infino al primo giro,
> Agli occhi miei ricominciò diletto
> Tosto ched i' usci' fuor dell' aura morta,
> Che m' avea contristati gli occhi e 'l petto. (*Purgatoire,* I.)

« Une douce couleur de saphir oriental, qui se répandit dans le serein aspect de l'air pur jusqu'au premier cercle, recommença à charmer mes yeux aussitôt que je fus sorti de l'air mort qui avait contristé mes yeux et mon cœur. »

3. Ce fragment du poëte thébain nous a été conservé par Plutarque dans la *Consolation à Apollonios.*

de mélodieux accents. Les fleurs exhalent les odeurs les plus suaves; enfin, dans cet aimable séjour, l'air est embaumé par les parfums délicieux que l'on brûle dans le feu qui brille sur les autels des Dieux. »

VI. *Le retour des âmes à la vie*[1]. — Le dernier acte du drame mystique, dans les Mystères d'Éleusis, comprenait deux choses : d'abord l'ensemble des cérémonies symboliques qui enseignaient d'une manière énigmatique les vicissitudes de la destinée humaine, les alternatives de la mort et de la renaissance[2]; puis la contemplation silencieuse des statues des Dieux dont les initiés espéraient partager la félicité après l'existence terrestre[3].

Virgile a dépeint le *retour des âmes à la vie* par deux symboles empruntés aux Mystères d'Éleusis, les *abeilles*, qui figuraient les

1. L'expression devait être employée dans les Mystères d'Éleusis. Aristophane fait dire à un mort: « J'aimerais mieux *revivre* (ἀναβιῶναι). » — Voyez les *Grenouilles*, 177.

2. « Des phénomènes terrestres, les vicissitudes de la végétation, surtout celle du blé, la vie et la mort de la nature dans leur perpétuelle alternance, faisaient le fond de toute cette mythologie et de toutes ces cérémonies mystiques. Mais ce fond n'était pas tellement physique qu'il ne fût en même temps moral et métaphysique, qu'il ne se rapportât à l'homme et à sa destinée, aussi bien qu'à la Nature et à son histoire représentée par celle des Dieux. Seulement, il se rapportait à l'un comme à l'autre d'une manière indirecte, énigmatique, symbolique, où les idées pures étaient confondues avec les faits sensibles et les sentiments avec les images, où la religion parlait à l'imagination pour arriver au cœur et à l'esprit. » (Guigniaut, *Mémoire sur les mystères de Cérès et de Proserpine*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXI, 2e partie, p. 25.)

3. Thémistios fait allusion à la contemplation des statues dans un morceau où l'on trouve plutôt l'affectation d'un bel esprit que la profondeur d'un philosophe :

« La sagesse, fruit de son génie et de son travail, Aristote l'avait recouverte d'obscurité et enveloppée de ténèbres, ne voulant ni en priver les bons ni la jeter dans les carrefours; toi, mon père, tu as pris à part ceux qui en étaient dignes, et pour eux tu as dissipé les ténèbres et mis à nu les statues. Le néophyte, qui venait de s'approcher des lieux saints, était saisi de vertige et frissonnait; triste et dénué de secours, il ne savait ni suivre la trace de ceux qui l'avaient précédé, ni s'attacher à rien qui pût le guider et le conduire dans l'intérieur: tu vins alors t'offrir comme hiérophante, tu ouvris la porte du vestibule du temple, tu disposas les draperies de la statue, tu l'ornas, tu la polis de toutes parts, et tu la montras à l'initié toute brillante et toute resplendissante d'un éclat divin; et le nuage épais qui couvrait ses yeux se dissipa, et du sein des profondeurs sortit l'Intelligence, toute pleine d'éclat et de splendeur, après avoir été enveloppée d'obscurité; et Aphroditè (Vénus) apparut à la clarté de la torche que tenait l'hiérophante, et les Charites (les Grâces) prirent part à l'initiation. » (Thémistios, *Discours*, XX.)

âmes appelées à une nouvelle existence [1], et le *Lèthè*, qui indiquait que les âmes oubliaient le passé en recommençant une période où elles pouvaient de nouveau mériter et démériter [2] :

« Cependant Énée voit dans un vallon écarté une forêt solitaire et des bosquets touffus que fait retentir le vent : les eaux du *Lèthè* baignent ce séjour tranquille; autour du fleuve voltigeaient des nations et des peuples innombrables : telles, dans une prairie, par un beau jour d'été, les *abeilles* se posent sur différentes fleurs, se répandent autour des lis éclatants de blancheur, et remplissent de leur bourdonnement toute la plaine. Énée tressaille à ce spectacle inattendu; il s'informe des causes de ce fait qu'il ne comprend pas : « Quel est ce fleuve dans le lointain? quelle est cette multitude qui en couvre les rives? » Anchise lui répond : « Les âmes qui, par la Loi divine, doivent entrer dans d'autres corps, viennent boire aux ondes du Lèthè un long oubli de leurs soucis passés [3]. Depuis longtemps je désire te les montrer et les faire passer sous tes yeux; je veux t'énumérer cette longue suite de tes descendants, afin que tu te réjouisses davantage avec moi d'avoir trouvé l'Italie [4]. » (VI, 703.)

VII. *La vision bienheureuse.* — Quant à la *contemplation des statues des Dieux,* scène étrangère au sujet de l'*Énéide*, Virgile l'a remplacée par la *contemplation des ombres des héros* qui ont illustré Rome. Les rites d'Éleusis sont d'ailleurs observés scrupuleusement. De même que, dans les Mystères, le *mystagogue* présidait aux purifications et aux initiations préparatoires, tandis que l'*hiérophante* faisait contempler les statues des Dieux au *myste* (*initié*)

1. Le symbole des *abeilles* a été expliqué ci-dessus, p. 364.

2. Dans les *Grenouilles* (185), Charon dit à Dionysos :

« Qui vient du séjour des soucis et des infortunes dans le séjour du repos? Qui vient dans la *plaine du Lèthè?* »

Virgile a imité ces paroles :

> Navita quos jam inde ut Stygia prospexit ab unda
> Per tacitum nemus ire, pedemque advertere ripæ,
> Sic prior aggreditur dictis atque increpat ultro :
> « Quisquis es, armatus qui nostra ad flumina tendis,
> Fare age quid venias ; jam istinc et comprime gressum.
> Umbrarum hic locus est, Somni Noctisque soporæ. » (VI, 385.)

3. Voy. le récit de Er, p. 261.

4. Par cette phrase, l'épisode se rattache au plan général du poëme.

qui devenait ainsi *épopte* (*voyant*)[1]; de même, dans le pèlerinage infernal qu'accomplit Énée, la Sibylle le guide dans la descente, oblige Charon de le recevoir dans sa barque pour traverser le Styx et lui explique le sens de ce rite, le dirige dans les Champs des Pleurs, lui décrit le Tartare, lui donne l'instruction religieuse et morale jusqu'au moment où le rameau d'or est suspendu à la porte du palais de Proserpine; alors apparaît Anchise qui, remplissant le rôle de prophète, montre à son fils le Lèthè et les abeilles, puis lui révèle les lois qui règlent la destinée des âmes[2], enfin lui fait passer en revue les ombres des grands hommes qui doivent étendre l'empire de Rome sur toute la terre et égaler les Dieux par leurs vertus :

« Sous les auspices de Romulus, mon fils, l'illustre Rome étendra son empire sur toute la terre et s'égalera à l'Olympe par sa magnanimité. » (VI, 781.)

Épilogue. Anchise rattache son discours au sujet principal du poëme par un épilogue dans lequel, après avoir encouragé son fils en lui prédisant les exploits de ses descendants, il lui donne des conseils pour vaincre les ennemis qu'il aura à combattre, comme, dans le livre XI de l'*Odyssée,* Tirésias enseigne à Ulysse les moyens de retourner à Ithaque et de se débarrasser des prétendants.

Après avoir analysé ce livre pour en faire comprendre l'ensemble, nous allons examiner les trois épisodes dans lesquels Virgile s'est inspiré des livres de l'Orient, le *rameau d'or,* la *descente d'Énée aux enfers,* et le *discours d'Anchise.*

1. « Ce n'est point sans raison que, dans les Mystères des Grecs, ont lieu d'abord les *purifications,* analogues aux ablutions chez les Barbares. Viennent ensuite les *petits mystères,* renfermant un certain fondement d'instruction et de préparation à ce qui doit suivre. Quant aux *grands mystères,* dans toute leur teneur, il ne reste plus rien à apprendre; *il n'y a qu'à contempler et à concevoir en esprit la nature de ce qui se passe sous les yeux et les choses qui se font.* » (Clément d'Alexandrie, *Stromates,* V, éd. Potter, p. 689.)

2. De même, dans la *Divine Comédie,* Virgile fait parcourir à Dante l'Enfer et le Purgatoire, puis le remet à Béatrix qui lui enseigne les mystères de la Théologie et lui montre dans les sphères célestes les saints et les bienheureux.

LE RAMEAU D'OR

La fiction du rameau d'or est une de celles qui plaisent le plus à l'imagination, parce qu'elle se prête aisément aux diverses applications allégoriques qu'on en veut faire. Pour Virgile, c'est un symbole religieux; pour les poëtes, c'est un emblème de l'inspiration poétique qu'ils se transmettent l'un à l'autre; pour les savants, c'est une image de la fécondité inépuisable de l'esprit humain qui produit sans cesse de nouvelles conceptions, comme l'arbre sacré remplace sans cesse par une nouvelle branche celle qu'a cueillie une main prédestinée :

Unoque avulso non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.

Commençons par rapprocher les passages où Virgile expose cette fiction.

Le rameau d'or. — « Énée, dit la Sibylle, si tel est le vœu de ton cœur, si tu brûles du désir de traverser deux fois les eaux du Styx et de voir deux fois le sombre Tartare, et qu'il te plaise d'entreprendre un voyage aussi périlleux, apprends ce que tu dois commencer par faire. *Sur un arbre touffu se cache un rameau consacré à Junon infernale; son feuillage et sa tige flexible sont d'or;* un bois sacré l'entoure et une profonde vallée le couvre d'une ombre épaisse. Mais il n'est point donné de pénétrer dans les profondeurs de la terre avant d'avoir détaché ce rameau d'or de l'arbre qui l'a produit : *c'est un présent dont la belle Proserpine veut qu'on lui fasse hommage.* Quand ce rameau est détaché, un rameau pareil lui succède et se couvre également de feuilles d'or. *Cherche-le des yeux dans le bois sacré, et, quand tu l'auras découvert, cueille-le selon le rite avec la main*[1] *:* car il se détachera de

1. Voyez ci-après p. 398, n. 2.

lui-même, si les destins t'appellent; autrement, tu ne vaincras pas sa résistance, et le fer le plus dur ne pourra le couper... En contemplant l'immense forêt, Énée prononce cette prière : « Oh ! si le rameau d'or s'offrait à moi dans ce bois épais ! » A peine avait-il parlé, que deux colombes descendirent du ciel sous les yeux mêmes du héros et vinrent se poser sur le vert gazon. Énée reconnaît les oiseaux consacrés à sa mère, et s'écrie avec joie : « Soyez mes guides, et du haut des airs dirigez mes pas vers l'arbre sacré où la terre féconde est ombragée par le précieux rameau. » Il dit, s'arrête, observe les indications que lui fournissent ces oiseaux et la route qu'ils s'apprêtent à suivre. D'abord, il les voit becqueter l'herbe en voltigeant et ne s'éloigner qu'autant que l'œil peut suivre leur essor. Puis, arrivées aux gorges infectes de l'Averne, les colombes s'élèvent d'un vol rapide, et, glissant dans un air limpide, elles se posent toutes deux sur l'arbre désiré, d'où l'éclat de l'or, tranchant avec le feuillage, resplendit aux yeux d'Énée. *Comme on voit dans les forêts, à l'approche des froids de l'hiver, le gui, poussant sur un arbre étranger, étaler son feuillage nouveau et couvrir de ses baies jaunâtres les rameaux qu'il entoure; tel était sur un chêne touffu l'aspect du rameau d'or, ainsi frémissaient ses feuilles métalliques au souffle léger du vent.* Énée le saisit aussitôt, l'arrache avec empressement et le porte à la demeure de la Sibylle. » (VI, 133, 187.)

Vertu du rameau d'or. — « Le Troyen Énée (dit la Sibylle à Charon), fameux par sa piété et par sa valeur, vient visiter son père dans le séjour ténébreux de l'Érèbe. Si un pareil exemple d'amour filial ne te touche pas, reconnais du moins ce rameau ; » et *elle découvre le rameau caché sous sa robe.* Le cœur de Charon, gonflé de colère, s'apaise alors : la Sibylle n'en dit pas davantage ; pour lui, admirant la branche fatale, offrande qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, il tourne de leur côté la sombre barque et l'approche du rivage. » (VI, 404.)

Offrande à Proserpine. — « Énée et la Sibylle franchissent l'espace et approchent du palais de Pluton. Énée met le pied sur le seuil, répand sur son corps une eau pure et *attache le rameau d'or à la porte.* » (VI, 633.)

Cette ingénieuse fiction n'a pas été expliquée d'une manière plausible par les commentateurs.

Elle contient cependant différents éléments qui peuvent en faire découvrir l'origine : 1° le rameau d'or oblige Charon d'admettre Énée dans sa barque pour traverser l'Achéron ; il possède donc une vertu magique comme la baguette de Circé et l'anneau de Gygès[1] ; 2° la comparaison que Virgile en fait avec le gui[2] indique une plante sacrée qui jouit de propriétés mystérieuses ; 3° il est cueilli d'après un rite qui le rattache à une cérémonie religieuse ; 4° il est un insigne sacerdotal, puisqu'il est porté par la prêtresse d'Hécate, et non par Énée ; 5° il constitue un symbole de pureté ; pour entrer dans les Champs-Élysées, Énée le suspend à la porte du palais de Pluton, après s'être aspergé d'eau vive : car l'accès du séjour des bienheureux[3], comme l'accès même du sacrifice, est interdit à tous les hommes qui sont impurs[4].

L'ensemble de ces circonstances conduit à reconnaître dans le *rameau d'or* de la Sibylle le *bareçma* ou rameau sacerdotal des Mages, qui, dans le Christianisme naissant, deviendra la palme des martyrs.

1. Voyez, pour la baguette de Circé, *Odyssée* (X, 238) ; pour l'anneau de Gygès, Platon (*République*, II), Cicéron (*Des Devoirs*, III, IX).

2. Le *gui du chêne* était l'objet de la vénération des Gaulois. La nuit du solstice d'hiver, point de départ de l'*an neuf*, le chef des Druides, vêtu de blanc, se rendait dans une forêt sacrée, et là, en présence du peuple, il montait sur l'arbre et coupait le gui avec une serpe d'or. (Pline l'ancien, XVI, 94.)

3. D'après Heyne, dans les Mystères, les initiés portaient à la main des branches avec lesquelles ils s'aspergeaient d'eau lustrale.

4. Procul, o procul este profani,
Conclamat vates, totoque absistite luco. (*Énéide*, VI, 258.)

Aristophane fait dire aussi au chœur des initiés, dans les *Grenouilles* (353) :
« Silence, faites place à nos chœurs, vous qui n'êtes pas instruits des choses sacrées, qui n'avez pas une âme pure, qui n'avez point assisté aux fêtes des nobles Muses ni formé des danses en leur honneur. »

Strabon en indique l'usage[1], et la lecture de l'*Avesta* lève toute incertitude à ce sujet.

D'abord, le discours que la Sibylle adresse à Énée, en lui prescrivant d'aller cueillir un rameau d'or dans une forêt, est emprunté textuellement à un des rites de l'*Avesta*.

L'arbre sacré. « *Zarathustra* interrogea *Ahura-Mazda* en ces termes : « *Ahura-Mazda,* créateur parfait, par quel culte honorerai-je, par quel acte célébrerai-je la création d'*Ahura-Mazda?* »

Ahura-Mazda répondit : « Va vers les arbres élevés, ô sage *Zarathustra,* vers l'arbre grand, superbe et plein de vigueur, et dis ces paroles : *Honneur à l'arbre parfait et pur créé par Ahura!* Enlève alors un *bareçma*. Qu'on ne le cueille pas[2] sans le regarder. Que cela soit fait par des hommes purs, et qu'ils le tiennent de la main gauche, en honorant *Ahura-Mazda* et les *Ameshas Çpentas* et *Hôma aux couleurs dorées,* à la taille élevée, et les dons brillants de *Vohu-Manô* (la Bonne Pensée), dons créés par *Mazda* pour l'homme juste. » (*Avesta,* trad. de C. de Harlez, t. I, p. 260.)

Ensuite, dans le *rameau d'or,* Virgile réunit les propriétés du *bareçma*[3], faisceau de branches que les

1. Voy. Strabon, *Géographie*, XV, ch. III.

2. M. C. de Harlez se demande si le texte de l'*Avesta*, qui est obscur dans ce passage comme dans une foule d'autres, signifie que le rameau doit être coupé ou cassé. Les vers de Virgile résolvent la difficulté :

> Ergo alte vestiga oculis, et *rite* repertum
> *Carpe manu.*

Voy. ci-dessus p. 395, n. 1.

3. « Pendant la prière, le prêtre devait tenir élevé de la main gauche un *bareçma*. C'était un faisceau formé de branches de dattier, de grenadier ou de tamarisque. Un Mazdéen exempt de toute souillure pouvait seul cueillir et lier ces rameaux, et ces deux opérations devaient être faites selon le rite. En dehors du temps des prières, le *bareçma* reposait sur un chenêt, dont les branches élevées se terminaient en forme de croissant. » (C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 59.)

Mages tenaient à la main gauche pendant les cérémonies religieuses et du *hôma*[1], plante à fleurs jaunes dont ils tiraient la liqueur offerte pendant le sacrifice :

Le Bareçma. « Nous honorons, par ce sacrifice, *Çraosha*[2] saint, majestueux, protecteur du monde terrestre; lui qui le premier forma le *bareçma* de trois rameaux, du milieu des pieds jusqu'aux genoux, pour honorer *Ahura-Mazda* et les *Ameshas Çpentas.* » (*Avesta,* t. I, p. 163).

« Par cette *eau sainte* et par ce *bareçma*, je t'invoque, ô céleste *Ahura-Mazda,* souverain et chef des créatures spirituelles. — Par cette *eau sainte* et par ce *bareçma*, je t'invoque et t'appelle à ce sacrifice, ô toi terrestre *Zarathustra*, maître et chef des créatures terrestres. — Par cette *eau sainte* et par ce *bareçma*, j'appelle à ce sacrifice l'homme fidèle et saint qui persévère dans la piété, dont l'esprit a de bonnes pensées, dont la voix profère des paroles saintes, dont l'action produit des œuvres parfaites; qui honore l'auguste *Sagesse,* les *manthras*[3] salutaires; qui, dans ses actes, développe les mondes par la pureté. » (*Avesta,* t. II, p. 37.)

« *Mazdéen,* disciple de *Zarathustra*, adversaire des *devs* (démons), tenant dans mes mains cette *eau sainte* et ce *bareçma* formé en faisceau, j'invoque par ces hymnes de louange *Ahura-Mazda,* le maître pur du monde pur. » (*Avesta*, t. II, p. 40).

Hymne à Hôma[4]. « Hommage à Hôma ! Hôma a été créé

1. « Les offrandes du sacrifice consistaient en pains et en viandes, en grains, en fleurs et en fruits, en *branches de hôma* et en parfums. Le *hôma* (en sanscrit, *sôma*) est une *plante à fleurs jaunes* (*asclepias viminalis*) qui croît dans les montagnes de l'Iran. Le jus de cette plante, extrait selon le rite, constituait l'offrande la plus agréable que l'on pût faire aux Génies célestes. Pour l'exprimer, on découpait les branches du *hôma* en petits morceaux, on les arrosait d'eau pure, puis on les broyait dans un mortier ; on épurait le jus que l'on obtenait de la sorte en le faisant couler à travers un filtre composé de poils de vache, et on le recueillait dans une tasse. Le prêtre prenait alors la tasse de la main droite, l'approchait de l'autel du feu, l'élevait vers le ciel, puis en goûtait et en donnait à goûter à des assistants. Le reste était versé sur l'autel du feu. » (C. de Harlez, *Avesta*, t. I, p. 61.)

2. *Çraosha* personnifie ici la Prière.

3. Les *manthras* (en sanscrit, *mantras*) sont les prières liturgiques et les formules conjuratoires.

4. Cet hymne est adressé au Génie qui personnifie la plante appelée *hôma*.

parfait, juste, saint; il guérit tous les maux, il est beau, il agit bien, il est victorieux, *il est de couleur d'or*. Ses branches sont molles et flexibles, de sorte qu'on le mange facilement. — Il est excellent, il est le trésor le plus précieux pour l'âme. O toi, *qui es de couleur d'or*, je te demande la sagesse, la force, la victoire, la santé, la guérison, la prospérité, le développement de la force corporelle[1]. — Que je parcoure ces mondes en maître absolu, abattant la haine, écrasant la fourberie. Que j'abatte l'inimitié de tous ceux qui haïssent et font le mal, des *devs* et des hommes. *J'implore de toi*, *Hôma qui éloignes la mort*, *le paradis des justes, brillant, majestueux*[2]. » (*Avesta*, t. II, p. 75.)

Porter le *bareçma* était le privilége de l'*Athrava* (prêtre du feu).

L'Athrava. « Il y a beaucoup d'hommes, ô saint *Zarathustra*, dit *Ahura-Mazda*, qui portent le *paitidâna*[3] sacerdotal et qui ne sont point ceints de la Loi. C'est faussement qu'ils s'annoncent comme prêtres; ne les appelle point prêtres, ô saint *Zarathustra*. — *Ils portent le rameau sacerdotal*[4], et ne sont point ceints de la Loi. C'est faussement qu'ils s'annoncent comme prêtres; ne les appelle point prêtres, ô saint *Zarathustra*. » (*Avesta*, t. I, p. 243).

1. Suivant les Gaulois, le *gui*, auquel Virgile compare le *rameau d'or* de la Sibylle, était également un remède contre tous les maux. L'eau dans laquelle le *gui* avait trempé possédait la double vertu de purifier l'âme et de guérir le corps. C'était une panacée (*omnia sanantem*), dit Pline l'ancien (XVI, 94).

2. En lisant cet éloge du *hôma*, on comprend que Virgile en donne une branche à la Sibylle pour écarter d'Énée les monstres de l'Enfer et lui ouvrir l'entrée des Champs-Élysées.

3. Le *paitidâna* était un petit voile, lié autour des tempes et couvrant le nez et la bouche. Il servait à empêcher leurs sécrétions de souiller le feu ou les objets du sacrifice.

A l'usage du *paitidâna* correspondait, chez les Romains, la coutume de se voiler la tête pendant un sacrifice :

> Purpureo velare comas adopertus amictu,
> Ne qua inter sanctos ignes in honore Deorum
> Hostilis facies occurrat et omina turbet. (*Énéide*, III, 405.)

4. Les Grecs avaient un proverbe analogue, que Platon mentionne dans le *Phédon* (p. 69), au sujet des Bacchants :

Enfin, de même que la Sibylle introduit Énée dans les Champs-Élysées, l'Athrava enseignait aux fidèles la voie du Paradis mazdéen :

« Celui que tu peux nommer un Athrava, c'est celui qui la nuit entière interroge l'Esprit de sainteté[1], l'Esprit qui délivre de l'angoisse, qui élargit l'âme et rend heureux le passage du *pont Cinwat*[2]*;* qui fait obtenir la vie, la pureté et les biens excellents du Paradis[3]. » (*Avesta*, t. II, p. 244.)

Offrande à Proserpine.

On offrait à Dèmèter (Cérès) et à Perséphonè (Proserpine) des couronnes de fleurs jaunes :

« Là[4] fleurit chaque jour sous la rosée céleste le narcisse aux belles grappes, antique couronne des grandes Déesses, et le safran doré. »

Virgile a suivi le rite dans l'offrande à Proserpine; mais, en substituant un brillant rameau d'or à une modeste couronne de narcisse, il s'est conformé au goût de l'Orient pour le merveilleux : car, si les Mages attribuaient des vertus occultes aux branches d'or du Hôma, les Brâhmanes de leur côté célébraient les propriétés surnaturelles du Mandara ou

« Comme le disent ceux qui président aux initiations, *Beaucoup portent la férule, mais peu sont des Bacchants ;* c'est-à-dire : *Beaucoup portent le thyrse, mais peu sont inspirés.* »

1. Interroger l'Esprit de sainteté, c'est étudier la Loi.

2. Voy. ci-dessus, p. 247.

3. La Sibylle de Virgile a été instruite par Hécate du sort des criminels :

> Sed me quum lucis Hecate præfecit Avernis,
> Ipsa Deum pœnas docuit perque omnia duxit. (*Énéide*, VI, 564.)

4. Dans le bois de Colone. Voy. p. 53.

Pâridjâta (*Erythrina fulgens*, arbre de corail[1]), qui formait des bosquets pour les Brahmarchis (p. 48), ornait le jardin d'Indra (le *Nandana*), ajoutait un nouvel éclat à la beauté des épouses des Dévas, et fournissait à ces mêmes Dévas les fleurs divines qu'ils faisaient pleuvoir sur la tête des héros pour les récompenser (p. 105, 244).

Le Pâridjâta. « Le mouni Nârada dit à Krichna :

« Je t'ai apporté du Swarga une fleur cueillie sur le grand Pâridjâta. L'arbre qui produit ces fleurs divines est pour Satchî (épouse d'Indra) un objet de prédilection, toujours honoré pour la félicité dont il est la source intarissable. Le grand Pâridjâta fut créé par le vénérable et pieux Kaçyapa[2], noble et riche trésor de pénitences. C'est un présent que sa tendresse fit un jour à Aditi[3], pour satisfaire aux saints désirs de cette Dévî : « Je veux, lui avait dit Aditi, obtenir de vous, excellent mouni, un présent qui assure mon bonheur, qui me procure à volonté toute espèce de parures, les plaisirs de la danse et du chant, une jeunesse éternelle[4], l'éloignement de toute passion, de tout chagrin, qui conserve en moi l'attachement que j'ai pour mon époux et pour les règles du devoir. » Kaçyapa créa donc pour Aditi le Pâridjâta couvert de fleurs odorantes, dont la propriété est de satisfaire tous les désirs. Cet arbre, agréable à tous les êtres, remarquable par sa hauteur, a trois branches et porte des fleurs de toute espèce de formes qu'il varie suivant le goût de chaque beauté. Il peut, si l'on veut, imiter les grâces du lotus[5]... La félicité est donc le fruit que produit le *Pâridjâta*, ainsi nommé parce qu'il est né *sur la rive* (*pâré djâta*) de la Gangâ céleste[6]. » (*Harivansa*, Lect. CXXIV.)

1. L'*Érythrine corail* a des fleurs rouges disposées en épis, et des graines rouges qui servent à faire des colliers et des bracelets.
2. Kaçyapa, mari d'Aditi, est un des Pradjâpatis (maîtres des créatures).
3. *Aditi* personnifie tantôt la Nature, tantôt la Terre.
4. C'est un antécédent de la *fontaine de Jouvence*.
5. Le *lotus* est, parmi les fleurs, le type de la beauté dans la poésie indienne.
6. La Gangâ a sa source au ciel et jaillit sous les pieds de Vichnou, en ce sens qu'elle est alimentée par les vapeurs des nuages qui se condensent en eau au sommet de l'Himalaya consacré à Vichnou.

DESCENTE D'ÉNÉE AUX ENFERS

Dans l'*Odyssée,* Ulysse se rend au pays des Cimmériens pour évoquer l'ombre de Tirésias; il ne descend pas dans le palais de Hadès. Hèraclès et Thésée y étaient descendus, d'après la mythologie grecque, mais leur entreprise était regardée comme criminelle[1]. Énée est ainsi le premier héros qui ait visité les régions souterraines pour accomplir un pieux pèlerinage. Virgile l'affirme nettement[2]. Il n'a donc pas eu de modèle dans la poésie grecque[3]. Reste à examiner s'il en a trouvé un dans la poésie sanscrite. L'étude d'un chant du *Mahâbhârata*, intitulé *Swargârôhana* (l'Apothéose), va résoudre cette question.

Mahabharata. *Descente de Youdhichthira aux Enfers*[4].

Étant monté au Swarga sur le char d'Indra, Youdhichthira n'y trouve pas ses frères ni la noble Draupadî (p. 192). Il n'y reconnaît que ses ennemis, honorés de cette récompense parce qu'ils sont morts en combattant[5]. Saisi de douleur, il n'a point de repos; malgré les conseils des sages, il veut chercher et revoir ses frères

1. Voy. Aristophane, *Les Grenouilles*, 465-469; Virgile, *Énéide*, 393-404.

2. Corpora viva nefas Stygia vectare carina. (*Énéide,* VI, 391.)

3. Si potuit Manes arcessere conjugis Orpheus,
Threicia fretus cithara fidibusque canoris;
Si fratrem Pollux alterna morte redemit,
Itque reditque viam toties... (*Énéide,* VI, 119.)

Les exemples cités dans ces vers sont des mythès; aucun d'eux ne peut donner l'idée du pèlerinage infernal accompli par Énée.

4. *Mahâbhârata*, XVIII; trad. d'Eichhoff, *Poésie héroïque des Indiens*, p. 295-299, 385-388.

5. « Les rois qui, dans les batailles, désireux de se vaincre l'un l'autre, combattent avec courage et sans détourner la tête, vont directement au Swarga après leur mort. » (*Lois de Manou*, VII, § 89.)

et sa femme, quel que soit leur séjour[1]. Indra, exauçant sa prière, lui donne le messager des Dévas pour descendre dans les Enfers[2].

« Le messager divin marche en avant, et le héros suit ses pas rapides[3] : descente sinistre et effrayante, sombre demeure des âmes coupables, enveloppée de noires ténèbres[4], encombrée d'algues impures, empestée de l'odeur du péché qu'exhalent la chair et le sang ; lieux remplis de milliers de cadavres, parsemés d'os et de chevelures, fourmillant d'insectes et de vers ; d'où jaillissent des flammes dévorantes, où planent des corbeaux et des vautours[5], où des monstres ailés s'abattent sur une montagne de corps mutilés, privés de pieds et de mains.

Le roi marchait au milieu des cadavres, dans cette odeur infecte, les cheveux hérissés, l'esprit plein de tristes pensées. Devant lui le fleuve infranchissable roulait ses ondes flamboyantes[6] et la forêt de glaives (*Asipatravana*) balançait ses feuilles acérées. Il vit des rochers de fer, des cuves de lait bouillant et d'huile incandescente, des arbres aux épines meurtrières et tous les supplices des méchants.

A l'aspect de ces scènes de terreur, Youdhichthira dit au messager divin : « Quel est donc ce chemin horrible? Où sont mes frères? réponds-moi. »

« C'est ici le chemin[7], lui répond le guide ; moi je dois retourner d'après l'ordre des Dévas ; retourne avec moi, roi, si cette vue t'est pénible[8]. »

1. De même Énée demande à la Sibylle de traverser l'Achéron pour voir son père (*Énéide*, VI, 106-120), et ne se laisse pas détourner de son projet par les difficultés dont elle lui fait le tableau (p. 395).

2. Au messager des Dévas correspondent l'Hermès psychopompe des Grecs et la Sibylle de Virgile.

3. Ille ducem haud timidis vadentem passibus æquat. (*Énéide*, VI, 263.)

4. Ibant obscuri, sola sub nocte, per umbram. (*Énéide*, VI, 268.)

5. Voyez la description des Enfers d'après les *Lois de Manou*, p. 226.

6. C'est la *Vaitarini* des Indiens (p. 48), le *Phlégéthon* des Grecs, déjà cité ci-dessus dans un passage du *Phédon* (p. 249, n. 5) :

Mœnia lata videt, triplici circumdata muro,
Quæ rapidus flammis ambit torrentibus amnis
Tartareus Phlegethon, torquetque sonantia saxa. (*Énéide*, VI, 549.)

7. Hinc via Tartarei quæ fert Acherontis ad undas. (*Énéide*, VI, 294.)

8. Le messager des Dévas ne peut séjourner dans les Enfers, parce qu'il serait

Troublé par des miasmes funestes, Youdhichthira revenait tristement sur ses pas, quand tout à coup des voix plaintives lui crièrent du sein des ténèbres : « Hélas ! ô juste radjarchi, illustre Pândava, arrête-toi un instant pour adoucir nos peines. Sur tes pas s'élève un vent pur qu'embaume le parfum de ton âme, et qui vient nous ramener le calme, ce calme attendu si longtemps[1]. Reste ici un instant : car, toi présent, nous cessons de souffrir ! »

En entendant ces cris lamentables qui s'élevaient à ses côtés, Youdhichthira, vivement ému, s'arrêta en disant : « Hélas ! » Ces voix chéries et si souvent entendues, il ne pouvait les reconnaître dans leur expression douloureuse...

Mais tout à coup la mémoire lui revient. Consterné, et accusant la justice divine, il dit au messager : « Va, remonte vers les Dévas dont tu exécutes les ordres. Quant à moi, je ne retournerai point : qu'ils me voient ici immobile, et puisse ma présence adoucir les tourments de mes frères malheureux[2] ! »

Entendant ces paroles, le messager remonte vers le séjour d'Indra, et fait connaître au roi des Dévas la résolution du descendant de Bharata.

Après avoir laissé un instant Youdhichthira dans le séjour des peines, Indra, Yama et tous les autres Dévas descendent dans le gouffre infernal. A l'éclat de la pure lumière émanée de tant de

souillé. C'est pourquoi la Sibylle ne montre à Énée que l'entrée du Tartare où sont punis les criminels. La scène est la même dans les deux poëmes.

« Énée s'arrête épouvanté et prête l'oreille au bruit : « O vierge, quel genre de crime punit-on ici ? Quels sont les châtiments infligés ? Pourquoi ces cris lamentables qui montent vers le ciel ? » La Sibylle répond : « Illustre chef des Troyens, il est défendu à celui qui est pur de mettre le pied dans le séjour des criminels. » (*Énéide*, VI, 559.)

1. Virgile a dépeint une scène analogue, mais moins pathétique. Les guerriers Troyens qui sont dans les *Champs des Pleurs* s'assemblent autour d'Énée et sa vue leur fait oublier leur tristesse.

Dans les *Géorgiques* (IV, 481), Virgile a imité plus fidèlement la scène touchante du *Mahâbhârata ;* mais les images qu'il a empruntées à la mythologie grecque produisent moins d'émotion, parce qu'elles sont moins naturelles :

« L'étonnement causé par les chants d'Orphée saisit l'Enfer même, et les profondeurs du Tartare, séjour de la Mort, et les Euménides aux cheveux entrelacés de serpents bleuâtres. Cerbère, béant, retint sa triple gueule, et le vent cessa de faire tourner la roue d'Ixion. »

2. Cette résolution est sublime. On y reconnaît un antécédent de la charité chrétienne. On croit voir saint Vincent de Paul au milieu des galériens.

vertus réunies, soudain disparurent les ténèbres et s'évanouirent les supplices des méchants. Le fleuve ardent, la forêt épineuse, les lacs, les rochers s'effacèrent, et les corps innombrables des morts n'affligèrent plus les regards du pasteur des hommes. Un souffle doux et parfumé, apportant une fraîcheur délicieuse, se répandit à la suite des Dévas, qu'escortaient les Açwins, les Sadhyas, les Génies du ciel, de l'air et de la terre. Tous s'assemblent autour de Youdhichthira, à qui le roi des Dévas adresse ce discours :

« Salut, roi magnanime ; ton œuvre est accomplie ; tu as atteint la perfection suprême et l'heureuse immortalité. Apaise ton ressentiment en pesant mes paroles. *Il faut nécessairement que tout homme voie les Enfers ; car chacun a sa part de vertus et de vices*[1]. Mais la jouissance anticipée du bien entraîne le retour vers la terre : l'épreuve infernale, au contraire, précède l'ascension au ciel. C'est ainsi que le coupable commence par entrevoir la joie céleste ; c'est ainsi que, par ma faveur, toi au contraire tu entrevois ces lieux. Pour une seule parole mensongère, fatale au cœur paternel de Drona[2], tu as mérité cette souffrance ; de même que, pour des fautes semblables, l'ont méritée tes frères et ton épouse. Mais viens maintenant, tigre des rois, tu es libre de toute souillure. Viens rejoindre dans le Swarga ceux qui ont succombé sous ton bras. Vois Karna[3], le glorieux guerrier parvenu à la béatitude ; il brille à l'égal du Soleil, et près de lui brilleront tous tes frères. Bannis donc les peines de ton cœur ; viens avec moi, consolé, rassuré, jouir du fruit de tes bonnes œuvres, des victoires que tu as remportées sur toi-même, et des dons que tu as prodigués aux autres. Aujourd'hui les mélodieux Gandharvas et les gracieuses Apsaras t'accompagneront dans ta demeure. Car tu as mérité le séjour des grands rois, ce séjour étincelant d'or pur, où, au dessus d'une foule d'autres rois, siégent le glorieux Mândhâtri, le pieux Bhagîratha et Bharata, chef de ta race[4]. Vois ici couler la rivière

1. C'est aussi la doctrine de Platon et de Virgile (p. 387, n. 1).

2. Le brâhmane *Drona* fut l'instituteur des fils de Dhritarâchtra et de Pândou qui lui conquirent un royaume. Il périt par un mensonge de Youdhichthira (p. 427, n. 2).

3. *Karna*, fils du Soleil, est l'Hector des Kâuravas, comme *Ardjouna* est l'Achille des Pândavas. Voy. p. 138.

4. L'histoire de *Bharata* a été résumée ci-dessus, p. 158. *Mândhâtri* et *Bhagîratha* (au char fortuné) furent rois d'Ayodhâ ; le second fit descendre du ciel la Gangâ (*Râmâyana*, Kanda I, Sarga XLIV ; trad. de Parisot, p. 210).

sacrée qui purifie les trois mondes, la Gangâ céleste où tu dois te baigner pour t'affranchir de la nature terrestre, et pour oublier à jamais toute crainte, toute douleur et toute haine. »

A ces mots, confirmés par Yama[1], roi de la justice, Youdhichthira, accompagné de tous les hôtes du Swarga, s'avance vers la Gangâ sacrée, rivière céleste qui purifie les âmes. Il s'y plonge, et en ressort aussitôt affranchi de tout ce qu'il avait de mortel en lui, revêtu d'un corps éthéré, exempt de faiblesse et de haine[2]. Planant sur un char à la suite des Dévas, célébré par les louanges des Richis, il s'élève vers la sainte assemblée où les Pândavas et les Kâuravas réconciliés brillent tous sur des chars de lumière qu'environne la gloire de Krichna. »

Un court parallèle suffit pour reconnaître de quelle manière la descente d'Énée aux enfers est imitée de celle de Youdhichthira.

1. Youdhichthira était fils de Yama. Voy. p. 138.

2. Ovide décrit d'une manière analogue la transformation du corps de Quirinus, quand Mars le conduit dans l'Olympe sur son char (p. 104, n. 2). Mais, pour trouve une imitation fidèle de ce passage, il faut lire les stances de la *Divine Comédie* où Dante se dépeint lui-même purifié dans l'eau du Lèthè, au sommet de la montagne du Purgatoire.

« L'eau que tu vois (dit Béatrix à Dante) ne provient pas d'une source qu'alimente la vapeur condensée par le froid, comme un fleuve qui reçoit et qui perd sa force; mais elle sort d'une fontaine intarissable et permanente, qui ne prend que dans la volonté de Dieu l'eau qu'elle verse par ses deux courants. De ce côté, elle coule avec le pouvoir d'ôter le souvenir des péchés; de l'autre, avec le pouvoir de rendre la mémoire des bonnes actions. D'un côté, elle s'appelle *Lèthè* (Oubli), de l'autre *Eunoé* (Bonne-Pensée; en zend, *Vohumanô*, p. 247); elle n'opère qu'après qu'on l'a goûtée dans ses deux branches. Sa saveur surpasse toutes les autres... Cette eau est ce que chacun appelle le *nectar*... La loi sublime de Dieu serait violée si l'on passait le *Lèthè* et si l'on goûtait de ses eaux sans payer avec les larmes l'écot du repentir. »

» Lorsque je fus auprès de la rive heureuse, j'entendis chanter si doucement, *Asperges me*, que je ne puis m'en souvenir, loin que je puisse l'écrire. Une belle femme me prit la tête et me plongea de telle sorte que je dûs avaler de cette eau. Ensuite elle me retira, et elle m'offrit ainsi baigné à la danse de quatre autres belles femmes. » (*Purgatoire*, XXVIII, XXX, XXXI.)

Les belles femmes qui dansent autour de Dante correspondent aux Apsaras du *Mahâbhârata;* car elles sont *nymphes* au Purgatoire, *étoiles* au Ciel :

Noi sem qui ninfe, e nel ciel semo stelle,

1° Énée descend aux enfers pour voir son père Anchise, dont l'image lui est apparue en songe, comme Youdhichthira le fait pour chercher ses frères et son épouse, qu'il n'a point trouvés au Swarga (p. 403).

2° La Sibylle remplit l'office du messager des Dévas; elle tient le même langage (p. 404, n. 1).

3° La vue d'Énée distrait de leur tristesse les héros qui habitent les Champs des Pleurs, comme la présence de Youdhichthira calme les douleurs de ses parents qui expient leurs fautes dans l'Enfer (p. 405, n. 1).

4° Énée, en traversant les Champs des Pleurs, subit l'épreuve infernale (p. 388, n. 3), comme le fait Youdhichthira (p. 406)[1].

5° Énée se purifie avant d'entrer dans les Champs-Élysées, conformément à la prescription des Mystères d'Éleusis, comme Youdhichthira se baigne dans la Gangâ céleste en arrivant au Swarga (p. 407).

6° Indra, en recevant Youdhichthira dans le Swarga, le loue d'avoir atteint la perfection suprême par les vertus qu'il a déployées dans sa vie terrestre et dans l'épreuve infernale; il lui explique les décrets divins qui règlent la destinée des hommes, et lui montre les rois les plus illustres qui ont mérité de participer à la félicité du séjour des Dévas (*Dévaloka*). A son tour, Anchise félicite Énée d'avoir surmonté tous les périls d'une longue navigation pour se rendre en Italie, où il doit établir les Pénates de Troie[2]. Dans le but de l'encourager,

1. Dante expie ses péchés en traversant les flammes de l'Enfer et en gravissant la montagne du Purgatoire avant de monter au Paradis.

2. Quas ego te terras et quanta per æquora vectum
Accipio! Quantis jactatum, nate, periclis! (*Énéide*, VI, 692.)

il lui montre les ombres des héros qui doivent aller sur la terre illustrer sa race[1].

Le trait de génie par lequel la fin du livre VI de l'*Énéide* mérite d'être comptée au nombre des chefs-d'œuvre de la poésie, c'est que Virgile, au lieu de se borner à citer les noms de quelques rois glorieux, comme l'auteur du livre XVIII du *Mahâbhârata*, a su amener et motiver, par sa doctrine philosophique, l'admirable énumération des grands hommes qu'il passe en revue, et l'apothéose d'Auguste sous qui Rome doit commander à l'univers.

DISCOURS D'ANCHISE

Entretien d'Anchise et d'Énée.

D'après une croyance généralement répandue chez les peuples de race aryenne, les Ancêtres (nommés *Férouers* chez les Perses, *Pitris* chez les Indiens, *Patres* chez les Latins) s'occupaient du sort de leur postérité, parce que sa piété filiale et sa gloire faisaient leur bonheur (p. 134, n. 1).

Les Pitris. « La région du Sud, où se trouvent les Enfers, est habitée par les *Pitris* occupés, dans une méditation profonde, à faire pour leur race des souhaits infaillibles[2]. »

C'est pourquoi Anchise, en attendant l'arrivée de son fils, contemple les ombres de ses descendants et jouit déjà de leurs futurs exploits :

1. Jampridem hanc prolem cupio enumerare tuorum,
Quo magis Italia mecum lætere reperta. (*Énéide*, VI, 716.)

2. *Bhagavata Pourana*, trad. d'Eug. Burnouf, t. II, p. 505.

« Anchise, retiré au fond d'une vallée fleurie, contemplait avec un tendre intérêt les âmes réunies en ce lieu et destinées à voir un jour la lumière des cieux; il passait en revue par hasard toute la suite de ses descendants, ses neveux chéris, leurs destins, leurs aventures, leurs caractères et leurs exploits. » (VI, 679-683.)

De leur côté, les fils devaient faire à leurs pères et à tous leurs ancêtres des offrandes funèbres appelées *srâddhas* dans l'Inde, *parentalia* dans le Latium[1].

Le Srâddha[2]. « Bhîchma dit à Youdhichthira, qui l'interrogeait au sujet des *Pitris :*

« Je célébrais le *srâddha*, et je faisais l'offrande du *pinda*[3] en l'honneur de mon père Santanou. La terre se fendit devant moi, mon père parut, et, pour recevoir mon offrande, tendit ses bras chargés d'ornements et couverts de bracelets, ayant, comme je l'avais vu autrefois, ses doigts rougis de la couleur du santal. Satisfait de ma piété, il me dit d'une voie douce : « O le meilleur des enfants de Bharata, je suis content de toi. Tu as propagé ma

1. A son retour de Carthage, Énée fit en Sicile des offrandes funèbres à son père (*Énéide*, V, 42-99). Ovide les rappelle dans les *Fastes* (II, 533), où il dépeint les ombres errant pour se nourrir des offrandes qu'on leur faisait au mois de février sur les tombeaux et dans les chemins :

> Est honor et tumulis; animas placate paternas,
> Parvaque in exstinctas munera ferte pyras.
> Hunc morem Æneas, pietatis idoneus auctor,
> Attulit in terras, juste Latine, tuas...
> *Nunc animæ tenues et corpora functa sepulcris*
> *Errant; nunc posito pascitur umbra cibo.*

L'idée exprimée dans les deux derniers vers est formulée aussi par l'*Avesta* :

« Honorons les *Fravashis* (Férouers) qui reviennent au pays natal et circulent pendant dix nuits, désirant connaître le secours qu'on leur demande : « Qui veut chanter nos louanges? Qui veut nous offrir un sacrifice? Qui nous honorera par une prière qui atteigne la vraie pureté? » (*Avesta*, t. III, p. 24.)

2. *Harivansa*, Lecture XVI; trad. de Langlois, t. I, p. 75.

3. Le *srâddha* dont il est ici question consiste dans l'obligation religieuse, pour les membres d'une même famille, d'offrir tous les ans aux mânes de leurs ancêtres un *pinda*, gâteau formé de riz et de lait caillé, en y joignant des fleurs et une libation d'eau pure. Voy. *Lois de Manou*, III, § 82, 122-127.

race [1], j'ai obtenu par toi tout ce que je pouvais désirer dans cette vie et dans l'autre; par toi, mon fils, qui t'es montré homme sage et instruit, fidèlement soumis à la Loi. Ferme dans la bonne voie, c'est de moi que tu as appris à suivre constamment dans ce monde la règle du devoir. Si celui qui remplit son devoir recueille un quadruple fruit, l'insensé qui le néglige recueille aussi le fruit de son péché. L'exemple que donne le prince dans l'accomplissement de ses propres obligations est toujours imité par ses sujets [2]. O noble enfant de Bharata, tu as fait des *Védas* la règle de ta conduite; le bonheur et la gloire de ton père sont incomparables. Pour te témoigner ma joie, je veux te faire un don; vois dans les trois mondes ce qu'il y a de plus difficile à obtenir et choisis. » Le saluant avec respect, je lui répondis : « Tous mes vœux sont remplis, puisque tu es content de moi. Si cependant, ô le plus illustre et le meilleur des pères, tu daignes m'accorder une faveur, je te prierai de vouloir répondre à une de mes questions : Quels sont les *Pitris* auxquels on offre des sacrifices? Comment se fait-il que nos *srâddhas* leur causent du plaisir [3] ? »

L'*Énéide* nous offre une scène analogue :

« A peine Anchise eut-il vu Énée venir à sa rencontre à travers la prairie, qu'il lui tendit les bras avec transport; des larmes baignèrent ses joues, et sa bouche laissa tomber ces mots : « Te voilà donc enfin ! Ta piété filiale, sur laquelle je comptais, a triomphé des difficultés du voyage. Il m'est permis de contempler tes traits, ô mon fils, d'entendre ta voix et de te répondre ! Oui, mon cœur nourrissait cet espoir : je jugeais, en calculant les temps, que ta venue était prochaine; et je vois que mon attente n'a point été trompée. » (VI, 684-691.)

1. Bhichma fit susciter des enfants à son frère utérin par Vyâsa, et prit soin de leur éducation, p. 135-136.

2. Cette maxime revient souvent dans les livres sanscrits. Elle a passé en latin :

Componitur orbis
Regis ad exemplum. (CLAUDIEN.)

3. Nous ne donnons pas l'entretien de Santanou et de Bhichma au sujet des Pitris, parce que c'est une discussion sans intérêt pour la littérature et la philosophie.

De même que Bhîchma demande à Santanou, pour prix de sa piété filiale, le privilége de connaître la nature des *Pitris*, de même Énée interroge Anchise sur la destinée des *Ombres* qu'il voit voltiger auprès du Lèthè (p. 393) :

« O mon père, est-il donc vrai que des âmes remontent d'ici sur la terre et rentrent dans dès corps pesants? D'où leur vient ce désir insensé de la lumière? » (VI, 719.)

La Destinée des âmes.

Interrogé par Énée sur la Destinée des âmes, Anchise lui expose la doctrine néopythagoricienne :

I. Principio cœlum ac terras camposque liquentes
Lucentemque globum Lunæ Titaniaque astra
Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem et magno se corpore miscet.
II. Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,
Et quæ marmoreo fert monstra sub æquore pontus.
III. Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant
Terrenique hebetant artus moribundaque membra :
Hinc metuunt cupiuntque, dolent gaudentque, nec auras
Dispiciunt, clausæ tenebris et carcere cæco.
IV. Quin et supremo quum lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miseris, nec funditus omnes
Corporeæ excedunt pestes; penitusque necesse est
Multa diu concreta modis inolescere miris.
Ergo exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt : aliæ panduntur inanes
Suspensæ ad ventos; aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus, aut exuritur igni :
V. Quisque suos patimur Manes. Exinde per amplum
Mittimur Elysium, et pauci læta arva tenemus;
Donec longa dies, perfecto temporis orbe

Concretam exemit labem purumque reliquit
Æthereum sensum atque auraï simplicis ignem.
VI. Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno,
Scilicet immemores supera ut convexa revisant,
Rursus et incipiant in corpora velle reverti. (VI, 724.)

I. *L'Ame universelle.* — D'abord l'Esprit anime intérieurement le ciel, la terre, les plaines liquides, le globe brillant de la Lune et le Soleil, fils de Titan; l'Intelligence, répandue dans tous les membres de ce grand corps, pénètre la masse et lui donne le mouvement.

II. *Origine des âmes.* — De là viennent les âmes des hommes, des animaux, des oiseaux et des monstres que la mer nourrit dans son sein[1].

III. *Cause des passions.* — Ces âmes ont l'énergie du feu, et conservent leur nature céleste tant qu'elles ne sont pas alourdies par un corps nuisible, tant que leur activité n'est pas émoussée par des organes terrestres et périssables. De là naissent les craintes et les désirs, les douleurs et les joies; car renfermées dans les ténèbres de leur étroite prison, elles n'aperçoivent plus la lumière[2].

IV. *L'expiation.* — Lorsqu'au jour suprême la vie a quitté le corps, les âmes ont le malheur de n'être point débarrassées complétement de leurs vices et de leurs souillures corporelles; et les impuretés dont elles ont été imprégnées laissent nécessairement en elles de profondes traces. Elles subissent donc des châtiments, et expient dans les supplices leurs anciennes fautes. Les unes, suspendues en l'air, sont exposées au souffle des vents légers; d'autres lavent au fond d'un vaste gouffre le crime qui les a souillées ou s'épurent dans les flammes[3].

V. *Les peines et les récompenses.* — Nous souffrons chacun dans nos Mânes les châtiments que nous avons mérités. Une fois purifiés, nous sommes envoyés dans le vaste Élysée dont nous habitons en petit nombre les riantes campagnes[4]. C'est ainsi que,

1. Cette théorie de l'Ame universelle a été expliquée ci-dessus, p. 337.
2. Virgile résume la doctrine du *Phédon*. Voy. p. 211, n. 1.
3. Selon Servius, Virgile indique les moyens de purification employés dans les Mystères, l'air, l'eau et le feu. Nous l'admettons, mais nous ajoutons qu'il a imité Empédocle. Voy. p. 92, n. 1.
4. Voy. p. 387, n. 1, et p. 406, n. 1.

dans une longue période, le cours du temps efface les taches invétérées, et rend à sa pureté primitive le corps sensible composé d'éther, d'air et de feu subtil[1].

VI. *Le retour à la vie.* — Lorsque toutes les âmes ont parcouru le cercle des peines et des récompenses pendant mille ans, un Dieu les appelle en foule aux bords du Lèthè, afin qu'oubliant le passé elles désirent revoir la voûte des cieux et rentrer dans des corps[2].

Dans ces beaux vers, Virgile résume avec une admirable concision les dogmes que la philosophie néopythagoricienne professait à cette époque, en même temps qu'il imite, par la forme sous laquelle il les présente, le début du poëme d'Empédocle (p. 90), le discours que Platon met dans la bouche du prophète (p. 253), et celui que Cicéron prête au premier Africain dans le *Songe de Scipion.*

Panégyrique de Rome.

Virgile part de là pour faire prononcer par Anchise le panégyrique de Rome et de ses grands hommes.

I. *Éloge de Rome.* — Comparant le génie des Romains à celui des Grecs, Anchise le caractérise par quelques traits énergiques :

« D'autres, sans doute, sauront mieux assouplir et animer le bronze, tailler dans le marbre des figures vivantes, prononcer des plaidoyers éloquents, décrire avec le compas le mouvement des cieux et marquer le cours des astres. Pour toi, Romain, souviens-toi de commander au monde ; dicter les conditions de la paix,

1. Certains interprètes entendent que l'âme est composée d'éther, d'air et de feu. C'est une erreur. Il s'agit ici du *corps subtil,* εἴδωλον (p. 386, n. 3), dans lequel l'âme est enfermée pour pouvoir *sentir les peines et les plaisirs,* comme l'indique l'expression *æthereum sensum.* — Voy. p. 226, 251.

2. Virgile suit Platon. Voy. le mythe de Er, p. 261.

épargner les vaincus, dompter les superbes, tels sont les arts que tu dois cultiver. » (VI, 846-852.)

II. *Éloge des hommes illustres*[1]. — De même que Jules César, lorsqu'il prononça dans le forum une magnifique oraison funèbre en l'honneur de sa tante Julie, veuve de Marius, monta à la tribune des Rostres pour énumérer en termes pompeux ses ancêtres dont il faisait défiler les *images* sous les yeux des Romains étonnés de tant de splendeur et d'éloquence[2]; de même Anchise gravit une éminence avec Énée, pour lui montrer la suite des *ombres* des héros qui illustreront sa race, depuis Sylvius jusqu'à Auguste, auquel il décerne une apothéose anticipée :

« Apprends quelle gloire est réservée à la race de Dardanus, quels seront ses descendants en Italie, quelles âmes illustres doivent perpétuer ton nom : écoute, je vais te révéler tes destins. » (VI, 756.)

Thrène sur la mort de Marcellus.

Pour terminer le *drame mystique de la destinée humaine* par un morceau qui porte l'émotion à son comble, comme la catastrophe finale dans une tragédie, Virgile fait prédire par Anchise le deuil universel que la mort prématurée de Marcellus causera chez les

1. Chez les Grecs, l'oraison funèbre glorifiait la cité (p. 112, n. 3); chez les Romains, la famille (*gens*). Le Discours d'Anchise remplit cette double tâche, puisqu'il fait l'éloge de Rome et celui de ses hommes illustres. Il a pour complément la Description du bouclier d'*Énée* (*Énéide*, VIII, 626).

2. Voy. Plutarque, *Vie de J. César*.

Romains. C'est, dans la mesure où le comporte l'épopée, un *thrène* à la mode de Pindare[1].

« O mon fils, ne cherche point à connaître celui dont la mort causera un *pleur*[2] universel chez tes neveux. Celui que tu vois, les destins le montreront seulement à la terre et le lui raviront aussitôt. Rome vous eût paru trop puissante, grands Dieux, si elle eût conservé le don que vous lui aviez fait. De quels gémissements retentira le Champ-de-Mars auprès de la grande ville! Et toi, ô Tibre, quelles funérailles tu verras, quand tes flots couleront devant sa tombe encore récente! Jamais enfant issu de la race troyenne ne portera si haut l'espoir des Latins, ses aïeux. Jamais la terre de Romulus ne s'enorgueillira d'un pareil nourrisson. *O piété! O antique vertu! O bras invincible dans les combats! Nul n'eût impunément bravé ce guerrier, soit qu'il marchât de pied ferme à l'ennemi, soit qu'il enfonçât l'éperon dans les flancs de son coursier écumant*[3]. Hélas! malheureux enfant! si tu peux par quelque moyen vaincre les rigueurs du destin, tu seras Marcellus. Donnez des lis à pleines mains[4] : je veux répandre sur le sol des fleurs brillantes, combler de ces offrandes l'âme de mon petit-fils, et, dans mon impuissance, lui rendre du moins un suprême hommage. » (VI, 867-885.)

1. Nous suivons la définition qu'Horace donne du *thrène* de Pindare :

> Flebili sponsæ juvenemve raptum
> *Plorat*, et vires animumque moresque
> Aureos educit in astra, nigroque
> Invidet Orco. (*Odes*, IV, 1.)

2. *Luctus* (*pleur*) est ici l'équivalent de θρῆνος (*pleur*).

3. Ces quatre lignes forment le *thrène* proprement dit. Comparez-les à l'éloge funèbre d'Abhimanyou, p. 417.

4. Dante a reproduit ces paroles dans la vision du chant XXX du *Purgatoire*, où les messagers de la vie éternelle jettent des fleurs autour du Vieillard qui figure l'*Apocalypse :*

> Tutti dicèn : *Benedictus, qui venis,*
> E, fior gittando di sopra e dintorno :
> *Manibus o date lilia plenis.*

L'éloge funèbre qu'Anchise fait de Marcellus est analogue à celui que Youdhichthira fait de son neveu Abhimanyou[1], qui a été frappé sur le champ de bataille au milieu de ses glorieux exploits, comme Pallas, fils d'Évandre.

Éloge funèbre d'Abhimanyou[2]. « Quand Abhimanyou, le chef des compagnies des chars, eut été renversé sans vie, tous, déposant leurs arcs et quittant leurs chars, environnèrent le roi Youdhichthira, au-dessous duquel ils s'assirent. Plongés dans leurs réflexions sur cette catastrophe, ils étaient en pensée avec le vaillant fils de Soubhadrâ.

Alors le noble Youdhichthira, cruellement affligé, se lamenta sur la mort du vaillant Abhimanyou au grand char, le fils de son frère :

« Quand il eut enfoncé l'intrépide armée de Drona pour accomplir un exploit qui me fût agréable, il est entré dans les rangs comme un tigre au milieu des génisses.

» *Brisés par lui, des guerriers aux grands arcs, consommés dans le maniement des armes, ivres de la fureur des combats, ont pris la fuite devant lui*[3].

» Après avoir franchi la vaste mer de l'armée ennemie, ce courageux guerrier a engagé une lutte fatale avec le fils de Douçça-sana et est allé à la demeure de Yama...

» Hélas! puissions-nous être en ce moment couchés à ses côtés sur la terre, consumés par le désespoir et par la colère d'Ardjouna!

» *Libéral, plein de sagesse, pudique, patient, vigoureux, il avait un noble aspect; il était beau, honorable, constant, aimable, dévoué à la vérité.*

» Depuis que j'ai vu tomber ce petit-fils du plus grand des Dévas, ce guerrier d'un courage incomparable et d'une énergie sans pareille, rien ne peut plus me causer de plaisir, ni la victoire, ni la royauté, ni l'immortalité, ni la félicité même du séjour des Dévas. »

1. Abhimanyou, neveu de Youdhichthira, était fils d'Ardjouna et de Soubhadrâ et petit fils d'Indra, le roi des Dévas.

2. *Mahâbhârata*, Drona-Parva; trad. de Fauche, t. VIII, p. 215-217.

3. Comparez les deux stances en italique avec l'éloge de Marcellus.

LES LÉGENDES DE L'ÉNÉIDE

L'histoire ancienne de Rome n'offrait à Virgile qu'une matière pauvre et stérile : de brèves légendes, de sèches généalogies, des noms qui ne disaient rien à l'imagination. Pour la féconder, il mit à contribution Homère et les poëtes cycliques, Eschyle et les autres tragiques grecs, Pindare, Apollonios de Rhodes. Il ne s'en tint pas là : il fit des emprunts à ces poëmes de l'Inde, dont Aristophane et Platon avaient déjà tiré tant de mythes ingénieux, au *Mahâbhârata*, au *Râmâyana*, au *Harivansa*. En suivant cette direction, il ne faisait que renouer la chaîne des traditions; car la légende de Romulus, abstraction faite des mœurs, reproduit celle de Krichna, telle qu'elle est racontée dans le *Harivansa* (p. 479).

Nous allons essayer de déterminer ce que l'*Énéide* doit à chacun des trois poëmes de l'Inde.

L'ÉNÉIDE ET LE MAHABHARATA

La comparaison que nous faisons de l'*Énéide* et du *Mahâbhârata* ne porte pas sur l'ensemble des deux poëmes, mais sur des épisodes bien connus, la *Mort de Didon,* l'*Attaque du camp latin par Nisus et Euryalus,* la *Mort de Pallas,* la *Mort de Cacus*. Virgile a suivi à l'égard du *Mahâbhârata* la même méthode qu'à l'égard de l'*Iliade* et de l'*Odyssée :* il a emprunté des idées et des expressions en les incorporant à son œuvre avec tant d'art, qu'on ne peut les distinguer du reste à une simple lecture.

La mort de Didon.

Désespérée par le départ d'Énée, épouvantée par de sinistres présages, Didon prend la résolution de mourir à la façon d'une femme de l'Inde qui se jette dans le bûcher de son mari. Elle ordonne de dresser un immense bûcher dans une partie secrète de son palais, et d'y placer les armes et les vêtements que son amant a laissés dans la chambre nuptiale, le lit conjugal où sa pudeur a succombé et l'image de l'infidèle.

Au lever de l'aurore, Didon promène ses regards sur le rivage et aperçoit la flotte troyenne voguer à pleines voiles. Elle s'écrie :

1° « Soleil, dont les rayons éclairent toutes les choses de ce monde; Junon, confidente et témoin de mes chagrins; Hécate, que les mortels invoquent la nuit en hurlant dans les carrefours; Furies vengeresses, et vous, Dieux d'Élissa mourante, voyez les maux immérités que j'endure et exaucez mes prières.

2° » S'il faut que cet homme abominable touche le port et aborde au rivage, si telle est la volonté de Jupiter et le terme fatal de ses voyages; que, du moins, assailli par les armes d'un peuple belliqueux, chassé de ses États, arraché aux embrassements d'Ascanius, il implore un secours étranger, *il voie l'affreux trépas des siens;* qu'il subisse les lois d'une alliance honteuse, sans jouir du trône ni de la douce clarté des cieux; mais *qu'il meure avant le temps et gise sans sépulture sur le sable*. Voilà mon vœu, voilà le dernier cri que j'exhale avec la vie.

3° » Vous, Tyriens, poursuivez de votre haine et sa race et tous ses descendants, et donnez à mon ombre cette satisfaction : point d'amitié, point d'alliance entre les deux peuples. *Sors de mes os, ô toi qui dois me venger! poursuis par le fer et par le feu les fils de Dardanus, maintenant, plus tard, tant que tu auras la force de lutter*. Rivages contre rivages, flots contre flots, soldats contre soldats, puissent les deux peuples combattre eux et leurs descendants! » (IV, 607-629.)

4° Frémissante, exaspérée par la pensée de son horrible projet, les yeux hagards et sanglants, les joues tremblantes et semées de taches livides, Didon, pâle de sa mort prochaine, s'élance dans l'intérieur du palais, gravit furieuse les degrés du bûcher, et tire l'épée du Troyen, présent qui ne fut point destiné à cet usage. Là, quand elle aperçut les tissus phrygiens et cette couche si connue, elle s'abandonna un instant à ses larmes et à ses tristes pensées ; puis, se jetant sur le lit, elle prononça ces dernières paroles : « *Dépouilles qui fûtes si chères à mon cœur,* tant que le permirent les destins et les Dieux, *recevez mon âme et délivrez-moi de mes tourments.* » (IV, 644-652.)

1° L'invocation que Didon adresse aux Dieux correspond à l'*adjuration de Kêkéyî*[1].

2° L'imprécation que Didon prononce contre Énée reproduit l'*imprécation de Gândharî.*

Imprécation de Gândharî[2]. « Puisque les Pândavas et les Kâuravas se sont tués entre parents et que tu l'as souffert, ô Krichna, *je ferai périr les tiens.* La trente-sixième année étant révolue, *tes parents étant tués, tes conseillers tués, tes fils tués, tu mourras sans gloire dans la forêt.* »

3° L'apostrophe de Didon au *vengeur qui doit naître de ses os* est imitée de l'apostrophe d'Ouloupî à Babrouvâhana, son *nourrisson*, que, pour se venger d'avoir été abandonnée, elle exhorte à lutter jusqu'à la mort contre son père Ardjouna[3].

1. Voyez le Serment du roi Daçaratha, p. 297, note.

2. Nous avons donné ci-dessus le morceau entier, p. 191, n. 1.

3. Nous avons déjà analysé brièvement ce magnifique épisode du *Mahâbhârata* (p. 243). Nous ajoutons ici deux extraits de la traduction en vers que M. Leupol en a donné dans les *Selectæ e Sanscritis Scriptoribus paginæ.*

Au moment où Babrouvâhana est consterné par les reproches que lui adresse son père Ardjouna, apparaît la nymphe Ouloupî :

A ce cruel discours, le jeune roi pleurait;
Tête basse, immobile et muet, il mourait;
Son âme se brisait à ce sanglant outrage;

4° Le désespoir qui décide Didon à se frapper du glaive fatal ressemble au désespoir de Madrî, qui,

Comme un lotus s'affaisse au souffle de l'orage,
Il tombait. Tout à coup la terre se fendit,
Un nuage léger dans l'air se répandit;
Et de cette vapeur une femme éclatante
Se dégagea, disant : « Quelle est donc ton attente,
Jeune roi qu'on insulte, et que décides-tu?
Quels combats dans ton cœur se livre ta vertu?
Depuis quand faudra-t-il que l'offensé périsse?
Lève les yeux, enfant, reconnais ta nourrice,
La fille des Serpents, la déesse Ouloupi.
Réveille à mon aspect ton courage assoupi;
De ces divins Nâgas de qui je suis la race,
Prouve qu'en toi mon lait a laissé quelque trace.
On t'assaille, riposte! On te provoque, va!
Çiva, qui tient la vie et la mort en balance,
Ne souffre point l'opprobre : allons, saisis ta lance! »
Elle dit; et debout, l'étincelle au regard,
Hautaine, impatiente, elle reste à l'écart.

Pour comprendre l'imitation de Virgile, il faut remarquer que le vengeur de Didon doit *naître de ses os*, de même que Babrouvâhana est le *nourrisson* d'Ouloupî; que Didon adresse la parole à son vengeur (Annibal), comme s'il était présent, de même qu'Ouloupî apostrophe son nourrisson :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardanios ferroque sequare colonos,
Nunc, olim, quocunque dabunt se tempore vires.

En outre, la situation est la même : Didon a été abandonnée par Énée, Ouloupî s'est vu préférer Çitrangadâ, qui lui demande grâce pour son fils et pour son époux :

« Secourable Immortelle,
Dit la reine, mon fils revivra, je le sens;
Mais le héros semblable aux Dieux les plus puissants,
Il est mort, ô déesse! Et toi, dont les trois mondes
Célèbrent la bonté, les ressources fécondes,
Les secrets talismans, la céleste vertu,
Ne peux-tu ranimer Ardjouna? Le veux-tu?
Sans doute, il t'a jadis vivement offensée :
Oui, tu daignas l'aimer, tu fus sa fiancée;
Vous alliez être époux, quand, moins belle que toi,
J'obtins, sans y prétendre, et ses vœux et sa foi.
Je le sais, Ouloupî, cette injure cruelle
Alluma ton orgueil de femme et d'immortelle.

ayant vu son époux Pândou mourir entre ses bras dans l'ivresse du plaisir, ne veut pas lui survivre et monte sur le bûcher où sont placés, avec les insignes de la royauté, les restes de celui qu'elle a chéri.

Mort de Madrî[1]. « Madrî dit à Kountî : « *Je suivrai mon époux, qui est allé dans la région des Pitris.* Veille sur mes fils comme s'ils étaient les tiens[2]. » Après avoir prononcé ces paroles, l'épouse fidèle à son devoir se hâte de monter sur le bûcher sur sur lequel on avait placé le pasteur des hommes. »

Mais ne devons-nous pas, en gardant nos serments,
Absoudre les héros de leurs égarements?
Et d'ailleurs, quand j'ai vu ta colère endormie,
N'ai-je pas été ta sœur et ton amie?
D'Ardjouna mon seigneur n'ai-je pas exigé
Que mon fils, en naissant, devînt ton protégé,
Notre enfant à tous deux et notre créature,
Moi sa première, et toi sa seconde nature?
Nous sommes en commun sa mère, et mon mari
Par ce cher *nourrisson*, déesse, aura péri!
C'est un deuil de famille: atteinte et renversée,
Tu tombes avec moi du coup qui m'a blessée.
Ah! regarde, ma sœur! L'un dort dans le trépas,
L'autre est près de mourir, et tu ne pleures pas!
O toi mon épouvante, ô toi de qui j'espère
Le réveil de l'enfant et le salut du père,
Ressuscite-les donc, Ouloupî! viens les voir,
Regarde-les, approche! Et si ton vain savoir
Ne possède pour eux aucun art, aucun charme,
Sur leur sort et le mien verse au moins une larme!
Non, son œil reste sec, et la fille des Serpents
Insensible jouit des pleurs que je répands! »

La prière de Çitrangadà correspond à celle qu'Énée adresse à Didon dans les *Champs des Pleurs* (p. 338). L'attitude que garde Ouloupî est celle de Didon :

Talibus Æneas ardentem et torva tuentem
Lenibat dictis animum lacrymasque ciebat.
Illa solo fixos oculos aversa tenebat,
Nec magis incepto vultum sermone movetur
Quam si dura silex aut stet Marpesia cautes. (*Énéide*, VI, 467.)

1. *Mahâbhârata*, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. I, p. 521-528. Les funérailles du roi Pândou méritent d'être comparées à celles d'un empereur romain.

2. Voyez ci-dessus, p. 137-140.

Nisus et Euryalus.

La description de l'attaque d'un camp pendant la nuit a été traitée dans le chant X de l'*Iliade* et dans le livre X du *Mahâbhârata*. Les commentateurs ont indiqué les emprunts que Virgile a faits au premier poëme dans l'épisode de Nisus et d'Euryalus. Nous allons déterminer ce qu'il doit au second.

« Après leur victoire les Rutules, brillants d'or et ornés d'une aigrette de pourpre, vont et viennent, se relèvent tour à tour, et, couchés sur l'herbe, savourent le vin et vident des coupes d'airain. Les Troyens les considèrent du haut de leur retranchement...

A l'une des portes était Nisus, vaillant guerrier, habile à lancer le javelot et la flèche légère. Il avait à ses côtés Euryalus, le plus beau qui fût parmi les compagnons d'Énée et revêtît jamais l'armure troyenne; enfant, dont les joues imberbes portaient encore le premier duvet de la jeunesse. Unis d'une amitié fraternelle, ils volaient ensemble au combat; et, cette nuit même, ils gardaient tous deux une porte du camp. « Euryalus, dit Nisus, sont-ce les Dieux qui inspirent à mon âme l'ardeur que je ressens, ou chacun se fait-il un Dieu de sa passion? Depuis longtemps je brûle de combattre ou de tenter quelque grande entreprise : un tranquille repos ne satisfait pas mon âme. Tu vois à quelle sécurité s'abandonnent les Rutules : leurs feux brillent en petit nombre : plongés dans le sommeil et dans l'ivresse, ils sont étendus sur l'herbe; autour d'eux règne un vaste silence. Apprends donc quelle pensée occupe en ce moment mon esprit. Le peuple et les anciens, tous font des vœux pour qu'Énée soit invité à revenir et qu'un messager lui porte des nouvelles du camp. Si l'on me promet ce que je vais demander pour toi (car la gloire d'un tel exploit me suffit), je crois pouvoir trouver au pied de cette colline une route qui me conduira jusqu'aux murs de Pallantée. »

Euryalus, passionné pour la gloire, demeure interdit, et répond aussitôt à son bouillant ami : « Quoi! Nisus, tu refuses de m'associer à ton grand projet? Je te laisserai seul courir de pareils dangers? Ce n'est pas dans de tels principes que m'a élevé mon père

Opheltès endurci aux combats, et que j'ai grandi au milieu des travaux d'Ilion ; telle n'est pas non plus ma conduite à ton égard, depuis que j'ai suivi les destins périlleux d'Énée. Là bat un cœur qui méprise la mort, et qui croirait ne pas trop payer de la vie l'honneur où tu cours. » (IX, 163-206.)

C'était l'heure où, sur la terre, tout ce qui respire se délassait de ses souffrances dans le sommeil... Nisus et Euryalus demandent à être admis dans le conseil où délibèrent les chefs, et obtiennent la permission d'exécuter leur projet. (IX, 224-313.)

Ils sortent, franchissent les fossés, et gagnent, à travers les ombres de la nuit, ce camp qui doit leur être fatal, mais où beaucoup d'ennemis tomberont d'abord sous leurs coups. Ils voient des soldats étendus çà et là sur l'herbe, sous l'influence du sommeil et du vin, des chars dont le timon est en l'air, des hommes couchés entre les harnais et les roues, des armes et des coupes pêle-mêle sur le sol. « Euryalus, dit Nisus, signalons notre bras : l'occasion nous appelle; voici notre chemin. Toi, pour qu'une troupe d'ennemis ne puisse pas nous surprendre par derrière, tiens-toi sur tes gardes et porte au loin tes regards. Moi, je vais dévaster cette partie du camp et te frayer un large sentier. » A ces mots, il se tait et soudain il attaque l'épée à la main l'orgueilleux Rhamnès qui, couché sur des tapis entassés, ronflait à pleine poitrine... Tel un lion à jeun jette le trouble au sein d'une bergerie ; poussé par une faim cruelle, il déchire et dévore les faibles agneaux, muets de frayeur, et rugit de sa gueule sanglante.

Euryalus ne fait pas un moindre carnage... Nisus, trouvant que son ami se laisse trop emporter au carnage par la fureur, lui dit : « Cessons; le jour approche et va nous trahir; notre vengeance est satisfaite; la route est frayée à travers les ennemis. » Tous deux sortent du camp et songent à leur sûreté... (IX, 314-366.)

Voyant Euryalus emmené par les Rutules, Nisus ramène son bras en arrière, balance un javelot, et, levant les yeux vers la Lune, lui adresse cette prière : « O déesse, la gloire des astres et la protectrice des forêts, fille de Latone, favorise mon audace. Si jamais mon père Hyrtacus porta pour moi quelques offrandes à tes autels ; si moi-même j'ajoutai à ces dons le tribut de mes chasses, le suspendant à la voûte ou le clouant au fronton sacré de ton temple, fais que je disperse cet escadron et dirige mes traits à travers les airs. »

Il dit et, réunissant toutes ses forces, il lance son javelot[1]... L'impétueux Volscens frémit de colère : il ne voit point d'où le trait est parti, et ne sait sur qui faire retomber son courroux : « Toi, du moins, dit-il, tu me paieras de ton sang la mort de ces deux guerriers. Soudain, l'épée nue, il fond sur Euryalus et brise sa blanche poitrine; Euryalus roule expirant; ses beaux membres sont inondés de sang et sa tête défaillante retombe sur ses épaules; telle une fleur brillante, que la charrue a tranchée, languit et meurt; tels aussi les pavots baissent la tête et s'affaissent sur leur tige, quand ils cèdent sous le poids de la pluie. Cependant Nisus s'élance au milieu des Rutules : c'est Volscens seul qu'il cherche, sur Volscens seul qu'il s'acharne; les ennemis serrés autour de leur chef repoussent Nisus de tous côtés; celui-ci n'en presse pas moins Volscens, et fait tournoyer son épée foudroyante, jusqu'à ce qu'il l'ait plongée dans la bouche du Rutule qui crie, et qu'il ait arraché, en mourant, la vie à son ennemi. Alors, percé de coups, il se jette sur son ami inanimé, et là goûte enfin le repos de la mort. » (IX, 402-445.)

MAHABHARATA. *Attaque nocturne du camp*[2].

Après la grande bataille de Kouroukchêtra (près de Dehli) qui a duré dix-huit jours et donné la victoire aux fils de Pândou, trois braves kchatriyas de l'armée vaincue, Kritarvan, Açwatthâman, fils de Drona, et Kripa, son beau-frère, se réfugient dans une sombre forêt, non loin du camp ennemi. Là ils s'arrêtent, tout couverts de blessures. Poussant des soupirs longs et brûlants, ils songent aux Pândavas victorieux; *le bruit terrible des ennemis qui célèbrent leur victoire vient frapper leurs oreilles*[3]. Descendant de

1. Voy. ci-dessus, p. 267, note.
2. *Mahâbhârata,* Sâoptika-Parva; trad. de Th. Pavie, *Fragments du Mahâbhârata,* p. 281.
3. Les Troyens, assiégés dans leur camp par les Rutules, les voient célébrer leur victoire :

Purpurei cristis juvenes auroque corusci
Discurrunt variantque vices, fusique per herbam
Indulgent vino, et vertunt crateras ahenos.
Hæc super e vallo prospectant Troes. (*Énéide,* IX, 162.)

leurs chars, ils détellent leurs chevaux, et, après avoir fait les ablutions du soir selon la loi, ils s'étendent sous un figuier. Cependant, l'astre qui répand la lumière ayant atteint l'excellente montagne de l'ouest, s'avance la nuit qui protège tous les êtres en les cachant[1]. Orné des planètes et des étoiles brillantes, le ciel, pareil à un tissu léger, resplendit de toutes parts. Alors errent à leur gré les êtres qui marchent dans les ténèbres, tandis que ceux qui marchent au grand jour se livrent au sommeil; alors retentit le bruit terrible des animaux qui se meuvent dans l'obscurité. Au milieu de ces effroyables ténèbres, les trois kchatriyas s'étendent sur le sol et cèdent au besoin de dormir.

Cependant Açwatthâman, dominé par la colère et par la rage, ne peut goûter de repos; il promène ses regards sur la *forêt terrible*[2]. En examinant ce qui l'entoure, il remarque que le figuier est couvert d'oiseaux. Une foule de corbeaux dorment en paix chacun dans le lieu qu'il a choisi pour asile; mais, pendant qu'ils reposent sans défiance, un affreux hibou s'abat sur un rameau du figuier et tue les corbeaux qui sont à sa portée; puis, après les avoir dévorés, il se retire, satisfait de la vengeance qu'il a exercée à son gré contre ses ennemis[3].

A la vue de cet acte accompli traîtreusement dans l'ombre par le hibou, Açwatthâman se mit à réfléchir et se dit : « Cet oiseau m'a indiqué ce que je dois faire dans le cas où je me trouve. Voici l'heure propice pour exterminer les ennemis. Je ne puis aujourd'hui détruire les Pândavas tant qu'ils sont armés. Cependant, à la face de notre roi Douryôdhana, j'ai juré de les détruire. Si, marchant dans une voie qui me conduirait à ma perte, comme le papillon qui vole à la lumière du feu, je combats loyalement au grand jour, ma perte est certaine. Au contraire, si j'ai recours à la ruse, je suis sûr du succès[4] : je ferai un grand carnage des ennemis. Or le moyen infaillible vaut mieux que le moyen douteux.

1. Cætera per terras omnes animalia somno
Laxabant curas et corda oblita laborum. (*Énéide,* IX, 223).

2. Silva fuit late dumis atque ilice nigra
Horrida, quam densi complerant undique sentes. (*Énéide,* IX, 380.)

3. La *guerre des Corbeaux et des Hiboux* est le sujet du livre III du *Pantchatantra*.

4. La question qu'examine Açwatthâman, c'est de savoir s'il peut, sans violer les préceptes de la religion, attaquer ses ennemis pendant qu'ils sont sans défense.

Bien des gens l'ont proclamé, et même ceux qui sont versés dans la connaissance des Livres sacrés l'ont dit : « Ce qui encourrait le blâme d'après la règle générale peut cependant être fait par un kchatriya dans un cas particulier[1]. » D'ailleurs, tous les actes contraires à la loyauté ont été faits l'un après l'autre par les Pândavas qui s'abandonnent à leurs passions[2]. Sur ce sujet, des hommes habiles à discerner la justice de l'injustice ont chanté ces çlokas :

« On peut attaquer l'armée ennemie quand elle est accablée par la fatigue et brisée de coups, quand elle prend son repas, quand elle est occupée comme lorsqu'elle est en marche, quand elle se livre au sommeil pendant la nuit, quand il n'y a plus de chefs, quand les guerriers sont dispersés par le carnage ou occupés sur deux points à la fois. »

C'est ainsi que le noble fils de Drona se détermina à massacrer pendant la nuit les Pândavas et leurs alliés. Sa résolution prise, il éveilla ses deux compagnons pour la leur communiquer. Ceux-ci ne l'accueillirent pas avec des paroles favorables. Kripa fit des objections fondées sur le devoir et l'intérêt... Cependant

1. Les *Lois de Manou* (VII, § 91-93) déterminent ainsi les devoirs du kchatriya dans le combat :

« Un kchatriya ne doit point frapper un ennemi qui est à pied (s'il est lui-même sur un char), ni un homme efféminé, ni celui qui joint les mains (pour demander merci), ni celui dont les chevaux sont dételés, ni celui qui est assis, ni celui qui dit : « Je suis ton prisonnier; » ni un homme endormi, ni celui qui n'a pas de cuirasse, ni celui qui est nu ou désarmé, ni celui qui regarde le combat sans y prendre part, ni celui qui est aux prises avec un autre; ni celui dont l'arme est brisée, ni celui qui est accablé par le chagrin ou grièvement blessé, ni un lâche, ni un fuyard. »

Mais les *Lois de Manou* ajoutent dans un autre passage (VII, § 196), où elles traitent de la tactique :

« Qu'il harcèle l'ennemi pendant le jour, et qu'il l'attaque à l'improviste pendant la nuit. »

2. Açwatthâman était fils de Drona, qui avait été tué traîtreusement. Au moment où ce roi inondait de ses flèches victorieuses l'armée des Pândavas, Bhîmaséna, par le conseil de Krichna, lui cria : « *Açwatthâman est tué.* » Drona, soupçonnant un mensonge, interrogea Youdhichthira qui lui fit une réponse ambiguë : « *L'éléphant est tué* (allusion à l'éléphant du roi du Mâlava, tué par Bhîmaséna). » Alors Drona, croyant son fils mort, cessa de lancer ses astras (ses traits enchantés). Le voyant troublé par le chagrin, le fils du roi de Pantchala, Drichtadyoumna, fondit sur lui, et, le prenant par les cheveux, lui trancha la tête, malgré l'intercession d'Ardjouna qui lui criait : « Amène ici Drona vivant ! Ne le tue pas, homme juste ! » (*Mahâbhârata*, Drona-Parva; trad. de Fauche, t. IX, p. 378.)

Açwatthâman, consumé par le chagrin, entreprit d'exécuter immédiatement son dessein pervers, et répondit à Kripa :

« *Chaque homme admire l'intelligence dont il est doué : car chacun en ce monde se tient pour le plus sage dans ses jugements*[1]... Ainsi, la pensée qu'a fait naître en moi cette calamité même, je vais vous l'exposer à tous deux : car elle doit mettre un terme à la douleur qui m'accable[2]. *Tous les Pantchaliens se reposent sans défiance, dans l'ivresse du succès. Au comble de la joie, ils ont dételé leurs chars et détaché leurs armures. Tandis qu'ils croient tenir la victoire dans leurs mains, épuisés par la fatigue, ils dorment à la faveur de la nuit dans leur camp*[3]. Je vais les assaillir d'une façon terrible. Attaquant avec impétuosité ces guerriers que le sommeil prive de sentiment et laisse comme morts, je les consumerai par mon courage, ainsi qu'Indra a consumé les Danavas par sa foudre ; et, après avoir massacré les Pantchaliens réunis sous les ordres de Drichtadyoumna, je goûterai enfin le repos. »

Kripa renouvelle ses objections et propose d'attendre le jour ; mais Açwatthâman lui réplique :

« Pour l'homme malade, dévoré par la passion, préoccupé par l'intérêt, possédé par l'amour, d'où viendrait le repos ? Tel est aujourd'hui l'ensemble des maux qui m'assiègent... Tu as vu comment mon père a été massacré par des pécheurs, contre la loi des combats ! voilà ce qui met mon âme à la torture. Est-il quelqu'un qui, dans un pareil état, accablé comme je le suis, puisse vivre en paix un instant. *Drona est mort !* tel est le cri que j'entends sortir de la bouche des Pantchaliens[4]. Tant que je n'aurai pas tué Drichtadyoumna, je ne pourrai sans honte supporter la vie. »

1. Nisus ait : « *Dine hunc ardorem mentibus addunt,*
Euryale, *an sua cuique Deus fit dira cupido?* (*Énéide*, IX, 183.)

2. Nisus résume la pensée d'Açwatthâman dans ces vers :

« Aut pugnam, aut aliquid jam dudum invadere magnum
Mens agitat mihi nec placida contenta quiete est. » (*Énéide*, IX, 185.)

3. Nisus tient le même langage :

« *Cernis quæ Rutulos habeat fiducia rerum :*
Lumina rara micant; somno vinoque soluti
Procubuere; silent late loca. Percipe porro
Quid dubitem et quæ nunc animo sententia surgat. » (*Énéide*, IX, 187.)

4. Les Latins font de même pour Nisus et Euryalus :

Alors Açwatthâman attelle son char. Ses compagnons lui disent : « Pourquoi ton char est-il attelé? *Partis dans le même but que toi, nous avons partagé ta joie et ta douleur. Tu ne dois pas douter de nous*[1]. » Açwatthâman leur explique son projet, et ils le suivent. Arrivés au camp des Pantchaliens, *ils trouvent que tous les guerriers dorment d'un profond sommeil*[2].

Lorsqu'ils sont aux portes, ils s'arrêtent. Un fantôme leur barre le passage. Alors Açwatthâman offre un sacrifice magique à Çiva (qui représente la puissance destructrice), et lui dit :

« Cette âme qui est mienne, je te la sacrifie aujourd'hui dans ton propre feu, ô bienheureux! Accepte mon offrande : je ne puis te donner autre chose[3]. »

Invoqué par Açwatthâman, Çiva lui communique une force irrésistible et lui fait présent d'un glaive d'or, doué d'une vertu suprême[4].

Quin ipsa arrectis (visu miserabile!) in hastis
Præfigunt capita, et multo clamore sequuntur,
Euryali et Nisi. (*Énéide*, IX, 464.)

1. Euryalus, en apprenant le projet de Nisus, lui dit pareillement :

« Mene igitur socium summis adjungere rebus,
Nise fugis? solum te in tanta pericula mittam? » (*Énéide*, IX, 198.)

2. Egressi superant fossas, noctisque per umbram
Castra inimica petunt, multis tamen ante futuri
Exitio. *Passim vino somnoque per herbam*
Corpora fusa vident, arrectos littore currus. (*Énéide*, IX, 313.)

3. Le sacrifice magique d'Açwatthâman a pour équivalent, dans l'histoire romaine, le *dévouement* (*devotio*) du consul Décius Mus qui, dans une bataille livrée aux Latins, se voilant la tête et posant ses pieds sur un javelot, prononça la formule sacrée dont les termes nous ont été conservés par Tite Live (VIII, IX) : « Janus, Jupiter, Mars, Quirinus, Bellona, Dieux indigètes, Dieux au pouvoir desquels nous sommes ainsi que les ennemis, Dieux Mânes, je vous prie, je vous implore, je vous supplie, afin que vous donniez au peuple romain la force et la victoire, et que vous répandiez parmi ses ennemis la terreur, l'épouvante et la mort. Conformément au vœu que j'ai prononcé, je dévoue avec moi aux Dieux Mânes et à la Terre les légions et les auxiliaires des ennemis pour la république des Quirites, pour l'armée, pour les légions et pour les auxiliaires du peuple romain. » Ensuite, il se précipita à cheval au milieu des ennemis, et, par le sacrifice de sa vie, frappa leurs soldats d'une panique qui amena leur défaite.

4. Virgile nous offre une scène plus simple. Nisus, pour tirer vengeance du meurtrier d'Euryalus, invoque Diane et lui demande de diriger ses traits. Voy. p. 266, n. 4.

Ensuite, regardant ses deux compagnons qui se tenaient à l'entrée des retranchements, Açwatthâman leur explique son plan :

« *Vous deux qui êtes vaillants et capables de consommer la ruine de nos ennemis, combien il vous sera facile d'en finir avec ce qui restera de guerriers endormis! Moi, après avoir observé le camp, j'y entrerai furtivement et je le parcourrai comme le Déva de la mort. Pour vous, agissez de telle sorte qu'aucun homme ne puisse s'échapper vivant*[1]. Je vais porter à l'instant la mort au milieu des Pantchaliens, comme la porte *au milieu des troupeaux* Çiva lui-même, armé du trident et transporté de colère[2]. »

A ces mots, il s'avance dans le camp des Pantchaliens, et se glisse dans la tente de Drichtadyoumna. Il le trouve *endormi sur de riches tapis*[3], le réveille à coups de pieds, le prend par les cheveux, heurte son front contre la terre, lui foule du talon la gorge et la poitrine; *malgré sa résistance désespérée et ses sourds rugissements, il le tue comme une bête fauve*[4]. Ensuite, passant à travers les gardes qui n'osent l'arrêter, il promène partout le carnage. Les guerriers, surpris à l'improviste, cherchent en vain à se défendre ou se blessent les uns les autres dans les ténèbres ; les

1. Nisus annonce à Euryalus qu'il va porter le ravage dans le camp et le charge de veiller à ce qu'on ne les surprenne pas :

> « Euryale, *audendum dextra*, nunc ipsa vocat res.
> *Hac iter est : tu ne qua manus se attollere nobis*
> *A tergo possit, custodi et consule longe.*
> *Hæc ego vasta dabo*, et lato te limite ducam. » (*Énéide*, IX, 319.)

2. Cette image exprime bien l'idée de *panique* (Πανεῖα δείματα, *lymphaticus pavor*). Virgile compare seulement Nisus à un lion :

> Impastus ceu *plena leo per ovilia turbans*
> (Suadet enim vesana fames), manditque trahitque
> Molle pecus mutumque metu : fremit ore cruento. (*Énéide*, IX, 338.)

3. Rhamnetem aggreditur, qui forte *tapetibus altis*
> *Exstructus toto proflabat pectore somnum.* (*Énéide*, IX, 324.)

4. Poür venger Euryalus, Nisus s'acharne sur son meurtrier.

> At Nisus ruit in medios solumque per omnes
> Volscentem petit, in solo Volscente moratur.
> Quem circum glomerati hostes hinc cominus atque hinc
> Proturbant. Instat non secius, ac rotat ensem
> Fulmineum, donec Rutuli clamantis in ore
> Condidit adverso, et moriens animam abstulit hosti. (*Énéide*, IX, 437.)

chevaux hennissent; les éléphants se sauvent et répandent la confusion; *le camp est un lac sanglant*[1]. Ceux qui échappent à Açwatthâman tombent entre les mains de Kritarvan et de Kripa, qui veillent près des portes[2].

Lorsque le fils de Drona eut, selon sa promesse, accompli l'œuvre qu'il avait entreprise, il fut délivré du chagrin qu'il éprouvait pour n'avoir point vengé son père, et, de même qu'il était entré la nuit dans le camp où tous sommeillaient, de même, après avoir accompli son œuvre de mort, il sortit en silence. Ensuite il se réunit à ses compagnons, et leur dit ces imposantes paroles : « Maintenant, les Pantchaliens ont péri sous mes coups; *notre œuvre est accomplie*[3]; allons vers notre roi Douryôdhana, et, s'il est encore vivant, racontons-lui notre exploit. »

Arrivés à l'endroit où était tombé Douryôdhana, les trois kchatriyas le trouvent étendu à terre, les deux cuisses brisées par la massue de Bhîmaséna, respirant à peine, rendant le sang à pleine bouche, entouré d'animaux prêts à le dévorer. A cet aspect lamentable, ils déplorent son sort et lui adressent des paroles de regret. Ils admirent sa fidèle massue, qui repose à ses côtés; ils louent son courage et maudissent son meurtrier; ils le consolent en lui racontant leur exploit :

« Douryôdhana, tu vis encore : apprends une nouvelle qui sera bien douce à ton oreille. Il n'y a plus que sept combattants du côté des Pândavas, eux cinq, Krichna et son cocher; du côté de Dritarâchtra, il n'y a plus que nous trois. Les petits-fils de Drâupadî sont tous égorgés, ainsi que ceux de Drichtadyoumna; les Pantchaliens ont péri. La pareille leur a été rendue ; ils n'ont pas d'enfants non plus maintenant, tes ennemis! »

Douryôdhana répondit : « Oui, je le sens, cette nouvelle me soulage et me rend le calme. Il me semble qu'à présent je suis l'égal d'Indra. Bonheur à vous! Nous nous reverrons dans le Swarga! »

1. Ingens concursus ad ipsa
Corpora seminecesque viros, tepidaque recentem
Cæde locum, et *pleno spumantes sanguine rivos*. (*Énéide*, IX, 453.)

2. Nec minor Euryali cædes; incensus et ipse
Perfurit. (*Énéide*, IX, 341.)

3. *Pœnarum exhaustum satis est;* via facta per hostes. (*Énéide*, IX, 355.)

Après avoir dit ces mots, le vaillant roi se tut et quitta courageusement la vie, en remplissant ses amis de douleur : son âme monta vers le Swarga, et son corps rentra dans la terre.

Virgile a remplacé la scène pathétique de la mort de Douryôdhana par les lamentations touchantes que fait entendre la mère d'Euryalus, quand elle aperçoit la tête de son fils portée sur une pique.

Plaintes de la mère d'Euryalus. « En quel état te vois-je, Euryalus? Toi, le futur soutien de ma vieillesse, as-tu bien pu, cruel, me laisser seule? Quand tu courais à de si grands périls, il n'a pas été donné à ta mère de te dire un dernier adieu! Hélas! étendu sur une terre inconnue, tu sers de proie aux chiens et aux oiseaux du Latium! Ta mère ne t'a point rendu les devoirs funèbres ni fermé les yeux; elle n'a point lavé tes blessures ni couvert ton corps de ce tissu que sa tendresse empressée hâtait jour et nuit, et dont le travail la consolait des soucis de la vieillesse! Où te chercher? Quelle terre maintenant possède ton corps, tes membres en lambeaux et ta dépouille sanglante? Voilà donc, ô mon fils, ce que tu me rapportes de toi? Voilà ce que j'ai suivi sur terre et sur mer! Frappez-moi, par pitié, Rutules, et lancez sur moi tous vos traits; que je tombe la première sous vos coups. O toi, puissant Père des Dieux, aie pitié de moi, et d'un trait de foudre plonge dans le Tartare cette tête odieuse, puisque je ne puis finir autrement ma malheureuse vie! »

Ces cris plaintifs ont ému les cœurs; dans tous les rangs circule un triste gémissement, et les courages abattus restent sans force pour le combat. Voyant qu'elle enflammait la douleur des soldats, Idæus et Actor, par l'ordre d'Ilioneus et d'Iulius, la prennent dans leurs bras et la transportent dans sa demeure. » (IX, 472-500.)

Les plaintes de la mère d'Euryalus diffèrent complétement de celles d'Andromaque qui, placée sur le mur de Troie, voit Achille traîner le corps inanimé de son époux (*Iliade,* XXII). Elles sont imitées des plaintes de Soubhadrâ, mère d'Abhimanyou.

Plaintes de la mère d'Abhimanyou[1]. « O mon fils, infortunée que je suis! pourquoi as-tu pris part à cette guerre où tu devais trouver la mort, enfant qui avais une bravoure égale à celle de ton père?

» Comment est-il couvert de la poussière du combat, ô mon fils, ton visage aux yeux charmants, aux belles dents, brillant d'un éclat semblable à celui de la fleur du lotus bleu?

» Comment gît-il maintenant, étendu sur la terre, cet adolescent accoutumé au plaisir, dont la couche était jadis couverte des tapis les plus précieux?

» Comment ce kchatriya aux longs bras, que suivaient jadis de nobles femmes, aujourd'hui renversé dans le combat, n'a-t-il plus auprès de lui que de sinistres chacals?

» Qui entre les Pantchaliens, seigneur, ou les guerriers de Vrichni et les Pândavas, tes défenseurs naturels, t'a laissé tuer sans protection?

» Sans avoir pu rassasier mes yeux de ta vue[2], ô mon fils irréprochable, je descendrai certainement aujourd'hui dans la triste demeure de Yama[3].

» Maintenant que ta splendeur est éteinte, que je ne te vois plus monté sur ton char, la terre semble à mes yeux un désert.

» Hélas! je te vois et je te perds! Tu es pour moi comme la richesse dans un songe. Ah! les choses humaines ne sont pas durables : elles ressemblent à une goutte d'eau vacillante.

» Et cette épouse ensevelie en de tels soucis, comme la génisse à qui l'on a ravi son enfant[4], pourrai-je supporter le spectacle de sa douleur?

» Hélas! tu fais ton départ avant le temps, ô mon fils, et tu m'abandonnes au moment de me donner ton fruit, à moi, qui aimais tant à te contempler!

1. *Mahâbhârata*, Drona-Parva; trad. de Fauche, t. VIII, p. 301-305.

2. « Nec te, sub tanta pericula missum,
Affari extremum miseræ data copia matri. » (IX, 482.)

3. Ce langage est plus naturel que celui de la mère d'Euryalus :

« Aut tu, magne pater Divum, miserere, tuoque
Invisum hoc detrude caput sub Tartara telo. » (IX, 494.)

4. Voy. ci-dessus, p. 317, n. 3.

» Va dans la voie des kchatriyas qui combattent sans connaître la fuite, et qui meurent dans la bataille sur les corps des ennemis qu'ils ont immolés.

» Va dans la voie des hommes fidèles à leurs vœux, doués de la vertu, dociles envers leurs maîtres spirituels, et pour qui le nom d'un hôte n'est pas un vain mot.

» Va dans la voie des hommes qui, consumés par le feu du chagrin, conservent une âme égale dans les infortunes.

» Va dans la voie des hommes qui chérissent leur épouse et qui pratiquent constamment l'obéissance qu'un fils doit avoir pour son père et sa mère.

» Va dans la voie des hommes vertueux, chastes, qui ont étudié les Traités de morale et dompté leurs sens. »

Pendant que Soubhadrâ se lamentait ainsi, l'épouse d'Abhimanyou vint auprès d'elle, déchirée par le chagrin. Quand toutes deux eurent donné un libre cours à leur affliction, elles tombèrent sans connaissance dans l'ivresse de la douleur. Krichna vint au secours de la reine, l'arrosa d'eau et lui adressa des paroles salutaires. Puis il consola sa propre sœur Soubhadrâ :

« Soubhadrâ, ne pleure plus ton fils. Tous les hommes de notre famille ont passé ou passeront par la voie dans laquelle est entré l'illustre Abhimanyou. Il a fait une chose que nous devons tou faire dans la guerre, nous et nos alliés. »

Virgile, malgré son esprit religieux, ne laisse pas entrevoir que Nisus et Euryalus auront la récompense promise aux kchatriyas qui meurent sur le champ de bataille. Au lieu de les montrer s'élevant au ciel, pour y jouir de la béatitude en la compagnie des héros illustres, il se borne à leur décerner l'immortalité dans ses vers :

« Heureux tous deux ! Si mes vers ont quelque pouvoir, jamais le temps n'effacera vos noms de la mémoire des hommes, tant que la famille d'Énée habitera près de l'immuable rocher du Capitole et que les descendants de Romulus auront l'empire du monde. » (IX, 446.)

Pallas.

Virgile ne déploie pas dans la description des combats cet enthousiasme belliqueux qui anime Homère. Mais il rachète cette infériorité par la création de types charmants, Euryalus, Lausus, Pallas, ces aimables adolescents en qui la beauté donne un nouvel éclat à la vertu. Leurs exploits et leur mort prématurée lui fournissent des scènes pathétiques où il déploie toute l'originalité de son génie. Cependant, il doit au *Mahâbhârata* quelques-uns des traits par lesquels ils les dépeint. Nous allons le démontrer pour Pallas, en rapprochant les éléments essentiels de son histoire.

I. *Le départ de Pallas.* — Lorsque Énée vient demander à Évandre son secours contre les Latins, le vieux roi fait alliance avec lui parce qu'il est l'ennemi de Mezentius, tyran chassé de l'Étrurie et accueilli par Turnus contre le droit des gens. Il donne au chef des Troyens une troupe de cavaliers choisis, au milieu desquels s'avance son propre fils, Pallas, remarquable par sa chlamyde et par ses armes peintes, brillant comme Lucifer, l'astre chéri de Vénus, quand, humide encore des eaux de l'Océan, il montre dans le ciel son front sacré et dissipe les ténèbres[1]. Son père lui fait un adieu touchant et invoque pour lui la protection des Dieux. (VIII, 466-596.)

1. Qualis ubi Oceani perfusus Lucifer unda,
Quem Venus ante alios astrorum diligit ignes,
Extulit os sacrum cœlo, tenebrasque resolvit. (*Énéide*, VIII, 589.)

De même Soubhadrâ, déplorant la mort d'Abhimanyou, compare l'éclat de son visage à celui de la Lune :

« Les Boutas (les démons) te contemplent sans doute, comme on contemple la Lune montée sur l'horizon, avec tes yeux charmants, tes jolis membres, tes bras pendants, ton corps ensanglanté de blessures. » (*Mahâbhârata*, trad. de Fauche, t. VIII, p. 301.)

II. *La bataille.* — Dès que Pallas se trouve en présence des ennemis, il est obligé de soutenir avec les Troyens leur attaque impétueuse; il rallie les Arcadiens mis en désordre, et, leur donnant l'exemple, il s'élance dans les rangs des Latins, où il se signale par de brillants exploits. Il arrive devant Lausus : « tous deux étaient à peu près du même âge et brillaient par leur beauté [1]; mais ils ne devaient point revoir leur patrie ! » Au moment où ils vont en venir aux mains, Turnus arrive au secours de Lausus, et, lui donnant l'ordre de s'écarter, se précipite sur Pallas qu'il perce d'un trait lancé d'une main vigoureuse et dépouille de ses armes. Cependant il permet aux Arcadiens d'enlever son corps du champ de bataille et de le porter à son père infortuné. Énée, averti de ce malheur, vient rendre le courage aux siens, tue des adversaires redoutables, et garde quatre prisonniers, les fils de Sulmon, pour être immolés sur le bûcher de Pallas. (X, 362-520.)

III. *Le vœu d'Évandre.* — Après la bataille, Énée ordonne de rendre les honneurs funèbres aux Troyens qui ont succombé et de conduire le corps de Pallas à la ville désolée d'Évandre : « Ce n'est pas la valeur qui lui a fait défaut ; mais un jour funeste nous l'a ravi et l'a plongé prématurément dans l'ombre du trépas. » Il va au lieu où reposait le corps inanimé du jeune guerrier. En voyant sa tête appuyée sur le lit funéraire, son visage blanc comme la neige, et sur sa poitrine d'albâtre la plaie faite par le javelot de Turnus, il ne peut retenir ses larmes : « Fallait-il donc, malheureux enfant, que la Fortune te ravît à mon amitié, et ne te permît pas de retourner vainqueur au foyer paternel ! Ce n'est pas là ce que j'avais promis à ton père Évandre en le quittant, lorsqu'en m'embrassant il m'envoyait à la conquête d'un grand empire, et m'avertissait en tremblant que nos ennemis étaient vaillants et que nous avions à combattre une nation redoutable... Malheureux père, tu verras les funérailles prématurées de ton fils ! Voilà ce retour annoncé, ce triomphe attendu ! Voilà le fruit de mes promesses ! Du moins, Évandre, tu ne verras point Pallas couvert de blessures infamantes ; et le salut de ton fils, acheté au prix de la honte, ne te fera pas souhaiter la mort. » (XI, 22-99.)

Le funèbre cortége se met en marche. La Renommée, messagère

1. Egregii forma, sed queis fortuna negarat
In patriam reditus ! (*Énéide,* X, 435.)

d'un si grand deuil, remplit d'alarmes Évandre. Tandis que les Arcadiens s'avancent à la rencontre de Pallas, portant des torches funèbres, Évandre s'élance au milieu des rangs, fait poser le lit funèbre, se jette sur le corps de son fils, l'embrasse en pleurant et s'écrie :

« Ce n'est point là, Pallas, ce que tu avais promis à ton père! Que n'as-tu affronté avec plus de prudence les fureurs de Mars!... Puisqu'une mort prématurée attendait mon fils, il me sera doux de penser qu'il est tombé après avoir égorgé des milliers de Volsques, en ouvrant aux Troyens l'entrée du Latium... Mais pourquoi, malheureux que je suis, retenir les Troyens loin de la guerre? Allez et souvenez-vous de redire ces paroles à votre roi : « Si je prolonge une vie odieuse, c'est que je me repose sur la valeur de ton bras, qui doit Turnus au père et au fils. Je veux porter cette consolation à Pallas dans le séjour des Mânes. » (XI, 139-181.)

IV. *La vengeance.* — Dans le duel final, Turnus, frappé d'un trait qui le met hors de combat, implore la pitié d'Énée. Le vainqueur, touché de sa prière, retient son bras prêt à frapper. Mais il voit briller sur l'épaule de Turnus le riche baudrier de Pallas. A l'aspect de cet insigne, qui lui rappelle un cruel sujet de douleur, Énée s'écrie : « Quoi! couvert des dépouilles des miens, tu échapperais à ma vengeance! C'est Pallas, oui, c'est Pallas qui t'immole par mon bras et se venge dans ton sang criminel. » En disant ces mots, il lui enfonce le fer en pleine poitrine. (XII, 919-950.)

L'histoire de Pallas est, sauf la différence des mœurs, calquée sur celle d'Abhimanyou, fils du vaillant Ardjouna (frère de Youdhichthira) et de Soubhadrâ (sœur de Krichna).

I. *Éloge d'Abhimanyou.* — Sandjaya dit à Dhritarâchtra :

« Je te raconterai comment ce courageux enfant se jouait de l'armée des chars, où il jetait la terreur, et comment il a brisé des héros difficiles à vaincre et animés par le désir de la victoire.

» La crainte agitait les tiens, comme, dans une forêt épaisse d'arbres, d'herbes et de broussailles, les animaux sauvages environnés par les flammes d'un incendie.

» Invincibles même pour les Dévas, méprisant la fatigue,

les cinq fils de Pândou déployaient dans les combats une valeur terrible, et goûtaient, dans la compagnie de Krichna, les fruits de leur vaillance.

» Il n'existe pas, il n'a jamais existé, il n'existera jamais un homme qui les égale en naissance, en œuvres, en courage, en intelligence, en gloire, en faveurs de la fortune.

» Certes, le roi Youdhichthira, qui a dompté ses sens, qui se plaît dans le devoir de la vérité, sera toujours digne du Swarga par son respect pour les brâhmanes[1] et par ses autres qualités.

» On dit que trois personnes ont une puissance égale : la Mort, à la fin d'un youga, le vigoureux Ardjouna, et Bhîmaséna debout sur son char.

» Je ne vois rien sur la terre d'égal à Ardjouna, qui tient dans les combats l'arc Gandivâ, qui est adroit et fidèle à ses promesses.

» Six qualités distinguent Nakoula : le courage, la beauté, la répression des sens, la constance dans les vœux, la modestie, une affection inaltérable pour ses maîtres spirituels.

» Sahadéva est un guerrier comparable aux Açwins pour la valeur, la grâce des formes, la bonté, la douceur, la profondeur du savoir.

» Abhimanyou possédait tous ces avantages : car il égalait Youdhichthira par sa fermeté, Krichna par sa conduite, Bhîmaséna par la vigueur qu'il déployait dans ses exploits.

» Il ressemblait à son père Ardjouna pour la beauté, la bravoure et la science ; à Nakoula et à Sahadéva, pour la modestie[2]. »

II. *La bataille.* — Par l'ordre de Drona, général de Douryôdhana, l'armée des Kâuravas prend la forme d'un disque : des guerriers attirent Ardjouna loin de Youdhichthira ; celui-ci, pour arrêter les ennemis, demande à son neveu de rompre leur ordre de bataille. Abhimanyou y réussit et accomplit de glorieux exploits[3] ; mais, entouré par six guerriers, il est tué d'un coup de massue par le roi du Sindhou (comme Pallas est percé par le javelot de Turnus).

1. Youdhichthira obéit aux conseils des brâhmanes, comme Énée obéit aux oracles.

2. *Mahâbhârata,* Drona-Parva ; trad. de Fauche, t. VIII, p. 161.

3. Arcadas accensos monitu, et *præclara* tuentes
Facta viri, mixtus dolor et pudor armat in hostes. (*Énéide,* X, 397.)

« Dès qu'Abhimanyou fut tué, ce guerrier qui entrait dans l'adolescence, toute l'armée s'enfuit sous les yeux de Youdhichthira. Celui-ci arrête les siens et leur dit : « Abhimanyou s'en est allé au Swarga[1]; *il n'a pas été frappé tournant le dos à l'ennemi!* Arrêtez-vous; ne tremblez pas; nous vaincrons. » En parlant ainsi, il refoule en lui sa douleur. Puis il s'élance au combat et il immole une multitude d'ennemis.

Après la bataille, Youdhichthira donne un libre cours à sa douleur et se reproche d'avoir imprudemment exposé Abhimanyou à un combat au-dessus de ses forces : « Que répondrons-nous, maintenant qu'Abhimanyou est mort, au vaillant Ardjouna et à la vertueuse Soubhadrâ? C'est moi qui, dans le désir de la victoire, suis cause de cet affreux malheur[2]... Nous avons mis au premier rang devant nous dans le combat cet enfant auquel nous devions donner la première place dans les festins[3]! »

III. *La promesse d'Ardjouna.* — En rentrant le soir dans le camp avec Krichna, Ardjouna, saisi d'un triste pressentiment, remarque le silence qui règne dans ses tentes :

« Les tambours se taisent; on ne frappe point les cymbales avec la baguette; on ne récite pas les prières saintes; les bardes ne font pas entendre des chants délicieux en l'honneur de leurs chefs. Les guerriers, à ma vue, baissent la tête et se retirent, au lieu de me féliciter de mes exploits. Le fils de Soubhadrâ ne vient pas à ma rencontre! »

1. Énée espère que ce sera une consolation pour Évandre d'apprendre que son fils a été frappé par devant d'une blessure honorable :

« At non, Evandre, pudendis
Vulneribus pulsum adspicies, nec sospite dirum
Optabis nato funus pater. » (*Énéide*, XI, 55.)

2. Énée se reproche aussi de ne pas avoir assez veillé sur le courageux fils d'Évandre :

« Non hæc Evandro de te promissa parenti
Discedens dederam, quum me complexus euntem
Mitteret in magnum imperium, metuensque moneret
Acres esse viros, cum dura prœlia gente.
Hi nostri reditus exspectatique triumphi!
Hæc mea magna fides! » (*Énéide*, XI, 45.)

3. *Mahâbhârata*, Drona-Parva; trad. de Fauche, t. VIII, p. 165-216.

Il s'avance, l'âme éperdue, et, à l'aspect de ses frères, il s'écrie :

« Je vois sur vos visages un air sinistre, je n'aperçois pas Abhimanyou, et vous ne me saluez pas ! J'ai ouï dire que Drona avait formé un ordre de bataille en forme de disque, et qu'il n'y avait parmi vous aucun homme capable de l'enfoncer, hormis mon fils. Je n'ai pas ordonné à cet enfant de sortir du milieu de son armée. Lui avez-vous commandé de pénétrer dans les rangs des ennemis ? Est-il tombé sur le champ de bataille ? »

Youdhichthira lui apprend ce qui s'est passé. Après ce récit, le père infortuné pousse un gémissement : « Hélas, mon fils ! » puis, vaincu par la douleur, il se laisse tomber à terre [1]. Ensuite, revenant à lui, il fait vœu d'immoler le meurtrier de son fils :

« Je vous fais une promesse qui sera une vérité. Demain, j'immolerai Djayadratha, à moins que la crainte de la mort ne lui fasse abandonner l'armée de Douryôdhana. Tous ceux qui, le défendant les armes à la main, s'exposeront à mes coups, je les couvrirai de mes flèches. Si je n'exécute pas cette promesse, puissé-je n'obtenir jamais, ô princes illustres, les mondes destinés aux hommes vertueux [2] ! »

IV. *La vengeance.* — Pour exécuter son vœu, Ardjouna, par le conseil de Krichna, honore pendant la nuit Çiva, afin d'obtenir sa protection [3]. Le lendemain, dans une nouvelle bataille, il fait des prodiges de valeur ; il éloigne ou il tue les plus vaillants guerriers qui s'étaient groupés autour de Djayadratha pour le protéger. Ayant enfin pénétré jusqu'à ce prince, il lui abat la tête par une seule flèche. Alors les conques de guerre retentissent et annoncent à tous ce brillant exploit [4].

1. At non Evandrum potis est vis ulla tenere ;
Sed venit in medios : feretro Pallanta reposto
Procumbit super, atque hæret lacrymansque gemensque. (*Énéide*, XI, 148.)

2. *Mahâbhârata*, Drona-Parva ; trad. de Fauche, t. VIII, p. 274-285.

3. On a déjà vu Açwatthâman offrir un sacrifice à Çiva, considéré comme la puissance destructrice des êtres, pour vaincre les ennemis dans le camp desquels il va pénétrer (p. 429). Ici Ardjouna et son conseiller Krichna sont transportés par la force de la méditation aux pieds de Çiva, qui enseigne au guerrier une formule magique (*astra*) pour rendre ses traits irrésistibles. (*Mahâbhârata*, t. VIII, p. 312-319.)

4. *Mahâbhârata*, Drona-Parva ; trad. de Fauche, t. IX, p. 92.

Cacus.

Cacus, tel que Virgile le dépeint, doit être considéré à trois points de vue :

1° Il est fils de Vulcain, et personnifie ainsi une puissance volcanique[1];

2° Il dérobe les bœufs d'Hercule, comme Mercure dérobe les bœufs d'Apollon[2];

3° Il joue le rôle d'un ogre, comme le Cyclope de l'*Odyssée*, et sa mort est une délivrance pour les habitants.

Cette dernière fiction doit avoir pour origine une légende populaire. Nous allons l'examiner.

Mort de Cacus. « Là s'ouvrait dans un vaste enfoncement une caverne profonde et inaccessible aux rayons du soleil, qu'habitait un monstre demi-homme, l'effroyable Cacus ; le sol y fumait toujours d'un carnage récent, et aux portes du tyran étaient clouées et suspendues des têtes humaines, pâles et souillées d'un sang corrompu[3]. Enfin le temps accorda à nos vœux la présence et le secours d'un Dieu vengeur...

» Enfermé dans le fond de son antre, Cacus poussait d'effroyables rugissements : Hercule l'accable d'en haut à coups de traits, se

1. Huic monstro Vulcanus erat pater; illius atros
Ore vomens ignes magna se mole ferebat. (*Énéide,* VIII, 198.)

De ces vers, M. Preller conclut que le combat d'Hercule contre Cacus est la lutte d'un Génie protecteur du sol contre la force volcanique. M. Bréal, étudiant cette légende de Cacus à un point de vue général d'après les plus anciennes traditions, y voit un mythe qui représente les nuages amoncelés couvrant la voûte du ciel, le tonnerre grondant et la pluie bienfaisante tombant sur la terre. Le récit de Properce (IV, 9) est favorable à cette interprétation.

2. L'origine de ce mythe est expliquée dans le *Rig-Véda*. Voy. p. 366, n. 1.

3. Ovide dit, dans les *Fastes* (I, 450) :

Cacus, Aventinæ timor atque infamia sylvæ,
Non leve finitimis hospitibusque malum.

fait des armes de tout, lui lance des branches d'arbre et d'énormes pierres... Enfin, il le saisit, l'enlace entre ses bras, et, le serrant fortement à la gorge, fait sortir ses yeux de leurs orbites, et arrête le sang dans son gosier desséché. Aussitôt les portes sont arrachées, l'affreuse demeure est ouverte; on traîne dehors par les pieds le hideux cadavre : on ne se lasse point de contempler les yeux terribles du monstre, ses traits, sa poitrine hérissée de poils et sa bouche béante dont les feux sont éteints.

» Dès lors fut établi ce sacrifice, et les âges suivants fêtèrent avec joie cet anniversaire. » (*Énéide,* VIII, 190-270.)

La légende de Cacus, considéré comme un ogre, ressemble au récit que le *Mahâbhârata* fait de la mort du rakchasa Vaka.

MAHABHARATA. *La mort de Vaka*[1].

« Lorsque les fils de Pândou (obligés de se cacher dans une forêt) furent venus à Ékatcharâ, ils demeurèrent dans la maison d'un brâhmane. Un jour qu'ils s'en étaient allés mendier leur nourriture, Kountî, la mère de Youdhichthira, entendit pousser des cris de douleur dans une des pièces qu'habitait le brâhmane. Elle y entra et fut témoin d'une conversation touchante :

« Honte, disait le brâhmane, honte dans le monde à cette vie sans vigueur, inutile, dépendante, racine de chagrin, dont la souffrance est le souverain lot ! Je n'avais qu'un seul moyen d'échapper à l'infortune, c'était de m'enfuir dans un pays où je trouverais le salut avec ma femme et mes enfants[2]. J'ai tenté de le faire, tu le sais, brâhmanî ; mais, à toutes mes sollicitations, tu as répondu : « Je suis née ici, j'ai vieilli ici, et mon père également. C'est d'ici, après un long séjour, que sont partis pour le Swarga ton

1. *Mahâbhârata*, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. II, p. 51-73. — Nous avons retranché tout ce qui n'avait aucun intérêt pour notre sujet.

2. Vaka exige qu'on lui livre chaque jour une victime humaine pour sa nourriture. Le sort est tombé sur la famille du brâhmane. Celui-ci examine, avec sa femme, s'il doit se livrer lui-même au rakchasa. De même, au début du conte de Perrault, intitulé *le Petit Poucet,* le pauvre bûcheron délibère avec sa femme pour décider ce qu'ils doivent faire de leurs enfants qu'ils ne peuvent plus nourrir.

vieux père et ta mère et tes aïeux : quel besoin d'habiter ailleurs? » L'amour de ta famille, qui fermait tes oreilles à mes paroles, va te faire perdre ton mari. Je ne puis abandonner une femme vertueuse, que j'ai épousée suivant les rites sacrés; ni mon fils, qui n'a pas encore atteint l'adolescence, dont le visage n'est pas encore ombragé par de la barbe; ni cette jeune fille innocente, dépôt que m'a confié le magnanime Brahmâ pour le remettre à un époux. Tombé ainsi dans le chagrin, je n'ai pas la force de traverser la mer de l'infortune. Honte à moi! Mourir avec tous serait un bonheur : car désormais il m'est impossible de vivre! »

« Le chagrin ne te sied pas, lui répondit la brâhmanî, toi qui es versé dans les *Védas*. Les hommes doivent aller tous à la mort; il n'y a donc pas lieu de s'affliger ici-bas pour une chose qui doit nécessairement arriver. J'irai moi-même où tu veux aller : car le devoir de la femme, c'est de travailler au bien de son époux, lui fallût-il sacrifier sa vie! L'intérêt, qui t'avait décidé à me demander pour épouse, est satisfait : un fils et une fille ont acquitté ma dette envers toi. Tu es capable de nourrir et de protéger ces deux enfants; la nature m'en a refusé les moyens. Veuve de toi, je ne pourrai ni élever ce tendre couple, ni vivre moi-même sans abandonner la route de la vertu. D'abord tous les hommes se disputent une femme privée de son époux, comme des vautours se disputent un morceau de viande jeté à terre. Ensuite, je ne pourrai à l'égal de toi, qui as l'œil du devoir, inspirer à ton fils, sans protecteur, sans ressources, les vertus de ton père et de tes aïeux. Enfin, tels que des çoudras envient l'audition des *Védas,* tels des hommes sans valeur vont, au mépris de moi, porter leurs désirs sur ta fille innocente; si je refuse de leur donner cette faible enfant, que ta piété a fait croître, ils me la raviront par la violence, comme des corbeaux enlèvent une offrande sur l'autel. Voyant ton fils assujetti à des hommes vils, comme s'il n'était pas ton image, je verrai aussi ta fille tombée dans l'infortune. J'abandonne donc ce fils et cette fille, j'abandonne mes parents et ma vie à cause de toi. D'ailleurs, si les hommes qui vont chez le rakchasa sont sûrs d'être dévorés, je ne suis pas sûre qu'il ne respecte pas la vie des femmes : accorde-moi donc d'aller à sa demeure, ô toi qui connais le devoir. J'ai trouvé ici la nourriture, j'y ai goûté des plaisirs, j'y ai donné le jour à des enfants chéris : j'accomplirai un grand devoir. Si je meurs, tu pourras prendre

une autre femme : car ce n'est pas une faute pour un homme d'épouser plusieurs femmes, tandis que c'est un déshonneur pour une femme de passer des bras d'un premier mari à ceux d'un autre. Ajoute à toutes ces considérations que c'est un crime de se donner à soi-même la mort. Décide-toi donc à m'abandonner pour sauver ta vie et celle de ces deux enfants. »

Alors son époux l'embrassa et versa des larmes avec elle. La jeune fille, voyant ses parents désolés, leur adressa ces paroles :

« Pourquoi vos Révérences gémissent-elles ainsi, plongées dans l'affliction? Qu'elles m'écoutent et qu'elles fassent ce qui est à propos. Encore dans l'enfance, sans appui, séparée de toi, ô mon père, en quelque lieu que j'aille, je serai toujours malheureuse. Ou je te sauverai, et, quand j'aurai accompli cette œuvre difficile, j'en recueillerai la récompense; ou tu iras chez le rakchasa, ô le plus saint des brâhmanes, et je serai anéantie : veuille donc fixer tes yeux sur moi. Conserve-toi, et pour nous et pour le devoir et pour ta race : abandonne-moi, puisqu'il t'est permis de m'abandonner. Ne laisse pas échapper ce moment pour l'exécution d'une chose qui est nécessaire. Une fois que tu serais entré dans le Swarga, il nous faudrait aller de porte en porte chercher notre nourriture, ce qui est la plus grande des souffrances. Mais, si je puis te sauver de cette infortune, je m'élèverai à la condition d'une Immortelle et je jouirai de la béatitude céleste. Grâce au sacrifice de ma vie, l'eau offerte par toi satisfera, comme il nous est enseigné, les Dévas et les Pitris. »

Ce discours terminé, le père, la mère et la jeune fille fondirent en larmes tous les trois. Alors le petit garçon, ému de leur chagrin, ouvrant ses yeux tout grands, dit d'une voix à peine articulée : « Ne pleure pas, mon père! ni toi, mère! ni toi, sœur! » Puis, ayant pris une touffe de gazon, il ajouta hardiment : « Cela suffit pour tuer le rakchasa[2]. » Ces mots causèrent un moment de joie aux trois personnes éplorées.

Kountî, voyant que c'était l'instant propice, s'approcha d'eux, et leur parla ainsi : « Quelle est la cause de cette douleur? Je

1. Comme le Petit Poucet, le petit garçon est le seul qui ne se désespère pas.

2. L'enfant répète une maxime qu'il a entendu énoncer par son père :
« Des brins d'herbes deviennent des foudres pour les choses qui doivent périr. » (*Mahâbhârata*, t. VIII, p. 48.)

désire la connaître dans la vérité. Une fois instruite, je l'écarterai de vous, si cela est possible. »

Le brâhmane lui répondit : « Ces paroles sont de celles qui siéent à des gens de bien, femme riche en pénitences ; mais une main humaine n'est point capable d'écarter de nous la douleur. Près de cette ville habite le rakchasa Vaka ; plein de vigueur, il défend jour et nuit la contrée contre les ennemis ; mais il faut lui donner chaque jour pour ses repas une tonne de riz, deux buffles et un homme[1]. C'est à moi que vient d'échoir le tour d'acquitter ce tribut homicide[2]. Je ne possède rien pour lui acheter un homme quelque part ; je n'aurai jamais la force de lui abandonner une des personnes que j'aime. Je m'en irai donc chez lui avec toute ma famille, et cet être cruel nous dévorera tous de compagnie. »

Kountî reprit : « Ne te laisse pas abattre par le danger. J'entrevois pour toi un moyen d'échapper à la mort. J'ai cinq fils : un d'eux ira pour toi et s'offrira en tribut au cruel rakchasa. »

« Je ne le souffrirai pas, répliqua le brâhmane, quelque désir que j'aie de la vie. Je ne sacrifierai jamais à mon intérêt l'existence d'un brâhmane, mon hôte. Avant tout, je dois penser au salut de mon âme. Périr sous les coups du rakchasa vaut mieux pour moi que de mourir de ma main ou de causer la mort d'un brâhmane[3] : le brâhmanicide est le plus grand des crimes ! »

Kountî le rassura : « Le fils que je veux envoyer auprès de Vaka est vigoureux : il a déjà combattu des rakchasas et il en a tué plusieurs ; il saura bien se tirer du danger[4]. »

1. Virgile fait un tableau qui frappe plus l'imagination :

> Hic spelunca fuit, vasto submota recessu,
> *Semihominis Caci facies* quam dira tenebat,
> Solis inaccessam radiis ; *semperque recenti*
> *Cæde tepebat humus ; foribusque affixa superbis*
> *Ora virum tristi pendebant pallida tabo.* (*Énéide*, VIII, 193.)

2. De même, les Athéniens tiraient au sort les victimes destinées à être dévorées par le Minotaure ; mais cette légende a pour origine l'offrande de victimes humaines à la statue d'un Dieu qui était sans doute Baal-Moloch, honoré d'un culte sanguinaire par les Phéniciens dans leur patrie et dans leurs colonies. Le personnage qui, dans la mythologie grecque, correspond réellement au rakchasa Vaka, c'est le Cyclope de l'*Odyssée*, qui dévorait chaque jour des compagnons d'Ulysse.

3. Voyez ci-dessus p. 313, n. 1.

4. Bhîma avait la vigueur d'Hercule. Voyez p. 139, n. 4.

Au retour de ses fils, Kountî proposa à Bhîma d'aller combattre le redoutable démon. Celui-ci consentit, prit des vivres, et, arrivé auprès du bois où demeurait le rakchasa, il l'appela de son nom : « Vaka ! Vaka ! » puis il se mit à manger le repas qu'il devait lui servir.

Transporté de fureur, Vaka s'avança sur Bhîma, et le combat s'engagea avec des *troncs d'arbres* que les deux adversaires se jetaient l'un à l'autre[1]. Ensuite le rakchasa fondit sur le fils de Kountî et l'étreignit dans ses bras. A son tour, Bhîma serra dans ses bras le démon, et l'entraîna malgré sa résistance. Le voyant épuisé par la lutte, il le renversa, lui appuya un genou sur le dos, *entoura son cou avec la main droite,* et le frappa de la gauche sur les reins. Le rakchasa, ainsi écrasé par son ennemi, poussa deux fois un hurlement épouvantable et *vomit le sang par la bouche*[2] ; puis il demeura immobile comme le mont Himalaya.

Bhîma prit son cadavre, le jeta sur le seuil de sa porte, et s'en revint chez le brâhmane raconter son exploit.

L'effroyable cri de Vaka avait été entendu au loin. D'abord ses parents accoururent : mais, épouvantés par la mort du monstre redoutable, ils s'enfuirent en toute hâte. Ensuite des hommes sortirent de la ville, et, voyant le rakchasa baigné dans son sang, ils répandirent la bonne nouvelle. Alors *tous les habitants, femmes, vieillards, enfants, sortirent par milliers pour contempler le rakchasa mort*[3]. A la vue de cet exploit surhumain, ils adressèrent des actions de grâces aux Dévas et offrirent tous un sacrifice à Brahmâ[4]. »

1. Insueta rudentem
Desuper Alcides telis premit, omniaque arma
Advocat, et *ramis* vastisque molaribus instat. (*Énéide,* VIII, 248.)

2. *Corripit in nodum complexus,* et angit inhærens
Elisos oculos et *siccum sanguine guttur.* (*Énéide,* VIII, 260.)

3. *Pedibusque informe cadaver*
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum villosaque setis
Pectora semiferi. (*Énéide,* VIII, 264.)

4. Les Arcadiens instituent un sacrifice annuel en l'honneur d'Hercule.

Ex illo celebratus honos, lætique minores
Servavere diem. (*Énéide,* VIII, 268.)

L'ÉNÉIDE ET LE RAMAYANA

Virgile a connu le *Râmâyana* comme le *Mahâbhârata*. Il en a tiré profit pour plusieurs épisodes dans l'*Énéide*, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour la mort d'Orphée dans les *Géorgiques*.

Alecto et le Cerf de Silvia.

Dans l'*Iliade*, la querelle d'Achille et d'Agamemnon s'engage d'une manière simple et naturelle. Dans l'*Énéide*, au contraire, la guerre éclate entre les Troyens et les Latins à la suite d'incidents merveilleux, et la fiction de Virgile est aussi fantastique que celle d'Aristophane dans les *Oiseaux*.

Latinus gouvernait en paix son royaume, mais des prodiges lui annonçaient des événements terribles : l'oracle de Faunus lui ordonnait de réserver la main de sa fille Lavinia pour un illustre étranger. Énée aborde sur la rive gauche du Tibre, et, après avoir adoré les Dieux indigètes, il établit une enceinte retranchée où il se propose de fonder une cité[1]. En même temps, il envoie une ambassade demander à Latinus un territoire où il puisse construire un temple pour les Dieux de ses pères et une ville pour ses compagnons. Latinus, obéissant à l'oracle de Faunus, répond en offrant la main de sa fille[2] et en donnant aux députés des coursiers avec d'autres présents. (VII, 5-285.)

Junon, dont la haine contre les Troyens n'est pas encore assouvie, ne peut souffrir qu'ils s'établissent paisiblement dans le Latium. Elle descend dans les ténèbres infernales, où, évoquant la cruelle Alecto, elle lui demande d'exciter une lutte sanglante. (VII, 286-340.)

1. Voyez ci-dessus p. 24, n. 4-5.

2. Generos externis affore ab oris,
Hoc Latio restare canunt, qui sanguine nostrum
Nomen in astra ferant. (*Énéide*, VII, 270.)

Alecto se rend à Laurentum, où, inspirant la haine d'Énée à Amata, l'épouse de Latinus, elle la remplit d'une fureur semblable à celle des Bacchantes, et la pousse à aller dans une forêt célébrer les *Orgies* avec sa fille Lavinia et les femmes latines (p. 461).

Ensuite, Alecto se métamorphose en une prêtresse vénérable, apparaît en songe à Turnus et lui dit : « Turnus, souffriras-tu que le fruit de tant de travaux soit perdu, et que ton sceptre passe aux mains d'une colonie troyenne? Le roi te refuse une épouse, une dot payée de ton sang, et cherche pour son trône un héritier étranger... Hâte-toi d'armer la jeunesse et de la conduire hors des murs au combat. Immole les chefs phrygiens établis sur les bords riants du Tibre et brûle leurs vaisseaux bariolés. » A son réveil, Turnus ordonne aux Rutules de prendre les armes pour chasser du Latium les étrangers qui veulent le soumettre à leur domination. (VII, 404-474.)

Enfin, voyant Ascanius chasser sur le rivage, Alecto met ses chiens sur la trace d'un cerf qu'avait apprivoisé Silvia, fille de l'intendant de Latinus (VII, 475-482) :

« Il y avait un cerf d'une rare beauté et d'une haute ramure, ravi au sein de sa mère et que nourrissaient Thyrrheus et ses enfants, Tyrrheus intendant des troupeaux du roi et gardien de ses vastes domaines. Silvia, leur sœur, l'avait dressé à l'obéissance et l'entourait de soins : elle enlaçait autour de son bois de souples guirlandes, peignait son poil et le lavait dans une onde pure. L'animal, sensible aux caresses et accoutumé à la table de son maître, courait dans les bois et rentrait de lui-même, malgré l'heure avancée, sous le toit domestique. Ce jour-là il errait loin de sa demeure, quand la meute furieuse d'Ascanius le relança comme il recherchait la fraîcheur en se laissant aller au courant du fleuve et en se couchant sur le gazon de la rive. Brûlant de signaler son adresse, Ascanius banda son arc et lui décocha une flèche : une divinité guidait sa main; le trait, volant avec bruit, traversa le flanc et les entrailles du cerf. L'animal blessé chercha un refuge sous le toit accoutumé et rentra en gémissant dans son étable : là sanglant, et, comme s'il eût imploré la pitié, il remplissait toute la maison de ses plaintes. Silvia la première, se meurtrissant les bras, pousse des cris de détresse et appelle les robustes paysans. Ceux-ci accourent à l'improviste : l'un est armé d'un tison noirci par le feu, l'autre d'un bâton chargé de nœuds; tout ce que ces

hommes trouvent sous leurs mains, la colère en fait des armes. Tyrrheus les entraîne sur ses pas, et, saisissant sa hache, s'avance d'un air terrible... De son côté, la jeunesse troyenne se précipite hors du camp au secours d'Ascanius, et une lutte terrible s'engage. » (VII, 483-539, trad. de Pessonneaux.)

Alecto et le Cerf de Silvia jouent ici le même rôle que Sourpanakhâ et la Gazelle d'or dans le *Râmânaya*.

RAMAYANA. *Sourpanakhâ et la Gazelle d'or.*

S'étant retiré dans une forêt avec son frère Lakchmana et sa femme Sîtâ, Râma faisait la guerre aux rakckasas (ogres) qui troublaient les sacrifices des brâhmanes et souvent même les dévoraient eux-mêmes. Une rakchasî nommée Sourpanakhâ, sœur de Râvana, tyran de Lankâ (Ceylan), avait essayé de séduire Râma. Repoussée et injuriée par lui, elle avait été mutilée par Lakchmana qui lui avait coupé le nez et les oreilles. Pour se venger elle se réfugie auprès de son frère, lui reproche de s'abandonner aux plaisirs, au lieu de parer au péril que lui font courir les victoires remportées par Râma sur les rakchasas, et, avec le désir de vaincre ses ennemis, elle excite en lui la passion de l'amour, en lui traçant un portrait séduisant de la belle Sîtâ qu'elle le conjure d'enlever à son rival[1] :

« Une dame illustre, aux grands yeux, à la taille charmante, si mince qu'une bague pourrait lui servir de ceinture, est l'épouse légitime de Râma... Cette dame, à la beauté de laquelle rien n'est comparable sur la terre, sera ici pour toi une épouse assortie comme tu seras toi-même un époux digne d'elle. »

Charmé de cet avis astucieux, Râvana traverse l'Océan sur un char magique[2], arrive dans la forêt où réside Râma, et prie l'ermite Maritcha, un de ses serviteurs les plus dévoués, de le

1. Alecto adresse un discours analogue à Turnus :

> Turne, tot incassum fusos patiere labores
> Et tua Dardaniis transcribi sceptra colonis? (*Énéide*, VII, 421.)

2. Turnus s'arme, comme Râvana monte sur son char :

> Cingitur ipse furens certatim in prœlia Turnus.

seconder dans le rapt qu'il médite. Celui-ci répond que ce crime peut causer la perte de Râvana et des rakchasas : « Fasse le Destin que la ville de Lankâ ne périsse pas à cause de toi avec tous ses guerriers, parce qu'elle aura eu en toi un maître adonné à l'amour et livré à ses passions ! Les rois pécheurs, esclaves de leurs sens, sont les meurtriers de leurs peuples et d'eux-mêmes... Les rakchasas, aux membres ornés de célestes parures, au corps embaumé de santal, tu les verras étendus sans vie sur la terre, abattus dans le combat par le bras de Râma [1]. En effet, les hommes purs, qui n'ont souillé leurs mains d'aucun crime, périssent par les forfaits des autres dans la société des méchants, comme les poissons dans un lac infesté de serpents... Si tu affrontes un combat avec Râma, tu perdras bientôt tes épouses, ton honneur, ta félicité, ton royaume et même le souffle aimable de la vie [2]. »

Le monarque des rakchasas, poussé par la Mort, fait une réponse inconvenante et dure au langage prudent et salutaire de Maritcha [3] : « Comment donc viens-tu, Maritcha, me jeter ici ces discours qui ne peuvent porter aucun fruit, comme des graines semées dans une terre salée?... Méconnaissant ton devoir, inspiré

1. Ces idées se retrouvent dans le discours de Drancès, qui reproche à Turnus de faire tuer les Latins pour obtenir la main de Lavinia :

> « Quid miseros toties in aperta pericula cives
> Projicis, o Latio caput horum et causa malorum?..
> Scilicet, ut Turno contingat regia conjux,
> Nos, animæ viles, inhumata infletaque turba,
> Sternamur campis ! » (*Énéide,* XI, 360.)

2. Drancès, étant l'ennemi de Turnus, l'engage au contraire à combattre seul à seul contre Énée :

> « Aut, si fama movet, si tantum pectore robur
> Concipis, et si adeo dotalis regia cordi est,
> Aude, atque adversum fidens fer pectus in hostem...
> Si patrii quid Martis habes, illum adspice contra
> Qui vocat. » (*Énéide,* XI, 368.)

3. Turnus répond dans le même sens à Drancès :

> « Larga quidem, Drance, semper tibi copia fandi,
> Tum quum bella manus poscunt...
> Nulla salus bello ! Capiti cane talia demens
> Dardanio rebusque tuis. Proinde omnia magno
> Ne cessa turbare metu atque extollere vires
> Gentis bis victæ, contra premere arma Latini. » (*Énéide,* XI, 378.)

seulement par la démence, tu vas puiser dans ta méchanceté d'âme ce flot de paroles amères que tu me jettes à moi, qui viens réclamer ton assistance... Elles ne m'inspireront pas la crainte de livrer bataille à ce fils de Raghou, enchaîné à des observances religieuses, à cet homme qui, désertant son royaume, ses amis, sa mère et son père même, s'est jeté au milieu des bois sur l'ordre d'une femme. »

Maritcha réplique : « O Râvana, tu repousses mes conseils dans ton délire, comme le malade qui veut mourir repousse le médicament; mais déjà Yama t'enveloppe de son lacet. Parce qu'elles font obstacle à ton projet, tu n'aimes pas les paroles que m'inspire l'amour de ton bien : car les hommes que Yama a rendus semblables aux Mânes ne sont plus capables de recevoir les présents qui leur viennent de leurs amis. »

Obligé d'obéir sous peine de mort[1], Maritcha prend l'apparence d'une gazelle merveilleuse, puis il passe et il repasse devant l'ermitage de Sîtâ.

A la vue de cette gazelle resplendissante, *au pelage d'or moucheté d'argent, au front décoré de jolies cornes d'or, aux membres ornés de pierres précieuses de toute sorte, aux oreilles parées de perles et de lapis-lazuli, au corps d'une exquise finesse,* la noble Sîtâ est saisie d'admiration. Elle demande à son époux de la tuer pour lui faire de sa peau une couche brillante. Râma veut la satisfaire; Lakchmana lui fait observer que ce doit être une gazelle créée par la magie; mais Sîtâ insiste :

« Mon noble époux, elle me ravit le cœur! Amène-moi, guerrier aux longs bras, cette gazelle charmante; *elle servira pour notre amusement*[2]. Ici, dans notre ermitage, circulent ensemble de jolies gazelles, des vaches grognantes et des singes cynocéphales. Mais je n'ai jamais vu une bête qui fût semblable à cet animal pour la douceur, la vivacité, la splendeur. Si elle se laisse prendre vivante par tes mains, cette jolie bête fera naître ici

1. Tandis que Râvana menace de mort Maritcha, Turnus regarde comme indigne de lui de tuer Drancès qu'il accuse de lâcheté :

« Nunquam animam talem dextra hac, absiste moveri,
Amittes; habitet tecum et sit pectore in isto. »

2. C'est là le rôle du cerf de Silvia dans Virgile (p. 448) et du cerf de Cyparissus dans Ovide (p. 452).

l'admiration de ta grandeur à chaque instant comme un être merveilleux. Mais s'il arrive qu'elle ne se laisse pas saisir toute vivante, sa peau du moins nous fournira un brillant tapis. »

Râma cède à la prière de Sîtâ et se met à la poursuite de la merveilleuse gazelle, en recommandant à Lakchmana de veiller sur son épouse. La gazelle l'entraîne loin de sa chaumière, et, quand elle meurt percée par une flèche, elle jette ce cri : « A moi, Lakchmana! sauve-moi. » Sur les instances de Sîtâ, Lakchmana se met à la recherche de Râma. Pendant ce temps, Râvana arrive déguisé en brâhmane mendiant : il loue d'abord la beauté de Sîtâ, pour se faire écouter : puis, se démasquant, il lui propose de venir avec lui régner à Lankâ, dans un magnifique palais; enfin, ne pouvant la séduire, il l'enlève dans les airs sur un char volant, malgré ses cris et son désespoir.

Telle fut la cause qui excita la guerre entre Râma et Râvana.

Si Virgile se borne à orner de simples guirlandes la tête du Cerf apprivoisé par Silvia, Ovide reproduit fidèlement la description de la Gazelle d'or dans le tableau du Cerf merveilleux qui servait à l'amusement du jeune Cyparissus.

Le Cerf de Cyparissus. « Carthæa (dans l'île de Céos) vit errer dans ses campagnes un grand cerf consacré aux Nymphes. Une large ramure ombrageait son front ; *ses cornes brillaient d'or ; le long de ses reins flottaient des colliers de pierres précieuses, qui étaient suspendus à son cou arrondi ; sur son front s'agitait une bulle d'argent, retenue par des liens délicats ; deux anneaux de perles d'airain poli brillaient à ses oreilles autour de ses tempes étroites*. Libre de toute frayeur, affranchi de sa timidité naturelle, il fréquentait les demeures des hommes et ne craignait pas d'offrir son cou aux caresses d'une main étrangère. Cependant, par dessus tous, ô le plus charmant des fils de Céos, tu l'aimais, ô Cyparissus ; tu le menais paître l'herbe nouvelle, tu l'abreuvais au courant d'une source limpide ; tantôt tu parais son bois de festons fleuris ; tantôt, monté sur sa croupe, tu chevauchais çà et là, pressant doucement d'un frein de pourpre sa bouche obéissante. » (*Métamorphoses*, X, 109-125.).

Duel d'Énée et de Turnus.

Si nous ne devions, comme Virgile[1], plier nos voiles et laisser à d'autres le soin de cueillir les roses des jardins de l'Orient, nous pourrions faire encore d'autres rapprochements intéressants entre l'*Énéide* et le *Râmâyana*.

I. — Vibhichana, frère de Râvana, ose seul lui demander de rendre Sîtâ. Le roi furieux frappe ce sage conseiller qui le quitte en prédisant sa perte. (*Râmâyana,* V, LXXX.)

Drancès prie Turnus de sauver Laurentum en renonçant à la main de Lavinia :

> « Nulla salus bello. Pacem te poscimus omnes,
> Turne, simul pacis solum inviolabile pignus. »
> (*Énéide,* XI, 362.)

II. — Indrajit, fils de Râvana, fond sur l'armée de Râma. Il accable et assoupit par ses flèches enchantées une foule de guerriers. Mais Hanoumat s'élance au sommet de l'Himalaya, d'où il rapporte des plantes salutaires qui leur rendent la vie. Lakchmana, frère de Râma, a la poitrine percée d'une pique. Hanoumat va encore chercher des simples qui le raniment et guérissent sa blessure. (*Râmâyana,* VI, LIII, LXXXIII.)

Énée, frappé d'une flèche lancée par une main inconnue, est obligé de quitter le champ de bataille. Vénus va cueillir une branche de dictamne sur le mont Ida, et en distille le suc sur la plaie qui est immédiatement guérie :

> At Venus, indigno nati concussa dolore,
> Dictamnum genitrix Cretæa carpit ab Ida...
> (*Énéide,* XII, 411.)

III. — L'armée de Râma attaque Lankâ, la capitale de l'île qui porte le même nom (appelée aujourd'hui l'île Ceylan), essaie de la prendre d'assaut et y jette l'incendie. (*Râmâyana,* VI, LIV.)

1. *Géorgiques,* IV, 116.

Énée ordonne d'escalader les murs de Laurentum et d'y jeter des torches enflammées :

> « Hoc caput, o cives, hæc belli summa nefandi.
> Ferte faces propere fœdusque reposcite flammis. »
> (*Énéide*, XII, 572.)

IV. — Lakchmana perce d'une flèche puissante Indrajit, qui combat pour son père retenu par la terreur dans son palais. Alors Râvana, l'âme exaspérée par la mort de son fils dont il fait un pathétique éloge, monte sur son char brillant et engage la lutte où il doit périr. (*Râmâyana,* VI, LXVI.)

Lausus est tué par Énée qu'il essaie d'arrêter, pendant que son père Mézentius s'éloigne du champ de bataille pour panser sa blessure. En apprenant que son fils a succombé, le tyran remonte à cheval et engage avec le vainqueur un dernier combat où il périt à son tour. (*Énéide,* V, 769-907.)

V. — Plusieurs circonstances du duel d'Énée et de Turnus sont analogues aux incidents du duel de Râma et de Râvana. Cependant les caractères d'Énée et de Turnus correspondent à ceux de Youdhichthira et de Douryôdhana.

En effet, la Sibylle de Cumes résume les qualités d'Énée en ce vers :

> « Troius Æneas *pietate* insignis et *armis.* » (*Énéide,* VI, 403.)

« Le Troyen Énée, illustre par sa *piété* et par sa *vaillance.* »

Or l'aîné des cinq fils de Pândou s'appelle *Dharmaradja* (roi de la justice) et *Youdhichthira* (ferme au combat). Il obéit aux avis des brâhmanes, comme Énée le fait aux oracles qui le guident vers l'Italie [1].

Quant à Turnus, beau et vaillant, mais allié à Mézentius, cet abominable tyran que les Étrusques ont chassé parce qu'il outrageait à la fois les hommes et les Dieux, il ressemble à Douryôdhana, aussi ambitieux que belliqueux, égaré par les conseils du perfide Sakouni, dont la politique ne le cède en rien à celle du *Prince* de Machiavel.

1. Voyez, pour le caractère d'Énée, Boissier, *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins,* t. I, p. 235-247.

L'ÉNÉIDE ET LE HARIVANSA

Les épisodes dans lesquels Virgile a fait des emprunts au *Harivansa* avaient été déjà traités par des poëtes grecs. Il faut comparer attentivement les textes pour discerner où il a puisé des idées et des expressions[1]. Tel est le cas des beaux vers sur Encelade.

L'Etna. La description des feux du volcan est empruntée à Pindare (*Pythiques*, I, 29), à Eschyle (*Prométhée*, 364), et à Callimaque (*Hymne à Délos*, 141), comme Eichhoff l'a indiqué dans ses *Études sur Virgile*. La fin reproduit des vers du *Harivansa*.

Le géant Enceladus. « Le corps à demi foudroyé d'Enceladus gît, dit-on, sous cette masse énorme; l'Etna, qui l'écrase de tout son poids, exhale la flamme de ses fournaises ardentes; et, *chaque fois que le géant retourne ses flancs fatigués, la Sicile tremble en mugissant et le ciel se couvre de fumée*[2]. » (*Énéide*, III, 578-582.)

Le géant Dhoundhou[3]. « Près de mon ermitage (dit le richi Outtanka au roi Vrihadaswa) s'étend une mer couverte de bancs de sable. Au sein de la terre, sous le sable, habite un géant énorme et robuste, qui résiste à la puissance des Dévas. A la fin de l'année, *quand le monstre respire, la terre tremble avec ses montagnes et ses forêts*. Le vent de son souffle soulève une grande poussière qui couvre la route du soleil; pendant sept jours, *le sol tremble et l'air est chargé d'une fumée noire, étouffante et mêlée d'étincelles.* »

Les amours d'Énée et de Didon.

Le célèbre récit des amours d'Énée et de Didon joue un rôle très-important dans l'*Énéide* dont il

1. La même observation s'applique au *Chant en l'honneur d'Hercule*, p. 33.

2. Ac fessum quoties mutat latus, *intremere omnem*
Murmure Trinacriam ac cœlum subtexere fumo.

3. *Harivansa*, Lect. XI; trad. de Langlois, t. I, p. 59.

constitue un des principaux ornements (p. 71). La catastrophe qui le termine est une des plus pathétiques que l'imagination puisse concevoir (p. 419). Pour composer ce chef-d'œuvre, Virgile a emprunté des idées et des expressions à Homère, à Euripide, à Apollonios de Rhodes[1]; mais il doit aussi beaucoup à la belle légende des amours de Pradyoumna et de Prabhâvatî.

I. — Si l'on compare les *amours d'Énée et de Didon*, d'un côté avec les *amours de Jason et de Médée* dans le livre III des *Argonautiques* d'Apollonios, d'un autre côté avec les *amours de Pradyoumna et de Prabhâvatî* (p. 56-71), on reconnaîtra sans peine que Virgile a imité le second récit beaucoup plus que le premier.

Les amours d'Énée et de Didon. Échappé à la tempête, Énée débarque sur le rivage d'Afrique, et rencontre Vénus, sa mère, qui, déguisée en chasseresse tyrienne, lui raconte l'histoire de Didon et la fondation de Carthage. Après s'être fait reconnaître de lui par sa majesté (p. 280), elle l'enveloppe d'un nuage ainsi que le fidèle Achate, afin qu'ils puissent arriver tous deux jusqu'au palais de Didon sans être arrêtés par aucun obstacle (p. 63). En gravissant la colline qui domine la ville, Énée admire l'ardeur avec laquelle les Tyriens construisent les édifices publics et les maisons particulières (p. 25). Arrivé au temple de Junon, il voit, sans être vu lui-même, Didon donner audience aux députés des Troyens, qui demandent l'hospitalité pour se mettre en état de reprendre la mer (p. 63). La bienveillante réponse qu'ils reçoivent l'encourage à se montrer. Il apparaît tout resplendissant de lumière, avec les traits et la taille d'un Dieu, et, devant la foule étonnée de sa présence inattendue, il dit à la reine : « Voilà celui que vous cherchez. » Sur son invitation, il entre dans le palais où se prépare un somptueux festin (p. 65).

1. Voy. Eichhoff, *Études sur Virgile*.

Vénus, redoutant la haine de Junon pour les Troyens, prie l'Amour d'inspirer à Didon une passion pour Énée. Son fils lui obéit : prenant la forme d'Ascanius, il profite de l'abandon du festin pour effacer dans l'âme de Didon le souvenir de son premier époux, et lui faire demander à Énée de raconter la part qu'il a prise à la guerre de Troie et les diverses aventures qui l'ont amené à Carthage.

Ce récit produit une profonde impression sur la reine. « La valeur insigne du héros et l'éclat brillant de sa race occupent sa pensée ; les traits d'Énée demeurent gravés dans son âme ainsi que ses discours, et le trouble qui l'agite ne lui permet pas de goûter les douceurs du repos... Hors d'elle-même, elle s'adresse en ces termes à sa sœur chérie : « Anna, ma sœur, quelles visions m'inquiètent et m'épouvantent (p. 64)? Quel hôte extraordinaire est entré dans nos demeures? Quelle noblesse sur son visage! Quelle magnanimité et quels exploits! Oui, je le crois, et mon cœur ne m'abuse point : il est du sang des Dieux. La crainte décèle les âmes viles. Hélas! comme il a été le jouet des destins! Quelles guerres il nous racontait, dont il a soutenu tous les assauts! Si ma volonté ferme, immuable, n'était pas de renoncer pour toujours au lien conjugal, depuis que la mort a déjà trompé ma tendresse; si la couche nuptiale et les flambeaux de l'hymen ne m'étaient point devenus odieux, c'est la seule faiblesse à laquelle j'aurais pu succomber. Je te l'avouerai, ma sœur; depuis la mort du malheureux Sichéus, depuis le jour où la main d'un frère ensanglanta nos pénates, lui seul a fléchi ma rigueur et a fait chanceler ma constance : je reconnais la trace du feu dont j'ai brûlé (p. 60). »

Anna répond : « Ma sœur, ô toi qui m'es plus chère que la vie, veux-tu donc passer ta jeunesse entière dans la solitude et dans le chagrin? Ne connaîtras-tu ni les plaisirs de la maternité, ni les dons de Vénus? Je veux que nul prétendant n'ait pu jadis triompher de ta douleur, ni ceux de Libye, ni auparavant ceux de Tyr, et qu'Iarbas ait été repoussé ainsi que les autres chefs que nourrit la belliqueuse Afrique; dois-tu combattre aussi un penchant qui te flatte? Oui, c'est la faveur des Dieux, c'est la protection de Junon qui a dirigé vers ces bords les vaisseaux des Troyens. Quelle ville, ô ma sœur, quel empire enfantera un pareil hyménée! Que de brillants exploits vont accroître la gloire de Carthage associée aux armes troyennes (p. 58-59)! »

Didon écoute les conseils de sa sœur et cède à la passion qu'elle ressent pour Énée. Junon y prête son concours. Pendant une partie de chasse, elle oblige la reine de Carthage et le héros troyen à se réfugier dans une caverne ; mais leur union s'accomplit sous de funestes présages (p. 66). La Renommée publie cette union clandestine : elle avertit Iarbas, qui avait demandé la main de Didon. Ce prince s'en plaint à Jupiter, son père, qui envoie Mercure ordonner à Énée de se rendre dans le Latium où les destins l'appellent (p. 67). L'obéissance d'Énée amène une catastrophe. Didon abandonnée se tue sur un bûcher, après avoir maudit son amant infidèle (p. 420).

Les amours de Jason et de Médéa. Pendant que les Argonautes débarquent dans le royaume d'Æètès, Hèra (Junon) et Athènâ (Minerve) délibèrent sur le moyen de rendre Jason maître de la toison d'or. Elles se rendent auprès d'Aphroditè (Vénus), et lui demandent de commander à Érôs (l'Amour) d'inspirer à Médéa une passion pour Jason. Après de longues plaintes sur la conduite de son fils à son égard, Aphroditè va le trouver, et lui promet un beau jouet s'il consent à satisfaire son désir. L'enfant obéit : au moment où Jason entre, avec quelques-uns de ses compagnons, dans la cour du palais d'Æètès, et que Chalciopè reconnaît ses fils [1], il perce d'une de ses flèches le cœur de Médéa qui, accourant aux cris de sa sœur, est frappée par la vue du héros grec et ressent aussitôt pour lui un penchant irrésistible. Æètès, après avoir reçu les Argonautes à sa table, indique de quelles épreuves terribles Jason doit sortir vainqueur pour obtenir la toison d'or. Lorsque les hôtes quittent la salle du festin, Médéa contemple furtivement Jason, et, rentrée dans sa chambre, se livre aux transports de sa passion. Au retour de l'aurore, elle va trouver Chalciopè, dans l'espoir d'être engagée par elle à employer sa connaissance de la magie en faveur de Jason. Priée d'intervenir, comme elle le souhaitait, elle se rend au temple d'Hécatè, où elle a une entrevue secrète avec celui qu'elle aime. A son aspect, elle éprouve une émotion qu'elle ne peut cacher ; mais, rassurée par les tendres prières qu'il lui adresse, elle lui donne le charme magique qui doit

1. Æètès, roi de Colchide, eut deux filles, Chalciope et Médée. La première épousa Phryxos, et eut de lui plusieurs fils qui prirent part à l'expédition des Argonautes.

lui sauver la vie. Cependant la victoire de Jason fait soupçonner à Æètès que ses deux filles ont aidé le héros grec. Médéa, frappée de terreur, s'enfuit du palais, se rend au camp des Argonautes et s'embarque avec son amant[1].

II. — Le discours que Vénus adresse à l'Amour diffère complétement de celui qu'Aphroditè adresse à Érôs et reproduit les principales idées de celui qu'Indra adresse aux Cygnes.

Discours d'Aphroditè à Érôs. « Aphroditè trouve son fils dans un bosquet, où il jouait aux osselets avec Ganymèdès. Son teint brillait des plus vives couleurs, et la joie éclatait dans ses yeux. Son camarade, au contraire, assis sur ses talons, l'air triste et honteux, jouait au hasard deux osselets qui lui restaient, en se fâchant contre Érôs qui riait aux éclats. « Méchant, dit Aphroditè à son fils, pourquoi te moquer? Tu viens sans doute de tromper Ganymèdès et d'abuser de sa simplicité. *Écoute, j'ai besoin de ton ministère;* et, si tu veux faire ce que je vais te dire, je te donnerai le plus beau des jouets qu'ait eus Zeus à ton âge. C'est une boule creuse, formée de cercles d'or, entre lesquels serpente un lierre : lorsqu'on la jette en l'air, elle trace en tombant un sillon de lumière semblable à celui que laisse après elle une étoile qui tombe du firmament. Je te le donnerai, si tu veux percer d'une de tes flèches le cœur de Médéa et lui inspirer une passion pour Jason. » A ce discours, Érôs, plein d'impatience, jette ses osselets, saute à sa mère, et, la tenant par sa robe, lui fait les plus vives instances pour obtenir sur-le-champ le jouet précieux. Aphroditè le caresse et lui répond en souriant : « J'en jure par moi-même et par cette tête chérie que j'embrasse, ô mon fils! Fais ce que je désire, et tu en recevras aussitôt le prix. » Érôs prend alors son carquois et son arc, se rend dans le vestibule du palais d'Æètès, bande son arc. Puis, s'avançant légèrement, il se glisse derrière Jason et décoche une flèche à Médéa, qui ressent aussitôt un trouble profond. L'enfant malin voit l'effet du coup et s'envole en riant. »

1. Ovide a résumé brièvement ce récit dans les *Métamorphoses*, VIII, 1-158.

Discours de Vénus à l'Amour. « Vénus, redoutant la haine de Junon contre les Troyens, s'adresse à l'Amour : « Mon fils, toi qui fais toute ma force et ma puissance, toi qui te ris des traits brûlants dont le père des Dieux frappa Typhœus, *c'est à toi que j'ai recours, c'est ton pouvoir que j'implore* (p. 56). Je songe à prendre dans mes lacs et à enflammer la reine des Tyriens, afin qu'aucune divinité ne change son cœur, et qu'elle ressente pour Énée une tendresse égale à la mienne. Écoute maintenant, mon fils, comment tu peux réussir. Emprunte les traits d'Ascanius pour une nuit seulement ; enfant, prends le visage de cet enfant que tu connais ; et quand Didon, transportée d'allégresse, te recevra sur ses genoux, au milieu de la pompe du festin et des libations offertes à Bacchus, quand elle te serrera dans ses bras et t'imprimera de doux baisers, souffle en elle une flamme secrète, et glisse ton poison dans son cœur abusé (p. 57). »

Discours d'Indra aux Cygnes. « Indra s'adresse en termes flatteurs à ces Génies ailés qui habitent le Dévaloca, et portent la forme de cygnes aux jambes noires : « Oiseaux divins, qui prêtez aux Dévas le secours de vos ailes, *je réclame vos services*[1]. Vous pouvez, par un chemin qui est interdit aux autres êtres, arriver dans la ville du roi Vadjranâbha. Il vous est facile de vous abattre sur les étangs qui ornent les jardins de son gynécée. Ce prince a une fille qui, par sa beauté, est la perle des trois mondes. On la nomme *Prabhâvatî*, parce qu'elle brille comme l'astre des nuits. Sa mère a obtenu pour elle de la déesse Mahâdévî une faveur particulière, celle de pouvoir, sans demander le consentement de ses parents, choisir l'époux qui lui conviendra. Vantez-lui les qualités du grand Pradyoumna, sa piété, sa naissance, sa beauté, ses vertus, sa jeunesse. Nobles Génies, quand vous verrez la fille de Vadjranâbha prévenue en faveur de votre protégé, ayez soin de lui rappeler le privilége que lui a donné Mahâdévî. Avec l'habileté que vous possédez, préparez adroitement les voies à Pradyoumna : regards caressants, langage flatteur, ne négligez rien ; faites de Pradyoumna un éloge tel que l'âme de Prabhâvatî en soit profondément atteinte. Mettez tout en œuvre jusqu'à ce que Pradyoumna soit l'heureux vainqueur de cette vierge charmante. »

1. Cette idée se trouve dans les trois discours.

Les Orgies latines.

Après avoir vainement prié son époux Latinus de refuser à Énée la main de sa fille Lavinia, la reine Amata, entraînée par les transports de fureur que lui inspire Alecto, célèbre des *Orgies* en l'honneur de Bacchus.

« La reine Amata court de ville en ville, pour exciter à la guerre les belliqueux Latins. Elle ose même un forfait plus grand[1], et, cédant à de plus vifs transports de fureur, elle feint de ressentir l'inspiration de Bacchus, s'enfuit dans une forêt, cache sa fille sous l'ombrage d'une montagne, pour la dérober aux Troyens et retarder un hymen odieux : « *Évoé ! Bacchus !* crie-t-elle en frémissant : *toi seul tu es digne de cette vierge ; c'est pour toi qu'elle prend le thyrse flexible, pour toi qu'elle conduit des chœurs, pour toi qu'elle entretient sa chevelure sacrée.* » Le bruit s'en répand ; le cœur embrasé de la même fureur, *toutes les mères vont chercher de nouvelles demeures ; elles quittent leurs foyers et courent les épaules nues et la chevelure flottante.* D'autres, vêtues de la dépouille des daims et tenant dans leurs mains une baguette ornée de pampres, remplissent l'air de hurlements plaintifs. Amata, au milieu d'elles, secoue avec fureur une torche enflammée, et entonne le chant d'hyménée de sa fille et de Turnus, en roulant des yeux sanglants. Puis, elle s'écrie d'une voix farouche : « Mères des Latins, en quelque lieu que vous soyez, écoutez : si vos cœurs sensibles conservent quelque pitié pour l'infortunée Amata, si les droits maternels vous sont chers, *dénouez les bandelettes qui retiennent vos cheveux, et célébrez avec moi les Orgies.* » (VII, 385-403.)

Les commentateurs ont remarqué que Virgile avait, dans cet épisode, emprunté des idées et des expressions aux *Bacchantes* d'Euripide. Mais, s'il y a des ressemblances, il y a aussi des différences

1. La célébration des Bacchanales fut interdite en Italie, comme immorale, par un sénatus-consulte (186 av. J.-C.).

importantes. En effet, les femmes latines n'éprouvent point cette fureur sauvage qui fait déchirer Penthée[1] par les Thébaines et mettre en pièces un taureau par les compagnons de Bacchus. Elles ressentent les transports d'un amour mystique pour un divin époux auquel Amata consacre sa fille. Sous ce rapport, les *Orgies latines* ressemblent aux *Jeux de Krichna avec les Gopîs*[2].

Jeux de Krichna avec les Gopîs. « Krichna, apercevant la clarté de la nouvelle lune et la beauté des nuits d'automne, ne songea plus qu'au plaisir. Sur les routes du Vradja, il disposait des combats de taureaux superbes ou des luttes de pasteurs vigoureux[3]. Vers le soir, il rassemblait les jeunes Gopîs et se livrait avec elles aux jeux de leur âge. *Vêtu d'une robe de soie que l'orpiment avait teinte en jaune, il brillait d'un doux éclat*[4]. *Ses bras et sa tête étaient ornés de guirlandes de fleurs sauvages, et sa beauté embellissait tout le Vradja*[5]. Voilà Krichna, disaient les Gopîs en contemplant ses mouvements divers dans les pâturages. Elles le poursuivaient, le sein haletant, les regards fixés sur lui. *Loin de leurs pères, de leurs frères, de leurs mères*[6], *elles s'attachent à ses pas, entraînées par*

1. De même Orphée fut mis en pièces par les Bacchantes de Thrace.

2. *Gopis* signifie *Vachères;* mais, comme ce terme est peu poétique, on le remplace ordinairement par *Bergères.*

3. Corporaque agresti nudat prædura palæstra. (*Géorgiques*, II, 530.)

4. Nous avons ici le portrait du *Bacchus indien,* tel que le décrit Ovide :

Tu *puer æternus*, tu *formosissimus* alto
Conspiceris cœlo; tibi, quum sine cornibus adstas,
Virgineum caput est. (*Métamorphoses,* IV, 18.)

5. Virgile dit de Daphnis :

Formosi pecoris custos formosior ipse.

6. C'est ce que font les Thébaines dans Euripide, et les Latines dans Virgile :

Fama volat; furiisque accensas pectore matres
Idem omnes simul ardor agit nova quærere tecta. (*Énéide,* VII, 392.)

le plaisir et légères comme des biches[1]. Elles se partagent en différents chœurs; elles s'amusent à reproduire dans leurs chants les actions de Krichna; elles imitent ses manières, ses regards, sa démarche; *frappant leurs mains en mesure, elles forment une espèce de ballet dont Krichna est le héros*[2]; elles représentent sa danse, son chant, ses gestes aimables, son sourire, la douce langueur de ses yeux. Leur joie éclate avec transport, leurs accents sont tendres et pénétrants; *elles parcourent tout le Vradja à la suite de Krichna*[3]. Le visage riant, l'œil épanoui par le plaisir et tendre comme celui de l'antilope noire, elles dévorent de leurs regards, sans en être rassasiées, les charmes de leur aimable compagnon; et leur soif d'amour, pendant la nuit, se désaltère à la source de bonheur que leur donne la vue de sa face pareille à la lune brillante. « *Ah! Ah!* » s'écrie en riant Krichna[4], pour les surprendre ou les effrayer; et ses exclamations avidement recueillies les ravissent d'amour et de joie. Fatiguées de plaisir, *elles laissent tomber en désordre leurs cheveux*[5] qui viennent avec grâce inonder leur sein. C'est ainsi que, pendant les nuits d'automne éclairées par la lune, Krichna poursuivait le cours de ses jeux, entouré des chœurs formés par les Gopîs. »

1. Le poëte compare seulement les *Gopis* à des *biches*. Les *Bacchantes* poussaient plus loin la ressemblance et se couvraient d'une *nébride* (peau de faon), comme les femmes de l'Inde qui se retiraient dans une forêt avec leurs époux pour y mener une vie ascétique.

2. Les Bacchantes se figuraient Bacchus présent et conduisant leurs chœurs. Virgile l'indique par l'expression : *Te lustrare choro*. (*Énéide*, VII, 391.)

3. De même, dans le bois sacré de Colone, « Dionysos marche accompagné de ses divines nourrices. » (Sophocle, *Œdipe à Colone*, 680.)

Ces divines nourrices sont les Nymphes du mont Nisa, qui nourrirent Bacchus de leur lait :

Inde datum Nymphæ Niseides antris
Occuluere suis, lactisque alimenta dedere. (Ovide, *Métamorphoses*, III, 314.)

On voit l'analogie des *Nymphes de Nisa* et des *Gopis*.

4. Aux exclamations de Krichna correspondent les cris des Bacchantes, *εὐοῖ*, *evoe*.

5. Les Bacchantes déliaient leurs cheveux :

« *Solvite crinales vittas*, capite Orgia mecum. » (*Énéide*, VII, 403.)

« C'est surtout dans les églogues les moins bucoliques, dit un savant critique[1], que Virgile s'est montré plus d'une fois grand poëte.» La raison en est, selon nous, que, dans ses plus belles églogues, au lieu d'imiter Théocrite, il s'est inspiré de la poésie orientale. Nous allons le démontrer pour les deux morceaux où il célèbre la naissance d'un enfant divin et l'apothéose de Daphnis[2].

Églogue IV. — Naissance d'un enfant divin.

Dans l'églogue IV, Virgile expose une prophétie dont les grandes images et le style mystique produisent sur l'esprit une émotion religieuse : l'époque prédite par la sibylle de Cumes est arrivée, et l'âge d'or, reparaissant sur la terre, coïncidera avec la naissance d'un enfant divin qui viendra au monde sous le consulat de Pollion.

Cette prophétie soulève deux questions :

Quel est le personnage historique pour la naissance duquel Virgile a écrit l'églogue IV? On admet aujourd'hui que c'est Asinius Gallus, fils de Pollion[3].

Quel est le personnage divin dont la vie a fourni à Virgile la matière de sa fiction? Sur ce point il y a plusieurs hypothèses.

1. Pierron, *Histoire de la Littérature romaine*.
2. Nous avons déjà expliqué ci-dessus le *chant de Silène*, p. 338.
3. Benoist, *Œuvres de Virgile*, p. 38.

I. — Eichhoff, dans ses *Études sur Virgile,* a essayé de démontrer que le poëte latin se serait inspiré de la peinture merveilleuse qu'Isaïe fait du règne paisible du Messie. A l'appui de cette hypothèse, on a remarqué que, les anciens oracles sibyllins ayant péri dans l'incendie du Capitole 83 ans avant Jésus-Christ, on avait, pour les remplacer, recueilli en Grèce et en Asie des prédictions empreintes d'idées messianiques et orientales.

Ces faits ont leur importance, mais ils ne suffisent pas pour expliquer l'églogue IV.

II. — D'après une tradition qui remonte aux premiers siècles du christianisme, Virgile aurait prédit à son insu la venue du Christ[1], comme Platon, dans l'allégorie du Juste mis en croix, aurait tracé, également à son insu, un tableau prophétique de la Passion. Dans ce cas le poëte latin aurait été, selon l'ingénieuse image de Dante, « l'homme qui s'en va la nuit, portant derrière lui un flambeau dont il ne profite pas, mais dont s'éclairent ceux qui le suivent[2].

Un vers se prête à cette interprétation :

« Une nouvelle race descend du haut du ciel. » (7.)

Mais il y a beaucoup de vers qu'on ne peut appliquer au Christ, même à l'aide d'une interprétation allégorique. Tels sont ceux-ci :

« Il y aura alors un autre Tiphys, et un autre Argo portera l'élite des héros ; il y aura aussi une nouvelle guerre où le grand Achille reparaîtra devant Troie. » (34-36.)

1. Cette tradition est énoncée formellement par Lactance (*Institutions divines*, VII, 24). Suivant Eusèbe, Constantin témoigna qu'il l'admettait.

2. Boissier, *La Religion romaine d'Auguste aux Antonins*, t. I, p. 236-262.

III. — Les difficultés que présente l'hypothèse précédente l'ont fait écarter par la critique contemporaine qui semble se contenter d'une solution négative. Mais cette solution négative est elle-même un paradoxe : comment admettre qu'un morceau, qui respire un enthousiasme véritable, n'ait aucun objet déterminé ? N'est-ce pas une thèse incompréhensible, que de soutenir que Virgile a formé une conception dont les éléments sont parfaitement liés, sans penser à aucun être réel ou idéal qui parlât à son imagination et excitât en lui une émotion religieuse ? Il faut donc chercher une solution plus satisfaisante. On la trouve en supposant que Virgile s'est inspiré des légendes de Krichna et de Râma, dont la première est le sujet du *Harivansa*, et la seconde est le sujet du *Râmâyana*.

Cette hypothèse s'appuie sur deux arguments qui nous paraissent décisifs : 1° elle s'autorise de de l'imitation que Virgile a faite d'un morceau du *Harivansa* où est célébrée la naissance de Krichna; 2° elle explique toute la composition de l'églogue.

I. — *Stance imitée du Harivansa.*

Après avoir prophétisé le bonheur dont l'enfant divin fera jouir l'univers, Virgile s'adresse à lui, et, dans trois vers sublimes, lui montre la nature entière tressaillant de joie à sa naissance :

« Monte, il sera temps bientôt, monte aux honneurs suprêmes, ô fils chéri des Dieux, noble rejeton de Jupiter. *Vois tressaillir de joie la masse convexe du monde, et la terre, et la plaine liquide, et l'immensité du ciel. Vois comme l'univers se réjouit dans l'attente de ce siècle.* » (48-52.)

Cette stance résume le tableau du *Harivansa*.

Naissance de Krichna[1]. « Dévaki, au milieu d'une belle nuit, au moment où l'heure propice était arrivée, mit au jour Krichna. Cependant *les mers frémissaient, les montagnes tremblaient jusqu'en leurs fondements;* les feux divers brillaient d'un doux éclat : car Krichna apparaissait au monde. Les vents soufflaient paisiblement, le trouble des éléments était apaisé, *les étoiles resplendissaient au ciel :* Krichna venait de naître. La nuit se trouvait dans la constellation appelée *Abhidjit*[2], et l'on a donné le nom de *Vidjaya* à l'heure où se montra au monde le divin Hari[3]. *De ses regards il va réjouir la terre;* les tambours célestes résonnent avec force, une pluie de fleurs tombe du haut des airs, et, célébrant par leurs chants de joie le vainqueur de Madhou[4], les Maharchis (Saints) arrivent avec les Gandharvas (Musiciens célestes) et les Apsaras (Nymphes célestes). *Le monde entier est heureux de la naissance de Krichna*[5]. »

II. — *Analyse de l'églogue IV.*

Prologue. — L'époque prédite par la Sibylle de Cumes est arrivée[6]; l'âge d'or va revenir :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.

1. *Harivansa*, Lecture LIX; trad. de Langlois, t. I, p. 269.
2. *Abhidjit* et *Vidjaya* expriment l'idée de *victoire*. (A. Langlois.)
3. *Hari* est un surnom de *Krichna* (p. 151). De là vient le titre du poëme sanscrit *Harivansa* (Histoire de Hari).
4. Géant tué par Krichna. (*Harivansa*, Lect. LII.)
5. C'est exactement l'idée exprimée dans ce vers de Virgile :

Aspice venturo lætentur ut omnia sæclo.

6. D'après les Étrusques, la vie de l'univers décrivait un cercle qui formait une *année*, dont les *mois* étaient des époques de durée inégale; une divinité présidait à chaque mois, Saturne au premier, Diane ou Lucine à l'avant-dernier, Apollon au dernier; le neuvième mois s'était terminé à la mort de J. César, et l'année du monde devait bientôt recommencer sous le règne de Saturne. — Ces idées étaient d'origine orientale. Nous avons déjà fait voir que la légende étrusque de Tagès reproduit celle de Sità, p. 153, n. 1.

« Le dernier âge prédit par la Sibylle de Cumes est arrivé : un long ordre de siècles recommence. Déjà revient la Vierge (Astrée) ; déjà revient le règne de Saturne. » (4-6.)

Les livres sacrés de l'Inde admettent également quatre âges qui correspondent à ceux des Grecs, le *Kritayouga,* le *Trêtayouga,* le *Dwâparayouga,* le *Kaliyouga*[1].

Jam nova progenies cœlo *demittitur* alto.

« Déjà une nouvelle race *descend* du haut du ciel. » (7.)

Demittitur (*descend*) est la traduction du verbe sanscrit *avatarati* (p. 152); par suite, ce vers définit un *avatar* (une *descente*) de Vichnou. Or, chaque *avatar* a pour but le salut du monde, comme la naissance de l'enfant divin chanté par Virgile.

1. **Les quatre yougas.** Le *Harivansa* définit ainsi les quatre âges :

« Pendant le *Kritayouga,* le Devoir (personnifié par un Taureau symbolique) a quatre pieds (la Pénitence ou Dévotion, la Science divine, le Sacrifice, la Libéralité), le Vice n'en a qu'un; les hommes s'acquittent avec plaisir des obligations de leur caste. Les Brâhmanes remplissent leurs fonctions de prêtres, les Kchatriyas défendent les peuples, les Vêcyas s'occupent de l'agriculture, les Çoudras se résignent à l'obéissance. Cet âge brille par la sagesse, la piété, le justice, qui sont alors le partage des mortels; il est fécond en personnages d'une heureuse naissance et disposés à aimer la vérité (*satya*). — Lorsque arrive le *Trétayouga,* le Vice marche sur deux pieds, et le Devoir n'en a plus que trois. La sagesse et la vertu commencent à décroître. Les castes, par suite de l'inconstance humaine, subissent des altérations. On n'observe plus qu'avec tiédeur les quatre conditions de la vie dévote. — Dans le *Dwâparayouga,* les Brâhmanes sont attachés aux richesses; ils ont la science, mais entraînés par la passion (*radjas*), ils sont, comme les autres hommes, corrompus, malveillants, avares. Le Devoir n'a que deux pieds, et le Vice s'élève sur trois. C'en est fait de l'amour de la vertu qui possédait les hommes pendant le premier âge. Peu à peu la foi périt : on perd l'habitude des jeûnes et des pénitences. — Enfin paraît le *Kaliyouga,* où le Vice a quatre pieds et le Devoir n'en a plus qu'un : les hommes ont le cœur rempli de mauvais désirs et l'esprit est couvert d'obscurité (*tamas*). Personne ne pratique le jeûne : plus de vertu, plus de vérité, plus de foi. La vie des Brâhmanes n'est plus respectée. On se livre à l'égoïsme et l'on n'a plus d'attachement pour sa famille. Les Brâhmanes se conduisent comme les Çoudras, et les Çoudras s'élèvent au-dessus de la condition servile. Les hommes

Dans la *Baghavad-Gîtâ*[1], Vichnou dit par l'organe de Krichna :

« Quand la justice languit, quand l'injustice se relève, alors je me fais moi-même créature et je nais d'âge en âge pour la défense des bons, pour la ruine des méchants, pour le rétablissement de la justice. »

Prophétie des Parques. — Dans l'*Épithalame de Pélée et de Thétis,* les Parques prédisent la naissance d'Achille et ses glorieux exploits. Virgile, imitant Catulle, fait annoncer aussi par les Parques les bienfaits dont l'enfant divin comblera le monde. Il divise cette prophétie en trois stances, dans lesquelles il dépeint l'enfance, l'adolescence et l'âge mûr de celui qu'il chante.

I. — Pendant la jeunesse de l'enfant divin, la terre se couvrira de fleurs et les fléaux disparaîtront.

(A) « Enfant, la terre te produira d'abord sans culture d'agréables présents, les lierres rampants avec le baccar et les colocasies mêlées à la riante acanthe. Les chèvres reviendront d'elles-mêmes au bercail les mamelles gonflées de lait. (B) Les troupeaux de bœufs ne craindront plus les lions redoutables. (C) Ta couche même se couvrira de fleurs odoriférantes. Le serpent périra[2] avec l'herbe qui cache un perfide poison. (D) En tous lieux naîtra l'amome d'Assyrie[3]. » (18-25.)

Ce tableau a une apparence grecque. Cependant il diffère complétement de la peinture qu'Hésiode fait de l'*âge d'or* dans *les Travaux et les Jours;*

corrompus méconnaissent la distinction des castes et des quatre états de la vie dévote; ils mettent leur joie dans des plaisirs défendus; enfin ils professent l'incrédulité pour les *Védas.* » (*Harivansa,* Lect. CXCIV; trad. de Langlois, t. II, p. 292.)

1. Voy. le morceau entier ci-dessus, p. 187, n. 2.

2. Krichna délivra le lac de Kaliya des serpents qui l'infestaient.

3. L'amome fait penser à un paysage oriental.

il a pour modèle véritable le paysage au milieu duquel Krichna passa son enfance en qualité de Pasteur (*Govinda*) et dont le *Harivansa* nous fait une description charmante.

(A) « *Un air doux et frais règne dans ces belles campagnes. Le paysage est orné de vaches errantes ou couchées sur le gazon et coupé de lacs et d'étangs. Les arbres produisent des fruits délicieux; un tapis de verdure couvre la terre; au loin s'étendent des plants de çantakins (mimosas). Les habitants sont heureux et riches dans leur simplicité.* Les propriétés sont séparées par de gros arbres couchés par terre; de larges verroux ferment les portes des enclos, au centre desquels s'élève l'étable; de tous côtés retentit le bruit des barattes, et l'air est embaumé par l'odeur agréable du beurre. Les jeunes bergers, dont les mèches de cheveux pendent sur les tempes, se livrent à leurs ébats. Les jeunes bergères ont un vêtement noir et jaune : leurs boucles d'oreilles sont formées de fleurs sauvages; leur poitrine est modestement voilée, et, dans les vases qu'elles portent sur leur tête, elles vont chercher de l'eau à la Yamounâ. »

(B) « Un *taureau sauvage* nommé Aritcha était le fléau des troupeaux. Krichna, frappant ses deux mains l'une contre l'autre et poussant un cri de tigre, accourut à sa rencontre. Celui-ci s'irrite à la vue de son ennemi : sa queue se dresse, ses yeux étincellent; il s'élance au combat en mugissant. Krichna, immobile comme un rocher, attend paisiblement le monstre furieux qui s'avance pour le percer. Il oppose à son adversaire une force, une adresse égale à la sienne : tous deux ils se défient, ils se pressent, ils se heurtent. Aritcha, avec un bruit terrible, rend par ses narines une écume sanglante. Les deux rivaux serrés l'un contre l'autre ressemblent à ces nuages qui, dans l'automne, apparaissent comme enchaînés ensemble. Enfin Krichna, abattant son superbe ennemi, lui met le pied entre les deux cornes et lui presse la gorge. Ensuite, *il lui arrache la corne gauche*, qui brillait comme la verge d'Yama[1], et

1. Yama, comme roi de l'Enfer, porte la verge du commandement (*danda*), qui est aussi le bâton avec lequel on punit les criminels.

Ovide a décrit de même le combat d'Hercule contre Achéloüs :

« Vaincu deux fois par Hercule, je prends la forme d'un *taureau sauvage*, et je

s'en sert pour le frapper à la tête. Aritcha tombe et expire. En le voyant terrassé par Govinda, tous les bergers font entendre leurs acclamations : « Bien! bien! » s'écrient-ils. Heureux de sa protection, ils viennent le saluer avec respect, et l'honorent comme les Immortels honorent Indra dans le Swarga. »

(C) « *Krichna et son frère Balarâma allaient dans les bois; ils avaient sur la tête une couronne de fleurs; sur la poitrine, un collier de fruits sauvages; on les aurait pris pour deux enfants de la forêt.* Ornés de guirlandes de lotus, suspendant à leur côté une gourde et une tasse faite avec une moitié de coco, ils faisaient résonner une flûte pastorale. »

(D) « Krichna vivait au milieu des pasteurs, dans ces forêts agréables et variées où le plaisir enflamme les cœurs, où les routes sont couvertes d'un tapis de gazon et ornées des panaches du *silîndhra* (fleur du bananier); où les parfums du *késara* (*mimusops elengi*[1]) exhalent l'ivresse du plaisir; où tout, enfin, respire le tendre amour[2]. »

II. — Lorsque l'enfant divin entrera dans l'adolescence, les heureux habitans des campagnes pourront récolter paisiblement toutes les productions par lesquelles la terre montrera sa fertilité. Cependant on devra encore labourer les champs, entourer les villes de murs, et soutenir des guerres où des héros se signaleront par des exploits semblables à ceux des Argonautes et d'Achille :

recommence la lutte. Hercule se porte sur mon flanc gauche, jette ses bras autour de mon cou musculeux; je l'entraîne, et, sans lâcher prise, il me suit; il me tire par les cornes, les enfonce dans le sein dur de la terre et me renverse sur le sable. Ce n'était pas assez : *tandis qu'il tient de sa main droite une de mes cornes puissantes, il la rompt et l'arrache de mon front désarmé.* » (*Métamorphoses*, IX, 80.)

Pour compléter le parallèle, il faut remarquer qu'Aritcha, vaincu par Krichna, est un démon qui s'est métamorphosé en taureau sauvage, comme Achéloüs a pris la même forme pour combattre Hercule.

1. Le *Mimusops elengi* se distingue par son port élégant, son épais feuillage et le parfum de ses fleurs blanches qui ressemblent à de petites marguerites. Les femmes de l'Inde s'en parent et en parfument leurs meubles et leurs vêtements.

2. *Harivansa*, Lect. LX, LXIV, LXVII, LXXVIII; trad. de Langlois, t. I, p. 274, 282, 291, 327.

« Aussitôt que tu pourras lire les hauts faits des héros et les exploits de ton père, et connaître en quoi consiste la vaillance, la campagne se couvrira d'épis qui jauniront, des raisins vermeils pendront aux buissons incultes, et les chênes distilleront un miel limpide comme la rosée. Cependant on verra encore subsister des traces de l'ancienne perversité qui obligeront l'homme à s'aventurer sur la mer dans de frêles embarcations, à *ceindre les villes de murailles*[1], à déchirer avec le soc le sein de la terre. Il y aura alors un autre Tiphys, et un autre Argo portera l'élite des héros; *il y aura aussi une nouvelle guerre où le grand Achille reparaîtra devant Troie.* » (26-36.)

Cette prophétie peut s'expliquer par les actions merveilleuses de Râma et de Krichna.

Râma. — Quand Râma entra dans l'adolescence, il quitta Ayodhyâ, parcourut les forêts du sud de l'Inde, extermina ou soumit les rakchasas qui attaquaient les pieux solitaires; il procura à ceux-ci le bonheur de vivre tranquillement des racines et des fruits qu'ils récoltaient en abondance dans leurs ermitages. Son épouse Sîtâ lui ayant été enlevée par Râvana, tyran de l'île de Lankâ (Ceylan), il exécuta une longue et difficile expédition pour la reprendre au ravisseur, comme Ménélas reprit Hélène à Pâris. Il ne monta pas sur le navire Argo, à l'instar de Jason, mais il jeta une digue sur l'Océan afin de le traverser (le *Pont de Râma*, aujourd'hui le *Pont d'Adam*). *Autre Achille, il assiégea une autre Troie*, tua Râvana et recouvra son épouse chérie.

Krichna. — Après avoir passé sa jeunesse au milieu des bergers, Krichna tua avec l'aide de son frère le tyran Kansa qui voulait les faire périr tous deux, comme Romulus et Rémus tuèrent le tyran Amulius (p. 482). Ensuite il étudia l'art militaire.

« Krichna et son frère allèrent à Avanti (Ougein) se mettre sous la discipline de Sandipani, qui leur enseigna l'art de la guerre[2]. Par leur zèle, par leur sagesse et leur docilité, les deux frères prouvèrent qu'ils étaient de bonne famille. En peu de

1. Krichna fonda *Dwâravati;* et Youdhichthira, *Indraprastha.*

2. Virgile dit : « *Quæ sit poteris cognoscere virtus.* »

temps, ils connurent les diverses espèces d'armes et la manière de s'en servir... Ayant achevé leur éducation militaire, ils retournèrent à Mathourâ (Mottra). Tous les habitants sortirent en foule au devant d'eux. *Leur arrivée ressemblait à une fête d'Indra. Dans toutes les rues, des chants, des vœux, des bénédictions attestaient les sentiments des Yâdavas : « Les voilà ces nobles frères, dont la gloire remplit déjà le monde! La paix règne dans votre patrie, Yâdavas ; livrez-vous tous à la joie avec vos parents.* » *A l'arrivée de Govinda il n'y eut plus à Mathourâ ni malheureux ni méchants.* Les jeunes gens ne disaient plus que des paroles de sagesse. Les vaches, les chevaux et les éléphants prenaient part au bonheur commun dont s'enivraient les hommes et les femmes. Le souffle des vents était favorable, les régions du ciel étaient tranquilles, les Dévas étaient satisfaits des dons offerts sur leurs autels. Enfin, *tous les signes qui avaient apparu jadis dans le Kritayouga*[1] *se montrèrent de nouveau quand Krichna entra dans Mathourâ. Un moment propice avait été choisi. Sur un char traîné par des chevaux pareils à ceux du Soleil, Krichna s'avança dans la ville, suivi de tous les Yâdavas, comme Indra s'avance dans le Swarga, suivi de tous les Dévas*[2]. Les deux jeunes héros se rendirent ensuite au palais de leur père Vasoudéva. Là, ils quittent leurs armes : tantôt, renfermés dans l'intérieur de la maison, sans compagnie et sans suite, ils se livrent seuls au plaisir ; tantôt, entourés des Yâdavas, ils parcourent des jardins ornés de fleurs et de fruits, ou bien ils visitent le mont Rêvata et les bords des rivières limpides, couvertes de feuilles de lotus et de canards sauvages[3]. »

Krichna ne passa que peu de temps dans ces plaisirs. La mort de Kansa provoqua une coalition de rois qui vinrent assiéger Mathourâ. Krichna les vainquit. Mais, apprenant que ceux-ci rassemblaient de nouvelles armées auxquelles il ne pouvait opposer que

1. Krichna ramène l'âge d'or, comme l'enfant divin de Virgile.

2. Virgile décrit par des images analogues le triomphe d'Auguste :

« Cependant César, après être entré dans les murs de Rome en célébrant un triple triomphe, s'acquittait d'un vœu impérissable envers les Dieux de l'Italie : il leur consacrait dans la ville trois cents temples majestueux. Les rues retentissaient de cris de joie, de jeux et d'applaudissements. Dans tous les temples il y a un chœur de matrones ; tous ont des autels, et devant ces autels sont étendus des taureaux égorgés. » (*Énéide*, VIII, 714-719.)

3. *Harivansa*, Lect. LXXXIX ; trad. de Langlois, t. I, p. 381-383.

des forces inférieures, il évacua Mathourâ et alla fonder Dwâravatî, la *cité du bonheur* (p. 18-36). Ensuite, il prit part à la guerre qui est racontée dans le *Mahâbhârata;* il y fut le conseiller des Pândavas et exposa à son ami Ardjouna la théorie du *Yoga* dans la *Bhagavad-Gîtâ.*

III. — Arrivé à l'âge mûr, l'enfant divin fera jouir ses sujets d'une félicité qui comblera tous leurs vœux :

« Quand, fortifié par les années, tu entreras dans l'âge viril, le nautonier renoncera à la mer, les vaisseaux de pin ne vogueront plus sur les flots pour l'échange des marchandises : toute terre produira toutes choses. Les champs n'auront plus besoin d'être remués par le hoyau ni la vigne d'être taillée par la serpe ; le robuste laboureur délivrera ses taureaux du joug de la charrue. La laine n'apprendra plus à revêtir de trompeuses couleurs ; au milieu des prairies, le bélier changera de lui-même sa toison, tantôt en pourpre éclatante, tantôt en safran doré, et le vermillon teindra naturellement la robe des agneaux paissant dans la plaine. »

« Filez ces siècles heureux, » ont dit à leurs fuseaux les Parques d'accord avec l'immuable décret du Destin[1]. » (37-47.)

De même, le règne de Râma fait la félicité d'Ayodhyâ, et le séjour de Krichna au milieu des bergers donne aux campagnes un aspect enchanteur quand elles célèbrent la fête d'Indra.

Règne de Râma[2]. « Comme elle charme ses heureux sujets, l'administration protectrice et paternelle de ce suprême souverain d'Ayodhyâ, Râma, aux brillantes et prospères destinées ! Quels transports de gaîté parmi ces peuples radieux d'allégresse et

1. Virgile imite Catulle, qui fait dire aux Parques :

« Currite, ducentes subtemina, currite, fusi. »

« Tournez, fuseaux, tournez, formez la trame du Destin. »

2. *Râmâyana*, Kanda I, Sarga 1; trad. de V. Parisot, p. 15.

d'abondance, fidèles à l'équité, exempts de maladie et de soucis, inaccessibles à l'indigence et aux pénibles labeurs ! Nul, en quelque endroit que ce soit, ne voit mourir ses enfants ; et les femmes, dont aucune n'est veuve, font incessamment leurs délices de l'obéissance à l'époux. Nul ouragan dévastateur ne répand la terreur, nul homme n'est submergé dans l'onde, nul incendie ne cause d'alarme. *L'âge de Râma ressemble à l'âge de Krita.* »

Fête d'Indra[1]. « La joie régnait de tous côtés : le bonheur des habitants éclatait par le son des instruments et par des chants auxquels se mêlaient les mugissements des taureaux. C'étaient des lacs de lait caillé, des torrents de crème, des ruisseaux de lait[2], des monceaux de viande, des montagnes de riz. Le sacrifice de la colline s'accomplissait... Des guirlandes de fleurs et des parfums de mille espèces répandaient au loin leurs odeurs suaves. Les brâhmanes, après avoir reçu une part abondante de tous les mets, se levèrent pénétrés de joie, et dirent à l'assemblée : *Bien* (*swasti*[3]). Les vaches se rassemblèrent en troupeaux pour être passées en revue par Krichna, et environnèrent la colline, accompagnées des taureaux. Elles arrivaient joyeuses, couvertes de guirlandes et de bouquets, les cornes ornées de couronnes. Les pasteurs s'approchèrent aussi pour compter leurs richesses : leurs vêtements étaient rouges, jaunes ou blancs[4]. »

Épilogue. — L'accomplissement de ces grandes choses fournira à Virgile la matière d'un poëme qui éclipsera tous les autres :

« Ah ! puisse la vieillesse me laisser encore assez de jours et assez de souffle poétique pour célébrer dignement tes grandes actions ! Nul alors ne me vaincra par ses chants, ni Orpheus de Thrace ni Linus. » (53-55.)

1. *Harivansa*, Lect. LXXIII; trad. de Langlois, t. I, p. 310.

2. Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant. (OVIDE, *Métamorphoses*, I, 110.)

3. C'est la formule de la bénédiction religieuse.

4. Les vêtements des bergers et des bergères de l'Inde étant *rouges* et *jaunes*, on comprend pourquoi Virgile suppose que les béliers auront, dans l'âge d'or, des laines teintes naturellement de ces couleurs.

Les perfections de Râma remplissent également Vâlmîki d'enthousiasme, et il espère, en les célébrant, écrire une épopée sublime[1] :

« Le voilà ce héros doué de toutes les qualités, ce mortel à la haute fortune, à l'immense puissance ; c'est Râma, qui possède toutes les perfections.

» Oh ! ce serait un récit apte à prolonger la vie, à conduire vers la gloire, à développer la puissance de quiconque en prendrait connaissance, le récit des beaux actes de Râma, et qui le lirait s'affranchirait de tout péché !

» Oui, qui lirait et méditerait ces détails, qui laissent pur le narrateur et l'auditeur pur, cet homme là s'assurerait, ainsi qu'à ses fils et aux fils de ses fils, l'émancipation de toute souffrance.

» Quiconque en fera lecture au milieu des sages, pourvu qu'en lui domine la foi, trouvera en quelque lieu que ce soit un asile, et, vienne la mort, il sera réuni à Brahma[2].

» Lis, Brâhmane, et la prééminence de la parole est à toi ! Lis, Kchatriya, et l'empire de la terre est à toi ! Lis, Banyan, et la récompense des labeurs mercantiles est à toi ! Écoute, Çoûdra, et tout Çoûdra que tu es[3], la grandeur est à toi ! »

Églogue V. — Apothéose de Daphnis.

Ce qui constitue l'originalité de l'églogue V, c'est l'ingénieuse antithèse dans laquelle Virgile déplore d'abord la mort de Daphnis, puis célèbre son apothéose. Pour la première partie, il fait des emprunts aux poëtes grecs, à Théocrite (*Chant de Thyrsis*), à Bion (*Chant funèbre sur Adonis*), à Moschos (*Épitaphe de Bion*) ; pour la seconde, il trace une description aussi neuve que brillante.

1. *Râmâyana*, Kanda I, Sarga I ; trad. de V. Parisot, p. 17.
2. Voy. ci-dessus, p. 344, n. 2.
3. Ce sont les quatre castes. Voy. p. 79.

Apothéose de Daphnis. « Daphnis, rayonnant de lumière, admire le seuil de l'Olympe qui est nouveau pour lui. Il voit sous ses pieds les nuages et les astres[1]. L'allégresse et le plaisir remplissent les bois et les campagnes, et Pan et les bergers et les jeunes Dryades. Le loup ne menace plus le troupeau, les filets ne tendent plus d'embûches au cerf : le bon Daphnis aime la paix. Les montagnes couvertes d'arbres poussent elles-mêmes jusqu'aux astres des cris de joie ; les rochers et les buissons répètent en chœur : « C'est un Dieu, c'est un Dieu, Ménalcas ! »

« Sois propice et favorable aux tiens, ô Daphnis ! Voici quatre autels, deux pour toi et deux plus grands pour Phœbus... Toi aussi tu exauceras nos vœux. » (56-80.)

Cette peinture de la joie universelle que cause l'apothéose de Daphnis et des hommages que lui rendent les bergers en associant son culte à celui de Phœbus n'a point de modèle dans la poésie grecque ; mais elle est imitée du *sacre de Govinda* (le Pasteur), qu'Indra admet à partager ses honneurs et auquel les pasteurs adressent leurs vœux.

Sacre de Govinda[2]. « Retiré dans la forêt solitaire, Krichna pensait au bonheur du monde. Indra s'approche de lui dans toute sa splendeur royale, couvert de guirlandes divines : la foudre remplit sa main ; son aigrette rayonne comme le soleil et lance des éclairs ; de magnifiques pendants d'oreilles tombent sur ses épaules ; sur sa poitrine descend un collier à cinq rangs de perles entremêlées de lotus qui relèvent la beauté de son corps. Dans ses yeux brille une aimable vivacité. Il adoucit le son de sa voix qui commande aux Dévas et retentit comme la tempête : « Puissant Krichna, dit-il, ô toi qui fais le bonheur de ta famille par ton intérêt pour les vaches, je vais te donner le baptême royal et de ma main vider sur ta tête ces vases d'or remplis d'un lait divin. Je reste le *Roi des Dévas ;* tu es le *Roi des vaches,* et sur la terre on te célébrera sous le nom de *Govinda*. Des quatre mois de pluie

1. Voy. ci-dessus l'arrivée d'Ardjouna au Swarga, p. 267.
2. *Harivansa,* Lect. LXXV, LXXVI ; trad. de Langlois, t. I, p. 316-323.

qui me sont consacrés, je t'en cède la moitié[1] : les deux derniers t'appartiendront et formeront l'automne. J'aurai pour moi d'abord deux mois pendant lesquels flottera mon drapeau ; ce temps expiré, tes honneurs commenceront... On t'offrira alors des sacrifices. Au moment où tu te réveilleras de ton sommeil d'automne, on t'invoquera dans le ciel et sur la terre. Les hommes, arborant nos drapeaux, nous adoreront tous deux, moi sous le nom de *Mahendra* (*Grand-Indra,* grand-roi), toi sous celui d'*Oupendra* (*Sous-Indra,* sous-roi). Heureux les mortels qui nous auront constamment honorés sous ces deux noms ! »

Alors Indra, prenant les vases remplis d'un lait divin, les répandit, suivant le rite, sur la tête de Govinda. Les vaches, accompagnées de leurs pasteurs, assistaient à cette cérémonie. Les nuages firent descendre sur Govinda une onde mêlée d'ambroisie. De tous les arbres, en son honneur, découla un lait aussi blanc que le rayon de la lune ; une pluie de fleurs divines tomba sur lui. Des instruments de musique résonnèrent dans le ciel ; et les Mounis, de leur voix habituée à réciter les saintes prières, chantèrent ses louanges. La terre commença à se dégager des eaux qui la couvraient ; les mers s'apaisèrent, les vents soufflèrent doucement, le soleil poursuivit sa route lumineuse, la lune s'avança avec les constellations qui l'accompagnent. Les divers fléaux cessèrent d'attaquer les hommes, et les rois mirent un terme à leurs inimitiés. Les arbres se parèrent de bourgeons, de feuilles et de fleurs. Les éléphants se livrèrent à la joie, et les habitants des bois partagèrent le bonheur général. Les montagnes étalèrent les trésors resplendissants de leurs métaux. Le monde mortel fut, comme le Swarga, parfumé d'ambroisie. Tel était l'effet du sacre divin de Krichna, baptisé avec l'eau du Swarga.

Lorsque Indra fut parti, les pasteurs louèrent Govinda : « C'est à toi que nous devons notre salut et notre bonheur. Ta puissance est celle d'un Déva ; tes œuvres ne nous paraissent pas celles d'un homme. Salut et adoration ! Quel que soit le motif qui te retienne parmi nous, nous te sommes dévoués et nous reconnaissons en toi un protecteur. »

1. Indra partage ses honneurs avec Govinda, comme Phœbus partage ses autels avec Daphnis.

TITE LIVE

LÉGENDE DE ROMULUS.

La vie de Romulus, telle qu'elle est racontée par Tite Live et par Plutarque, contient deux éléments bien distincts : 1° un ensemble de notions historiques et mythologiques dont de savantes recherches ont déterminé la nature et la valeur; 2° une narration qui, mettant ces notions en action, leur a donné une forme littéraire et en a fait ainsi une légende.

On sait que cette légende a été constituée par des historiens grecs[1]. Ont-ils eu un modèle ou n'ont-ils pris conseil que de leur propre imagination? C'est là une question qui n'a pas encore été résolue. Nous pensons qu'on peut la résoudre en comparant la légende traditionnelle de Romulus à celle de Krichna, telle qu'elle est développée dans le *Harivansa*. La ressemblance qu'elles présentent entre elles ne saurait être considérée comme une coïncidence fortuite.

Naissance et enfance de Romulus. « Proca, roi d'Albe, eut pour fils Numitor et Amulius; il désigna pour son successeur

1. Dans la *Vie de Romulus*, Plutarque nous apprend que Fabius Pictor, le plus ancien des historiens latins, contemporain d'Annibal, avait, dans ses *Annales*, emprunté à Dioclès de Péparèthe tout ce qu'il avait raconté du premier roi de Rome. Il reconnaît d'ailleurs, comme Tite Live, que c'est un roman :

« La plupart de ces faits sont, aux yeux de quelques-uns, suspects d'embellissements dramatiques et d'ornements fabuleux. Mais peut-on refuser d'y croire, quand on considère quels poëmes sait composer la Fortune, et lorsqu'on pense aux succès de Rome, qui ne serait jamais parvenue à un tel degré de puissance si elle n'eût eu une origine divine et signalée par quelque chose de grand et miraculeux? »

Numitor, qui était l'aîné. Mais Amulius ravit la royauté à son frère. Ajoutant à ce crime un autre crime, il fit périr la postérité mâle de son frère; puis il mit sa fille Rhéa Silvia[1] au nombre des Vestales, pour la condamner à une virginité perpétuelle. Cependant elle se trouva enceinte peu après et donna le jour à deux jumeaux qu'elle déclara être fils de Mars, soit qu'elle le crût, soit qu'elle voulût excuser sa faute en affirmant qu'elle avait eu commerce avec un dieu[2].

1. Plutarque lui donne le nom d'*Ilia*.

2. Ovide raconte cette aventure avec autant de grâce que d'esprit.

La mère de Romulus. « La vestale *Silvia* allait un matin puiser de l'eau pour les sacrifices. Elle suit le sentier doucement incliné qui la conduit au rivage, et là elle dépose l'urne d'argile qu'elle portait sur sa tête. Fatiguée de la route, elle s'assied, ouvre son sein au souffle des zéphyrs, et répare le désordre de sa chevelure. Tandis qu'elle se repose, l'ombre des saules, le gazouillement des oiseaux, le léger murmure des ondes, tout l'invite à dormir. Le doux sommeil appesantit peu à peu ses paupières vaincues; la main qui soutenait son front retombe sur ses genoux. Mars a vu Silvia, il l'a désirée, et, dieu tout-puissant, il fait que la Vestale elle-même ignore son larcin. A son réveil, la vierge a déjà conçu; déjà elle te porte dans son sein, ô Romulus, fondateur de la ville éternelle. Elle se lève languissante, remplit son urne, et la soulève d'une main encore mal assurée. Cependant Romulus et Rémus croissaient dans le sein de la Vestale. Elle devient mère... Amulius ordonne que les deux enfants soient jetés dans le Tibre. Mais le fleuve, reculant devant un crime, les laisse à sec sur le rivage. Qui ne sait qu'une *louve* leur offrit ensuite ses mamelles et qu'un *pivert* apporta souvent des aliments aux jumeaux abandonnés ? Tu ne seras pas oubliée dans mes vers, ô *Larentia*, nourrice d'un si grand peuple. Je dirai, ô *Faustulus*, quel trésor recèle ta cabane, et vos noms seront célébrés quand je viendrai aux Larentales. » (*Fastes*, III, 11-68.)

A l'aventure de la mère de Romulus correspond, dans le *Harivansa*, l'aventure de la mère de Kansa, l'oncle de Krichna.

La mère de Kansa. « L'épouse d'Ougraséna était partie avec ses femmes pour visiter le Souyâmouna. Elle se promenait sur les délicieux sommets de ce mont, visitant les grottes et les ruisseaux. Elle entendait les sons tendres et mélodieux dont les chants des Kinnaras (les musiciens de Kouvéra) faisaient retentir l'écho et charmaient les oreilles. Dans les allées de la forêt soufflait un vent agréable, chargé des parfums des fleurs et inspirant l'amour. Les cadambas abandonnaient à l'air qui les agitait les odeurs les plus suaves, et se trouvaient couverts d'abeilles. Par un effet du destin, le roi de Sobha, le Dânava Droumila, arriva dans cette forêt. Il descendit de son char et se mit à parcourir ces hauteurs merveilleuses où s'exhalaient les parfums d'arbres et de plantes de toutes les espèces. Pendant qu'il admirait ces sites charmants, il aperçut de loin une femme semblable à une fille des Dévas, jouant avec ses compagnes et s'amusant à cueillir des fleurs. Aussitôt, frappé d'étonnement, il dit à son écuyer : « Quelle est cette beauté aux yeux de gazelle, qui erre ainsi dans la forêt ? Que d'attraits ! En voyant ce teint qui rappelle l'éclat du jasmin, ce

A cette nouvelle, Amulius ordonna de renfermer dans une prison Rhéa Silvia et de jeter les jumeaux dans le cours du Tibre[1]. Mais ceux qu'il avait chargés de les faire périr se bornèrent à les exposer dans un berceau sur une eau basse et dormante qui, en se retirant, les laissa à sec près de l'endroit où est le figuier Ruminal[2]. Une louve, pressée par la soif, descendit de la montagne et accourut aux vagissements des enfants[3]; elle leur présenta ses mamelles avec tant de douceur que Faustulus, intendant des troupeaux du roi, la trouva occupée à les lécher pendant qu'ils la

visage qui rivalise avec la majesté de la Lune, tout ce corps qui est un modèle de perfection, je sens que mon âme est émue et troublée. Je suis sous la puissance de l'Amour, dont les flèches, armées de fleurs, me percent le cœur et me brûlent le corps. Quel moyen emploierai-je pour satisfaire mon désir ? Il faut que cette femme soit à moi. » Alors, écartant son écuyer, il fit une libation d'eau pure et se mit à méditer. Par la force seule de sa pensée, il vit des yeux de l'âme ce qu'il cherchait. Il connut que cette femme était l'épouse d'Ougraséna, et il s'en réjouit. Il prit la forme de ce prince et s'approcha de la jeune femme en souriant. A la faveur de son déguisement, il se permit d'abord quelques légères libertés, et peu à peu devint plus entreprenant. Cette princesse, qui aimait son époux, répondit à ses agaceries. Mais bientôt elle fut effrayée du résultat de ses caresses d'abord innocentes. Elle se leva tremblante et dit à Droumila : « Non, tu n'es point mon époux. Qui es-tu donc, toi dont le crime vient de me souiller? Malheur à toi qui n'as point su dompter tes sens, et qui te glorifies honteusement d'avoir séduit l'épouse d'un autre ! » Droumila lui répondit : « Je suis le puissant roi de Sobha. Dans ton frivole orgueil, tu oublies que les femmes ne sont point souillées par de semblables écarts. Tu es certainement l'épouse la plus vertueuse. Va, ne te regarde pas comme impure : laisse croître les tresses de tes beaux cheveux, et invente l'histoire que tu voudras. » La malheureuse princesse s'écria avec indignation : « Misérable corrupteur, le fils que tu as engendré en moi, je le maudis. Écoute de plus ce qui te regarde. Dans la famille de mon époux, il naîtra un héros puissant (Krichna), qui te donnera la mort à toi et à ton fils. » Après ces mots, Droumila remonta sur son char, et l'épouse d'Ougraséna revint à la ville. » (*Harivansa,* Lect. LXXXIV.)

1. Voy. Ovide, *Fastes,* II, 383-422.

2. Le *figuier Ruminal,* près de la caverne de Lupercus, était le symbole de la fécondité. Il devait son nom à *Jupiter Ruminus* et à la *Diva Rumina,* divinités champêtres qui présidaient à l'allaitement. (Preller, *Les Dieux de Rome.*)

3. La louve était, comme le pivert, un animal consacré à Mars :

> Fecerat et viridi fetam Mavortis in antro
> Procubuisse lupam; geminos huic ubera circum
> Ludere pendentes pueros, et lambere matrem
> Impavidos; illam tereti cervice reflexam
> Mulcere alternos et corpora fingere lingua. (*Énéide,* VIII, 630.)

tétaient. Il les emporta dans ses étables et les fit élever par sa femme Larentia[1]. Devenus grands, ces jumeaux, nommés Romulus et Rémus, dédaignèrent la vie oisive des pasteurs; ils se mirent à parcourir, en chassant, les montagnes d'alentour. Ayant ainsi endurci leurs corps et affermi leur courage, ils ne se contentèrent pas de lutter contre les bêtes féroces; ils attaquèrent des brigands, leur enlevèrent leur butin, et le partagèrent entre leurs compagnons. Voyant leur nombre s'accroître de jour en jour, ils les associèrent à leurs travaux ainsi qu'à leurs jeux. » (Tite Live, I, ch. IV.)

Romulus tue Amulius. « Un jour que Romulus et Rémus célébraient les Lupercales sur le mont Palatin[2], au milieu de la fête, des brigands, irrités de s'être vu enlever leur butin, vinrent attaquer les deux frères. Romulus leur échappa en se défendant, mais Rémus fut pris, conduit devant Amulius, et accusé de commettre avec son frère, à la tête d'une troupe de jeunes gens, des déprédations sur les terres de Numitor. Par suite, il fut livré à Numitor pour être puni. Faustulus avait toujours pensé que les jumeaux qu'il élevait dans sa maison étaient du sang royal : car il savait qu'Amulius avait fait exposer des enfants, et l'âge des jumeaux se rapportait au temps de l'exposition. Pressé par la crainte du danger où se trouvait Rémus, il découvrit le secret à Romulus. Par hasard Numitor, ayant Rémus entre les mains, apprit qu'ils étaient deux frères : leur âge, leurs sentiments bien supérieurs à l'état servile où ils avaient été élevés, lui rappelèrent le souvenir de ses petits-fils; à force de questions, il en était presque arrivé à reconnaître Rémus. Ainsi tout concourut à la perte d'Amulius. Romulus ordonna à ses compagnons de se rendre en même temps au palais par différents chemins, et vint fondre à l'improviste sur Amulius. De son côté, Rémus amena de la

1. D'après Preller, *Faustulus* est le *Faunus* adoré sur le Palatin; *Acca Larentia* est la mère des *Lares*, la déesse de la terre qui reçoit les semences et les morts. La tradition lui attribue douze fils avec lesquels elle sacrifiait tous les ans *pour les champs;* un de ses fils étant mort, Romulus prit sa place et fonda avec ses frères adoptifs le collége des *Frères Arvales* (d'*arvum*, champ labourable), qui portaient une couronne d'épis à bandelette blanche.

2. *Rome* doit son nom à la tribu des *Rhamnes*, qui habitaient le Palatin. De là dérivent aussi les noms de *Romulus* et de *Rémus*. En outre, le Tibre portait dans la liturgie romaine le nom de *Rumon*, qui paraît signifier *nourricier*. (Preller.)

maison de Numitor une autre troupe au secours de son frère. Ils tuèrent donc Amulius.

Dès le commencement du tumulte, Numitor avait annoncé que des ennemis avaient pénétré dans la ville et attaqué le roi dans son palais : par cet artifice, il détermina la jeunesse albaine à courir dans la citadelle pour y prendre une position défensive. Mais, dès qu'il vit les jumeaux venir à lui d'un air triomphant, après l'exécution de leur entreprise, il assemble les habitants, leur dévoile les crimes d'Amulius, la naissance de ses petits-fils, leur éducation, la manière dont il les a reconnus ; ensuite il leur apprend la mort du tyran et s'en déclare l'auteur. Romulus et Rémus, traversant la foule, viennent saluer roi leur aïeul ; tout le peuple, à leur exemple, lui en confirme le titre et l'autorité. » (Tite Live, I, v, vi.)

Enlèvement des Sabines[1]. « Rome manquait de femmes. Romulus en demanda aux peuples voisins et essuya un refus méprisant. Alors il songea à employer la force. Pour choisir le lieu et le temps le plus favorable à l'exécution de son projet, il dissimule son ressentiment. Il fait à dessein préparer des jeux nommés *Consualia*[2]. Il ordonne d'annoncer ce spectacle chez les peuples qui l'entouraient. Pour en donner une haute idée et exciter la curiosité, il étale dans les préparatifs toute la magnificence possible à cette époque. Des spectateurs y viennent de toutes parts. Les Sabins s'y rendent en foule avec leurs épouses et leurs enfants. On les accueille comme des hôtes[3].

L'heure des jeux arrivée, au moment où les regards et l'attention des spectateurs en sont le plus occupés, le signal est donné, les Romains se répandent dans l'assemblée et se saisissent des jeunes

1. Cette légende a pour but d'expliquer un rite du mariage chez les Romains : « La jeune fille n'entre pas d'elle-même dans sa nouvelle demeure. Il faut que son mari l'enlève, qu'il simule un rapt, qu'elle jette quelques cris et que les femmes qui l'accompagnent feignent de la défendre. Après une lutte simulée, l'époux la prend dans ses bras et lui fait franchir la porte, mais en ayant bien soin que ses pieds ne touchent pas le seuil. » (Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, II, II.)

Comme en Grèce on simulait aussi l'enlèvement, il y a là évidemment un souvenir d'une coutume antique. En effet, dans le *Mahâbhârata* et le *Harivansa*, l'enlèvement de la jeune fille qu'il désire épouser est déclaré un acte digne d'un kchatriya.

2. Les *Consualia* devaient leur nom à Consus, qui paraît être un dieu des semences et du mariage. (Preller.)

3. La fête donnée par Romulus correspond à la fête donnée par Kansa, p. 488.

filles. Le plus grand nombre est enlevé au hasard par ceux qui les rencontrent. Quelques-unes, que leur beauté avait fait destiner aux principaux sénateurs, sont portées chez eux par des hommes du peuple qui en avaient reçu l'ordre. La terreur interrompt le spectacle...

Les parents irrités n'épargnèrent ni plaintes ni larmes pour soulever leurs concitoyens. Les Céniniens, les Crustuminiens et les Antemnates prirent les armes et furent vaincus. Les Sabins, gouvernés par Tatius, se déclarèrent les derniers. Le combat s'étant engagé, les Romains plièrent d'abord; mais, revenant à la charge, ils reprirent l'avantage. Alors les Sabines, dont l'enlèvement avait donné lieu à la guerre, entraînées par le désespoir, oublient la timidité naturelle à leur sexe : les cheveux épars, les vêtements déchirés, elles osent s'avancer au milieu des traits pour séparer les combattants et calmer leur fureur; s'adressant tantôt à leurs maris, tantôt à leurs pères, elles les conjurent de ne point se souiller du sang de leurs beaux-pères ou de leurs gendres. Une action si hardie étonne les soldats et les chefs. Le combat cesse; un profond silence lui succède. Enfin les deux rois s'avancent pour conclure un traité. Non contents de faire la paix, ils réunissent les deux cités en une seule, partagent la royauté, établissent à Rome le siége de l'empire. » (Tite Live, I, IX-XIII.)

HARIVANSA. *Légende de Krichna.*

Nous avons déjà cité d'intéressants extraits du *Harivansa* sur la vie de Krichna. Nous allons donner ici les morceaux qui ont servi de modèles pour la légende de Romulus.

Naissance et enfance de Krichna. Kansa, fils d'Ougraséna, régnait à Mathourâ, où, rempli d'orgueil et esclave de ses passions, il était la terreur des princes voisins et le fléau de ses propres sujets. Il fut averti par le mouni Nârada qu'il serait tué par un enfant de Dévakî, la sœur de son père, mariée à Vasoudéva. Pour prévenir ce malheur, il fit périr tous les enfants de Dévakî. Mais Vasoudéva, par une inspiration divine, substitua

secrètement à son huitième enfant, *Krichna* (le Noir), la fille du pasteur Nanda[1] et de Yasodâ. Kansa, instruit de sa naissance, lui brisa la tête contre le sol, tandis que Nanda, par l'ordre de Vasoudéva, allait dans le Vradja[2] élever Krichna, qu'il croyait son propre fils, avec *Balarâma* (le Robuste Râma)[3], fils de Vasoudéva et de Rohinî (sa seconde épouse). Dans cette fertile contrée, les deux enfants grandirent heureusement.

« Krichna et Balarâma ne se quittaient point et semblaient n'avoir qu'un seul corps. Soumis aux mêmes règles, couchés dans le même lit, assis sur le même siége, ils portaient les mêmes vêtements et recevaient la même éducation. Dans les mêmes exercices, ils développaient une égale force, une constance pareille. Au milieu de ces jeux où leurs bras s'entrelaçant avec grâce brillaient de tant d'éclat, ils ressemblaient au Soleil et à la Lune, quand leurs rayons se mêlent dans le ciel. Tantôt ils s'avançaient, élevant leurs bras pareils à deux serpents, et le corps tout souillé de poussière, fiers et superbes comme deux jeunes éléphants. Tantôt, se traînant à genoux, ils jouaient dans les étables et se roulaient sur la bouse des vaches. Tantôt richement parés, et dignes par leur costume des parents auxquels ils appartenaient, ils s'amusaient à regarder les passants avec une espèce d'orgueil, et ils se livraient aux éclats d'un rire bruyant. C'est ainsi qu'ils passèrent leur enfance pendant les sept années qu'ils demeurèrent dans le Vradja. »

L'apparition d'une bande de loups détermina les pasteurs à émigrer dans le Vrindâvana[4] et à y fonder un établissement. « On dispose au milieu une enceinte en forme de demi-lune, afin que les chariots puissent tourner en liberté. Elle est de tous côtés bornée par des arbres épineux et défendue par des fossés garnis de branches épaisses. Les barattes sont purifiées avec une onde claire ; les poteaux, chargés de liens et d'anneaux ; les chariots, retournés et solidement fixés. Pour se mettre à l'abri, les pasteurs se forment des huttes couvertes de gazon ou des cabanes faites

1. *Nanda-gopa* (le Joyeux Pasteur) correspond à *Faustulus* (le Favorable) pour le nom comme pour les fonctions.

2. Le *Vradja* (Pâturage pour les vaches) est une campagne près de Mathourâ.

3. *Balarâma* est appelé aussi *Sankarchana*.

4. Le *Vrindâvana* est un bois voisin du Vradja.

de branches d'arbres. Les étables sont assainies, les mortiers établis en place, les foyers tournés vers l'orient, le feu allumé et arrosé de beurre clarifié[1]. Des étoffes, des peaux et des tapis sont étendus pour servir de lits. Les femmes vont puiser de l'eau, et apportent de la forêt du feuillage pour les vaches qui donnent un lait abondant. Elles y cueillent aussi une grande quantité de fruits et de plantes potagères[2]. »

Les deux frères, tout occupés de leurs plaisirs, passaient leur temps à parcourir l'immense forêt, où de tous les côtés résonnait le doux chant des oiseaux. Ils signalaient leur force et leur adresse contre des monstres. Krichna délivra le lac Kaliya des serpents qui l'infestaient, vainquit le taureau Aritcha[3], le cheval Késin, tandis que Balarâma tua l'âne Dhénonca et le géant Pralamba. Ces exploits acquirent aux deux frères une grande renommée parmi les pasteurs qui, délivrés ainsi de toute crainte, comblèrent les glorieux vainqueurs d'éloges et de bénédictions[4].

Krichna tue Kansa. En apprenant les actions merveilleuses de Krichna, Kansa conçut une grande crainte et résolut de le faire périr avec son frère. Il ordonna à son trésorier Akroûra d'annoncer aux pasteurs qu'on allait célébrer une grande fête de l'arc, et de lui amener, sous ce prétexte, Krichna et Balarâma.

« Le soleil, amortissant l'ardeur de ses rayons, était descendu vers l'occident; le ciel se rougissait des feux du crépuscule; la lune élevait son disque pâle; les étoiles commençaient à briller; tous les points de l'horizon se couvraient de légères ténèbres. Le soir, mettant fin aux travaux des hommes, appelait vers les flambeaux la troupe légère des papillons. Les chefs de famille rentraient dans leurs chaumières; on récitait, pour honorer le feu, les prières usitées parmi les gens de la campagne; on s'occupait à traire les vaches qui venaient de rentrer; les jeunes bergers, réunis en famille, célébraient le bonheur de leur agréable séjour. En ce moment arriva le trésorier Akroûra. Il se fit indiquer la demeure de Nanda, et, descendant de son char, il vint lui demander

1. Pour préparer le beurre clarifié (*ghrita*), on le fait chauffer doucement, puis on le laisse refroidir : on s'en sert pour la cuisine comme pour les sacrifices.

2. *Harivansa*, Lect. LVI, LIX-LXV.

3. Voyez ci-dessus la description du combat, p. 470.

4. *Harivansa*, Lect. LXVII-LXX, LXXVII, LXXX.

l'hospitalité. Ensuite, il assembla les chefs des pasteurs et leur adressa ce discours :

« Mes amis, demain nous nous rendrons à Mathourâ pour notre satisfaction commune. Les habitants de tous les pâturages pourront nous y accompagner avec leurs familles. Dès que j'aurai touché pour le roi le tribut annuel, remontant sur mon char, je marcherai en tête du cortége. Le roi prépare dans Mathourâ une fête de l'arc. Vous, Krichna et Balarâma, vous assisterez à cette fête, et en même temps vous vous présenterez devant vos parents. Toi, Krichna, tu verras ton père Vasoudéva accablé par le chagrin plus encore que par les années, consumé jour et nuit par les craintes que lui inspire Kansa; tu verras Dévakî, abattue par la douleur que lui cause l'absence de son fils, semblable à la vache que l'on a séparée de son veau[1]... Délivre-la de cet état de deuil et d'affliction. Tout enfant a contracté envers son père et sa mère une dette qu'il doit payer quand l'occasion s'en présente. O Krichna, jette sur tes parents un regard de bienveillance; ils seront délivrés de leur affliction, et tu rempliras ainsi ton devoir[2]. »

Après avoir entendu ce discours, Krichna répondit : « Je le veux bien. » Ensuite les pasteurs s'assemblèrent sous la direction de Nanda. Les vieillards donnèrent le tribut et leurs présents qui consistaient en bœufs, en buffles servant aux attelages, en troupeaux, en lait, en crème, en caillé, en beurre. Ensuite les chefs préparèrent le départ.

Cependant l'aurore apparaissait dans toute sa pureté; les oiseaux recommençaient leurs chants; les rayons glacés de la lune s'éteignaient avec la nuit; le ciel se couvrait de teintes rougeâtres; les étoiles descendaient vers le couchant; la terre était rafraîchie

1. Voyez ci-dessus, p. 317, n. 3.

2. Akroûra ne sert pas la cause du roi Kansa qui l'a envoyé; connaissant la nature divine de Krichna, il l'encourage à venger ses parents et à se défaire du roi qui complote sa mort. Le récit de Plutarque nous offre un personnage qui joue exactement le même rôle :

« Amulius, par une imprudence ordinaire aux gens perplexes et qui agissent sous l'impulsion de la crainte ou de la colère, envoya en hâte un homme de bien, qui était ami de Numitor, pour lui demander s'il n'avait pas entendu dire que les enfants d'Ilia fussent en vie. Cet homme arrive, et il trouve Numitor déjà tout prêt à serrer Rémus dans ses bras : il confirme son espérance; il le presse de saisir l'occasion; il se joint à eux et il s'offre à seconder leurs efforts.

par le souffle des vents du matin; enfin le soleil se leva à l'horizon. Alors les routes se couvrent de pasteurs. Akroûra, Krichna et Balarâma s'avancent sur le même char. Ils entrent dans Mathourâ quand le soleil éclairait encore le ciel. Akroûra se rend auprès du roi, et laisse les jeunes gens aller par la ville en curieux, semblables à deux éléphants avides de combat et libres de tout lien...

Cependant Kansa visite la salle de spectacle. Il examine avec soin les charpentes solides et bien jointes qui forment et soutiennent les estrades où doivent se placer les chefs des diverses corporations. Il considère l'élégante toiture qui couvre l'édifice, la colonnade hardie qui le décore, la légèreté des corniches qui le couronnent, l'heureuse combinaison de toutes ces parties suspendues avec habileté, la position du trône élevé au milieu de l'enceinte, la circulation adroitement ménagée, l'agrément des balcons et des terrasses; enfin la solidité de l'ouvrage, capable de supporter une grande multitude. Il ordonne que le lendemain les estrades soient ornées de guirlandes variées et de drapeaux, jonchées de fleurs et parées de draperies; il veut qu'on fasse de même pour le faîte et les corridors de la salle; que sur la scène on étende de la poussière de bouse en grande quantité; que pour décoration on représente des portes en arc, garnies de grosses clochettes, et une enceinte de murailles; qu'on établisse çà et là de larges vases remplis de boissons, des aiguières d'or, des mets, des liqueurs acidulées; que l'on prévienne les spectateurs et les chefs de corps, les athlètes et les acteurs; enfin, que tout soit préparé avec le plus grand soin.

Ces ordres donnés, Kansa sort du théâtre. Il fait appeler deux lutteurs incomparables, Tchânoûra et Mouchtica, et leur dit : « Je vous ai mandés pour une affaire importante, lutteurs dignes de tous les honneurs que l'on vous accorde. Si vous avez conservé quelque souvenir des faveurs que vous avez reçues de moi, vous me rendrez un grand service pour lequel j'ai besoin de votre vigueur. Vous savez à quel point sont devenus robustes ces deux pâtres, Krichna et Balarâma. Ils viendront au théâtre pour la lutte : il faut les frapper sans ménagement et leur donner la mort; c'est mon intérêt, aujourd'hui et pour l'avenir. »

Le lendemain le grand théâtre se remplit de spectateurs curieux. L'édifice était octogone et présentait huit escaliers décorés de peintures, des balcons, des portes garnies de larges verrous, des

fenêtres rondes ou en demi-lune, de riches soubassements[1]. Dans l'intérieur, de vastes estrades sont couvertes des députations des divers corps, distinguées par des drapeaux particuliers. On remarque surtout les chambres intérieures des femmes du gynécée, brillantes d'or et de pierreries, garnies de balustrades uniformes et de rideaux flottants. Dans un endroit séparé sont les loges des bayadères, ornées de siéges magnifiques, de divans resplendissants d'or, de tapis superbes sur lesquels sont représentés des bouquets de fleurs. Çà et là on avait ménagé des cabinets où l'on trouvait des rafraîchissements; des vases d'or renfermaient la boisson, des bassins contenaient des fruits.

La foule se porte dans la salle, et fait résonner au loin de sourds murmures qui ressemblent à ceux d'une mer agitée. Kansa entre avec tout l'appareil royal : les deux pièces de son vêtement sont blanches; son turban, son éventail et son tchâmara (émouchoir) sont de la même couleur. En voyant son éclat incomparable, les spectateurs le saluent selon la coutume par le cri : *Victoire!* Cependant les lutteurs entrent en scène; leurs vêtements sont flottants autour de leur corps; ils se présentent successivement devant les trois côtés de l'assemblée. Le son des instruments se fait entendre. C'est alors que les fils de Vasoudéva apparaissent parés de guirlandes de fleurs agrestes.

Kansa donne pour adversaire à Krichna le robuste Tchânoûra et à Balarâma le chasseur Mouchtica, lutteur plein d'adresse et de force. Alors des Yâdavas élèvent la voix pour rappeler les conditions de ce genre de lutte : « Ce combat doit se passer suivant toutes les règles. On doit examiner, à l'instant où l'athlète paraît sur la scène, s'il est jeune ou âgé, faible ou robuste : car cette lutte ne consiste que dans la vigueur ou la dextérité. Quand un des adversaires tombe, toute action doit cesser. On vient d'annoncer le combat de Krichna avec Tchânoûra. Krichna est jeune; son adversaire est grand et exercé. Nous avons à examiner si cette chose est convenable. »

Krichna s'avance et dit : « Sans doute je suis jeune, et mon adversaire est grand et semblable à une montagne; mais il me plaît de combattre ce robuste géant. C'est une habitude fort utile de

1. L'appareil et le cérémonial de cette fête ressemblent à celui d'une course de taureaux en Espagne.

se couvrir de poussière de bouse et de faire usage de liniments; mais le véritable mérite, c'est de posséder la patience, la fermeté, le courage, la dextérité, la force. Si mon adversaire veut faire de cette lutte un combat d'ennemis, ne l'en empêchez pas : le monde sera content de moi. »

Ainsi parle Krichna, et il engage une lutte terrible avec Tchânoûra. Leurs bras s'allongent ou se retirent, s'élèvent ou s'abaissent avec rapidité. Les deux adversaires se serrent, se pressent; ils ressemblent à deux rocs inébranlables. Leurs traits, ce sont leurs poings dont les coups retentissent comme le grognement du sanglier; leurs armes aussi dures que le fer, aussi terribles que la foudre, ce sont leurs ongles aigus, leurs pieds agiles; leurs massues, ce sont leurs genoux solides comme la pierre ou leurs têtes heurtées l'une contre l'autre : combat effrayant, où la force des corps décide seule de la victoire. Après s'être joué quelque temps avec Tchânoûra, Krichna rassemble toutes ses forces. Abaissant ses deux bras, il saisit Tchânoûra éperdu; son poing pèse sur la tête, son genou sur la poitrine du misérable, dont les yeux sortent de leurs orbites, avec des flots de larmes et de sang. Aveuglé, celui-ci tombe sans connaissance au milieu du théâtre et rend le dernier soupir. La scène est couverte de son corps énorme.

Après la mort de l'orgueilleux Tchânoûra, Balarâma attaque Mouchtica. Il harcèle son adversaire, lui fait faire des tours et des détours, puis de son poing vigoureux il lui frappe la tête avec la violence de la foudre qui tombe sur une colline. La cervelle de Mouchtica est écrasée, ses yeux se détachent; il s'affaisse et tombe avec bruit. Alors Krichna et Balarâma parcourent la scène en vainqueurs. La mort des deux athlètes a répandu la terreur dans l'assemblée; mais les pasteurs qui étaient avec Nanda, et dont la crainte avait glacé les esprits pendant la lutte, se mettent à pleurer de joie. Dévakî était toute tremblante. Vasoudéva se croyait revenu à sa première jeunesse. Les bayadères dévoraient de leurs regards avides la figure de Krichna, comme l'abeille aspire les sucs du lotus.

Cependant le visage de Kansa était inondé d'une sueur qui découlait de son front. Ses lèvres frémissaient. Emporté par la colère, il dit à ses gardes : « Entraînez hors de l'assemblée ces deux pâtres : leur vue me fait mal; l'un d'eux songe à me disputer le trône. Prenez et chargez de fers l'insensé Nanda, coupable de

trahison envers ma personne. Emmenez aussi l'impie Vasoudéva, qui fut toujours mon ennemi, et infligez-lui par le bâton une punition déshonorante pour un vieillard. »

Tels sont les ordres cruels de Kansa. Krichna l'entend. Avec la rapidité du tigre robuste et léger, il court vers Kansa ; du milieu de la scène en un seul bond il s'élance au trône du roi. Kansa, étonné de son apparition sinistre, croit qu'il est arrivé jusqu'à lui en volant à travers les airs ; il sent que la mort plane sur sa tête. Krichna, étendant son bras pareil à une massue, saisit par les cheveux Kansa et l'entraîne au milieu du théâtre : son précieux diadème tombe à terre ; ses oreilles, son cou, ses bras sont dépouillés de leurs ornements ; son vêtement est déchiré. Éperdu, la face renversée, le tyran ne peut opposer aucune résistance aux puissantes mains qui l'étreignent et rend bientôt le dernier soupir. Alors Krichna abandonne le cadavre souillé de poussière. Les spectateurs considèrent avec étonnement sa tête meurtrie, ses yeux fermés, sa gorge allongée par le poids de son corps violemment entraîné, les marques des ongles de Krichna qui ont déchiré ses chairs en lui ôtant la respiration.

Pendant ce temps Balarâma, animé du même courage, étouffe dans ses bras vigoureux le vaillant frère de Kansa. Aussitôt les deux frères, vainqueurs de leurs ennemis, vont se prosterner aux pieds de Vasoudéva, puis saluent les autres Yâdavas selon leur âge et leur condition. De là, ils entrent dans le palais de leur père.

Ougraséna, le père de Kansa, se rend auprès de Krichna, lui demande la permission de rendre les derniers honneurs à ses fils, et de se retirer ensuite dans une forêt pour y vivre en anachorète. Le vainqueur le console et lui dit avec douceur : « O prince, je ne veux point de la royauté; ce n'est point par ambition que j'ai tué Kansa, c'est pour le bien du monde, c'est pour la gloire même de notre famille qu'un tyran déshonorait. Pour moi, j'aime mieux ma vie champêtre au milieu des vaches[1] ; libre comme l'oiseau,

1. Plutarque prête à Romulus des considérations analogues :

« La mort d'Amulius avait rétabli le calme dans la ville. Romulus et Rémus ne voulurent point y demeurer sans y régner ni y régner du vivant de leur aïeul. Après avoir restitué l'autorité souveraine à Numitor et rendu à leur mère des honneurs convenables, ils résolurent d'aller habiter là où ils seraient chez eux, et, pour cela, de bâtir une ville dans le lieu même où ils avaient été nourris. »

je puis aller où il me plaît et me livrer au plaisir en jouissant de mon indépendance. Je ne veux point de la royauté : reçois donc ce trône qui désormais t'appartiendra; règne pour être à jamais victorieux. »

Ougraséna ne répondit rien et baissa la tête en rougissant. Krichna, voulant observer toutes les règles, fit procéder au sacre du nouveau roi devant les Yâdavas, et Ougraséna apparut paré d'un brillant diadème. Les chefs de la nation le suivirent dans la grande rue de la ville, comme les Dévas escortent Indra. Le lendemain matin, on rendit les honneurs funèbres à Kansa et à son frère. Portés avec pompe sur la rive septentrionale de la Yamounâ, les deux cadavres furent consumés sur des bûchers. Les chefs firent ensuite des libations d'eau et souhaitèrent plusieurs fois aux mânes des deux princes un repos inaltérable. Après avoir accompli ces tristes cérémonies, ils saluèrent Ougraséna et rentrèrent dans Mathourâ[1]. »

Krichna enlève Roukminî[2]. « Djarâsandha, beau-père de Kansa, qui avait été tué par Krichna, avait obtenu du roi Bhîchmaca qu'il donnerait à Sisoupâla la main de sa fille Roukminî

1. *Harivansa*, Lect. LXXVIII-LXXXVIII; trad. de Langlois, t. I, p. 327-379.

2. L'enlèvement de Roukminî n'est pas un fait isolé; c'est la pratique d'une coutume que Krichna lui-même glorifie dans le *Mahâbhârata;* il y conseille à Ardjouna d'enlever sa propre sœur, Soubhadrâ, qui devint mère d'Abhimanyou (p. 417, note 1).

Enlèvement de Soubhadrâ. « On célébrait une fête sur le mont Rêvata. Krichna et Ardjouna s'y étaient rendus pour jouir des merveilles qu'on voyait. Pendant qu'ils se promenaient ensemble, Ardjouna aperçut Soubhadrâ, sœur de Krichna, resplendissante au milieu de ses compagnes. A sa vue, il sentit l'amour naître dans son cœur; toute son âme fut absorbée par cet unique objet. Krichna remarqua son émotion et lui dit : « Qu'est-ce donc? Ton âme paraît troublée par l'amour. Cette jeune fille est ma sœur; elle se nomme Soubhadrâ. Si tu veux, je parlerai à mon père. » Ardjouna répondit à son ami : « Quel être la beauté de cette jeune fille ne rendrait-elle pas fou d'amour? Si elle devient mon épouse, elle fera mon bonheur. Dis-moi quel est le moyen de l'obtenir. » Krichna répliqua : « *Le mariage des Kchatriyas est le swayambara* (p. 280). Mais aucun signe ne dénote quel époux ma sœur se propose de choisir. *Le rapt de vive force est la gloire des Kchatriyas; c'est le mode de mariage des héros, disent les hommes qui connaissent les devoirs. Enlève ma noble sœur à force ouverte.* » (*Mahâbhârata*, Adi-Parva; trad. de Fauche, t. II, p. 251-253.)

La maxime proclamée ici par Krichna est mise en pratique dans les romans de chevalerie.

(Brillante d'or). La veille de son mariage, cette princesse se rendit en cérémonie au temple d'Indra, qui était hors des murs, afin d'adresser sa prière à Satchî, l'épouse du roi des Dévas. Krichna, qui venait de fonder Dwâravatî[1], vit Roukminî éblouissante comme la flamme d'Agni, douce comme la lumière de la Lune : c'est Lakchmî, apparaissant aux mortels sous une forme humaine : c'est Çrî, quittant son siège de lotus et amenant le bonheur sur la terre[2] ; c'est enfin la beauté que Krichna contemple des yeux de l'âme. Elle séduit les regards par les grâces et la fraîcheur de la jeunesse ; ses beaux yeux, larges et allongés, sont, comme ses lèvres, teints avec la poudre de santal ; un aimable embonpoint ajoute à l'agrément de ses charmes. Sa face brille comme celle de la Lune ; ses ongles sont colorés en jaune avec le *tounga* (*rottleria tinctoria*) ; ses sourcils sont élégants, et ses cheveux sont noirs. Tout en elle est ravissant, un dos voluptueux, une gorge enchanteresse, des dents fines et blanches, rangées avec symétrie. Rien n'égale la beauté et la magnificence de cette princesse, se montrant aux regards d'une foule curieuse sous un vêtement de lin jaune.

A son aspect, Krichna s'enflamme d'amour comme le feu du sacrifice sur lequel on jette l'offrande de beurre ; toute son âme est concentrée en elle. Aussitôt, avec son frère Balarâma et avec les Vrichnis qui l'accompagnent, il concerte l'enlèvement de Roukminî. Au moment où elle sort du temple, il la saisit et la porte sur son char. On accourt pour la délivrer ; mais Balarâma repousse ses défenseurs.

Pendant que Krichna emmenait Roukminî, son frère Roukmin, voulant punir le ravisseur, monta sur son char, élevant son arme et son drapeau. Il atteint Krichna et engage avec lui un combat singulier à coups de flèches, pendant que ses compagnons attaquent l'escorte du ravisseur. Mais tous sont vaincus. Roukmin, dont l'arc et le char sont rompus, prend son poignard et son bouclier, et s'élance avec la légèreté d'un oiseau ; mais Krichna, qui de l'œil suit tous ses mouvements, lui brise son poignard entre

1. L'enlèvement de Roukminî suit la fondation de Dwaravatî, comme l'enlèvement des Sabines suit la fondation de Rome.

2. Voy. le rôle divin de Roukminî, p. 152; et la mort de Sisoupâla, tué par Krichna dans le Râdjasoûya, p. 165-168.

les mains et le frappe lui-même de trois flèches dans la poitrine. Le prince perd connaissance et tombe à terre.

Roukminî, voyant son frère étendu sur la poussière, se jette aux pieds de son amant, et demande grâce pour un ennemi vaincu[1]. Krichna la relève, l'embrasse et calme ses frayeurs. Il accorde la vie à Roukmin, et reprend lui-même le chemin de Dwâravatî où il épouse solennellement Roukminî[2]. »

A ce parallèle des légendes de Romulus et de Krichna nous ajouterons que, parmi les rites observés dans la fondation de Rome, on reconnaît des règles suivies également dans l'Inde pour la fondation d'une ville, notamment pour celle de Dwâravatî.

Fondation de Rome[3]. Pour choisir l'emplacement de la ville nouvelle, Romulus, initié à la science augurale, demande aux Dieux de lui révéler leur volonté par le vol des oiseaux. Les Dieux lui désignent le Palatin. Le jour de la fondation étant venu, il offre d'abord un sacrifice. Il élève ensuite un autel qui doit être le foyer de la cité, et il y allume du feu. Autour de ce foyer doit s'élever la ville, comme la maison s'élève autour du foyer domestique[4]. Romulus trace un sillon qui en marque l'enceinte. Il tient lui-même le manche de la charrue, traînée par un taureau blanc et par une vache blanche, et il la dirige en chantant des prières[5]. Mais afin que l'on puisse entrer dans la ville et en sortir, le sillon est interrompu en quelques endroits; pour cela, Romulus soulève et *porte* le soc; ces intervalles sont les *portes* de la ville.

Fondation de Dwâravatî[6]. Forcé d'abandonner Mathourâ

1. Roukminî joue ici le même rôle que les Sabines.

2. *Harivansa,* Lect. CXV, CXVI; trad. de Langlois, t. I, 492-504.

3. Nous empruntons les lignes qui suivent à M. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, III, IV.

4. Dans l'Inde, tout brâhmane devait avoir dans sa maison un foyer sur lequel il faisait chaque jour les offrandes rituelles.

5. Le *Râmâyana* nous montre le roi Djanaka traçant avec une charrue l'enceinte du sacrifice, p. 152, n. 3.

6. Nous résumons ici des morceaux du *Harivansa* que nous avons donnés ci-dessus.

et d'aller fonder une ville nouvelle dans le pays d'Anartta, Krichna demande à l'oiseau Garoudha de lui faire connaître l'endroit le plus favorable pour former un établissement (p. 19). Arrivé dans la contrée qui lui a été désignée, il fait, au point du jour, les prières d'usage, et, avec les principaux Yâdavas, il choisit l'endroit où l'on doit asseoir la forteresse[1]. Il en jette les fondements dans un jour de bon augure, après avoir reçu les bénédictions des brâhmanes (p. 24). Il fait de même pour les temples des Dévas, dont la construction est réglée par les rites religieux (p. 25). Il établit quatre *portes*, consacrées chacune à un Déva. »

ANECDOTES DE L'HISTOIRE ROMAINE

Outre la légende de Romulus, Tite Live fait divers récits qui donnent lieu à des rapprochements instructifs[2].

Un aigle présage la royauté à Tarquin l'Ancien.

« Tarquin l'Ancien, emportant avec lui ses richesses, se rendit de Tarquinies à Rome pour s'y établir. Il était arrivé au Janicule. Là, assis dans son char avec son épouse Tanaquil, il voit un *aigle* descendre doucement les ailes déployées : l'oiseau lui enlève son *bonnet* (*pileus*); puis, après avoir voltigé au dessus du char en poussant des cris, il lui replace son bonnet sur la tête, comme s'il s'acquittait d'une mission divine; ensuite il s'élève dans les airs et disparaît. Tanaquil était initiée, comme beaucoup d'Étrusques, à l'art d'interpréter les prodiges célestes. Elle accepte ce présage avec joie. Elle embrasse son mari, et l'engage à concevoir de hautes espérances : car l'oiseau est descendu d'une haute région du ciel en qualité de messager du Dieu qui y règne; il a annoncé le rang le plus élevé auquel un homme puisse parvenir; il a enlevé la parure d'une tête humaine pour la lui rendre divinement. » (Tite Live, I, XXXIV.)

1. Énée procède de la même manière, quand il établit un camp à son arrivée dans le Latium, p. 24.
2. Voy. ci-dessus le dévouement de Décius Mus, p. 429, note 3.

Harivansa. *Garoudha présage la victoire à Krichna.*

« Pendant que Krichna dormait, un Dêtya, fils de Virotchana, lui avait enlevé son *diadème*. L'oiseau *Garoudha*[1] le reprit dans un combat, et le rapporta suspendu à sa poitrine. Il aperçut sur la cime du mont Gomanta Krichna dépouillé de sa parure; alors il laissa du haut du ciel tomber sur la tête de son maître le diadème qui revint occuper sa place accoutumée. Krichna vit avec plaisir que Garoudha lui avait rendu sa brillante parure, et dit à son frère Balarâma : « Sans doute le moment d'agir approche et tout est prêt pour soutenir la lutte sur cette montagne. Le fils de Virotchana m'avait enlevé mon diadème, et Garoudha vient de me le rapporter. Ceci me présage que le roi Djarâsandha, notre ennemi, approche de notre armée. Vois les drapeaux et les parasols des princes qui s'avancent rapidement sur leurs chars. Dans le combat qu'ils vont engager, tous les traits qu'ils lanceront contre moi mourront sans effet. Djarâsandha va devenir pour notre courage comme la pierre qui aiguise le fer; c'est un hôte que nous traiterons sur le champ de bataille. » (*Harivansa,* Lect. XCVIII.)

Apologue. — Les membres et l'estomac.

« Les soldats (mécontents des patriciens à cause des dettes) se retirèrent sur le Mont Sacré, à trois milles de Rome, au-delà de l'Anio. Là, n'ayant point de chef, ils fortifièrent leur camp d'un fossé, et, sans prendre autre chose que des vivres, ils demeurèrent trois jours en repos. La terreur régnait dans Rome. La portion des plébéiens abandonnée par l'autre redoutait une attaque des patriciens; de leur côté, les patriciens redoutaient les plébéiens restés dans la ville, ne sachant s'ils devaient souhaiter leur présence ou leur éloignement : « Jusques à quand cette multitude sortie de Rome demeurera-t-elle tranquille? Qu'arrivera-t-il si une guerre étrangère vient à éclater? Il ne reste d'espoir que dans le rétablissement de la concorde entre les citoyens; il faut l'obtenir à tout prix. » On résolut donc de députer vers les plébéiens Ménénius

1. L'oiseau *Garoudha* est une espèce d'aigle qui sert de monture à Vichnou (p. 7-13).

Agrippa, distingué par une élocution facile, et cher aux plébéiens, parce que sa famille en était sortie. Son discours, dans le langage grossier de cette époque, se borna, dit-on, à cet apologue :

« Du temps que l'unité qui règne aujourd'hui dans le corps humain n'existait pas encore, mais que chaque membre avait son indépendance et son langage, les autres parties s'indignèrent de n'avoir d'autre soin, d'autre travail, d'autre fonction, que de satisfaire les besoins de l'estomac, tandis que, placé au milieu d'elles, dans une molle oisiveté, il jouissait des plaisirs qu'on lui préparait. Elles formèrent contre lui une conspiration : les mains convinrent de ne plus porter les aliments à la bouche; la bouche de ne plus s'ouvrir pour les recevoir; les dents, de ne plus les broyer. Ce complot, dont le but était de soumettre l'estomac par la famine, réduisit les membres et tout le corps à un extrême épuisement. On reconnut alors que l'estomac ne restait point oisif; que, s'il était nourri par les autres parties, il les nourrissait à son tour en leur rendant par la digestion ce sang qu'il élabore et répand pour entretenir notre vie et nos forces. »

Comparant ensuite cette dissension intestine du corps au ressentiment du peuple contre le Sénat, Ménénius réussit à calmer les esprits[1]. » (Tite Live, II, xxxii.)

Oupanichads. *Les Organes et l'Esprit vital*[2].

« Un jour les Organes se querellèrent à propos de la prééminence. Ils vinrent trouver Brahmâ et lui dirent : « Quel est le meilleur d'entre nous? » Il leur répondit : « Le meilleur d'entre vous est celui après le départ duquel le corps se trouverait dans le plus mauvais état. »

La Parole sortit du corps. Après avoir été absente pendant un an, elle revint et leur dit : « Comment avez-vous pu vivre sans moi? » Les autres Organes lui répondirent : « Nous avons vécu comme des muets privés de la parole, mais qui respirent avec l'Esprit vital (*Prâna*). » La Parole rentra dans le corps.

1. Cette fable a été mise en vers par La Fontaine (III, ii). Quant à la fable ésopique, intitulée *les Pieds et l'Estomac,* elle n'a aucune valeur. Rabelais la cite, il est vrai, dans *Pantagruel* (III, iii); mais il ne lui doit absolument rien.

2. Voy. Regnaud, *Philosophie de l'Inde,* 2e partie, p. 57-61.

La Vue sortit du corps. Après avoir été absente pendant un an, elle revint et leur dit : « Comment avez-vous pu vivre sans moi? » Ils lui répondirent : « Nous avons vécu comme des aveugles, mais qui respirent avec l'Esprit vital. » La Vue rentra dans le corps.

L'Ouïe sortit du corps. Après avoir été absente pendant un an, elle revint et leur dit : « Comment avez-vous pu vivre sans moi? » Ils lui répondirent : « Nous avons vécu comme des sourds, mais qui respirent avec l'Esprit vital. » L'Ouïe rentra dans le corps.

L'Entendement (*Manas*) sortit du corps. Après avoir été absent pendant un an, il revint et leur dit : « Comment avez-vous pu vivre sans moi? » Ils lui répondirent : « Nous avons vécu comme des idiots qui sont privés de la faculté de connaître, mais qui respirent avec l'Esprit vital. » L'Entendement rentra dans le corps.

Alors l'Esprit vital se prépara à sortir; mais de même qu'un grand et bon cheval originaire du Sindhou secouerait les liens et les pieux auxquels il serait attaché, de même il secoua les autres Organes. Ils lui dirent : « Vénérable, ne sors point du corps; tu es meilleur que nous : car nous ne pourrions vivre sans toi. »

La Parole, la Vue, l'Ouïe, l'Entendement, n'ont pas droit à un nom spécial. Ces Organes doivent être appelés *Esprits vitaux* : car tous ne sont que l'*Esprit vital*[1].

1. Un autre passage des *Oupanichads* indique la subordination des Esprits vitaux à l'égard de l'Ame (*Atmâ*).

« L'Esprit vital est issu de l'Ame. Il se développe à côté d'elle comme l'ombre se développe à côté du corps de l'homme. C'est par l'effet des œuvres auxquelles préside l'Entendement qu'il prend résidence dans le corps.

» De même qu'un roi institue des lieutenants auxquels il dit : « Tu administreras ces villages-ci, ces villages-là; » de même l'Esprit vital principal met en fonctions les autres Esprits vitaux (les Principes organiques), chacun au lieu distinct qu'il lui assigne.

» Le *Prâna* (le souffle qui s'exhale par la bouche et les narines) siége lui-même dans la vue et dans l'ouïe. Il a placé dans les organes inférieurs l'*Apana* (l'air aspiré). Entre les deux est le *Sâmana* (l'air qui préside à la digestion et siége dans les intestins); *il distribue également dans les membres la nourriture du corps* (comme l'*Estomac*, dans l'apologue de Ménénius Agrippa). L'*Oudana* (l'air qui suit une marche ascendante) siége dans les organes supérieurs.

» L'*Ame* (*Atmâ*) réside dans le cœur (hypothèse adoptée par Aristote). Dans cet organe sont les artères; dans chacune d'elles se trouvent des veines secondaires par lesquelles circule le *Vyana* (l'air qui circule dans le corps). »

Voy. Regnaud, *Philosophie de l'Inde*, 2e partie, p. 68-75.

DANTE

LA DIVINE COMÉDIE.

Quand on quitte la Grèce et Rome pour aborder l'étude du moyen âge, on croit, comme Dante au début de la *Divine Comédie,* avoir perdu la bonne voie et s'être égaré dans une âpre et sauvage forêt. Cependant, protégé par le Christianisme, le génie de la civilisation antique continue de subsister même dans les siècles les plus barbares; il initie de nouveaux peuples aux lettres, aux sciences et aux arts; il leur enseigne à chercher sous d'autres formes le vrai et le beau; comme le poëte le dit de Virgile, il est le guide, le seigneur et le maître :

Tu duca, tu signore, e tu maestro.

Parmi les œuvres qu'il a inspirées, il y a une épopée admirable, où le XIII[e] siècle revit tout entier, langue, poésie, histoire, politique, sciences physiques, philosophie, théologie : c'est la *Divina Commedia,* le *Drame mystique* qui met en action les dogmes du Christianisme sur la destinée de l'homme, comme le livre sixième de l'*Énéide* est le *Drame mystique* qui met en action les enseignements donnés aux initiés d'Éleusis (p. 383).

Suivant l'exemple des troubadours et des trouvères, Dante ne se sert pas du latin, mais de l'idiome vulgaire de l'Italie, et, par l'imitation de Virgile (p. 384), il en fait une langue littéraire (*De Vulgari Eloquentia*). Il lui donne l'élégance et la richesse en l'appropriant aux sujets les plus variés : car sa poésie prend tour

à tour tous les tons, associant le terrible et le grotesque à l'idéal religieux et chevaleresque, comme la façade de Notre-Dame de Paris, après avoir ému le spectateur par l'imposante majesté de sa masse, lui laisse admirer la délicatesse de ses sculptures dans la scène pathétique du Jugement dernier, où la joie des élus s'oppose au désespoir des réprouvés, les figures sereines des anges aux formes hideuses des démons, tandis que tous les personnages qui peuplent le Paradis et l'Enfer expriment par l'étonnante variété de leurs attitudes la diversité des récompenses accordées aux vertus et des supplices infligés aux vices. Grâce aux emprunts qu'il fait constamment à l'histoire, Dante donne un corps à sa pensée; au lieu de la laisser se perdre dans des abstractions, il la ramène sans cesse à la vie et à la réalité, soit qu'il raconte la touchante infortune de Francesca de Rimini et la fin terrible d'Ugolin[1], soit qu'il rappelle par de fréquentes allusions des événements contemporains, comme la lutte des Guelfes et des Gibelins, la querelle de Boniface VIII et de Philippe le Bel. Il ne se contente pas de déplorer en termes patriotiques les maux de l'Italie[2] : il cherche un remède à ses dissensions, en proposant d'attribuer exclusivement le pouvoir temporel à l'empereur et le pouvoir spirituel au pape (*De Monarchia*). A ces vues générales, il joint ces détails personnels qui identifient le poëte avec son œuvre, ses luttes et ses douleurs, son long exil[3], son amour chevaleresque pour Béatrix qu'il avait déjà célébrée dans la *Vita nuova*. Quant aux connaissances scientifiques qu'on avait de son temps et dont Vincent de Beauvais[4] avait tracé le

1. Après avoir donné à Michel Ange l'idée de la fresque du *Jugement dernier*, Dante a souvent inspiré les artistes modernes. Le sujet de *Francesca de Rimini* a été traité par Ingres et par Ary Scheffer. Delacroix a peint *Dante et Virgile traversant le lac qui entoure la ville infernale de Dité*. *La mort d'Ugolin, entouré de ses fils expirants*, a été représentée par Carpeaux dans un groupe en bronze.

2. Dante met dans la bouche du troubadour Sordello une éloquente invective contre l'Italie : « Ah! Italie esclave, séjour de douleur, navire sans nocher dans une grande tempête, etc. » (*Purgatoire*, VI.)

3. Dans le *Paradis*, Caccia Guida, ancêtre de Dante, lui prédit son exil : « Tu abandonneras toutes les choses les plus tendrement aimées, et c'est le premier trait que lance l'arc de l'exil. Tu éprouveras combien est amer le pain des étrangers, et combien il est dur de monter et de descendre par l'escalier d'autrui; etc. »

4. L'encyclopédie de Vincent de Beauvais comprend le *Miroir de la nature* (*Speculum naturale*) et le *Miroir scientifique* (*Speculum doctrinale*). 1° Avant le monde, Dieu vivait solitaire dans son éternité et dans son immensité. Pour se réfléchir dans

tableau dans son encyclopédie, il les incorpore à son œuvre par ses descriptions ou par les discours qu'il met dans la bouche de ses interlocuteurs : ainsi, dans l'*Enfer*, il passe en revue les éboulements souterrains qui attestent d'anciens cataclysmes, les espèces des pierres et des métaux, les eaux minérales, les gaz méphitiques; dans le *Purgatoire*, il résume les notions de physiologie et de psychologie qui expliquent la génération de l'homme et l'état de l'âme après la mort; dans le *Paradis*, qu'il divise en neuf sphères d'après le système de Ptolémée (les sept cieux des planètes, le ciel des étoiles fixes, l'Empyrée qui les entoure et leur donne le mouvement), il décrit la scintillation des étoiles, la formation des vapeurs dans la combustion, la réflexion de la lumière, l'arc-en-ciel, les éclipses, la voie lactée et quelques constellations de l'hémisphère austral. Il subordonne les sciences à la philosophie, où il proclame son admiration pour Aristote[1], et, tout en réduisant

ses œuvres, pour se faire aimer et comprendre par des créatures, il donne d'abord la vie aux anges : à ce propos Vincent explique la nature et les attributs de Dieu, fait connaître les caractères des anges et des démons. Ensuite Dieu crée le ciel et la terre : aussitôt vient naturellement un traité de Géographie et de Minéralogie. A la création du soleil, de la lune et des astres, sont également rattachées l'Astronomie et l'Astrologie; au jour où la terre germe, un traité de Botanique appliquée à l'agriculture et à l'horticulture; aux jours des oiseaux, des poissons et des animaux terrestres, un traité de Zoologie. Arrive l'homme : un résumé de Psychologie, d'Anatomie et de Physiologie fait connaître l'homme dans son âme, dans son corps, dans ses races. Puis Dieu se repose; à ce point, Vincent examine et discute la constitution, la beauté et l'harmonie de l'univers. Mais cette harmonie est bientôt troublée par la chute de l'homme; alors la fureur des éléments trouble le monde physique, et l'orage des passions bouleverse le monde moral; de là les ouragans et la mort, les volcans et les crimes. 2° L'homme est tombé, mais il peut se relever par la Science. En conséquence, Vincent enseigne à parler, à raisonner et à penser; il fait des traités de Grammaire, de Logique, de Rhétorique (*Trivium*), de Géométrie, d'Arithmétique, de Musique, d'Astronomie (*Quadrivium*). Puis viennent les autres Sciences et leur application à la vie privée et publique, aux arts mécaniques, à l'architecture, à la navigation, à la chasse, au commerce, à la médecine, etc.

1. Dante place à l'entrée de l'Enfer, dans un noble château à sept portes (qui figurent les sept arts libéraux), les sages, les poëtes et les grands hommes qui n'ont pas connu la religion chrétienne : « O toi qui honores toute science et tout art, quels sont ceux auxquels on fait tant d'honneur qu'on les sépare des autres? » Virgile répondit : « Leur belle renommée qui retentit dans votre vie trouve grâce dans le ciel qui les distingue des autres. » Cependant une voix se fit entendre : « Honorez le sublime poëte; son ombre qui était partie nous revient. » Le bon maître me dit : « Regarde celui qui marche une épée à la main, en avant des trois autres, comme un roi;

la méthode syllogistique à sa juste valeur[1], il suit la doctrine exposée par la *Somme* de saint Thomas dans tous les grands problèmes, la définition de l'âme, l'analyse des facultés intellectuelles, la théorie de l'amour considéré comme le principe des passions, la classification des vertus et des vices, les rapports de la grâce et de la liberté. Cependant, à la Métaphysique péripatéticienne il allie dans une certaine mesure l'idéalisme de Platon qu'il connaît par le *Timée*, par les écrits de Cicéron, de saint Augustin et de Boëce. De même, il tempère l'aridité de la doctrine scolastique par le mysticisme de saint Bonaventure[2]. Enfin, il expose les dogmes fondamentaux de la théologie par ces images symboliques qui donnent tant de force et d'éclat à la poésie. Dans une lettre à Can Grande, il explique lui-même sa pensée à cet égard : « Mon poëme a deux sens : l'un, littéral, représente l'état des âmes après la mort; l'autre, allégorique, montre l'homme méritant, par la vertu du libre arbitre[3], la récompense ou la punition de la

c'est Homère, poëte souverain. L'autre qui le suit est Horace le satirique, Ovide est le troisième, et le dernier est Lucain. Comme chacun d'eux partage avec moi le renom qu'a fait retentir la voix unanime, ils me font honneur et ils font bien. » Puis levant un peu la paupière, je vis le *maître de tous ceux qui savent* assis au milieu de la famille philosophique. Tous l'admirent et lui rendent hommage. Là je vis Socrate et Platon, qui étaient plus près de lui que tous les autres; Démocrite, qui livre le monde au hasard, Thalès, Anaxagore, Empédocle, Héraclite, Zénon. Et je vis le bon observateur des propriétés des végétaux, Dioscoride; et je vis Orphée, Linus, Tullius (Cicéron), Sénèque le moraliste, Euclide le géomètre, Ptolémée, Hippocrate, Galien, Avicenne et Averroës, qui fit le grand commentaire. » (*Enfer*, V.)

1. Dante distingue fort bien l'enchaînement des vérités d'avec celui des termes qui en sont les signes; il remarque avant Descartes que, si le vrai se rencontre dans la conclusion du syllogisme, il s'y rencontre seulement par accident, parce qu'il était tout d'abord dans les prémisses. Par une amère ironie, il fait dire à un démon : « Peut-être tu ne pensais pas que j'étais logicien. » (*Enfer*, XXVII.)

2. Dans le *Paradis* (X), Dante loue les docteurs de la Scolastique, Boëce (qu'il croit chrétien ainsi que Stace, d'après des légendes du moyen âge), Bède le Vénérable, saint Isidore de Séville, Gratien (auteur du *Décret*), Richard de Saint-Victor, Pierre Lombard, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, enfin Séguier, dont il écouta les leçons pendant son séjour à Paris : « Cette flamme, dont tu détournes le regard, est celle d'un esprit auquel ses graves pensées firent trouver la mort trop lente; c'est la lumière éternelle de Séguier qui, en professant rue du Fouare, prouva des vérités qui soulevèrent la haine. »

3. L'Enfer représente le mal et le châtiment; le Purgatoire, la lutte du bien contre le mal et l'expiation; le Paradis, le bien et la récompense. (Ozanam, *Dante et la philosophie catholique au* XIII[e] *siècle*.)

divine justice; il doit triompher de ses *sens,* dont le siége est dans l'Enfer, et de sa *raison,* qui réside au Purgatoire, pour obtenir au Paradis le triomphe du *sage*[1]. »

Dans une savante étude sur Dante, Ozanam, passant en revue les sources de la *Divine Comédie,* a signalé les idées que le poëte florentin avait tirées des *Lois de Manou* à l'aide d'intermédiaires. Mais, faute de traductions, il n'a pu comparer à la *Divine Comédie* plusieurs morceaux des livres sacrés de l'Inde qui ont beaucoup d'importance pour notre sujet. Nous allons les examiner.

Prologue.

Au début de la *Divine Comédie,* Dante se représente comme égaré dans une forêt, au milieu de bêtes féroces, et secouru par Virgile qui s'offre à lui servir de guide pour le pèlerinage qu'il a entrepris :

« Au milieu du chemin de la vie, je me trouvai dans une *forêt obscure;* car j'avais perdu la bonne voie. Hélas! que c'est une chose rude à dire, combien était sauvage, âpre et épaisse cette forêt dont le souvenir renouvelle mon effroi! Elle est si amère, que la mort l'est à peine davantage.

Je ne saurais bien expliquer comment j'y entrai, tant j'étais plein de sommeil au moment où j'abandonnai la véritable route; mais, dès que je fus arrivé au pied d'une colline où se terminait cette vallée qui m'avait frappé le cœur d'épouvante, je regardai

1. *Dante* symbolise l'homme; *Virgile,* la raison ou la philosophie; *Béatrix,* la révélation ou la théologie. Virgile sert de guide à Dante parce qu'il a chanté l'empire romain, qu'il a recueilli toutes les traditions religieuses et philosophiques de l'antiquité, qu'il a donné de l'Enfer une description qui se rapproche des idées chrétiennes, qu'il passait au moyen âge pour avoir annoncé la venue du Christ dans les vers qui commencent l'églogue IV, comme nous l'avons expliqué (p. 465). Dans le *Purgatoire* (XXII), Dante suppose que Stace a été converti par ces vers.

en haut, et je vis les épaules de la montagne vêtues déjà des rayons de la planète qui mène droit les hommes par tous chemins.

Alors se calma un peu cette crainte qui avait tourmenté le lac de mon cœur la nuit que je passai en si grande détresse. Et comme celui qui, l'haleine oppressée, étant monté de la mer au rivage, se retourne vers l'eau périlleuse et regarde, ainsi mon esprit, qui fuyait encore, se retourna en arrière pour contempler la limite que jamais ne franchit homme vivant. Quand j'eus reposé un peu mon corps fatigué, je repris ma route à travers la plage déserte. Et voici, presque au commencement de la montée, une panthère très-agile et très-vive qui était couverte d'une peau tachetée; elle ne s'écartait pas de devant moi, et barrait tellement mon chemin que je fus tenté de retourner en arrière.

C'était l'heure où l'aube commence... La peau nuancée de la panthère, l'heure du jour et la douce saison m'étaient un présage de bonne espérance; mais je fus effrayé par la vue d'un lion qui m'apparut; il semblait venir à moi avec la tête haute et une faim si pleine de rage que l'air paraissait en frémir.

Puis je vis une louve qui, dans sa maigreur, paraissait chargée de tous les désirs, et qui a fait vivre bien des gens misérables. Elle me donna tant d'engourdissement par la terreur qu'elle lançait de ses prunelles, que je perdis l'espérance de gravir la colline[1].

Et comme celui que le gain réjouit, si le jour de la perte arrive, pleure et s'attriste dans toutes ses pensées, ainsi me fit la bête sans repos, qui, venant à ma rencontre pas à pas, me repoussait où le soleil se tait. Tandis que je roulais dans ce bas lieu, devant mes yeux s'offrit quelqu'un dont la voix paraissait éteinte par un long silence. Aussitôt que je le vis dans le grand désert, je m'écriai :

« Aie pitié de moi, qui que tu sois, ombre ou homme réel. »

« Il te faut tenir une autre route, me répondit Virgile en me voyant pleurer, si tu veux sortir de ce lieu sauvage... Pour ton plus grand avantage, je pense qu'il vaut mieux que tu me suives ;

1. Cette allégorie a été commentée dans des sens très-différents. D'après Boccace, il faut voir dans la *Divine Comédie* la pensée catholique tout entière sous l'écorce vulgaire de la parole : « la *forêt solitaire* dans laquelle Dante s'égare figure le chemin de la vie contemplative; les *animaux monstrueux et hurlants* sont les passions des sens. » Nous croyons que cette interprétation est la véritable, parce qu'elle s'accorde avec la doctrine exposée dans le morceau du *Mahâbhârata* et l'apologue bouddhique que nous citons.

je serai ton guide et je te tirerai d'ici, en te faisant passer par un lieu éternel, où tu entendras les hurlements désespérés, où tu verras les âmes antiques accablées de douleur qui appellent à grands cris la seconde mort. Tu verras ensuite ceux qui sont contents dans les flammes, parce qu'ils espèrent monter un jour parmi les esprits bienheureux. Puis, si tu veux t'élever jusqu'à ces derniers, une âme plus digne que moi pourra t'y conduire [1]. »

L'allégorie de la *forêt* et des *bêtes féroces* vient de l'Inde, où elle est proverbiale. Elle est expliquée dans le *Mahâbhârata* ainsi que dans des apologues bouddhiques.

La forêt de la vie [2]. « Vidoura dit à Dhritarâchtra :

« Je te dirai, après avoir adoré l'Être existant par lui-même, comment les premiers entre les sages expliquent la *forêt du monde des vivants*. Tout Dwidja [3] qui se trouve au milieu du grand univers est entré dans une *forêt d'un accès difficile*, *remplie de bêtes féroces* (les Maladies corporelles ou mentales). A cette vue, une crainte suprême s'empare de son cœur, ses cheveux se hérissent, ses idées se troublent. Il parcourt cette forêt, il la visite en courant de tous côtés; il examine tous les points de l'espace en disant : « Où trouver un asile? » Désireux de découvrir une issue, talonné par la crainte, il ne sort pas de cette forêt et il n'en est pas délivré. Cependant il a vu la forêt terrible, de tous côtés remplie de piéges, enveloppée par les bras d'une *femme* redoutable (la Vieillesse), qui détruit la couleur et la forme. Au milieu se trouve un *puits*, enveloppé de plantes grimpantes et d'herbes épaisses dont il est comme caché (le corps composé d'os et de chairs [4]). Tombé dans ce puits, le Dwidja voit un *serpent* d'une grande force (le Temps, qui ravit tous les corps). Il aperçoit auprès un grand *éléphant* de couleur noire, à six bouches (l'année qui a six saisons [5]),

1. *Enfer*, I; traduction de Fiorentino.
2. *Mahâbhârata*, Stri-Parva; trad. de Foucaux (*Épisodes du Mahâbhârata*, p. 274).
3. Voyez ci-dessus, p. 327, n. 3.
4. Platon, dans le *Phédon*, compare le corps à une *prison*; et dans le *Cratyle*, à un *tombeau*.
5. Voyez ci-dessus, p. 309, n. 2.

marchant sur douze pieds (les douze mois), enveloppé de lianes, entraînant des branches d'arbres suspendues à ses défenses. Des *abeilles* dangereuses, de formes diverses (les Passions), sont nées dans cette demeure où elles ont caché du miel doux au goût, par lequel la force des êtres est détruite. Ce *miel* coule toujours en nombreux ruisseaux (les Joies que procure la satisfaction des passions). L'homme, s'emparant de ces ruisseaux, boit sans cesse; mais pendant qu'il boit avec avidité, sa soif n'est pas apaisée, et c'est en cela que consiste l'amour de l'homme pour la vie [1]. Des *souris blanches* et des *souris noires* (les jours et les nuits) rongent l'arbre placé au milieu du puits.

Le Dwidja est ainsi menacé sur la terre par six espèces de dangers; cependant, à cause de son amour pour la vie, il n'arrive jamais à l'*indifférence* qui seule procure la *délivrance finale* [2]. »

Les dangers et les misères de la vie [3]. « Jadis un homme qui traversait un désert se vit poursuivi par un éléphant

1. Nous avons déjà vu ce symbole dans le passage de Porphyre cité p. 364.

2. Voy. ci-dessus, p. 225, n. 2, et p. 344, n. 2.

Ces idées se retrouvent dans la *Vie de Barzouyeh,* qui forme le quatrième chapitre du *Livre de Kalila et Dimna* (p. 354, n. 1).

Allégorie du Puits. « On ne peut mieux assimiler le genre humain qu'à un homme qui, fuyant un éléphant furieux, est descendu dans un *puits;* il s'est accroché à deux rameaux qui en couvrent l'orifice, et il a posé ses pieds sur quelque chose qui forme saillie dans l'intérieur du même puits : ce sont quatre serpents qui sortent leurs têtes de leurs repaires; il aperçoit au fond du puits un dragon qui, la gueule ouverte, n'attend que sa chute pour le dévorer. Ses regards se portent vers les deux rameaux auxquels il est suspendu, et il voit à leur naissance deux rats, l'un noir, l'autre blanc, qui ne cessent de les ronger. Un autre objet cependant se présente à sa vue : c'est une ruche remplie de mouches à miel; il se met à manger de leur miel, et le plaisir qu'il y trouve lui fait oublier les serpents sur lesquels reposent ses pieds, les rats qui rongent les rameaux auxquels il est suspendu, et le danger dont il est menacé de devenir la proie du dragon. Son étourderie et son illusion ne cessent qu'avec son existence. Le *puits,* c'est le monde rempli de dangers et de misères; les quatre *serpents,* ce sont les quatre humeurs dont le mélange forme notre corps (selon la doctrine de Galien), mais qui, lorsque leur équilibre est rompu, deviennent autant de poisons mortels; les deux *rats,* l'un blanc, l'autre noir, ce sont le jour et la nuit, dont la succession consume la durée de notre vie; le *dragon,* c'est le terme inévitable qui nous attend tous; le *miel* enfin, ce sont les plaisirs des sens, dont la fausse douceur nous séduit et nous détourne du chemin où nous devons marcher. »

Voy. *Fables de Bidpaï,* Notice de Loiseleur Deslongchamps (éd. Delagrave, p. 377).

3. *Avadânas,* Contes indiens, XXXII; trad. de Stanislas Julien.

furieux. Il fut saisi d'effroi et ne savait où se réfugier, lorsqu'il aperçut un puits à sec près duquel étaient de longues racines d'arbre. Il les saisit et se laissa glisser dans le puits. Mais deux rats, l'un noir et l'autre blanc, rongeaient ensemble les racines de l'arbre. Aux quatre coins de l'arbre étaient quatre serpents venimeux qui voulaient le piquer, et au-dessous un dragon gorgé de poison. Il vit sur l'arbre un essaim d'abeilles, qui fit découler dans sa bouche cinq gouttes de miel; mais l'arbre s'agita, le reste du miel tomba à terre, et les abeilles piquèrent cet homme; puis un feu subit vint consumer l'arbre.

Le *désert* (dans cet apologue) figure la longue nuit de l'ignorance; l'*homme,* la multitude des insensés; l'*éléphant,* l'instabilité des choses; le *puits*, le rivage de la vie et de la mort; les *racines de l'arbre,* la vie humaine; le *rat noir* et le *rat blanc*, le jour et la nuit; les *quatre serpents venimeux,* les quatre grandes choses (la terre, l'eau, le feu, le vent); le *miel,* les désirs de l'amour, de la musique, des parfums, du goût et du toucher; les *abeilles,* les pensées vicieuses; le *feu*, la vieillesse et la maladie; le *dragon venimeux,* la mort.

On voit (par l'explication de cet apologue) que la vie et la mort, la vieillesse et la maladie sont très-redoutables. Il faut donc se pénétrer constamment de cette pensée, et ne point se laisser assaillir et dominer par les désirs[1]. »

État des âmes après la mort.

Les peines de l'Enfer, les expiations du Purgatoire et les joies du Paradis ne sont intelligibles qu'à condition que l'on se fasse une idée de l'état des âmes après la mort. Les *Lois de Manou* se bornent à dire qu'elles sont revêtues d'un corps formé des particules subtiles des cinq éléments (p. 226). Dante expose cette hypothèse sous une forme à la fois philosophique et poétique.

1. La même allégorie est reproduite dans l'apologue LIII des *Avadânas* (*De ceux qui sont aveuglés par la convoitise*).

« Lorsque Lachésis n'a plus de lin, l'âme se sépare de la chair, et elle emporte virtuellement avec elle les facultés humaines et les facultés divines[1] ; les premières sont toutes presque muettes ; mais la mémoire, l'intelligence et la volonté sont de fait bien plus subtiles qu'auparavant. Sans s'arrêter, l'âme tombe d'elle-même sur l'une ou sur l'autre rive ; c'est là qu'elle connaît pour la première fois son chemin. Aussitôt qu'une place lui est assignée, sa *faculté formelle* (la faculté qu'elle a de donner la forme à la matière) rayonne tout autour, de même et autant qu'elle le faisait dans ses membres vivants[2]. Et comme l'atmosphère, lorsqu'elle est bien chargée de pluie et que des rayons viennent s'y refléter, se montre ornée de couleurs diverses, ainsi l'air qui l'entoure prend cette *forme* que lui imprime l'âme virtuellement en s'y arrêtant ; et, semblable à la flamme qui suit le feu partout où il va, cette forme nouvelle suit partout l'âme. Comme elle tire de là son apparence, elle est appelée *ombre*, et ensuite elle organise les sens jusqu'à celui de la vue. » (*Purgatoire*, XXV.)

1. D'après saint Thomas, la science de l'âme séparée du corps comprend : 1° les idées qu'elle avait acquises pendant la durée de son union avec le corps; 2° les idées qu'elle a pu acquérir depuis la séparation : ces dernières germent, pour ainsi dire, sous l'influence des autres substances et par l'action de la lumière divine. L'âme se contemple directement; elle se connaît, et, en se connaissant, elle connaît toutes les autres substances séparées, quoique d'une manière imparfaite. Elle connaît toutes les choses naturelles, mais cette connaissance est générale, indéterminée et restreinte au présent. Elle possède toutes ses facultés rationnelles, et leur développement est même plus énergique; mais la sensibilité n'existe plus chez elle que virtuellement. (H. Bach, *De l'état de l'âme depuis le jour de la mort jusqu'à celui du jugement dernier, d'après Dante et saint Thomas*, p. 32-58.)

Saint Thomas a lui-même emprunté cette doctrine à Plotin par l'intermédiaire de saint Augustin. (Bouillet, *Ennéades de Plotin*, t. II, p. 597.)

2. C'est l'hypothèse formulée par le Brahmanisme, et développée par Plotin, chef de l'École néoplatonicienne, à l'aide de principes empruntés à la psychologie d'Aristote. Dante a pu la connaître par Macrobe, *Commentaire sur le Songe de Scipion*. (Bouillet, *Ennéades de Plotin*, t. I, p. 434.)

Leibniz a approprié cette hypothèse à sa théorie des monades : « Je crois, avec la plupart des anciens, que toutes les âmes, toutes les substances simples créées, sont toujours jointes à un corps, et qu'il n'y a jamais des âmes qui en soient complétement séparées... J'ajoute encore qu'aucun dérangement des organes visibles n'est capable de porter les choses à une entière confusion dans l'animal, ou de priver l'âme de tout son corps organique et des restes ineffaçables de toutes les traces précédentes. » (*Nouveaux Essais*, Avant-propos.)

L'Enfer.

Quoique le *Purgatoire* et le *Paradis* contiennent une grande variété de descriptions pittoresques ou magnifiques, l'*Enfer* est la partie la plus lue de la *Divine Comédie*. Il le doit à l'intérêt dramatique des récits et à la puissance d'imagination que le poëte a déployée dans le tableau des supplices qui sont infligés aux coupables.

Le premier cercle sert de demeure à ceux qui n'ont fait ni bien ni mal, ou qui n'ont point reçu le baptême, tels que les grands païens de l'antiquité, Homère, Aristote. Le second renferme les sensuels, emportés par un tourbillon au milieu des ténèbres (Francesca de Rimini et Paolo). Le troisième est destiné aux gourmands, qui reçoivent sans cesse une pluie froide et pesante : les gloutons avalent de la fange, les ivrognes se gorgent d'une eau bourbeuse. Le quatrième est parcouru en sens contraire par les avares et par les prodigues qui s'entre-choquent dans une mêlée, où les premiers conservent le fardeau qu'ils portent tandis que les seconds le laissent tomber. Le cinquième est couvert par un marais fétide, dans lequel s'agitent les âmes qui ont péché par colère ou par paresse : les furieux se démènent à la surface, les fainéants grouillent dans la vase. Le sixième (qui forme la première enceinte de la forteresse appelée Cité de Dité) est occupé par les incrédules, qui expient leurs fautes dans des tombes enflammées. Le septième contient les violents : lorsqu'ils ont attenté à la vie de leurs semblables, ils sont plongés dans un lac de sang ; lorsqu'ils se sont donné la mort à eux-mêmes, ils sont renfermés dans l'écorce d'arbres animés qui gémissent sous la main qui les blesse ; lorsqu'ils ont outragé la nature par leur audace ou par leurs débordements, ils souffrent une pluie de feu. Le huitième, où est punie la fraude, a dix fosses : les séducteurs sont flagellés sans trêve, les flatteurs sont plongés dans un égout fétide, les simoniaques ont la plante des pieds allumée comme une torche ardente, les devins et les sorciers traînent à reculons leurs corps disloqués ; les faux

monnayeurs, les menteurs, les calomniateurs, couverts de lèpre, se vautrent dans la pourriture. Le neuvième est un puits de glace, où sont enfoncés autour de Satan ceux qui ont trahi leurs parents, leurs hôtes, leur patrie (Ugolin et l'archevêque Ruggieri), leur Dieu (Judas).

Pour reconnaître l'originalité de Dante et son génie créateur, il est utile de comparer cette partie de son poëme avec le tableau que trace de l'Enfer un livre sacré de l'Inde, le *Bhagavata pourana*.

Description des enfers[1]. « Le roi dit à Vyâsa : « Quel lieu, bienheureux sage, occupent les Enfers ? »

Le Richi répondit : « Les Enfers sont dans l'enceinte des mondes, au midi, sous la terre et au-dessus de l'eau, au lieu qu'habitent les Pitris (ancêtres), occupés, dans une méditation profonde, à faire pour leurs descendants des souhaits infaillibles, et où Yama, le roi des Pitris, entouré de sa troupe et se conformant aux ordres de Bhagavata (le Bienheureux), punit au moyen de ses gardes, suivant la nature de leurs actions, les fautes condamnables des hommes qui, après leur mort, viennent dans son royaume.

Ils sont divisés en différentes enceintes d'après les fautes.

Celui qui a dérobé le bien, les enfants ou la femme d'un autre, est serré dans les chaînes du Temps et précipité violemment par les redoutables gardes de Yama dans l'Enfer *Tâmisra* (l'Obscurité). Tourmenté dans ce lieu de ténèbres par la faim et la soif, accablé de coups de bâton et de fouet, d'injures et d'autres supplices, il tombe en défaillance et quelquefois perd le sentiment.

Celui qui, disant en ce monde : « Ceci est à moi, » ne s'occupe chaque jour que de soutenir sa famille en faisant tort à d'autres êtres, laisse tout ici-bas et va lui-même dans l'Enfer *Râurava* (le Terrible). Les êtres que cet homme a mis ici-bas à mort, devenant des Rourous (démons cannibales), lui rendent le mal qu'il leur a fait, et le tuent à leur tour pour dévorer sa chair[2].

1. *Bhagavata pourana*, trad. d'Eugène Burnouf, t. II, p. 565.
2. De même Ugolin ronge le crâne de l'archevêque Ruggieri.

L'homme cruel, qui prive de la vie des quadrupèdes et des oiseaux, est torturé par les satellites de Yama dans le *Kumbhîpâka* (le Four à potier) qui est plein d'huile bouillante.

Le meurtrier d'un père ou d'un brâhmane, et celui qui fait un mauvais usage du *Véda,* est précipité dans l'Enfer *Kâlasûtra* (la Corde du temps), fait de cuivre, échauffé en dessous et en dessus par le feu et par les rayons du soleil.

Celui qui abandonne, hors les cas de détresse, la voie tracée par le *Véda,* est jeté dans l'Enfer *Asipatravana* (la Forêt où les feuilles sont des épées); là, courant d'un côté et d'un autre, il a le corps déchiré par les feuilles de cette forêt de palmiers qui sont des épées à deux tranchants; épuisé par les douleurs les plus cuisantes, il tombe à chaque pas, en s'écriant: « Ah! je suis mort; » et il recueille ainsi la récompense réservée à l'hérésie.

Le roi, ou le serviteur du roi, qui sur la terre punit un innocent ou inflige à un brâhmane un châtiment corporel, tombe, pour ses péchés, dans l'Enfer *Sûkaramukha* (le Groin de porc); là des bourreaux lui cassent les membres comme on écrase ici-bas une tige de canne à sucre. Poussant des cris lamentables, il tombe en défaillance comme ceux qu'il a torturés injustement.

Celui qui, ne célébrant pas les cinq sacrifices, mange comme un corbeau tout ce qu'il trouve sans partager avec personne, tombe dans le misérable Enfer *Krimibhôdjana* (Celui qui se nourrit de vers); là, dans un trou plein de vers, devenu ver lui-même, il est dévoré par ces reptiles dont il a fait sa nourriture.

Celui qui, hors les cas de détresse, s'empare par le vol ou par la violence de l'or, des pierreries ou des biens d'un brâhmane ou d'un autre homme, est saisi par les satellites de Yama qui lui arrachent la peau avec des tenailles de fer dont la pince est de feu, dans l'Enfer *Samdamça* (les Tenailles).

Dans l'Enfer *Taptasûrmi* (la Statue de fer brûlante) l'homme ou la femme qui s'unissent avec l'homme ou la femme auxquels il leur est interdit de s'unir, sont serrés dans les bras, l'un d'une image de femme, l'autre d'une image d'homme, faite de métal brûlant.

Les rois ou leurs gens qui renversent les digues de la loi élevées contre l'hérésie tombent dans la *Vâitarini* (la Rivière infranchissable), qui entoure les Enfers comme un fossé. Dévorés çà et là par les poissons, ne pouvant se séparer d'eux-mêmes et soutenus par le souffle vital qui ne les quitte pas, ils souffrent à la pensée

de leur faute et des châtiments qu'elle leur attire, et sont torturés au milieu des ordures et du sang que roule cette rivière[1].

Les hommes qui, s'unissant à des femmes débauchées, méprisent les règles de la morale, et qui, violant toute pudeur, vivent de la vie des bêtes, tombent dans l'Enfer *Pûyôda* (l'Océan de pus)[2].

Les brigands, les incendiaires, les empoisonneurs, les rois ou les serviteurs des rois qui ont pillé des villages ou des caravanes, sont déchirés par des chiens aux dents de diamant dans l'Enfer *Sârамêyâdana* (la Curée des chiens).

Celui qui a menti dans un cas de témoignage, de négoce ou d'aumône, descend dans l'Enfer *Avîtchimat* (Sans vagues). Il est précipité la tête en bas sur un sol formé de pierres et luisant comme de l'eau qui n'aurait pas de vagues ; là, ne mourant pas, quoique son corps soit réduit en poussière, il est forcé de remonter et précipité de nouveau.

Le brâhmane, le râdja, le vêcya ou leurs femmes qui, ayant bu le *sôma*, ou durant l'accomplissement d'un devoir religieux, ont pris sciemment des liqueurs enivrantes, tombent, quand ils sont dans l'Enfer *Ayahpâna* (l'Action de boire l'airain), sous les pieds de bourreaux qui, leur foulant la poitrine, leur versent dans la bouche de l'airain fondu.

L'homme qui, s'exaltant à ses propres yeux, méprise ceux qui l'emportent sur lui par le mérite de la naissance, des austérités, de la morale, de la caste et de la condition, est déjà dans cette vie un cadavre[3] ; et, quand il meurt, il est précipité dans l'Enfer *Kchârakardama* (le Limon salé).

Ceux qui, après avoir entraîné des innocents, par des paroles de confiance, dans un lieu désert ou dans un village, les empalent sur des pieux ou les attachent avec des cordes, se faisant un plaisir de les torturer, sont, dans l'Enfer *Çûlaprôta* (Celui qui est mis sur le pal) condamnés au pal. Tourmentés par la soif et par la faim, déchirés de tous côtés par des hérons et des grues au bec pointu, ils se rappellent leur crime.

1. Voy. ci-dessus, p. 48, n. 2.
2. Dante inflige ce supplice aux menteurs et aux calomniateurs (p. 510).
3. De même, dans l'*Enfer* (XXXIII), Dante suppose que les âmes de certains coupables sont déjà descendues dans le dernier cercle, et que leurs corps, qui paraissent vivants sur la terre, sont mus par des démons.

Les hommes d'un naturel violent qui, semblables à des serpents, épouvantent ici-bas les autres êtres, tombent dans l'Enfer *Dâmdaçûla* (le Serpent), où des serpents à cinq gueules les saisissent et les dévorent comme des rats.

Ceux qui renferment ici-bas d'autres êtres dans des creux à serrer le grain ou dans des cavernes, sont confinés dans l'*Avatanirôdhana* (le Lieu où l'on est renfermé dans des trous), où ils sont suffoqués par la fumée d'un feu empoisonné.

L'homme qui éprouve un accès de colère à la vue d'un hôte et le reçoit avec des regards mécontents, comme s'il voulait le consumer, voit, dans l'*Enfer des vautours,* des hérons, des corbeaux et des grues venir lui arracher de force ces yeux qui n'avaient que des regards cruels.

L'homme fier de ses richesses, égoïste, aux regards obliques, se défiant de tous, dont le cœur et la bouche se dessèchent à l'idée de dépenser ou de perdre son argent, et qui, ne goûtant jamais de repos, garde son trésor comme un démon, ramasse des ordures, parce qu'il n'a songé qu'à se procurer des richesses, à les augmenter et à les conserver. Il tombe dans l'Enfer *Sûtchimukha* (la Tête d'une aiguille) où, semblables à des tisserands, les satellites de Yama passent des cordes dans tous ses membres. »

Le Purgatoire.

Si, dans l'*Enfer*, il est difficile de déterminer avec précision ce que Dante a emprunté à l'Orient, on reconnaît aisément, dans le *Purgatoire*, l'imitation d'un chant du *Mahâbhârata*. Le poëte florentin gravit avec Virgile le mont expiatoire, à chaque degré duquel il expie un péché ; il trouve au sommet le Paradis terrestre, se purifie dans la source du Lèthè (Oubli) et prend de nouvelles forces dans celle d'Eunoè (Bonne Pensée) ; puis, transporté par une puissance mystérieuse, il s'élance avec Béatrix vers les sphères célestes qu'il visite successivement. De même Youdhichthira gravit, avec ses quatre

frères et la noble Drâupadî, le mont mythique nommé le Mérou, voit tomber tour à tour chacun d'eux en expiation d'une faute particulière, et arrive seul au sommet, d'où le char d'Indra le transporte au Swarga (Paradis) : là, il jouit de la béatitude, après s'être purifié selon les rites dans l'eau de la Gangâ céleste.

Le grand voyage[1]. Après la destruction des Vrichnis et le cataclysme de Dwâravatî (p. 189-193), Youdhichthira conçut l'idée d'un voyage et dit à Ardjouna : « Le temps mûrit tous les êtres, ô magnanime ; toi aussi, tu dois voir les chaînes du temps. » Ardjouna acquiesça au discours de son frère aîné, ainsi que Bhîmaséna, Nakoula, Sahadéva et la vertueuse Drâupadî. Ayant tous pris des vêtements d'écorce, ils se dirigèrent vers la contrée du nord, franchirent l'Himavat (Himalaya) et se dirigèrent vers le Mérou, le meilleur des monts.

Tandis qu'ils marchaient, livrés à une contemplation pieuse, Drâupadî, étant déchue de cet état, tomba à terre. A cette vue Bhîmaséna dit au roi, en la regardant : « Aucune faute n'a été commise par cette princesse, ô vainqueur de l'ennemi. Dis donc pour quelle cause elle est tombée à terre. » Youdhichthira répondit : « C'est le penchant qu'elle avait à avoir une préférence pour Ardjouna[2] ; en voilà le fruit qu'elle recueille aujourd'hui, ô le meilleur des hommes. » Après avoir parlé ainsi sans la regarder, il reprit sa marche.

Le sage Sahadéva tomba ensuite à terre, et Bhîmaséna dit au roi : « Celui-ci qui, au milieu de nous, était toujours prêt à obéir et exempt d'orgueil, pourquoi est-il tombé à terre ? » Youdhichthira répondit : « Il ne crut jamais qu'il y eût un sage pareil à lui ; c'est pour cette faute qu'il est tombé. » Il dit, et abandonnant Sahadéva, il poursuivit sa route avec ses frères.

A la vue de Sahadéva, tombé ainsi que Drâupadî, Nakoula,

1. *Mahâbhârata*, Mahâprasthanika-Parva (Livre du Grand voyage) ; trad. de Foucaux (*Épisodes du Mahâbhârata*, p. 407).

2. Drâupadî était l'épouse commune des cinq frères. Voy. sur ce point Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata*, Introduction, p. xv.

accablé de tristesse, tomba aussi, et Bhîmaséna dit de nouveau au roi : « Ce frère attaché à la loi qu'il n'a jamais violée, sans égal dans le monde pour la beauté, Nakoula est tombé à terre ! » Ainsi interpellé, Youdhichthira répondit : « Le vertueux Nakoula, le meilleur de ceux qui sont doués de sagesse, se disait : « Il n'est personne qui m'égale en beauté ; seul, je suis supérieur. » C'est pour cela qu'il est tombé. Marche, ô Bhîmaséna. Ce qui était pour lui une conséquence inévitable, il l'éprouve aujourd'hui. »

En voyant ceux-ci tombés, le Pândava aux chevaux blancs (Ardjouna) tomba ensuite consumé par la douleur, et Bhîmaséna dit au roi : « Je ne me rappelle pas un mensonge de celui-ci, même au milieu des circonstances les plus difficiles. Quel est donc son méfait ? » Youdhichthira répliqua : « Ardjouna avait dit : « En une seule nuit je consumerai les ennemis ; » mais le héros présomptueux ne le fit pas. Il méprisa tous les archers, mais il ne devait pas en être ainsi de la part de quelqu'un qui désirait régner sur la terre. » En parlant ainsi, Youdhichthira continua sa route.

Alors Bhîmaséna tomba à son tour, et en tombant dit au roi : « Hélas ! regarde. Je suis tombé à terre, moi qui te suis si cher. Quelle est la cause de ma chute ? » Youdhichthira répondit : « Tu as abusé de ta force et tu t'en es glorifié sans considérer l'ennemi. Voilà pourquoi tu es tombé, ô prince. » Après avoir parlé ainsi, il continua de marcher sans regarder son frère.

Cependant Indra, faisant retentir de ses tonnerres le ciel et la terre, alla trouver Youdhichthira et lui dit : « Monte sur mon char. » Mais Youdhichthira, accablé de chagrin, répondit à Indra : « Que mes frères tombés là viennent avec moi. Je ne veux point aller sans mes frères dans le Swarga, ô roi des Dévas ! Que la tendre princesse qui mérite le bonheur vienne aussi avec nous ; daigne y consentir. » Indra répliqua : « Tu verras tes frères dans le Swarga, en compagnie de Drâupadî. Ne te désole pas, ô le meilleur des descendants de Bharata. Après avoir abandonné leur corps mortel, ils sont partis. Toi, tu dois aller dans le Swarga avec ce corps [1], il n'y a là aucun doute. » Alors Youdhichthira, étant monté dans le char, s'éleva rapidement dans les airs, remplissant de sa splendeur le ciel et la terre [2]. »

1. De même, Dante monte au Paradis avec son corps.
2. Voyez ci-dessus la suite du récit, p. 403.

BOCCACE

DÉCAMÉRON.

Dans le petit nombre de nouvelles où Boccace a le privilége d'être gracieux et spirituel sans offrir au lecteur aucune de ces images licencieuses qui abondent dans le *Décaméron,* le premier rang appartient à celles que lui a fournies l'Orient, comme *Mithridanes et Nathan.* Nous allons en analyser trois dont les données principales viennent de l'Inde, le *Faucon,* les *Oies du père Philippe* et *Griselidis*[1].

I. — Le Faucon[2].

Fédéric, jeune gentilhomme de Florence, devint amoureux d'une dame de condition, nommée Jeanne. Il n'épargna rien pour lui plaire, festins, joutes, présents magnifiques ; mais, comme la dame était aussi vertueuse que belle, il ne put toucher son cœur et ne réussit qu'à se ruiner. De tous ses biens, il ne conserva qu'une petite métairie et un faucon excellent pour la chasse.

Sur ces entrefaites, madame Jeanne perdit son mari et alla avec son fils passer l'été à la campagne dans une maison voisine de la métairie de Fédéric. L'enfant, déjà un peu grand, rendit fréquemment visite au gentilhomme et admira son faucon, dont il avait souvent entendu parler : il conçut même un si vif désir de le posséder qu'il en tomba malade. Sa mère, en apprenant la cause de son chagrin, se trouva dans une grande perplexité : d'un côté, elle jugeait peu convenable de demander au gentilhomme l'excellent faucon qui faisait son unique plaisir ; d'un autre côté, elle était alarmée de voir son fils refuser tout ce qu'on lui offrait par dépit

1. Nous abrégeons ces contes, et nous n'en donnons intégralement que les parties que nous comparons à des contes de l'Inde.

2. La Fontaine a mis ce conte en vers.

de ne point obtenir ce qu'il convoitait. Enfin, cédant à la tendresse maternelle, elle lui promit de le satisfaire.

Le lendemain, accompagnée d'une autre dame, elle se rendit à la métairie de Fédéric. Après les premiers compliments, elle lui dit : « Seigneur, je viens pour vous récompenser des soins que vous avez perdus, lorsque vous m'aimiez un peu plus que de raison ; et la récompense, c'est que je viens avec madame vous demander à dîner. — Il ne me souvient pas, madame, lui répondit-il avec douceur, d'avoir fait aucune perte pour vous ; si jamais on m'a reconnu quelque mérite, c'est aux sentiments que vous m'avez inspirés que j'en suis redevable. La grâce que vous me faites aujourd'hui flatte si fort mon cœur que, quoique je sois pauvre, je ne voudrais pas la changer contre les biens que j'ai perdus. »

Cet honnête gentilhomme laissa alors madame Jeanne dans le jardin avec la personne qui l'avait accompagnée, et alla préparer le dîner. Il n'avait jamais si bien senti les inconvénients de la pauvreté que dans ce moment, où il se trouvait si peu en état de recevoir une personne chère à son cœur. Il aurait voulu la régaler, et il se trouvait ce jour-là dépourvu de tout. Il ne savait à quoi se résoudre, lorsque, jetant les yeux sur son faucon, qui se tenait tranquillement perché dans sa loge, il se détermine à en faire le sacrifice pour avoir du moins quelque chose d'honnête à servir à la charmante veuve qui l'honorait de sa visite. Il le prend donc, lui tord le cou, le plume et le met à la broche. Quand tout est prêt, il retourne gaiement au jardin pour engager la compagnie à venir se mettre à table.

Le repas fini, madame Jeanne crut qu'il était temps de découvrir à son hôte le motif de sa visite, et lui parla en ces termes : « Si vous vous souvenez encore, seigneur, de tout ce que vous avez fait pour moi, et de ma grande retenue qui vous a peut-être fait penser que j'avais l'âme dure, je ne doute pas que vous ne soyez étonné de ma présomption, lorsque vous apprendrez le véritable sujet qui m'a amenée chez vous. La tendresse maternelle me force, contre toute raison, à vous prier de m'accorder une chose que vous estimez beaucoup et à bon droit, puisque c'est la seule consolation que la fortune vous ait laissée : en un mot, c'est votre faucon que je vous demande. Mon fils est malade ; il a une si grande envie de l'avoir qu'il peut mourir si je ne le lui apporte. Je vous conjure donc de m'accorder ce qu'il désire ; par ce bienfait, vous acquerrez

des droits éternels sur mon cœur. » A cette demande, Fédéric versa d'abord des pleurs; puis il s'écria : « Cruelle fortune, ne cesseras-tu donc jamais de me persécuter! J'ai souffert patiemment toutes mes disgrâces, mais j'avoue que celle-ci m'accable : madame, je n'ai plus de faucon. Sensible à la faveur que vous m'avez faite de venir dîner avec moi, j'ai réfléchi que je devais, selon mon pouvoir, vous servir quelque mets délicat. J'ai pensé à mon faucon; je l'ai tué sans hésiter, quelque bon qu'il fût pour la chasse, et je vous l'ai fait servir. Mais, puisque vous désiriez l'avoir vivant, je ne me consolerai jamais de vous l'avoir donné à manger. Je le vois, il est dans ma malheureuse destinée de ne rien faire qui vous soit agréable. »

Madame Jeanne le blâma d'avoir tué un faucon d'un tel prix pour le lui servir sur sa table; mais, dans le fond de son cœur, elle lui sut un gré infini de sa générosité que le malheur n'avait pu lui faire perdre. En prenant congé de lui, elle le remercia de ses bonnes intentions, et elle s'en retourna en rêvant à ce qu'elle dirait à son enfant pour le consoler. Elle le trouva plus malade, et eut la douleur de le perdre quelques jours après. Lorsque son deuil fut terminé, elle se vit pressée par ses frères de se remarier. Elle se ressouvint alors de l'honnêteté, de la constance et de la générosité de Fédéric qui avait tué son faucon pour lui donner à dîner. Elle déclara à ses frères qu'elle ne voulait point prendre d'autre époux, et finit par obtenir leur consentement. Le mariage se fit avec magnificence. Fédéric, que l'adversité avait rendu sage, administra sa nouvelle fortune avec économie, et passa avec la femme qu'il avait si longtemps aimée des jours heureux dans les plaisirs et dans la plus tendre et la plus parfaite union.

PANTCHATANTRA. *Les deux Pigeons et l'Oiseleur*.

Les *Lois de Manou* déterminent avec précision les devoirs de l'hospitalité (p. 331-333). La fable intitulée *les deux Pigeons et l'Oiseleur* en offre une application admirable : le Pigeon mâle, n'ayant rien à offrir à l'Oiseleur, entre volontairement dans le feu pour que sa chair rôtie serve de nourriture à son hôte (p. 330-333). Ce dévouement sublime ne pouvait pas plus être accepté dans l'Occident que les croyances religieuses qui l'avaient inspiré. C'est

pourquoi, dans le conte de Boccace, la donnée première subit une transformation : Fédéric, pour donner à dîner à la dame qui l'honore de sa visite, lui sacrifie ce qu'il a de plus précieux, son *faucon*[1], et il reçoit aussi la juste récompense de sa générosité.

II. — Les oies du père Philippe[2].

Un citoyen de Florence, Philippe Balduci, ne pouvant se consoler d'avoir perdu sa femme, avait distribué ses biens aux pauvres et s'était retiré avec son fils, âgé de deux ans, dans une grotte au milieu des bois où il ne vivait que d'aumônes. Il élevait son fils dans les principes de la piété, et le gardait dans sa grotte sans lui donner d'autre société que celle des oiseaux et des bêtes fauves. Lorsque le jeune homme eut atteint dix-huit ans, le père, affaibli par les années, sentit la nécessité de le mener avec lui à Florence pour le présenter aux personnes charitables dont les dons le faisaient vivre. Arrivé à la ville, le jeune homme est étonné par la nouveauté des objets qui frappent ses regards ; il interroge son père sur les palais et les églises qui se présentent à eux. Pendant cette conversation instructive, il aperçoit une troupe de jeunes dames mises avec élégance, qui venaient d'une noce. Il les examine attentivement, et il demande au vieillard ce que c'est. « Ne regarde point cela, mon fils, c'est quelque chose de dangereux. — Mais, comment cela s'appelle-t-il ? » Le père, qui croit devoir écarter de l'esprit de son fils toute idée charnelle, répond : « *Ce sont des oies*[3]. » Chose étonnante ! celui qui n'avait jamais entendu parler de ces oies, se sentit vivement ému à leur aspect et s'écria

1. De même, Philémon et Baucis veulent immoler et servir à Jupiter et à Mercure l'*oie* qui forme toute leur basse-cour ; l'intervention des hôtes divins lui sauve la vie (p. 326).

2. La Fontaine a mis ce conte en vers.

3. Le *Râmâyana* dit : *Ce sont des Rakchasas* (p. 523). Le traducteur du poëme sanscrit, Val. Parisot, fait à ce sujet une remarque aussi spirituelle que judicieuse : « Dans la transformation de la légende, le mot *Rakchasas* (démons), n'étant pas intelligible pour qui ne connaît pas la mythologie de l'Inde, aura été remplacé d'abord par celui de *hansas* (cygnes), parce que la démarche de la femme est souvent comparée en sanscrit à celle du *cygne ;* puis, par celui d'*oies,* soit que le traducteur n'ait pas compris le sens de *hansas,* soit qu'il ait cru le nom d'*oies* plus plaisant par sa trivialité. »

aussitôt : « Mon père, je vous prie, faites-moi avoir une de ces oies. — O mon fils, ne songe pas à cela, répond le père étonné ; c'est une mauvaise chose. — Quoi ! mon père, les mauvaises choses sont-elles ainsi faites ? — Oui, mon fils. — Je ne sais, mon père, ce que vous voulez dire, ni pourquoi ces choses-là sont mauvaises ; mais il me semble que je n'ai encore rien vu de si beau et de si agréable. Ne pourrions-nous pas en mener une dans notre ermitage ? Ce sera moi qui aurai soin de la faire paître. — Je ne veux pas, mon fils. Tu ne sais pas de quelle façon on les repaît. »

Le père reconnut alors que la nature avait plus de force que tous les préceptes de l'éducation.

Ramayana. *Aventure de Richyaçringa*[1].

Lomapâda, roi des Angas (près du confluent de la Sarayou et du Gange), avait, par une transgression, attiré sur son royaume une sécheresse destructrice qui se prolongea plusieurs années. Épouvanté par le fléau, le prince interrogea les brâhmanes sur les moyens de le combattre, et il reçut cette réponse : « O râdja, fais venir ici Richyaçringa, fils de l'anachorète Vibhandaka ; n'y épargne aucun moyen, et quand tu auras réussi à l'amener, donne-lui en mariage ta fille ; veille bien à ce que nul des rites ne soit omis. » Mais comment attirer à la cour le fils de l'anachorète sans s'exposer à sa malédiction? Le roi, ne trouvant pas d'expédient, consulte ses ministres qui inventent une ruse ingénieuse pour amener Richyaçringa sans commettre aucun péché. Des bayadères reçoivent l'ordre de se travestir en anachorètes, et de se rendre dans la forêt sur des bateaux portant des arbres chargés de fruits exquis, avec de suaves parfums et des boissons délicieuses.

Arrivées à la forêt solitaire, elles s'arrêtent à quelque distance de l'ermitage de Vibhandaka. Retenues par la crainte, elles se tapissent derrière les broussailles et les lianes. Mais quand elles voient l'anachorète s'éloigner de sa retraite, elles prennent leur revanche en se montrant à la vue de son fils. Comme si elles étaient en fête, elles se mettent à jouer à des jeux divers : elles

1. *Râmâyana*, Kanda I, Sargas VIII-IX ; trad. de Val. Parisot.

se renvoient des balles, elles chantent, elles s'ébattent, se balancent, sautent. Dans leurs transports de joie, quelques-unes tombent, puis se relèvent. Les mouvements de leurs yeux, de leurs sourcils, de leurs mains, qui ressemblent à des fleurs de lotus, produisent ces signes et ces gestes qui provoquent chez l'homme l'épanouissement du plaisir. Le cliquetis des anneaux de leurs pieds, les moelleuses modulations du kôkila (coucou de l'Inde), font de cette forêt mélodieuse[1] l'image de la cité des Gandharvas (les musiciens célestes d'Indra). De leurs habits qui ondoient à l'air et des minces ornements de leurs bracelets, elles se portent mutuellement des coups, éblouissantes par leur mobilité même, belles de guirlandes odorantes et de poudre aux plus douces exhalaisons. Pour provoquer la naissance de sensations amoureuses chez le sage fils de l'anachorète, elles se dispersent de tous côtés, remuantes et badines, ces rares beautés[2]..

A la vue de ce spectacle qu'il n'avait jamais aperçu auparavant, un grand étonnement s'empara de Richyaçringa, qui toutefois entra en défiance. Mais lorsqu'il eut distingué les formes gracieuses des bayadères et la minceur de leur taille, il s'élança de sa retraite et s'approcha du lieu qu'elles occupaient. Alors, témoins de sa surprise, elles modulent des chants aux syllabes liées par un rhythme délicieux, ces beautés au doux parler; elles sourient, ces beautés aux longs yeux. Entraînées par l'ivresse des jeux, elles abordent le jeune homme et lui disent : « Qui es-tu, quel est ton père, ô toi qui viens ici avec tant d'empressement? Pourquoi mènes-tu une vie solitaire dans cette forêt inhabitée? Nous désirons le connaître. » Après avoir bien considéré ces êtres tels qu'il n'en avait jamais vu, ces créatures en qui se moulait l'amour, Richyaçringa se mit à leur conter ce qu'il savait sur lui-même : « Mon père est le Richi Vibhandaka, et mon nom est Richyaçringa. Mais pourquoi vos pieds agiles se sont-ils dirigés vers mon ermitage. Le voici : il est garni de douces racines et de fruits. Je vous y ferai un honorable accueil. Rendons-nous-y. »

1. A cette forêt mélodieuse correspondent, dans la *Jérusalem délivrée* (XV), les *Jardins d'Armide*, où les *Nymphes de la fontaine du rire* essaient de séduire les deux guerriers envoyés à la recherche de Renaud.

2. Cette description d'un ballet indien fait paraître bien pâle ce que Boccace dit des jeunes dames revenant d'une noce.

Ces paroles du fils du Richi causèrent une grande joie chez celles qui les entendaient, et toutes ensemble se mirent en marche pour visiter l'ermitage. Toutes virent leur hôte leur payer le tribut d'honneur, l'eau pour se laver les pieds, la coupe, les siéges, les douces racines et les fruits. Mais la crainte d'une malédiction du Richi les assaillit, et elles songèrent à partir. De leur voix la plus douce, avec un aimable sourire, elles dirent à Richyaçringa : « Et nous aussi, ô fils de Richi, nous avons là des fruits délicieux, venus dans notre ermitage : goûtes-en, s'ils peuvent te plaire. » Alors elles lui offrirent des confiseries dont la forme simulait des fruits, et mainte autre sorte de friandises, avec d'exquises liqueurs enivrantes. « C'est là l'eau de nos bassins sacrés, disaient-elles ; bois en conséquence, dévot fidèle. » Puis c'étaient des accolades qu'elles lui donnaient en riant, des gorges rebondies qui l'effleuraient de moment en moment, des chuchotements que lui glissaient à l'oreille des bouches au parfum de miel. Quant à Richyaçringa, il se disait, car il l'imaginait : « Ce sont des fruits, » et il savourait ces confiseries savamment élaborées, et toutes ces autres friandises artistement faites à l'image de fruits ; il buvait ces liqueurs enivrantes, auxquelles il n'avait jamais goûté auparavant : tout versait en lui l'ivresse de l'enchantement. Enfin, le contact de ces formes juvéniles le mettait en délire ; il aspirait plus vivement à ces caresses. Mais la bande féminine lui dit adieu et s'en alla, non toutefois sans lui désigner son ermitage, situé à peu de distance.

Quand elles se furent éloignées, la tristesse s'empara de Richyaçringa. Son esprit était avec elles, et cette cause l'empêchait de goûter le sommeil. Survint alors son vénérable père. Le voilà dans l'habitation. Qu'est-ce qu'il aperçoit ? son fils tout pensif, tout affligé ! Il l'interroge : « Pour quelle raison ne m'accueilles-tu pas joyeusement ? Tu es aujourd'hui abîmé dans un océan de méditations ! Tel n'est jamais l'aspect que présente un solitaire. Hâte-toi de me dévoiler par quelle aventure s'est opérée en toi cette transformation. »

A ce langage de son père, le jeune homme répondit en ces termes : « Seigneur, à ma vue se sont offerts des ascètes aux beaux yeux étincelants ; leurs gorges juvéniles et rebondies m'ont touché ; leurs bras m'ont étroitement serré ; leur voix module à tour de rôle des chants d'une ravissante délicatesse ; tout en folâtrant ils impriment à leurs prunelles, à leurs sourcils, des mouvements sur-

naturels. » Le vénérable Richi répliqua : « *Ce sont des Rakchasas*[1] qui empruntent ces formes afin de mettre à néant les macérations. Il ne faut, mon fils, avoir aucune confiance dans ces êtres-là. » Tels furent les propos consolateurs que Vibhandaka tint à son fils; et le lendemain matin il s'en retourna au milieu de la forêt.

Le jour suivant, Richyaçringa se rendit en diligence vers les lieux où s'étaient fait voir les beautés enchanteresses au corsage gracieux. Celles-ci l'aperçurent de loin venir à elles; elles s'avancent au devant lui, et, le sourire sur les lèvres, lui adressent ces mots : « Arrive, éclatant mortel, et viens vers notre demeure : elle est délicieuse, visite-la, laisse-nous t'y combler d'honneurs! Après, tu t'en retourneras chez toi[2]. » Sitôt qu'il entendit de toutes ces bouches féminines ces paroles faites pour enlever le cœur, Richyaçringa ne pensa plus qu'au voyage et les belles le conduisirent. Alors, tandis qu'il se laissait emmener, Indra versa la pluie sur les terres qui formaient le royaume de Lomapâda.

Quand Vibhandaka revint à sa retraite forestière, chargé de racines et de fruits, affaissé sous le fardeau et tout pensif, il aperçut l'habitation vide. Plein de regrets et impatient de revoir son fils, sans même prendre le temps de se laver les pieds, il se mit à crier : « Richyaçringa! Richyaçringa! » et de tous côtés erraient ses regards. Mais il ne vit point Richyaçringa s'offrir à ses yeux. Il sortit alors du bois, et il aperçut un village. Chaque villageois, chaque pâtre veillant aux vaches fut assailli de questions : « A qui sont ces campagnes si belles? à qui ces villages? à qui ces nombreux troupeaux de vaches? » Les paroles du Richi entendues, chacun de ces hommes auxquels les vaches fournissent la subsistance, se mettait dans l'attitude de l'*andjali*, et, s'inclinant avec respect, répondait : « Aux Angas commande un roi illustre, dont

1. Voyez p. 519. Les Rakchasas sont ici des démons aux formes changeantes et trompeuses. — Vibhandaka ajoute que « ces Rakchasas veulent mettre à néant les macérations, » parce que, d'après la théologie indienne, on acquiert par les austérités une puissance divine dont les Dévas eux-mêmes peuvent être jaloux. Ainsi Brahmâ envoie du ciel sur la terre l'apsarâ Ménakâ pour détruire par ses séductions le fruit des austérités de Viçwâmitra (*Râmâyana,* Kanda I, Sarga LXV, trad. de Val. Parisot, p. 275).

2. Les Sirènes disent pareillement à Ulysse :

« Viens ici, glorieux Ulysse, honneur des Achéens; arrête ton navire pour entendre nos chants. » (*Odyssée,* XII, 184.)

le nom est Lomapâda ; et ces villages, ainsi que tout ce qu'ils contiennent de troupeaux, sont l'honorable dotation que ce roi assigne à Richyaçringa, fils de Vibhandaka[1]. » Tels furent les propos tenus au Richi. Usant alors de l'œil de la méditation, il vit l'avenir, il comprit et il rebroussa chemin, la joie dans l'âme.

Richyaçringa était monté sur le bateau principal, et, accompagné d'un immense fracas retentissant au sein des nuages qui faisaient du ciel une région pleine de ténèbres, au milieu d'averses tombant impétueusement à flots énormes, il atteignit la royale résidence. Au tomber de la pluie, le maître suprême des populations devina la venue du jeune brâhmane, et, s'avançant à sa rencontre, il lui rendit hommage en courbant sa tête jusqu'à terre. Précédé de son pourohita (chapelain), il lui offrit ensuite la coupe hospitalière, et, accompagné des courtisans, il lui fit cortége avec les façons les plus gracieuses. Les plus grandes marques de respect, les plus exquises délices, il l'en entoura pour conquérir ses bonnes grâces ; il le servit lui-même, comme pour dire : « N'aie point rancune ici de l'aventure. » Enfin, il lui donna pour femme sa fille Çanta aux yeux brillants, au cœur pur, et il fut enchanté en la donnant.

III. — Griselidis[2].

Un marquis de la maison de Saluces passait son temps à la chasse et avait de l'aversion pour le mariage, parce qu'il craignait de ne pas trouver une femme à sa convenance. Sur les pressantes sollicitations de ses sujets, il se décide à prendre une épouse, et il choisit une jeune villageoise dont la beauté et la bonne conduite l'avaient touché. Le jour qu'il avait fixé pour la noce, il va avec la pompe ordinaire la chercher à sa chaumière ; il lui demande « si, lorsqu'elle sera son épouse, elle s'efforcera toujours de lui plaire ;

1. **Le marquis de Carabas.** — Dans *le maître Chat* de Ch. Perrault, le roi, après avoir fait monter dans son carrosse le fils du meunier, décoré du titre de marquis de Carabas, se promène dans la campagne, adresse aux paysans qu'il rencontre les mêmes questions que Vibhandaka et reçoit les mêmes réponses : « A qui ce pré? — A monsieur le marquis de Carabas. — A qui ces blés? — A monsieur le marquis de Carabas. » Étonné des grands biens du marquis, il finit par lui offrir la main de sa fille, comme Lomapâda, pour un autre motif, donne Çanta pour femme à Richyaçringa.

2. Ch. Perrault a mis ce conte en vers.

si elle saura conserver son sang-froid, quoi qu'il fasse ou qu'il dise; si enfin elle sera toujours obéissante et docile[1]. »

Sur sa réponse affirmative, il la fait revêtir de superbes habits et l'emmène à son château. Là elle charme par sa grâce tous ceux qui l'approchent, et, par son attention à prévenir les moindres désirs de son mari, elle le rend le plus heureux des hommes. Elle lui donne une fille. Le marquis en ressent une grande joie. Mais, par un caprice étrange, il entreprend tout à coup d'éprouver la patience de sa femme. Il feint que ses amis le blâment d'avoir épousé une personne qui n'est point de son rang, et lui fait à ce sujet des reproches immérités, sans lui arracher un murmure; puis, au lieu de se laisser désarmer par son humilité, il lui enlève sa fille et l'envoie à une parente qu'il charge de l'élever. Ensuite, il a d'elle un fils dont la naissance le comble de joie; cependant il le fait aussi disparaître. Enfin, étonné de la résignation de sa femme, et voulant pousser l'épreuve jusqu'au bout, il simule un divorce et renvoie l'infortunée à son père, chez lequel, sans se plaindre, elle reprend ses anciennes occupations de simple bergère.

Cependant elle touchait au terme de ses souffrances. Le marquis la rappelle au château sous prétexte de lui faire faire les apprêts nécessaires à un second mariage qu'il prétend contracter avec une des filles du comte de Pagano. Malgré la douleur que lui causait le souvenir de son ancien bonheur, Griselidis se prête au désir du marquis, et, accueillant avec bienveillance la jeune fiancée et son frère, paraît au repas sans avoir changé d'habits. — « Que te semble, lui dit le marquis, de la nouvelle épousée? — Monseigneur, je ne puis en penser que beaucoup de bien; si elle a autant de sagesse que de beauté, vous vivrez avec elle le plus heureux du monde. Mais, je vous demande une grâce, c'est de ne pas lui faire

1. Ces maximes sont empruntées aux *Lois de Manou* (V, § 154-156) :

« Quoique la conduite de son époux soit blâmable, quoiqu'il se livre à d'autres amours et soit dépourvu de qualités, une femme vertueuse doit constamment le révérer comme un Déva.

» Il n'y a ni sacrifice, ni pratique pieuse, ni jeûne qui concerne les femmes en particulier; qu'une épouse chérisse et respecte son mari, elle sera honorée dans le ciel.

» Une femme vertueuse, qui désire obtenir le même séjour que son mari, ne doit rien faire qui puisse lui déplaire, soit pendant sa vie, soit après sa mort. »

essuyer les reproches piquants que vous avez prodigués à votre première femme ; je doute qu'elle pût les supporter aussi bien, vu qu'elle a été élevée délicatement, tandis que l'autre avait éprouvé les peines et les travaux dès sa plus tendre enfance. » — Le marquis, voyant Griselidis fermement persuadée de son nouveau mariage, la fit asseoir à côté de lui : « Griselidis, lui dit-il, il est temps que tu recueilles le fruit de ta longue patience, et que ceux qui m'ont regardé comme un homme méchant, brutal et cruel, sachent que *tout ce que j'ai fait n'était qu'une feinte préméditée*[1], pour leur apprendre à choisir une épouse et à toi à l'être, afin de me procurer un repos solide tant que je vivrai avec toi. C'était surtout le trouble du ménage que je craignais en me mariant. J'ai fait la première épreuve de ta douceur par des paroles injurieuses et piquantes ; tu n'y as répondu que par de la patience ; tu n'as jamais contredit mes discours ni censuré mes actions ; voilà ce qui m'assure le bonheur que j'attendais de toi. Je vais te rendre en une heure tout ce que je t'ai ôté en plusieurs, et réparer mes mauvais traitements par les plus grands témoignages de tendresse. Regarde donc avec joie cette fille, que tu croyais devoir être mon épouse, comme ta fille et la mienne, et son frère comme notre véritable fils. Je suis ton mari ; j'aime à le répéter, et nul mari ne peut recevoir de sa femme autant de satisfaction que j'en reçois de toi. » Il l'embrassa ensuite tendrement, et recueillit les larmes de joie qui coulaient de ses yeux...

MAHABHARATA. *Sakountalâ*[2].

Un jour le roi Douchmanta[3] alla à la chasse avec son armée. Fatigué d'avoir parcouru une forêt sur son char en abattant une foule de bêtes féroces, il se sépara de son cortége et il entra, pour se rafraîchir, dans l'agréable ermitage habité par l'illustre ascète Kanva et ses disciples. Désireux de le voir, il se dirigea vers sa

1. Comparez ces paroles à celles de Douchmanta, qui avoue également une feinte : *Je sais qu'il en est ainsi.* Voy. p. 529.

2. *Mahâbhârata*, Adi-Parva ; trad. de Fauche, t. I, p. 298-329. Nous abrégeons le récit.

Kâlidasâ a tiré de cet épisode un drame que nous avons cité ci-dessus, p. 150.

3. Voyez ci-dessus, p. 135, note.

chaumière ; mais il la trouva vide, et il cria, en faisant retentir les échos de la forêt : « Y a-t-il quelqu'un ici ? » A ces mots une jeune fille, couverte d'un vêtement d'écorce, s'avança vers le roi et lui dit : « Sois le bienvenu ; » puis elle lui rendit les honneurs dus à un hôte. Le roi la salua à son tour, lui demanda où était allé Kanva et apprit qu'il était sorti pour offrir des fruits aux Dévas. Séduit par la beauté et la grâce de la jeune fille, par sa taille charmante et son aimable sourire, il lui tint ce langage : « Qui es-tu, jolie fille? Quel est ton père? pourquoi habites-tu ce bois? Tu as ravi mon cœur. » La jeune fille lui répondit avec douceur : « J'ai pour père le Richi Viçwâmitra et pour mère l'Apsarâ Ménakâ. Abandonnée par elle à ma naissance, je fus recueillie et élevée par Kanva[1], qui me donna le nom de *Sakountalâ,* parce qu'il me trouva entourée de *sakountas* (vautours) qui me protégeaient contre les bêtes féroces. C'est pourquoi je l'appelle mon père. — Tu as une illustre naissance, charmante fille, reprit Douchmanta. Je dépose à tes pieds ma guirlande d'or, mes habits royaux, mes pendeloques d'or aux deux blancs diamants. Unis-toi à moi selon le mode des Gandharvas[2]. — Mon père est sorti de l'ermitage pour une pieuse offrande, répliqua Sakountalâ ; attends un moment, et il me donnera à toi. — C'est de ton amour seulement que je veux te recevoir, fille charmante. Toute mon âme est passée en toi. Je suis pour toi un époux assorti. Veuille donc me faire légalement don de toi-même. — Écoute la condition que je mets au don de ma personne : c'est que le fils que tu auras de moi sera jeune prince[3]. Si tu me le promets, que mon union s'accomplisse avec toi. — Qu'il en soit ainsi ! reprit le roi sans hésiter. Je te ferai amener dans ma ville, comme tu en es digne. » Alors il prit sa main suivant les rites et goûta le plaisir avec elle. Il la quitta ensuite, après lui avoir promis de lui envoyer une brillante escorte pour la conduire dans son palais.

Lorsque Kanva revint à son ermitage, Sakountalâ, par pudeur, n'osa point s'approcher de lui. Mais le Richi la pénétra, vit par sa science divine ce qui lui était arrivé, et lui dit : « Douchmanta est un homme juste et magnanime. Son amour l'a fait ton époux. Il

1. Cette légende est semblable à celle de Pramadvarâ, p. 371, n. 2.
2. Voyez ci-dessus, p. 65, n. 3.
3. *Jeune prince* est le titre donné à l'héritier du trône, p. 309, n. 1.

naîtra de ton sein un fils illustre par sa grandeur d'âme autant que par sa vigueur; il commandera à toute la terre. » Sakountalâ mit au monde un fils qui justifia cette prédiction. Il avait une grande tête, une haute taille, des dents blanches, la force d'un tigre, ce qui le fit nommer *Sarvadamana* (qui dompte tout). Lorsqu'il eut atteint l'âge de six ans, Kanva ordonna à ses disciples de le conduire à Hastinapoura avec sa mère.

Introduite dans le palais, Sakountalâ salua Douchmanta selon l'étiquette et lui dit : « Voici ton fils. Fais le sacrer en qualité de jeune prince, comme tu me l'as promis avant notre union dans l'ermitage de Kanva. » Mais le roi, quoiqu'il n'eût rien oublié, lui répondit : « Je ne me souviens pas. De qui es-tu fille, mauvaise pénitente? Je n'ai avec toi aucun lien d'amour, d'intérêt ou de devoir. Va-t-en ou reste, comme tu le souhaiteras. » A ces mots Sakountalâ, les yeux rouges de colère, se cacha le visage; puis elle reprit cette force d'âme qu'avait nourrie l'ascétisme, et, pénétrée de douleur, elle adressa à son époux ces paroles : « Pourquoi tiens-tu ce langage, ô roi, comme le ferait un homme vil? Ton cœur sait si tu es véridique ou menteur. « Personne ne me voit, » dit celui qui fait le mal. Cependant il est vu par les Dévas et par l'âme qui est en lui-même... Ne me méprise pas, parce que j'ai rempli mon devoir à l'égard de mon époux en venant le trouver... Quelque irrité qu'il soit contre les femmes, un homme ne leur fait jamais de mal : car il sait que son plaisir et son devoir le lient à elles... Pourquoi dédaignes-tu ce fils qui est venu à toi de lui-même et qui te regarde avec le désir de t'embrasser? Les fourmis recueillent leurs œufs, loin de les briser : comment toi, qui connais le devoir, refuses-tu de nourrir ton fils?... Ignores-tu cette formule des *Védas* que les brâhmanes prononcent à la naissance d'un fils : « Ton corps est né de mon corps, tu es issu de mon cœur même; puisses-tu vivre cent ans! » Quelle faute ai-je donc commise dans une vie antérieure pour être ainsi abandonnée de ma famille et de toi, mon époux? Eh bien! rejetée par toi, je retournerai à mon ermitage; mais tu ne peux renier ton fils, cet autre toi-même. »

Ne pouvant rien obtenir du roi, Sakountalâ se prépare à partir. Alors retentit dans les airs une voix qui n'avait rien d'humain : « Nourris ton fils, Douchmanta, et nomme-le Bharata[1]. Honore

1. Voyez ci-dessus, p. 158.

Sakountalâ; elle a dit la vérité. » Ravi de joie, le roi dit aux brâhmanes et aux ministres qui l'entouraient : « Que vos excellences entendent les paroles de cet envoyé du ciel. *Pour moi, je sais qu'il en est ainsi et que cet enfant est bien mon fils. Si je l'avais reçu pour tel sur la seule parole de sa mère, sa légitimité eût été révoquée en doute parce que sa naissance n'eût point paru certaine.* » Alors il fit approcher Bharata et le serra dans ses bras avec amour. Ensuite il dit à Sakountalâ : « Notre union ne fut pas contractée sous les yeux du monde. On aurait pu croire qu'elle n'avait eu d'autre cause qu'un caprice passager, et notre fils aurait trouvé des obstacles pour monter sur le trône. *C'est pour cela que j'ai feint de ne pas te croire*[1]. » Ensuite, il la combla de présents magnifiques et il fit sacrer son fils.

Remarques générales.

Pour déterminer la valeur des rapprochements qui précèdent, nous ajouterons deux remarques :

1° Ces récits ne se ressemblent que dans les idées fondamentales[2];

2° Les contes indiens ont pour but d'instruire et de moraliser comme tous les apologues. Si, dans les emprunts que Boccace a faits à l'Orient,

1. Douchmanta explique sa conduite par une *feinte,* comme le marquis de Saluces (p. 526, n. 1). Le motif seul est différent.

2. « Les récits qui avaient reçu leur forme dans le milieu social de l'Inde n'ont pu se répandre et devenir populaires dans l'Europe chrétienne du moyen âge qu'en se modifiant considérablement. La première altération qu'ils ont subie a été souvent la perte de leur signification morale, qui a amené l'effacement de quelques-uns de leurs traits distinctifs et la destruction de la logique avec laquelle la plupart d'entre eux sont construits. D'autres ont dû être accommodés aux mœurs de pays qui ne connaissaient ni la croyance à la transmigration des âmes, ni les castes, ni l'organisation du pouvoir tel qu'il existait dans l'Inde, ni la polygamie, ni les pratiques religieuses du peuple qui les avait inventés. Beaucoup enfin ont été altérés par inintelligence, par défaut de mémoire, par caprice. Souvent un premier intermédiaire a, pour les raisons indiquées, gravement déformé un conte; celui qui vient après, plus intelligent, plus réfléchi, s'aperçoit que les péripéties ne sont plus vraisemblables, que les actions des personnages ne sont plus motivées, que le récit ne répond plus au but que se propose celui qui le raconte; alors il se met à l'œuvre, supprime ce qu'il ne comprend pas, ajoute ce qui lui paraît nécessaire, répare plus ou moins bien, selon son imagination et son talent, les défauts qu'il a remarqués, et met le conte en circulation sous une forme qui ne ressemble plus que de bien loin à celle qu'il avait à l'origine. » (Gaston Paris, *Les Contes orientaux,* p. 12.)

il y a des aventures galantes analogues à celles sur lesquelles s'est exercée la verve satirique des auteurs de fabliaux, c'est que les modèles ont été altérés par des retranchements, des additions, des transformations[1]. Nous allons en donner un exemple remarquable qui n'a pas encore été signalé par la critique.

Histoire d'Alaciel, fiancée du roi de Garbe[2]. Alaciel, fille d'un soudan de Babylonie, possédait une beauté ravissante qui surpassait celle des plus belles femmes de son temps. Envoyée au roi de Garbe qui l'avait demandée en mariage, elle fit un naufrage par suite duquel elle eut des aventures romanesques. Ramenée enfin dans sa patrie par un vieux gentilhomme[3], elle fit à son père un récit aussi édifiant que mensonger. Envoyée une seconde fois au roi de Garbe, elle arriva heureusement à la cour de son fiancé, *entra dans son lit comme vierge*, *quoiqu'elle eût eu huit amants*, et vécut avec lui dans une parfaite union.

Histoire de Mâdhavî, fiancée de Viçwâmitra[4]. Gâlava (dont nous avons raconté ci-dessus la plaisante histoire, p. 48-51) devait donner à Viçwâmitra huit cents chevaux ayant la blancheur de la lune et une oreille noire d'un seul côté. Pour les trouver, il s'adressa au roi Yayâti; celui-ci lui donna deux cents chevaux et sa fille Mâdhavî, d'une beauté enivrante, afin d'avoir lui-même quatre petits-fils et de faire obtenir à Gâlava les chevaux dont il avait besoin. Gâlava la conduisit au roi Harayaçwa, lequel eut d'elle un fils (qui aima l'aumône) et donna en récompense deux cents chevaux. Ensuite Mâdhavî dit à Gâlava : « Un mouni qui murmurait les *Védas* m'a accordé une grâce[5]; il m'a dit : *Chaque fois que tu mettras au monde un enfant, tu redeviendras vierge*[6]. Tu peux donc, Gâlava, m'offrir à d'autres rois. » En conséquence, Gâlava conduisit Mâdhavî au roi Divodâsa, lequel eut d'elle un fils (qui fut vaillant) et donna deux cents chevaux; puis au roi Oucînara, lequel eut d'elle un fils (qui pratiqua le devoir de la vérité) et donna aussi deux cents chevaux. Enfin Gâlava alla trouver Viçwâmitra, lui offrit ses chevaux et Mâdhavî. Wiçwâmitra, après avoir reproché à Gâlava de ne pas lui avoir amené tout d'abord la charmante vierge, eut d'elle un fils (qui se fit un plaisir des sacrifices), puis se retira dans un ermitage. Quant à Mâdhavî, elle fut enfin reconduite à son père par Gâlava, et passa le reste de sa vie au milieu des bois dans la pratique des austérités religieuses.

1. Voy. Lancereau : *Pantchatantra*, p. 361; *Hitopadésa*, p. 228, 230-233.
2. La Fontaine a mis en vers ce conte de Boccace.
3. Le vieux gentilhomme remplit ici le rôle de Gâlava.
4. *Mahâbhârata*, Oudyoga-Parva; trad. de Fauche, t. VI, p. 227-241.
5. En offrant aux mounis l'hospitalité et des présents, on obtient toutes les grâces que l'on désire, comme Kountî (p. 138), Srindjaya (p. 291).
6. C'est l'idée fondamentale des deux contes.

ARIOSTE

ROLAND FURIEUX.

En prenant la merveilleuse histoire de Roland au point où Bojardo l'avait laissée, Arioste en élargit le cadre et y introduisit tous les éléments qui pouvaient lui donner de la richesse et de la variété. Pour plaire à l'esprit et pour émouvoir le cœur, il puisa à toutes les sources qu'il connaissait. La croisade fabuleuse de Charlemagne contre les Sarrasins, popularisée en Italie par la compilation des *Reali di Francia* (Légendes royales de France), lui fournit le fond du poëme[1]. L'antiquité grecque et latine fut mise à contribution pour les idées aussi bien que pour le style[2] : Circé servit de modèle pour la fée Alcine ; l'anneau de Gygès[3] devint l'anneau magique qui, passant de main en main, rendait invisibles les héroïnes qui le possédaient[4] ; Roger, s'élevant sur son coursier ailé, délivra Angélique attachée à un rocher pour être dévorée par une orque[5], comme Persée, monté sur Pégase, avait tué le monstre marin auquel Andromède devait servir de proie[6]. La critique a déjà signalé ces emprunts ; mais elle n'a pas

1. Étienne, *Histoire de la Littérature italienne*, p. 62-64.
2. Arioste a emprunté à Virgile et à Ovide des épisodes entiers où il s'est borné à changer les noms.
3. Platon, *République*, II ; Cicéron, *Des Devoirs*, III, 9.
4. *Roland furieux*, XI, 3-6.
5. *Roland furieux*, X, 91-111.
6. Ovide, *Métamorphoses*, IV.

indiqué jusqu'ici ce qu'Arioste doit à l'Orient. Nous allons essayer de le déterminer en prenant des exemples dans quelques-uns des épisodes les plus connus et en les rapprochant des passages qui leur correspondent dans le *Mahâbhârata,* le *Harivansa*, le *Râmâyana*, les *Mille et une nuits.*

Rapprochements avec le Mahabharata.

Le bouclier d'Atlant.

L'enchanteur Atlant avait dans les Pyrénées un château magique, où il gardait Roger avec des chevaliers et des dames qui lui tenaient compagnie. Pour les faire prisonniers, il était monté sur un *hipprogriffe*, les avait frappés de stupeur à l'aide d'un *bouclier éblouissant*, puis liés avec une chaîne qu'il portait à sa ceinture et transportés dans son palais. Mais Bradamante rendit la liberté à son amant en suivant les conseils de Mélisse, savante magicienne.

« Outre qu'Atlant demeure sur une roche inexpugnable ceinte d'une muraille d'acier (dit Mélisse à Bradamante), et qu'elle est si haute que son coursier ailé peut seul y entrer, *il a un bouclier mortel dont la splendeur, dès qu'il le découvre, éblouit les yeux, enlève l'usage de la vue, et frappe tellement les sens que l'on demeure immobile comme si l'on était mort*[1]. Pour te dérober à cette éblouissante lumière et rendre vains tous les autres enchantements, il n'y a qu'un moyen : c'est d'enlever à Brunel un *anneau* qui lui a été donné par Agramant, roi d'Afrique, et qui a été dérobé dans l'Inde[2] à une reine : cet anneau a une vertu telle que, quand on le porte à son doigt, on devient invisible et on ne craint nul sortilége. » (*Roland furieux*, III, 67-69.)

1. « Ha lo scudo mortal che, come pria
Si scopre, il suo splendor sì gli occhi assalta,
La vista tolle, e tanto occupa i sensi,
Che come morto rimaner conviensi. »

Voy. ci-après, p. 534.

2. Cette phrase paraît indiquer qu'Arioste avait emprunté l'idée de son anneau magique à un conte de l'Inde plutôt qu'au récit de Platon. Cela n'a point d'importance : car l'anneau de Gygès est évidemment une fiction d'origine orientale.

Bradamante, ayant ravi à Brunel son anneau magique, s'en sert pour vaincre Atlant ; elle lui prend son bouclier et son hippogriffe, et les donne à Roger qui, entre autres aventures, délivre Angélique attachée à un rocher pour être dévorée par une orque.

Roger, en traversant les airs sur l'hippogriffe, aperçoit la charmante Angélique attachée à un rocher et dépouillée de tous ses vêtements. Un monstre énorme, l'orque de mer, qui ne se nourrit que de chair humaine, allait venir la dévorer... Le chevalier, arrêtant ses regards sur les beaux yeux d'Angélique, se souvient de sa chère Bradamante et entreprend de délivrer l'infortunée. Lorsque le monstre arrive, il le frappe de sa lance et de son épée; mais il ne peut entamer ses écailles. Il a recours alors à sa dernière ressource : il attend l'orque de pied ferme et lève le voile qui couvre son *bouclier éblouissant*[1] : la lumière magique frappe les yeux du monstre qui, renversé, flotte sur les ondes écumeuses. Il profite de sa stupeur pour délier Angélique, la fait monter sur son coursier ailé et la transporte au rivage de la Basse-Bretagne. (*Roland furieux*, X, 91-112.)

Arioste a, par des intermédiaires, emprunté à un épisode célèbre du *Mahâbhârata* sa fiction du bouclier éblouissant.

Épisode du Montagnard[2]. — Ardjouna, s'étant retiré dans une forêt (p. 17), et Çiva, ayant pris la forme d'un chasseur, avaient percé en même temps de leurs flèches un sanglier monstrueux. Ils se disputèrent la proie et entrèrent en lutte. Mais ce fut en vain qu'Ardjouna frappa son adversaire, d'abord de ses flèches, puis de son arc, enfin de ses poings. Il étreignit même le montagnard avec force contre sa poitrine; il s'épuisa en efforts inutiles, et, vaincu par la lassitude, il tomba à terre. Quand il reprit ses sens, il éleva un carré de terre et y déposa une guirlande pour honorer Çiva. Celui-ci, satisfait de cet hommage, le félicita de sa valeur et lui fit présent de son *trident*. Lorsqu'il eut disparu, arrivèrent Yama, Varouna et Kouvéra. Yama (roi de l'Enfer) donna à Ardjouna son *bâton;* Varouna (roi de l'Océan), ses *chaînes* victorieuses des démons; Kouvéra (roi des richesses), son *bouclier éblouissant :*

« Comme des armes divines t'ont été données par Yama et par

1. Dans la mythologie grecque, ce *bouclier éblouissant*, d'origine indienne, a pour équivalent la *tête de Méduse*.

2. *Mahâbhârata*, Vana-Parva; trad. de Fauche, t. III, p. 194-213; trad. de Foucaux (*Épisodes du Mahâbhârata*), p. 138-176.

Varouna, moi qui t'aime aussi, fils de Pândou, sage et fort, je suis venu près de toi. Reçois de moi cette arme divine, la meilleure de toutes; avec elle, tu consumeras tes ennemis. Prends cet *antardhana* (cette arme qui cause l'*évanouissement*), mon arme favorite : *elle produit une lumière éblouissante et pénétrante qui endort*[1]. »

Le cor d'Astolphe.

Lorsque Astolphe fut sorti des jardins d'Alcine, la fée Logistille lui donna un cor merveilleux.

« Pour que les enchantements n'eussent plus de puissance sur lui[2], Logistille donna au duc Astolphe un livre qui enseignait à se garantir des charmes et des arts magiques. Elle lui fit encore un autre présent qui, par son prix, dépassait tous ceux que les mortels pourraient faire : *c'était un cor qui rend un son si terrible qu'il fait fuir tous ceux qui l'entendent* ; il ne peut se trouver au monde un homme, d'un cœur si vaillant, qu'il ne prenne la fuite dès que ses oreilles en sont frappées. Le bruit du vent, le tremblement de la terre et le tonnerre ne sont rien en comparaison. » *Roland furieux*, XV, 13-15.)

Cette fiction se trouve aussi dans le *Mahâbhârata*.

La conque Dêvadatta[3]. — Le génie Maya bâtit pour Youdhichthira un palais merveilleux, un château céleste, orné de pierres précieuses et célèbre dans les trois mondes. Il donna à Bhîmaséna une massue incomparable, et à Ardjouna, *une conque sans égale, nommée Dêvadatta* (*Dieu-donnée*) : *le son que celle-ci rendait faisait trembler tous les êtres*[4].

Rapprochements avec le Harivansa.

Astolphe descend dans l'Enfer et monte au Paradis terrestre.

« Astolphe, par le son de son cor merveilleux, avait mis en fuite

1. Voy. ci-dessus, p. 532.

2. Astolphe, chevalier français, cousin de Renaud et de Roland, avait été changé en myrte par Alcine (imitation de l'aventure de Polydore, dans l'*Énéide*, III, 22). Logistille lui avait rendu sa forme première.

3. *Mahâbhârata*, Sabha-Parva; trad. de Fauche, t. II, p. 321.

4. Arioste a rendu exactement cette idée par ces deux vers :

Dico che 'l corno è di sì orribil suono,
Che ovunque s'ode fa fuggir la gente.

les Harpies[1] qui infestaient le palais de Prêtre Jean, roi d'Éthiopie. En les poursuivant sur son hippogriffe, il arrive à une montagne au pied de laquelle se trouve une grotte profonde par laquelle on peut descendre à l'Enfer. Il y entre lui-même avec les Harpies. Mais il en sort bientôt pour monter au Paradis terrestre.

« Le paladin chasse avec l'horrible son du cor les Harpies qui fuient terrifiées devant lui. Il arrive enfin au pied de la montagne, où les monstres étaient entrés dans une grotte souterraine. Il écoute, les oreilles tendues vers le soupirail, et il entend l'air retentir de gémissements éternels. Il ne peut douter que ce bruit ne sorte de l'Enfer. Il prend la résolution d'y entrer, afin de voir ceux qui ont perdu la clarté du jour : « Que puis-je craindre en pénétrant dans cette grotte, dit-il? *N'ai-je pas toujours à mon service le cor que je porte avec moi? Je pourrai, grâce à lui, mettre en fuite Pluton et Satan lui-même*[2]. » A ces mots, il descend de son coursier ailé, l'attache à un arbre, et se laisse glisser dans l'antre. Mais il est suffoqué par une fumée noire et piquante. A mesure qu'il avance, les ténèbres s'épaississent. Après avoir écouté le récit de Lydia, fille du roi des Lydiens, qui lui apprend les peines réservées aux amants ingrats et perfides[3], il retourne sur ses pas et sort de l'antre, laissant derrière lui cette triste fumée. Puis il se rafraîchit à une source, dans laquelle il se lave depuis les pieds jusqu'à la tête.

Remontant sur l'hippogriffe, il s'élève dans les airs, désireux d'atteindre la cime de la montagne que l'on présume toucher le cercle de la lune. Les fleurs que la nature a semées sur ces plages délicieuses peuvent être assimilées à l'or, au saphir, aux rubis, aux topazes, aux diamants et aux perles[4]. Les feuilles des arbres, qui ne cessent de produire des fleurs et des fruits, ne sont pas moins dignes d'admiration. On entend sous les rameaux le gazouillement d'oiseaux dont le plumage reproduit dans toutes leurs nuances l'azur, le blanc, le vert, le rouge et le jaune. Le murmure des ruisseaux et la limpidité des lacs charment les oreilles et les yeux. Un vent doux et frais agite l'air qu'on y respire et ne permet pas à la chaleur du jour d'y être jamais importune. Le souffle du zéphyr dérobe aux fleurs, aux fruits et à la verdure, leurs plus douces odeurs, et de ces parfums réunis se forme un délicieux mélange dont la suave exhalaison nourrit

1. Cet épisode est imité de l'*Énéide*, III, 225.

2. De même Krichna soumet à sa puissance Yama par le son de sa conque merveilleuse. Voy. p. 536.

3. Voy. ci-dessus les *Champs de Pleurs*, p. 387.

4. Cette description du *Paradis terrestre* doit être comparée à celle du *mont Mérou* (p. 266) et à celle du *Swarga* (p. 268).

les âmes. Au milieu de la plaine s'élève un palais, dont les murs sont entièrement formés d'une seule pierre précieuse, plus brillante et plus vermeille que l'escarboucle[1]. Sous le brillant vestibule de cette admirable demeure, un vieillard (saint Jean l'évangéliste) se présente au devant d'Astolphe; il porte une simarre blanche et un manteau couleur de pourpre. Ses cheveux sont blancs; sa barbe, également blanche et épaisse, lui descend sur la poitrine; son aspect est si vénérable qu'on reconnaît en lui un des élus du Paradis terrestre...

Après s'être entretenu avec Astolphe sur Charlemagne et sur Roland, le vieillard dit au chevalier : « Vous devez faire avec moi un second voyage et quitter tout à fait la terre. J'ai ordre de vous conduire sur le char du prophète Élie dans le cercle de la lune, la plus voisine des planètes qui errent autour de nous. C'est là que vous trouverez le remède qui doit rendre la sagesse à Roland[2]. » (*Roland furieux*, XXXIV.)

De même que Astolphe descend dans l'Enfer avec un cor magique et monte au ciel sur un hippogriffe, Krichna, dans le *Harivansa*, pénètre dans le royaume de Yama avec une conque merveilleuse et monte au Swarga sur le dos de l'oiseau Garoudha.

Krichna descend dans l'Enfer[3]. — « Krichna avait appris du brâhmane Sandipani l'art de la guerre. A la fin de son éducation militaire, il demanda à son maître quel présent il pouvait lui offrir. Celui-ci, qui connaissait tout le pouvoir de Krichna, lui répondit : « J'avais un fils unique dont je regrette vivement la perte : il a été entraîné dans les flots de la mer, en se rendant en pèlerinage au lac sacré de Prabhâsa (près de Dwâravatî). Veuille bien me le rendre. » Krichna prit la conque connue des Dévas et des hommes sous le nom de *Pântchadjanya* et se rendit dans la grande ville où réside Yama[4]. *Là, il fit retentir le son de sa conque et il effraya tout le royaume des morts*[5]. Yama se soumit à sa puissance : il lui rendit l'enfant de Sandipani, brillant de beauté et de jeunesse. »

Krichna monte au Swarga[6]. — « Vainqueur de Naraka, fils de la Terre,

1. Voy. ci-dessus, p. 70, n. 1, et p. 174, n. 1, 3.
2. Astolphe est conduit par saint Jean dans un vallon de la lune où se trouve miraculeusement réuni tout ce que les hommes perdent par leur faute, ou par les injures du temps, ou par le hasard. Il en rapporte dans une fiole la raison de Roland.
3. *Harivansa*, Lect. LXXXIX; trad. de Langlois, t. I, p. 381.
4. Voyez ci-dessus, p. 48.
5. Voyez ci-dessus, p. 535.
6. *Harivansa*, Lect. CXXI; trad. de Langlois, t. I, p. 528.

Krichna s'empara de ses richesses, et reporta à Aditi, mère des Dévas, les pendants d'oreilles qui lui avaient été dérobés par le roi des Rakchasas (démons). *Il monta sur le dos de Garoudha qui arriva bientôt, avec la rapidité du vent, dans le voisinage du soleil et de la lune*[1]. D'abord il contempla le Mérou, au sommet duquel habitent des Génies divins. Ensuite, il découvrit le monde de toute pureté, le *Dévaloca* (le lieu des Dévas) et entra dans la demeure d'Indra, son frère. Là, il descendit de dessus Garoudha, salua le roi des Dévas, et se rendit avec lui au palais merveilleux d'Aditi, leur mère. Après avoir reçu ses pendants d'oreilles, Aditi serra dans ses bras ses deux enfants, et leur adressa des paroles pleines de tendresse. Ensuite Krichna parcourut le jardin d'Indra et y remarqua le Pâridjâta, arbre charmant, toujours couvert de fleurs qui répandent une odeur pure et suave[2]. Il l'arracha avec ses racines, le mit sur Garoudha et revint à Dwâravatî. »

Rapprochements avec le Râmâyana.

La fureur de Roland.

Le morceau le plus célèbre du poëme est celui qui lui a donné son titre, le tableau de la fureur de Roland. Il fournit à la Littérature comparée une étude aussi intéressante qu'instructive.

Lorsque la gracieuse Angélique est partie pour la Chine avec le beau Médor qu'elle a épousé dans une chaumière après l'avoir guéri de ses blessures, Roland, fatigué d'une longue course, arrive dans un frais vallon. Pendant qu'il y prend quelque repos, il y promène ses regards, et il aperçoit gravés sur l'écorce des arbres les noms d'Angélique et de Médor[3]. Il retrouve également leurs chiffres entrelacés sur les pierres d'une grotte tapissée de verdure[4], aux bords d'une claire fontaine. Il y lit une pièce de vers[5] où Médor célèbre son bonheur en termes qui excitent justement

1. Voyez ci-dessus, p. 535.
2. Le Pâridjâta a été décrit p. 402.
3. Il y a dans ce début des réminiscences de Virgile :

Tenerisque meos incidere amores
Arboribus : crescent illæ, crescetis amores. (*Églogues*, X, 53.)

4. Adspice ut antrum
Sylvestris raris sparsit labrusca racemis. (*Églogues*, V, 6.)

5. « Aimables plantes, herbe verdoyante, eau limpide, grotte obscure où, sous

sa jalousie. Cependant il cherche encore à se faire illusion sur l'inconstance de son amante. Comme le soleil est sur son déclin, que la fumée des foyers champêtres s'élève dans les airs[1] et que les bœufs reviennent à l'étable en mugissant, Roland entre dans la ferme la plus rapprochée pour y passer la nuit. Or la chambre qu'on lui donne est précisément celle qui a été occupée par Angélique et Médor, comme l'attestent les odieuses inscriptions qu'il aperçoit sur les murs. Pendant que le héros s'abandonne à de sombres pensées, l'hôte vient mettre le comble à son chagrin : il lui raconte, en vue de le distraire, l'aventure des deux amants, et il lui montre même, comme preuve de sa véracité, un bracelet qu'il a reçu en récompense de son hospitalité. Pénétré de douleur, Roland ne peut goûter aucun repos dans cette chambre maudite, et il y éprouve le sentiment d'horreur qui glace un berger lorsqu'il aperçoit un serpent dans l'herbe[2]. Alors il sort de ce lieu néfaste, et il va dans la forêt déplorer son malheur[3]. Au retour de l'aurore, il revoit encore ces arbres et cette grotte où sont inscrits des noms odieux. Transporté de fureur par leur aspect, il tire son épée, abat les arbres, entaille les pierres de la grotte et comble de débris la claire fontaine. Il finit par perdre complétement la raison ; il déracine les arbres, et, se servant d'un tronc de pin comme d'une massue, il fond sur les troupeaux et les bergers qu'il assomme ou met en fuite. (*Roland furieux*, analyse du chant XXIII.)

Le tableau qu'Arioste fait de la fureur de Roland correspond

votre délicieux ombrage, la belle Angélique, que tant de chevaliers aimèrent si longtemps en vain, a si souvent reposé nue dans mes bras, le pauvre Médor ne peut que vous louer pour vous récompenser des services que vous lui avez rendus. »

C'est un développement aussi spirituel que gracieux de deux vers de Virgile :

O quoties et quæ nobis Galatea locuta est!
Partem aliquam, venti, Divûm referatis ad aures. (*Églogues*, III, 72.)

1. Et jam summa procul villarum culmina fumant. (*Églogues*, I, 82.)

2. Frigidus, o pueri, fugite hinc, latet anguis in herba. (*Églogues*, III, 93.)

3. Roland exhale sa douleur dans une complainte de trois octaves (XXIII, 126-128), qui est un chef-d'œuvre de mauvais goût. C'est une suite de *concetti* semblable à ces *pointes* si justement ridiculisées par Boileau :

Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
Furent de l'Italie en nos vers attirées. (*Art poétique*, II, 105.)

En voici un échantillon :

« Ce ne sont pas là des larmes ; la source de ma vie s'échappe par le chemin des yeux. Ce ne sont pas là des soupirs ; l'amour, qui me brûle le cœur, produit ce vent en agitant ses ailes pour attiser le feu. »

au récit pathétique que Valmîki fait de la colère de Râma, quand il reconnaît que Sîtâ, son épouse bien-aimée, lui a été enlevée par Râvana (p. 452).

La colère de Râma[1].—« Quand Râma eut trouvé sa chaumière vide, qu'il eut regardé de tous côtés sans apercevoir nulle part son épouse, alors consterné et le visage desséché par la douleur, il dit ces mots : « Où est mon épouse, Lakchmana? En quel lieu a-t-elle été emmenée? Par qui a été tuée ou dévorée cette digne pénitente? Si, cachée derrière un arbre, Sîtâ, tu veux rire de moi, que la vive douleur où ton absence m'a jeté suffise à ton badinage. Ces bijoux d'or, Lakchmana, ces paillettes d'or répandues sur la terre avec cette guirlande formaient la parure de mon épouse. Vois : d'affreuses gouttes de sang couvrent de tous côtés la surface de la terre! Je pense que la sainte pénitente, déchirée et percée de leurs dents, fut mise en pièces ou même dévorée par des démons habiles à changer de forme... Les Rakchasas me font payer au centuple tout le mal qu'ils ont reçu de moi : cette représaille épouvantable mettra fin à ma vie!... Où est allée cette femme aux beaux yeux, aux belles dents, aux paroles toujours pleines de convenance? Où est allée ma souveraine, après m'avoir abandonné sous le poids de mon accablante douleur, comme la splendeur abandonne l'astre du jour sur le front du couchant? »

Alors Râma, secondé par Lakchmana, fouilla toute la montagne avec ses bois et ses bocages : il sonda avec lui les plateaux, les grottes et les viviers fleuris de ce mont aux cimes nombreuses; mais il ne put découvrir celle qu'il cherchait. Après ces vaines investigations, gémissant, consterné, il fut frappé de la douleur; il fut plongé un instant dans le délire. Il avait tous les membres agités, la connaissance éteinte, l'esprit hors de lui, l'âme brûlée par le chagrin.

Après avoir poussé des soupirs, Râma aux yeux de lotus jeta ce cri : « Ah, mon amie! où es-tu? vis-tu encore? » et il se laissa tomber à terre. Alors son frère chéri, dévoué, modeste, versé dans la science du devoir, Lakchmana, les mains jointes, chercha à le consoler. Mais lui, occupé seulement de son épouse bien-aimée que ses yeux ne voyaient plus, dit ces mots en gémissant : « Souverain des trois mondes, toi qui brisas les cités des géants, Indra, écoute-moi! Mon épouse chérie m'abandonne dans la saison de la vie où l'homme jeune goûte le plus le plaisir de posséder une épouse. Comme on regrette la fortune qu'on a perdue, les festins d'ambroisie dont on n'est plus le convive, le paradis même d'où l'on est tombé, je regrette la noble fille de Djanaka... Où est donc allée cette princesse qui savait dissiper tous mes chagrins, depuis que je

1. *Râmâyana*, Kanda III, Sargas LXVII-LXX; trad. de Fauche.

suis dépouillé de mon royaume et réduit à vivre d'aliments sauvages au milieu des forêts? »

Le sage Lakchmana, de qui le bras pouvait terrasser les héros des ennemis, répondit à Râma plongé dans le désespoir : « Loin de toi cette douleur! Homme supérieur, sois donc inébranlable! Cherche ton épouse avec moi, et tu retrouveras celle que tu as perdue. »

Tandis qu'ils s'entretenaient tous deux, ils aperçurent une guirlande de fleurs tombée à terre. Reconnaissant dans cette parure étendue sur le sol une tresse de fleurs qui attachait les cheveux de la Vidéhaine, Râma, consumé de chagrin, dit à son frère qui partageait sa douleur : « Je reconnais ces fleurs dont ma Vidéhaine s'est tressé tout à l'heure une guirlande au milieu de la forêt. » Puis il jeta avec colère ces mots à la montagne : « Montre-moi Sîtâ, de qui la couleur brille comme celle de l'or, ou je vais à l'instant, montagne, briser tes roches avec mes flèches aiguës! »

Dans le même temps que Râma menaçait ainsi la montagne, il vit un grand pied de Rakchasa imprimé sur la terre, et il dit : « Viens ici, Lakchmana; vois ce grand pied de Rakchasa! J'ai eu tort de menacer la montagne; car Sîtâ n'est point dans ses grottes. »

Lakchmana essaie de relever son courage, et Râma promet de suivre ses sages conseils. Cependant, emporté par la colère, il dit à son frère : « Sans doute l'Être ineffable qui est l'âme de tous les êtres n'a pour moi que du mépris; sans doute la miséricorde et la douceur lui déplaisent. En effet, j'ai abdiqué ma couronne, j'ai quitté ma mère malgré son affliction, et, mettant le devoir avant tout, je suis venu dans cette forêt. Mais en vain j'ai aimé le devoir, en vain je me suis conformé à la parole de mon père; cette fidélité à mon devoir n'a pu garantir Sîtâ contre la violence de son ravisseur... Si je voyais le traître par qui la pénitente Sîtâ a été dévorée ou enlevée, la paix serait donnée au monde! S'il en est autrement, pour venger Sîtâ, moi, qui ne suis qu'un homme, je verserai la terreur sur des êtres supérieurs à l'humanité avec des flèches pareilles aux flammes du feu. A peine aurai-je bandé mon arc, le cœur bouillant de colère, que tu verras soudain l'univers entier dépeuplé de Rakchasas : car je ne puis endurer cette injure. Si mes yeux ne revoient aujourd'hui mon épouse bien-aimée, de qui tous les pas sont réglés par le devoir, je bouleverserai le monde entier avec ses Rakchasas, ses enfants de Manou, ses Gandharvas, ses montagnes rocheuses. »

Lakchmana, qui n'avait pas encore vu son frère exalté par une telle fureur, lui adressa ces paroles, les mains jointes et la face desséchée par la douleur : « Toi qui fus jusqu'ici doux et modéré, qui as mis ton bonheur à faire le bien de toutes les créatures, n'abandonne pas ton naturel maintenant que tu es tombé sous le pouvoir de la colère. Une renommée sans tache n'est pas moins une qualité essentielle pour toi, que la splendeur

l'est pour la lune, la lumière pour le soleil, le mouvement pour le vent et la solidité pour la terre... Quand ta grandeur tend une main secourable à toutes les créatures qui ont besoin de secours, qui pourrait, digne enfant de Raghou, ne pas reculer devant la mort de ta femme? Les fleuves, les mers, les montagnes, les Gandharvas, les Dévas ne sont pas capables de te faire une offense, pas plus que les gens pieux à l'homme qui sacrifie. Ce qui te sied, héros, c'est de chercher, ton arc à la main, le coupable qui t'a ravi Sîtâ. Fouillons de concert les mers, les montagnes, les bois, les grottes, les cavernes et les lacs... Si, par des moyens doux, par la bienveillance et par la modestie, tu ne recouvres pas ta chère Sîtâ, alors tu anéantiras le monde avec tes flèches incomparables et pareilles aux tonnerres du grand Indra. »

Accueillant avec faveur ces paroles frappées du sceau de la vérité, Râma se mit à parcourir le monde avec son frère. »

Si l'on compare seulement sous le rapport de la pensée ces deux beaux morceaux du *Roland furieux* et du *Râmâyana,* on trouve qu'ils sont également parfaits, le second dans le genre pathétique, le premier dans le genre plaisant et gracieux auquel la langue italienne prête un charme inexprimable. Mais, si l'on examine les deux plans, celui d'Arioste a deux défauts graves qui ne se trouvent pas dans celui de Vâlmîki. D'abord Roland, après avoir, dans une situation dépeinte par l'auteur au point de vue comique, éprouvé des sentiments dont l'expression comporte une fine raillerie, change tout à coup de caractère, et l'amant, qui soupirait tendrement sur l'inconstance de sa Lycoris[1], devient sans transition un Ajax furieux qui assomme follement des pâtres et des troupeaux. Ensuite, les trois stances qu'Arioste met dans la bouche de Roland sont dans le style des *Précieuses ridicules*[2]. Au lieu de cela, Vâlmîki nous donne une aimable élégie, dans laquelle il établit un contraste pathétique entre l'aspect riant que la nature présente au printemps et la mélancolie qu'éprouve Râma privé de son épouse.

Mélancolie de Râma[3]. — « Regarde, dit Râma à son frère, ces bois ravissants de la Pampâ. Voici la saison où le souffle des vents est doux, où l'amour enflamme tous les êtres. Secoués par le souffle du zéphir les

1. Voyez Virgile, *Églogues*, X.
2. Voyez ci-dessus, p. 538, n. 3.
3. *Râmâyana,* Kanda III, Sarga LXXIX; trad. de Fauche.

arbres nous inondent de fleurs dans ces lits enchanteurs de verdoyants gazons[1]. Le vent nous caresse d'une haleine odorante comme le santal, et mêle son bruissement au bourdonnement des abeilles dans la forêt qu'elles embaument de miel. Le printemps est arrivé : les oiseaux le saluent par des gazouillements; moi, séparé comme je le suis de mon épouse aux grands yeux, je sens redoubler mon chagrin. Ce joyeux coq-d'eau suit dans cette jolie cascade sa poule favorite avec des chants de plaisir. Les bourdonnements que ces frelons sèment dans les airs consument mon cœur, privé que je suis de ma Sîtâ, de qui maintenant l'esprit s'éteint au milieu des larmes. Ce vent, dont la douce haleine nous ramène le plaisir, me brûle comme du feu quand je pense à ma bien-aimée! Les oiseaux joyeux s'appellent mutuellement avec un mélodieux ramage, et ce tableau attise mes désirs! Cette corneille, qui se balance ivre de joie à l'extrémité d'une branche, m'adresse, en inclinant son corps, un doux et gai salut. « Oiseau, va-t-en sous les yeux de ma Vidéhaine; porte-lui des nouvelles de ma santé, et reviens me dire comment va ma bien-aimée[2]. » Cette rivière aux eaux limpides, remplie de nénuphars blancs, est sillonnée par des oies et des cygnes, remplie d'éléphants et de gazelles qui viennent y étancher leur soif. Ma vue est éblouie, quand je regarde ces fleurs d'açokas et de lotus qui ressemblent aux yeux brillants de ma Sîtâ. Hélas! ma bien-aimée au teint d'or bruni, tu ne sais pas que je suis malheureux, que je suis perdu, que j'ai l'esprit égaré. »

1. Virgile a essayé de tracer un tableau semblable; mais il n'a que deux vers :

> Et nunc omnis ager, nunc omnis parturit arbos,
> Nunc frondent sylvæ, nunc formosissimus annus. (*Églogues*, III, 56.)

2. Cette idée, seulement effleurée par Vâlmîki, s'est souvent présentée à l'esprit des poëtes et leur a fourni des images touchantes. Telle est la chanson où Béranger suppose qu'un prisonnier s'adresse à des *hirondelles* et leur demande des nouvelles de sa famille :

> « L'une de vous peut-être est née
> Au toit où j'ai reçu le jour;
> Là, d'une mère infortunée
> Vous avez dû plaindre l'amour.
> Mourante, elle croit à toute heure
> Entendre le bruit de mes pas.
> Elle écoute, et puis elle pleure.
> De son amour ne me parlez-vous pas? »

Rapprochements avec les Mille et une nuits.

Astolphe et Joconde.

Boileau, dans sa *Dissertation critique sur Joconde,* a comparé la nouvelle de La Fontaine avec celle d'Arioste. Mais, par suite de son goût exclusif pour l'antiquité grecque et latine, il n'a point examiné à quelle source Arioste avait puisé; il a omis ainsi un élément essentiel de la discussion : car, pour juger dans quelle mesure le récit d'Arioste est original, il faut savoir qu'il a pour modèle le conte qui forme le prologue des *Mille et une nuits.*

Schahriar et Schahzenan.	*Astolphe et Joconde.*
Schahriar, souverain de l'Inde, avait donné le royaume de Tartarie à son frère Schahzenan. Comme il l'aimait beaucoup, il l'invita, au bout de dix ans, à venir le voir.	Astolphe, roi des Lombards, était plus fier de sa beauté que de sa puissance. Ayant entendu dire qu'un gentilhomme nommé Joconde était plus beau que lui, il désira le connaître et le fit venir à sa cour.
Ayant tout réglé, Schahzenan sortit de Samarcande. Mais, voulant encore embrasser la reine, il revint seul dans son palais. Entrant sans bruit dans son appartement, il trouva son épouse endormie à côté d'un des derniers officiers de sa maison. Transporté de colère, il tira son sabre et les tua d'un seul coup; puis il jeta leurs cadavres dans un fossé du palais, et rejoignit l'escorte qui l'attendait hors de la ville.	Joconde, qui venait de se marier, se décida avec peine à se séparer de sa jeune épouse qui, fondant en pleurs, assurait qu'elle ne pourrait supporter une absence de deux mois sans en mourir de chagrin. Après l'avoir consolée, il partit; mais il se rappela qu'il avait oublié de prendre une croix que son épouse lui avait donnée comme souvenir. Il revint la chercher, et, descendant à sa maison, il trouva son épouse endormie à côté d'un jeune page. Il pensa d'abord à tirer son épée pour tuer les deux coupables; mais l'amour le retint, et il sortit sans rien dire[1].

1. Boileau dit judicieusement que le récit d'Arioste pèche ici contre la vraisemblance : la passion devait porter le mari outragé à punir la perfidie de sa femme (comme le fit Schahzenan), plutôt qu'à supporter patiemment un affront aussi

Schahzenan fut reçu magnifiquement par Schahriar. La joie de revoir son frère lui faisait oublier son chagrin tout le temps qu'il passait avec lui; mais, lorsqu'il était seul, il pensait sans cesse à l'infidélité de son épouse, de telle sorte qu'il finit par laisser voir la tristesse dont il était atteint.

Un jour que Schahriar était allé seul à la chasse, il s'assit à une fenêtre qui avait vue sur le jardin. Pendant qu'il examinait les beautés de ce lieu, il vit s'ouvrir une porte secrète par laquelle la sultane sortit avec des femmes. Lorsqu'elles eurent quitté leurs voiles, il reconnut qu'il y avait dix noirs, qui prirent chacun leur maîtresse; la sultane, de son côté, appela un noir nommé Masoud, qui descendit d'un arbre. Enfin, par ce qui se passa alors, il reconnut que son frère n'était pas moins à plaindre que lui. Jugeant que c'était une infortune commune, il reprit son appétit et sa bonne humeur.

Schahriar remarqua que son frère avait un air enjoué qu'il ne lui avait pas encore vu. Il lui en demanda la cause, et apprit, après

Joconde fut accueilli amicalement par Astolphe. Mais, ni les jeux auxquels il assistait, ni la musique qu'il entendait, rien ne pouvait lui faire oublier la perfidie de son ingrate épouse; il trahissait son chagrin par l'altération de son visage, de telle sorte qu'il n'avait plus sa beauté si vantée.

Un jour qu'il se promenait dans une salle solitaire et obscure, il remarqua une fente d'où s'échappait un rayon de lumière; il y porta ses regards par curiosité et découvrit une chose étrange : dans un appartement secret où l'œil pénétrait par la fente, la reine tenait entre ses bras un nain de la cour et se livrait avec lui à des ébats amoureux. Cette aventure le consola, en lui montrant qu'un prince aussi beau que puissant éprouvait la même disgrâce que lui. Il en conclut que toutes les femmes étaient infidèles et qu'il n'avait pas reçu un affront particulier; par suite, il recouvra sa gaieté et son embonpoint.

Étonné du changement qui s'était opéré dans Joconde, Astolphe le pressa de lui en faire connaître la raison. Joconde lui raconta d'abord

indigne qu'inattendu. La Fontaine motive mieux la conduite de Joconde, en supposant qu'il craignit d'être déshonoré s'il faisait un éclat :

Tous deux dormoient; dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis est qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire
Est le plus sûr de la moitié.
Soit par prudence ou par pitié,
Le Romain ne tua personne.

beaucoup d'instances, d'abord le malheur de son frère, puis le sien propre. Par une absence feinte et un retour inopiné, il s'assura de l'infidélité de la sultane. Dans le premier transport de sa colère il résolut de quitter sa capitale et d'aller voyager dans des États étrangers; mais son frère lui fit promettre de revenir s'ils rencontraient quelqu'un de plus malheureux qu'eux.

Étant sortis secrètement du palais, ils passèrent la première nuit sous des arbres. Le lendemain matin, ils traversèrent une prairie qui les conduisit au bord de la mer. Là ils s'assirent pour se reposer; mais, ayant entendu un grand bruit, ils montèrent sur un arbre pour se cacher. Ils virent alors sortir de l'eau un géant noir et hideux, qui vint s'asseoir au pied de l'arbre; puis, mettant à terre une caisse de verre qu'il avait apportée sur sa tête, il en ouvrit les serrures avec des clefs qu'il avait à sa ceinture. Il en tira une dame richement habillée qu'il fit asseoir à côté de lui, puis s'endormit. Pendant qu'il reposait, la dame aperçut les princes; les menaçant d'éveiller le génie, elle les obligea d'abord de descendre, puis de se prêter à ses désirs; elle finit par leur demander leurs bagues pour compléter la centaine de bagues par lesquelles elle comptait les hommes auxquels elle avait accordé ses faveurs[1].

Conclusion. — Après cette aventure; puis l'ayant adroitement préparé à apprendre la vérité, quelque triste qu'elle fût, il lui fit voir l'étrange spectacle dont il avait été témoin lui-même. Quand la première indignation du roi se fut calmée, il lui proposa de voyager pour se distraire et s'assurer par sa propre expérience qu'il n'était point de femme fidèle à son mari.

Ayant approuvé la proposition de Joconde, le roi parcourut avec lui l'Italie, la France et l'Espagne, et tous deux acquirent la preuve que la chasteté ne se trouvait pas plus chez les autres femmes que chez les leurs. Fatigués de leurs bonnes fortunes, ils prirent pour maîtresse commune la fille d'un aubergiste espagnol. Ils pensaient n'avoir à craindre d'elle aucune infidélité; mais ils furent trompés d'une façon plaisante. Une nuit qu'ils reposaient dans le même lit avec leur maîtresse entre eux, un valet, qui était l'amant de la jeune fille, se glissa sous le drap, satisfit sa passion et se retira sans être aperçu. Astolphe et Joconde crurent chacun que l'un d'eux avait abusé de ses droits. Un débat s'étant élevé à ce sujet, ils obligèrent la jeune fille de leur avouer la vérité. Convaincus par cette dernière épreuve qu'il était impossible de se préserver de la trahison d'une femme, ils revinrent chez eux et oublièrent le passé.

Conclusion. — Un sage vieillard

1. La dame ajouta : « Ce vilain génie a beau m'enfermer dans une caisse de verre et me tenir cachée au fond de la mer, je ne laisse point de tromper ses soins. Vous le voyez : *quand une femme a formé un projet, il n'y a point de mari ni d'amant qui*

ture, le sultan mit à mort la sultane. Pour ne plus être exposé à un nouvel outrage, il ordonna à son visir de poignarder chaque fille avec laquelle il aurait passé une seule nuit. Mais la belle et spirituelle Schéhérazade obtint sa grâce en le charmant par ses récits; elle détruisit ses préventions contre la fidélité des femmes, et lui fit révoquer son ordre cruel.

qui avait entendu ce récit protesta contre les conséquences exagérées qu'on en tirait: on a tort d'attribuer à toutes les femmes les vices de quelques-unes ; il est facile d'en citer dont la vertu n'a reçu aucune atteinte par suite de leurs actions ou de leurs pensées.

Il est évident que Arioste a connu le conte oriental qui sert de prologue aux *Mille et une nuits*[1]. D'ailleurs ce recueil renferme beaucoup de récits empruntés aux Grecs et aux Indiens. En voici deux exemples : 1° l'aventure d'Ulysse et de ses compagnons dans l'antre du Cyclope a servi de modèle au troisième voyage de Sindbad-le-Marin; 2° la pieuse légende de Brahmadatta et de Saunatî, que nous avons donnée ci-dessus (p. 223-224), est transformée en une fable burlesque (*l'Ane, le Bœuf, le Laboureur*), où un homme, qui a le privilége de comprendre le langage des bêtes, comme Brahmadatta, corrige à coups de bâton la curiosité de sa femme qui, par ses pleurs, veut le forcer à lui raconter le plaisant entretien de l'âne et du bœuf.

puisse en empêcher l'exécution. Les hommes feraient mieux de ne pas contraindre les femmes; ce serait le moyen de les rendre sages. »

Ces maximes sont empruntées aux *Lois de Manou* (IX, § 10, 12) :

« *Personne ne parvient à tenir les femmes dans le devoir par des moyens violents...* Renfermées dans leur demeure, sous la garde d'hommes fidèles et dévoués, les femmes ne sont pas en sûreté. *Celles-là seulement sont bien en sûreté qui se gardent elles-mêmes par leur propre volonté.* »

Molière a composé sur ces mêmes maximes des vers bien connus:

Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté;
On le retient fort mal par tant d'austérité;
Et *les soins défiants, les verrous et les grilles*
Ne font pas la vertu des femmes et des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir. (*L'École des maris*, I, II.)

1. L'aventure se trouve aussi dans les *Contes d'un Perroquet* (*Toûti-Nameh*).

RABELAIS

Comme les conteurs du moyen âge, Rabelais a fait des emprunts à l'Orient. Nous citerons à ce sujet un charmant fabliau qui a servi de modèle à La Fontaine pour l'*Huître et les Plaideurs*.

Le Facquin et le Rostisseur[1]. « A Paris, en la rostisserie du petit Chastelet, au-devant de l'ouvroir d'un rostisseur, un facquin mangeoit son pain à la fumée du rost, et le trouvoit, ainsi parfumé, grandement savoureux. Le rostisseur le laissoit faire. Enfin, quand tout le pain fut baufré, le rostisseur happe le facquin au collet, et vouloit qu'il lui payast la fumée de son rost. Le facquin disoit n'avoir en rien ses viandes endommagé, rien n'avoir du sien prins, en rien ne lui estre débiteur. La fumée dont estoit question évaporoit par dehors : ainsi comme ainsi se perdoit-elle ; jamais n'avoit esté ouï que dans Paris on eust vendu fumée de rost en rue. Le rostisseur répliquoit que de fumée de son rost n'estoit tenu de nourrir les facquins, et renioit, en cas qu'il ne le payast, qu'il lui osteroit ses crochets. Le facquin tire son tribart et se mettoit en défense.

L'altercation fut grande : le badault peuple de Paris accourrut au débat de toutes parts. Là se trouva à propos Seigni Joan, le fol, citadin de Paris[2]. L'ayant apperceu, le rostisseur demanda au facquin : « Veulx-tu sus notre différent croire ce noble Seigni Joan ? — Oui, » respondit le facquin. Adoncques Seigni Joan, après avoir leur discord entendeu, commanda au facquin qu'il lui tirast de son bauldrier quelque pièce d'argent. Le facquin lui mist en main un tournois Philippus. Seigni Joan le print et le mist sur son épaule gauche, comme explorant s'il estoit de poids ; puis le timptoit sus la paulme de sa main gauche, comme pour entendre s'il estoit de bon alloi ; puis le posa sus la prunelle de son œil droict, comme pour voir s'il estoit bien marqué. Tout ce fut faict en grand silence de tout le badault peuple, en ferme attente du rostisseur et désespoir du facquin. Enfin le feit sus l'ouvroir sonner par plusieurs fois. Puis, en majesté présidentale, tenant sa marotte au poing, comme si fust un sceptre, et affublant en teste son chaperon de martres singeresses à aureilles de papier fraisé à poincts d'orgues, toussant préalablement deux

1. Rabelais, *Pantagruel,* III, XXXVII. — *Facquin,* de l'italien *facchino,* signifie *porte-faix.*

2. Dans la fable de La Fontaine, Perrin Dandin joue le rôle de Seigni Joan.

ou trois bonnes fois, dist à haulte voix : « La Court vous dict que le facquin qui ha son pain mangé à la fumée du rost, civilement ha payé le rostisseur au son de son argent. Ordonne la dicte Court que chascun se retire en sa chascunière, sans despens, et pour cause. »

Ce fabliau est imité des *Avadânas* (apologue xxv).

La promesse vaine et le vain son. « *N'estimez que ce qui est vrai et réel.* — Un musicien faisait un jour de la musique devant un roi, qui lui promit mille pièces d'or. Il demanda ensuite cette somme au roi; mais le roi la lui refusa. « Tout à l'heure, lui dit-il, tu as fait de la musique et tu as réjoui mon oreille par de vains sons. Si je t'accordais la somme promise, je te donnerais quelque chose de solide pour du bruit. »

Rabelais, comme Boccace et Arioste, doit beaucoup à l'Orient. Par exemple, pour le fond et pour la forme, l'*éducation de Gargantua* est imitée de l'*éducation de Bharata* dans le *Râmâyana*[1].

Voyage de Bharata au palais de son aïeul maternel. « Le roi Daçaratha manda son fils Bharata et lui dit : « Si notre toit sert de demeure à ton oncle, mon enfant, c'est qu'il est venu pour t'emmener chez ton aïeul maternel. » Ces paroles entendues, Bharata se disposa pour le départ. Quand tout fut prêt, il adressa ses salutations au magnanime auteur de ses jours, et lui dit, dans l'attitude de l'*andjali :* « Octroie-moi, père, congé de partir. » Et son père, le baisant sur la tête, en même temps qu'il le serrait dans ses bras, lui dit au milieu de la foule réunie :

1. *Plan d'études.* — Bharata et Gargantua joignent également aux exercices corporels la connaissance des arts mécaniques, des sciences, des lettres, de la philosophie et de la théologie. Voy. p. 590, n. 1.

Plan dramatique. — Daçaratha, roi d'Ayodhyâ, envoie son fils Bharata chez son aïeul maternel pour achever ses études; il lui recommande, dans un éloquent discours, une sage conduite, un travail assidu, un grand respect pour ses précepteurs : c'est le modèle de la lettre adressée par Gargantua à Pantagruel. — Bharata entre en triomphe sur son char dans la capitale de son aieul maternel; puis, après plusieurs années de travail, il envoie un messager faire à Daçaratha le tableau des connaissances qu'il a acquises. De même Gargantua, envoyé à Paris par son père Grandgousier, entre dans la ville sur son énorme jument, au grand ébahissement des habitants, et « est institué par Ponocratès en telle discipline qu'il ne perdait heure du jour, » ainsi que « Bharata n'avait pas un moment d'oisiveté. »

Râmâyana, I, LXXIX, LXXX; trad. de Val. Parisot, p. 318-326.

La Vie de Gargantua et de Pantagruel, I, XVI-XXIV ; II, VIII.

« Va, gracieux enfant, va, et que le bonheur t'accompagne à la demeure de ton aïeul maternel; mais auparavant écoute ce que je vais te commander et mets ton attention à l'exécuter.

» De ces lieux à ceux qu'habite le père de ta mère, aie pour compagnon de voyage ton frère Çatroughna : car il t'est dévoué. Regarde-le donc comme *un autre toi-même*, et veille à son salut comme au tien.

» Ton oncle a droit de ta part à la même obéissance que moi; et ton aïeul maternel doit être à tes yeux digne des mêmes respects qu'un Déva.

» Joins la modestie aux bonnes mœurs, mon fils; ne sois pas égoïste, et rends aux brâhmanes, tes maîtres, en qui surabondent la science divine et la bonne conduite, un culte fervent et zélé. Il faut saisir comme l'ambroisie (*amrita*) les paroles qu'ils profèrent. C'est de leurs leçons que découle la connaissance des *Védas*, de l'impérissable code des devoirs et du code multiple de l'administration, comme la théorie du maniement de l'arc; ne songe à les tenir que de là.

» Que le dos du cheval, que les chars et les éléphants soient pour toi l'objet d'exercices assidus. Occupe-toi des sciences des Gandharvas (musique, danse, représentations scéniques), et suis-les jusqu'au bout, mon enfant. Sois versé aussi dans les professions mécaniques et libérales. *Un moment d'oisiveté, ne fût-ce qu'un, ne saurait te porter utilité.* »

Ces paroles prononcées, Daçaratha, la voix balbutiante par l'effet des pleurs, dit à Bharata : « Va mon fils. »

Le prince salua son père, et partit accompagné de ministres, de généraux, de chars, d'infanterie et de cavalerie. Après avoir franchi bois, rivières et monts délicieux, il atteignit le séjour enchanteur de son aïeul maternel et lui fit annoncer son arrivée. Le roi, transporté de joie, prescrivit de faire entrer Bharata au milieu des plus grands honneurs dans la ville, où se déroulait, semée de sable et décorée de touffes de fleurs, la route royale rafraîchie par d'abondantes irrigations, embaumée d'aromatiques vapeurs. C'est ainsi que, au son des instruments qui versaient l'allégresse, et tandis que les plus gracieuses bayadères dansaient devant lui, la cité, sous l'empire de la cadence, vit entrer Bharata. »

Après avoir salué son aïeul, Bharata lui demanda de lui indiquer des maîtres dans les diverses sciences (Voy. p. 590). Quand l'essence des connaissances lui fut devenue familière, il expédia à son père un messager qui lui dit : « O Indra des rois, Bharata réalise ta parole. L'art du maniement de l'arc, les *Védas*, le code des règles administratives, le code de l'utilité, il les sait à fond; les exercices gymnastiques, l'habileté à régir l'éléphant, l'adresse à conduire un char, il y excelle; l'écriture, le dessin, le saut, la nage, la marche des astres, autant de matières dans lesquelles il est versé. Un mot de toi a été pour lui un aiguillon. Telles sont les occupations auxquelles Bharata s'est livré depuis qu'il s'est éloigné de ta radieuse présence. »

CHARLES PERRAULT

CONTES DU TEMPS PASSÉ.

Après avoir été longtemps négligés, les Contes de Charles Perrault ont retrouvé auprès du public la faveur qui les accueillit à leur apparition. M. Gustave Doré les a illustrés par ses dessins dans un livre splendide. Des savants les ont pris pour sujet de leurs recherches : M. André Lefèvre en a donné une édition critique, et, dans son introduction, a essayé d'en expliquer l'origine par les mythes antiques de l'aurore, du soleil, du printemps ; M. Gaston Paris a publié une ingénieuse étude sur le *Petit Poucet,* dans lequel il croit retrouver la personnification de la Grande Ourse[1]; enfin M. Deulin, l'auteur des *Contes de ma mère l'Oye avant Perrault*[2], a combattu les hypothèses de ses prédécesseurs avec autant d'esprit que d'érudition, en comparant les différentes versions qui ont eu cours sur chaque conte chez les peuples de l'Europe. Cette méthode nous paraît être la seule qui puisse résoudre le problème des origines ; mais c'est à la condition de remonter jusqu'à l'Inde, comme Me Foucaux l'a fait pour *Peau d'âne*[3].

Nous allons examiner à ce point de vue les contes sur lesquels nous croyons pouvoir donner quelques indications nouvelles.

1. André Lefèvre, *Les Contes de Charles Perrault,* 1875 ; Gaston Paris, *Le Petit Poucet et la Grande Ourse,* 1875.

2. Charles Deulin, *Les Contes de ma mère l'Oye avant Perrault* (Dentu), 1879.

3. Me Foucaux, *La fausse Vieille,* dans les *Contes et Légendes de l'Inde* (1878).

Les souhaits ridicules. Ce conte de Perrault, comme la fable de La Fontaine (*Les Souhaits*), dérive d'un apologue du *Pantchatantra* par l'intermédiaire de fabliaux.

Les souhaits[1]. « Il y avait un tisserand nommé Mantharaka (Niais). Comme un jour il travaillait, son métier se brisa. Il prit une hache et se rendit au bord de la mer. Là, il vit un grand arbre et se prépara à l'abattre. Mais dans cet arbre résidait un Esprit[2], qui dit : « Hé! Cet arbre est ma demeure ; il faut donc l'épargner ; car ici le vent, rafraîchi par le contact des flots de la mer, touche mon corps et je suis très-heureux. — Si je n'ai point de bois, reprit le tisserand, ma famille souffrira de la faim. Va-t'en donc vite ailleurs, afin que je coupe cet arbre. — Demande quelque chose que tu désires, répondit l'Esprit, mais épargne cet arbre. — Si c'est ainsi, dit le tisserand, je vais chez moi consulter mon ami et ma femme, et je reviens. »

Comme il entrait dans le village où il habitait, il vit son ami le barbier et le pria de lui donner son avis. « Mon cher, répondit le barbier, demande la royauté, afin que toi roi et moi ton ministre, après avoir joui tous deux du bonheur dans ce monde, nous jouissions du bonheur de l'autre monde. — Soit! dit le tisserand ; mais je vais consulter aussi ma femme. — Il n'est pas convenable de tenir conseil avec les femmes, reprit le barbier ; elles ne pensent qu'à leur intérêt, et ne songent qu'à leur plaisir. » Néanmoins, le tisserand alla trouver sa femme, lui fit connaître la promesse de l'Esprit et l'avis du barbier. Elle répondit : « Fils d'un vénérable, on dit que le sage ne doit pas tenir conseil avec des danseurs, des chanteurs, des barbiers, des jardiniers, des gens de basse condition. Outre cela, la condition de roi est une suite continuelle de peines, parce qu'il faut penser à la paix, à la guerre, à l'attaque, à la défense, à l'alliance offensive et défensive, à la duplicité, *et cetera*. Jamais elle ne donne de satisfaction à l'homme[3]. — Tu dis vrai, reprit le tisserand ; que dois-je donc demander? — Jusqu'ici, répondit-elle, tu ne fais jamais qu'une pièce d'étoffe à la fois. Avec cela, nous payons nos dépenses. Maintenant demande pour toi une seconde paire de bras et une seconde tête[4], afin de fabriquer une pièce d'étoffe par devant et une par derrière.

1. *Pantchatantra,* V, VIII ; trad. de Lancereau, p. 333. Nous abrégeons un peu.

2. La Fontaine se sert de l'équivalent employé par les fabliaux, *Follet.* Perrault le remplace par *Jupiter,* invention malheureuse pour un conte populaire.

3. La Fontaine n'a connu que cette première partie de la fable sanscrite. Il en a tiré un récit aussi remarquable par l'élégance du style que par l'élévation de la morale, en remplaçant le *souhait de la Royauté* par le *souhait de l'Abondance.*

4. Ce souhait s'explique par ce fait que Brahmâ est représenté souvent avec deux

Alors avec le prix de l'une nous payerons les dépenses de la maison ; avec le prix de la seconde tu feras ce qui te restera à faire : tu seras un objet d'éloges pendant ta vie, et tu gagneras les deux mondes[1]. » Le tisserand approuva ce conseil et alla demander à l'Esprit une seconde tête et une seconde paire de bras. Comme il retournait chez lui, le cœur joyeux, les gens crurent qu'il était un rakchasa[2] ; ils le frappèrent à coups de bâton et de pierres, et il mourut[3].

Voilà pourquoi je dis : « Celui qui n'a point par lui-même de sagesse, et qui ne suit pas le conseil d'un ami, va à sa perte, comme Mantharaka[4]. »

têtes et quatre bras. Comme il était inintelligible pour les chrétiens, les auteurs de fabliaux, qui se sont approprié la seconde partie de l'apologue sanscrit, ont dû imaginer une aventure qui fût conforme aux croyances et aux mœurs de ceux à qui ils s'adressaient. Ils n'ont conservé que l'idée d'un souhait imprudent.

1. « Tu seras honoré sur la terre et tu iras au paradis. »

2. Un *rakchasa* est un démon qui prend des formes diverses. Voyez p. 523, n. 1.

3. Dans les fabliaux, au lieu d'un malheur irrémédiable, comme la mort du tisserand, il y a ordinairement trois souhaits dont le troisième remet les choses en l'état. Telle est la fable de Marie de France, intitulée *Dou vilain qui prist un Folet* (*Poésies de Marie de France,* publiées par M. de Roquefort, t. II, p. 140) ; le Follet donne trois souhaits au vilain ; un jour qu'ils mangent l'échine d'une brebis, la femme, ne pouvant prendre avec les doigts la moëlle de l'os, souhaite que son mari ait le bec d'une bécasse ; le mari, surpris et indigné, demande qu'elle soit arrangée de la même façon. Marie de France les laisse tous deux dans l'embarras sans énoncer leur troisième vœu, qu'il est facile de deviner. Le récit de Perrault procède de même, mais il attribue l'imprudence au mari. Il a d'ailleurs une origine assez ancienne. En effet, le conte indien des *Souhaits* avait passé dans le *Livre de Sendabad,* qui fut mis en hébreu dans les *Paraboles de Sendabar* (traduites par Carmoly, 1849), en grec dans le *Livre de Syntipas* (publié par Boissonade, 1838), en latin dans l'*Histoire des sept sages de Rome* ou *Dolopathos*. Or, d'après le *Livre de Syntipas,* un homme avait un démon avec l'aide duquel il exerçait la médecine, dévoilait les mystères, et gagnait ainsi beaucoup d'argent. Un jour le génie lui dit : « Je vais te quitter ; mais, avant de partir, je veux te donner trois formules au moyen desquelles tout ce que tu demanderas au dieu te sera aussitôt accordé. » L'homme, par le conseil de sa femme, commence par faire un souhait ridicule, qui est devenu dans le récit de Perrault le souhait d'une aune de boudin. (*Les Contes de ma mère l'Oye avant Perrault,* p. 70.)

Dans le *Belphégor* de Machiavel et de La Fontaine, le démon promet également à Mathéo d'exaucer trois fois sa prière. Cet épisode dérive évidemment du conte grec que nous venons de résumer.

4. Perrault a développé la morale de l'apologue sanscrit :

> Bien est donc vrai qu'aux hommes misérables,
> Aveugles, imprudents, inquiets, variables,
> Pas n'appartient de faire des souhaits ;
> Et que peu d'entre eux sont capables

Le maître Chat. L'*Aventure de Richyaçringa* contient l'idée première d'un des épisodes les plus connus du conte, celui où le maître Chat fait de son maître le *marquis de Carabas,* en forçant les paysans de lui attribuer les prairies qu'ils fauchent et les blés qu'ils moissonnent (p. 524, n. 1). De même que Lopamâda marie sa fille à Richyaçringa, de même le roi offre la main de sa fille au marquis de Carabas[1].

Quant à la fin du conte, où le Chat dévore l'Ogre changé en souris, elle est dans le goût des métamorphoses que raconte le *Mahâbhârata.* C'est ainsi que le mouni Agastya mange le démon Ilvala changé en bélier (Foucaux, *Épisodes du Mahâbhârata,* p. 192).

Le Petit Poucet. L'épisode du *Mahâbhârata*, intitulé *la Mort de Vaka* (p. 442), renferme quelques-uns des éléments du conte du *Petit Poucet,* la délibération du père et de la mère[2], la cruauté du Rakchasa (l'Ogre) qui se nourrit de chair humaine; mais le rôle du petit enfant se réduit à une phrase où il affirme que la faiblesse intelligente peut triompher de la force brutale (p. 444, n. 2); il restait à mettre cette maxime en action.

Quant aux *bottes de sept lieues*, elles sont analogues aux *souliers volants* des démons dans les *Avadânas* (p. 570), et aux pantoufles du roi Poutraka dans le *Kathâsaritsâgara* (*Océan des histoires*).

De bien user des dons que le ciel leur a faits.

La Fontaine a résumé cette morale dans le troisième souhait :

Pour profiter de sa largesse,
Quand il voulut partir et qu'il fut sur le point,
Ils demandèrent la sagesse :
C'est un trésor qui n'embarrasse point.

1. La même aventure se retrouve dans la *Chatte de Constantin le Fortuné* (*Nuits de Straparole,* XI, I), et dans *Gagliuso* (*Pentamerone,* II, IV). Voy. les *Contes de ma mère l'Oye avant Perrault,* p. 213-228.

2. Il n'y a également que deux enfants, un garçon et une fille, dans *Poucet et Poucette* (*Nennillo e Nennella*) du *Pentamerone,* V, VIII. Voy. les *Contes de ma mère l'Oye avant Perrault,* p. 359-367.

JEAN DE LA FONTAINE

FABLES.

On a tant écrit sur les Fables de La Fontaine qu'il semble que le sujet soit épuisé pour l'histoire et la critique[1]. Cependant, lorsqu'on remonte aux origines des matériaux que le poëte a mis en œuvre, on découvre des points de vue nouveaux. Pour les indiquer, nous distinguerons trois espèces de fables : les contes et apologues brahmaniques, les paraboles et apologues bouddhiques, les discours et apologues ésopiques.

CONTES ET APOLOGUES BRAHMANIQUES

Les contes et apologues inventés par les brâhmanes enseignent la *politique,* c'est-à-dire, pour les kchatriyas, l'*art de se conduire dans la vie,* et pour les râdjas, l'*art de gouverner*. C'est l'objet de tous les exemples que fournissent le *Mahâbhârata* et le *Harivansa;* il est défini avec précision dans l'introduction du *Pantchatantra* et dans celle de l'*Hitopadésa;* il se retrouve dans les diverses traductions et imitations du *Pantchatantra.*

Mahâbhârata.

Le *Mahâbhârata* contient plusieurs apologues politiques. Par leur forme, ils ressemblent à des contes.

1. **Fables.** — Voy. Walckenaër, *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine* (1820); Robert, *Fables inédites des* XIIe, XIIIe *et* XIVe *siècles, et Fables de La Fontaine rapprochées de celles des auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets* (1825); Nisard, *Histoire de la Littérature française,* t. III; Taine, *La Fontaine et ses fables.*

Contes. — La Fontaine a emprunté à Ovide les *Filles de Minée* (p. 303), *Philémon et Baucis* (p. 326); à Boccace, le *Faucon* (p. 516), les *Oies du père Philippe* (p. 519), la *Fiancée du roi de Garbe* (p. 530), etc.; à Arioste, *Joconde* (p. 543).

Le Chat et les Rats[1]. « Avant de livrer bataille aux fils de Pândou, Douryôdhana envoya dire à Youdhichthira : « Comment toi, qui es juste, as-tu laissé l'injustice entrer dans ton âme? L'homme qui, dissimulant ses vices, tient le drapeau du devoir arboré devant lui, fait profession du vœu qu'on appelle *le chat*[2]. A ce sujet, je te réciterai une fable que Nârada conta à mon père :

« Jadis, sur les bords du Gange, vivait un chat qui avait pris les apparences de la pureté, afin d'inspirer la confiance : « Je pratique le devoir, » disait-il aux autres animaux. Des rats vinrent en ce lieu, et crurent pouvoir se fier à lui : « Nous avons un grand nombre d'ennemis, se dirent-ils; et ce chat, l'un d'eux, est pour nous. Demandons-lui de veiller sur les plus jeunes et les plus vieux d'entre nous. » Tous s'approchèrent ensuite du chat et lui tinrent ce langage : « Nous désirons, avec la faveur de ta sainteté, passer heureusement une saison. Nous venons solliciter ta protection. » Le chat leur répondit : « Je ferai ce que vous me demandez, à la condition que vous agirez de même à mon égard. Je suis fatigué par ma pénitence : je n'ai point la force de marcher, et j'ai toujours besoin que quelqu'un me conduise d'ici au fleuve pour y faire mes ablutions. » Les rats lui promirent de lui rendre cet office. Alors l'animal rusé se mit à manger les rats ; à mesure que leur troupe diminuait, il prenait de l'embonpoint, de la force et de l'éclat. Les rats le remarquèrent. Ils se réunirent et tinrent conseil.

L'un d'eux, Kokila, qui était très-vieux[3], dit à ses parents : « Ce chat ne pratique pas le devoir. Il prend seulement les apparences de la vertu pour nous tromper. Ses membres grossissent et notre troupe diminue. » Par son conseil, les autres rats s'enfuirent, et quand le chat à l'âme scélérate revint, il ne trouva plus personne. »

Harivansa.

Le *Harivansa* contient un apologue qui se distingue par l'agrément du récit, par l'élégance du style et par la sagesse des maximes qui en constituent la morale.

1. *Mahâbhârata*, Oudyoga-Parva, § 5422; trad. de Fauche, t. VI, p. 389-392.

2. « Celui qui étale l'étendard de sa vertu, qui est toujours avide, qui emploie la fraude, qui trompe les gens par sa mauvaise foi, qui est cruel et calomnie tout le monde, a les habitudes du *chat*. » (*Lois de Manou*, IV, § 195.)

Le type du *chat hypocrite* a été mis en action dans *le Chat, le Moineau et le Lièvre* (*Pantchatantra*, III, III). Cet apologue a passé de là dans le *Livre de Kalila et Dimna*, l'*Anwari-Sohaili*, le *Livre des Lumières* (chap. IV, p. 251), enfin dans les *Fables* de La Fontaine (*le Chat, la Belette et le petit Lapin*).

3. Le type du *vieux rat* a été reproduit par Ésope (LXVII) et La Fontaine (III, XVIII).

L'oiseau Poudjaniyâ, le roi Brahmadatta et son Fils[1]. « Le roi Brahmadatta avait pour ami l'oiseau Poudjaniyâ dont les ailes étaient noires, la tête rouge, le dos et le ventre blancs. Cette amitié semblait ferme et durable. L'oiseau avait fait son nid dans le palais du roi : il sortait pendant le jour et volait sur le bord des fleuves, sur les montagnes, dans les bois, sur les étangs, au milieu des lotus odoriférants qui abandonnent au souffle des vents les parfums de leurs fleurs épanouies ; après avoir erré dans ces lieux enchanteurs, il revenait à Kampilya, et, se reposant auprès du sage Brahmadatta, il lui décrivait tout ce qu'il avait vu dans ses courses aventureuses. Le roi eut un fils nommé Sarwaséna. Dans le même temps, Poudjaniyâ devint mère : elle déposa dans son nid un seul œuf, qui vint à éclore ; il en sortit une masse de chair dont les membres n'étaient pas encore bien distincts, qui entr'ouvrait un large bec et semblait privée d'yeux. Peu à peu les yeux parurent, les ailes grandirent, et cette masse d'abord informe devint un oiseau charmant. Poudjaniyâ aimait également le fils du roi et son petit, et cet attachement croissait de jour en jour. Quand la nuit arrivait, elle apportait dans son bec pour les deux enfants deux pommes d'*amrita* (jambosier), égales pour le goût à l'ambroisie céleste. C'était un vrai plaisir pour eux de manger ces fruits. Pendant que Poudjaniyâ était sortie, la nourrice du fils de Brahmadatta faisait jouer le petit prince avec le petit oiseau, qu'elle allait prendre dans le nid de Poudjaniyâ. Un jour l'enfant du roi, en badinant, saisit par le cou et serra fortement dans sa main l'oiseau, qui fut promptement étouffé. Brahmadatta, en voyant par terre, le bec ouvert et sans vie, le fils de son amie, mis à mort par son propre fils, se mit à pleurer et gronda sévèrement la nourrice. Son chagrin était extrême, quand Poudjaniyâ revint dans le palais par les routes de l'air, apportant les deux fruits selon sa coutume.

A son arrivée, Poudjaniyâ aperçoit son enfant étendu sans mouvement et sans vie. D'abord elle perd l'usage de ses sens ; mais quand elle revient à elle-même, elle fait entendre ces tristes lamentations : « O mon cher petit, j'arrive, je t'appelle, et tu ne sautilles pas autour de moi ! Tu ne fais pas entendre ces sons inarticulés qu'il m'était si doux d'entendre ! Ouvrant ton bec jeune et mignon, et me découvrant ton palais empourpré, pressé de la faim, pourquoi ne viens-tu pas aujourd'hui au-devant de moi ? Quand reverrai-je cet enfant qui faisait mes délices, le bec ouvert, me demandant de l'eau et agitant ses ailes devant moi ? En te perdant, j'ai perdu tout mon bonheur. »

1. *Harivansa*, Lect. XX ; trad. de Langlois, t. I, p. 96.— Cet apologue est devenu *le Roi et le Perroquet* dans le *Livre de Kalila et de Dimna*. La Fontaine (X, XII) l'a connu par la traduction du P. Poussines, *Specimen sapientiæ Indorum veterum*.

Après avoir exhalé bien d'autres plaintes, elle s'adressa ainsi au roi : « Ne sais-tu pas quels sont les devoirs prescrits par la Loi divine, toi qui as reçu l'eau du baptême royal? Par le fait de cette nourrice, tu as toi-même immolé mon enfant; par la main de ton fils, c'est toi qui l'as tué! Injuste kchatriya, pour éclairer ton esprit, Angiras n'avait-il pas dit :

« Tu dois toujours protection à celui qui est venu implorer ton secours, qu'il soit pressé par la faim ou poursuivi par un ennemi, surtout quand il est resté longtemps sous ton toit. L'homme qui refuse de le protéger va dans l'Enfer. »

A ces mots, s'abandonnant à son courroux, Poudjaniyâ, si bonne, si sensible, égarée par la douleur, creva les yeux de l'enfant royal et s'élança après dans les airs.

En voyant son fils dans cet état, le roi dit à Poudjaniyâ : « Ma belle amie, sois sans crainte, ton action n'est que trop légitime. Tâche de te consoler et demeure avec moi : que notre amitié reste inaltérable. Continuons nos rapports et nos récréations. Je n'ai point de ressentiment contre toi à cause du malheur de mon fils. »

Poudjaniyâ lui répondit : « Je juge de ton amour pour ton fils par celui que j'avais pour le mien. Prince, après avoir privé ton fils de la lumière, je ne veux plus rester dans ton palais. Je te rappellerai les *sentences* du sage Ousanas :

« Il faut éviter d'avoir un mauvais allié, un mauvais pays, un mauvais roi, un mauvais ami, de mauvais enfants et une mauvaise femme. Avec une mauvaise alliance, point d'amitié; avec une mauvaise femme, point de plaisir; avec de mauvais enfants, point de *srâddhas* (p. 410); avec un mauvais roi, point de justice; avec un mauvais ami, point de bonne foi; dans un mauvais pays, point de vie agréable. Avec un mauvais roi, on éprouve une crainte continuelle; avec de mauvais enfants, des malheurs naissent de tous côtés. L'inférieur qui se fie au méchant périt bientôt, privé de protecteur et de force. Ne compte point sur un homme de mauvaise foi, compte même peu sur l'homme de bonne foi. La crainte qui succède à la confiance coupe jusqu'aux racines de la sécurité. C'est aventurer ses jours que de se reposer follement sur la foi des hommes de cour, dont le cœur est naturellement gâté. Celui qui cherche à se grandir auprès des rois est bientôt écrasé comme un vil insecte. »

» Ousanas a dit encore :

« Un adroit ennemi, sous le masque de la bonté, t'embrasse et t'étouffe ensuite, comme la plante rampante qui presse un grand arbre : il se fait doux, souple et petit; peu à peu il t'enveloppe; c'est la fourmi qui ronge insensiblement les racines d'une plante. Les hommes, pour se défaire de leurs ennemis, attendent le moment du sommeil et de l'ivresse de la passion; ils emploient le poison, le feu, le fer et la magie même. Leur défiance va jusqu'à détruire tout ce qui peut rester de lui : ils donnent

la mort à ses enfants, ne doutant pas qu'un jour ceux-ci professeront contre eux la même inimitié. Ce qu'on laisse subsister d'un ennemi ressemble à un reste de dettes ou de feu qui ne peut que croître et s'augmenter; tout ce qui lui a appartenu doit donc être anéanti. Un ennemi rit et cause avec toi, il mange au même plat, il s'assied sur le même siége et ne perd pas le souvenir de son injure; il ne faut point te fier à lui, lors même qu'il deviendrait ton parent. Le sage ne doit point s'approcher de celui qui lui parle avec amitié et qui cache l'inimitié dans son cœur : il doit le fuir, comme le cerf fuit le chasseur. Garde-toi de rester auprès de celui dont la haine a gonflé le cœur; il t'entraînera avec tes racines, comme le torrent emporte l'arbre de sa rive. Ne compte pas sur la fortune que tu peux recevoir d'un ennemi. Ne dis pas avec confiance : Je suis bien haut; cette élévation même causera ta perte; tu seras écrasé comme l'insecte méprisable. »

» Voilà les *sentences*[1] d'Ousanas, sentences que doit retenir le sage et celui qui veut sa propre sûreté.

» Pour moi, j'ai commis envers toi une action horrible : j'ai ôté à ton fils la lumière du soleil; je ne puis plus me fier à toi. »

A ces mots, l'oiseau s'envola dans les airs. »

Pantchatantra. — Les cinq traités.

Introduction du Pantchatantra. L'invention des apologues est très-ancienne dans l'Inde. Lorsque le nombre en devint considérable, on sentit le besoin d'en faire des recueils, en remplaçant la tradition orale par une rédaction écrite. Le *Pantchatantra* est un de ces recueils. Le succès qu'il a obtenu s'explique par les qualités du style et par la méthode; il enseigne en effet la *politique* d'une manière systématique. L'introduction expose tout ce que l'on sait sur le but de l'ouvrage et sur la vie de son auteur, nommé *Vichnousarman.*

Histoire de Vichnousarman[2]. « Il est dans la contrée du sud (le Décan) une ville appelée Mahilaropya. Là il y avait un roi nommé Amarasakti (Qui a une puissance immortelle), qui possédait la connaissance de tous les arts. Il avait trois fils très-sots, qui se nommaient Bahousakti

1. Ces *sentences* offrent un exemple de la *poésie gnomique* dans l'Inde.
2. *Pantchatantra,* traduction de Lancereau (1871), p. 1-5.

(Qui a beaucoup de puissance), Ougrasakti (Qui a une puissance redoutable), Anantasakti (Qui a une puissance sans limites). Voyant qu'ils avaient de l'aversion pour les sciences, il convoqua ses conseillers et leur dit : « Vous savez que mes fils que voici ont de l'aversion pour les sciences et manquent de jugement. Aussi quand je les vois, mon royaume, quoique délivré de tout embarras, ne me donne pas de satisfaction. Il faut, par un moyen quelconque, faire en sorte que leur intelligence s'éveille. » Alors les conseillers dirent les uns après les autres : « Majesté, il faut douze ans pour apprendre la grammaire ; si on la sait en quelque façon, moyennant qu'on prenne la peine d'étudier le *devoir*, l'*intérêt*, le *plaisir*, et la *délivrance finale*[1], le réveil de l'esprit a lieu. » Cependant un des conseillers, nommé Soumati (Qui a beaucoup d'intelligence), dit : « Prince, la durée de cette vie n'est pas éternelle, la science des mots ne s'apprend qu'en beaucoup de temps[2]. Cherchons donc un moyen abrégé pour l'instruction de tes fils. Il y a ici un brâhmane appelé Vichnousarman (Bonheur de Vichnou), renommé pour son talent dans plus d'une science. Confie-lui tes fils, il les instruira certainement en peu de temps. »

Le roi, après avoir entendu cela, fit appeler Vichnousarman et lui dit : « Hé ! grand sage, pour me rendre service, il faut tâcher de faire en peu de temps de mes fils que voici des hommes sans pareils pour la *science de la politique*. Je te donnerai cent concessions de terres. » Alors Vichnousarman dit au roi : « Prince, écoute ; ce que je vais dire est la vérité. Je ne vends pas la science, même au prix de cent concessions de terres ; mais si *en six mois* je n'apprends pas à ces jeunes princes la *science politique*, alors je veux que la divinité qui me protége ne me montre pas le chemin des Dévas. »

Le roi, lorsqu'il eut entendu ces paroles, fut charmé ; il confia respectueusement ses fils au brâhmane. Vichnousarman emmena les jeunes princes chez lui, et, après avoir composé pour eux ces *cinq traités*, la *Désunion des amis*, l'*Acquisition des amis*, la *Guerre des corbeaux et des hiboux*, la *Perte du bien acquis*, la *Conduite inconsidérée*, il les leur fit lire. En les étudiant, les princes, à la satisfaction du roi, devinrent en six mois tels que l'avait dit le brâhmane. Depuis lors ce traité, intitulé le *Pantchatantra*, sert à l'instruction des enfants.

Le *Pantchatantra* traduit par l'abbé Dubois[3] contient une

1. Ce sont les quatre buts de la vie.

2. Hippocrate a exprimé la même pensée avec plus de concision : *La vie est courte, l'art est long.*

3. L'abbé Dubois, *Pantchatantra*, 1826. — Tandis que le *Pantchatantra* de M. Lancereau est traduit sur le texte sanscrit, celui de l'abbé Dubois est une version faite d'après des copies écrites l'une en tamoul, la seconde en télinga, la troisième

introduction plus développée, où est attribué à Vichnousarman un bon mot reproduit dans plusieurs contes et apologues, dont le plus célèbre est *le Charlatan* de La Fontaine.

Bon mot de Vichnousarman[1]. « Dans la ville de Pattalypoura régnait le roi Soucadaroucha : il vivait en paix avec tous les rois ses voisins; il mettait son étude à régner par la justice et la bonté. Malheureusement, il avait pour toute postérité trois fils qui faisaient paraître des vices directement opposés aux vertus de leur père. Pour tâcher de les corriger et de leur donner une éducation convenable à leur rang, il convoqua, par le conseil de son sage ministre, une assemblée de tous les brâhmanes de son royaume, et il demanda qu'un d'entre eux se chargeât d'instruire ses fils. Mais ceux-ci lui répondirent : « Grand roi, la faveur que tu nous demandes est au-dessus de notre pouvoir... Il est impossible de donner de l'esprit et une bonne éducation à des hommes que la nature a faits grossiers et stupides. »

Mécontent de cette réponse, *le roi menaça d'enlever aux brâhmanes les biens qu'il leur avait donnés*[2]. Alors Vichnousarman, un des plus savants, entreprit de le calmer; il déclara qu'il se chargerait de l'éducation des trois jeunes princes, et que, si le roi voulait les confier à ses soins, il espérait pouvoir changer leur naturel et réformer leurs manières; il ne demandait pour cela qu'un court espace de *six mois*[3].

Le roi, au comble de la joie, fit des présents à Vichnousarman. Mais, quand celui-ci fut rentré chez-lui, les autres brâhmanes vinrent le trouver et lui reprochèrent d'avoir eu le vain orgueil de s'élever au-dessus de

en kanara; il est d'ailleurs incomplet, parce que le traducteur a cru convenable de retrancher un certain nombre d'apologues.

1. Nous ne donnons de l'Introduction que la partie qui se rapporte à notre sujet.

2. Cette circonstance se retrouve dans le conte de Pogge.

Mot plaisant de quelqu'un qui promit d'instruire un Ane. « Certain seigneur, *désirant confisquer les biens d'un de ses sujets* qui se vantait d'être capable de tout, lui ordonna, sous peine d'une forte amende, d'instruire un âne. « Cela est impossible, répondit l'autre, à moins que tu ne m'accordes beaucoup de temps pour faire son éducation. — Prends le temps que tu voudras, » dit le seigneur. L'homme demanda *dix ans*. On se moquait de lui, parce qu'il avait entrepris une tâche impossible. Il rassura ses amis par ces mots : « Je ne crains rien; car *d'ici là le seigneur, l'âne ou moi nous mourrons.* » Il enseignait ainsi qu'*il est sage de traîner en longueur et de retarder le plus possible l'accomplissement d'une œuvre difficile.* » (*Les Facéties de Pogge,* traduites en français avec le texte latin, CCL : Liseux, 1878.)

3. Les imitateurs de ce récit ont reculé le terme : Bonaventure des Périers met *six ans*; Pogge, Abstemius et La Fontaine, *dix ans*.

tous en se chargeant témérairement d'une tâche dont le succès leur avait paru impossible[1]. Il leur répondit :

« Je n'ai pu voir sans trembler la colère du roi et les extrémités auxquelles il allait se porter contre notre caste. Si je n'ai pas détourné les maux imminents dont nous étions menacés, je les ai du moins suspendus pour *six mois*. Or, *pendant cet espace de temps, combien peut-il survenir d'événements imprévus qui nous tireront de cette fâcheuse position, et me dégageront de l'obligation que j'ai contractée envers le roi*[2] *? Qui sait même si, pendant cet intervalle, le hasard et ma destinée ne me favoriseront pas et n'amèneront pas des incidents propres à assurer le succès de mon entreprise ?* »

Après ce discours, Vichnousarman s'occupa de former son système d'instruction et se mit à travailler à l'éducation de ses élèves. Pensant que le plus sûr moyen de leur faire goûter la morale était de la leur présenter sous des formes agréables, il recueillit un grand nombre d'apologues... Il s'appliqua à bien connaître les dispositions et le caractère de ses élèves. Il avait constamment l'œil sur leur conduite, et il les

1. Bonaventure des Périers a reproduit ce détail dans la Nouvelle intitulée : *Du Singe qu'avait un Abbé et qu'un Italien entreprit de faire parler.* — Un abbé avait un singe dont il admirait la gentillesse, et il disait souvent qu'il ne lui manquait que la parole. Un Italien s'engagea, moyennant une somme payée d'avance, à donner *en six ans* au singe le talent qui lui manquait. D'autres Italiens blâmèrent leur compatriote d'avoir entrepris une chose dont l'impossibilité les discréditerait à la cour. Quand celui-ci les eut bien écoutés, il leur répondit ainsi : « Voulez-vous que je vous dise? Vous n'y entendez rien, tous tant que vous êtes. J'ai entrepris de faire parler un singe *en six ans;* le terme vaut l'argent, et l'argent, le terme. *Beaucoup de choses viennent en six ans. Avant qu'ils soient passés, ou l'abbé mourra, ou le singe, ou moi-même par aventure;* ainsi j'en demeurerai quitte. » (*Contes et joyeux devis*, XC.)

2. Cette pensée se retrouve dans toutes les imitations de ce récit. Voici comment elle est formulée dans la fable latine qui a servi de modèle à La Fontaine pour le *Charlatan :*

Le Grammairien qui s'était chargé d'instruire un Ane. « Un grammairien se vantait d'être si habile dans son art que, moyennant un prix convenable, il se chargeait d'instruire, non-seulement des enfants, mais un âne même. Le prince apprit la chose. Il fit venir l'homme et lui dit : « Veux-tu ,pour cinquante écus d'or, te charger d'instruire un âne *en dix ans ?* » Le charlatan répondit : « Je consens à être pendu si, dans dix ans, cet âne ne sait pas lire et écrire. » Étonnés de cette promesse, les amis du grammairien le blâmèrent de s'être engagé à faire une chose non-seulement difficile, mais encore impossible, et ils lui exprimèrent la crainte de le voir pendu par ordre du prince quand le terme serait arrivé. Il les rassura par cette parole : « *Avant dix ans l'âne mourra ou le roi ou moi-même.* » — Cette fable montre que, *lorsqu'on est en péril, on peut se tirer d'affaire si l'on a du temps.* » (Abstemius, *Hecatomythium*, CXXXIII.)

accompagnait partout. Il provoquait leurs questions et il leur répondait par des préceptes ou par des apologues appropriés aux circonstances.

Lorsqu'il eut fini de raconter ses apologues, et qu'il en eut bien développé le sens, ses élèves, qui avaient prêté une oreille attentive à son récit, ravis d'admiration de la sagacité de leur précepteur, dont l'esprit se manifestait si bien par le choix des exemples qu'il avait employés pour les instruire en les amusant, se levèrent et se prosternèrent trois fois à ses pieds. Ils le remercièrent des sages leçons qu'il venait de leur donner pour leur former le cœur et l'esprit; ils l'assurèrent qu'ils le reconnaîtraient désormais pour leur précepteur, et que, résolus de se conformer à ses instructions et à ses avis, ils espéraient, avec son secours, pouvoir sortir de l'état d'ignorance dans lequel ils étaient restés jusqu'alors, et profiter de la bonne éducation qu'ils recevraient de lui. Ils le prièrent en même temps d'achever l'ouvrage qu'il avait si bien commencé, et de continuer des leçons si pleines d'intérêt. Vichnousarman de son côté, charmé des dispositions de ses élèves, et satisfait de voir que le plan qu'il avait formé pour leur instruction avait si bien réussi jusque-là, poursuivit son entreprise avec zèle et leur raconta de nouveaux apologues. »

Plan du Pantchatantra. Au lieu d'être composé d'apologues qui n'ont aucun lien entre eux, comme les recueils de Phèdre et de La Fontaine, le *Pantchatantra* est divisé d'une manière systématique en cinq livres, dont chacun traite une question spéciale de politique et de morale (p. 559) ; en outre, chaque livre forme un petit drame, constitué par une aventure principale dans laquelle sont encadrés d'autres apologues (p. 77-78) : tel est, dans le livre Ier, le conte où figurent comme acteurs le lion *Pingalaka,* le taureau *Sandjîvaka*, les deux chacals *Karataka* et *Damanaka* (p. 77, n. 2). Cet art de lier entre eux des récits, art dans lequel excellent les Indiens, se retrouve dans les *Métamorphoses* d'Ovide (p. 288) et dans le *Roman du Renart* [1].

Histoire du Pantchatantra [2]. Le *Pantchatantra* a été traduit successivement en pehlvi (p. 354, n. 1), en arabe (*Livre de Kalila et Dimna*), en persan (*Anwari-Sohaili*), en turc (*Homayoun-*

1. *Les Aventures de maître Renart et d'Ysengrin son compère,* mises en nouveau langage par Paulin Paris (1861). — Dans ce roman *Renart* remplace, comme type de la ruse, les deux chacals *Karataka* et *Damanaka;* en outre, les personnages ont des noms significatifs, ainsi que dans le *Pantchatantra* (Paulin Paris, *ibid.*, p. 353).

2. Voy. Lancereau, Introduction et Notes de la traduction du *Pantchatantra;* et Benfey, *Pantschatantra* (Leipzig, 1859).

Nameh). Il contient 73 contes et apologues. La Fontaine en a connu 12 par des intermédiaires qui y ont fait des changements, soit pour les adapter aux mœurs des lecteurs, soit pour y déployer les ressources de leur esprit. C'est ainsi qu'il a composé *l'Enfouisseur et son Compère*[1], *les Animaux malades de la peste*[2], *les Souhaits* (p. 551-553), *la Laitière et le Pot au lait*[3]; *le Chat, la Belette et le petit Lapin* (p. 555, n. 2); *le Loup et le Chasseur*[4], *le Dépositaire infidèle, là Souris métamorphosée en fille; le Mari, la Femme et le Voleur; la Tortue et les deux Canards, les Poissons et le Cormoran; le Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat.*

Hitopadésa. — L'instruction utile.

L'*Hitopadésa* (l'Instruction utile), recueil attribué au brâhmane Nârâyana, contient 41 contes et apologues sanscrits, dont 27 sont tirés du *Pantchatantra*. Sa préface assigne pour objet aux apologues l'étude de la *politique*[5] :

« De tous les biens la science est, dit-on, le plus grand, parce qu'on ne peut ni l'enlever à autrui, ni l'acheter, et qu'elle est impérissable[6]. La science donne la modestie ; avec la modestie, on acquiert du talent ; par le talent, on obtient la richesse ; par la richesse, le mérite religieux, et par suite le bonheur.

Comme on ne peut appliquer un ornement sur un vase que lorsqu'il est neuf[7], *ce livre a pour but d'enseigner la politique aux jeunes gens*, en la déguisant sous le voile de la *fable*. »

1. La Fontaine a connu cet apologue par Abstemius.
2. Gueroult, *Les Emblèmes* (*le Lion, le Loup et l'Ane*).
3. Bonaventure des Périers, *Contes et joyeux devis* (Nouvelle XIV : *Comparaison des Alquemistes à la bonne femme qui portoit une potée de lait au marché*).
4. Gaulmin, *Livre des Lumières ou la Conduite des rois.*
5. Lancereau, traduction de l'*Hitopadésa* (Bibliothèque Jannet, 1855). Voyez le conte cité ci-après, p. 582.
6. Cette maxime a été souvent développée par les anciens. Aristippe disait à ce sujet : « Les parents doivent procurer à leurs enfants des biens et des provisions qui puissent avec eux échapper au naufrage. » Phèdre a mis cette idée en action dans une de ses fables : *Le naufrage de Simonide* (IV, XVII). Il a été imité par Abstemius : *De Viro divite illitterato et de Inope docto*. La Fontaine en a tiré *l'Avantage de la science.*
7. Horace emploie une comparaison analogue : « L'amphore conserve longtemps l'odeur du liquide dont elle est imbue quand elle est neuve. » (*Épitres*, I, II, 69.)

Livre de Kalila et Dimna.

La traduction arabe du *Pantchatantra* est intitulée *Livre de Kalila et Dimna*[1], parce que ces deux chacals y jouent un rôle important. Elle contient un certain nombre de contes et d'apologues qui ne sont pas dans l'original sanscrit. La Fontaine en a tiré 5 fables par l'intermédiaire du P. Poussines[2] : *l'Ours et l'Amateur des jardins; le Chat et le Rat; les deux Perroquets, le Roi et son fils* (p. 556, n. 1); *la Lionne et l'Ourse; le Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi.*

Le nom de *Vichnousarman* (Bonheur de Vichnou) ne pouvait être accepté par les Mahométans; son histoire a été remplacée par celle d'un fabuliste imaginaire nommé *Bidpaï*[3].

Histoire de Bidpaï. Lorsque Alexandre eut quitté l'Inde, Dabschelim s'empara du pouvoir, mais gouverna tyranniquement. Un brâhmane nommé Bidpaï lui fit des représentations et fut jeté dans un cachot. Mais Dabschelim, ayant à résoudre un problème d'astronomie, se ressouvint de Bidpaï, le fit venir auprès de lui, écouta ses conseils, lui confia l'administration de son royaume, et le chargea enfin de composer un traité qui contînt les préceptes les plus importants de la *politique*. Bidpaï se livra un an à la méditation et rédigea le *Livre de Kalila et Dimna.*

Anwari-Sohaili. — Les Lumières canopiques.

La version persane du *Livre de Kalila et Dimna*, intitulée *Anwari-Sohaili* (p. 354, n. 1), contient un certain nombre de fables nouvelles[4]. Elle est divisée en 14 chapitres, dont les quatre premiers ont été traduits dans le *Livre des Lumières*. La Fontaine en a tiré

1. Silvestre de Sacy : *Calila et Dimna, ou fables de Bidpaï, en arabe; précédées d'un Mémoire sur l'origine de ce livre et sur les diverses traductions qui en ont été faites en Orient* (1816).

2. Le P. Poussines a fait, sous le titre de *Specimen sapientiæ Indorum veterum*, une version latine du *Livre de Kalila et Dimna* (d'après la traduction grecque rédigée par Siméon sous Alexis Comnène), imprimée à la fin du tome I de l'Histoire de Michel Paléologue par Georges Pachymère (Histoire Byzantine, Rome, 1666).

3. *Bidpaï* est un nom sanscrit corrompu, comme *Kalila* et *Dimna*, dérivés de *Karataka* et *Damanaka* (p. 77, n. 1). On croit qu'il signifie *sage* ou *médecin*. Son histoire est évidemment une transformation de l'histoire de Vichnousarman (p. 558).

4. Loiseleur Deslongchamps remarque que l'*Anwari-Sohaili* contient trois

6 fables : *les deux Amis, le Faucon et le Chapon, les deux Pigeons, l'Homme et la Couleuvre, le Berger et le Roi, les deux Aventuriers et le Talisman.*

Al-Vaëz a remplacé l'introduction du *Livre de Kalila et Dimna* par une introduction de son invention. Il y a changé l'histoire apocryphe de Bidpaï en un conte fantastique, d'où La Fontaine a tiré ce qu'il dit de ce fabuliste imaginaire dans la préface de son second recueil de fables.

Histoire de Bidpaï. Dans une partie de chasse, Homayoun-Fal se reposa sous un ombrage et eut avec son visir une longue conversation sur la *politique* (p. 354-359). Le sage ministre expliqua à son souverain les maximes dont la pratique constitue l'*art de gouverner*, et, pour en confirmer l'autorité, lui raconta l'*histoire de Dabschelim et de Bidpaï.*

Dabschelim, roi de l'Inde, vit apparaître en songe un vénérable vieillard qui lui ordonna de monter le lendemain matin à cheval et de se diriger vers l'orient. Il obéit, et, chemin faisant, il aperçut à l'entrée d'une grotte un solitaire qui lui offrit un riche coffre contenant le *Testament du roi Houschenk*[1] : c'était un morceau de soie blanche sur lequel étaient écrits, en caractères syriaques, 14 préceptes sur l'*art de gouverner*. Pour en obtenir l'explication, il entreprit de se rendre à la montagne de Sérendib (Ceylan), malgré les remontrances de ses ministres, dont l'un lui récita à ce sujet l'apologue des *deux Pigeons*[2]. Arrivé dans l'île, il visita le pic d'Adam. Là, il trouva enfin la grotte qu'habitait le vénérable brâhmane nommé Bidpaï. Il lui raconta la découverte du Testament d'Houschenk et le pria de lui en expliquer les 14 articles. C'est ce que fit Bidpaï en 14 chapitres à l'aide des apologues qu'il récita.

Homayoun-Nameh. — Le Livre impérial.

La version turque de *l'Anwari-Sohaili*, nommée *Homayoun-Nameh* (p. 354, n. 1), a été mise en français par Galland, sous ce

apologues ésopiques, *le Rat et la Grenouille, l'Homme de moyen âge et ses deux femmes, la Vieille et le Chat maigre* (qui reproduit sous une autre forme *le Rat de ville et le Rat des champs*), l'anecdote grecque des *Grues d'Ibicos*. Nous avons expliqué comment les Persans avaient connu des auteurs grecs et latins, p. 353-359.

1. Houschenk est un ancien roi de Perse à qui on attribue l'*Éternelle sagesse,* recueil de préceptes moraux.

2. La rédaction de cet apologue appartient à Al-Vaëz, mais l'idée en est ancienne; elle est indiquée dans Horace (*Épitres,* I, x, 5).

titre : *Contes et Fables de Bidpaï*. C'est la seule traduction complète que nous ayons dans notre langue de l'ouvrage d'Al-Vaëz[1].

PARABOLES ET APOLOGUES BOUDDHIQUES

Les *paraboles* et *apologues* rédigés en sanscrit par les Bouddhistes se distinguent par leur matière et leur forme : 1° ils enseignent les vertus[2] dont la pratique conduit l'âme à la *délivrance finale,* qui consiste à s'affranchir de la transmigration; 2° ils expliquent les préceptes de la religion et de la morale par des *paraboles* et *apologues* que leur simplicité et leur concision rendent intelligibles à tous les esprits[3].

On peut prendre comme type[4] la parabole rapportée par Jacques de Vitry dans le *Miroir des exemples* et citée dans un sermon par saint Bernardin de Sienne, 1426. La Fontaine en a tiré *le Meunier, son Fils et l'Ane,* par l'intermédiaire de Pogge et de Malherbe.

Le Précepteur, le Novice et l'Ane[5]. « Il y avait un saint père qui, ayant bien pratiqué les choses de ce monde, et ayant compris qu'on ne peut en aucune façon y vivre de manière à échapper au blâme, dit à un novice qu'il avait : « Fils, viens avec moi et amène notre âne. » Le

1. Cette traduction a été réimprimée en 1879 par Delagrave dans un volume du *Panthéon littéraire,* lequel contient:

Mille et un jours, contes persans, traduction de Pétis de la Croix;

Histoire de la Sultane de Perse et des Visirs (extraite du roman turc des *Quarante Visirs*), traduction de Pétis de la Croix, avec une *Notice de Loiseleur Deslongchamps;*

Contes et fables de Bidpaï, avec une *Notice de Loiseleur Deslongchamps,* laquelle reproduit l'*Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe;*

Gulistan ou le Jardin des roses, ouvrage persan de Saadi, trad. de l'abbé Gaudin. — La Fontaine a tiré du *Gulistan* le *Songe d'un habitant du Mogol.*

2. Dans le Bouddhisme, il y a, 1° *dix vertus :* « ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se livrer à la luxure, ne pas mentir, éviter la duplicité, ne pas injurier les autres, ne pas farder ses paroles, se défendre de la convoitise, ne pas se mettre en colère, ne pas regarder autrui d'un mauvais œil ; » 2° *six moyens d'arriver à la délivrance finale :* « l'aumône, la conduite morale, la patience, le zèle ardent pour le bien, la méditation, l'intelligence. »

3. La théorie de la *parabole bouddhique* est exposée dans le *Lotus de la Bonne Loi.*

4. Nous donnons deux autres exemples, la *parabole des dangers et des misères de la vie,* p. 506, et la *parabole du brâhmane qui porte un flambeau,* p. 586.

5. Voy. Gaston Paris, *Contes orientaux,* p. 14-20. — *Précepteur* et *Novice* sont la traduction des termes sanscrits *Gourou* et *Brahmatchari.*

novice obéit et amena l'âne. Le saint père monta, et l'enfant suivit à pied. Ils passèrent dans un endroit qui était très-fangeux, et des gens étaient là qui les regardaient; l'un dit : « Eh! vois ce vieux; quelle cruauté il a pour ce pauvre petit moine, qu'il laisse piétiner dans la boue! » Dès que le saint père entendit cette parole, il descendit, mit l'enfant à sa place, et chassa l'âne devant lui au milieu de cette fange. Mais un autre s'écria : « Eh! que dis-tu de ce bonhomme qui est le maître de l'âne, qui est vieux et qui va à pied, tandis qu'il fait monter ce jeune garçon qui ne se soucierait ni de la fatigue ni de la boue? Il faut qu'il soit fou; car, s'ils le voulaient, ils pourraient très-bien être tous les deux sur l'âne. » Le saint père s'approcha et monta aussi sur l'âne. Ils continuèrent leur route; et voilà qu'un autre dit : « Eh! regarde donc ceux-là qui ont un âne et qui sont montés dessus tous les deux! Il paraît qu'ils ne tiennent guère à leur âne; car s'il crève sous le faix, ce ne sera pas merveille. » En entendant ce reproche, le vieillard descendit et fit descendre l'enfant; tous deux allèrent à pied, disant : « Arri! » Au bout de quelques pas, un passant s'écria : « Eh! vois donc la sottise de ces gens qui ont un âne et qui s'en vont à pied dans la boue! » Le saint père dit alors au novice : « Assez; rentrons à la maison. » Et quand ils furent revenus, il lui rappela tous les jugements qu'on avait portés sur eux, et il dit : « Sache que quiconque est dans le monde, en faisant tout le bien qu'il peut et en s'ingéniant à bien faire, ne peut empêcher qu'on ne parle mal de lui[1]. Toi donc, mon fils, méprise le monde et éloigne-t'en; car qui le fréquente y perd toujours, et on n'y trouve que malheur et péché. »

Pogge a fait de cet apologue un conte burlesque : c'est là un exemple remarquable des altérations qu'ont subies les apologues indiens en passant d'Asie en Europe.

Plaisante histoire d'un Vieillard qui porta son âne[2]. « On disait dans une réunion des Secrétaires du Pape que se régler sur l'opinion du vulgaire, c'est se soumettre à l'esclavage le plus rude : car

1. La conclusion de cette fable est éminemment morale et religieuse. Elle prescrit à l'homme qui fait le bien de suivre sa vocation, quelles qu'en soient les conséquences. C'est précisément le précepte que, dans le *Gorgias*, Platon fait développer par Socrate avec tant d'éloquence, quand il réfute les sophismes de Calliclès :

« Rends-toi à mes raisons et suis-moi dans la route qui te conduira au bonheur dans cette vie et après ta mort, comme ce discours vient de te le montrer. *Souffre qu'on te méprise comme un insensé*, qu'on t'insulte et même qu'on te frappe de la manière qui te paraît si outrageante; il ne t'en arrivera aucun mal, si tu es réellement un homme honnête et vertueux. » (*Gorgias*, trad. de Gail, éd. Belin, p. 170.)

2. Faernus, dans ses *Fables* (c), a mis en vers le conte de Pogge.

chacun pense à sa manière ; l'un veut ceci, l'autre veut cela, et plaire à tout le monde est chose impossible[1]. Comme preuve du fait, quelqu'un nous conta une histoire qu'il avait vue récemment, en Allemagne[2], reproduite par la plume et par le pinceau.

« Un vieillard, dit-il, était parti avec son fils pour aller vendre son âne au marché : la bête cheminait devant eux sans aucun fardeau. Des paysans qui travaillaient dans les champs les virent passer, et reprochèrent au vieillard de laisser son âne sans aucune charge : « Pourquoi ni le père ni le fils n'étaient-ils pas montés sur lui, quand tous deux en avaient besoin, l'un à cause de son grand âge, et l'autre à cause de sa jeunesse ? » Le vieillard mit son fils sur le baudet et continua sa route à pied. Nouvelle rencontre, nouveaux reproches : « Quelle stupidité que celle de ce bonhomme tout épuisé de vieillesse, qui fait monter sur la bête son fils plus robuste que lui, et les suit à pied ! » Le père changea d'avis : il fit descendre le jeune homme et prit sa place. Mais, après un peu de chemin, il s'entendit encore blâmer : « Quoi, sans pitié pour l'âge de son fils, il le traînait à sa suite comme un laquais, et c'était lui, le père, qui trônait sur son âne ! » Ému par ces reproches, le vieillard fit monter son fils avec lui. Il continuait sa route de cette nouvelle manière, quand d'autres passants lui demandèrent si l'âne était à lui : « Certainement, » répondit-il. On lui reprocha alors de n'en avoir pas plus de soin que s'il appartenait à un autre : la malheureuse bête n'était point capable de porter un si lourd fardeau, et c'était bien assez pour elle d'un seul homme. Notre vieillard perdait la tête à entendre des avis si divers : que l'âne fût sans cavalier, qu'il en eût un, qu'il en eût deux, c'était un nouveau blâme à chaque pas ; enfin, il attacha les pieds du baudet, le suspendit à un bâton, en prit un bout, donna l'autre à son fils, et tous deux se dirigèrent vers le marché en portant l'âne sur leurs épaules[3]. A ce spectacle nouveau, les passants pouffaient de rire et se moquaient de la bêtise du fils et plus encore de celle du père. Furieux, le vieillard, qui s'était arrêté sur le bord d'une rivière, jeta son âne à l'eau[4], attaché comme il l'était, et rentra chez lui. Pour avoir voulu contenter tout le monde, il ne satisfit personne, et perdit son âne. » (Pogge, *Facéties*, c.)

1. Voy. Horace, *Épîtres*, II, II, 58-64.

2. Pogge a emprunté cet apologue à Boner, qui l'avait mis en vers allemands.

3. Dans une des versions abrégées de cet apologue, quand les deux voyageurs se sont décidés à aller à pied derrière leur âne, un passant s'écrie : « Vraiment, ils devraient porter leur âne, puisqu'ils le ménagent tant ! » Cette plaisanterie est réalisée dans Pogge ; mais elle n'a plus de sens, parce que l'ordre est interverti.

4. Ce dénouement burlesque est emprunté à un apologue d'Ésope auquel Horace fait allusion : « Comme *celui qui jeta dans un précipice son âne indocile.* » (*Épîtres*, I, XX, 15.)

Malherbe a reproduit fidèlement l'apologue primitif :

Le Père, le Fils et l'Asne[1]. « Il y avoit un bonhomme âgé d'environ cinquante ans qui avoit un fils qui n'en avoit que treize ou quatorze. Ils n'avoient, pour tous deux, qu'un petit asne pour les porter en un long voyage qu'ils entreprenoient ensemble. Le premier qui monta sur l'asne, ce fut le père ; mais, après deux ou trois lieues de chemin, le fils, commençant à se lasser, le suivit de loin à pied et avec beaucoup de peine, ce qui donna sujet à ceux qui les voyoient passer de dire que ce bonhomme avoit tort de laisser aller à pied cet enfant qui estoit encore jeune, et qu'il eust mieux porté cette fatigue-là que lui. Le bonhomme mit donc son fils sur l'asne et le suivit à pied. Cela fut encore trouvé étrange par ceux qui le virent, lesquels disoient que ce fils estoit bien ingrat et de mauvais naturel, d'aller sur l'asne et de laisser aller son père à pied. Ils s'avisèrent donc de monter tous deux sur l'asne, et alors on y trouvoit encore à dire : « Ils sont bien cruels, disoient les passans, de monter ainsi tous deux sur cette petite beste, qui à peine seroit suffisante d'en porter un seul ! » Comme ils eurent ouï cela, ils descendirent tous deux de dessus l'asne et le touchèrent devant eux. Ceux qui les voyoient aller de la sorte se moquoient d'eux d'aller à pied, se pouvant soulager d'aller, l'un ou l'autre, sur le petit asne. Ainsi ils ne surent jamais aller au gré de tout le monde ; c'est pourquoi ils se résolurent de faire à leur volonté et laisser au monde la liberté de juger à sa fantaisie. »

Avadânas. — Les Comparaisons.

Les paraboles et apologues bouddhiques nommés *Avadânas*[2] nous donnent les origines de trois fables de La Fontaine : *le Chartier embourbé, la Tête et la Queue du Serpent, l'Huître et les Plaideurs.*

L'Éléphant embourbé[3]. « *De ceux qui déploient tous leurs efforts.* — Un jour un éléphant de guerre tomba dans un bourbier. Il se dit en lui-même : « Jusqu'à présent, j'ai été comblé des faveurs du roi, qui me donne des repas exquis et une boisson délicieuse. Précédemment, lorsque après avoir reçu ma nourriture, je combattais pour le roi, il n'y avait pas

1. Racan, *Œuvres* (Mémoires pour la vie de Malherbe) ; éd. Jannet, t. I, p. 278.

2. Stanislas Julien a trouvé dans une Encyclopédie chinoise 126 paraboles et apologues bouddhiques, dont le titre est *Comparaisons*, en sanscrit, *Avadânas*. Il en a donné la traduction française (1859).

3. *Avadânas*, apologue CVII. — La Fontaine a connu cet apologue par Avianus (XXXII, *Rusticus et Hercules*), et par Faernus (XCI, *Bubulcus et Hercules*).

d'ennemi qui ne fût terrassé et vaincu. Si je péris lâchement dans ce bourbier, si je ne m'en retire pas avec énergie pour défendre la cause du roi, je perdrai la réputation que j'ai acquise jusqu'ici. » En disant ces paroles, il fit un effort suprême et sauva sa vie. »

La Tête et la Queue du Serpent[1]. « *De ceux qui veulent quitter le rôle que la nature leur a assigné.* — Un jour la tête et la queue d'un serpent se disputaient ensemble. La tête dit à la queue : « Je dois être la première. » La queue dit à la tête : « C'est moi qui dois être la première. » La tête dit : « J'ai des oreilles et je puis entendre ; j'ai des yeux et je puis voir ; j'ai une bouche et je puis manger. Dans la marche, je vais en avant. Tu n'as aucun de ces avantages. Voilà pourquoi je dois être la première. » La queue dit : « C'est moi qui te fais marcher ; sans moi, tu ne pourrais faire un pas. Si je ne marchais point, si je m'enroulais trois fois autour d'un arbre et que je ne le quittasse point pendant trois jours, tu ne pourrais chercher ta nourriture et tu ne tarderais pas à mourir de faim. » La tête répondit : « Tu peux me laisser ; je te permets d'être la première. » En entendant ces mots, la queue l'abandonna. La tête parla de nouveau à la queue et lui dit : « Maintenant que tu es la première, je te permets de marcher en avant. » La queue se plaça en avant ; mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'elle tomba dans une fosse profonde et y périt. »

La dispute des deux Démons[2]. « Il y avait jadis deux démons qui possédaient chacun un coffre, un bâton et un soulier. Ces deux démons se disputaient entre eux, voulant chacun avoir ces six objets à la fois. Un homme, ayant été témoin de cette discussion obstinée, les interrogea et leur dit : « Qu'ont donc de si rare un coffre, un bâton et un soulier, pour que vous vous disputiez avec tant d'acharnement ? » Les deux démons lui répondirent : « De ce coffre nous pouvons tirer des vêtements, des breuvages, des aliments, des couvertures de lit, toutes les choses nécessaires à la vie. Quand nous tenons ce bâton, nos ennemis se soumettent humblement et nul n'ose disputer avec nous. Quand nous avons mis ce soulier, par sa vertu nous pouvons marcher en volant sans rencontrer nul obstacle. » En entendant ces paroles, cet homme leur dit : « Éloignez-vous un peu de moi ; je vais faire un partage égal. » A ces mots, les deux démons se retirèrent à l'écart. L'homme prit les deux coffres et les deux bâtons, chaussa les deux souliers et s'envola. Les deux démons furent stupéfaits en voyant qu'il ne leur restait plus rien. L'homme leur dit alors : « J'ai emporté ce qui faisait l'objet de votre querelle, je vous ai mis tous deux dans la même condition, et je vous ai ôté tout sujet de jalousie. »

1. *Avadânas*, apologue XL. — La Fontaine a connu cet apologue par la *Vie d'Agis* de Plutarque, dont il lisait les œuvres dans la traduction d'Amyot.

2. *Avadânas*, apologue LXXIV.

Pour arriver à La Fontaine, la *Dispute des deux Démons* a été transformée dans un fabliau français ou italien. D'ailleurs, notre fabuliste a emprunté à Rabelais le personnage de *Perrin Dandin* et le jugement qu'il lui fait prononcer (p. 548).

DISCOURS ET APOLOGUES ÉSOPIQUES

Les discours et apologues ésopiques doivent être considérés dans leur origine, leur matière, leur forme, leur usage.

I. — L'idée de cacher un précepte sous le voile de l'allégorie, et d'en rendre sensible la vérité par l'ingénieuse fiction d'animaux qui parlent, a été inventée dans l'Inde, parce qu'elle est conforme à son génie et à ses croyances religieuses : d'un côté, dans ce pays, les contes plaisaient aux hommes de toutes les classes; d'un autre côté, le dogme de la transmigration des âmes conduisait à attribuer aux animaux des facultés et des passions analogues à celles des hommes, comme l'explique l'*Histoire des sept brâhmanes* (p. 220-222) : par suite, à supposer que les animaux possédaient, outre les signes expressifs dont il est facile de saisir la signification, un langage propre[1], que pouvaient comprendre des personnages privilégiés, comme Brahmadatta[2] (p. 224).

Une fois inventés, les apologues se sont répandus de l'Inde dans les pays voisins. Les Grecs en ont connu un certain nombre par une tradition orale qui a suivi la voie de l'Asie-Mineure. Ils ont alors opéré un double travail ; d'abord, ils ont adapté à leurs mœurs ceux qui leur avaient été transmis[3] ; ensuite, ils en

1. Les Grecs, ne pouvant s'autoriser de la transmigration des âmes pour prêter aux animaux un langage intelligible, ont supposé que *les bêtes parlaient dans l'âge d'or*. Voy. Xénophon, *Mémoires sur Socrate,* II; Platon, *Le Politique* (mythe); Babrios, *Mythiambes* (préambule).

2. Les Arabes ont attribué à Salomon la faculté que possédait Brahmadatta.

3. En voici quelques exemples tirés des *apologues ésopiques :*

Apologues ésopiques : *L'Oiseau aux œufs d'or*. Voy. ci-dessus, p. 293-294.

Le Singe et les Pêcheurs (CLXII). — **Pantchatantra** (I, II) : *Le Singe et le Pilier.*

Le Lion et le Moucheron (CCLIX). — **Pantchatantra** (I, XVI) : *Le Moineau, le Grimpereau, la Mouche, la Grenouille et l'Éléphant.* — **La Fontaine** : *Le Lion et le Moucheron.*

Le Fils du laboureur et le Serpent (XLII) ; *Le Serpent et le Laboureur* (CLV). — **Pantchatantra** (III, VI) : *Le Brâhmane et le Serpent.*

Le Lion et le Renard (XCI). — **Pantchatantra** (III, XV) : *Le Lion et le Chacal.*

ont composé d'autres sur les modèles qu'ils possédaient. Ésope de Phrygie s'est distingué sous ce rapport, et est devenu pour les Grecs et les Latins le type du fabuliste. C'est ainsi que son nom a été invoqué par des poëtes tels que Babrios et Phèdre, et par des auteurs de recueils tels que le rhéteur Aphthonios et le moine Planoudès.

II. — Les apologues grecs et latins n'ont pas un caractère systématique, comme les apologues indiens. Ils se bornent à mettre en action des maximes de la sagesse populaire.

III. — Ils ne ressemblent point à des contes ingénieux et élégants, tels que les apologues brahmaniques. Ils ont la forme simple et concise des paraboles bouddhiques qui paraissent leur avoir servi de modèles. En voici un exemple remarquable :

Avadânas (CXXVI). **La Chauve-souris et le Phénix.** « Un jour que le phénix célébrait sa naissance, les oiseaux vinrent lui faire la cour et le féliciter. La chauve-souris seule ne vint pas. Le phénix lui en fit des reproches et lui dit : « Tu fais partie de mes sujets ; pourquoi te montres-tu si fière ? — J'ai quatre pieds, répondit la chauve-souris, et j'appartiens à la classe des quadrupèdes. A quoi bon te féliciter ? »

Un autre jour, comme le *Ki-lin* célébrait aussi l'anniversaire de sa naissance, la chauve-souris fût encore absente. Le *Ki-lin* la réprimanda à son tour. « J'ai des ailes, dit la chauve-souris, et j'appartiens à la classe des oiseaux. Pourquoi t'aurais-je félicité ? »

Le *Ki-lin* raconta à l'assemblée des quadrupèdes la conduite de la chauve-souris. Ils se dirent en gémissant : « Dans le monde, il y a aujourd'hui beaucoup de gens au cœur sec et froid, qui ressemblent à cette méchante bête ; ils ne sont ni oiseaux ni quadrupèdes, et, en vérité, on ne sait qu'en faire. »

Apologues ésopiques [1] (CXXV). **La Chauve-souris et la Belette.** « Une chauve-souris, étant tombée à terre, fut prise par une belette. Au

Apologues ésopiques : *Le Chien portant un morceau de viande* (CCXXXIX). — **Pantchatantra** (IV, IX) : *La Femme et le Chacal.* — **La Fontaine** : *Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre.*

Le Lion et le Rat (XCVIII). — **Pantchatantra** de l'abbé Dubois (p. 42) : *L'Éléphant et les Rats.* — **La Fontaine** : *Le Lion et le Rat.*

L'Ane vêtu de la peau d'un Lion (CXLI). — **Avadânas** (XCI) : *L'Ane couvert de la peau d'un Lion.* — **La Fontaine** : *L'Ane vêtu de la peau du Lion.*

Le Chien et le Maître (CCXCIII). — **Avadânas** (IV) : *Le Hibou et le Perroquet.* — **La Fontaine** : *L'Ane et le petit Chien.*

1. La Fontaine, dans *la Chauve-souris et les deux Belettes,* a suivi Faernus (LXXVII).

moment où elle allait être mise à mort par celle-ci, elle lui demanda d'être épargnée. « Je ne puis t'épargner, lui dit la belette; ma nature est de faire la guerre aux oiseaux. — Je ne suis pas un oiseau, mais une souris, » répliqua la chauve-souris, et cette parole lui sauva la vie. Étant encore une fois tombée à terre, elle fut prise par une autre belette et lui demanda pareillement de l'épargner. « Je suis l'ennemie des souris, » répondit la belette. « Je ne suis pas une souris, mais une chauve-souris, » répliqua la chauve-souris, et elle se tira encore d'affaire.

Les hommes doivent aussi ne pas rester toujours les mêmes, mais réfléchir qu'en se transformant selon les circonstances ils peuvent souvent échapper à de grands dangers. »

IV. — Les apologues du *Mahâbhârata* étaient cités dans des discours à titre d'*exemples* (p. 294, 555). Les *apologues et discours ésopiques* (Αἰσώπου λόγοι) s'employaient de la même manière, comme l'atteste Aristote :

Le Renard, les Tiques, le Hérisson[1]. « Ésope défendait à Samos un démagogue accusé d'un crime capital. Il fit le récit suivant :

« Un renard, en traversant un fleuve, tomba dans une fondrière. Ne pouvant en sortir, il resta longtemps dans un état pitoyable, et beaucoup de tiques vinrent sur son corps. Un hérisson, qui passait par là, vit le renard, eut pitié de lui et lui dit : « Veux-tu que je te délivre de ces insectes? — Non, répondit le renard. — Pourquoi ? reprit le hérisson. — C'est que ces insectes sont déjà rassasiés et me tirent peu de sang. Si tu les enlèves, il en viendra d'autres qui, étant affamés, me tireront le peu de sang qui me reste. »

« De même, dit Ésope aux Samiens, ce démagogue ne vous fait plus de mal; car il est riche. Si vous le faites périr, il en viendra d'autres qui, étant pauvres, dilapideront le trésor public. »

Le *Pantchatantra* encadre les apologues du livre Ier dans la discussion des deux chacals (p. 77, n. 2). De même Horace cite dans ses *Épîtres,* à titre d'*exemples,* des apologues ésopiques.

APPRÉCIATION DES FABLES DE LA FONTAINE

Pour apprécier le génie de La Fontaine, il faut considérer la matière de ses fables et la forme dramatique du récit.

1. Aristote, *Rhétorique*, I, xx ; La Fontaine : *le Renard, les Mouches, le Hérisson.*

I. — La Fontaine a pris la matière de ses fables dans les recueils qui circulaient à son époque[1]. Il y a peu ajouté. La fable intitulée *les deux Rats, le Renard et l'Œuf,* fait exception : c'est un chef-d'œuvre auquel il n'y a rien de comparable dans aucune langue ; il réunit la précision de Descartes à la grâce de Platon.

II. — Quand La Fontaine composa son premier recueil de *Fables* (1668), il n'avait d'autre modèle que Phèdre. Avec un goût exquis, il comprit que se borner à imiter la précision et l'élégance du poëte latin, c'était se condamner à n'offrir au lecteur aucun agrément. A la forme de l'apologue ésopique il substitua celle du conte, qui permet de faire du récit un petit drame où l'auteur peut déployer librement toutes les ressources de son imagination. Deux raisons le déterminèrent à entrer dans cette voie : d'abord, il avait l'exemple d'Horace qui a laissé deux chefs-d'œuvre en ce genre, *le Rat de ville et le Rat des champs* (*Satires,* II, VI), *Philippus et Vulteius* (*Épîtres,* I, VII) ; ensuite, il venait de publier plusieurs de ses *Contes* (1664, 1666), pour la rédaction desquels il avait étudié Boccace (p. 516, 519, 530), Pogge (p. 560, 568), Arioste (p. 543), Rabelais (p. 547), Bonaventure des Périers (p. 561, etc.), dans les écrits desquels on reconnaît l'influence de l'Orient ; il avait débuté par *Joconde,* qui est d'origine indienne (p. 547). Il était donc naturel qu'il appliquât les mêmes procédés à la composition de ses fables. Dans son second recueil (1678), il alla plus loin : il avait pris connaissance de Bidpaï, dont les récits sont plutôt des contes élégants que de simples apologues (p. 564, 565). Ainsi s'explique l'originalité de La Fontaine : elle consiste en ce que, par son instinct et par ses études, il fut conduit à écrire des fables qui ressemblent beaucoup plus aux apologues brâhmaniques qu'aux paraboles bouddhiques. Ajoutez à cela le charme du style, qui réunit les qualités du latin, de l'italien et du vieux français, et le talent de la versification, qui égale ou surpasse les inventions de Marot, de Ronsard et de Malherbe.

1. La Fontaine a consulté la Vie et les Fables d'Ésope (*Æsopi phrygii vita et fabulæ,* Parisiis, 1535 ; recueil qui contient l'*Hecatomythium d'Abstemius*), le recueil de Nevelet (*Mythologia Æsopica,* Francofurti, 1610), les narrations de Gilbert Cousin (Gilbertus Cognatus, *Narrationum silva,* Basileæ, 1567), la collection de Cammer Meister (Camerarius, *Fabulæ Æsopicæ plures quingentis*, Leipsiæ, 1564) ; les Fables françaises de Corrozet (1542), de Haudent, de Gueroult, de Hégémon, etc.

DEUXIÈME PARTIE

LA MÉTHODE INDUCTIVE

Après avoir, par la *méthode comparative,* analysé les faits et déterminé leurs rapports, il nous reste à en tirer les conséquences légitimes au moyen de la *méthode inductive.*

1° Il est reconnu aujourd'hui que l'Occident a reçu de l'Orient des contes et des apologues depuis les croisades[1]. Si des écrivains chrétiens ont pu mettre en œuvre des fictions empruntées au Brahmanisme et au Bouddhisme, à plus forte raison des Grecs et des Latins ont dû s'assimiler facilement des mythes et des récits inspirés par des conceptions religieuses analogues à celles qui avaient cours chez eux. Les exemples que nous avons donnés confirment pleinement cette hypothèse.

2° Les livres sacrés de l'Inde et de la Perse ont fourni à la *Grammaire comparée* des documents par l'étude desquels elle est devenue une science positive. Ils offrent également un vaste champ d'explorations à la *Mythologie comparée,* à la *Littérature comparée,* à la *Philosophie comparée.* Nous allons à cet égard résumer et compléter nos recherches.

1. Gaston Paris, *Les Contes orientaux dans la Littérature française du moyen âge* (1875). Voyez notre Introduction, p. v.

MYTHOLOGIE COMPARÉE

Les Grecs appartenaient à la race indo-européenne qui a pour patrie primitive le bassin de l'Oxus, près de l'Hindou-Kousch. Leur langue, comme le latin, était sœur du sanscrit[1], dans lequel sont écrits les hymnes du *Rig-Véda*. L'étude de cet antique monument n'a pas servi seulement à trouver le point de départ du Brahmanisme ; jointe à l'interprétation des autres monuments historiques, elle a aidé à découvrir le principe général des croyances religieuses professées par les nations indo-européennes avant le Christianisme. Ce principe, c'est le *panthéisme naturaliste* de leurs ancêtres qu'on est convenu de désigner sous le nom hypothétique d'Aryas[2]. Ceux-ci, comme il arrive ordinairement dans l'exercice instinctif des facultés intellectuelles, confondant ensemble les données des sens, de la conscience et de la raison, considérèrent d'abord les différentes forces de la nature comme autant de manifestations de la substance divine ; puis, concevant ces puissances comme semblables aux différents modes de l'activité humaine, ils les personnifièrent et arrivèrent ainsi au *polythéisme*[3]. Mais ce fonds commun reçut de chaque peuple une forme particulière et originale qui fut l'expression de son génie propre. Chez les Indiens et les Perses, les croyances religieuses furent formulées en dogmes immuables dans des livres sacrés, le *Rig-Véda* et le *Zend-Avesta*. Au contraire, chez les Grecs, elles constituèrent de simples traditions, qui varièrent selon les tribus et les cités, et qui s'altérèrent par des emprunts à la Phénicie et à l'Égypte. Par là, elles stimulèrent l'imagination, elles éveillèrent le sentiment moral, elles provoquèrent la réflexion qui produisit peu à peu tous les progrès de la civilisation. Ainsi naquirent successivement les doctrines enseignées dans les *mystères*[4], les *mythes* développés par

1. Voy. dans le *Dictionnaire des Sciences* de Bouillet nos articles *Langage* et *Langue*.

2. Maury, *Croyances et Légendes de l'antiquité*, Religion des Aryas ; Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*, livre VIII, ch. II ; Bergaigne, *Religion védique*.

3. Zoroastre réforma la religion nationale en Bactriane et enseigna le *monothéisme* dans l'*Avesta*. Voyez, dans le *Dictionnaire des Sciences et des Lettres* de Bouillet, nos articles *Dualisme religieux* et *Polythéisme*.

4. Voyez ci-dessus, p. 364-367, et p. 383-394.

la poésie et exprimés par la sculpture, enfin, les divers systèmes de la *philosophie*.

L'étude de ces faits constitue la *Mythologie comparée*.

Nous nous bornerons à résumer nos définitions et nos exemples.

I. — On entend proprement par *mythe* un récit qui expose et développe sous forme de tradition un fait physique ou moral, une loi de la nature ou de l'esprit. Il ne doit pas être confondu avec l'*allégorie* qui consiste en une comparaison, comme l'*allégorie des ailes* (p. 40), *l'allégorie du char, du cocher et des coursiers* (p. 205-212). Il peut avoir un sens physique, moral, historique.

Le *sens physique* se trouve dans les mythes religieux qui procèdent du Panthéisme naturaliste : tel est celui de la *mort d'Eurydice* dans Virgile (p. 379-381).

Le *sens moral* explique les mythes qui se rapportent à la destinée de l'homme : tel est le *choix d'un Démon* dans Empédocle (p. 255), dans Prodicos (p. 234), dans Platon (p. 253) ; tels sont aussi l'entretien de *Silène et Midas* dans Aristote (p. 596), et le mythe de *Érôs et Psychè* dans Plotin (p. 599).

Le sens historique suppose un fait réel ; il constitue les *légendes :* telles sont la *naissance de Tagès et de Sîtâ* (p. 153), la *mort d'Orphée* (p. 377), la *vie de Romulus* et la *vie de Krichna* (p. 479-495).

II. — Quatre systèmes ont été proposés pour l'interprétation des mythes : l'*Interprétation morale,* l'*Interprétation historique,* l'*Interprétation physique et métaphysique,* l'*Interprétation philologique.* Ces quatre systèmes sont incomplets, parce qu'ils sont exclusifs. Pour arriver à la vérité, il faut utiliser à la fois toutes les ressources qu'offrent la philosophie, l'histoire, l'archéologie et la philologie [1]. Il faut surtout comparer les mythes de la Grèce à ceux de l'Inde, sans se laisser égarer par de fausses analogies. C'est ce que nous avons essayé de faire dans les exemples qui précèdent.

La même méthode s'applique aux drames, aux romans, aux contes et aux apologues qui contiennent des données mythologiques, comme les *Oiseaux* d'Aristophane (p.4-14), l'*Atlantide* de Platon (p. 148-158, et p. 181-188), *Philémon et Baucis* d'Ovide (p. 324), les *Souhaits* de Perrault et de La Fontaine (p. 548-549).

1. Voyez, dans le *Dictionnaire des Sciences et des Lettres* de Bouillet, nos articles *Mythe* et *Mythologie*.

LITTÉRATURE COMPARÉE

I. — Critique et parallèles.

L'Esthétique est fondée sur certains principes qui sont les mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux, parce qu'ils procèdent de l'essence même de l'esprit humain. Mais la conception et la représentation du beau varient selon les époques, parce qu'elles dépendent à la fois de l'objet et du sujet : de l'*objet*, c'est-à-dire du spectacle que la nature offre à l'observateur, et qui n'est pas le même dans l'Inde que dans la Grèce, dans l'Égypte que dans l'Italie; du *sujet*, c'est-à-dire de la civilisation d'un peuple ou des aptitudes particulières d'un écrivain. Dans ces conditions, on ne peut dégager les lois générales des faits particuliers qu'en multipliant les comparaisons. L'artiste qui visite le Musée du Louvre, pour connaître les règles de la sculpture par l'étude des monuments antiques, examine d'abord les statues et les sarcophages de l'Égypte; il considère ensuite les bas-reliefs des palais assyriens; de là, il passe à la salle qui contient les plus anciens débris de l'art grec, d'un style presque barbare, en regard des fragments qui nous restent du Parthénon et du temple d'Olympie; enfin, à travers des rangées de statues classées d'après leur analogie, il s'avance graduellement vers le sanctuaire qui contient la Vénus de Milo, et là, arrivé au terme de l'initiation, il analyse d'autant plus facilement les qualités de ce chef-d'œuvre qu'il se rappelle mieux, dans ce qu'il a vu précédemment, tout ce qui peut lui fournir des points de comparaison. De même, le critique qui veut comprendre le mérite d'un chef-d'œuvre doit examiner ce qui l'a précédé. Par exemple, pour apprécier judicieusement les *Animaux malades de la peste,* il faut étudier d'abord dans le *Pantchatantra* (I, XII) l'apologue qui sert de point de départ, puis constater que les écrivains du moyen âge l'ont transformé en la *Confession de l'âne,* examiner comment ce sujet a été traité en latin et en français par des clercs, des trouvères et des fabulistes; on reconnaît ainsi que Haudent, dans ses *Apologues d'Ésope,* et Guéroult, dans ses *Emblèmes,* ont exprimé souvent avec bonheur les idées de leurs devanciers et préparé le chef-d'œuvre de La Fontaine.

Comme les Italiens et les Français ont imité les Latins qui ont imité les Grecs, il est nécessaire de sortir de ce cercle pour avoir un esprit libre de préjugés. L'Égypte et l'Assyrie ne nous offrent pas des modèles qui puissent donner lieu à des rapprochements instructifs. La Judée et la Perse n'ont que des livres sacrés. L'Inde seule possède une littérature assez riche pour que son étude soit profitable (p. 298, 373, 537). Elle a d'ailleurs exercé dans l'antiquité et au moyen âge une influence dont l'histoire doit tenir compte.

Prenons comme exemple le type de l'imposteur ou de l'hypocrite. Les *Lois de Manou* le définissent[1]. Le *Râmâyana* le met en action.

Râvana essaie de séduire Sîtâ[2]. « Le scélérat, déguisé en brâhmane mendiant, comme une fosse est cachée sous des herbes, s'approcha d'un pas lent[3]... Percé par une flèche de l'Amour, il s'avança en récitant les prières du *Véda* vers Sîtâ au torse vêtu de soie jaune, aux grands yeux de lotus épanouis. Il adressa un long discours à cette femme, au-dessus de qui nulle beauté n'existait dans les trois mondes :

« Femme au charmant sourire, aux yeux charmants, au charmant visage, séduisante et timide, tu brilles d'un vif éclat comme un bocage en fleurs... Ta beauté excellente, ta fraîcheur naturelle et ton séjour au milieu des forêts me font naître une pensée : tu ne peux habiter ici. Ce lieu est le repaire des Rakchasas féroces qui rôdent çà et là suivant leurs caprices. Les jardins aimables des cités aux palais magnifiques, les belles ondes tapissées de lotus, les divins bocages méritent seuls d'être habités par toi. La plus noble des guirlandes, le plus noble des vêtements, la plus noble des perles et le plus noble des époux sont seuls dignes de toi, femme charmante aux yeux noirs.

— Mon époux va bientôt revenir m'apportant les plus beaux fruits de la forêt. Dis-moi donc quel est ton nom, ta famille, ta race.

— Écoute qui je suis, dans quel rang je suis né, et quand tu le sauras, ne manque pas de me rendre l'honneur qui m'est dû. Je suis *Râvana* (Celui qui fait pleurer), le fléau de tous les mondes. Ma capitale est Lankâ, dans la plus belle des îles de la mer... Sacré comme roi des magnanimes Rakchasas, j'ai dans mon palais de nombreuses épouses : sois la première de ces femmes charmantes. »

1. « Le Dwidja aux regards toujours baissés, d'un naturel pervers, pensant uniquement à son propre avantage, perfide et affectant l'apparence de la vertu, est dit avoir les manières du héron. » (*Lois de Manou,* IV, § 196.)

2. *Râmâyana*, Kanda III, Sarga LIV; trad. de Fauche, t. IV, p. 327.

3. Voyez ci-dessus le morceau qui précède, p. 449-452.

A ces mots la charmante Sîtâ répondit avec colère : « Je serai fidèle à mon époux, qui a une immense vigueur, une vaste renommée, de qui le visage ressemble au disque plein de l'astre des nuits.... Tu lèches le tranchant d'un rasoir avec ta langue, tu touches à tes yeux avec la pointe d'une aiguille, toi qui regardes avec une pensée criminelle l'épouse bien-aimée de Râma. »

Il faut distinguer ici le type de l'imposteur et le discours qu'il adresse à la femme qu'il veut séduire.

Le type de l'imposteur, tel qu'il est esquissé dans cette scène du *Râmâyana*, se trouve reproduit sous des formes diverses, d'abord dans des contes de l'Orient, puis dans des fabliaux du moyen âge, dans plusieurs contes de Boccace, dans le *Roland furieux* d'Arioste (VIII, 45-47), finalement dans le *Tartuffe* de Molière (acte III, scène III).

Quant au discours que Râvana adresse à Sîtâ, il a dû naturellement varier selon les récits dans lesquels il se trouvait encadré, de telle sorte que l'idée seule a survécu. Elle a été admirablement développée par Regnier dans sa satire XIII, où l'hypocrite Macette joue le rôle infâme d'entremetteuse[1].

1. « Ma fille, Dieu vous garde et vous vueille bénir ;
Si je vous veux du mal, qu'il me puisse advenir ;
Qu'eussiez-vous tout le bien dont le ciel vous est chiche !
L'ayant, je n'en seroy plus pauvre ny plus riche :
Car, n'estant plus du monde, au bien je ne prétens,
Ou bien, si j'en désire, en l'autre je l'attens ;
D'autre chose icy bas le bon Dieu je ne prie.
A propos, sçavez-vous ? On dit qu'on vous marie.
Je sçay bien vostre cas : un homme grand, adroit,
Riche, et Dieu sçait s'il a tout ce qu'il vous faudroit,
Il vous ayme si fort ! aussi pourquoy, ma fille,
Ne vous aimeroit-il ? vous estes si gentille,
Si mignonne et si belle, et d'un regard si doux,
Que la beauté plus grande est laide auprès de vous.
Mais tout ne respond pas au traict de ce visage
Plus vermeil qu'une rose et plus beau qu'un rivage.
Vous devriez, estant belle, avoir de beaux habits,
Esclater de satin, de perles, de rubis...
Mais non, ma fille non : qui veut vivre à son aise,
Il ne faut simplement un ami qui vous plaise,
Mais qui puisse au plaisir joindre l'utilité.
En amour, autrement, c'est imbécilité...
Formez-vous des desseins dignes de vos mérites :
Toutes basses amours sont pour vous trop petites.
Ayez dessein aux dieux : pour de moindres beautez
Ils ont laissé jadis les cieux des-habitez. »

II. — Recherche des origines.

Il arrive que des semences, transportées par le vent loin de leur première patrie, germent et prennent racine sur un sol étranger, et y produisent des fleurs dont le parfum égale ou surpasse celui des plantes indigènes. L'observateur admire les brillantes couleurs de la corolle et respire avec délices une suave odeur dont il ne connaît pas l'origine (*natos sine semine flores*); mais le botaniste, par un examen attentif, reconnaît le caractère exotique de la plante, lui assigne sa place dans l'ensemble du système végétal, et, par une suite d'inductions, arrive à déterminer de quelle région elle provient. De même la critique littéraire ne se borne pas à admirer les beautés d'une œuvre; elle la compare encore à celles qui l'ont précédée, soit dans la même nation, soit chez des peuples dont la civilisation est analogue, pour constater l'originalité de l'auteur, discerner s'il a fait des emprunts, et juger s'il s'est assimilé avec bonheur les idées et les sentiments dont il s'est inspiré. C'est ainsi seulement qu'on peut connaître complétement les lois du développement de l'esprit humain.

Quand on aborde cette étude, on reconnaît que la recherche des origines présente de grandes différences selon qu'on s'occupe du moyen âge ou de l'antiquité. Dans le premier cas, on a des ouvrages manuscrits ou imprimés qui permettent de suivre l'enchaînement des idées et de remonter de proche en proche jusqu'au point de départ. Dans le second cas, tous les intermédiaires sont perdus: on n'a donc d'autre ressource que d'appliquer la méthode comparative, comme nous l'avons fait, en tenant compte des altérations et des transformations que les mythes, les légendes, les contes et les apologues ont dû subir lorsqu'ils ont passé de l'Orient dans l'Occident.

Ce principe une fois admis, la recherche des origines n'a d'autres limites que celles mêmes qu'a l'emploi de la méthode comparative. Elle peut s'appliquer légitimement aux premiers temps de la littérature grecque; en effet l'*Iliade,* dans plusieurs parties, ressemble au *Mahâbhârata* (p. 131, 143), et l'*Odyssée* renferme des épisodes dont l'origine orientale est incontestable : la magicienne Circé change des hommes en bêtes, comme le font des brâhmanes dans le *Mahâbhârata* (p. 278); le cyclope Polyphème est un ogre

comme Vaka (p. 442) ; le palais d'Alcinoos, embelli par Hèphæstos, a des ornements d'or et d'argent, comme le palais de Youdhichthira, construit par Maya, étincelle de pierres précieuses (p. 178, 534).

III. — Altérations et transformations.

Tout ce que l'Occident a emprunté à l'Orient a subi des altérations et des transformations dans l'antiquité aussi bien qu'au moyen âge (p. 529, n. 2) : quand il y a eu transmission orale par la voie de l'Asie Mineure ou par celle de l'Égypte, comme pour les apologues, les intermédiaires ont modifié involontairement ou volontairement ce qu'ils avaient eux-mêmes appris; quand il y a eu transmission écrite, comme c'est le cas pour les manuscrits de Solon (p. 130-132), les écrivains grecs ont dû accommoder aux croyances, aux mœurs et au goût de leurs lecteurs ce qu'ils empruntaient à l'Inde.

Un apologue ésopique, originaire de l'Inde, nous offre un exemple qui n'a pas encore été signalé.

Hitopadésa. *Histoire d'un Homme qui tua un Mendiant.* — « Il y avait à Ayodhyâ un kchatriya qui voulait s'enrichir; il se donnait beaucoup de peine et il adressait depuis longtemps ses vœux à Çiva. Lorsqu'il se fut purifié de ses fautes, Çiva lui apparut pendant son sommeil, et, sur l'ordre de ce dieu, Kouvéra (dieu des richesses) lui adressa ces paroles : « Tu te feras raser demain matin de bonne heure; puis tu te tiendras caché près de la porte de ta maison un bâton à la main. Le premier mendiant que tu verras entrer dans la cour, tu le tueras sans pitié à coups de bâton; ce mendiant deviendra un vase plein d'or, et, avec cet or, tu seras heureux pendant toute ta vie autant que tu le désires. » Le kchatriya suivit ce conseil, et la promesse de Kouvéra fut réalisée[1]... »

Ésope. *L'Homme qui brisa une Statue.* — « Un homme qui avait un dieu de bois le suppliait de l'enrichir. Quoi qu'il fît cela et d'autres choses encore, il n'en était que plus pauvre. Irrité, il prit le dieu par les jambes et le jeta contre la muraille; sa tête se brisa, et il en sortit beaucoup d'or. En le ramassant, l'homme s'écria : « Tu es méchant et stupide; je t'ai honoré, et tu ne m'as fait aucun bien; je t'ai frappé et tu m'enrichis. » — Cet apologue montre qu'on ne gagne rien à honorer un méchant; il y a plus de profit à le frapper. »

1. *Hitopadésa*, trad. de Lancereau, p. 157. La fin du conte n'a point de rapport à l'apologue ésopique. La Fontaine a tiré de celui-ci *l'Homme et l'Idole de bois*.

PHILOSOPHIE COMPARÉE

La recherche de ce que la Grèce a pu emprunter à l'Inde dans le domaine de la Philosophie doit être dirigée par le principe suivant: c'est que, de tout temps, la Sagesse de l'Orient a été enseignée par la tradition orale de deux manières: 1° sous une forme didactique et savante destinée aux adeptes, comme dans les leçons que les brâhmanes donnaient en qualité de précepteurs spirituels (*gourous*) aux novices (*brahmatcharis*); 2° sous une forme sentencieuse et populaire, comme dans les mythes et les légendes du *Mahâbhârata,* du *Harivansa,* du *Râmâyana,* ainsi que dans les apologues du *Pantchatrantra* et de l'*Hitopadésa*[1]. Or, il est facile de comprendre que, si la doctrine qui appartenait en propre à la classe sacerdotale est généralement restée confinée dans les pays qui l'ont vue naître, les dogmes exposés sous la seconde forme ont pu se propager fort loin par les récits des voyageurs, et, une fois entrés dans la circulation intellectuelle, se transmettre de bouche en bouche, à la façon dont on se passe de main en main des pièces d'or, sans faire attention au coin quand on a reconnu qu'elles sont de bon aloi. Ainsi s'expliquent les emprunts que les philosophes grecs ont pu faire à l'Inde aussi bien qu'à la Perse.

Les Vers des Pythagoriciens et des Orphiques.

Les *Vers dorés* ont été composés par un Pythagoricien. Ils contiennent des idées empruntées au Brahmanisme, au Bouddhisme, au Mazdéisme. En voici deux exemples.

I. — « Si, ayant quitté ton corps, tu t'élèves dans l'éther libre, *tu seras immortel, tu seras un dieu à l'abri du trépas, tu ne seras plus un mortel.* » (*Vers dorés*, 70.)

Le vers cité par Empédocle (p. 84, n. 5) exprime le dogme brahmanique d'après lequel l'âme, purifiée des souillures terrestres, s'élève au séjour des Dieux, au *Dévaloca.*

1. Les brâhmanes faisaient apprendre par cœur à leurs disciples les livres sacrés et leur en expliquaient le sens dans des commentaires plus ou moins développés (p. 210, n. 6). Les bouddhistes s'occupaient surtout de l'instruction morale, et, dans ce but, ils se servaient de paraboles, d'apologues et de contes.

II. — « N'accueille pas le sommeil sur tes yeux appesantis avant d'avoir examiné trois fois chacun des actes de ta journée : « Par où ai-je péché? qu'ai-je fait? quel devoir ai-je négligé d'accomplir? » Reprends ainsi tous tes actes l'un après l'autre; puis, si tu as fait quelque chose de honteux, gourmande-toi toi-même; si quelque chose de bon, réjouis-toi. » (*Vers dorés,* 40-44.)

Ce précepte est emprunté au Mazdéisme, d'après lequel le fidèle doit, en se couchant, examiner les actes de la journée : « Combien ai-je fait aujourd'hui de bonnes œuvres? combien ai-je commis de péchés? quels mérites ai-je acquis par des actions vertueuses? » (*Boundehesh,* dans l'*Avesta* de C. de Harlez, t. I, p. 65.)

Aux Pythagoriciens se rattachent les Orphiques dont la théologie est d'origine indienne (p. 93-100).

Les Poëmes d'Empédocle.

Nous avons indiqué quelques-uns des traits les plus saillants des poëmes d'Empédocle (p. 84-92, 284-286, 337), en montrant ce qu'il devait à l'Inde (p. 86, n. 3; p. 89, n. 1; p. 90-91; p. 276-277) et à la Perse (p. 85, n. 1; p. 86, n. 1; p. 88, n. 1; p. 255-261). Il nous reste à faire voir que, dans sa cosmogonie, il a imité la cosmogonie chaldéenne, telle qu'elle est exposée dans un fragment de l'historien Bérose.

Cosmogonie chaldéenne. « Il y eut un temps où tout était ténèbres et eau, et dans cette eau s'engendrèrent des animaux monstrueux, nés spontanément, et des figures les plus diverses : des hommes à deux ailes, et quelques-uns avec quatre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme, l'autre de femme, sur un seul corps et avec les deux sexes en même temps; des hommes avec des jambes et des cornes de chèvre ou des pieds de cheval, et ceux de devant d'un homme, semblables aux hippocentaures. Il y avait aussi des *taureaux à tête humaine,* des chiens à quatre corps et à queue de poisson, des chevaux à tête de chien, d'autres quadrupèdes aux formes confondues, des poissons, des reptiles et toutes sortes de monstres merveilleux réunissant dans leur figure des éléments de divers genres, dont on voit les images dans le temple de Bel. » (Bérose[1].)

1. Voy. Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient,* t. II, p. 264.

Cosmogonie d'Empédocle. « Lorsque toutes choses furent formées par les mains d'Aphroditè (Vénus), des têtes naquirent sans cou, des bras errèrent sans être attachés à des épaules et des yeux vaguèrent sans être contenus dans un front. Mais dès que les natures divines furent mieux associées, ces membres s'unirent selon qu'ils se rencontrèrent et beaucoup d'autres choses apparurent à la suite. Ainsi furent produits des animaux avec deux fronts et deux poitrines, des *bœufs à visage d'homme*[1], et réciproquement des hommes à tête de bœuf, des androgynes aux membres délicats.

» Apprends comment le feu, se séparant des autres éléments, fit sortir des ténèbres la race des hommes et des femmes qui versent des larmes : car c'est un récit utile et instructif. D'abord naquirent de la terre des hommes à l'état brut, composés d'eau et de terre. Le feu qui sortait de la terre pour s'élever à sa région propre fit apparaître à la lumière des êtres qui n'avaient pas encore de membres bien formés, qui ne possédaient pas la voix ni le sexe viril. Ensuite les membres furent divisés pour constituer le sexe viril et le sexe féminin. » (*De la Nature*, 305-327.)

Lucrèce, qui doit beaucoup à Empédocle (p. 83, 343), s'est approprié cette hypothèse[2], et l'a transmise à Lamarck, un des prédécesseurs de Darwin[3].

Les Paraboles de Prodicos, d'Ésope et de Diogène.

La parabole dont Prodicos de Céos a emprunté les éléments à l'Orient n'est pas un fait isolé (p. 235). Beaucoup de maximes et

1. Aristote réfute admirablement cette hypothèse dans sa *Physique*. Voy. notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences*, p. 369.

2. « Dans ses essais, la Terre produisit aussi des formes monstrueuses, comme l'androgyne, qui tient des deux sexes et diffère de l'un et de l'autre. Alors apparurent des êtres dépourvus de pieds ou de mains, privés de bouche ou d'yeux ; des corps adhérents ensemble par tous leurs membres, incapables de rien faire, ou d'aller quelque part, ou d'éviter le mal, ou de satisfaire leurs besoins. D'autres monstres analogues furent encore créés par la Terre, mais en vain ; car la Nature ne leur permit pas de croître, d'atteindre à l'aimable fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, d'accomplir les œuvres de Vénus. En effet, comme nous le voyons, des conditions diverses doivent concourir pour que la reproduction soit possible : d'abord, des aliments sont nécessaires ; ensuite, une semence féconde doit jaillir des membres ; enfin, pour que l'union du mâle et de la femelle s'accomplisse, il faut qu'ils aient des organes dont l'harmonie leur permette des jouissances communes. » (Lucrèce, *De la Nature*, V, 835-852.)

3. Voy. notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences*, p. 545.

de pensées dont les Grecs se sont attribué l'invention ont une origine pareille. Par exemple, la *parabole de la Lanterne* ou *du Flambeau,* dont Phèdre fait honneur à Ésope et Diogène de Laërte à Diogène le cynique, est tirée d'une parabole bouddhique qui a un caractère vraiment philosophique.

Ésope portant un flambeau. « *Ayant allumé un flambeau,* Ésope revenait à travers le marché. Un babillard lui cria : « Ésope, que fais-tu avec cette lumière en plein midi? — *Je cherche un homme,* » répondit-il. Si l'importun réfléchit au sens de cette réponse, il dut comprendre que le vieillard n'avait point pris pour un homme le plaisant qui l'avait arrêté mal à propos. » (Phèdre, III, xvii).

Diogène portant un flambeau. « Diogène, *se promenant avec un flambeau allumé en plein jour,* disait : « *Je cherche un homme.* » (Diogène de Laërte, VI, ii, § 41.)

Le Brâhmane qui porte un flambeau. « Il y avait un brâhmane qui était doué d'une rare prudence et d'une rare pénétration. Il avait lu tous les livres et rien n'échappait à sa science. Il se vantait avec emphase et se croyait sans égal dans le monde. Il cherchait partout des docteurs qui voulussent lutter contre lui; mais personne n'osait lui répondre. *Nuit et jour il marchait un flambeau à la main.* Comme il traversait le marché de la ville, quelqu'un l'interrogea et lui dit : « Pourquoi marches-tu en tenant nuit et jour un flambeau à la main? » Le brâhmane lui répondit : « *Dans ce siècle, tous les hommes sont stupides et enveloppés de ténèbres; je porte un flambeau pour les éclairer.* »

A ces mots, le *Bouddha* prit la figure d'un sage qui était assis dans une boutique. Il appela le brâhmane et lui demanda à quoi servait ce flambeau : « Tous les hommes, répondit-il, sont plongés dans les ténèbres et ne voient goutte le jour comme la nuit. Si je porte un flambeau, c'est uniquement pour les éclairer. » Le sage l'interrogea de nouveau. « Dans les livres sacrés, dit-il, on trouve la loi des quatre connaissances (la connaissance du sens, la connaissance de la loi, la connaissance des explications, la connaissance de l'intelligence); la possèdes-tu? » A ces mots, le brâhmane rougit, jeta son flambeau et croisa les mains, avouant son impuissance. Le *Bouddha* ajouta : « Pour avoir eu quelques connaissances, cet homme se grandit lui-même afin d'éblouir le peuple; voilà la cause de son aveuglement. Il porte un flambeau pour éclairer les autres, et ne sait pas s'éclairer lui-même! » Puis, s'adressant au brâhmane, il lui dit : « Si les hommes sont plongés dans les ténèbres, nul ne l'est plus que toi; et cependant tu entres dans les grands royaumes en tenant pendant le jour un flambeau allumé. Toute la science dont tu te fais gloire n'a pas l'étendue d'un atome. » (*Avadânas,* lxii.)

Les Paraboles de Socrate.

Persuadé qu'il avait reçu de la Providence divine la mission de réformer la philosophie en combattant l'enseignement des sophistes, Socrate chercha dans l'étude de l'âme humaine des principes sur lesquels il pût fonder la morale et la théologie naturelle [1]. Il se trouva ainsi amené à adopter le langage le plus convenable pour des discussions qui n'étaient que des causeries sur la place publique. Cachant une profonde sagesse sous l'apparence de la simplicité, il employait les *paraboles* [2] comme les bouddhistes [3] et quelquefois les *apologues* comme Ésope [4].

Pour reconnaître l'analogie des *paraboles bouddhiques* et des *paraboles socratiques,* il suffit de relire le *brâhmane qui porte un flambeau ;* en remplaçant le *Bouddha* par Socrate, et le brâhmane par un sophiste, on a un exemple d'*ironie.*

En outre, Socrate était mystique à ses heures. Il ressemblait aux ascètes de l'Inde par quelques-uns des traits de sa conduite : il s'absorbait parfois dans la méditation au point de devenir étranger à tout ce qui l'entourait ; il s'exerçait à supporter la rigueur du froid plutôt par système que par nécessité [5]. Enfin, il consultait son *démon* sur la conduite qu'il avait à tenir dans la vie, comme les bouddhistes font intervenir le *Bouddha* dans leurs paraboles (p. 586).

1. Voy. la vie, la méthode et la doctrine de Socrate dans notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences,* p. 327-329.

2. Aristote, dans sa *Rhétorique* (II, xx), distingue deux espèces d'*exemples fictifs,* les *apologues ésopiques* (p. 573) et les *paraboles socratiques.* Pour celles-ci, il cite la suivante : « Élire les magistrats au sort, c'est la même chose que si des hommes embarqués sur un navire tiraient au sort qui sera le pilote, comme si le navire devait être gouverné par celui que le sort désigne et non par celui qui possède la science de la navigation. » — La même parabole est dans Xénophon (*Mémoires sur Socrate,* I, ch. II ; trad. de Gail, éd. Belin, p. 7). Elle se trouve aussi dans les *Avadânas* (apologue LX : *De ceux qui exagèrent leurs talents. — Le Fils du maître de maison qui fait le pilote*). Cette coïncidence montre que Socrate a emprunté à l'Orient l'usage des *paraboles.*

3. Voyez, pour les paraboles bouddhiques, p. 567, n. 1.

4. Xénophon cite l'apologue oriental *le bon Pasteur* et l'apologue ésopique *la Brebis et le Chien* (*Mémoires sur Socrate,* I, II, et II, VII ; éd. Belin, p. 11 et p. 55). Platon rapporte aussi, dans le *Phédon,* que Socrate employa son temps dans sa prison à mettre en vers des apologues ésopiques.

5. Voy. le discours d'Alcibiade dans le *Banquet* de Platon.

Les mythes de Platon.

Platon s'était d'abord appliqué à la poésie. Il brûla ses essais quand il entendit pour la première fois Socrate, et dès lors il se consacra uniquement à la philosophie; mais, en s'exerçant sur de nouveaux sujets, son esprit garda ce qu'il avait acquis dans ses travaux antérieurs, l'art d'exposer ses pensées sous une forme dramatique, et par là il parvint à donner autant d'attrait que d'intérêt aux discussions les plus abstraites. Les leçons de Socrate étaient des entretiens familiers où l'habileté de sa dialectique se cachait sous une apparence de simplicité et de bonhomie. Platon suivit son exemple en rédigeant des *dialogues;* mais il porta ce genre à un degré de perfection dont on ne retrouve l'image que dans quelques-unes des *Provinciales* de Pascal. Ce sont des compositions dramatiques ayant leur mise en scène, leur intrigue, leurs péripéties, leur dénouement. La vraisemblance est d'ailleurs rigoureusement observée. Les interlocuteurs, soit philosophes, comme Timée, soit sophistes, comme Gorgias, soit jeunes gens, comme Phèdre et Alcibiade, conservent tous leur physionomie particulière. Si Socrate expose les théories de son disciple plutôt que les siennes propres, il semble tirer seulement de sa doctrine toutes les applications qu'elle comporte; quand les choses dont il s'agit dépassent sa portée, il se borne à citer un mythe, comme dans le *Gorgias*, ou il rapporte ce qu'il a entendu dire, comme il le fait pour l'étrangère de Mantinée dans le *Banquet,* ou il se réduit au rôle d'auditeur, comme dans le *Timée.*

Pour peu qu'on veuille bien se placer à ce point de vue, qui est le seul véritable, on comprend le rôle que les *mythes* jouent dans Platon. Ils représentent, pour le fond et pour la forme, les dogmes que le chef de l'Académie a reçus de l'Orient. Nous l'avons déjà démontré pour l'*Atlantide* (p. 107-193), le *Phèdre* (p. 194-225), le *Gorgias* (p. 227-233), la *République* (p. 241-262), le *Phédon* (p. 263-272); nous allons le démontrer encore pour la *République,* le *Timée,* le *Politique.*

Mythe politique de la République. La *République* prépare le *Timée* en empruntant aux *Lois de Manou* un mythe politique avec son plan d'organisation sociale. On le reconnaît facilement par la comparaison des deux ouvrages.

République. I. — « Le Dieu qui a formé les guerriers a fait entrer l'*or* dans la composition de ceux d'entre eux qui sont propres à gouverner les autres (les magistrats). Il a formé d'*argent* les guerriers, d'*airain* et de *fer* les laboureurs et les autres artisans. » (R., III, p. 415.)

II. — « Chaque citoyen ne doit s'occuper que d'une chose, celle pour laquelle sa nature a le plus d'aptitude... Donc *la justice consiste à ce que chaque citoyen remplisse sa fonction dans l'État...* Si celui dont la nature est d'être artisan, enorgueilli de ses richesses, essayait d'entrer dans la classe des guerriers, ou le guerrier dans celle des magistrats, ce serait la ruine publique. » (R., IV, p. 434.)

III. — On doit enseigner aux guerriers la *gymnastique* et la *musique*, et, en particulier, à ceux qui doivent commander, les *mathématiques* (arithmétique, géométrie, astronomie) et la *dialectique* (qui consiste dans la théorie des *idées* ou *essences*).

A moins que les philosophes ne règnent dans les cités, ou que ceux que l'on appelle rois et souverains ne s'appliquent sérieusement à la philosophie, de telle sorte que la puissance politique et la philosophie se réunissent dans le même homme, il n'est point de remède aux maux des États ni même à ceux du genre humain[1]. (R., V, p. 473.)

Lois de Manou. I. — « Pour la propagation de la race humaine, de sa *bouche*, de son *bras*, de sa *cuisse*, de son *pied*, Brahmâ produisit le *brâhmane*, le *kchatriya*, le *vêçya*, le *çoudra*. — Enseigner les *Védas*, protéger les peuples, faire le commerce et soigner les bestiaux, telles sont respectivement les occupations les plus recommandables pour le brâhmane, le kchatriya, le vêçya. » (*Manou*, I, § 31 ; X, § 80.)

II. — « Un kchatriya ne doit en aucun temps penser à remplir les fonctions d'un brâhmane. — L'homme de basse naissance qui, par cupidité, se livre aux occupations des classes supérieures, doit être privé par le roi de ce qu'il possède et condamné au bannissement. — *Il vaut mieux s'acquitter de ses fonctions d'une manière défectueuse que de remplir celles d'un autre :* car celui qui accomplit le devoir d'une autre classe perd sur-le-champ la sienne. » (*Manou*, X, § 95-97.)

III. — « Le roi apprendra, de ceux qui possèdent les *Védas*, la triple doctrine qu'ils renferment : 1° *il étudiera les lois antiques relatives à l'application des peines ;* 2° *il acquerra la science du raisonnement ;* 3° *il s'appliquera à connaître l'Ame suprême.* En outre, il s'instruira des

1. Plusieurs rois de l'Inde se sont distingués dans les spéculations philosophiques ; mais cela n'a rien changé à la condition des peuples, à cause des vices constitutifs qui ont ruiné l'une après l'autre toutes les monarchies orientales. De même, le règne de Marc Aurèle n'a point réformé l'empire romain.

travaux des diverses professions (le commerce et l'industrie, l'agriculture et le soin des bestiaux), en consultant ceux qui les exercent[1]. » (*Lois de Manou*, VII, § 43.)

A l'étude de la *philosophie*, la *République* rattache le devoir de *réprimer ses passions*, comme, à l'étude des *Védas*, les *Lois de Manou* rattachent le précepte de *dompter ses organes*.

1. Les connaissances qu'un roi de l'Inde doit posséder, d'après les *Lois de Manou* et le *Râmâyana*, peuvent se résumer comme il suit :

La gymnastique : sauter, nager, etc. (*Râmâyana*, I, LXXX, § 29; trad. de Val. Parisot, p. 326);

Les exercices militaires : manier l'arc, diriger un char, gouverner un éléphant (*Ibid.*, § 28);

La stratégie et la politique (*Lois de Manou*, VII; Voy. p. 175-177);

La théorie des arts industriels, de l'agriculture et du commerce, pour faire prospérer les vêcyas et bien répartir les impôts (*Manou*, VII; Voy. p. 180);

Les sciences de l'administration, des finances, de la police (*Manou*, VII; Voy. p. 102);

Le droit civil et le droit pénal (*Manou*, VIII, IX);

Les connaissances usuelles : l'écriture, le dessin, le calcul, l'astronomie (*Râmâyana*, I, LXXX, § 29);

La morale (*Manou*, II, § 88-100);

Les principes de la théologie védique (*Manou*, XII).

Le *Râmâyana* énumère ces connaissances dans le tableau qu'il trace de l'éducation de Bharata, frère de Râma :

« Bharata dit à son aïeul maternel : « Je souhaiterais me placer sous la direction d'instituteurs désignés par toi, les uns sachant à fond la substance du Droit, les autres au fait de l'Écriture et du Calcul, ou versés dans l'Art de manier les traits, de conduire les éléphants, les chevaux et les chars, ou passés maîtres dans le Code des règles administratives; d'autres qui s'entendent aux Mystères scientifiques des Gandharvas (la Musique, dans le sens que Platon donne à ce mot); d'autres qui connaissent les Arts mécaniques si variés; et d'autres, sages achevés, qui possèdent la substance des *Védas*, des *Védangas* (Commentaires des *Védas*), des traités du *Nyâya* (système de Logique). » ...Lorsque cette variété de connaissances fut devenue familière à Bharata, son intelligence conçut et s'imposa une autre tâche, celle de pénétrer ce que sont les *essences* (*tattwârtha*) : des hommes en qui science, mœurs saintes, grand âge et haute sagesse abondaient, et d'autres encore qui connaissaient les *essences du juste, de l'utile, du passionnel* (c.-à-d. de l'amour), *et de la délivrance finale*, Bharata se faisait leur disciple. » (*Râmâyana*, I, LXXX, § 1-15; trad. de Val. Parisot.)

Ce système d'éducation est plus large que celui de Platon. Il fait une place au travail manuel, loué par Socrate (Xénophon, *Mémoires*, II, VII), mais regardé comme servile par Platon et par Aristote. Il doit être comparé au tableau que Rabelais trace de l'éducation de Gargantua (p. 548).

République. « Dire que la justice est utile, c'est dire que l'homme doit, par ses discours et par ses actions, travailler à *donner en lui-même l'autorité suprême à l'homme intérieur*[1] ; en sorte qu'il en use avec ce monstre à plusieurs têtes (l'amour des plaisirs), comme un sage laboureur; qu'il empêche les têtes d'animaux féroces de croître, qu'il nourrisse et élève celles des animaux pacifiques (qu'il réprime les mauvaises passions et qu'il développe les bons sentiments)... Sur quel fondement repose la distinction établie entre l'honnête et le déshonnête? N'est-ce point sur ce que *l'honnête soumet la partie animale de notre nature à la partie humaine ou plutôt divine*, et que *le déshonnête assujettit à la partie brutale et féroce celle qui est douce et apprivoisée?* » (R., IX, p. 589.)

Lois de Manou. « Le roi fera nuit et jour des efforts pour *dompter ses organes;* car celui qui maîtrise ses organes est seul capable de soumettre les peuples à son autorité. — Il évitera, avec le plus grand soin, les vices qui conduisent à une fin malheureuse, parmi lesquels dix naissent de l'*amour du plaisir* et huit de la *colère.* — En effet, un souverain adonné aux vices que produit l'*amour du plaisir* perd sa vertu et sa richesse; s'il se livre aux vices causés par la *colère*, il perd l'existence même (par la vengeance de ses sujets[2]). — La chasse, le jeu des dés, le sommeil pendant le jour, la médisance, les femmes, l'ivresse, le chant, la danse, la musique instrumentale et les voyages inutiles, sont les dix vices qui naissent de l'*amour du plaisir.* — L'empressement à divulguer le mal, la violence, l'action de nuire en secret, l'envie, la calomnie, l'action de s'approprier le bien d'autrui, celle d'injurier et celle de frapper quelqu'un, composent la série des huit vices engendrés par la *colère.* » (*Manou*, VII, § 43-48.)

Mythe cosmogonique du Timée. Nous avons dit que Solon avait dû rapporter d'Égypte des extraits des *Lois de Manou* et que Platon s'en était inspiré dans le *Timée.* Pour le démontrer, nous allons, en regard du *plan du Timée,* donner une *analyse du livre premier des Lois de Manou.* En comparant les textes, on reconnaîtra aisément deux choses ; l'une, que Platon a suivi le même ordre dans l'exposition de sa cosmogonie ; l'autre, que les paragraphes IV et V formulent de part et d'autre une doctrine identique.

1. L'*homme intérieur* est la *partie raisonnable de l'âme.* Il faut lui soumettre l'*appétit irascible* et l'*appétit concupiscible.* (Platon, *République*, IX, p. 580.)

2. Voyez, dans la *République* (VIII, IX), le tableau des vices et du malheur du tyran.

Timée. I. — Socrate, Critias et Hermocrate demandent à Timée d'expliquer la formation de l'univers et de l'homme. Celui-ci leur expose à ce sujet un *mythe vraisemblable.*

II. — « Disons pour quel motif celui qui a formé cet univers l'a formé. Il était bon, il a voulu que toutes choses fussent le plus possible semblables à lui-même. C'est pourquoi, ayant pris cet univers visible qui, au lieu d'être en repos, était agité par un mouvement confus et irrégulier, il le fit passer du désordre à l'ordre, jugeant que l'ordre était meilleur. »

III. — « Dieu mit l'intelligence dans l'âme, l'âme dans le corps, et ordonna l'univers de manière à en faire une œuvre excellente et parfaitement belle... Quand Dieu constitua le corps de l'univers, il le composa de la totalité de chacun des quatre éléments, de tout le feu, de toute l'eau, de tout l'air, de toute la terre. Il lui donna une forme sphérique et un mouvement circulaire. »

« De l'*essence qui est indivisible et toujours la même* et de l'*essence qui devient divisible dans les corps,* Dieu forma par un mélange une troisième espèce d'*essence intermédiaire.* Prenant ensuite ces trois choses, il en fit une seule espèce en unissant de vive force la nature rebelle de l'*autre* avec celle du *même*... Ainsi naquirent le corps visible du Ciel et l'Ame invisible, laquelle participe de la raison et de l'harmonie des êtres intelligibles et éternels, entre les choses produites la plus parfaite qu'ait produite l'Être le plus parfait. »

IV. — Dieu forma ensuite cette image de l'éternité qui s'avance suivant le nombre et qui est le temps; en introduisant l'ordre dans le ciel, il fit naître les jours et les nuits, les mois et les années. Il façonna les corps des sept planètes. Il créa ensuite les autres Dieux, Okéanos et Thétys, Kronos et Rhéa, Zeus et Héra, etc.

V. — Lorsque tous les Dieux eurent reçu l'existence, l'auteur de l'univers leur dit : « Trois races d'animaux mortels (destinés à vivre dans l'air, dans l'eau, sur la terre) restent encore à naître. Appliquez-vous à les former en imitant la puissance par laquelle je vous ai fait naître. » Il fit connaître ensuite aux âmes ses éternels décrets : que, par leur union à des corps qui perdraient et recevraient sans cesse des parties, *elles éprouveraient d'abord la sensation, puis l'amour mêlé de plaisir et de peine, la crainte, la colère, et toutes les passions qui dérivent de celles-là ou s'y opposent;* que celles qui les domineraient vivraient dans la *justice,* et celles qui se laisseraient dominer par elles, dans l'*injustice;* qu'elles en seraient récompensées ou punies par leurs métamorphoses (p. 215, n. 1). — Alors les Dieux, se conformant au plan de leur père, prirent le principe immortel de l'animal mortel et lui façonnèrent un corps qui, étant composé de molécules de feu, de terre, d'eau et d'air, perd sans cesse des parties et sans cesse en reçoit de nouvelles.

Lois de Manou. I. — « Manou était assis, ayant sa pensée dirigée vers un seul objet. Les Maharchis l'abordèrent, et, après l'avoir salué avec respect, lui dirent : « Seigneur, daigne nous déclarer avec exactitude les lois qui concernent les classes primitives. » Manou leur répondit :

II. — « L'univers était *ténèbres*, impossible à percevoir, à connaître, à discerner, à comprendre, et semblait plongé dans le *sommeil*[1]. Alors Celui qui existe par lui-même, le Bienheureux, l'Insaisissable, qui rend perceptible ce monde composé d'éléments (l'éther, l'air, le feu, l'eau, la terre), *le Tout-Puissant se manifesta et dissipa les ténèbres*. Il brilla de lui-même, et, désirant faire émaner de sa substance toutes les espèces de créatures[2], il commença par émettre les *eaux* (les ondes éthérées) et il y déposa un *germe*. Ce germe devint un *œuf d'or*[3], resplendissant comme le soleil et là, de lui-même naquit Brahma, le père universel de tous les êtres. Après avoir habité dans cet œuf une année[4], *le Bienheureux, par le seul acte de sa pensée*[5], *divisa l'œuf en deux parties*. De ces deux parties il forma le ciel et la terre, et au milieu le firmament, les huit régions et le siége éternel des eaux[6]. »

III. — « De l'Ame suprême (*Paramatmâ*), Brahma tira l'Entendement (*Manas ;* en latin, *Mens*) qui existe par sa nature et n'existe pas pour les sens ; et avant l'Entendement, le Moi (*Ahankâra*) qui conseille intérieurement et qui gouverne ; et avant l'Entendement et le Moi, le Grand principe (*Mahat*; ou l'Intelligence, *Bouddhi*), et toutes les formes vitales qui reçoivent les trois qualités (la clarté, la vérité ou la pureté, *sattwa;* la passion, *radjas;* l'obscurité, *tamas*)[7], et les *cinq organes des sens* (l'œil, pour la vue ; l'oreille, pour l'ouïe; le nez, pour l'odorat ; la langue, pour le goût ; la peau, pour le toucher) et les *cinq organes de l'action* (l'organe de la parole, les mains, les pieds, l'orifice inférieur du tube intestinal, les organes de la génération), et les *particules subtiles des éléments* (*tanmâtras*)[8]. Ayant uni les particules subtiles des éléments et le Moi à des molécules de ces mêmes principes transformés et devenus les éléments et les sens, il forma tous les êtres[9]. »

1. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 133.
2. La création est ici l'évolution de la Substance suprême.
3. Les Orphiques se sont approprié cette conception. Voy. p. 93-95.
4. Une *année de Brahma* est une immense période.
5. Brahma crée par l'énergie de sa pensée, comme l'Intelligence d'Anaxagore et le Démiurge de Platon. Voy. ci-dessus p. 99, n. 2.
6. Le ciel, l'atmosphère et la terre forment les trois mondes. Le siége éternel des eaux est la région des nuages.
7. Les trois qualités sont les trois dispositions des êtres : la *clarté* est la *science*, la *passion* est l'*inclination volontaire pour les plaisirs des sens*, l'*obscurité* est l'*ignorance* (l'incapacité de distinguer le bien du mal). A ces trois dispositions correspondent, dans la *République* de Platon, les trois parties de l'âme, la *raison*, l'*appétit irascible*, l'*appétit concupiscible*. Voy. p. 591, n. 1.
8. Platon admet des particules subtiles, mais en fait des triangles. Aristote, au contraire, admet cinq éléments (la terre, l'eau, l'air, le feu, l'éther). Voyez, dans notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences*, l'analyse du système d'Aristote, p. 372.
9. Les particules subtiles, en se transformant, produisent les cinq éléments, et le Moi produit les cinq sens.

Lois de Manou. IV. — « L'Être suprême assigna dès le principe à toutes les créatures des noms distincts et des fonctions différentes. Il fit émaner de sa substance une multitude de Dévas avec des attributs actifs et des âmes pures. Il donna l'existence et des divisions au temps, aux étoiles et aux planètes, aux fleuves et aux mers, aux montagnes et aux vallées. »

V. — « Pour établir une différence entre les actions, *l'Être suprême distingua le juste et l'injuste, et soumit les créatures sensibles au plaisir et à la peine, et aux autres conditions opposées.* Lorsqu'il a destiné tel ou tel être animé à une occupation quelconque, cet être l'accomplit dans les naissances qui suivent. »

« Apprenez, nobles brâhmanes, que celui que l'Être suprême a produit lui-même, c'est moi, Manou, le créateur de tout. Désirant donner naissance au genre humain, j'ai produit dix Maîtres des créatures (*Pradjâpatis*). Ceux-ci ont créé à leur tour les Dévas, les Génies, les étoiles, les météores, les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, les serpents, les insectes, les végétaux. C'est ainsi que, d'après mon ordre, ces Maharchis ont formé, par le pouvoir de leurs austérités [1], cet assemblage d'êtres mobiles et immobiles, en se réglant sur les actes que ceux-ci devaient accomplir. »

Mythe palingénésique du Politique. Le mythe du *Timée* a pour complément celui du *Politique,* dans lequel Platon essaie de justifier la croyance antique à la *Palingénésie* (p. 98-100).

« Être toujours de la même manière est le privilége des êtres divins. La nature du corps n'est pas de cet ordre. L'être que nous nommons le Ciel et le Monde a reçu de son principe des qualités admirables, mais il participe aussi de la nature du corps ; de là vient qu'il lui est impossible d'échapper à toute espèce de changement. Il n'est pas permis de dire : 1° que le Ciel se donne toujours à lui-même le mouvement circulaire ; 2° ni qu'il reçoit toujours de Dieu deux mouvements circulaires qui sont contraires ; 3° ni qu'il est mû par deux Dieux qui ont des sentiments opposés. 4° La seule hypothèse qui nous reste, c'est que tantôt il est dirigé par une autre cause divine, qu'il reçoit alors du Démiurge une vie nouvelle et une nouvelle immortalité ; tantôt, cessant d'être conduit, il se meut de lui-même, et il se meut ainsi pendant tout le temps nécessaire pour accomplir des milliers de révolutions rétrogrades. — C'est de Celui qui l'a constitué que le Monde tient ce qu'il a de beau ; et c'est de son état antérieur qu'il reçoit, pour le transmettre aux animaux, tout ce qu'il y a de mauvais et d'injuste. Tandis qu'il dirige, de concert avec son guide, les animaux qu'il renferme, il produit peu de mal et beaucoup de bien. Quand il vient à s'en séparer, il continue d'abord de gouverner avec sagesse ; mais, à mesure que le temps s'écoule et que l'oubli survient,

1. La théologie brahmanique attribue la toute-puissance à la *méditation contemplative* dont les *austérités* sont la condition. Voy. p. 593, § II.

l'ancien état de désordre reparaît. C'est alors que Dieu, qui a ordonné le Monde, le voyant en danger de périr, s'assied de nouveau au gouvernail et répare ce qui s'est altéré; rétablissant l'ancien mouvement auquel il préside, il fait renaître l'ordre dans le Monde, et il le rend immortel[1].»

La première hypothèse est propre à Démocrite. La seconde appartient au Brahmanisme, d'après lequel l'Être suprême tour à tour crée et détruit le monde (p. 98-100). La troisième représente la lutte d'Ormazd et d'Ahriman (Plutarque, *Isis et Osiris*, ch. XLVI). La quatrième, que Platon adopte, est fondée, pour la philosophie, sur la théorie des Idées, et, pour l'astronomie, sur la précession des équinoxes[2].

Une légende d'Aristote.

Aristote, qui a donné à la philosophie les formes didactiques de la démonstration scientifique, pouvait, en s'adressant dans son école à des esprits cultivés, se servir exclusivement de termes abstraits pour expliquer son système. Cependant, il comprenait fort bien que, lorsqu'on parle à la foule, on doit employer un mode d'exposition qui plaise à l'imagination autant qu'à la raison, et que, pour ce motif, les auteurs des premières hypothèses sur l'origine et l'ordre du monde avaient été obligés de recourir à des mythes afin de se mettre à la portée de leurs auditeurs. Il a énoncé cette vérité, au début de la *Métaphysique,* dans un aphorisme profond : *Le philosophe est l'ami des mythes* (φιλόμυθος ὁ φιλόσοφός πώς ἐστι).

1. Cette hypothèse de Platon a été adoptée par Newton qui, doutant de la conservation indéfinie des éléments planétaires, croyait que Dieu devait intervenir de temps à autre pour réparer le désordre inévitable. Leibniz, se fondant sur ce que *la quantité de la force vive reste toujours la même dans l'univers* (principe qui est une conséquence du système de Descartes), s'en est servi pour réfuter Newton : « Cette machine de Dieu est si imparfaite (d'après Newton) qu'il est obligé de la décrasser de temps en temps par un *concours extraordinaire* et même de la raccommoder, comme un horloger son ouvrage. » (*Lettres entre Leibniz et Clarke,* I, § 4.) — Voyez notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences,* p. 484.

2. Hipparque est le premier qui ait démontré la précession des équinoxes par un calcul fondé sur des observations exactes. Mais elle a été connue avant lui. Les Chaldéens avaient un grand cycle de 43,200 ans, qui était dans leur opinion celui de la précession des équinoxes (Fr. Lenormant, *Histoire de l'Orient,* t. II, p. 176). Platon lui-même dit dans le *Timée :* « L'*année parfaite* est accomplie quand les huit révolutions, de vitesses différentes, sont revenues à leur point de départ. »

A la théorie Aristote a joint l'exemple. Dans le fragment d'un dialogue aujourd'hui perdu, *Eudème* (p. 289, n. 1), il raconte une légende sur un entretien de Silène avec le roi Midas :

« Midas, ayant pris Silènos à la chasse, lui demanda ce qu'il y a de meilleur et de plus désirable pour l'homme. D'abord Silènos refusa de répondre et garda un silence obstiné. Ensuite, Midas ayant tout mis en œuvre pour le lui faire rompre, Silènos se fit violence et proféra ces paroles : « Hommes de condition malheureuse, vous dont l'existence éphémère est sujette à tant de peines, pourquoi me forcez-vous de dire ce qu'il vous serait plus utile de ne pas apprendre ? La vie est moins misérable quand on ignore les maux qui en sont l'apanage. Les hommes ne peuvent avoir ce qu'il y a de meilleur et participer à la nature parfaite. Ce qui vaudrait mieux pour eux, c'est de *n'être pas nés*. Le second bien après celui-là, et le premier entre ceux dont les hommes sont capables, c'est de *mourir jeunes*. »

Il est facile de reconnaître dans les paroles de Silène une maxime indienne, l'excellence de la *délivrance finale*. Quant à l'entretien lui-même, il est imité de celui de Srindjaya et de Nârada (p. 292).

Si des mythes nous passons aux dogmes, nous trouvons que le système d'Aristote en contient plusieurs qui lui sont communs avec la théologie indienne.

Dans la *Météorologie*, Aristote admet cinq éléments (p. 593, n. 8). — Dans le *Traité de l'âme*, il distingue en l'homme deux principes : la *force vitale* (ψυχή), qui est mortelle, et l'*intelligence* (νοῦς), qui est d'origine divine et a une existence immortelle [1] ; ces principes correspondent, dans la psychologie indienne, au *prâna* (l'esprit vital) et à l'*atmâ* (l'âme). — Dans la *Morale à Nicomaque*, il fait consister le vrai bonheur dans la *vie contemplative*, où l'*action de la pensée* se suffit à elle-même et rapproche l'homme de Dieu autant que sa nature le lui permet : c'est là une théorie propre à l'Inde. — Dans la *Métaphysique*, il réduit l'essence de Dieu à la *pensée qui se pense elle-même* sans agir sur le monde ni même le connaître [2], de telle sorte que le monde est régi par les essences éternelles qui, mouvant le ciel et les astres [3], jouent

1. Voy. notre *Histoire de la Philosophie*, p. 379-391. — 2. *Ibid.*, p. 403-406.

3. « Une tradition antique nous apprend que *les astres sont des dieux et que la divinité embrasse toute la nature.* » (*Métaphysique*, XII, VIII.) Voy. p. 388, n. 1.

le rôle d'intermédiaires entre Dieu et les choses périssables : cette doctrine, qui a donné lieu à tant de controverses, est conforme à la théologie indienne d'après laquelle Brahma s'absorbe dans la contemplation de son essence propre [1] et gouverne les trois mondes par l'intermédiaire des *Pradjâpatis* (p. 594).

Aristote a connu aussi le Mazdéisme et en a défini exactement l'idée fondamentale : « Les Mages professent que le premier principe qui a créé est le Bien suprême. » (*Métaphysique,* XIV, IV.)

Les mythes de Plotin.

Plotin, chef du Néoplatonisme, le plus grand métaphysicien de l'antiquité après Platon et Aristote, a concilié dans une vaste synthèse la *théorie des Idées* du premier et la *Métaphysique* du second à l'aide d'un principe de la Théologie orientale qu'il a emprunté à Philon : *L'Être absolu est incompréhensible et ineffable; il demeure un et identique en lui-même, et il est présent tout entier par ses puissances à toutes les parties de l'univers* [2]. Il le développe en termes sublimes quand il dépeint l'excellence de l'Ame divine.

« Voici la première réflexion que toute âme doit faire. C'est l'Ame universelle qui a produit, en leur soufflant un esprit de vie [3], tous les animaux qui sont sur la terre, dans l'air et dans la mer ; c'est elle qui a donné au ciel sa forme et qui préside à ses révolutions régulières, et cela sans se mêler aux êtres auxquels elle communique la forme, le mouvement et la vie... Mais comment la vie se répand-elle à la fois dans l'univers et dans chaque individu ? Afin de le comprendre, notre âme doit s'en être rendue digne par sa noblesse, s'être affranchie de l'erreur et s'être dérobée aux objets qui fascinent les regards des âmes vulgaires, être plongée dans un recueillement profond, faire taire autour d'elle, non seulement l'agitation du corps qui l'enveloppe et le tumulte des sensations, mais encore tout ce qui l'entoure. Que tout se taise donc, et la terre, et

1. « Je m'incline devant *la lumière paisible, dont la forme, toute spirituelle et éternelle, n'est limitée ni par l'espace ni par le temps, et dont la pensée consiste uniquement à prendre conscience d'elle-même.* » (Bhartrihari, *Stances,* II, § 1 ; trad. de Regnaud, p. 85.)

2. Voy. notre *Histoire de la Philosophie et des Sciences,* p. 439-449.

3. Les termes employés ici par Plotin rappellent l'expression de la *Genèse,* II, 7. Les Néoplatoniciens la connaissaient.

la mer, et l'air et le ciel même[1]. Que notre âme se représente alors la grande Ame qui de tous côtés déborde dans cette masse immobile, s'y répand, la pénètre intimement, et l'illumine comme les rayons du soleil éclairent et dorent un nuage sombre. C'est ainsi que l'Ame, en descendant dans le monde, lui a donné le mouvement et la vie.

La nature et la puissance de l'Ame se révèlent avec éclat dans la manière dont elle embrasse et gouverne le monde par sa volonté. Elle est présente dans tous les points de ce corps immense, sans se fractionner pour vivifier chaque individu. Elle vivifie toutes choses en même temps, en restant toujours entière, indivisible, semblable par son unité et son universalité à l'Intelligence qui l'a engendrée. »

Plotin n'a pas introduit des mythes nouveaux, comme Platon ; mais il a interprété dans le sens de la théologie orientale les mythes antiques de la Grèce, comme Philon a fait pour l'Écriture Sainte. Il leur a emprunté des images poétiques pour rendre plus sensible la pensée à laquelle il rapporte tout : « Affranchir l'âme des passions et l'élever à Dieu. » Ces images sont fort belles : par exemple, il compare la chute des âmes au regard jeté par le jeune Dionysos dans le miroir près duquel les Titans le déchirent[2] ; le monde ressemble à Pandore, à la parure de laquelle tous les Dieux voulurent contribuer[3] ; le fleuve du Lèthè est cette union avec le corps qui fait oublier à l'âme sa véritable nature[4].

Légende d'Ulysse[5]. « Comment faut-il s'y prendre, que faut-il faire pour arriver à contempler cette Beauté ineffable, qui, comme la divinité dans les Mystères, reste cachée au fond d'un sanctuaire et ne se montre pas au dehors, pour ne pas être aperçue des profanes ? Qu'il s'avance dans ce sanctuaire, qu'il y pénètre, celui qui en a la force, en fermant les yeux au spectacle des choses terrestres, et sans jeter un regard en arrière sur les corps dont les grâces le charmaient jadis. S'il aperçoit encore des beautés corporelles, il doit ne plus courir vers elles, mais, sachant qu'elles ne sont que des images, des vestiges et des ombres d'un principe supérieur, il les fuira pour Celui dont elles ne sont que le reflet. L'homme qui se laisserait égarer à la poursuite de ces vains fantômes, les prenant pour la réalité, n'aurait qu'une image aussi fugitive que la forme mobile reflétée par les eaux, et ressemblerait à cet insensé qui, voulant saisir

1. S. Augustin a imité ce passage dans ses *Confessions*, IX, x.
2. Plotin, *Ennéades*, IV, III, § 12 ; trad. de Bouillet et Lévêque, t. II, p. 289.
3. *Ennéades*, IV, III, § 14 ; t. II, p. 293. — 4. *Ennéades*, IV, III, § 26 ; t. II, p. 319.
5. *Ennéades*, I, VI ; t. I, p. 110.

cette image, disparut lui-même, dit la fable, entraîné dans le courant[1]; de même, celui qui voudra embrasser les beautés corporelles et ne pas s'en détacher précipitera, non point son corps, mais son âme, dans les abîmes ténébreux abhorrés de l'intelligence; il sera condamné à une cécité complète, et, sur cette terre comme dans l'enfer, il ne verra que des ombres mensongères. C'est ici réellement qu'on peut dire avec vérité : *Fuyons dans notre chère patrie*[2]. — « Mais comment fuir? comment s'échapper d'ici? » se demande Ulysse dans cette allégorie qui nous le représente essayant de se dérober à l'empire magique de Circé ou de Calypso, sans que le plaisir des yeux ni que le spectacle des beautés corporelles qui l'entourent puissent le retenir dans ces lieux enchantés. Notre patrie, c'est la région d'où nous sommes descendus ici-bas; c'est là qu'habite notre Père. Mais comment y revenir, quel moyen employer pour nous y transporter? Ce ne sont pas nos pieds : ils ne sauraient que nous porter d'un coin de la terre à un autre. Ce n'est pas non plus un char ou un navire qu'il nous faut préparer. Il faut laisser de côté tous ces vains secours et ne pas même y songer. Fermons donc les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'esprit, pour éveiller en nous une autre vue, que tous possèdent, mais dont bien peu font usage. »

Érôs et Psychè[3]. « Ce qui démontre que notre bien est là-haut, c'est l'amour qui est inné dans notre âme, comme l'enseignent les descriptions et les mythes qui font de l'Amour (*Érôs*) l'époux de l'Ame (*Psychè*). En effet, puisque l'âme procède de Dieu, il faut nécessairement qu'elle l'aime; mais, quand elle est là-haut, elle a un amour céleste; ici-bas, elle n'a plus qu'un amour vulgaire : car c'est là-haut qu'habite Aphroditè Uranie (la Vénus céleste); ici-bas, il n'y a qu'Aphroditè populaire et adultère. Tant qu'elle reste fidèle à sa nature, l'âme aime Dieu et veut s'unir à lui, comme une vierge (Psychè) qui est issue d'un noble père et qui est éprise pour un bel Amour. Mais quand, étant descendue dans la génération, l'âme, trompée par les fausses promesses d'un amant adultère, a échangé son amour divin contre un amour mortel, alors, éloignée de son père, elle se livre à toute sorte d'excès; mais enfin, elle a honte de ses désordres, elle se purifie, elle retourne à son père et elle trouve près de lui le véritable bonheur... Pourquoi l'âme qui s'est élevée là-haut n'y demeure-t-elle pas? C'est qu'elle n'est pas encore tout à fait détachée des choses d'ici-bas. Mais un temps viendra où elle jouira sans interruption de la vue de Dieu : c'est quand elle ne sera plus troublée par les passions du corps. »

1. C'est une allusion au mythe de Narcisse.— 2. *Iliade*, II, 140; *Odyssée*, V, 220.
3. *Ennéades*, IX, vi, § 9; t. III, p. 558. L'interprétation que Plotin donne de ce mythe est la véritable. Voy. Max Collignon, *L'Amour et Psyché* (1877).

ÉPILOGUE.

Les brillantes descriptions que Aristophane et Platon ont faites de la *Cité du bonheur* et de l'*Atlantide*, ont pour complément naturel une énumération pittoresque des beautés poétiques de l'Orient. Nous l'empruntons à un polygraphe aussi spirituel qu'érudit, Valentin Parisot, auteur d'une excellente traduction du premier chant du *Râmâyana*, d'un grand *Dictionnaire mythologique* et de savants articles publiés dans la *Biographie universelle* de Michaud.

Où je voyagerais[1].

Séguédilles à rimes homosymphones.

1.

Quoi! c'est Londres que tu rêves
Et les grèves
Où jadis l'errant Horsa[2]
Embossa
L'escadrille fraternelle!
Et ton aile
Sans *warrant* d'un noir destin,
Un matin,
Veut de toute sa vitesse
Fuir Lutèce;
Veut reprendre son essor
Vers Windsor;
Veut revoir à *Drury-Lane*[3]
Salle pleine;
Veut rendre hommage à Brunel
Au tunnel;
Veut affronter le *flirtage*
Au *cottage!*

2.

C'est étrange à concevoir!
On peut voir
Deux fois l'arène égyptienne,
Trois fois Sienne,
Quatre fois l'Égée aux flots
Pleins d'îlots;
Cinq fois on vogue, on s'élance
A Valence;
Six ou sept fois à l'Alhambra
L'on courra;
Pour huit ou dix à Lisbonne
Je m'abonne;
Et l'on doit revisiter,
Sans compter,
Rome, Naples et Florence,
Et la France!
Mais tout *Pall-mall*, vieux ou neuf...
Once enough[4]!

3.

L'on criera que j'exagère
Et que j'erre
Comme un métaphysicien
Alsacien[5]
Ou batave[6], qui burine
Sa doctrine
Sur un sable plus mouvant
Que le vent.
Mais telle est ma foi! L'Idée —
Haïdée
Dont toujours l'œil noir trancha
Du pacha, —
Me met langue et lèvre en flamme;
Et je clame,
Et j'épanche son trop plein
Sur vélin.

Non! ni Londres la brumeuse,
Ni la Meuse,
Ni ton fleuve souverain,
Le grand Rhin,

1. Ces vers étaient adressés à Philoxène Boyer pour le dissuader de retourner à Londres. (Octobre 1851.) — 2. Voy. Bouillet, *Dict. d'histoire et de géographie.* — 3-4. Prononcez, pour la rime : *Drourélaine*, *Oueuns ineuf* (une fois, assez). — 5. Hégel. — 6. Spinosa.

Ni la ville au Zuyderzée
Apposée,
Ni les pics où Scott piaffa,
Ni Staffa,
Ni Shetland et les Orcades,
Ni cascades
Des Dofrines descendant
En grondant,
Ni Berlin et sa Caprée
Sur la Sprée,
Ni les quais de la Néva
Où l'on va
Pêchant rixdales et roubles
En eaux troubles,
N'ont rien dont l'aimant vainqueur
Porte au cœur.
De leur sein glacé ne filtre
Pas un philtre,
Pas un gaz exhilarant!
Qui te prend
Pour son pôle magnétique,
Pôle arctique,
Peut conter aux grand'mamans
Ses tourments, —
Aux lionnes de l'Empire,
S'il soupire,
Peut trouver piquant, beauté,
Nouveauté, —
Épris d'un tendre délire,
Peut élire
Feu la reine Nitocris
Pour Iris, —
Grave comme un antiquaire,
Au grand Caire,
Peut, sans rire et sans effroi,
Faire octroi
De force œillades amies
Aux momies,
Que réclame leur manoir
Froid et noir.

4.

Si tu veux quitter la Seine,
Philoxène,
Hante et Côme et les Bressans,
J'y consens!
Hiverne à Parme, à Pavie,
Je t'envie!
Cours l'Abruzze et ses sommets,
Je l'admets!
Prends racine à Syracuse,
Je t'excuse!
Sonne au pied du Stromboli
L'hallali.
Cingle à Malte. Que Messine
Te fascine.
Plus ou moins *pastor fido,*
Au Lido,
Encense et berce en gondole
Ton idole:
Nul n'y met, fût-ce *in petto,*
Son *veto!*

Sous les crêtes de Leucade
Cavalcade,
Jaugeant le sombre détroit:
C'est ton droit!
Au Pinde, à Smyrne picore:
Passe encore!
Fume et hume en franc Jean Bull
Dans Stamboul.
Décortique à Famagouste
La langouste.
Baigne-toi dans le Cydnus:
C'est un us!
De Sion peins chaque site:
C'est licite!
Arpente Alep en turban;
Du Liban
Gravis les rocs, et des Druses
Crains les ruses.
Importe, implante à Moka
La Polka;
Rebrousse au sol ninivite
Vite, vite;
Adosse aux parcs d'Érivan
Ton divan;
Contemple au loin le Caucase
Où l'ukase
Que, de par son droit divin,
Darde en vain
Contre cette terre ingrate
L'autocrate,
Pèse comme un grain de mil
Pour Schamyl.

De Roustam[1] décris le trône,
Qu'à notre aune
L'art pleura de voir toiser
Et priser.
Drague aux îles où rutile
Le mytile[2];
Au doux bruit du Bend-Émir
Va dormir;
Où contait Schéhérazade[3],
Bois rasade;
Entends gémir le boulboul
Dans Kaboul.
Puis franchis le Sind, admire
Cachemire;
Chez les Seiks dis nuit et jour
Le *Yâdjour*[4];
Que ton sloop aristocrate
A Surate
Jette l'ancre; de Dehli
A l'Ougli
Que ta verve nous décrive
Cette rive
Où tout fléchit le genou
Sous Vichnou[5]!
Abats le tigre au large ongle
Dans sa *jongle*;
De sanscrit abasourdis
Les pandits;
Creuse aux mines de Golconde
Que féconde
L'œil du ciel, l'ardent *Soûrya*[6]
Au paria
Comme au bonze favorable!
L'adorable
Java t'appelle à grands cris;
A tout prix,
Mets le cap au Sud, et glisse,
O délice,
Vers cette île des poisons...
Mais brisons!
Tu parfais ton tour du monde,
Dont j'émonde
La zone ouverte aux frimas.
Ton trois-mâts
A fait les salves requises
Aux Marquises;
Tu dépasses Panama
Et Lima.
Ces hautaines Cordilières,
Fourmilières
De volcans toujours béants,
En géants
Sur les vastes étendues
Appendues
A la courbe de leurs flancs
Opulents
Lançant leurs laves immenses,
Tu commences
A les voir hausser, passer,
S'effacer.
Du Chili que tu fêtoies
Tu côtoies
Les bords trop voisins des camps
Araucans.
Tu laisses courre à l'arrière
La barrière
Qu'ouvrit l'ardent Magellan.
Ton élan,
Sextuplant dix nœuds à l'heure,
Rase, effleure,
Mire au loin les Patagons
Hors des gonds.
Tu fuis ce lieu de misères,
Buénos-Ayres;
Tu dépistes l'alguazil
Au Brésil;
Ton groom nègre à la Havane
Se pavane;
Ton dé rafle aux Mexicains
Leurs sequins;
Puis tu files vers Terceire...
Nul corsaire
Ne te barre le chemin,
Sabre en main;

1. Allusion au *Schah-Nameh* (Livre des rois), poëme persan de Ferdoucy.
2. Voy. Bouillet, *Dictionnaire des Sciences, des Lettres et des Arts*, art. *Mytilidées*.
3. Voy. ci-dessus, p. 546. — 4. Le *Yâdjour* est un des livres sacrés des brâhmanes.
5. Voy. ci-dessus, p. 151. — 6. *Soûrya* est le nom sanscrit du Soleil.

Et tu foules la pelouse
Andalouse.

5.

Belle Espagne, Éden fleuri,
Vraie houri,
Chez toi, terrestre immortelle,
Je dételle!
De par Gœthe et Vâlmîki [1],
Paix à qui
Sur la plage catalane
Dix ans glane!
Paix à qui préfère au Nil
Le Jénil;
A qui trouve dans Tortose
Le Potose;
A qui nomme Malaga
Le *swarga* [2];
A qui juge, après Tolède,
Gênes laide;
A qui s'attarde en landau
Au Prado;
A qui croit qu'à Salamanque
Rien ne manque,
Et qu'à Coïmbre le savoir
Va pleuvoir;
A qui brasse à Saragosse
Son négoce,
Fait sa sieste et fait *flores*,
A Jerez;
S'éveille au son de la diane
Au Guadiane;
Épelle Humboldt et lit Karr
Dans Huescar;
Nargue la diplomatie
A Murcie;
Goûte, comme un Dom, taureaux,
Boléros,
Castagnettes, sérénade
A Grenade,
Et crayonne à Santarem
Un harem!

6.

Mai vit si peu! sa verdure
Si peu dure!
«Du soleil!» Voilà mon cri
Favori.
«Du soleil et des lumières!»
Aux chaumières,
Comme aux fiers palais des grands,
Des torrents
De lumières condensées
En pensées,
De lumière où soient chaleur
Et couleur;
De lumière, d'harmonie,
De génie,
Où l'art puise comme à flots
Ses tableaux,
De lumière que reflète
La palette,
Et qui mûrisse au verger
L'oranger!
Cette espèce de lanterne
Blême et terne,
Qui souvent, en plein midi,
Au dandy
Ne laisse voir que ténèbres
Fort funèbres
Pour la montre et le mouchoir,
Et fait choir
Dans *West-End* les plus hautaines
Par centaines,
Est-ce le soleil? Chansons!
Confessons
Que c'est à peine la lune
De Pamplune,
Et qu'on gèle à coudoyer
Son foyer.

A l'énumération des beautés pittoresques de l'Orient nous pourrions joindre l'énumération des admirables travaux qu'ont accomplis sur le sanscrit et le zend Colebrooke et la *Société asiatique de Calcutta*, Eug. Burnouf et la *Société asiatique de Paris*, Gorresio, Spiegel, Benfey, etc. Mais il nous suffit d'avoir essayé de populariser tant de savantes recherches en montrant le fruit qu'en doivent retirer la mythologie, la littérature et la philosophie.

1. L'auteur du *Râmâyana*. Voy. ci-dessus, p. 199. — 2. Le *paradis*, en sanscrit.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Les *citations* et *extraits* sont en *italique*. — Les numéros désignent les pages.
Les auteurs sont disposés dans l'ordre chronologique.
A. indique AVESTA ; L. M., LOIS DE MANOU ; M., MAHABHARATA ; H., HARIVANSA ; R., RAMAYANA ; I, *Orientaux ;* II, *Grecs ;* III, *Latins ;* IV, *Italiens ;* V, *Français.*

PREMIÈRE PARTIE. — LA MÉTHODE COMPARATIVE.

I.

II.	SOURCES ORIENTALES.
HOMÈRE. — I. ILIADE, 131, 143.	
HOMÈRE. — II. ODYSSÉE, 581.	
VERS DORÉS.	
Examen de conscience, 584.	BOUNDEHESH. *Examen de conscience,* 584.
VERS ORPHIQUES.	
Cosmogonie, 93-97.	M. — *Vision de Márkandéya,* 98-100.

